



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Can 2.3



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



2401
121-3

La Bibliothèque Canadienne,

ou

MISCELLANÉES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES,

ET

LITTÉRAIRES.



Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Hor. de Art. Pott.



TOME V.



M. BIBAUD,

ÉDITEUR ET PROPRIÉTAIRE



MONTREAL:

De l'Imprimerie du MONTREAL HERALD.

1827.

Jan 23



La Bibliothèque Canadienne.

TOME V.

JUIN, 1827.

NUMERO I.

ACCUEILLIE comme l'a été d'abord, la Bibliothèque Canadienne, par la partie éclairée et notable du public, nous osons nous flatter de voir ce journal prospérer de plus en plus, en autant que le nombre des personnes en état de souscrire doit s'accroître de jour en jour, dans la province, avec la population. Mais dans tous les pays, les goûts sont différents, et il y en a de difficiles à contenter. Il n'en est peut-être pas de la culture des lettres et des sciences comme de celle de la terre, où, suivant VIRGILE,

A force de travail, on vient à bout de tout,

parce qu'il n'y est pas question seulement du besoin, mais encore de la fantaisie des amateurs.

Pour parer à cet inconvénient, et vaincre cette difficulté, nous nous sommes étudiés, depuis le commencement, à varier, autant que possible, le contenu de chacun de nos numéros ; de manière qu'en prenant le tout ensemble, on ne pût pas nous faire justement le reproche d'avoir préféré le goût des uns à celui des autres, ou le nôtre à celui de la généralité de nos lecteurs. Dans la persuasion que nous avons réussi, du moins jusqu'à un certain point, à joindre l'utile à l'agréable, nous continuerons, comme nous avons commencé, et mieux encore, s'il nous est possible ; comptant, pour l'augmentation du nombre de nos abonnés, sur la bienveillance d'un public libéral et éclairé, ainsi que sur le zèle de nos agens et de nos amis.

Nous adressons, comme de coutume, ce premier numéro à quelques personnes notables dont les noms ne sont pas encore sur notre liste de souscription ; priant celles qui ne voudraient pas s'abonner, de le remettre dans le plus court délai possible, soit à nous-même, soit à l'agent le plus proche de leur résidence.

L'Editeur.

HISTOIRE DU CANADA.

CEPENDANT M. de la Barre, comprenant que la Nouvelle France se trouvait dans des conjonctures infiniment délicates, convoqua une assemblée à laquelle il invita l'évêque, l'intendant, plusieurs des membres du conseil supérieur, les principaux officiers des troupes, les chefs des juridictions subalternes, le supérieur du séminaire de Québec et celui des missions, et les pria de lui dire leurs avis sur la cause et la nature du mal, et sur les remèdes qu'il convenait d'y apporter.

On fit observer d'abord au gouverneur, que le but des Iroquois était d'attirer à eux tout le commerce du Canada, pour le transporter aux Anglais et aux Hollandais de la Nouvelle York ; que ces barbares cherchaient à amuser les Français, tandis qu'ils travaillaient à débaucher leurs alliés, ou à détruire les uns par les autres, tous ceux qu'ils ne pouvaient détacher de leurs intérêts ; qu'il était d'une grande importance d'empêcher que ces sauvages ne vinssent à bout de leur dessein ; mais que la colonie ne pouvait mettre plus de mille hommes sous les armes sans faire cesser, presque entièrement, les travaux de la campagne.

On lui représenta, en second lieu, qu'avant de prendre ouvertement les armes, il fallait se pourvoir de magasins de vivres et de munitions, le plus près qu'il se pourrait du pays ennemi ; que le fort de Catarocouy était le poste le plus convenable pour l'exécution de ce dessein ; qu'il fallait avoir au moins trois ou quatre barques sur le lac Ontario, pour porter les munitions, les vivres et une partie des troupes où il serait nécessaire ; que c'était chez les Tsonnonthouans qu'il convenait de porter d'abord la guerre, mais qu'avant de s'engager dans une pareille entreprise, il fallait demander au roi deux ou trois cents soldats, dont une partie serait mise en garnison dans le fort de Catarocouy, et dans celui de *la Galette*, bâti depuis quelque temps, pour garder l'entrée de la colonie, tandis que toutes les forces seraient dehors ; et prier sa majesté de vouloir bien envoyer, en même temps, dans le pays, de mille à quinze cents engagés, pour cultiver les terres en l'absence des habitants, et en prendre ensuite eux-mêmes de nouvelles, et de fournir les fonds nécessaires pour la formation des magasins et la construction des barques ; que pour engager le roi à faire cette dépense, il était besoin de l'instruire de la nécessité de la guerre, et de l'insuffisance de la colonie pour la soutenir ; que sans la prompte arrivée de secours de France, le Canada s'attirerait de plus en plus le mépris de ses ennemis, et acheverait de perdre la confiance de ses alliés.

M. de la Barre fit dresser un acte de cette délibération, et

l'envoya à la cour. Elle y fut fort approuvée, et le roi donna ordre de faire embarquer, au plutôt, deux cents soldats pour la Nouvelle France. Il écrivit en même temps au général une lettre où il lui mandait que le gouverneur de la Nouvelle-York devait avoir reçu de son souverain l'ordre exprès, d'entretenir une bonne correspondance avec les Français, et lui recommandait d'empêcher, autant qu'il lui serait possible, que les Anglais ne s'établissent dans la Baie d'Hudson, dont les Français avaient pris possession, quelques années auparavant.

La Baie d'Hudson et les pays qu'elle baigne étant présentement trop bien connus pour qu'il soit nécessaire de les décrire, nous passons de suite aux causes qui donnèrent lieu aux instructions transmises par Louis XIV à M. de la Barre.

On ignore en quel temps et par qui la Baie d'Hudson fut découverte pour la première fois ; mais il est certain que ce fut Henry HUDSON, navigateur anglais, qui donna son nom à cette baie, ainsi qu'au détroit par lequel il y entra, en 1611. Charlevoix prétend que les prises de possession de quelques parties de ces pays, faites en différents temps, par NELSON, pilote d'Hudson, BURTON et LUXFOX, n'établissaient pas mieux les droits de la nation anglaise sur cette baie, que celles de Vêrazani n'établissaient ceux de la France sur la Caroline, la Virginie, &c. puisque, dit-il, il est certain que les Anglais ne possédaient rien aux environs de cette baie, lorsqu'en 1656, le sieur Bourdon y fut envoyé du Canada, pour en assurer la possession à la France. Cette comparaison nous paraît pourtant manquer d'exactitude, en ce qu'au temps dont parle notre historien, les Anglais avaient des établissemens dans la Caroline et la Virginie, et que les Français n'en avaient point dans les pays de la Baie d'Hudson. Aussi ajoute-il, par forme de correctif, qu'il est vrai de dire qu'en 1663, deux transfuges français, nommés Médard CHOUART DESGROSEILLIERS et Pierre Esprit de RADISSON, pour se venger de quelque mécontentement qu'on leur avait donné, conduisirent les Anglais dans la rivière de *Némiscau*, et que ceux-ci bâtirent, à l'embouchure de cette rivière, un fort qu'ils nommèrent *Rupert* ; qu'ils en construisirent ensuite un second chez les *Monsonis*, puis un troisième à *Quitchilchouen*.

Mais, à tort ou à droit, ces entreprises furent regardées, en France et en Canada, comme des usurpations ; et pour empêcher la prescription, M. Talon, qui avait formé le dessein de chercher un chemin facile pour aller à la Baie d'Hudson par le Saguenay, profita d'une nouvelle députation des sauvages de ces quartiers-là, dont le motif était encore d'avoir des missionnaires. Il choisit, pour les accompagner, le P. ALÉANET, à qui il donna pour adjoints M. DENYS DE ST. SIMON, gentilhomme canadien, et un autre Français.

Ils partirent de Québec le 22 Août, 1671, et dès le 17 Septembre, ils eurent avis que deux navires anglais étaient mouillés dans le fond de la Baie d'Hudson, et y faisaient la traite avec les sauvages. Cette nouvelle les obligea d'envoyer demander des passeports à Québec, et ce retardement leur fit perdre la saison propre à naviguer sur la rivière, et les contraignit d'hiverner sur les bords du lac St. Jean. Ils se remirent en route, le 1er Juin de l'année suivante 1672, et le 13, ils rencontrèrent dix-huit canots remplis de sauvages *mistassins*, qui paraissaient vouloir leur disputer le passage. Ils n'en firent rien pourtant, et parurent même acquiescer à l'invitation que leur fit le P. Albanel de reprendre leur ancienne coutume de venir en traite au lac St. Jean, où il leur promit qu'ils trouveraient toujours des marchandises et un missionnaire, comme par le passé.

Le 18, nos voyageurs entrèrent dans le lac des Mistassins, et le 25, ils arrivèrent au bord de celui de Némiscau. Le 1er Juillet, ils se rendirent en un lieu nommé *Miscoutenagechit*, où les sauvages qui avaient demandé un missionnaire les attendaient, et les reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Le P. Albanel s'aperçut néanmoins qu'ils craignaient qu'on ne voulût leur interdire de commercer avec les Anglais, qui s'étaient avancés jusque-là, et y avaient bâti une maison pour la traite ; mais il les rassura, en leur disant que les Français ne songeaient qu'à assurer la tranquillité et la sûreté du pays contre les Iroquois.

Quelques jours après, le P. Albanel partit de ce village, avec ses deux compagnons, parcourut tous les environs du lac Némiscau, s'embarqua sur la rivière de même nom, et entra, par cette voie, dans la Baie d'Hudson. Il fit en plusieurs endroits, des actes de prise de possession, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, les signa avec le sieur de St. Simon, et les fit signer par les chefs de dix ou douze tribus, qu'il avait eu la précaution de rassembler, pour être témoins de ces prises de possession et les rendre plus solennelles. Mais ces cérémonies n'empêchèrent pas les Anglais de continuer à s'enrichir par le commerce de la Baie d'Hudson.

Cependant Radisson et Desgroseilliers, soit par un retour d'affection pour leur patrie, soit en conséquence de quelque mécontentement particulier, étaient repassés en France, quoique le premier eût épousé la fille du chevalier anglais Kinké; et le roi leur avait permis de revenir en Canada, où il leur avait même accordé des faveurs qu'ils ne paraissaient pas avoir méritées. Quelques années après, il se forma à Québec une Compagnie du Nord, qui entreprit de chasser les Anglais, de la Baie d'Hudson. Elle crut ne pouvoir employer des individus plus capables de faire réussir l'entreprise que Radisson et Desgros-

liers, qui s'étaient offerts d'eux-mêmes, qui connaissaient mieux que personne le pays, et qui trouvaient, suivant l'opinion publique, l'occasion de réparer leur faute, et peut-être de venger leurs injures particulières.

Ils partirent de Québec en 1682, avec deux vaisseaux, assez mal équipés pourtant, et allèrent droit au premier fort des Anglais; mais ils les y trouvèrent si bien retranchés qu'ils n'osèrent les attaquer. Ils rangèrent la côte occidentale, cherchant un poste où ils pussent établir avantageusement la traite des pelleteries, et le 26 Août, ils entrèrent dans le port *Nelson*, où se déchargent par la même embouchure deux rivières considérables, dont l'une avait été nommée rivière *Bourbon*, par le capitaine d'un vaisseau français, qui y avait hiverné en 1675, et l'autre fut appelée alors, par Desgroseilliers, rivière *Ste. Thérèse*, du nom de sa femme, sœur de Radisson.

A peine Desgroseilliers et son beau-frère étaient-ils sur les bords de la rivière *Ste. Thérèse*, qu'ils y virent arriver une barque de Boston, et ensuite un navire anglais, dont le commandant les somma de se retirer du pays. Il aurait fallu obéir, si ce navire n'eût pas été presque aussitôt brisé par les glaces.— Le commandant et ses gens eurent assez de peine à se sauver sur ces mêmes glaces, et loin d'être en état de faire la loi à leurs rivaux, ils se trouvèrent réduits à leur demander l'hospitalité. On leur fournit des vivres et on leur permit de construire des cabanes sur les bords de la rivière *Bourbon*, en tirant de leur commandant une promesse par écrit qu'il ne s'y fortifierait point, et qu'il ne ferait aucun acte qui pût préjudicier aux droits du roi de France.

Il y a apparence que cette promesse fut mal gardée; du moins est-il certain que la mésintelligence se mit bientôt entre les Français et les Anglais; car ces derniers, quoique beaucoup plus nombreux, furent tous faits prisonniers. Il paraît qu'ayant tenté d'abord inutilement de surprendre les Français, ils furent eux-mêmes surpris ensuite, lorsqu'ils n'étaient pas sur leurs gardes, ou même lorsqu'ils étaient tous enivrés, comme il est marqué dans la relation du sieur *JÉRÉMIE*, qui eut, quelques années après, un commandement dans ces contrées.

Quoiqu'il en soit, les Français se trouvèrent bientôt embarrassés d'un si grand nombre de prisonniers, d'autant plus que les vivres commençaient à leur manquer: aussi dès que la saison permit de se mettre en mer, ils embarquèrent une partie des Anglais sur un de leurs vaisseaux, en leur permettant d'aller où bon leur semblerait; partirent eux-mêmes, avec le reste de leurs prisonniers, sur leur autre vaisseau et sur la barque de Boston, dont ils s'étaient emparés, et arrivèrent à Québec, où la conduite qu'ils avaient tenue à l'égard des Anglais ne plut pas aux inté-

ressés de la Compagnie du Nord. On les chagrina ensuite sur plusieurs articles concernant la traite des pelleteries, dont ils avaient cependant apporté une cargaison considérable ; ce qui les obligea de passer en France, où ils espéraient qu'on leur rendrait plus de justice. Mais, soit que leur conduite fût véritablement repréhensible, soit que leurs ennemis eussent prévenu le ministre contre eux, leur espérance fut trompée, et le désespoir les fit recourir une seconde fois aux Anglais. Milord **PRESTON**, ambassadeur à la cour de France, ayant été informé de leur mécontentement, leur persuada de passer en Angleterre. Radisson y passa en effet, et l'année suivante 1685, on lui donna deux vaisseaux, pour aller s'emparer du fort qu'il avait lui-même construit, à l'entrée de la rivière Ste. Thérèse, et où le jeune **CHOUART**, son neveu, fils de Desgroseilliers, était resté avec huit hommes seulement. Arrivé à la vue du fort, et ayant fait les signaux dont ce jeune commandant était convenu avec son père et son oncle, il y fut reçu sans difficulté. Ainsi fut perdu temporairement pour la France et pour le Canada, le commerce de la Baie d'Hudson, évalué alors à quatre cent mille francs par année.

Pour revenir à M. de la Barre, ce général se préparait à la guerre contre les Iroquois, sans néanmoins avoir perdu tout espoir d'accommodement avec ces sauvages, et toujours disposé à traiter avec eux, s'il le pouvait faire avec honneur. Ayant appris qu'ils étaient sur le point de marcher contre les Outaouais et les Miamis, quoiqu'ils eussent publié qu'ils n'en voulaient qu'aux Illinois, il leur envoya un homme de confiance, qui arriva au principal village des Onnontagués, rendez-vous des guerriers, la veille du jour qu'ils en devaient partir pour se mettre en campagne.

Cet envoyé fut assez bien reçu des Iroquois, et il réussit à tirer d'eux la promesse de suspendre l'expédition, et de députer quelques uns d'entr'eux à Montréal, pour y traiter avec le gouverneur général ; mais on s'aperçut bientôt qu'ils n'avaient pour but que d'endormir les Français. Ils avaient assuré que leurs députés seraient à Montréal avant la fin de Juin, et dès le mois de Mai, M. de la Barre eut avis que sept à huit cents hommes des cantons d'Onneyouth, d'Onnontagué et de Goyogouin étaient en marche, pour aller attaquer les Hurons, les Outaouais et les Miamis ; et que les Tsonnonthouans devaient se répandre par troupes, vers la fin de l'été, dans les habitations françaises.

Le gouverneur, en faisant part de cette nouvelle au ministre de la marine et des colonies, lui manda que ce projet avait été formé à l'instigation des Anglais de la Nouvelle-York, qui se servaient pour ces négociations de Français transfuges, dont ils favorisaient la désertion ; qu'autant qu'il pouvait juger de la

disposition des cantons iroquois, il fallait se résoudre à abandonner absolument le Canada, ou faire un effort pour détruire au moins les Tsonnonthouans et les Goyogouins, les plus animés de tous contre les Français, et qui pouvaient mettre aisément plus de deux mille hommes en campagne ; qu'il le priaît en conséquence d'engager le roi à lui envoyer, de bonne heure, quatre cents soldats, afin qu'au commencement d'Août, au plus tard, il pût entrer dans le pays des Iroquois, avec des forces suffisantes pour ranger ces barbares à la raison.

Quelque temps après le départ du vaisseau par lequel il envoya cette lettre, M. de la Barre crut devoir faire encore une tentative auprès des Cantons : il leur envoya demander en quel temps ils comptaient que leurs députés arriveraient à Montréal, pour dégager la parole qu'ils lui avaient donnée. Ils lui firent répondre qu'ils ne se souvenaient pas de lui avoir rien promis, et que s'il avait quelque chose à leur faire savoir, il pouvait les venir trouver chez eux. Il eut, en même tems, avis que les habitans de la Nouvelle York avaient donné depuis peu des marchandises à perte aux Iroquois, dans le dessein de rendre les Français odieux à leur nation, en lui persuadant qu'ils n'avaient en vue que de les déposséder. Dans le fond, comme le remarque Charlevoix, les Iroquois trouvaient beaucoup mieux leur compte avec les Anglais et les Hollandais, qu'avec les Français, parce que les pelleteries ne payaient point de droits dans la Nouvelle York, et que le commerce en était permis à tous les particuliers. Cependant, comme ces sauvages craignaient plus les Français qu'ils ne le voulaient laisser paraître, des députés des cinq cantons arrivèrent au mois d'Août à Montréal ; mais on ne put tirer d'eux autre chose que des protestations vagues d'un attachement sincère.

Tout le monde était convaincu que les Cantons ne cherchaient qu'à gagner du temps, pour empêcher le gouverneur de se tenir sur ses gardes. Ils parlaient ouvertement de la résolution qu'ils avaient prise de faire la guerre aux alliés de la colonie ; l'on savait qu'un de leurs partis s'était approché du fort de Cataraugou, dans la vue d'en surprendre la garnison et de s'y cantonner ; et les missionnaires qui étaient parmi ces sauvages avertissaient M. de la Barre de se méfier d'eux ; mais il n'eut égard ni aux remontrances des uns ni aux avis des autres ; il reçut très bien les députés, leur fit beaucoup de caresses, et les renvoya chargés de présens.

Peu après, et dans le temps même où M. de la Barre se reposait avec le plus d'assurance sur les protestations des Iroquois, ils mirent une armée en campagne pour aller enlever le fort St. Louis, où il avait envoyé M. DE BAUGY, lieutenant de ses gardes, en qualité de commandant. Ils rencontrèrent sur leur route

quatorze Français, qui allaient en traite chez les Illinois, les chargèrent, les défirent, et leur enlevèrent pour une quinzaine de mille francs de marchandises. Ils parurent ensuite à la vue du fort, et l'attaquèrent ; mais M. de Baugy et le chevalier de Tonti, ayant été avertis de leur approche, et s'étant préparés à la défense, les assaillans furent repoussés d'abord avec perte, et obligés ensuite de se retirer.

(A Continuer.)

EXPEDITION CONTRE LES RENARDS.

La RELATION des Aventures de M. DE BOUCHERVILLE, publiée dans le Tome III. de la *Bibliothèque Canadienne*, commence ainsi :—

“Après le mauvais succès de l'entreprise contre les *Renards*, M. DE LIGNERIS (ou LIGNERY) dépêcha sept Français et deux *Folles-Avoines*, pour me donner avis de tout ce qui s'était passé ; afin que je prisse de justes mesures pour notre sûreté, et que j'engageasse les *Scioux* à refuser leur protection aux *Renards*.”

Ce passage indique un événement, un fait, en apparence important, dont ni Charlevoix, ni aucun autre historien, à ce que nous croyons, ne font mention, et laisse conséquemment apercevoir une lacune dans l'Histoire du Canada. Cette lacune se trouve heureusement remplie par le *VOYAGE du P. CRESPEL, Récollet*, publié à Québec, il y a une vingtaine d'années. Dans une des lettres dont ce petit ouvrage se compose, le P. Crespel, choisi pour accompagner M. de Lignery, comme aumônier, donne ainsi, en substance, le détail de son expédition :

On me tira de ma cure (de Sorel) pour me faire aumônier d'un parti de 420 Français (ou Canadiens) que M. le marquis de BEAUHARNOIS avait joint à 8 ou 900 sauvages de toutes sortes de nations : il y avait surtout des Iroquois, des Hurons, des Nipissings et des Outaouais, auxquels M. JEZET, prêtre, et le P. DE LA BRETONIERE, jésuite, servaient d'aumôniers. Ces troupes, commandées par M. de LIGNERY, avaient commission d'aller détruire une nation appelée les *Renards*, dont la principale habitation est éloignée de Montréal de 450 lieues, ou environ. Nous partîmes le 5 Juin, 1728, et nous montâmes près de 150 lieues de la grande rivière des Outaouais. Nous la quittâmes à *Mataouan*, pour prendre celle qui conduit au lac des Nipissings. Son cours est de 30 lieues, et elle se trouve coupée de sauts et de portages, comme celle des Outaouais. De cette rivière nous entrâmes dans le lac (Nipissing,) et de ce lac

dans la rivière des *Français*, qui nous conduisit bien vite dans le lac Huron. Comme il n'est pas possible que beaucoup de personnes aillent ensemble sur ces petites rivières, on était convenu que ceux qui passeraient les premiers attendraient les autres, à l'entrée du lac Huron, dans un endroit nommé *La Prairie*. Le 26 Juillet, nous fûmes tous réunis, et le lendemain, nous partîmes pour Michillimakinac. Quoique nous eussions cent lieues à faire, le vent nous fut si favorable, que nous arrivâmes en six jours. On y resta quelque temps, pour raccommoder ce qui avait été endommagé dans les portages et dans les sauts. J'y bénis deux drapeaux, et j'y enterrai quelques soldats, que la fatigue ou la maladie nous avait enlevés.

Le 10 Août, nous partîmes de Michillimakinac, et nous allâmes dans le lac Michigan. Le vent qui nous y retint deux jours, donna le temps à nos sauvages d'aller à la chasse. Le 14, nous continuâmes notre route jusqu'au détour de Chicagou ; et de là en prenant la traverse, nous reçûmes un coup de vent qui poussa contre la côte plusieurs canots, qui ne purent doubler une pointe pour se mettre à l'abri. Ils furent brisés dans ce choc, et on fut obligé de distribuer dans les autres canots les hommes qui, par le plus grand bonheur du monde, avaient échappé au danger. Le lendemain, nous traversâmes aux *Folles-Avoines*, afin d'en inviter les habitans à venir s'opposer à notre descente. Ils donnèrent dans le piège, et furent entièrement défaits. Nous allâmes camper, le jour suivant, à l'entrée d'une rivière nommée *la Gasparde* : nos sauvages entrèrent dans le bois, et en rapportèrent plusieurs chevreuils.

Le 17, vers midi, nous fîmes halte jusqu'au soir, afin de n'arriver que la nuit au poste de la Baie. Nous voulions surprendre nos ennemis, que nous savions être chez les *Sakis* (ou *Sakis*) leurs alliés, dont le village est auprès du fort *St. François*.— Nous nous mîmes en route dans l'obscurité, et arrivâmes à minuit à l'entrée de la rivière des *Renards*, où est bâti notre fort. Aussitôt que nous y fûmes, M. de Lignery envoya quelques Français au commandant, pour savoir s'il y avait en effet des ennemis dans le village des *Sakis* ; et ayant appris qu'il devait y en avoir, il fit passer de l'autre côté tous les sauvages, avec un détachement de Français, pour environner l'habitation, et ordonna que le reste de nos troupes y entrât. Quelques précautions qu'on eût prises pour cacher notre arrivée, les ennemis en eurent connaissance, et tous se sauvèrent, à l'exception de quatre dont on fit présent à nos sauvages ; lesquels, après s'en être bien divertis, les tuèrent à coups de flèches. Je fus avec peine témoin de cet horrible spectacle.

Après ce petit coup de main, nous montâmes la rivière des *Renards*, qui est toute pleine de rapides, et dont le cours est

d'environ trente-cinq à quarante lieues. Le 24 Août, nous arrivâmes au village des *Puants*, bien disposés à détruire ce que nous y trouverions d'habitans ; mais leur fuite avait prévenu notre arrivée, et nous ne pûmes que brûler leurs cabanes, et ravager leur bled-d'Inde, qui leur sert de nourriture principale.

Nous traversâmes ensuite le petit lac des Renards, au bord duquel nous campâmes ; et le lendemain, jour de St. Louis, nous entrâmes dans une petite rivière, qui nous conduisit dans une espèce de marais, sur le bord duquel est située la grande habitation de ceux que nous cherchions. Leurs alliés, les Sakis, les avaient sans doute avertis de notre approche : ils ne jugèrent pas à propos de nous attendre, et nous ne trouvâmes dans leur village que quelques femmes, que nos sauvages firent esclaves, et un vieillard, qu'ils brûlèrent à petit feu, sans paraître avoir aucune répugnance à commettre une action aussi barbare.

On donna l'ordre de passer jusqu'au dernier fort des ennemis. Ce poste est situé sur une petite rivière qui se joint à une autre, que l'on nomme *Ouisconsin*, et qui se jette à trente lieues de là dans le Mississipi. Nous n'y trouvâmes personne ; et comme nous n'avions pas ordre d'aller plus loin, nous employâmes quelques jours à ruiner la campagne, pour ôter à l'ennemi le moyen d'y subsister.

Après cette expédition, nous reprîmes la route de Montréal, dont nous étions éloignés d'environ 450 lieues. En passant, nous brûlâmes le fort de la Baie, parce qu'étant trop voisin des ennemis, il n'aurait pas été une retraite sûre aux Français qu'on y aurait laissés pour le garder. Les Renards, animés par les ravages que nous avions faits sur leurs terres, et persuadés que nous ne viendrions pas une seconde fois dans leur pays, dans l'incertitude d'y trouver des habitans, auraient pu obliger nos troupes à se renfermer dans le fort ; les y auraient attaquées, et peut-être vaincues.

Lorsque nous fûmes à Michillimakinac, le commandant donna carte blanche à tout le monde. Il nous restait encore 300 lieues à faire, et les vivres nous auraient infailliblement manqué, si nous n'avions pas fait nos efforts pour arriver promptement. — Les vents nous favorisèrent dans le passage du lac Huron ; mais nous eûmes des pluies presque continuelles, en remontant la rivière des Français, en traversant le lac Nipissing, et sur la petite rivière de Matäouan. Elles cessèrent lorsque nous entrâmes dans celle des Outaouais. Je ne puis vous exprimer avec quelle vitesse nous descendîmes cette grande rivière ; l'imagination seule en peut prendre une juste idée. Comme j'étais avec des gens que l'expérience avait rendus habiles à sauter les rapides, je ne fus pas des derniers à Montréal. J'y arrivai le 8 Septembre.

CHUTE DE KAKABIKKA.

CETTE chute, nous apprend-on, dans un ouvrage intitulé : "Expédition du major LONG," est remarquable à raison du volume d'eau qu'elle présente, de la grande hauteur d'où elle tombe, de l'apparence pittoresque des rochers qui l'environnent, de la nature sauvage de la végétation qui l'accompagne, et finalement du grand bruit qu'elle produit, et qu'on croit supérieur à celui de la chute de Niagara. Elle est pourtant inférieure à cette dernière sous un rapport, celui de la largeur ; mais peut-être n'en est-elle que plus belle : car l'immense largeur de la chute de Niagara diminue l'effet que produirait autrement sa grande hauteur ; tandis que la chute de *Kakabikka*, resserrée par les rochers dans une largeur de cinquante verges, présente une hauteur en apparence plus imposante. L'eau tombe d'un rocher perpendiculaire de 130 pieds de hauteur. La chute de *Kakabikka* est par les 48° 30' de latitude septentrionale, et les 89° 45' de longitude occidentale. La rivière se décharge dans la partie septentrionale du lac Supérieur, vis-à-vis de l'*Île Royale*. Le gouffre dans lequel l'eau tombe est bordé, l'espace de plusieurs milles, de rochers de 150 pieds de hauteur. Ils sont d'une couleur noire, qui contraste fortement avec l'écume blanche de l'eau. Tout vis-à-vis de l'endroit d'où l'on voit le mieux la chute, il y a dans le roc une cavité que les sauvages regardent comme la demeure du mauvais esprit. L'entrée de cette caverne est à peine assez grande pour qu'un homme y puisse passer. L'épais brouillard qui s'élève autour de la chute, et probablement aussi la nature du rocher, produisent un sol fertile, où abondent le coudrier, la pruche, l'épinette, le pin blanc, le sapin, le larix, le tamarisc, &c. L'herbe parfumée croît près du lieu, et ajoute au plaisir que l'on a à contempler la chute, qui est encore augmenté par le frémissement du terrain, occasionné par la concussion de l'eau dans le gouffre. La montagne entière est composée de couches alternes : les unes sont d'ardoise argilleuse ; les autres de pierres sablonneuses, formées de l'union des grains de quartz et de feldspath, cimentés par le spath argillo-calcaire. Le roc contient des nodules de silice, de couleurs variées depuis le cendré jusqu'au noir clair, ou brun foncé. Dans quelques endroits, ce roc prend le caractère de la pierre de Lydie. On trouve dans toute l'étendue de la montagne des pointes de pyrites de fer. Les jointures de l'ardoise sont bordées d'incrustations calcaires et ferrugineuses. Les dernières sont produites par la décomposition des pyrites de fer. *Kakabikka*, en langue chaouanaise, signifie les Rochers fendus.

MINÉRALOGIE.

(De l'Épiscopal Watchman de Hertford.)

LES échantillons suivants de minéraux ont été reçus, au Cabinet minéralogique du Collège de Washington, de J. VIGER, Ecuyer, de Montréal.

1. Carbonate de chaux, compact et fétide, de couleur brunâtre, où se trouve, d'un côté, un nombre de cristaux limpides de spath calcaire. Ces cristaux étant décomposés en partie, il n'est pas aisé d'en reconnaître la forme exacte. Il ne faut qu'un petit degré de force pour les rompre en prismes rhomboïdes à angles très obliques.

2. Pierre à chaux compacte, de couleur grise claire, à gros grins, contenant des écailles de diverses espèces de poissons, ainsi que de petites branches et racines de végétaux, pétrifiées. Cette pierre de valeur se tire de la carrière à environ un mille de Montréal, où elle est beaucoup employée comme pierre à bâtir. La quantité en paraît inépuisable.

3. Trois échantillons de Jaspe, trouvés dans le district de Gaspé, dans le Bas-Canada, deux desquels ont été élégamment polis à Québec. Un de ces échantillons est joliment diversifié par des lignes et des points rouges de différente intensité, et par de petites taches brunes. Un autre offre un mélange de jaune et de blanc, et ressemble par ses caractères extérieurs, au porphyre *pétrosiliceux*. Le troisième échantillon est dans son état naturel, et offre différentes nuances de rouge et de vert.

4. Une Stalagmite de couleur de cendre, trouvée dans une caverne calcaire, sur l'île de Montréal.

5. Carbonate de chaux, de couleur grise, destitué de restes organiques, et tenant à peu-près le milieu entre la pierre à chaux grenue et la pierre à chaux compacte. Il se montre à grains fins par la fracture. Ce carbonate travaillé pourrait imiter le marbre; mais nous pensons qu'il ne supporterait pas sans détérioration l'action d'une chaleur intense.

6. Souffre natif, extraordinairement pur, du Vésuve. Il paraît avoir été sublimé par la chaleur volcanique; mais il est maintenant en nodules de la grosseur de balles de mousquet, poreux, et facile à écraser sous les doigts.

7. Un superbe échantillon de Fluaté de chaux, de couleur pourpre brillante, et parsemé, d'un côté, de particules de fer spathique, de couleur de perle. Il vient de Derbyshire, en Angleterre.

8. Deux échantillons de Marbre vert, très bien polis. La

couleur verte provient évidemment de la Serpentine, dont un des échantillons contient une veine mince, *précieuse* et très transparente. La couleur de ce beau marbre n'est pas le vert pur, mais une belle combinaison de vert et de blanc. Il est moins dur, et conséquemment plus facile à travailler que le marbre de Milford; outre qu'il est plus beau, du moins à notre avis. On en pourrait faire de superbes tables, des colonnes, et enfin tous les articles d'ornement ou d'utilité auxquels on a coutume d'employer les meilleurs marbres. Il est à espérer que quelques messieurs du Canada, riches et entreprenants, feront bientôt explorer cette belle substance avec plus de soin, et l'exploiteront sur un grand plan: nous pensons que l'entreprise serait profitable pour les propriétaires, et ferait honneur à la province. Ce marbre se trouve dans le *township* de Grenville, sur la rivière des Outaouais.

9. Lave, rouge et blanche, de Stromboli, une des îles de Lipari. Elle est moins poreuse que la lave ordinaire de l'Etna ou du Vésuve.

10. Quartz hyalin pseudomorphique, et Fer sulphuré, de Derbyshire. L'échantillon est couvert, d'un côté, d'une légère couche de fluat de chaux, en cristaux blancs de forme cubique. Sur le côté opposé, sont des cavités de forme semblable, mais beaucoup plus grandes, où étaient indubitablement logés des cristaux de spath, qui se sont échappés, d'une manière ou d'une autre, et ont laissé leurs cellules vides.

11. Un nombre d'échantillons de Cornaline de diverses couleurs, savoir, blanche, jaune de deux nuances, rouge claire et foncée, et de couleur de chair. Ils viennent de Gaspé.

12. Oxyde de fer, brun et jaunâtre, de la nature de l'hématite; de St. Maurice, près des Trois-Rivières. Le minerai n'est pas très riche: il donnerait probablement de quinze à vingt-cinq pour cent de fer métallique.

13. Ocre jaune, de Montréal, où se trouve une petite proportion de sable siliceux.

14. Un grand cristal cubique de fer sulphuré. Cette substance est jaune et brillante, et est souvent prise pour de l'or par les personnes qui ne connaissent pas le caractère distinctif des deux minéraux. Le fer sulphuré est de peu de valeur: on n'en tire point de fer métallique, mais quelquefois du soufre, par la sublimation. Lorsque par la décomposition il est converti en fer sulphaté, il acquiert quelque importance, en ce qu'on en tire alors de la couperose.

15. Une Siénite de Montréal, dont l'ingrédient prédominant est le feldspath de couleur de chair.

16. Plusieurs fragmens d'ambre jaune, dont la localité n'est pas connue.

17. Un petit groupe de beaux cristaux de roche, de Derbyshire, de couleur d'améthyste.

18. Pierre calcaire compacte, de Montréal, composée principalement de végétaux pétrifiés.

19. Plus de cent jolis cristaux de quattz, trouvés près de Québec. La forme de la plupart de ces cristaux est celle que prend ordinairement ce minéral, savoir, celle d'un prisme exagone tronqué, sur les six côtés, à une extrémité : mais plusieurs sont tronqués aux deux extrémités, et quelquefois profondément, que le prisme disparaît entièrement, pour ne laisser voir qu'un cristal dodécaèdre, composé de deux pyramides exagones jointes par les bases.

On pourrait faire avec ces cristaux, ainsi qu'avec la cornaline No. 11, d'excellents cachets de montre, et autres petits ouvrages d'ornement.

L'institution se reconnaît très redevable à Mr. Viger, pour ce don précieux. Les amis du Collège, et de l'histoire naturelle, seraient sans doute bien aises de voir son Cabinet enrichi par des présens semblables, de la part de leurs compatriotes, ou de messieurs étrangers. Le professeur de minéralogie rendra compte, comme il vient de faire, par le canal des papiers publics, de tous les minéraux et fossiles précieux, dont il sera fait don à l'institution.

VERS.

LA pièce suivante n'a pas paru par morceaux détachés, comme celle qui a été republié dans le Tome III. No. I. de la *Bibliothèque Canadienne* ; mais elle n'avait pas moins que cette dernière besoin d'être revue et corrigée ; ce qui sera regardé, je l'espère, comme une raison valable pour la remettre ici sous les yeux du public.

M. D.

SATIRE CONTRE L'ENVIE.

MAL ou bien, mon début fut contre l'avarice.

Cheminant, l'autre jour, je rencontre Fabrice :

La canne sous le bras, un pamphlet à la main.

"L'avez-vous lu," dit-il ?—"Quoi ?—Ce dur Chapelain....."

"Que vois-je ? vous riez ! mais ce n'est pas pour rire,

"Que ce malin esprit me tance et me déchire.

"C'est bien à ce méchant qu'il faudrait du bâton.

"Que lui peut importer que je sois chiche ou non ?

"Parbleu ! que ne m'est-il donné de le connaître !

"Que ne puis-je, à l'instant, le voir ici paraître !

“ Que j'aurais de plaisir à le bien flageller !... ”

“ — Peut-être ce n'est pas de vous qu'il veut parler. ”

“ — Si ce n'est pas de moi, c'est d'un qui me ressemble. ”

“ — Dans ce cas, mon ami, c'est de vous deux ensemble. ”

L'on voit que ma satire a fait un peu de bruit.

Oh ! puisse-t-elle aussi produire un peu de fruit !

Il est temps d'en venir à ma seconde épître :

Celle-ci roulera sur un autre chapitre ;

Chapitre sérieux, et peu fait pour les vers ;

Mais je dois attaquer tous les vices divers.

On a beaucoup écrit et parlé de l'envie :

Mais dans tous ses replis l'a-t-on jamais suivie ?

L'envie est un poison, a-t-on dit, dangereux ;

Car l'arbre qui le porte est un bois vénénéux.

L'homme envieux ressemble au reptile, à l'insecte ;

Car tout ce qu'il atteint de son souffle, il l'infecte :

Mais cet homme souvent fait son propre malheur,

Comme en voulant tuer, souvent l'insecte meurt.

L'envie est fort commune au pays où nous sommes ;

Elle attaque et poursuit très souvent nos grands hommes :

Nos grands hommes ! tu ris, orgueilleux Chérisoi,

Qui crois qu'il n'est ici nul grand homme que toi,

Ou plutôt qui voudrais qu'on t'y crût seul habile.

Croyance ridicule et désir inutile !

On porte envie au bien, on porte envie au rang ;

Assez souvent l'envie a méconnu le sang ;

Elle règne souvent dans la même famille,

Et la mère, parfois, porte envie à sa fille.

Je sais, à ce sujet, un fait assez plaisant ;

Ce fait-là ne fut point forgé par Lahontan :

Sans aller consulter un auteur qui radote,

Je trouve, au Canada, mainte et mainte anecdote.

Une famille fut jadis à Montréal :

Le patron se disait issu du sang royal :

Il ne le croyait pas, mais le faisait accroire.

Il mourut à trente ans, si j'ai bonne mémoire,

Ou plutôt, si l'on m'a conté la vérité,

Laissant peu de regrets aux gens de sa cité,

Peu de biens aux enfans de son aimable épouse ;

Epouse qui de lui jamais ne fut jalouse.

Elle avait vingt-cinq ans, quand son mari mourut.

Dès qu'on sut l'homme en terre, on vint, on accourut

Consoler, ranimer la jeune et belle veuve,

Qu'on croyait succomber sous la terrible épreuve.

Quand on sut que gaiement on pouvait l'aborder,

Chez elle de partout les galans d'abonder.

Que fit-elle avec eux ? je ne le saurais dire ;
 Et ma muse, entre nous, n'aime point à médire.
 Enfin, il en vient un qu'elle veut épouser ;
 Mais pour y parvenir, il lui fallut ruser.
 De ses filles déjà l'ainée est femme faite,
 Est belle, aimable, gaie, enfin presque parfaite ;
 Et la mère avait beau vouloir se l'attacher,
 Le galant paraissait vers le tendron pencher :
 La plus jeune à ses yeux semblait aussi plus belle.
 " Que ferai-je ? comment me débarrasser d'elle ?
 " Je ne vois qu'un moyen, c'est de la renfermer
 " En chambre, sous la clef, afin d'accoutumer
 " Mon amant à me voir et seule et sans ma fille."
 Quand l'amant arrivait, la mère de famille
 Avait auparavant relégué dans un coin
 L'objet de sa visite. Il ne se départ point ;
 Il devient patient : à tout on s'accoutume.
 " Ma fille a la migraine," ou bien, " elle a le rhume,"
 Disait la mère ; " hélas ! son mal est radical,
 " De l'épouser, monsieur, vous vous trouveriez mal ;
 " D'ailleurs elle devient de jour en jour moins belle ;
 " Je suis, à dire vrai, beaucoup plus jeune qu'elle ;
 " Plût à Dieu qu'elle fût de tout point aussi bien ;
 " Car jamais, dieu-merci, je ne me plains de rien."
 Elle dit tant, fit tant, qu'à la fin, le compère
 Laissa la fille en paix, pour épouser la mère.
 Mais le fait dont je parle est passé de longtemps ;
 Citons plutôt, citons des exemples vivants.
 Rarement la beauté fut exempte d'envie :
 Les Grâces ont formé tous les traits de Sylvie :
 J'admire, en la voyant, son front noble et serein ;
 De roses et de lis se compose son tein.
 Elle a le nez, les yeux, et la bouche charmante,
 Le port majestueux et la taille élégante ;
 Elle rit, elle chante, elle parle, elle écrit,
 Avec grâce, dit tout, fait tout avec esprit :
 A la voir, qui pourrait croire qu'on en médise ?
 Ecoutez cependant comment en parle Elise :
 " Sylvie est belle ; mais, on pourrait l'égalér ;
 " Et sur son compte, je . . . je n'en veux pas parler ;
 " Si je vous le disais, vous en seriez surprise.
 " — Est-il vrai ? qu'est-ce donc ? que dites-vous ? Elise :
 " Vous vous trompez, ma chère. — Oh ! non, je le sais bien,
 " Je suis sûre du fait ; mais je n'en dirai rien."
 Voilà souvent à quoi porte la jalousie :
 Ce n'est pas médisance ici, c'est calomnie.

" Mon voisin Philaris s'enrichit," dit Médor,
 " Je ne sais pas, ma foi, d'où lui vient tout son or ;
 " Autant ou mieux que lui j'entends la marchandise,
 " E je n'ai pas cent francs comptés dans ma valise.
 " Il faut qu'il soit fripon, ou bien qu'il soit sorcier.
 " Autrefois, je l'ai vu pauvre et petit mercier :
 " Le voilà gros bourgeois, pouvant rouler carosse,
 " Pour le moins aussi fier qu'un enfant de l'Ecosse ;
 " Tandis qu'il faut que moi je me promène à pié :
 " Philaris fait envie, et moi je fais pitié :
 " J'enrage de bon cœur, voyant l'or qu'il entasse."

Médor, sais-tu pourquoi ton voisin te surpasse ?

C'est que sans être avare il règle sa maison

Avec économie, et selon la raison.

Sa richesse par là promptement s'est accrue.

Cet homme qu'on rencontre à chaque coin de rue,

Devant vous toujours prêt à vous faire plaisir ;

A l'ouïr, vous diriez qu'il n'a d'autre désir

Que votre intention, votre dessein prospère :

" Oui, vous réussirez, je le crois, je l'espère ;

" Et si par quelque endroit je pouvais vous servir . . . "

Partez d'auprès de l'homme, ou laissez-le partir :

" Il croit venir à bout de sa folle entreprise,"

Dit-il, " fut-il jamais pareille balourdise ?

" C'est un homme sans fonds, sans appui, sans talens ;

" En vérité, je crois qu'il a perdu le sens."

Cet homme qu'il noircit court la même carrière

Que lui-même, et le laisse assez loin en arrière.

L'ignorant quelquefois porte envie au savant :

La chose a même lieu de parent à parent.

Cette sorte d'envie est quelque peu rustique :

Ecoutez sur ce point une histoire authentique,

Et dont tous les témoins sont encore vivants.

Philomathe n'eut point de fortunés parents :

Tout leur bien consistait en une métairie ;

Même les accidens fâcheux, la maladie,

Le sort, l'iniquité d'un père à leur endroit,

Les réduisirent-ils encor plus à l'étroit.

Mais quoique Philomathe eût des parens peu riches,

Jamais à son égard il ne les trouva chiches,

Et de se plaindre d'eux jamais il n'eut sujet.

Rendre leur fils heureux était leur seul objet :

Ne pouvant lui laisser un fort gros héritage,

Us voulurent qu'il eût le savoir en partage.

Un bon tiers de leur gain et de leur revenu.

Passait pour qu'il fût bien logé, nourri, vêtu,

Mais que gagnèrent-ils ? la haine de leurs frères ;
Tous les collatéraux, et même les grands-pères,
De ces sages parens devinrent ennemis,
Et firent retomber leur haine sur leur fils.
Eux, pour toute réponse et pour toute vengeance,
Méprisèrent les cris de leur rustre ignorance.

L'envieux quelquefois porte envie à l'habit.
Ce travers, il est vrai, marque assez peu d'esprit :
On peut trouver à dire à chose de la sorte,
Alors qu'on y met plus que son état ne porte ;
Mais blâmer de l'habit la forme ou la couleur,
C'est être, à mon avis, ridicule censeur,
Se mêler un peu trop des affaires des autres.
Ce travers est pourtant commun parmi les nôtres.
J'ai vu, (l'on peut tenir le récit pour certain,)
Un jeune homme depuis quelques mois citadin,
Craignant de se montrer dans son champêtre asile,
Et pour y retourner laisser l'habit de ville,
C'est à dire quitter l'*habit* pour le *capot*.

Le fait suivant est vrai, bien qu'il soit un peu sot :
Je le tiens d'un témoin que je sais véridique.
Un jour, un citadin d'origine rustique,
Fut prié d'un souper que devait suivre un bal :
C'était, s'il m'en souvient, un repas nuptial.
Le convive oublia de changer de costume :
(De ses nouveaux voisins il suivait la coutume :)
On le voit arriver, on ne dit rien d'abord ;
Dès le commencement, on est assez d'accord ;
Mais lorsque l'eau de vie est montée à la tête,
C'est alors qu'on se met à jouer à la bête.
De tomber sur notre hôte on cherche l'à-propos ;
On le trouve, car l'hôte est fertile en bons-mots.
" Tu te moques de nous, morgué," lui dit un rustre ;
" Ton habit est fort beau, mais il a trop de lustre ;
" Nous sommes complaisants, nous allons l'éponger.
Ils prennent l'hôte, et puis, tout droit, le vont plonger,
Vêtu comme il était, au bord de la rivière ;
Et le roulent, après, dans un tas de poussière.
Le malheureux en fut malade quinze jours,
Et perdit son habit ; mais il eut son recours :
Nos rustres, amenés par-devant la justice,
Payèrent médecin, habit, voyage, épice ;
Apprirent, comme on dit, à vivre, à leurs dépens.

Mais l'envie est parfois cause de maux plus grands.
Pourquoi nos gens heureux sont-ils en petit nombre ?
C'est que plusieurs de nous sont jaloux de leur ombre.

Quelqu'un désire-t-il, comme on dit, *s'arranger*,
Aussitôt chacun cherche à le décourager :
Chacun le contredit, le tourne en ridicule ;
Et même de lui nuire on ne fait point scrupule.
Econduits, jalousés, que d'hommes à talents
Ont quitté leur pays, ou sont morts indigents !
Est-ce ainsi qu'on en use en France, en Angleterre ?
L'étranger qui s'en vient habiter notre terre,
Voyant chez nous si peu d'accord ou d'amitié,
S'indigne contre nous, ou nous prend en pitié.
L'envie entre-t-elle donc en des cœurs magnanimes ?
Ici, Germains, Bretons sont toujours unanimes :
Nous ne les voyons point se nuire, s'affliger,
Pour un brimborion prêts à s'entrégorger ;
Plaider pour un brin d'herbe, une paille, une cosse.
Voyez surtout, voyez les enfans de l'Ecosse ;
Comme ils s'entraident tous, du manant au marquis.
Voyez les Iroquois et les Abénaquis :
Nous ôsons les traiter de nations barbares ;
Mais voyons-nous chez eux des jaloux, des avares ?
De la simple nature ils suivent les sentiers ;
Ils sont farouches, fiers, indociles, altiers ;
Mais il faut voir entr'eux la conduite qu'ils tiennent,
Comme ils sont tous d'accord, et toujours se soutiennent.
Toutefois, il faut être équitable et discret,
Et ne confondre point l'envie et le regret.
On peut, quand on est vieux, regretter la jeunesse ;
Quand on est pauvre, on peut désirer la richesse :
On peut, quand on écrit d'un style trivial,
Sans crime souhaiter d'écrire un peu moins mal.
Il est même permis à qui raisonne et parle
Aussi vulgairement que Baroch et que Carle,
De vouloir être un peu moins sot et moins pesant.
Malheur à qui peut être à tout indifférent.
Voit-on l'homme d'esprit réduit à la besage ;
L'imbécile occuper une honorable place ;
Rampier l'homme de bien, et le lâche régner ;
On peut alors, on peut à bon droit s'indigner.
Mais être malheureux par le bonheur d'un autre ;
Croire du bien d'autrui qu'il amoindrit le nôtre ;
C'est là ce que j'appelle être envieux, jaloux ;
C'est à cet homme-là que je porte mes coups.
"Recommencez-vous donc ? Ah ! bon dieu ! trêve ! trêve !"
Oui, par pitié pour toi, jaloux P r, j'achève.

MOIS DE JUIN.

JUIN, à *juvenibus*, des jeunes gens, ou de Junon, dont le temple fut consacré le 1er de ce mois ; ou de Junius Brutus, qui marqua ce même mois par l'expulsion des Tarquins. Les Romains avaient mis ce mois sous la protection de Mercure. Voici comment **AUSONE** le peint : " Juin va tout nu ; il nous montre du doigt une horloge solaire, pour nous faire entendre que le soleil commence à descendre. La torche ardente qu'il porte est le symbole des chaleurs de la saison. Derrière lui est une faucille, parce que la moisson est proche." Les modernes l'habillent d'un vert jaunissant et le couronnent d'épis encore verts. Le signe de l'écrevisse dénote que le soleil, parvenu au solstice d'été, semble, en commençant à s'éloigner de nous, marcher à reculons. C'est le temps de la tonte des brebis.

Dans un dessin de **CL. AUDRAN**, Mercure, son caducée à la main, est sous un pavillon, porté par un nuage : audessus, sont la sphère et les instrumens du jeu de paume. La houlette, les ciseaux et la bourse, les ballots et les festons de rubans, font reconnaître le dieu des bergers, des larrons et du commerce : le coq et le bouc lui étaient consacrés.

MATERIAUX POUR L'HISTOIRE DU CANADA, No 6.**DU REGNE MILITAIRE.**

MR. BIBAUD,—Dans ma communication du mois de Mars dernier, je vous avais promis quelques nouveaux extraits du *Livre d'Ordre* qui m'était tombé dans les mains : alors je pensais que cela pourrait être nécessaire pour compléter la preuve de la proposition que j'avais émise au sujet du tribunal qui jugeait des délits criminels, sous le *Regne Militaire*, dans ce gouvernement. Mais les extraits faits des Régistres des Cours des Capitaines par votre correspondant E. T. ayant mis hors de doute que ces cours jugeaient des affaires civiles, et les cours martiales des affaires criminelles, je crois inutile, ici, de grossir ma communication de nouvelles citations de jugemens, qui, vû leur sévérité, ne pourraient qu'éveiller en nous des sensations désagréables et mortifiantes en même temps. L'esprit se révolte et s'indigne à la vue des deux domestiques du major Christie, condamnés à recevoir chacun 300 coups de fouet, pour s'être absentés une nuit de chez leur maître et avoir offert de s'enrôler dans les troupes. (*Voyez La Bibliothèque ; Mars, p. 151.*)—

Il n'est guère plus consolé, lorsqu'il voit un honnête Canadien, condamné à 400 coups, parce qu'un hazard, dont il ne peut rendre compte, fait trouver dans sa cour quelques chétifs outils du Roi, lesquels ne valaient peut-être pas autant de deniers qu'on le condamne à recevoir de coups de fouet. Eloignons donc notre vue et notre attention d'objets si propres à faire abhorrer ceux qui gouvernèrent Montréal durant cette époque, sous d'autres rapports si intéressante pour nous. Ne nous attachons qu'à l'examen des nouveaux documens que nous fournit S. R. dans votre dernier No. ; et disons, avec les plus intelligents de vos lecteurs, qu'en même temps qu'ils font le plus grand honneur au zèle et au patriotisme de celui qui vient de les faire connaître, ils constatent un fait qui n'était guère que supposé par plusieurs, et nié par le plus grand nombre : ils nous découvrent la manière dont nous devons entendre le 42^{me} Article de la Capitulation générale, en nous montrant le sens qu'y attachaient ceux mêmes qui l'avaient accordée ; savoir, les généraux Amherst, Murray, Gage et autres qui commandèrent aux trois districts, dans les quatre années qui suivirent immédiatement la Conquête. Il est vrai que nous n'avons pas encore beaucoup de renseignemens sur le district ou gouvernement des Trois-Rivières ; mais, comme le remarque très bien votre correspondant S. R., l'autorité de Raynal, qui est correct quant aux deux autres gouvernemens, doit suffire pour nous convaincre que les choses s'y passèrent comme dans celui de Québec ; au moins, en ce que les officiers des troupes y furent les administrateurs de la justice, en respectant toutefois et en suivant même les procédures, les lois et les usages anciens de la Colonie, autant qu'ils les connurent, ou que le permirent les circonstances où elle se trouvait. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les tribunaux du pays, leur procédure et les lois qu'ils observaient avant la conquête, avec les tribunaux établis par M. Murray, leur procédure et les lois d'après lesquelles on y administrait la justice.

“ A Québec, la cour inférieure portait le nom de *Cour de Prévôté*, et se composait d'un *Lieutenant-général*, d'un *Lieutenant-particulier*, d'un *Procureur du Roi*, et d'un *Greffier en chef*.— Cette cour siégeait deux fois par semaine, le Mardi et le Vendredi, et la juridiction s'étendait au criminel comme au civil.

“ Aux Trois-Rivières, cette cour était connue sous le nom de *Juridiction Royale*, et siégeait aussi souvent qu'à Québec ; mais elle n'avait point de “ *Lieutenant-particulier*.”

“ *Procédures dans les Cours inférieures*.—Le *Procureur du Roi* donnait ses conclusions de vive voix dans les causes sommaires, et en écrit dans les autres. C'était pour lui un devoir de les étayer des points de lois, ou des ordonnances du royaume,

ou du prononcé des édits, déclarations ou ordonnances du roi, signifiées par lui être en force en ce pays. Les jugemens de cette juridiction étaient rendus par le Lieutenant-général, conjointement avec le Lieutenant-particulier, qui pouvaient se conformer aux conclusions prises, ou en différer. Les causes plaidées le Mardi étaient jugées le Mardi d'ensuite : il fallait de grandes raisons, pour qu'il fût accordé de plus longs délais.

“ Devoirs des Procureurs. — Le Procureur-général dans le Conseil supérieur, et ses substituts les Procureurs du Roi dans les cours inférieures, étaient obligés de plaider gratuitement pour le pauvre, la veuve, l'orphelin et les mineurs. Chargés de faire administrer la justice criminelle, ils poursuivaient la condamnation des accusés ; mais le Procureur-général avait droit d'appeler à minima au conseil supérieur, dans tous les cas qui entraînaient des punitions corporelles, ou la peine de mort.

“ On appelait des juridictions inférieures de Québec et des Trois-Rivières, ainsi que de la Cour royale de Montréal au “ Conseil supérieur de Québec,” institué pour toute la province et composé de douze Conseillers (dont les deux tiers devaient être des gens de loi) et d'un Procureur-général. En sa qualité de chef de la justice, l'Intendant présidait cette cour, dans laquelle le Gouverneur et l'Evêque avaient droit de siéger.

“ Des Conseillers-asseesseurs et des Rapporteurs. — On ajouta encore à cette cour suprême des Conseillers asseesseurs ; hommes versés dans la connaissance des lois et qui n'avaient au conseil que voix consultative, excepté les cas où ils agissaient comme Rapporteurs, ayant alors une voix délibérative. Dans tous les cas qui n'étaient pas sommaires, les causes, parties ouïes, se donnaient par le Président aux Conseillers ou aux Asseesseurs, pour que, dans un temps fixé, ils fissent leur rapport par écrit au Conseil. Ces Rapporteurs devaient faire un extrait de tous les papiers produits dans la cause, ainsi que des plaidoyers des parties, et le communiquaient ensuite au Procureur-général pour lui faciliter les moyens de tirer ses conclusions. Quand ce Procureur le leur avait remis, ils y écrivaient leurs conclusions, autrement dit leur opinion—fondée sur les lois et autorités applicables à la question. On lisait alors publiquement le rapport et les conclusions tant du Rapporteur que du Procureur général, et le jugement suivait,—conforme à leurs conclusions, ou en différant, suivant qu'il paraissait juste aux Conseillers chargés de le prononcer. Lorsque leur jugement s'accordait avec les conclusions du Rapporteur, celui-ci le signait à la minute ; en différait-il ? c'était le Président qui y mettait son nom. Le Conseil supérieur siégeait tous les Lundis, les vacances exceptées. Il fallait cinq juges pour les causes civiles et sept pour

les criminelles, à part du Procureur-général, qui ne manquait jamais de donner ses conclusions.

“ Outre les appels qui lui venaient des trois cours inférieures de Québec, de Montréal et des Trois-Rivières, le Conseil supérieur jugeait des causes où se trouvaient concernés le roi, les communautés et certains individus qui, ayant le droit de *committimus* au conseil, n'étaient pas tenus de comparaître en première instance dans les cours inférieures.

“ *De l'Intendant.*—L'Intendant, qui était toujours un homme de loi, comme “ chef de la justice et police,” pouvait évoquer ou amener devant lui toutes les causes, tant civiles que criminelles, commencées dans les tribunaux inférieurs; et prononçait (à l'exclusion de tous les autres) dans toutes les affaires où le Roi se trouvait intéressé, et qui n'avaient pas été portées devant le Conseil. Il réglait la police intérieure du pays, ainsi que toutes les difficultés qui s'élevaient entre les seigneurs, ou entre les seigneurs et leurs censitaires, et *vice versa*. Comme chef de la justice, il établissait, par ses commissions, des subdélégués de son choix: il nommait de même, des juges inférieurs et des conseillers, qu'il chargeait de décider, d'une manière sommaire et sans frais, toutes les petites causes, depuis une livre (de 20 sols) jusqu'à cent, et aussi de maintenir la police. On appelait à lui de leurs jugemens.

“ Dans les affaires de commerce, l'Intendant pouvait, sur réquisition de l'une des parties, juger toutes les choses y relatives, à la manière du *Juge-consul*; et alors il s'entourait de quelques marchands instruits, qui lui servaient d'*Assesseurs*. S'agissait-il d'affaires de fief?—ce devoir était rempli par trois ou quatre des Conseillers, et le Procureur-général donnait ses conclusions.

“ Toutes les juridictions de l'Intendant ne causaient aucuns frais aux plaideurs. Ces derniers exposaient eux-mêmes leurs causes, sans l'intervention d'aucun avocat, et les jugemens, que signait le secrétaire, se rendaient gratis.

“ Du Conseil supérieur on pouvait appeler au Roi en son conseil d'état. Dans l'absence de l'Intendant, le Conseiller en chef présidait le conseil; et quand ce dernier manquait, c'était le premier Conseiller.” (1.)

Passons maintenant à l'examen de ce qui se fit sous le gouvernement prétendu militaire de M. Murray; voyons quels rapprochemens on peut faire d'un état à l'autre; et si nous trouvons que le Gouverneur Anglais se soit efforcé d'imiter les Français, tant dans l'établissement de ses cours, que dans la fixa-

(1.) *Smith's History of Canada*. Vol. I. *Appendix*, pp. 8—11.

tion de leurs procédures et des lois d'après lesquelles elles rendaient leurs jugemens, alors nous pourrions justement conclure que le gouvernement du Général Murray n'était rien moins que militaire; que l'opinion qu'on en a eue jusqu'ici est erronée, en même temps qu'elle fait injure à la mémoire de ce premier Gouverneur, dont nous sommes loin, au reste, d'avoir l'opinion défavorable que plusieurs personnes semblent en avoir. Il ne faut pourtant pas s'attendre à trouver l'ordre de choses qu'il établit parfaitement semblable à celui qu'il remplaçait : comment cela eût-il été possible, dans un pays que presque tous ses hommes de loi venaient de laisser, et où le Gouverneur put à peine trouver les greffiers et les procureurs nécessaires à l'administration de la justice, sur le plan qu'il le voulait, pour la satisfaction des nouveaux sujets de son maître ?

Nous trouverons cependant qu'il fit beaucoup pour se rapprocher de la pratique française ; et, si quelqu'un veut se donner la peine de faire l'examen des régitres de ses cours, il pourra, je pense, porter jusqu'à l'évidence les preuves de ce que j'avance ici sur l'autorité seule des trois pièces qui leur ont donné l'existence. (2) *(La fin au Numéro prochain.)*

DECOUVERTES, &c.

UN voyageur anglais, M. BANK, a découvert, en 1817, un monument fort curieux, dans la ville d'Eski-Hissard, en Natolie, qu'on croit être un reste de l'ancienne Laodicée, dans la Carie. C'est une inscription sur marbre, contenant une ordonnance romaine, relative aux vivres. Il en porta un *fac-simile* à Rome. M. CARDINALI l'ayant examinée, la jugea digne de l'attention des antiquaires, et en fit le sujet d'un mémoire qu'il lut dans l'*Académie Romaine archéologique*. On trouva ce travail si important que l'auteur crut nécessaire d'en faire part à tous les amateurs de ce genre de recherches. Il l'a publié sous les auspices de Mgr. Thomas BERNETTI, aujourd'hui cardinal. L'auteur donne le *fac-simile* de ce monument en deux grandes tables. Le mémoire est divisé en quatre chapitres : le premier contient l'histoire du monument ; dans le second, l'auteur présente l'inscription telle qu'il l'a vue ; dans le troisième, il cherche à en déterminer l'époque et à connaître l'auteur d'un tel édit ; le dernier chapitre se compose de diverses conjectures sur les lois des Romains, concernant la police des vivres. Les antiquaires n'avaient pas encore rencontré un monument de ce genre aussi

(2.) Voir *Bib. Com.* Mai dernier, pp. 229—233.

détaillé ; on y trouve les prix des vivres, des habillemens, de beaucoup d'ustensiles, &c. Les observations ingénieuses de M. Cardinali ne sont pas dépourvues de probabilité. Il rapporte cette loi au temps de Dioclétien. Il examine si, pour les Romains eux-mêmes, le prix des vivres était laissé à leur liberté, on s'il dépendait de l'autorité des magistrats ; il s'étudie à mettre d'accord Suétone et Tacite, qui paraissent quelque part en contradiction sur ce sujet. L'auteur promet de donner dans un autre mémoire les corrections et les supplémens que laisse à désirer cette précieuse inscription.

Découverte d'anciens manuscrits.—Une louable émulation fait explorer aux patriciens de la Grande-Bretagne les archives de leurs familles, pour y chercher des documens dont l'histoire de leur pays puisse s'enrichir. Le comte d'ABERDEEN vient de découvrir et de communiquer aux archéologues un livre fort curieux, qui fait connaître l'état de la société en Ecosse, il y a trois siècles. C'est un volume in-folio, lisiblement écrit, contenant le compte détaillé de la dépense du Roi d'Ecosse, JACQUES V., de 1538 à 1539. La première partie est relative à la consommation générale, et à la dépense de la maison du Roi ; la seconde traite des épices ; la troisième des vins, et la quatrième des écuries. Chaque partie est divisée en plusieurs sections, qui présentent les comptes de la pannéterie, de la boucherie, des caves et de la cuisine, avec de singuliers détails sur les mets alors en usage, leur prix, leur préparation, et l'importance qu'on y mettait. M. Henri ELLIS, le secrétaire de la *Société des antiquaires de Londres*, a éclairci, par de savantes observations, plusieurs passages obscurs. La publication de ce manuscrit jetterait des lumières utiles sur la vie civile et l'économie domestique, en Ecosse, au commencement du XVI^e siècle.

Le savant Angelo MAI, encouragé par le succès de ses recherches, explore maintenant les bibliothèques du royaume de Naples, pour tâcher d'y retrouver, dans la poussière et dans l'oubli, quelque précieux ouvrage de l'antiquité. On avait annoncé qu'il avait découvert un classique latin, dans la collection de l'abbaye de *Saint Colombe* de Bobbio ; mais on vient d'apprendre que c'est un *Traité d'Agriculture* dont le manuscrit semble du Ve. siècle. L'ouvrage, qui est encore plus ancien, est écrit en latin très-pur. On y trouve cités COLUMELLE, CELSE, DIOPHANE, DIOSCORIDES, JULIUS-ATTICUS, NICE-SIUS, et des auteurs grecs inconnus à notre temps.

Découverte d'un ancien atelier d'armes des Gaulois.—M. le comte d'ABZAC, juge de paix du canton de Terrasson, vient de

découvrir, au bord de la nouvelle route de Lyon à Bordeaux, entre Terrasson et Azerac, vis-à-vis du hameau de la Boissière, les restes d'un de ces ateliers où les anciens façonnaient des armes et des instrumens de silex. M. JOUANNET, de Bordeaux, qui a si bien fait connaître cette branche d'industrie des anciens habitans du Périgord, avait déjà trouvé dans le Sarladais deux de ces ateliers antiques, et ce dernier, comme les deux autres, est caractérisé par une grande quantité de débris de silex, par une multitude de dards ébauchés, par le voisinage d'une petite grotte naturelle qui servait probablement de retraite aux ouvriers, et surtout par un amas considérable d'ossements d'animaux domestiques, qui conservent encore les traces du feu qui les carbonisa sur plusieurs points.

On fait remarquer que les silex ne se trouvent en place qu'à deux lieues de la Boissière, et qu'il fallait en ébaucher beaucoup avant d'obtenir des armes ou des instrumens parfaits, comme on peut en juger par le grand nombre de ceux qui ont été manqués et abandonnés ; mais, à quoi servaient ces amas d'os ? C'est un problème qui peut-être ne sera jamais résolu.

M. d'Abzac, à qui l'on doit cette découverte intéressante, est l'auteur d'une entreprise utile et trop peu connue, d'un grand défrichement qu'il a fait exécuter aux portes de la petite ville de Sarlat, et au moyen duquel il est parvenu à convertir une bruyère sans produit en un canton fertile et peuplé. Ce défrichement, qui est au bord de la grande route, fait l'admiration de tous ceux qui ont vu naître cette petite colonie, et le bonheur de cent familles indigentes.—*Journal Français de Février 1827.*

Alphabet Chéroquis.—Une espèce d'alphabet, inventée par un Chéroquis du nom de GUYST, qui ne parle ni ne lit l'anglais, a attiré beaucoup d'attention, depuis quelques temps.—Ayant acquis la connaissance du principe de l'alphabet européen, savoir, que certaines marques, ou caractères, peuvent être les symboles des sons, cet homme, tout illétre qu'il était, conçut l'idée de représenter les syllabes de la langue chéroquoise par des signes, ou caractères distincts. En rassemblant toutes les syllabes de cette langue, qu'après beaucoup d'étude et de réflexion, il put rappeler à sa mémoire, il trouva que le nombre en était de quatre-vingt-deux. Pour les exprimer, il prit pour une partie les lettres de notre alphabet, et pour le reste, des modifications de ces lettres, ou des caractères de son invention.—Avec ces symboles, il se mit à écrire des lettres, et il s'établit bientôt une correspondance régulière entre les Chéroquis de *Will's Valley* et leurs compatriotes d'au-delà du Mississipi, à 550 milles de distance. Cela fut fait par des sauvages qui ne savaient lire en aucune langue, et qui ne connaissaient aucun

alphabet, si ce n'est l'alphabet syllabique que Guyst avait inventé, qu'il enseigna à d'autres, et qu'il mit en pratique.

L'intérêt excité par cette invention s'accrut au point que de jeunes Chéroquis entreprirent de longs voyages pour être instruits de cette méthode facile de lire et d'écrire. Il leur suffit d'apprendre l'alphabet pour pouvoir lire. Au bout de trois jours, ils peuvent écrire des lettres, et ils s'en retournent chez eux en état d'enseigner à d'autres ce qu'ils ont appris. Guyst lui-même, ou quelqu'autre individu de sa nation, a découvert quatre autres syllabes dans la langue chéroquise ; ce qui fait en tout quatre-vingt-six syllabes. C'est un fait d'autant plus curieux que la langue chéroquise est très abondante sur certains sujets, un seul verbe subissant jusqu'à des milliers d'inflexions différentes.—*Observer de N. Y.*

ADRESSE DES ECOLIERS DE NICOLET

A SON EXCELLENCE LE COMTE DE DALHOUSIE, GOUVERNEUR-EN-CHEF.

Qu'il plaise à votre Excellence,

Nous, les élèves du collège de Nicolet, approchons humblement de votre Excellence, pour lui offrir l'hommage de notre profond respect, et de notre vive reconnaissance pour le bienfait récemment accordé à cette maison, par la munificence royale, en octroyant des lettres-patentes qui en assurent l'existence légale, précieux gage de la faveur d'un gouvernement paternel.

Si des privilèges conférés à une famille, soit comme récompense de services rendus, soit en considération de ceux qu'on attendait d'elle, sont un sujet de joie pour chacun de ses membres, comment serions-nous insensibles à une faveur qui semble donner à notre éducation un relief et une publicité qui lui manquaient ?

Grâces en soient donc rendus à notre auguste souverain, qui a bien voulu étendre sa protection royale jusques à nous, et nous assurer le bienfait d'une éducation saine et conforme à nos besoins, en la confiant à des mains sûres et expérimentées ! Grâces soient rendues à votre Excellence de sa bienveillante sollicitude dans l'exercice de cette royale prérogative !

Quand, pénétrés du sentiment de tant de faveurs, nous eussions eu la pensée d'en porter le témoignage au pied du trône, comment nos timides accens auraient-ils pu être entendus ? Comment aurions-nous pu faire porter la voix de notre recon-

naissance dans cette auguste enceinte, qui n'est accessible qu'aux premiers corps de l'état. Mais ce à quoi nous n'eussions pas osé aspirer sans présomption, ne nous devient-il pas un devoir facile par la confiance que nous inspire votre démarche gracieuse au milieu de nous ?

Deux fois ce modeste asile des muses a été honoré de la présence du représentant de sa Majesté dans cette province ; mais si la visite d'un de vos illustres prédécesseurs a été pour nous le présage des grâces que nous pouvions attendre, c'est vous qui nous les avez obtenues ; la protection dont il nous donnait l'assurance et la promesse, c'est votre Excellence qui nous l'a confirmée.....et quel bonheur pour nous de pouvoir déposer dans votre sein l'expression de notre vive gratitude !..... Nous le sentons : s'il est un moyen d'acquitter cette maison, notre berceau littéraire, des grandes obligations qu'elle contracte envers ses bienfaiteurs, c'est de réaliser l'attente des progrès que le public semble anticiper pour elle ; c'est qu'elle soit, dans tous les temps, une pépinière de sujets utiles, et propres à remplir les différentes places de la société ; c'est que tous ceux qui sont ou seront admis dans cet établissement, répondent aux soins des maîtres zélés qui y enseignent, et consolent la tendre sollicitude de son illustre chef, qui les choisit.

Un autre devoir nous presse en ce moment ; celui de payer le tribut de notre admiration pour les hautes qualités qui distinguent votre Excellence. Ce n'est ni comme guerrier, ni comme homme d'état, que nous essayerons de la louer. Les beaux faits d'armes que la renommée nous a appris, la confiance que notre grand monarque a mise en votre Excellence, en l'élevant aux postes les plus éminents, fourniraient, il est vrai, une ample matière à de justes éloges.....Mais un mérite qu'il nous convient mieux d'apprécier, c'est l'encouragement que vous donnez à tous les genres des arts utiles, en vous déclarant le protecteur de toute société particulière dont le but est de procurer l'avantage de la société en général.

Ainsi l'agriculture, cet art si nécessaire au soutien de la société, avait besoin d'être éclairée et encouragée par de grands exemples.....et des sociétés formées sous vos auspices, vont en étendre les progrès, en la fondant sur des principes et sur l'expérience. Ainsi l'éducation, qui fait la base et l'ornement de la société, ne peut répandre ses bienfaits si elle n'est protégée par ceux qui en sont les chefs.....et votre Excellence veut bien accorder son patronage à toute institution fondée sur des principes avantageux à la morale, à la justice, et à la loyauté.

Oui, voilà la gloire de votre Excellence. C'est d'exciter une noble émulation parmi tous les membres de la société ; c'est d'assurer le bien-être de tous les sujets de sa Majesté, sans partialité

ni prévention ; c'est de faire bénir le règne de notre auguste monarque, en vous montrant partout le défenseur de l'innocence, le vengeur du vice, l'appui du faible et le père de tous.

Et voilà ce qui gravera de plus en plus dans nos cœurs l'amour envers notre roi, la fidélité à son gouvernement, la confiance envers son digne représentant ; sentimens auxquels la présence de votre Excellence imprime plus d'énergie, en y ajoutant ceux de la joie la plus vive et de la reconnaissance la plus parfaite.

ANECDOTE CANADIENNE.

IL arriva dans ce pays, il y a une quarantaine d'années, un événement singulier, et qui aurait pu faire le sujet d'un roman assez intéressant, s'il eût été traité par une main habile.

Une jeune fille Canadienne, de la campagne, se maria à un soldat, et passa aux Iles, où son mari mourut. Elle s'embarqua sur un bâtiment qui faisait voile pour New-York, dans le dessein de revenir en Canada par la voie des Etats-Unis. Ayant été obligée de s'arrêter quelque temps à New-York, elle y fit connaissance avec un Français, chaircuitier de son métier, auquel elle se maria. Au bout de quelques années, l'époux tomba malade ; on le crut mort. Sa veuve trouvant une occasion favorable pour revenir dans le sein de sa famille, abandonna à ceux qui entouraient son mari le soin de ses funérailles, et se mit en route pour le Canada. Le mari, qui n'était tombé qu'en l'éthargie, revint cependant, et apprit à son réveil que sa moitié était partie pour son pays natal. Il fut longtemps à se rétablir ; mais ayant enfin recouvré sa santé, il prit le parti de mettre ordre à ses affaires, pour entreprendre un voyage en Canada, où il comptait retrouver sa femme. Celle-ci, en arrivant dans sa paroisse natale, à St. Sulpice, avait, comme on pense bien, été fêtée : on l'avait crue morte ; parens, amis, voisins, tous s'empressèrent de la voir : elle excita l'attention de tout le voisinage par le récit de ses aventures.

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole,

comme l'observe un poète ; le temps ramène les plaisirs : la prétendue veuve eut bientôt oublié le second époux, comme elle avait oublié le premier. Elle était encore jeune ; un parti se présenta ; il était sortable ; elle songea aussitôt à former de nouveaux liens : la famille secondait ses vœux ; on eut bientôt réglé les conditions, et l'on porta les bans à l'église.

Cependant l'époux, revenu des sombres bords, s'était acheminé

vers Montréal, où il arriva dans le temps qu'on faisait dans la paroisse des fiancés la publication de leur bans. Son premier soin fut d'aller trouver un marchand de même nation que lui, établi dans cette ville, et qui ayant demeuré à St. Sulpice pendant quelques années, connaissait tous les habitans de la paroisse, et en voyait presque tous les jours quelques uns, qui venaient à Montréal pour leurs affaires. Le voyageur s'empresse de demander au marchand s'il n'y avait pas dans la province une famille du nom de sa femme, et s'il la connaissait. Le marchand lui dit qu'oui, et lui demande la raison de cette question. Le voyageur lui raconte ingénument son mariage et l'accident qui avait éloigné sa femme de sa maison. Le marchand lui raconte à son tour l'étrange nouvelle des fiançailles de son épouse, qui était sur le point de contracter un nouveau mariage avec un homme de sa paroisse. On peut juger de la surprise de notre voyageur, qui partit aussitôt pour St. Sulpice, et y arriva, si je ne me trompe, la veille d'un dimanche. Il jugea à propos de ne pas se faire connaître d'abord aux parens de sa femme, et de se loger dans une maison étrangère. Le lendemain, il se rendit à l'église, pour voir s'il ne reconnaîtrait pas son épouse parmi les assistans. S'étant assuré qu'elle y était, il l'attendit près du bénitier. Qu'elle ne fut pas la surprise de la prétendue veuve, quand elle apperçut son mari, décédé à son compte depuis longtemps, qui lui offrit galamment de l'eau bénite ? Elle resta presque immobile d'étonnement, et recula d'effroi, croyant voir un homme revenu d'entre les morts. Le mari s'avança vers elle, et lui persuada qu'il n'était pas un revenant. La femme de son côté, s'étant remise un peu, prit le parti de l'emmener chez son père, où ils se remirent ensemble de la meilleure foi du monde, au grand chagrin du futur, pour qui cette aventure heureuse fut un sujet de tristesse amère.

Les deux époux restèrent quelques jours au sein de la famille, et s'en retournèrent ensuite joyeusement à New-York, où ils vécurent encore ensemble quelques années, après lesquelles le mari mourut enfin tout de bon. La femme, devenue veuve, revint en Canada, où elle contracta encore un nouveau mariage, mais non avec celui qu'elle avait été sur le point d'épouser, et mourut, à son tour, quelques années après.

D. R.

EXTRAITS DE BLACKSTONE.

COMME il est nécessaire à l'existence même du parlement, que les élections soient absolument libres, toute influence indue sur les électeurs est illégale et fortement prohibée.

Régulièrement, le parlement doit être sommé par le *writ*, ou la lettre du roi, émanée de la chancellerie, de l'avis du conseil privé, au moins quarante jours avant qu'il commence à siéger. C'est une branche de la prérogative royale que le parlement ne peut se convoquer de sa propre autorité, ou être convoqué par l'autorité de qui que ce soit, excepté le roi seul : et cette prérogative est fondée sur une très bonne raison. Car en supposant que le parlement pût s'assembler de lui-même, sans être convoqué, il est impossible d'imaginer que tous les membres, et que chacune des chambres pussent s'accorder unanimement sur le temps et le lieu de l'assemblée ; et si la moitié des membres s'assemblait, et que l'autre moitié demeurât absente, qui pourrait déterminer laquelle de ces deux moitiés serait le corps législatif ? Il est donc nécessaire que le parlement soit convoqué dans un temps et dans un lieu fixe et déterminé ; et il est très convenable à sa dignité et à son indépendance, qu'il soit convoqué par une de ses parties constituantes : et des trois parties constituantes, le roi est la seule à laquelle cet office puisse appartenir ; parce qu'il est la seule personne dont la volonté soit uniforme et déterminée, et la première personne de la nation, supérieure en dignité à l'une et à l'autre des deux chambres ; la seule, en un mot, des branches de la législation, qui ait une existence séparée, et qui soit capable d'agir dans un temps où il n'y a pas de parlement existant.

Quant aux oppressions publiques qui tendent à dissoudre la constitution, ou à renverser les fondemens du gouvernement, ce sont des cas que la loi, par décence, ne suppose pas, étant incapable de montrer de la défiance envers ceux qu'elle a revêtus de quelque partie du pouvoir suprême ; puisqu'une telle défiance rendrait l'exercice de ce pouvoir précaire et impraticable. Car lorsque la loi exprime la défiance d'un abus de pouvoir, elle met toujours, quelque part, une autorité supérieure pour le réprimer ; et la seule notion d'un tel pouvoir répugne à l'idée de souveraineté. Si donc, par exemple, les deux chambres du parlement, ou l'une d'entr'elles, étaient reconnues avoir le droit de faire des reprimandes au roi, ou à l'une d'elles, ou si le roi avait le droit de faire des reprimandes à l'une ou à l'autre des deux chambres, la branche de la législation qui serait ainsi sujette à être reprimandée, cesserait dans l'instant d'avoir part au pouvoir suprême : la balance de la constitution serait renversée :

et la branche, ou les branches qui auraient un tel pouvoir, seraient seules souveraines. La loi suppose donc que ni le roi, ni aucune des deux chambres prises collectivement, ne sont capables de faire aucun mal, puisque, dans ce cas, la loi se trouve incapable de fournir aucun remède. Par cette raison, toutes les oppressions qui viendraient d'une des branches du pouvoir suprême, doivent nécessairement être hors de l'atteinte de toute loi ou règle écrite : mais si malheureusement un pareil cas arrivait jamais, ce serait à la prudence des temps à pourvoir des remèdes nouveaux pour des maux nouveaux.

AEROLITHES,

OU PIERRES TOMBÉES DU CIEL SUR LA TERRE.

Ces phénomènes, qui d'après toutes les observations faites récemment, ont une grande affinité avec les globes de feu, sont toujours précédés de l'apparition d'un corps lumineux, qui, éclatant avec explosion, près de la terre, après avoir suivi dans l'air une direction à peu près horizontale, lance des pierres plus ou moins grosses, d'une forme sphérique et d'une odeur sulfureuse. Ces pierres sont couvertes d'une espèce de croute, qui ressemble, en quelques endroits, à un vernis ou à du bitume. La partie intérieure de la masse est d'une couleur grisâtre, et d'une contexture grossière et grenue. L'analyse chimique a démontré qu'elles se composent principalement de fer, de soufre, de magnésie, de chaux et de silex. Il est tombé de ces pierres dans toutes les parties du globe, et elles se sont trouvées de toutes grandeurs, depuis celle d'un pois jusqu'à celle d'un corps de plusieurs verges de diamètre.

Les anciens parlent de deux pluies de pierres tombées à Rome ; la première sous le consulat de Tullus Hostilius, et la seconde sous ceux de Caius Marcius et de Marcus Torquatus. **PLINE** dit aussi que plusieurs pierres sont tombées en Thrace. Enfin, le comte **MARCELLIN** assure, dans ses annales, que vers l'an 450 avant l'ère chrétienne, trois pierres énormes tombèrent du ciel dans cette même contrée.

Mais, pour nous reporter à des temps plus modernes, nous rapporterons, d'après **M. HOWARD**, célèbre chimiste anglais, que le 7 Novembre 1492, un peu avant midi, un coup terrible de tonnerre s'étant fait entendre à Ensisheim, dans la Haute-Alsace, un moment après, une pierre énorme, du poids d'environ deux quintaux, à la forme arrondie, presque ovale, et d'un aspect terne et terreux, tomba du ciel dans un champ de bled.

Le célèbre astronome GASSENDI cite, comme témoin oculaire, la chute d'un aérolithe qui eut lieu le 23 Novembre 1623, près de Nice. Ce fut par un temps clair que se manifesta ce phénomène. Tant qu'il resta en l'air, il parut avoir quatre pieds de diamètre, et être renfermé dans un cercle lumineux, dont les couleurs étaient semblables à celles de l'arc-en-ciel. Une explosion aussi forte que celle d'un canon précéda sa chute. La pierre qu'il lança pesait 59 livres. Elle était dure, d'une couleur métallique chargée, et sa gravité était beaucoup plus considérable que celle du marbre.

L'an 1672, deux pierres, dont l'une pesait 300 livres et l'autre 20, tombèrent près de Vérone, en Italie. La chute de ces pierres, qui eut lieu par un temps clair, fut accompagnée d'une forte explosion : elles étaient brûlantes, et elles labourèrent la terre dans les places où elles tombèrent.

Paul LUCAS rapporte qu'étant à Larisse, près du golfe de Salonique, lors d'un voyage qu'il fit en Grèce, une pierre du poids de 72 livres, tomba dans le voisinage de cette ville. Elle vint du côté du nord, enveloppée dans un petit nuage, et un sifflement très fort annonça sa présence. Elle ressemblait à de l'écume de mer, et avait une odeur de soufre.

En 1753, par un temps clair et une température chaude, deux pierres tombèrent à Pont de Veyle et à Liponas, en Bresse, lieux distants de neuf milles l'un de l'autre. Une explosion violente et un sifflement remarquable furent également entendus dans ces deux endroits, ainsi qu'à plusieurs milles à la ronde. Ces pierres, qui se ressemblaient parfaitement, étaient d'une couleur sombre, et ne laissaient aucun doute sur le grand degré de chaleur qu'elles avaient éprouvé. La plus grande, qui pesait 20 livres, s'enfonça, en tombant, de six pouces dans la terre.

L'an 1768, trois pierres tombées dans diverses parties de la France, occupèrent l'attention publique, et fixèrent celle de l'Académie des Sciences de Paris. La chute de l'une avait eu lieu à Lucé, dans le Maine ; celle d'une autre à Aire, en Artois, et la troisième avait été trouvée dans le Cotentin.

Le 20 Août 1786, une pierre dont le diamètre était d'environ quinze pouces, tomba sur le toit d'une chaumière située dans le voisinage de Bordeaux, l'enfonça, et tua un pâtre ainsi que plusieurs bestiaux.

Le 24 Juillet 1790, entre neuf et dix heures du soir, une pluie de pierres tomba près d'Agen en Guienne. Ce phénomène se manifesta d'abord par la présence d'un corps lumineux qui, traversant l'atmosphère avec une rapidité extrême, et laissant après lui une longue trace de lumière, dura environ cinquante secondes. Immédiatement après, une forte explosion se fit entendre,

et des étincelles parurent dans toutes les directions. Au même instant, une pluie de pierres couvrit une étendue considérable de terrain. Quoique de différentes grandeurs, ces pierres étaient toutes semblables en apparence ; leur poids le plus fort était de deux onces. Les plus grosses s'enforçaient dans la terre, tandis que les plus petites restèrent sur la surface. Le seul dommage qu'elles causèrent, fut de briser quelques tuiles des maisons sur lesquelles elles tombèrent. Deux choses remarquables frappèrent ceux qui furent témoins de ce phénomène ; c'est que les pierres qui retombèrent des toits sur la terre, loin de produire le son d'une substance dure et compacte, ne donnèrent que celui d'un corps à moitié réduit à un état de mollesse, et que celles qui s'arrêtèrent sur la chaussée, s'y attachèrent d'une telle manière, qu'on eut beaucoup de peine à les en ôter, et qu'on crut même s'apercevoir qu'elles étaient, en quelque sorte, en fusion.

Le 18 Décembre 1795, plusieurs personnes qui étaient chez le capitaine *Торпam*, dans le comté d'York, en Angleterre, entendirent une forte détonation, suivie d'un sifflement ; et quelques secondes après, le bruit d'un corps qui tomba sur la terre, frappa leurs oreilles. Une de ces personnes, qui était dans un champ voisin de la maison, aperçut distinctement ce corps, lorsqu'il n'était qu'à vingt-cinq pieds de la terre, et remarqua la place où il s'ensevelit, en tombant, à une profondeur de vingt et un pouces. Tout le monde étant accouru, pour observer ce phénomène, la pierre, qui était encore chaude, fut déterrée ; on la pesa, et on trouva que son poids était de 56 livres.

Le 19 Décembre 1798, vers huit heures du soir, les habitants de Bénarès et des environs, dans l'Inde, observèrent dans le ciel un météore très lumineux, sous l'apparence d'une grosse boule de feu. Cette apparition fut accompagnée d'un grand bruit ressemblant au tonnerre, et il s'en suivit la chute d'une quantité de pierres, près de Krakhut, à environ quatorze milles de Bénarès.

Le 17 Mars de la même année, un corps enflammé, trainant après lui une longue queue lumineuse, passa près de Villefranche, dans le voisinage de Lyon, et ayant éclaté avec un fracas épouvantable, à une distance d'environ douze cents pieds de la terre, il tomba dans une vigne où il s'ensouit à 20 pouces de profondeur. Il fut à s'instant aperçu ; son diamètre était de deux pieds.

Le 26 Avril 1812, dans le voisinage de l'Aigle, en Normandie, entre trois et quatre heures après midi, on aperçut dans l'air un corps lumineux, qui le parcourait avec une rapidité étonnante. Une détonation de quatre coups semblables à ceux du canon, se fit d'abord entendre, et fut bientôt suivie d'un bruit qu'on ne peut mieux comparer qu'à un feu roulant d'artil-

lerie. Cette explosion, qui dura cinq à six minutes, fut répétée par les échos, dans un rayon de plus de trente lieues. Le dernier résultat de ce phénomène fut une pluie, ou une grêle, de plus de trois mille pierres, dont la plus grosse pesait vingt livres. Quelques jours après leur chute, elles furent friables ; mais elles acquirent ensuite, en peu de temps, la dureté ordinaire à ces sortes de pierres.

Le 17 Juillet 1818, entre neuf et dix heures du soir, un météore igné, d'une grandeur et d'un éclat extraordinaire, fut aperçu dans l'air par des habitans du village de Middlebury et des environs, dans l'état de Vermont. Ce météore parut de différentes grandeurs à différents individus : quelques uns dirent que son diamètre apparent était égal à celui de la pleine lune, qui se levait alors. La célérité de son mouvement était si grande que personne ne put dire combien de temps il fut visible. Suivant les uns, il avait la même apparence qu'a le fer dans le fourneau, lorsqu'il commence à se fondre ; suivant les autres, il avait une couleur différente et plus brillante que celle du fer en fusion. Il y eut trois explosions, tandis que le météore était dans l'air : le bruit en fut si grand que les maisons en furent ébranlées, comme elles le sont par une secousse de tremblement de terre. Un peu avant les explosions, ou plutôt avant que le bruit en eût été entendu, on aperçut dans le météore une lumière vive et étincelante : il se détacha de la masse des particules brillantes, qui continuèrent à luire jusqu'à une certaine distance, mais dont la lueur allait toujours en diminuant jusqu'à sa disparition.

Un monsieur de Whiting, qui a observé le phénomène depuis son départ d'auprès du zénith jusqu'à sa disparition, rapporte qu'il le vit trois fois violemment agité et comme tournant sur lui-même ; qu'à chaque agitation, le volume diminuait, et qu'après la troisième, il disparut entièrement ; et que quelques minutes après les agitations, il entendit trois différentes explosions. En supposant qu'il se soit écoulé cinq minutes entre l'éclair et le son, le météore était au moment de son explosion, à soixante cinq milles de Middlebury.

Le professeur F. HALL, en rendant compte de ce phénomène, plus au long que nous ne venons de le faire, parle d'un météore igné qui creva audessus de la ville de Weston, dans le Connecticut, en 1807, et dont le corps, par supputation, n'avait pas moins de douze ou treize pieds de diamètre, ayant l'explosion.

ANECDOTES ET BONS-MOTS.

HENRI IV ayant dit, un jour, au P. COTTON, son confesseur : "Révèleriez-vous la confession d'un homme résolu de m'assassiner?" "Non, Sire," répondit le religieux, "mais j'irais me mettre entre vous et lui." C'est le mot de Zaïre à Orosmane :

. Eh ! peut-on vous trahir ?
Seigneur, entr'eux et vous, vous me verriez courir.

Le mot de Zaïre est tendre ; celui du confesseur est sublime.

Un officier très âgé, et qui s'était trouvé à plusieurs actions importantes, suppliait LOUIS XIV, avec beaucoup de vivacité, de lui accorder le grade de lieutenant-général. "J'y penserai," dit le roi. "Que votre majesté se dépêche," répartit ce brave officier, en ôtant à demi sa perruque ; "elle doit voir à mes cheveux blancs, que je n'ai pas le temps d'attendre." Cette hardiesse ne déplut point au prince, et elle fut suivie d'un prompt succès.

LORD MARLBOROUGH étant à la tranchée, avec un de ses amis et un de ses neveux, un coup de canon fit sauter la cervelle à cet ami, et en couvrit le visage du jeune homme, qui recula d'effroi. Marlborough lui dit intrépidement : "Eh ! quoi, monsieur, vous paraissez étonné !" "Oui," dit le jeune homme, en s'essuyant la figure, "je suis surpris qu'un homme qui avait autant de cervelle restât exposé gratuitement à un danger si inutile."

L'AVARE CUTTLER, dont parle POPE, dans ses *Epîtres morales*, croyant donner un excellent avis au prodigue VILLIERS, duc de Buckingham, lui disait : "Que ne vivez-vous comme moi ?" "Vivre comme vous, chevalier Cuttler !" répondit le duc, "j'en serai toujours le maître, quand je n'aurai plus rien."

Un flagorneur importunait, un jour, le grand FRE'DERIC, par un discours où il s'efforçait de peindre ses grandes qualités et l'amour de son peuple pour lui : à la fin ennuyé, le roi reculant de deux pas, enfonce son chapeau, se place dans une position tragique, et répond en Mithridate de théâtre :

Croyez-moi, les humains que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, monsieur, qu'on daigne être leur maître.

Le harangueur, obligé de rengainer son compliment, se retira tout confus.

Un boucher, maigre de corps comme d'esprit, étant entré, un jour, dans la boutique d'un libraire où était JOHNSON, prit un volume du poëme de Churchill, et se mit à répéter, comme par affectation, et pour faire preuve de goût, le passage suivant :— "*Quiconque commande à des hommes libres, doit être libre lui-même.*" Puis, se tournant vers le docteur : "Que pensez-vous de cet adage, monsieur," lui dît-il ? "Il n'a pas le sens-commun," reprit Johnson ; "c'est comme si l'on disait : *Quiconque tue des bœufs gras, doit être gras lui-même.*"

SOCIÉTÉ POUR L'ENCOURAGEMENT DES ARTS ET DES SCIENCES EN CANADA.

NOUS avons vu avec plaisir nos concitoyens de Québec travailler depuis quelque temps à la formation d'une Société, dont le but est d'encourager le génie naissant en ce pays. Un pareil projet, s'il est sagement mis à exécution, ne peut qu'être suivi des plus heureux résultats, et formera une des époques les plus heureuses de nos annales littéraires.

Il est de fait qu'il existe déjà dans le pays nombre de sujets, qui pour briller dans l'arène scientifique, ou dans les arts purement d'agrément, ne demandent qu'une occasion favorable, ou les aiguillons d'une noble émulation. Ici vient se placer tout naturellement une de ces circonstances mémorables, qui a donné au monde lettré un de ces génies étonnants, qui, sans ses erreurs, aurait été un des plus beaux diamans à la couronne du dix-huitième siècle. ROUSSEAU était un humble scribe dans un bureau de Paris ; l'Académie de Dijon propose un prix ; Rousseau sort de son assoupissement, et son premier pas est une merveille. Voilà un fait qui n'a pas besoin de commentaire ; nous ajouterons seulement, qu'ayant devant nous le plan d'organisation de la Société, nous le croyons en tout propre à faire sortir de l'obscurité, ceux de nos concitoyens que la nature a doués des talens nécessaires.

Il n'entre pas seulement dans le plan de cette Société de profiter des lumières et des informations de ses différents membres ; elle fait un pas de plus, et de ce pas dépend l'heureuse influence que sa formation doit avoir sur toute la communauté ; elle appelle encore le génie de toutes les parties de la province, et promet à ses efforts la seule récompense qui lui convienne, des marques d'honneur, l'approbation d'un corps éclairé, de la gloire, en un mot ; ce qui fut toujours la passion des grandes âmes !

Le plan de la Société est on ne peut plus libéral ; toute personne peut devenir membre, et est admise au ballottage. Tous les membres des clergés reconnus par la loi du pays et ceux des corps législatifs seront membres, aussitôt qu'ils en auront témoigné le désir au secrétaire général ; et cela sans ballottage, et les dames ont le même privilège. La contribution annuelle est de la modique somme d'une guinée.

On nous écrit de Québec que le plan a été finalement adopté à une assemblée récente, tenue à l'Hôtel de Malhiot, et que la Société est actuellement en pleine opération. Elle invite par ses règles les différentes parties de la province, et ceux de ses membres qui ne résident pas à Québec, de se former en comités pour recommander des prix sur divers sujets, décernés par tels comités sous la sanction de la Société.

Nous apprenons que le Dr. TESSIER est un de ceux qui ont le plus travaillé à l'établissement de la Société, dont il a été élu Secrétaire-Général. Nous ne pouvons laisser passer cette occasion, sans donner à ce jeune et zélé patriote, le tribut d'éloges qu'il mérite à tant de titres. Ce jeune Monsieur est déjà connu dans le monde médical par un Journal, qui a reçu plus d'un éloge, tant chez l'étranger que dans son propre pays. Sous ses soins s'est aussi formée la Société de Médecine de Québec, dont il est aussi Secrétaire. Les derniers efforts qu'il a faits en faveur de la nouvelle Société font autant d'honneur à son zèle qu'à ses lumières, et lui méritent la reconnaissance de tous ses concitoyens.

La Minerve.

A l'exemple voisin des dix-huit républiques,
Vit-on jamais ici des corps académiques ?
Privé d'un tel secours, ce qu'on apprend enfant,
On l'oublie et le perd souvent, en vieillissant ;
Surtout quand, à cet âge, étudiant par force,
On n'a pu du savoir attrapper que l'écorce.
Quand se réveilleront tous nos esprits cagnards ?
Quand étudîrons-nous la nature et les arts ?

Satire contre la Paresse.

Les Messieurs suivants ont été nommés Officiers de la Société pour la présente année, savoir :—Joseph BOUCHETTE, père, Président ; Ls. PLAMONDON, W. SHEPPARD, J. R. V. DE ST. REAL, et A. STUART, Vice-Présidents ; le Dr. TESSIER, Secrétaire-général ; R. S. M. BOUCHETTE, Assistant-secrétaire ; M. CLOUET, Trésorier.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME V.

JUILLET, 1827.

NUMERO II.

HISTOIRE DU CANADA.

CEPENDANT M. de la Barre ayant appris que les Iroquois faisaient de grands préparatifs, et avaient envoyé des députés aux sauvages de la Virginie, pour s'assurer qu'ils n'en seraient point attaqués, tandis qu'ils seraient occupés contre les Français, ce général crut qu'il serait moins dangereux et plus facile de prévenir ces barbares, en portant la guerre chez eux, que de les chasser de la colonie, quand ils y auraient une fois mis le pied. Mais comme les secours qu'il avait reçus de France étaient peu de chose, et que ceux qu'on lui faisait espérer ne pouvaient pas arriver sitôt, il fut obligé d'avoir recours aux sauvages alliés de la colonie.

M. DE LA DURANTAYE, qui commandait à Michillimakinac, et M. Duluth, son lieutenant, qui était à la Baie, eurent ordre d'avertir les tribus de ces quartiers, qu'Ononthio allait se mettre en campagne, pour détruire les Iroquois ; qu'il voulait commencer par les Tsonnonthouans, et qu'il les invitait à se rendre à Niagara, où il se trouverait vers le 15 Août, avec toutes ses forces. La plupart de ces peuples n'étaient guère moins intéressés que les Français à la destruction, ou à l'humiliation des Iroquois, qui semblaient vouloir exercer une espèce de domination sur tout ce continent, et se rendre les seuls maîtres du commerce : néanmoins, en conséquence de mécontentemens causés par la conduite des gens de M. de la Sale à l'égard de quelques uns d'entr'eux, ils montrèrent d'abord beaucoup de répugnance à se joindre aux Français, particulièrement ceux des environs de la Baie. Par bonheur, Nicholas Perrot vint au secours de M. Duluth, et réussit à faire comprendre à ces sauvages, qu'il y allait encore plus de leur intérêt que de celui des Français, d'exterminer une nation qui voulait faire la loi à toutes les autres. M. de la Durantaye se trouva bientôt à la tête de cinq cents guerriers, Hurons, Outaouais, Outagamis, et autres sauvages, et de deux cents Canadiens. Mais autant on avait eu de peine à rassembler ces troupes auxiliaires, autant on en eut à les conduire jusqu'à Niagara. Quelques accidens survenus pendant la route persuadèrent à ces hommes superstitieux, que l'expédition serait malheureuse, et ils furent cent fois sur le point

de se débander. Ce fut bien pis encore, quand, arrivés à Niagara, ils n'y trouvèrent ni M. de la Barre ni aucun Français. Ils se plaignirent hautement qu'on ne les avait tirés de leur pays que pour les livrer aux Iroquois. Leurs conducteurs crurent d'abord, et voulurent leur persuader, que ce retardement était dû aux vents contraires qu'il avait fait sur le lac Ontario ; mais ayant su bientôt que la paix était faite, il fallut leur communiquer cette nouvelle, et ils avaient tout à appréhender de leur ressentiment. Ils en furent pourtant quittes pour quelques reproches, qui leur furent faits avec un sang-froid plus menaçant peut-être que ne l'auraient été le courroux et l'emportement auxquels ils s'étaient attendus.

“ Ce n'est pas la première fois, dirent les chefs, qu'Ononthio se sert de nous comme d'instrumens pour son avantage : nous voyons bien que les Français n'ont en vue que leur intérêt, et non le nôtre, dans toutes ces expéditions. Nous ne serons plus trompés : Ononthio ne nous fera plus sortir de chez nous que quand il nous conviendra de le faire : nous le laisserons vider seul ses différens avec les Iroquois, contre lesquels nous saurons bien nous défendre, si nous en sommes attaqués.”

La Durantaye, Duluth et Perrot n'omirent rien pour les apaiser, et se flattèrent d'y avoir réussi, en leur persuadant qu'ils n'avaient point été oubliés dans le traité de paix ; que cette paix était en partie leur ouvrage, puisqu'il n'y avait que la crainte de les avoir sur les bras qui avait pu engager les Iroquois à s'accommoder ; et qu'ils devaient se trouver heureux que la guerre se fût terminée sitôt et à si peu de frais. Ils parurent se contenter de ces raisons, et s'en retournèrent chez eux assez tranquillement.

Il s'en fallait pourtant que M. de la Barre eût fait une paix aussi honorable que ces officiers feignaient de le croire. Ce général ayant fait ses préparatifs, envoya le sieur Bourdon au gouverneur de la Nouvelle-York, pour lui proposer de se joindre à lui, ou du moins l'engager à demeurer neutre, et à ne point secourir les Iroquois, pendant qu'il leur ferait la guerre. Il prit encore une précaution propre à assurer le succès de son entreprise ; ce fut de diviser les Cantons, pour n'avoir pas à faire à tous en même temps. A cet effet, il envoya des colliers aux Agniers, aux Onneyouths et aux Onnontagués, pour les engager à demeurer neutres entre lui et les Tsonnonthouans, à qui seuls il en voulait. Il fit ensuite partir M. DUTAST, capitaine, avec cinquante hommes d'élite, pour porter un grand convoi de vivres et de munitions à Catarocouy, et garder ce poste, M. D'ORVILLIERS, qui y commandait, ayant eu ordre, dès le commencement du printemps, d'aller reconnaître le pays ennemi, et de marquer l'endroit le plus propre pour le débarquement.

Toutes les dispositions étant faites, l'armée eut ordre de se mettre en marche. Elle était composée de cent trente soldats, de sept cents Canadiens et de deux cents sauvages, la plupart Iroquois du Sault St. Louis et Hurons de Lorette. Elle fut partagée en trois corps : le gouverneur partit de Québec, le 9 Juillet, à la tête du premier, ayant avec lui le baron de Be'KANCOUR, et son frère, le chevalier de VILLEBON. Il arriva le 21 à Montréal, où les deux autres corps, commandés par MM. d'Orvilliers et DUGUE', le joignirent, quelques jours après. Toutes ces troupes s'embarquèrent le 26 ou le 27, et le 1er Août, M. de la Barre apprit par des voies qui ne pouvaient pas être suspectes, que les cantons d'Onnontagué, d'Onneyouth et de Goyogouin avaient obligé celui de Tsonnonthouan à les prendre pour médiateurs entre lui et les Français, et demandaient le sieur LEMOYNE, qu'ils connaissaient et estimaient, pour négocier cette importante affaire.

Le général reçut, en même temps, une lettre d'Onnontagué, dans laquelle on lui mandait que la guerre qu'on se disposait à porter chez les Tsonnonthouans, ne leur ferait pas beaucoup de mal, parce que ces sauvages s'étaient mis en lieu de sureté, avec toutes leurs provisions, et qu'elle aurait l'effet de réunir toute la nation iroquoise contre les Français ; mais que si on voulait se contenter d'une satisfaction de la part du canton de Tsonnonthouan, on le trouverait disposé à la donner, les chefs ayant fait dire que si l'on voulait oublier le passé, ils cesseraient toute hostilité, non seulement contre les Français, mais encore contre leurs alliés ; qu'au reste, s'ils faisaient ces avances, ce n'était pas qu'ils eussent rien à craindre, puisque le gouverneur de la Nouvelle-York leur avait fait offrir quatre cents cavaliers et autant d'hommes de pied, s'ils voulaient soutenir la guerre.

Si le colonel Dongan s'en était tenu là, M. de la Barre aurait pu se trouver dans un grand embarras, et la colonie française dans un grand danger : mais il voulut faire payer trop cher le secours qu'il offrait, et le prit sur un ton trop haut avec une nation fière, pour qui l'indépendance était le premier des biens. Ce gouverneur avait commencé par faire arborer les armes du duc d'York dans tout le pays des Iroquois ; il avait envoyé ensuite défendre aux Cantons, de la part de ce prince, qu'il qualifiait de leur souverain, de traiter avec les Français sans sa participation : enfin il dépêcha à Onnontagué un nommé ARNOLD, ou ARNAUD, comme l'appelle Charlevoix, avec ordre de proposer à ce canton, et par son entremise, aux quatre autres, de profiter du secours qu'il voulait bien leur donner, pour se délivrer, une bonne fois, de la tyrannie des Français.

Cette commission, donnée imprudemment, fut exécutée avec maladresse. Arnaud débuta par parler en maître aux Onnon-

tagués ; et voyant qu'il les irritait, au lieu de les persuader, il leur demanda avec aigreur, s'ils ne voulaient pas obéir au gouverneur Dongan, qui représentait le duc d'York, leur souverain légitime ? Un des chefs se leva, prit le ciel à témoin de l'injure qui était faite à toute sa nation ; et s'adressant à l'orateur anglais, " Apprends, " lui dit-il, d'un ton plein d'indignation et de courroux, " apprends que l'Onnontagué se met entre Ononthio, son père, et le Tsonnonthouan, son frère, pour les empêcher de se battre. J'aurais cru que Corlar, (le gouverneur de la Nouvelle-York,) se mettrait derrière moi, et me criait : *Courage, Onnontagué, ne souffre pas que le père et le fils s'entretuent.* Je suis très surpris que son envoyé me tienne un langage tout contraire, et s'oppose à ce que j'arrête le bras de l'un et de l'autre. Arnaud, je ne puis croire que Corlar ait l'esprit aussi mal fait que tes paroles me le donnent à entendre ? Ononthio m'honore, en travaillant à la paix, dans ma cabanne : le fils ne déshonorera pas son père. Ecoute ma voix, Corlar : Ononthio m'a adopté pour son fils : il m'a traité et m'a habillé comme tel, à Montréal : nous y avons planté l'arbre de la paix : nous l'avons aussi planté à Onnontagué, où mon père envoie ordinairement ses ambassadeurs, parce que le Tsonnonthouan n'a point d'esprit : ses prédécesseurs en ont usé de même, et chacun s'en est bien trouvé. J'ai deux bras ; j'en étends un sur Montréal, pour y appuyer l'arbre de la paix ; l'autre sur la tête de Corlar, qui est mon frère. Ononthio est depuis dix ans mon père ; Corlar est depuis longtemps mon frère ; mais cela parce que je l'ai bien voulu : ni l'un ni l'autre n'est mon maître. Celui qui a fait le monde m'a donné la terre que j'occupe : je suis libre. Je respecte Ononthio et Corlar, mais aucun d'eux n'a droit de me commander ; et personne ne doit trouver mauvais que je mette tout en usage pour empêcher que la terre ne soit troublée. Au reste, mon père voulant bien venir à ma porte, en disant qu'il m'accepte pour arbitre entre lui et mon frère, le Tsonnonthouan, je dois aller au-devant de lui, et entendre ses propositions."

Les députés des trois cantons rencontrèrent M. de la Barre campé sur le bord du lac Ontario, dans une anse, à laquelle l'extrême disette qu'on souffrait depuis quinze jours, fit donner le nom d'*Anse de la Famine*.

Garakonthié et OUREOUATI, les deux principaux chefs de la députation, parlèrent avec beaucoup de bon sens et de modération ; mais le député Tsonnonthouan fit un discours plein d'arrogance ; et sur la proposition qui lui fut faite, de laisser les Illinois en repos, il répondit qu'il ne leur donnerait point de relâche qu'un des deux partis n'eût entièrement détruit l'autre. Toute l'armée fut indignée de cette insolence ; mais quelle ne fut pas sa surprise, quand elle vit M. de la Barre se contenter

de répliquer à l'arrogant député, que du moins il prit garde qu'en voulant frapper les Illinois, ses coups ne tombassent sur les Français qui demeuraient avec eux. Il le promit ; et la paix fut conclue à cette seule condition. Les députés d'Onnontagué se rendirent garans que les Tsonnonthouans répareraient le tort que leurs guerriers avaient fait aux Français qu'ils avaient pillés, en allant faire la guerre aux Illinois ; mais on exigea du général que son armée décampât dès le lendemain ; et il partit lui-même sur le champ, après avoir donné ses ordres pour l'exécution de ce dernier article.

L'état déplorable où se trouvait réduite la petite armée de M. de la Barre, par la disette et les maladies, fut sans doute ce qui l'engagea à conclure la paix à des conditions si peu honorables. Mais soit qu'il y eût de la faute de ce général, ou que l'on fût prévenu contre lui, toute la colonie murmura hautement contre sa conduite ; et M. de Meules, en particulier, manda au ministre, que les vivres n'auraient pas manqué à l'armée, si l'on n'eût pas perdu inutilement dix ou douze jours à Montréal, et deux semaines entières à Catarocouy.

On ne s'était point attendu, à la cour de France, que la guerre serait terminée sitôt, et encore moins qu'elle le serait si peu honorablement pour les Français : M. de la Barre était à peine arrivé à Québec, qu'il y reçut un renfort de troupes, qui l'aurait pu mettre en état de donner la loi à ceux de qui il venait de la recevoir. Ces troupes étaient commandées par MM. Desnos et de Montfortier, capitaines de vaisseaux, qui, d'après la teneur d'une lettre du roi à M. de la Barre, dont ils étaient porteurs, devaient commander dans les postes les plus avancés et les plus importants de la colonie, d'une manière à peu près indépendante de ce général. Cette lettre était datée du 5 Août 1684.

Cette même année, M. de Callières, ancien capitaine au régiment de Navarre, et officier de grand mérite, fut nommé Gouverneur de Montréal, en remplacement de M. Perrot, qui s'était brouillé avec MM. du Séminaire de St. Sulpice, et à qui le roi donna le gouvernement de l'Acadie.

Cependant, ni les Français, ni les Iroquois ne comptaient sur la durée de la paix qui venait d'être conclue à l'anse de la Famine ; les premiers, parce que leurs ennemis les avaient vus dans une situation qui n'était guère propre à donner une grande idée de leur puissance ; les seconds, parce qu'ils avaient appris l'arrivée de nouveaux secours de France, et le mécontentement que le traité de paix avait causé dans la colonie. Les Tsonnonthouans, en particulier, étaient restés chez eux tout l'hiver, sans aller à la chasse, dans la crainte que les Français ne se jettassent sur leur canton, s'ils apprenaient qu'il fût dégarni d'hommes : les cinq cantons avaient renouvelé leur alliance, pour se fortifier contre

les Français, en cas de rupture ; et avaient obtenu la promesse d'un secours de douze cents Mahingans, et d'un plus grand nombre d'Anglais, avec toutes sortes d'armes et de munitions.

(A Continuer.)

MATERIAUX POUR L'HISTOIRE DU CANADA.

DU REGNE MILITAIRE.

(Suite et fin.)

LA rareté des hommes de loi fut, sans doute, ce qui engagea M. Murray à supprimer la "Cour de Prévôté:" il semble s'y être substitué, en prenant en même temps sur lui les principaux devoirs de l'Intendant, et en s'attribuant la connaissance des affaires qui étaient de la compétence de ce cet officier. C'est au moins ce que nous croyons pouvoir inférer des six premiers articles de l'espèce d'ORDONNANCE qui crée les tribunaux,—insérée dans la *Bibliothèque* du mois de Mai, page 229. Ce général n'y parle que de lui en première instance. Ce n'est qu'à l'article 7^{me}. qu'il fait mention du *Conseil Militaire*, pour dire qu'il lui renverra certaines affaires à juger ; ce qui nous porte à croire que ce Conseil était destiné à tenir lieu du *Conseil Supérieur*, comme le prouve encore la teneur de la seconde pièce du même No. pp. 231 et 232, où M. Murray dit qu'il a établi une *Cour et un Conseil Supérieur*, à Québec, pour rendre la justice aux habitans de son Gouvernement. Le stile même et l'énoncé de ce document comportent l'idée de quelque chose de plus grand, de plus noble, et de plus permanent qu'une simple *Cour Martiale*, que l'on convoque et qu'on dissout d'un jour à l'autre, comme cela se pratiquait à Montréal. Les *Conseillers* étaient choisis et nommés, pour donner leur voix délibérative dans les affaires à juger, et ils devaient jouir des droits, prééminences, prérogatives et honoraires attachés aux dites charges ; ce qui résèrait évidemment à un ordre de choses déjà connu des gens et du pays auxquels le Gouverneur s'adressait, ou pour lesquels il dictait les nouveaux arrangemens. Voilà donc le "Conseil Supérieur" représenté par le "Conseil Militaire ou de Guerre," car c'était, pensons-nous, la même chose. En limitant le nombre de ses membres à sept, il complétait le plus haut *quorum* requis dans l'ancien Conseil : comme là, aussi, un des *Conseillers*, sur choix du Gouverneur, (qui y faisait probablement le devoir de *Président*,) devait y agir comme *Rapporteur*. Un *Greffier*, qui tenait le régltre tant de la cour du Gouverneur que de celle

du Conseil, y inscrivait les jugemens et délivrait aux parties les expéditions signifiées par le *Premier Huissier*.

Ces dispositions s'adressaient à la ville et aux campagnes ; mais à celles-ci il fut jugé expédient de donner de nouvelles facilités, pour éviter les frais qui seraient résultés de l'éloignement, dans les affaires relatives aux clôtures, fossés, chemins, dommages, ou autres cas provisoires ; dont la connaissance fut renvoyée au "Commandant de la troupe dans chaque côte," avec appel néanmoins au "Conseil Militaire," lorsque la matière en litige serait de nature à le justifier. Tel est le sens de l'article 10^{me}. ; au moyen duquel il nous paraît que ce Commandant de côte représentait ceux auxquels l'Intendant confiait autrefois le soin de régler les petites affaires, dans les campagnes éloignées.

Il est donc clair que, sous le rapport des tribunaux et des moyens d'obtenir justice, les Canadiens n'eurent raison de regretter l'ancien régime, qu'en autant que les nouveaux juges étaient moins éclairés que les anciens ; mais ce mal même ne fut pas laissé sans remède, puisqu'il y eut de nommés deux Procureurs, versés dans les lois du pays et familiers avec la langue que parlaient ses habitans, pour éclairer les juges et les guider dans leurs décisions.

De la procédure instituée par le Général Murray.—Passons à la procédure. Sous l'ancien régime, le mode de procéder était simple et les frais extrêmement modiques. Les plaideurs n'étaient point astreints à employer d'avocats ; aucun délai de formes ni de termes n'interrompait le cours des affaires ; la décision d'une cause quelconque prenait rarement plus de huit jours.

Il en fut de même sous M. Murray : lorsqu'on voulait instituer un procès, on lui présentait une requête, ou *placet*, adressé à son Secrétaire ; lequel sortait l'ordre d'assignation, pour qu'il fût signifié à la partie adverse par le *Premier Huissier*, dont le rapport, ainsi que tous les papiers concernant l'affaire, (tant ceux du demandeur que ceux du défendeur) devait être remis au Secrétaire, la veille du jour où devait se tenir l'audience. Si le demandeur commettait, sous ce rapport, quelque défaut, sa cause était remise à l'audience suivante ; une pareille négligence de la part du défendeur n'empêchait pas de procéder et de faire droit, (*art. 3 et 4,*) soit qu'il fût présent ou absent, qu'il eût fait, ou non, ses défenses. (*art. 5.*)

De même qu'il ne paraît point y avoir eu d'appel des jugemens rendus par l'Intendant, ainsi M. Murray ne semble point en avoir permis, dans les causes qu'il décidait, comme l'indique assez l'*art. 7*, où il est dit :—"Les jugemens qui seront rendus en notre hôtel, à l'audience, seront exécutés sans appel, et les parties contraintes d'y satisfaire, suivant ce qui sera prononcé."

Il avait cependant prévu que, dans certaines causes, il pour-

rait trouver bon de ne point prendre sur lui seul la responsabilité de la décision : dans ces cas, il s'était réservé le droit de les renvoyer devant le "Conseil," où il voulut qu'on procédât à peu-près de la même manière qu'on le faisait au "Conseil supérieur," avant la conquête ; suivant que nous l'indique la seconde partie de l'*art. 7*, qui prononce que "ces affaires seraient remises à un des Conseillers qu'il nommerait lui-même, lequel devrait en faire son rapport au Conseil, pour sur icelui être fait droit." Au reste, si le Gouverneur Murray n'entre point là-dessus dans de grands détails, c'est qu'il voulait laisser subsister les anciennes formes de procéder que tout le monde connaissait.

Il en fit de même à l'égard des lois qu'on serait obligé de suivre, et qu'il ne désigne qu'en référant au 42^{me}. article de la Capitulation, comme suit : "*N'ayant rien tant à cœur que de rendre une bonne et prompte justice aux habitants de notre Gouvernement, nous avons à cet effet établi une Cour et Conseil Supérieur dans la dite Ville de Québec, conformément à l'Article 42^e. de la Capitulation générale de cette Colonie,*" &c. (Bib. Can. p. 232.) Mais que dit cette clause ? Quelles lois désigne-t-elle comme devant être en force après la Capitulation ? Disons-le sans crainte d'errer, elle désigne les lois en usage avant la conquête ; car voici comment s'y exprime M. DE VAUDREUIL pour toute la Colonie :—

"ART. 42^e.—Les Français et Canadiens continueront d'être gouvernés suivant la coutume de Paris et les lois et usages établis pour ce pays ;—et ils ne pourront être assujettis à d'autres impôts qu'à ceux qui étaient établis sous la domination française."

Remarquons ici que la seconde partie de l'article était une demande absurde, pleine d'inconséquence, et qui méritait un refus formel. Elle provoqua les paroles suivantes :—"Répondu par les articles précédens, et particulièrement par le dernier." Or voici cet article :—

"ART. 41^e.—Les Français, Canadiens et Acadiens qui resteront dans la Colonie, de quelque état et condition qu'ils soient, ne seront ni ne pourront être forcés à prendre les armes contre sa Majesté Très-Chrétienne, ni ses alliés, directement ni indirectement, dans quelque occasion que ce soit ; le Gouvernement Britannique ne pourra exiger d'eux qu'une exacte neutralité."

Il est difficile d'imaginer que M. de Vaudreuil fût sérieux, lorsqu'il faisait cette demande ; on ne voit pas, au moins, sur quels principes du droit public il pouvait en montrer la plausibilité : chaque couronne doit pouvoir commander à ses sujets et exiger d'eux les services que requiert la sûreté commune. Aussi le Général Amherst sut-il le faire sentir à M. de Vaudreuil, en lui répondant fort à propos et avec une grande modération : "*Ils deviennent sujets du Roi ; c'est-à-dire, qu'ils*

partageront le sort des autres et qu'ils serviront comme eux, quand le bien de la colonie pourra le requérir. Cette réponse, si juste et si méritée convenait également bien à la seconde partie du 42e. article, où le gouverneur français faisait une autre demande déplacée. S'appliquerait-elle avec autant de raison à la première moitié de cet article? Qu'on me permette de me déclarer pour la négative, y ayant plusieurs bonnes raisons pour justifier cette interprétation.

En effet, par le 37e. article, il était stipulé—"que les Canadiens conserveraient leurs propriétés;"—or comme, d'après l'opinion des plus savants jurisconsultes, *conserver ses propriétés* signifie *conserver les lois qui les régissent*, (1) il s'en suit que l'espèce d'indépendance que comportait la réponse—*ils deviennent sujets du Roi*, n'était point applicable à la demande des lois, pour signifier qu'on les refusait, mais seulement pour dire qu'on réservait à sa Majesté et à son parlement le droit d'y faire par la suite des changemens, s'ils le trouvaient juste. La réponse convenait encore mieux à l'exemption demandée de servir et de payer les impositions. Et il faut bien que les généraux l'entendissent de même, puisque, quelques jours après, ils s'accordèrent tous à établir des tribunaux et à nommer des officiers, pour l'administration de ces mêmes lois qu'avait demandées M. de Vaudreuil.

Supposons-nous que M. Murray, qui était présent à la capitulation et qui a dû être consulté sur les réponses à faire à chacun des articles, n'en entendait pas la vraie signification? C'est impossible. Les faits parlent d'une manière trop péremptoire. Les Canadiens devenaient sujets anglais et dans cette qualité, obtenaient des droits à la protection que leur devait le gouvernement: mais quelle sorte de protection eût-ce été que celle qui les eût privés de leurs lois,—les seules qu'ils entendissent, les seules qui fussent adaptées à leurs circonstances et qui pussent leur être de quelque utilité? Sans aucunes notions de la langue anglaise,—n'ayant pas la moindre idée des lois de l'empire,—n'eût-ce pas été au contraire un acte de vraie tyrannie que de les y assujettir? En le faisant, les vainqueurs n'auraient-ils pas prolongé, envenimé même davantage la haine que leur portaient les Canadiens?—Reportons pour un instant notre imagination sur cette époque; représentons-nous la position respective des deux peuples,—également braves, également susceptibles aux impressions du malheur ou de la bonne fortune; l'un le cœur ulcéré, accablé par le poids de son infortune,—l'autre fier et exalté de ses succès, mais la mémoire encore pleine du souvenir

(1.) Voir p. 52 l'opinion de M. Maséren.

des pertes qu'ils lui ont coûtées. Que de passions en jeu ! que de craintes formées ! que d'espoirs anticipés ! que de conjectures inquiétantes ! Ne fallait-il pas la plus grande sagesse et une prudence consommée, pour apaiser tant d'agitations, tranquiliser les esprits, faire naître l'espérance du mieux chez les uns,—restreindre les excès chez les autres ? Convenons-en, il fallut aux généraux des vainqueurs une mesure plus qu'ordinaire de prudence et de modération : pour le bonheur de nos ancêtres, pour celui de leurs descendants, il s'en trouvèrent doués ; et, loin d'ôter au pays ses lois et ses usages, ils les lui laissèrent dans toute leur force et avec leurs formes et leurs attributs, établissant des tribunaux et nommant des officiers pour les administrer,—comme le démontre l'aveu même des Canadiens dans leur "Requête au Roi" en 1773, (2) et comme le prouve très bien le régitre du Conseil, dans les trois documens que nous a communiqués S. R. Car, à part de ce que nous en avons déjà cité, nous y trouvons encore qu'il fut nommé deux *Procureurs*, l'un pour la "Côte du Sud,"—M. Jacques BELCOURT DE LA FONTAINE,—l'autre pour la "Côte du Nord,"—M. Joseph Etienne CUGNET. Comme leurs prédécesseurs dans cet office, ces deux messieurs devaient, dans tous les cas, prendre leurs conclusions, et étaient spécialement chargés de défendre la veuve et l'orphelin, ainsi que de veiller à la conservation des biens des mineurs, des absens et autres personnes pauvres et privées des moyens de faire valoir leurs droits. Leur charge était d'autant plus importante, que sur eux devait rouler toute la besogne, et que de leurs conclusions dépendraient le plus souvent les décisions du Conseil, composé, comme nous l'avons vu, de personnes étrangères aux lois et aux usages du pays. En réalité, ils étaient les juges destinés à conduire et à surveiller l'administration de ces mêmes lois, et non d'aucun autre code.

Par la même raison, on dut aussi placer la charge de *Greffier* dans les mains d'un Canadien ; et M. Jean Claude PANET, qui en fut honoré, devint le *dépositaire des minutes, actes et papiers du Gouvernement*,—tous écrits en français, comme le furent aussi les assignations des parties et autres procédés des cours de justice : nouvelle marque du respect des vainqueurs pour la langue des habitans et pour tout ce qui avait rapport à leurs habitudes. Résumons. (3)

M. Murray, ainsi que les autres généraux anglais qui avaient

(2) Voyez leurs paroles dans la *Bibliothèque* du mois de Mars dernier, p. 149.

(3) Voyez à la suite de cette communication, l'extrait d'une lettre de Québec, qui vient à l'appui des observations judicieuses de notre correspondant L.—(Ed.)

assisté à la capitulation, avait sans doute été consulté sur les réponses à faire aux articles dont elle se compose; il savait donc, comme eux, en quel sens il fallait entendre l'article 42^{me}: or, comme en y référant, M. Murray établit des cours et des officiers pour administrer les lois françaises du pays; comme il l'énonce dans le préambule de la commission des deux Procureurs; comme dans la pratique, il y adhéra; il s'ensuit donc, et l'on doit regarder comme vérité constante, que—par la capitulation—le pays avait la promesse de n'être point privé de son code civil.

En vain l'on m'objecterait que les ministres de sa Majesté britannique n'entendaient pas ainsi la capitulation, puisque, dès l'année 1764, ils substituèrent les lois anglaises aux françaises. Je soutiens que ce raisonnement, si c'en est un, ne prouverait rien contre la plausibilité de ma proposition, appuyée, comme elle l'est, sur les faits et sur les autorités que j'ai cités.

Eblouis par l'avantage apparent d'établir un système uniforme dans toutes leurs colonies, les Ministres et le Roi même purent croire que cette mesure contribuerait à l'avancement du Canada, comme elle leur semblait avoir contribué à celui de leurs vieilles provinces. D'ailleurs, les anciens sujets qui avaient déjà émigré ici, ou qui se proposaient d'y émigrer prochainement, sollicitaient fortement l'adoption de la mesure; il leur paraissait que sans cela il n'y aurait pour eux ni succès, ni contentement dans ces parages lointains, dont plusieurs n'avaient encore qu'une idée imparfaite et confuse: on se rendit donc à leurs vœux, et, en 1764, l'on imposa sur ce trop malheureux pays toute la masse immense des codes civils et criminels de la métropole.

Muse de l'Histoire, tire le rideau sur la surprise extrême où cette nouvelle jeta tous les nouveaux sujets de sa Majesté, déjà revenus de bien des préjugés, déjà portés d'inclination pour un gouvernement qui s'était, pour ainsi dire, nationalisé par quatre années d'une administration qui avait su respecter ce qu'ils avaient de plus cher et de plus précieux,—leur religion, leur langue et leurs lois civiles: dérobe à nos regards les sensations déchirantes qu'éprouvèrent nos ancêtres, lorsque Thémis commença à leur parler un langage inconnu; lorsque ses oracles ne furent plus appuyés que sur des principes et des statuts entièrement ignorés de ceux qu'ils affectaient, sans être complètement connus de ceux qui les rendaient:—répands des ombres sur cette partie affligeante des fastes du Canada, et n'expose à notre vue que les suites consolantes du retour des ministres à la parole de leurs généraux; à ces promesses en vertu desquelles nous devions jouir de nos propriétés et des lois qui les régissaient.—Ce retour, il est vrai, fut un peu tardif; il fallut du temps et de

la réflexion, pour persuader ces ministres de l'inconvenance d'une mesure qu'ils avaient adoptée dans la bonne foi de bien faire, malgré qu'elle fût inique en elle-même et désastreuse pour les Canadiens. Telle est la marche de l'esprit; il est prompt pour le mal, lent pour le bien. Mais enfin, les maux que souffrait ce pays étaient trop grands et trop sensibles, pour ne pas être connus au-delà des mers; pour ne pas frapper l'oreille d'un monarque ambitieux d'être appelé le *père de ses sujets*.

Il avait ici un serviteur fidèle, à qui rien n'échappait, et qui ne lui cachait rien de ce qu'il savait. Amateur de la vérité, ce grand homme mit tout en œuvre pour la connaître, et, lorsqu'il la connut, ce fut toujours pour la faire servir au profit des nouveaux sujets de son maître. Ami des Canadiens, qu'il aimait—parce qu'il s'était appliqué à les connaître, CARLETON ne négligea aucune occasion de parler en leur faveur, et de faire valoir ce qu'il considérait comme une chose qui leur appartenait de droit. S'il n'eût pas été sans cesse contredit par les méchants, si les anti-Canadiens d'alors n'eussent pas cherché tous les moyens de le contre-carrer, le pays n'eût pas été dix ans sous la pire des oppressions,—celle qui s'exerce au nom de la justice et par les tribunaux qui la dispensent. Mais, à la fin, les fausses représentations cédèrent à la vérité. Grâce à l'activité et à la constance du vertueux Général, les Ministres furent éclairés; et le Roi, convaincu des désastres qu'avait causés au Canada l'introduction des lois anglaises, fit passer dans les deux branches de son parlement le premier de nos actes constitutionnels, celui de la 14^{me}. année de son règne;—lequel, quoiqu'il ne soit pas sans défaut, est précieux pour nous et généralement honorable à la mémoire de ses auteurs et, en particulier, à celle de l'immortel Gouverneur qui en avait fait le sujet de ses plus instantes sollicitations.

L'opinion de M. MASERES, Avocat-général de la province de Québec, depuis 1766 jusqu'à 1769, vient à l'appui de ce que j'ai avancé plus haut. S'adressant au Roi, il dit :—

“ On doit considérer les lois de tenure comme déjà accordées
 “ par Votre Majesté à vos nouveaux sujets Canadiens, par cet
 “ article de la capitulation générale de 1760, où le Général de
 “ Votre Majesté leur accorde la jouissance de leurs biens-fonds,
 “ tant les nobles que les roturiers, ainsi que par la permission
 “ que vous leur avez donnée de continuer de les posséder et
 “ d'en jouir, dans le traité définitif de 1763; ces lois étant abso-
 “ lument nécessaires à cette possession et à cette jouissance. De
 “ cette description sont les lois relatives aux rentes seigneuriales,
 “ aux lods et ventes, au droit de préemption (de retrait,) et à

“ ceux d'aubaine, lesquels forment la principale partie des propriétés seigneuriales.”

Puis, parlant un peu plus bas des lois qui règlent l'hypothèque, il dit :—“ qu'il ne les regarde pas comme aussi nécessaires à la jouissance des bien-fonds : cependant il conçoit qu'elles ont beaucoup de rapport avec les lois de tenure, et qu'elles en dépendent assez, pour ne pouvoir pas souffrir de grands changemens, sans diminuer considérablement la valeur de ces mêmes bien-fonds, au moyen des difficultés qui résulteraient, dans la pratique, des nouveaux modes de les transférer qui seraient substitués aux anciens.”—Il dit, “ qu'il faut faire revivre ou continuer en force les lois françaises à ce sujet, ne fût-ce que pour empêcher l'introduction des lois anglaises qui y ont rapport et cela, parce qu'elles sont remplies de tant de subtilités et de variétés, que, si elles étaient introduites dans cette province, elles en jetteraient tous les habitans, sans même en excepter les avocats anglais, dans un labyrinthe dont il leur serait impossible de savoir comment se tirer.”

Pour les lois qui règlent le douaire, l'héritage des terres et la distribution des biens *après la mort*, il ne les considérait point comme liées aussi étroitement à la jouissance et à la valeur des propriétés : on ne pouvait donc pas, suivant lui, les regarder comme comprises aussi implicitement que les précédentes dans les articles précités de la capitulation et du traité de paix définitif. Il pensait néanmoins qu'il n'était point encore temps de les changer ; et que si on en venait jamais là, il ne faudrait le faire que par degré et lentement,—ayant la précaution d'avertir ceux des habitans qui n'aimeraient pas le résultat de ces changemens, d'y obvier par des testamens qui conserveraient l'ancien ordre de choses.

(Voyez de Rapport tout au long dans les *Quebec Commissions*, pp. 50—57, et plus particulièrement les pages 54 et 55, dont ce qui précède est extrait ou traduit.)

Montréal, 4 Juin, 1827.

L.

*Extrait d'une lettre de Québec, du 10 Juin, 1827,
adressée à notre correspondant S. R.*

Je crois, mon cher Monsieur, avoir trouvé la solution du problème qui vous occupe depuis quelque temps.—Sur quelles lois les tribunaux militaires établis en ce pays, après la conquête, ont-ils fondé leurs jugemens ?—Sur les lois en force en ce pays, lors de la capitulation. J'ai pour témoins du fait, que je vous mentionne les Juges Pierre PANET, MABANE et DUNN, dont le

premier a été Greffier d'une de ces cours, et les deux autres avaient vécu avec les juges militaires. Voici comme ces messieurs s'expriment dans un *Mémoire* adressé à sa Majesté britannique, au sujet de l'administration de la justice en ce pays, signé le 15 Octobre, 1787 :—

“ Though CANADA was conquered by His Majesty's arms, in the fall 1760, the administration in England did not interfere with the interior government of it, till the year 1763. It remained during that period divided, as formerly, into three districts, under the separate command of military officers, who established in their respective districts, military courts, under different forms, indeed, but in which, according to the policy observed in wise nations towards a conquered people, the laws and usage of Canada were observed in the rules of decision.” (*)

Ce document est d'une grande importance ; il décide une question sur laquelle il y avait des doutes. Je l'ai extrait pour vous d'un ouvrage intitulé : *Quebec Papers*.

Votre Serviteur et Ami,

A MR. S. R.

S. N.

MOIS DE JUILLET.

JUILLET, à *Julio*, de *Jules-César*. Auparavant, on le nommait *Quintilis*, parce qu'il était le cinquième, l'année commençant par Mars. Jupiter était la divinité tutélaire de ce mois. AUSAINE l'a caractérisé par un homme nu, dont les membres sont hâlés par le soleil : il a les cheveux roux, liés de tiges et d'épis, et porte des mûres dans un panier. Les modernes l'ont habillé de jaune et couronné d'épis. Le signe du lion désigne l'excès des chaleurs. Une corbeille pleine de fruits indique ceux que ce mois produit. Dans le fond du tableau, un faucheur nous apprend que ce mois donne, avec la nourriture de l'homme, celle des animaux qui le servent.

CL. AUDRAN en a donné cet emblème : Jupiter, armé de la foudre, est soutenu par son aigle sur un nuage, sous un pavillon,

(*) TRADUCTION.—Quoique le CANADA ait été conquis par les armes de Sa Majesté, dans l'automne de 1760, l'administration en Angleterre ne s'occupa de son gouvernement interne qu'en l'année 1763. Durant cet intervalle, le pays demeura divisé, comme il l'avait été auparavant, en trois districts (gouvernements,) sous le commandement séparé d'Officiers de l'armée, qui établirent dans leurs différents districts des cours militaires,—sous différentes formes, à la vérité, mais dans lesquelles,—d'après les règles observées par les nations sages à l'égard d'un peuple conquis, les lois et usages du Canada servirent de règles de décision.

dans un temple surmonté de son égide. Une couronne et deux sceptres en sautoir désignent sa suprême puissance. L'autel et les parfums rappellent les honneurs qu'on lui rendait. Le taureau blanc, à cornes dorées, qu'on voit au-dessous de l'autel, lui était sacrifié. Les cornes d'abondance qui couvrent l'autel, les abeilles et le chêne autour de l'égide, lui étaient consacrés.

ÉPÎTRE AUX ÉCOLIERS DE NICOLET.

HABITANS d'une rive aimable, enchanteresse,
A vos jeunes succès que mon cœur s'intéresse !
Vos modestes talens, trop longtemps méconnus,
Vont triompher enfin des esprits prévenus.
Déjà la renommée embouchant ses trompettes,
A publié partout la pompe de vos fêtes.
Vous avez pris l'essor, et le laurier des arts
S'incline sur vos fronts, attire les regards
Sur l'humble Nicolet, qu'on regardait naguère
Comme un faible arbrisseau qui croît dans la poussière :
Goûtez votre triomphe et vos heureux destins ;
De vos jaloux rivaux bravez les fiers dédain.

Mais pourquoi rabaisser vos muses solitaires,
Et les faire passer pour de simples bergères ?
Leurs sublimes accords qu'ont redit nos échos,
Ont sur ces bords lointains trahi vos chalumeaux,
On n'a pas voulu croire à votre modestie,
On n'a fait qu'écouter... A votre mélodie,
L'oreille a reconnu la lyre d'Apollon
Et de vos nobles chants a retenu le son.
Il la laissa sans doute, à l'ombre de vos hêtres,
Pour relever l'éclat de vos fêtes champêtres.
Et comment en effet, sur de simples pipeaux,
Auriez-vous dignement célébré le héros
Descendu sur vos bords, comme un dieu tutélaire,
Qui quitte l'empirée et se montre à la terre.
Il a donc cru devoir inspirer vos accens,
Guider vos jeunes cœurs, orner vos sentimens.
Et pour mieux assurer encore votre gloire,
Vous frayer le chemin du temple de mémoire,
Lui-même il vous présente au vaillant fils de Mars
Assis sur ses lauriers, au théâtre des arts.
Aussi voyez comment l'illustre Dalhousie
Accueille votre hommage, applaudit à l'envie

De son auguste épouse, aux spectacles pompeux
 Que vos habiles mains ont semés sous ses yeux !
 Voyez comme paisible, à l'ombre du feuillage,
 Il laisse sur sa tête, au loin, gronder l'orage ;
 Comme il foule à ses pieds, sur un trône de fleurs,
 Les serpens de l'envie et l'encens des flatteurs !
 Il n'est pas moins jaloux de la modeste gloire
 Que vous lui procurez, que lorsque la victoire,
 Pour prix de ses exploits, vint sur son front guerrier
 Dans les champs de Bordeaux déposer son laurier !
 Pourriez-vous donc pour lui déployer trop de zèle ;
 Fixer, par vos talens, une époque plus belle ?
 Dans votre souvenir gravez donc à jamais,
 Le nom de Dalhousie et ses nobles bienfaits.
 Les talens, le savoir, la plus profonde étude,
 Perdent tout leur éclat près de l'ingratitude !

Mais tandis que ma muse à ces devoirs pressants
 Ose solliciter vos cœurs reconnaissans,
 Tandis que je m'arrête, enchaîné sur vos traces,
 A respirer partout la fraîcheur de vos grâces,
 Tantôt, sous vos berceaux de verdure et de fleurs,
 Tantôt dans vos jardins peints de mille couleurs,
 Quel triste souvenir les couvre de ténèbres,
 Et mêle à vos festons ses guirlandes funèbres ?
 Il n'est plus ce prélat, ce tendre bienfaiteur,
 Qui jusques au trépas, vous porta dans son cœur !
 Toujours jaloux d'unir, dans votre solitude,
 Les roses du plaisir aux succès de l'étude,
 De votre seul bonheur il se croyait heureux ;
 Vous aviez tous ses soins, sa tendresse et ses vœux !
 Il n'est plus. . . Votre écho sans doute le répète,
 Dans vos âmes bien plus que dans votre retraite.
 Du moins consolez-vous, ô mes jeunes amis !
 Oui ! son ombre erre encore autour de vos lambris,
 Aussi joyeusement que dans cet élysée,
 Où l'ont mis ses vertus avec sa renommée.
 Il contemple encor là le fruit de ses bienfaits ;
 Il préside à vos jeux, sourit à vos succès,
 Voit s'élever sur vous les beaux jours de la gloire,
 Et surveille vos pas au temple de mémoire.
 S'il ne peut couronner ses travaux glorieux,
 Son âme s'en console ; il voit combler ses vœux. . .
 La mort, en le frappant, dans son illustre course,
 De ses bienfaits pour vous n'a pas tari la source ;
 Il ne vous laissa pas comme des orphelins,
 Sans protecteurs zélés, sans amis, sans soutiens. . .

Jaloux de conserver, d'augmenter votre lustre,
Voyez, comme déjà, son successeur illustre,
Malgré les ans, malgré le plus pesant fardeau,
De son zèle animé, veille sur le dépôt
Qu'il reçut de ses mains . . . Précieux héritage
Qu'il veut faire valoir, n'obstant son grand âge.
De sa sollicitude êtes-vous pas témoins ?
Et n'éprouvez-vous pas ses faveurs et ses soins !
A l'ombre de son nom, sous un auguste auspice,
Commence à s'élever ce pompeux édifice,
Qui doit perpétuer d'innombrables bienfaits,
Vos aimables travaux, et vos heureux succès.
Ce spectacle a comblé vos longues espérances,
Rempli vos jeunes cœurs de douces jouissances :
Pour immortaliser le jour pur et serein
Qui fixe pour jamais votre aimable destin,
Votre site déjà riche par la nature,
Entre vos mains a vu s'embellir sa parure.
Enchérissant encor sur vos plans les plus beaux,
Déployant une adresse et des talens nouveaux,
D'un nouvel élisée on a vu la structure,
Paré de simples fleurs, d'ombrage et de verdure.
Ce frêle monument ne fut que passager :
Un souffle du zéphyre est venu l'effacer :
Celui qu'un sentiment plus beau, plus agréable,
Elève dans vos cœurs sera bien plus durable !
Plus que l'airain, le marbre, il bravera le temps,
Et vous rappellera vos plus heureux instans !
Vous fixez en ce jour, les yeux de la patrie ;
Vous êtes son espoir, sa ressource chérie !
Sous d'habiles mentors, sur des bords enchanteurs,
Vous cultivez les arts, les arts consolateurs ;
Loin du bruit, du fracas, des scènes désolantes,
De l'air contagieux des cités opulentes.
Ah ! soyez donc toujours, aimables nourrissons,
Dociles à leurs soins, soumis à leurs leçons !
Que la vertu chez vous au savoir soit unie,
Marchant de pair ils font l'honneur de la patrie.

UN AMI DU COLLEGE DE NICOLET.

COLLEGE DE SAINTE ANNE.

DANS un siècle où l'on dirait que le monde commence à faire comme un effort pour sortir du sommeil de l'ignorance dans laquelle il nous semble avoir croupi si longtemps, les vrais philanthropes, les amis de l'éducation, n'apprendront peut-être pas sans quelque plaisir que, le 4me. du courant, on a jeté les fondemens d'un nouveau collège dans le comté de Cornwallis, à la distance d'environ 25 lieues de la capitale du Canada. Un simple coup d'œil sur la carte topographique du district indique assez la centralité de cette position relativement aux paroisses du nord, telles que la Petite-Rivière, l'Isle-aux-Coudres, les Eboulemens, la Baie St. Paul, et la Mal-Baie, ce qui ne peut qu'ajouter encore à l'intérêt de l'établissement.

La partie de l'édifice à laquelle on se borne pour le présent, se réduit simplement à une aile, ou premier corps-de-logis, de 43 pieds sur 100 (mesure française,) à trois étages, dont les deux premiers de 11½ pieds de hauteur entre les plafonds : celui d'enbas sera destiné à la classe lancastrienne élémentaire, ou à toute autre de cette nature, ainsi qu'au réfectoire, à la cuisine, etc. ; le second renfermera la classe latine (divisée d'après un nouveau plan.) le dortoir, les chambres des maîtres, etc. etc. ; le troisième de neuf pieds de hauteur, restera disponible suivant les circonstances à venir.

Il est déjà connu que le projet de cet établissement a été, pendant une partie de l'hiver dernier, l'objet d'une lutte généreuse entre les paroisses de la Rivière-Ouelle, de Kamouraska et de Sainte Anne ; mais l'affaire ayant été, comme de raison, référée à Monseigneur l'Evêque de Québec, Sa Grandeur a décidé finalement en faveur, ou plutôt à la charge, de la moindre des trois, comme offrant un local d'une convenance toute particulière ; regrettant sans doute de ne pouvoir trouver le même avantage dans aucune des deux autres, et surtout dans celle qui eût été un peu plus centrale, par rapport aux paroisses de la côte. Le site s'en trouve à un arpent de l'église, dans une solitude romantique, entouré d'un bocage, avoisinant une jolie montagne, que les curieux ne visitent pas sans plaisir. En un mot, on n'exagérerait peut-être guères en disant qu'il n'est pas dans tout le Canada un endroit plus salubre, ni plus convenable, à tous égards, aux fins qu'on doit se proposer dans un établissement de cette nature. Les élèves d'une santé délicate y trouveront un double avantage que les parens, des parties les plus éloignées du Canada, sauront apprécier un jour. On commence sur un plan d'éducation presque absolument nouveau, et qui probablement sera soumis à l'examen critique de nos concitoyens, puisque nous ne travail-

lons que pour eux. La religion sera la base invariable de l'éducation, mais on tâchera que son joug ne soit que *doux et léger* pour les jeunes élèves, et qu'ils n'aient qu'à s'en louer, sans avoir jamais à s'en plaindre, (soit dit, pourtant, sans la moindre intention critique, contre des institutions étendues, et par là même obligées à une plus grande sévérité.)

Le front de l'édifice, élevé sur une double colline complantée d'arbres toujours verts, regarde le beau Saint-Laurent roulant majestueusement ses ondes entre deux rives éloignées, en cet endroit, de 7 à 8 lieues l'une de l'autre, et sous un climat absolument marin.

Modélant nos projets sur nos moyens, nous ne nous proposons d'ici à plusieurs années que de conduire les élèves en seconde ou tout au plus en rhétorique. En adoptant un peu du système lancastrien à l'étude des langues latine, française et anglaise, ainsi qu'à celle des sciences, on espère abréger un peu le cours ordinaire des premières classes, et surtout d'économiser sur les pensions des professeurs, jusqu'au temps auquel des fonds plus riches et la liberté qu'aura Sa Grandeur Mgr. l'Evêque de Québec, d'accomplir ses promesses pécuniaires à notre égard, nous permettront de faire davantage. Nous avons lieu d'espérer aussi que d'ici à cette époque, les autres paroisses du district suivront l'exemple de celle de Saint-Roch et de la Rivière-Ouelle, en établissant des écoles élémentaires capables de fournir au collège des sujets choisis, et qu'enfin notre essai ne sera pas sans quelque avantage pour notre patrie et la religion.

Il est cependant impossible de se dissimuler que la paroisse de Sainte-Anne est une des moindres en étendue et en richesses de cette partie de la côte du sud, ne mesurant pas deux lieues de front sur, tout au plus, deux rangs et demi de profondeur, et qu'elle vient de faire encore l'année dernière des dépenses assez considérables. Cette considération ne pouvait-elle pas lui attirer quelque soupçon d'une suffisance déplacée, si elle n'osait, dans une circonstance pareille, se rendre à l'invitation généreuse de ceux qui savent et veulent apprécier ses efforts ? Il est vrai qu'on vient de faire, et avec toutes les raisons du monde, un appel au public en faveur du précieux établissement de Nicolet qu'on ne peut trop favoriser ; mais le besoin de l'éducation commande aussi dans nos endroits, et s'il est vrai qu'il peut se rencontrer des personnes plus disposées à favoriser tel établissement que tel autre, ceux du bas du district, par exemple, n'auraient-ils pas un intérêt plus raisonnable à préférer celui en question, ou tout au moins à l'encourager, comme devant un jour suppléer pour eux à celui de Nicolet ? Nous ajoutons même, que de braves citoyens de Québec nous ont invités à nous adresser à eux, ce qui nous a presque décidés à leur envoyer un des membres

de notre comité, dans l'espoir qu'il ne sera pas mal accueilli en une œuvre pour laquelle, vu la libéralité de nos projets, nous ne croyons faire aucune distinction : nous ne nous adresserons pourtant point au clergé, vu qu'il a déjà fait et qu'il fera encore tout ce qu'on peut attendre d'un zèle qui le caractérise d'une manière si particulière ; même réserve relativement aux laïques qui ont été si généreux envers Nicolet.

Pour la satisfaction des amis de l'éducation, peut-être leur donnerons-nous un compte détaillé du résultat des souscriptions. La paroisse de Sainte-Anne a déjà souscrit pour le montant de £600 à £700, tant en argent qu'en matériaux. La main-d'œuvre nous en coûtera pour le moins autant, et c'est cependant ainsi que nous ôsons commencer, munis d'ailleurs de l'encouragement pressant de nos supérieurs ecclésiastiques et de ceux de nos amis laïques qui ont la bonté d'être envers nous aujourd'hui ce que nous nous proposons d'être un jour envers leurs enfans.

La cérémonie de la bénédiction a été comme suit : une grand' messe du Saint-Esprit, suivie d'une procession sur les fondations du collège, et terminée par le *Domine salvum fac regem*. Pavillon, étendard, canon, *huxxa* pour le roi et la famille royale, et voilà tout. A cette cérémonie assistaient tous ceux qu'on avait droit d'y attendre, vu surtout l'opposition de quelques paroisses rivales (ce que nous avouons avec d'autant plus de peine, que nous leur avions offert, de la manière la plus sincère, comme aussi la plus généreuse, la cession de nos droits, sans cependant avoir eu de leur part l'honneur d'une réponse analogue à nos offres.) On peut dire enfin avec assez de vérité qu'il y a eu à cette occasion plus de présences que d'absences inattendues. Un monsieur du clergé, qui dans des circonstances gênantes, vient de donner £25 pour Nicolet, en a mis encore autant sur la première pierre, après l'avoir bénite ; mais il nous défend de le nommer. Des offrandes laïques de £5, de £10, de £15, de £25, de £30, même des paroisses étrangères, et non de la part des plus riches, ne sont pas très-rares.

Le Président du Comité pour la Bâtisse du Collège.

Sainte-Anne, 9 Juillet, 1827.

GENIE INVENTIF.

Nous croyons pouvoir donner sous ce titre l'article suivant, puisqu'il y est question d'une invention, d'une découverte, qui ne peut être que le fruit du génie. Nous voulons parler de l'instrument, ou mécanisme, inventé par notre compatriote, Mr. Charles LAURIER, arpenteur, de Lachenaie, pour mesurer les

distances parcourues par les voitures à roues, &c. et par lui appelé *Loch terrestre*. Cet instrument, que nous avons vu adapté à une calèche, se compose, à l'intérieur, d'un nombre indéfini de roues dentées, et à l'extérieur, d'un même nombre d'indicateurs, ou cadrans, à dix divisions, marquées par les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur mettant sous les yeux l'extrait suivant du Prospectus que Mr. Laurier a publié, il y a quelques années, et qui nous est tombé dernièrement sous la main. Ils y verront ce que peut avoir d'utile et d'agréable une invention qui fait honneur, non seulement à son ingénieux auteur, mais encore, suivant nous, au pays qui l'a vu naître.

“ Le Loch terrestre indique de lui-même le nombre des efforts qui le font mouvoir, et plus ou moins à proportion du nombre des indicateurs ou cadrans. Par exemple, quatre cadrans nombreront 9999 efforts ou tours de la roue qui fait mouvoir le mécanisme ; que se soit la roue d'une voiture, l'arbre ou la meule d'un moulin, &c. Cinq cadrans nombreront 99999 efforts ou tours de la même roue. Dix cadrans nombreraient jusqu'à 9, 999,999,999. Il faudrait encore un tour de la roue pour faire faire une période entière au dixième cadran ; mais alors on aurait 0,000,000,000, et l'on croirait qu'il est à son point de départ et qu'il n'a rien compté. Il faudrait un onzième cadran qui compterait 1, c'est-à-dire une dizaine de billion ; car onze cadrans nombreraient dix fois autant que dix ; douze cadrans, cent fois autant, &c. Ce nombre de 10,000,000,000 de points ou tours d'une roue de voiture, arbre ou meule de moulin, &c. nombrables par dix cadrans, est déjà si grand qu'on a de la peine à le concevoir distinctement ; pour avoir une idée plus claire de sa valeur, supposons que ces 10,000,000,000 sont énumérés par les oscillations d'un pendule à secondes ; ils désigneront toutes les secondes comprises en 316 ans, 10 mois, 21 jours, 17 heures, 46 minutes, 40 secondes, ni plus ni moins, en prenant 365½ jours pour l'année, et 30 jours pour chaque mois en sus des années.

“ Les secondes d'une année donneraient sur huit cadrans la numération suivante, 31,557,600 ; celles de dix ans y ajouteraient un 0 à droite, en reculant chaque chiffre d'un rang sur le cadran voisin à gauche ; et celles de cent ans y ajouteraient deux 00 à droite, en reculant chaque chiffre sur le deuxième cadran à gauche. Là, le chiffre 3, qui désigne trente millions, se trouverait sur le dixième cadran, et désignerait trois milliards ou billions, et ainsi des autres chiffres, qui se trouveraient multipliés par cent, par leur transposition sur la seconde numération à gauche.

“ Trois cents ans multiplieraient les chiffres suivans, 3,155,

760,000, par 3; ce qui ferait 9,467,280 000 secondes contenues en trois cents ans, et nombrables par dix cadrans de l'instrument, et sans erreur quelconque.

“ Cet instrument adapté à une voiture roulante décrit tout le chemin qu'elle fait, aussi exactement que le pourrait faire un arpenteur, et même plus exactement en fait de long mesurage : car dans l'arpentage, il est possible qu'on oublie de marquer, ou qu'on marque deux fois pour une. L'instrument dont il s'agit n'est pas sujet à erreur ; il ne peut démontrer que les efforts qui le font mouvoir, et il les démontre infailliblement.

“ On mesure la longueur des chemins avec des roues de hauteurs ordinaires, en lieues et décimales de lieue, en arpens et perches, en milles et décimales de mille, &c. en donnant aux circonférences des roues les proportions convenables pour chacune de ces mesures, ainsi qu'il suit :

“ *Hauteurs ou diamètres des roues, y compris le bandage, en pieds français et décimales, pour mesurer par les mesures ci-dessus.*

1.—Pour mesurer en lieues du Canada de 84 arpens, et décimales, il faut que les roues des voitures aient de hauteur,.....	} 4,8109 4,3735 4,0090
2.—Pour mesurer en arpens et perches,.....	} 4,7727 4,4055
3.—Pour mesurer en milles géographiques de 60 au degré,.....	4,5365
4.—Pour mesurer en milles d'Angleterre de 69½ au degré,.....	3,9164

“ Fesant sept hauteurs différentes de roues pour mesurer par des mesures connues.

“ On pourrait aussi mesurer avec des roues sans proportions ou dimensions prises préalablement ; mais alors il faudrait se servir de règles de trois pour réduire les nombres trouvés en mesures vulgaires, ou de tables faites exprès. Cela n'occasionnerait pas une très grande difficulté ; mais il serait plus commode de se servir de l'une des hauteurs données ci-dessus.

“ Avec des voitures munies de cet instrument, on mesure la longueur des chemins, en faisant ses affaires ou en se promenant ; on voit le train de son cheval, combien on fait par jour, par heure, et par minute, si l'on veut ; enfin cela vaut une compagnie pour se désennuyer dans la route.

“ Avec de telles voitures, on pourrait presque faire le plan d'une province en se promenant, pourvu qu'on fût muni d'un bon compas. Quand on a une fois observé et pris en notes la

longueur, les détours, les fourches, les ponts, en un mot les points remarquables d'un chemin, pour aller à un endroit quelconque, à une ville, un village, ou même une maison, on pourrait y envoyer qui l'on voudrait, même un étranger arrivant d'un pays éloigné, et il s'y rendrait sans avoir besoin de s'arrêter sur la route, ni de demander aucun renseignement.

“ Si l'on adapte cet instrument à l'arbre ou la meule d'un moulin, on pourra connaître en tout temps combien cet arbre ou cette meule aura fait de tours depuis un temps donné, quand même il y aurait dix ans, vingt ans, &c. pourvu qu'on ait marqué la numération du départ ; de manière qu'avec quelque expérience, un seigneur ou un propriétaire qui n'irait qu'une fois par an à son moulin, pourrait connaître combien il a moulu de minots de grain pendant l'année.

“ Les jeunes gens qui se serviraient de voitures munies de cet instrument deviendraient plus habiles dans l'arithmétique, soit parce qu'ils prendraient du goût pour cette science, ou parce qu'ils seraient obligés de suivre quelques unes de ses principales opérations. Ceux qui savent déjà suffisamment l'arithmétique peuvent apprendre à nombrer sur cet instrument en une demi-heure, une heure, ou deux heures au plus, selon les dispositions naturelles ; et ceux qui n'ont aucune connaissance de cette science, prendraient un temps plus ou moins long, mais qui ne pourrait pas excéder un mois.

“ Cet instrument sera de longue durée, et ne demandera qu'un entretien d'environ 5 chelins tous les dix ans, plus ou moins, selon que les voitures ou les moulins marcheront plus continuellement.”

Mr. Laurier adapte de la manière suivante le Loch terrestre, ainsi que nous l'avons vu sur la calèche dont il se sert ordinairement. Une boîte (renfermant cinq roues dentées,) est placée à l'endroit du garde-boue, en face de ceux qui sont dans la voiture. Cette boîte a environ trois pouces d'épaisseur, cinq et demi de hauteur, sur le derrière, et 22 de longueur. Le devant de cette boîte est une planche propre de 10 à 12 pouces de hauteur, et de deux pieds et demi à trois pieds de longueur. C'est sur cette planche que sont placés, côte à côte, les cadrans, au nombre de cinq, comme celui des roues qui les font mouvoir. Le premier de ces cadrans, en commençant par la gauche, indique les dizaines de lieue ; le second, les unités ; le troisième, ou celui du milieu de la boîte, les dixièmes ; le quatrième, les centièmes ; et le cinquième, ou le premier à droite, les millièmes de lieue. Il en serait de même des milles, soit géographiques, soit d'Angleterre, si le mécanisme était adapté pour ces mesures, et même des arpens et des perches.

Le période entière du Loch terrestre, avec cinq cadrans, est donc de 100 lieues, 100 milles, ou 10,000 arpens, seulement : mais il faut remarquer que cette période finie, une autre recommence de suite ; de sorte que si l'on voulait parcourir une grande étendue de pays, il ne s'agirait que de compter les périodes pour savoir combien de chemin l'on aurait fait.

En vertu d'un acte de notre parlement, passé dans la session de 1824, Mr. Laurier a obtenu des Lettres-patentes qui lui donnent le droit exclusif de faire et vendre, dans cette province, le mécanisme de son invention, pendant 14 ans, à compter du 31 Octobre 1826, date de ces lettres ; et l'on nous dit qu'il se propose d'ouvrir prochainement une souscription, pour pouvoir mettre de suite la main à l'œuvre. Si c'est le cas, nous ne pouvons que lui souhaiter, tant pour son avantage particulier, que pour l'honneur de notre pays, tout le succès qu'il nous paraît mériter.

LA GROTTE DE FINGAL.

De toutes les productions volcaniques que l'on trouve dans l'ancien et dans le nouveau monde, l'île de Staffa, l'une des Hébrides, est la plus singulière et la plus intéressante qui existe. Située à environ six milles au nord-est des îles d'Hyona et de Mull, elle est remarquable par le nombre infini de piliers basaltiques qui l'enveloppent et la soutiennent de toutes parts. Ces prismes, dont la variété des formes présente la combinaison la plus admirable, sont d'immenses colonnes posées sur leurs bases et surmontées de leur entablement. Tantôt portées par d'énormes rochers, elles paraissent couronner l'île ; tantôt elles ornent des corps saillants arrondis ; ou de grandes ouvertures carrées, qui ressemblent aux portes d'un palais, et dans lesquelles la mer vient se rompre avec un bruit semblable à celui de coups de canon répétés ; tantôt enfin, courbées en un quart de cercle sur la plage, elles représentent la moitié intérieure de la carcasse d'un vaisseau échoué et à demi rongé par les eaux.

Malgré la proximité de cette île de celles de Mull et d'Hyona, et le grand nombre de vaisseaux qui naviguent sur cette mer, elle est restée inconnue aux insulaires qui l'avoisinent, jusqu'à la fin du siècle dernier, que Sir Joseph Banks, dont la curiosité fut excitée par divers rapports qui lui furent faits, se décida à la visiter.

Frappé d'abord de la beauté des prismes qui s'offrirent à ses regards, il chercha à en déterminer la dimension et les formes. Quelques uns, élevés en ligne droite, lui parurent avoir environ

cinquante pieds de hauteur, tandis que d'autres, placés dans une direction oblique, lui semblèrent de diverses grandeurs. Quant à leur forme, elle varie : les uns ont deux, trois ou quatre faces ; mais le nombre de ceux où l'on en voit cinq ou six est le plus considérable. Sir Joseph en a mesuré un qui en avait sept, et dont le diamètre était de quatre pieds six pouces.

Sur le côté occidental de l'île, il y a une petite baie où l'on débarque ordinairement. C'est dans le voisinage de cette baie qu'on aperçoit le premier groupe de pilliers. Ils sont petits et inclinés. Plus loin, est une petite grotte, au-dessus de laquelle sont d'autres pilliers d'une dimension un peu plus grande, et qui s'inclinent aussi dans toutes les directions. La continuité de ces magnifiques colonnes basaltiques, qui font de Staffa une des merveilles du monde, commence au-delà de cette grotte.

Mais ce qui sera toujours au-dessus de toutes les descriptions qu'on en pourrait faire, c'est la grande grotte de Fingal, que l'on rencontre en cotoyant le bord de l'île. La nature n'offre rien de plus parfait dans ce genre. Les côtés en sont ornés par des colonnes basaltiques décroissantes ; et, le long de leurs bases règnent de nombreux degrés, restes d'autres prismes brisés par les flots, et dont le sommet forme une superbe voûte, que des stalactites jaunes semblent décorer de caissons et de rosaces dorées. La mer est le pavé de ce temple anguste, dont l'aspect, tantôt riant, tantôt sévère et terrible, dépend du caprice du plus inconstant des élémens. Tout l'art et tout l'effort des hommes ne sauraient en élever d'aussi majestueux ni d'aussi durables ; et, ce qui est plus admirable encore, ils ajouteraient à peine à sa régularité.

Les dimensions de la Grotte de Fingal, prises par le chevalier Banks, sont les suivantes : longueur, 371 pieds ; largeur à l'entrée, 53 ; largeur au fond, 20 ; hauteur à l'entrée, 117 ; hauteur au fond, 70 ; profondeur de l'eau, à l'entrée, 18 ; au fond, 9.

Extrait des "Merveilles du Monde."

L'OPINION, LES LETTRES ET LA PHILOSOPHIE,

SOUS LOUIS XV ET LOUIS XVI.

LA littérature et la philosophie, après avoir hâté le mouvement ascendant de l'opinion, laissèrent celle-ci, pour ainsi dire, voler de ses propres ailes, et quand elle se fut égarée dans les champs arides de l'incrédulité, la littérature et la philosophie la suivirent, espérant qu'elle leur rendrait, pour prix de cette condescendance, du bruit et de la renommée. . . .

TOME V.—No. II.

I

Sous Louis XIV, les sciences et les lettres produisirent l'admiration ; elle polirent les mœurs ; elles formèrent l'opinion : elles se laissèrent peut-être trop dominer par le plaisir de plaire au monarque : sous Louis XV, elles sacrifièrent tout pour se rendre agréables à la multitude : VOLTAIRE, qui régnait en souverain dans l'empire des lettres, donna le signal de cette nouvelle servitude. Tout fut sacrifié à un désir immodéré de briller, en flattant les idées dominantes. On aima mieux lancer un sarcasme qu'annoncer une vérité, lorsqu'on savait que le sarcasme faisait rire le lecteur : tandis que la vérité, passant d'abord inaperçue sous ses yeux, ne produisait qu'à la longue son heureux fruit. Cette disposition amena un double résultat : lorsque la philosophie sut se maintenir à la hauteur qui lui est naturelle, elle laissa briller des éclairs de génie ; quand, au contraire, elle voulut flatter les passions, elle ne débita que des chimères.

Dès que la philosophie eut choisi un chef, elle devint un parti. Elle commença par être animée de l'esprit de réforme ; elle finit par avoir l'esprit de destruction. Elle partit au signal de l'opinion, et bientôt l'opinion se vit entraînée par elle. La société toute entière se trouva infectée d'une certaine morgue philosophique, qui, regardant avec dédain toutes les productions du passé, semblait considérer l'avenir comme sa conquête. La devise du temps était : *Tout croire, excepté ce qu'ont cru nos pères.* L'esprit public de cette époque se reproduisit tout entier dans ce monument colossal, véritable pyramide intellectuelle, élevée contre le ciel par une philosophie présomptueuse. On dirait, au titre de l'ouvrage, qu'il n'est que la concentration des rayons de l'intelligence humaine dans la recherche de la vérité ; mais à peine en a-t-on lu quelques pages, que l'on sent, malgré soi, que le génie des haines et des vengeances a dicté ce prodigieux travail.

La philosophie était alors dans la ferveur de l'adolescence. Elle se livrait avec violence à la déclamation. Voltaire, souvent sublime quand il peignit les passions humaines, ne fut qu'un froid, mais spirituel discoureur, quand il voulut sapper les bases de la morale ; son génie se glaçait en passant dans l'atmosphère ténébreuse de l'athéisme. DIDEROT, qui fonda sa réputation moins sur ses travaux que sur une espèce de complicité philosophique, fut célèbre par son incrédulité : il encensa l'idole du néant. Son style vague et boursoufflé était l'image fidèle de ses opinions philosophiques : c'était un transparent léger, au travers duquel on apercevait l'abîme du vide. D'ALEMBERT, après avoir voyagé hardiment sur les sommets des sciences exactes, ne sut pas toujours se garantir des séductions de l'esprit de parti. Il était porté à considérer le résultat de ses opinions

en morale et en politique, comme des produits mathématiques : il les défendait avec une opiniâtreté voisine de l'entêtement. CONDORCET, avec moins de génie, approcha davantage, peut-être, de l'impartialité philosophique : il eût été plus propre à trouver cette règle de proportion morale, d'après laquelle on aurait dû faire la part du passé et celle de l'avenir. Un homme plus étonnant parut : élevé dans la solitude, il avait plus profondément senti les beautés de la nature : il reproduisit dans son style toute la poésie de ses premières émotions. Mais, aux charmes de ses souvenirs se mêlèrent les amertumes de sa vie : tous ses ouvrages se ressentirent de cette double disposition de son âme. Il animait la nature sauvage de l'idéale perfection, que peut seule rêver la nature civilisée ; et néanmoins il semblait proscrire la civilisation elle-même. Comme tous ses sentimens portaient de son âme, il fut vrai : comme il demeura étranger à la cabale philosophique, l'esprit de parti ne dénatura pas ses pensées ; il fut éloquent : aussi produisit-il une impression profonde sur l'état social. Il se laissa entraîner par l'idée dominante de l'époque, l'esprit de réforme ; mais il traita cette idée à sa manière. Tandis que la secte philosophique demandait cette réforme avec le sarcasme, ROUSSEAU la sollicitait avec la chaleur persuasive de l'âme ; aussi obtint-il davantage et de l'opinion et de la renommée. Il imposa aux esprits toutes ses impressions ; il leur fit partager et ses heureuses inspirations et ses fatales erreurs. . . .

En citant les ouvrages et les auteurs qui tourmentaient alors l'opinion dominante, à force de vouloir lui plaire, on ne doit pas omettre l'*Histoire Philosophique du Commerce des Européens dans les deux Indes*, de l'abbé RAYNAL. Cet ouvrage manqua son but, pour avoir voulu trop brusquement l'atteindre. Cette remontrance, en cinq ou six volumes, adressée aux rois et aux prêtres, ne parut qu'une savante déclamation : on avait peine à concevoir comment une imagination continuellement morose pouvait être quelquefois si brillante : l'auteur avait l'air d'un homme trop constamment fâché, pour qu'on ne le taxât pas de quelque partialité. D'autres écrivains abusèrent, d'une manière plus déplorable, de l'effervescence des esprits. Le progrès des connaissances en tout genre, le travail continu du style, avaient donné à la prose un grand éclat : tout devenait séduction pour les lecteurs avides d'idées nouvelles ; le charme augmentait encore quand on les trouvait revêtues de couleurs brillantes. HELVE'TIUS, dans ses bisarres efforts, employa les spirituelles saillies de la pensée, pour matérialiser la pensée elle-même ; il la forçait, en quelque sorte, à se poignarder avec ses propres armes. Il déshéritait la vertu de ses espérances : après avoir classé l'imagination de son propre empire, il voulut lui

en interdire à jamais l'entrée. Peut-être Helvétius céda-t-il aux influences de l'époque, qui semblait vouloir, avec une audace présomptueuse, assigner à toutes choses des règles positives : je ne sais si on n'eût pas osé alors mesurer l'infini.

Il parut, à peu près vers le même temps, un ouvrage monstrueux, je veux dire le *Système de la Nature*. L'auteur garda l'anonyme : on aurait pu mettre au bas : *par le Néant*. C'était l'assemblage de tout ce qu'il y a de plus barbare dans l'instinct, de plus froid dans la mort, de plus morne dans l'oubli, paré du vêtement pompeux de la civilisation : on eût dit les grâces qui souriaient sur un cadavre. Cette production fut vantée par les esprits pervers, car elle promettait l'impunité au crime et le néant au remords.

Tels furent les hommes et les ouvrages qui marquèrent d'une manière plus scandaleuse, dans ce mouvement rétrograde de la morale, qui fut un des principaux phénomènes du dix-huitième siècle. On eut dit que le genre humain, comme épouvanté de la hauteur où il était parvenu, avait été frappé tout-à-coup d'un vertige : dans son exaltation, il aspirait à ramper : arrivé sur les frontières de l'infini, il se troubla, et ne crut voir que le vide. Il redescendit découragé sur la terre, et il y proclama le néant.

Cette fatale disposition des esprits éleva le double écueil moral et politique contre lequel la fin du dix-huitième siècle vint échouer. Mais l'esprit humain montrait jusque dans ses erreurs une verve et une vigueur inconnues jusqu'alors. Plusieurs auteurs néanmoins s'élevant au-dessus de l'esprit de parti philosophique, indiquèrent d'une manière solennelle l'élévation où l'esprit humain était parvenu. MONTESQUIEU, dans l'*Esprit des lois*, analysait les causes de toutes les erreurs politiques, et indiquait aux législateurs futurs la route de la vérité et la source des prospérités publiques. BERNARDIN DE ST. PIERRE, par le charme d'une éloquence mélodieuse, rappelait l'homme civilisé aux sentimens de la nature, en révélant les secrètes harmonies de la création. BARTHELEMY, prenant le jeune Anacharsis pour l'interprète de sa pensée, faisait connaître aux Français l'élégance poétique des mœurs grecques, et les initiait aux trésors de la savante antiquité. L'éloquent BUFFON, en écrivant l'histoire naturelle de l'homme et des animaux, donnait à son style cette solennité majestueuse, qui devenait elle-même une nouvelle merveille, au milieu des merveilles innombrables qu'il avait à raconter. THOMAS, LAHARPE, MARMONTEL, cultivaient plus particulièrement la littérature : les deux derniers écrivirent son histoire ; et le premier ajoutait à ce commun trésor des siècles les pages éloquentes de ses éloges.

La poésie, suivant elle-même la marche progressive des con-

naissances humaines, avait acquis cette force et cette couleur pittoresques qui lui manquaient au temps de Louis XIV. Malgré l'envahissement des sciences exactes, elle ne perdit pas le rang suprême qu'elle a droit d'occuper dans le champ de la pensée. Voltaire marqua d'une manière éclatante le passage de la poésie du dix-septième au dix-huitième siècle. Après lui, ST. LAMBERT, et surtout DELILLE, parèrent la muse poétique de charmes nouveaux, et développèrent en elle des grâces inattendues. Quelques autres poètes, les uns victimes d'une mort prématurée, les autres froissés par le malheur, purent à peine se montrer un instant à la renommée, et faire briller le premier éclair du génie : tels furent Guimond DE LA TOUCHE, DUBELLOI, l'intéressant MALFILATRE, l'infortuné GILBERT. LEMIERE fut plein de verve et manqua de goût. CREBILLON épouvanta la muse tragique à force de terreur : il la conduisait sans cesse dans les enfers ; il la forçait d'habiter avec les ombres ; il lui donnait trop souvent pour ornement le deuil et les larmes. DUCIS, peut-être moins original, transporta sur notre scène, avec bonheur et avec génie, les beautés du théâtre anglais.

Dans la poésie légère, dans les érotiques inspirations, PARNY surpassa tout ce qu'avait produit de plus aimable le siècle de Louis XIV. Dans ses folâtres abandons, sa muse laissa tomber le voile de la décence ; elle se noya dans le cynisme de l'impiété. LEBRUN fut un moment caressé par la muse pindarique : trop préoccupé par son goût pour l'épigramme, il n'eut pas le temps d'achever sa gloire.

La tragédie et la comédie sont peut-être les deux parties littéraires dans lesquelles le siècle de Louis XIV n'a point encore été égalé. . . . Cependant, à la fin du dix-huitième siècle, la comédie de mœurs obtint quelques succès sous les auspices de COLLIN D'HARLEVILLE, qui, à force de grâces et d'enjouement, fit oublier ce qui lui manquait du côté de la verve comique. REGNARD eut plus de vigueur et de génie. BEAUMARCHAIS, observateur malin des situations politiques et sociales, jeta sur la scène ces mouvemens désordonnés de l'esprit humain, au milieu desquels il demandait imprudemment à l'avenir des révolutions et des réformes. Il peignit, en se jouant, les ridicules qui restaient et les ridicules qui commençaient d'éclorre. Ses comédies, où tout se confond, où tout se mêle, exprimaient assez bien le tableau de l'état social de l'époque : c'était l'ambition des grands heurtant les ambitions populaires ; des mœurs qui aspiraient à être sérieuses, et qui trahissaient, à chaque instant, leur légèreté nationale. . . .

La métaphysique, un peu dédaignée par le grand siècle, faisait de grands progrès : elle s'ouvrait des routes nouvelles, où elle s'égarait quelquefois avec MALLEBRANCHE, mais où

CONDILLAC, trop sobre d'imagination, la ramenait à des résultats plus positifs.

La critique historique était, pour ainsi dire, une science nouvelle, créée par MABLY. Spectateur sévère de l'histoire, il faisait passer les monarchies par son creuset républicain. Enthousiaste admirateur des gouvernemens de la Grèce et de Rome, il écrivait froidement les choses qu'il paraissait concevoir avec ardeur.

Tableau historique des progrès de la civilisation en France.

LE TAILLEUR ET LA FÉE.

CHANSON CHANTÉE PAR DE BERANGER, A SES AMIS, LE JOUR
ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE, 19 AOUT 1822.

DANS ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi, nouveau né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs ;
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée.
Et cette fée, avec de gais refrains, }
Calmait le cri de mes premiers chagrins. } *bis.*

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :
" A cet enfant quel destin est promis ?"
Elle répond : " Vois-le, sous ma baguette,
" Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
" Un coup de foudre ajoute à mes présages,*
" Ton fils atteint va périr consumé ;
" Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
" Vole en chantant braver d'autres orages."
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

" Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
" Eveilleront sa lyre au sein des nuits.
" Au toît du pauvre il répand l'allégresse,
" A l'opulence il sauve des ennuis.

* L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

" Mais quel spectacle attriste son langage ?
 " Tout s'engloutit, et gloire et liberté.
 " Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
 " Il vient au port raconter leur naufrage."
 Et puis la fée, avec de gais refrains,
 Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : " Eh ! quoi ! ma fille
 " Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !
 " Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille,
 " Que faible écho mourir en de vains sons."
 " Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes ;
 " De grands talens ont de moins beaux succès.
 " Ses chants légers seront chers aux Français,
 " Et du proscrit adouciront les larmes."
 Et puis la fée, avec de gais refrains,
 Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier, j'étais faible et morose,
 L'aimable fée apparaît à mes yeux :
 Ses doigts distraits effeuillaient une rose ;
 Elle me dit : " Tu te vois déjà vieux.
 " Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage,*
 " Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
 " Pour te fêter tes amis vont s'unir ;
 " Long-temps près d'eux revis dans un autre âge."
 Et puis la fée, avec ses gais refrains,
 Comme autrefois dissipa mes chagrins.

ANECDOTES.

HENRI IV traversant, un jour, la galerie de Fontainebleau, vit un laboureur nommé LAFOY, qui, appuyé sur une croisée, regardait attentivement le jardin de l'orangerie. Le roi lui frappa sur l'épaule, en disant : " Que considères-tu là, mon ami ?—Sire, c'est votre jardin : il est certainement très beau ; mais j'en ai un qui vaut encore mieux—Où est ton jardin ?—Près de Malesherbes.—Je ne serais pas fâché de le voir. En effet, Henri étant allé, quelques jours après, à Malesherbes, se fit conduire à la ferme de Lafoy, et lui demanda à voir son jardin.

* Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur jusque dans les sables du désert : il croit voir devant lui des forêts, des lacs, des ruisseaux, etc.

Le bon laboureur le mena dans une vaste pièce de bled, qui était de la plus grande beauté. "Ventre-saint-gris, lui dit le roi, tu avais raison; ton jardin est plus beau et meilleur que le mien." Ce bon prince, pour lui en témoigner sa satisfaction, et pour honorer en sa personne le plus ancien et le premier de tous les arts, lui accorda le privilège de porter un épi d'or attaché à son chapeau. Il existait encore, avant la révolution, dans divers cantons du Gâtinois et de la Brie, plusieurs descendants de ce digne laboureur, qui exerçaient avec honneur la profession de leur ayeul.

Dans sa comédie intitulée : *Les Fables d'Esopé, ou Esopé à la ville*, BOUSSAULT a placé une scène où un paysan et sa femme viennent se plaindre du seigneur de leur village. Voici leur grief :

Les fossés du château sont tous pleins de grenouilles,
 Qui par méchanceté lui font un si grand bruit,
 Qu'il ne dort pas un brin tant que dure la nuit.
 Par un papier qu'il a, griffonné d'un notaire,
 Il veut, bon gré, mal gré, que je les faisons taire ;
 Et faute, jusqu'ici, d'empêcher leur cancan,
 Chaque maison du bourg paie un écu par an,
 C'est un dogue affamé, qui toujours mord ou ronge.
 Empêcher des crapeaux de crier ? le pouvons-je ?

L'abbé de ST. PIERRE, qui n'aimait ni RICHELIEU, ni son pupille couronné, LOUIS XIII, se plaisait à rapporter une réponse que l'évêque de Belley, LECAMUS, fit à ce cardinal. "Que pensez-vous, lui demandait Richelieu, du *Prince* de Balzac et du *Ministre* de Silhon ? (C'étaient deux ouvrages nouveaux qui venaient de paraître.) Le *Prince*, répondit l'évêque, ne vaut guères, et le *Ministre* ne vaut rien."

Un frère quêteur étant chez une dame qu'il voulait mettre à contribution, parlait presque aussi bien que SENEQUE sur le mépris des richesses ; et pour lui citer un grand exemple, il disait avoir renoncé lui-même à son bien, qui était considérable. "Vous auriez mieux fait," lui dit-elle, "de renoncer au bien d'autrui."

Un soldat anglais, prisonnier à Newgate, pour vol et homicide, voyant passer un de ses camarades dans la rue, l'appella par la grille de sa prison, et lui demanda ce qu'il y avait de nouveau. "On dit que les rebelles remuent en Ecosse," répondit le passant. "G. . . . m ! que deviendra notre liberté !" s'écria le prisonnier, qui avait en ce moment les fers aux pieds et aux mains.

Une femme de qualité avait besoin d'une femme de-chambre : il s'en présente une qui désirait fort obtenir la place. Cette dame, après avoir toisé la jeune fille, lui dit : " Vous savez coiffer, j'imagine, mademoiselle ?—Oh ! oui, madame, très promptement ; cela est fait dans une demi-heure.—Dans une demi-heure !" s'écrie la dame, toute effrayée ; " et que voulez vous donc que je devienne tout le reste de la matinée ?

Une très jolie femme passant dans la rue, fut lorgnée et suivie par un homme qui lui offrit son bras. " De quel droit, monsieur," lui dit-elle, " m'offrez-vous votre bras ?—C'est, madame, que je vous trouve charmante, et que je vous aime éperdûment—Ce que vous dites-là est-il bien vrai, monsieur ?—On ne peut plus vrai.—Mais, monsieur, ma sœur, qui est beaucoup plus aimable que moi, vient derrière nous ; je vous conseille de lui faire plutôt votre cour." Le galant inconnu retourna sur ses pas, et vit une femme qui était affreuse. Il revient vers la première, et lui dit : " Madame, vous avez trompé ma bonne-foi.—Monsieur, vous ne m'avez pas non plus dit la vérité ; car si vous m'eussiez aimée sincèrement, vous n'eussiez pas été regarder cette autre femme." Le curieux resta confondu.

Un particulier, qui avait été obligé de recourir à une infinité de stratagèmes pour soutenir son crédit, reçut de plusieurs de ses créanciers des lettres d'avis, par lesquelles ils le menaçaient de le poursuivre, s'il ne les payait pas. " Comment, s'écria-t-il furieux, j'ai eu une peine du diable à emprunter de l'argent, et il faut encore que je sois tourmenté pour le rendre !"

" N'est-il pas vrai, disait-on à un Italien enthousiaste du Tasse, que si Dieu voulait faire un poème épique, il en composerait un comme la *Jérusalem délivrée* ? *Se potesse, Signor, se potesse*, répondit-il.

" Sais-tu mener en postillon ?" disait une dame à un garçon de sa ferme : " Oh ! qu'oui, madame, répond le rustaud en ricanant ; preuve de ça, c'est que c'est moi qui eus l'honneur de vous verser, l'année passée.

Un gascon qui n'avait pas le sou, entre chez un barbier, et se fait raser. Pendant qu'on accommodait sa perruque, il en commande une de prix. " Mais, dit le perruquier, je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; si je fais cette perruque, puis-je compter que vous viendrez la prendre ? Fiez-vous à ma parole, répondit le Gascon ; et pour preuve que je reviendrai, je ne vous paie pas cette façon de barbe ; nous compterons le tout ensemble."

Un huissier, nommé MAILLARD, à qui le président avait dit

de faire faire silence, disait, à tout moment, d'une voix fort haute : " Taisez-vous donc ! taisez-vous donc !" Lui seul troublait l'audience. Le président lui dit, à la fin : " Huissier, faites taire Maillard."

La réputation que M. DE BIEVRE s'était acquise dans les cabembourgs, était telle, qu'un jour, dinant avec une personne de sa connaissance, et lui disant : " Faites-moi le plaisir de me donner des épinards," cette personne, après avoir cherché longtemps le double sens de cette demande, finit par dire : " Ma foi, pour celui-là, je ne le comprends pas."

MAYNARD, poète français, après avoir quitté la cour, fit mettre sur la porte de son cabinet, cette inscription :

Las d'espérer et de me plaindre,
Des muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Une dame fort laide voulant se faire peindre, un poète a fait parler ainsi le peintre chargé du portrait :

Empruntant l'art de la peinture,
Sans raison, sans savoir pourquoi,
Tu veux, chez la race future,
Revivre longtemps après toi :
Si je peignais d'après nature,
Tu rougirais de ton portrait ;
Si j'embellissais ta figure,
Qui diable te reconnaîtrait ?

AUTREAU, peintre et poète français, reçut les vers suivants, tandis qu'il travaillait au portrait d'une jolie personne :

Tu peins Thémire, Autreau, mais Thémire est si belle,
Qu'on ne croira jamais que tu a'as qu'imité :
Plus son portrait sera fidelle,
Et plus on le croira flatté.

On attribue au comte de TRESSAN l'épigramme suivante, qui fut faite sur la tragédie de *Zulime* :

Du temps qui détruit tout, Voltaire est la victime :
Souvenez-vous de lui, mais oubliez *Zulime*.

Un libraire étranger ayant remis au grand Frédéric un manuscrit qui était une satire contre lui, il en fit appeler un de Postdam, et lui donna ce manuscrit, en lui disant : " Imprime cela, il y a un bon coup à faire."

Lorsqu'on établit des reverbères sur toute la route qui conduit de Paris à Versailles, un plaisant fit courir les vers suivants :

Sur le chemin qui conduit à la cour,
On établit maint et maint réverbère :
De plus en plus, de jour en jour,
Je vois avec plaisir que mon pays s'éclaire.

Un amateur avait écrit, sur l'exemplaire de la *Henriade* qui était dans la bibliothèque de Voltaire, ces deux vers :

Enée eut son Virgile, Achille eut son Homère ;
Bourbon, non moins heureux, a rencontré Voltaire.

Voltaire effaça le second, et y substitua :

Jeanne, non moins heureuse, a rencontré Voltaire.

LAMOTTE, par mégarde, marcha sur le pied d'un jeune homme dans une foule ; celui-ci lui donna un soufflet : " Monsieur, lui dit Lamotte, vous allez être bien fâché ; je suis aveugle."

AUTRE ANECDOTE CANADIENNE.

L'Anecdote publiée dans le dernier numéro de la *Bibliothèque Canadienne*, m'en rappelle une autre du même genre, arrivée à peu-près dans le même temps.

Il y a une cinquantaine d'années, Mr. P., voyageur, et ensuite commis ou interprète pour la compagnie du Nord-Ouest, se maria à une fille de sa paroisse. Ayant passé quelques mois ensemble, Mr. P. quitta son épouse pour faire un voyage aux pays d'en-haut, avec promesse de revenir au bout de l'année. L'année se passe, et l'époux ne revient pas : une autre s'écoule de même, puis une troisième, puis une quatrième, &c. Enfin, il se passe plus de sept ans sans que madame P. reçoive aucune nouvelle de son mari ; ou plutôt, au bout de sept à huit ans, elle entend dire, elle apprend, elle reçoit la nouvelle certaine qu'il est mort depuis longtemps. La voilà veuve, à son compte et à celui de ses parens, amis et connaissances : un parti se présente ; et quoique peu sortable, peut-être, elle l'accepte.

Elle avait déjà vécu avec ce nouvel époux, quelques années, lorsqu'au moment qu'elle y pensait le moins, elle apprit que le premier était vivant, et même qu'il allait arriver dans peu de jours à Montréal. Soit qu'elle eût témoigné sa joie, à cette nouvelle,

devant son second mari ; soit que celui-ci sentît qu'il n'avait pas rendu sa femme aussi heureuse qu'elle aurait pu s'y attendre, il n'attendit pas que le premier fût arrivé, pour lui céder la place, qu'il n'avait occupée que comme par *interim*. Il laissa celle qui avait été sa femme pendant plusieurs années, mais qui ne lui avait pas donné d'enfans, attendre seule son premier époux, et se remarier, quelque temps après.

Mr. P., qui n'avait pas de reproches à faire, n'en reçut pas non plus, quoiqu'il en parût mériter ; et les deux époux se remirent et vécurent ensemble, dans le plus parfait accord, jusqu'à la mort de la femme, qui arriva quelques années après.

M.

LE PAUVRE VILLAGE.

ENTENDS, lecteur, si tu veux bien avoir cette complaisance-là, un signalement, d'une espèce nouvelle, à la vérité, mais qui peut pourtant, soit d'une manière, soit d'une autre, avoir son intitulé, sinon pour le présent, du moins pour l'avenir.

Dans une province étendue de l'Amérique du Nord, à quelques lieues seulement d'une ville considérable, se trouve un village, d'une assez haute antiquité, qui, par sa pauvreté, mérite d'être renommé et signalé entre tous les villages, anciens et nouveaux, de la même province. Ce village, au contraire de ceux de même date et de même étendue de la province en question, n'est le centre de rien ; il n'est ni un centre d'activité, ni un centre d'industrie, ni un centre de lumières : il n'est remarquable que par sa pauvreté, et par une pauvreté de plus d'une sorte ; pauvreté d'esprit, pauvreté de talens, pauvreté de connaissances, pauvreté de libéralité, &c. Il suffira, pour en juger, de savoir qu'on y voit, entr'autres pauvres gens, un pauvre seigneur, un pauvre curé, un pauvre représentant du peuple, de pauvres notaires, de pauvres marchands, de pauvres. Mais je dois m'arrêter pour donner la preuve de ce que j'avance, même avant qu'on me la demande. Le seigneur de mon pauvre village, autrefois grand entrepreneur, grand faiseur de dépenses, si je puis m'exprimer ainsi, pour ne pas dire grand dépensier, à l'air aujourd'hui d'un homme insolvable et ruiné, tant il se montre chiche dans les moindres bagatelles ; tant il paraît envisager avec frayeur une dépense extraordinaire de quelques schelins par an : Mr. le curé, bien différent de la plupart de ses respectables confrères, est exactement l'opposé de la libéralité ; il serait bien fâché de contribuer d'un sol à l'encouragement d'une gazette, d'une brochure, ou d'un livre à publier ; et cela, sous le prétexte

qu'il a tout lu, même, apparemment, ce qui n'a pas encore été écrit ; il disait, m'a-t-on rapporté, il n'y a pas encore deux ans, qu'il avait lu dans d'anciens journaux anglais, (quoique je doute fort qu'il entende, ou qu'il entendit anciennement la langue anglaise,) tous les morceaux qui se publiaient dans un journal de son pays, d'une existence récente : le représentant du peuple, n'ayant pas profité d'une année de collège, n'a pu acquérir assez de goût pour la lecture pour croire qu'il lui soit nécessaire d'ouvrir un livre plus de deux fois par an ; peut-être par la raison assez simple qu'il n'y entend guères, ou n'y entend rien du tout : le notaire, je veux dire le plus apparent d'entre les notaires, (car il y en a plusieurs,) croit tout savoir, ou avoir tout dans sa bibliothèque, qui en effet, peut bien consister en une cinquantaine de volumes, tant gros que petits : le principal marchand, du moins le plus connu au loin, ne sait ni lire ni écrire, et se sert, pour signer, de la main du maître d'école. On peut juger par ce que sont les principaux habitans du lieu, de ce que doivent être les autres, et si en effet le nom de *Pauvre Village* ne convient pas parfaitement à l'endroit.

Il y a pourtant quelques exceptions, mais qui tombent presque toutes sur des personnes venues d'ailleurs ; car j'ai nouvelle que dans ce village, tout pauvre qu'il est, on reçoit, par souscription, une *Gazette de Québec* publiée par autorité, une *Gazette de Québec*, un *Spectateur Canadien*, une *Bibliothèque Canadienne*, une *Minerve*, et un ou deux journaux anglais. C'est, comme on voit, une dépense qui ne va pas à plus de six ou sept louis par an, pour l'instruction politique, littéraire, mercantile et scientifique de six à sept cents personnes. Que ce soit par manque de fonds pécuniaires, manque de savoir, manque de goût pour la lecture et l'instruction, si on ne fait pas davantage, toujours aurai-je raison de donner à l'endroit le nom de *Pauvre Village*, et de souhaiter qu'aucun de ceux de la province à laquelle il appartient ne lui ressemble.

D. L.

VARIETES.

L'OPINION qui a toujours existé, dit un journal allemand, que la mer Capienne communique avec le golfe Persique par un canal souterrain, vient d'acquérir une nouvelle preuve par une observation qui la transforme presque en certitude. On a observé dernièrement une si grande diminution dans les eaux de cette mer, que les navires tirant au-delà de 15 pieds d'eau ne peuvent plus y naviguer, tandis qu'anciennement elle admettait des navires tirant 18 pieds d'eau ; autrefois elle beignait les murs de

Bakir, et maintenant elle en est si éloignée, que les embarcations russes ont dû quitter la baie de Bakir, et jeter l'ancre dans le port de l'île Sara. Cette baisse a mis à découvert le sommet et ensuite les parties basses d'un caravansérail qui a été construit à deux werstes (une demi-lieue) du rivage.

D'après une tradition ancienne, il y avait jadis une route qui longeait le rivage depuis Lankars jusqu'à Salian. Cette route se trouve maintenant sous l'eau ; en outre on a découvert plusieurs îles, dont quelques unes ont plusieurs werstes de circonférence ; leur sol est dur, et elles ont été, suivant toutes les apparences, habitées par les pêcheurs, comme toutes les autres îles de la mer Caspienne.

Le Cimbres et les Teutons, deux tribus de la Chersonèse du Nord, firent, comme on le sait, une invasion en Italie, l'an de Rome 640, et furent défaits et presque entièrement exterminés par MARIUS, dans le voisinage de Vérone.

Le peu qui échappa à la vengeance des vainqueurs se réfugia dans les montagnes voisines, et y forma une petite colonie qui, soit à cause de son état de pauvreté, soit à cause de sa nullité ou de son isolement, échappa à la connaissance, ou peut-être s'attira le mépris des différents partis qui se sont disputé la possession de l'Italie pendant près de deux mille ans. Maintenant ils forment ensemble environ sept paroisses, et retiennent pour cette raison le nom de *Sette-commune*. Ils conservent encore la tradition de leur origine, et quoiqu'entourés d'Italiens de tous les côtés, ils parlent encore la langue teutonique. Le dernier roi de Danemark visitant cette singulière colonie, s'entretint avec eux en danois, et trouva que leur langage était parfaitement intelligible.

Le lecteur apprendra sans doute avec plus de satisfaction qu'il existe encore une colonie romaine sur les bords de la Transylvanie, parlant la langue latine presque sans mélange, et qu'elle se glorifie de son illustre origine. Delà vient que lorsque quelqu'un de ses membres s'enrôle au service de l'empire, et que, suivant la coutume, on l'interroge sur son pays et son origine, sa réponse est toujours : "*Je suis romain, Romanus sum,*"

On remarque dans un tableau que le synode de Saint-Petersbourg vient de publier du nombre et de l'âge des individus du sexe masculin, décédés dans les trente-huit diocèses de l'empire pendant l'année 1825, qu'il y a eu 848 centenaires, dont trente-deux avaient dépassé l'âge de 120 ans ; quatre étaient parvenus à celui de 125 à 130, et quatre à celui de 130 à 136.

En conséquence de l'ordre du ministre de la marine, M. LIZOVIE a fait aujourd'hui (22 Avril) une épreuve des projectiles de son invention, dans le jardin de Tivoli, en présence d'une

commission dont le colonel BRICHE, inspecteur de l'artillerie, était président. Ces projectiles sont au nombre de trois, savoir : un brulot de 24 lbs. et deux bombes, l'une de 8 lbs. et l'autre de 12 lbs. Le métal de ces projectiles, lorsqu'il est échauffé, devient malléable, et tombe en gouttes. Lorsqu'elle est déchargée, la substance nage sur la surface de l'eau, résiste à son action, et acquiert une nouvelle énergie, en s'y plongeant. Cette expérience promet les résultats les plus satisfaisants.

Journal Français.

Char à vapeur.—L'apparence soudaine du char à vapeur, ou voiture se mouvant d'elle-même, nouvellement inventé par Mr. GURNEY, a fait une grande sensation, Jeudi dernier, dans les environs du Parc du Régent, où il courut par une partie du nouveau chemin et la montée du chemin d'Albany, sur le pied de dix milles par heure, portant plusieurs personnes dedans et derrière. La voiture semblait se mouvoir avec la plus grande facilité, et ne laissait appercevoir aucune fumée. Le conducteur dirigeait évidemment le char à son gré ; et toutes les fois que la foule environnante devenait importune, il partait avec autant de vitesse qu'une diligence.—*London Observer.*

Mr. T. POTTS, qui a accompagné le général ASHLEY dans les Montagnes de Roches, fait une description enchanteresse de la *Vallée-des-Aunes*, où ils avaient leur principal rendez-vous et devaient passer l'hiver. Elle est mieux boisée que la plupart des terrains bas de cette contrée, et en Juillet dernier, il y avait des fruits mûrs en abondance, tandis qu'en quelques autres endroits, les bourgeons et l'herbe ne faisaient que de commencer à se montrer. Cette vallée est entourée de montagnes qui n'ont pas leurs pareilles pour la beauté et la sublimité des paysages, et dont les sommets sont couverts de neige. Une vallée étroite conduit au pays situé sur les bords du grand *Lac-Salé*, qui a 400 milles de circonférence, sans aucune communication avec d'autres eaux, et qui est en un endroit si saturé de sel, qu'on le dit incapable d'en dissoudre, si l'on y en jette.

Notre compatriote distingué, Washington LIVING, est maintenant à Madrid. Il s'est rendu en cette ville, dans le dessein d'y transcrire et traduire quelques documens relatifs à COLOMB : mais trouvant qu'ils n'en méritaient pas la peine, il a commencé un ouvrage original, qui est presque achevé, et qui, sans doute, se fera lire avec beaucoup d'intérêt dans les Etats-Unis.

DAVID CUSICK, sauvage de la tribu de *Tuscarora*, a publié dernièrement, à Lewistown, comté de Niagara, état de New-

York, un livre intitulé : "Esquisse de l'Histoire ancienne des Six-Nations," comprenant, 1°. le Récit fabuleux ou traditionnel, (tale) de la fondation de la Grande-Ile, maintenant l'Amérique Septentrionale; de la naissance des deux Enfants, et de la création du monde; 2°. l'Histoire réelle de l'établissement de l'Amérique Septentrionale, et de la dispersion de ses premiers habitans; 3°. l'origine des Cinq Nations (ou Cantons iroquois,) leurs guerres, les animaux du pays, &c.—*Journal américain.*

Monseigneur FRASER, Evêque catholique de la Nouvelle-Ecosse, a été consacré, le 21 du mois dernier, à Antigoniche. Il y avait plus de deux mille personnes présentes. L'évêque consécrateur était Mgr. MACEacharn, de l'Île Saint-Jean, assisté des révérends pères VINCENT et FRANÇOIS, de Tracadie, et de MM. C. GRANT, d'Arisaig, et J. GRANT, de Guyborough. C'est la première consécration d'un évêque catholique qui ait été faite dans la Nouvelle-Ecosse. Mgr. MacEacharn a laissé Antigoniche le lendemain, pour Pictou et Halifax.

Gazette de Québec.

Le 12 de ce mois, la consécration de l'église de St.-Valentin, près de l'Isle-aux-Noix, bâtie par souscription volontaire, a été faite par M. ROBITAILLE, curé de St.-Charles, assisté de plusieurs prêtres des paroisses voisines, en présence d'un concours très nombreux de spectateurs de différentes communions. Après la cérémonie de la consécration et la grand'messe, un sermon a été prêché en français par M. Robitaille, et un en anglais par M. MACMAHON, de St.-Jacques de Montréal, l'un et l'autre bien appropriés à l'occasion.—*Courant.*

ERRATUM.

IL s'est glissé, ou plutôt, j'ai laissé, par inadvertence, une faute de versification, dans ma *Satire contre l'Envie*, publiée dans le dernier numéro de la *Bibliothèque Canadienne*. Cette faute se trouve à la page 21e., ligne 11e., où, au lieu de,

L'envie entre-t-elle donc en des cœurs magnanimes?
il faut lire :

Faut-il que l'envie entre en des cœurs magnanimes?

M. D.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME V.

AOÛT, 1827.

NUMÉRO III.

HISTOIRE DU CANADA.

LES choses en étaient là, lorsqu'un nouveau gouverneur-général débarqua à Québec, avec de nouvelles troupes. Le roi ayant compris qu'à la manière dont la paix avait été faite, elle ne pouvait pas être de longue durée, et que la vieillesse et les infirmités de M. de la Barre ne lui permettraient pas de pousser la guerre avec vigueur, avait jugé à propos de lui donner pour successeur le marquis de DÉNONVILLE, colonel de dragons, homme qui avait déjà fait preuve de courage et d'activité, et de qui on pouvait espérer de la fermeté et de la vigueur, lorsque les circonstances l'exigeraient.

A peine M. de Dénonville se fut-il remis de la fatigue de la navigation, qui avait été rude, qu'il partit pour Cataracouy, afin de voir de plus près et par lui-même, en quel état se trouvaient les affaires avec les Iroquois. Il y apprit que ces sauvages avaient conçu une grande méfiance des Français, et il fit tout ce qui dépendait de lui pour les rassurer. Il comprit néanmoins que cette nation en était venue à un ton de hauteur et d'insolence qu'il convenait de rabattre, et il écrivit à M. de Seignelay que les hostilités qu'elle continuait de faire aux Illinois étaient un motif suffisant de lui déclarer la guerre, mais qu'il ne fallait en venir à cette démarche qu'après avoir fait tous les préparatifs nécessaires.

Les connaissances que le nouveau gouverneur prit des affaires du Canada, pendant l'hiver, le confirmèrent dans la pensée que les Français n'auraient jamais les Iroquois pour amis, et que pour n'être pas exposé à avoir incessamment sur les bras un ennemi incommode et dangereux, il fallait le détruire, ou du moins l'affaiblir et l'humilier, de sorte qu'il fût contraint, pour sa sûreté et son intérêt, de rechercher l'alliance de la colonie et de s'y maintenir. Il fut surtout persuadé qu'il n'y avait que ce seul moyen de soutenir le commerce des pelleteries, qu'on pouvait s'attendre à voir bientôt réduit à rien, si les choses demeuraient dans l'état où elles étaient. Ce commerce n'était plus guères libre à l'ouest, depuis que les Tsonnonthouans avaient attiré à Niagara les Anglais de la Nouvelle-York, qui, par le

moyen des lacs, pouvaient faire des courses jusqu'à Michillimakinac. Ils avaient même déjà commencé à se montrer aux environs de ce poste, et travaillaient, par le moyen des Iroquois, à mettre dans leurs intérêts les sauvages de ces contrées, qui étaient la principale ressource des Français, par rapport à la traite des pelleteries.

Pour empêcher un événement qui eût été un malheur pour le Canada, M. de Dénonville proposa au ministre des colonies, par une lettre du 8 Mai 1686, de construire à Niagara un fort de pierres capable de contenir une garnison de quatre à cinq cents hommes. Il lui représentait surtout qu'un fort en cet endroit procurerait le triple avantage de fermer aux Anglais le passage des lacs, et de mettre les Français en état d'empêcher les Iroquois de leur porter leurs pelleteries ; de tenir ces barbares dans la crainte et le respect ; enfin de servir de rendez-vous, ou même de refuge, en cas de besoin, aux sauvages alliés de la colonie, lorsqu'elle serait en guerre avec les Iroquois. Les marchands de Québec qui commerçaient aux pays d'en haut, goûtèrent fort le projet du gouverneur, et s'offrirent même de contribuer de tout leur pouvoir à son exécution.

Environ un mois après que M. de Dénonville eut écrit la lettre dont nous venons de parler, il en reçut une du colonel Dongan, qui était datée du 22 Mai, et qui portait en substance : que les grands amas de vivres qui se faisaient à Catarocouy persuadaient aux Iroquois qu'on avait dessein de leur déclarer la guerre ; que ces peuples étant sujets de la couronne d'Angleterre, les attaquer, ce serait enfreindre manifestement la paix qui subsistait entre les deux nations ; qu'il avait aussi appris qu'on se proposait de construire un fort à Niagara, et que cette nouvelle l'avait d'autant plus étonné, qu'on ne devait pas ignorer en Canada, que tout ce pays était de la dépendance de la Nouvelle-York.

Après ce qu'on a lu plus haut, on aura, sans doute, de la peine à concevoir comment le gouverneur de la Nouvelle-York pouvait chercher de bonne foi à détourner les Français de faire la guerre aux Iroquois, lorsque lui-même venait d'exciter ces derniers à la soutenir, croyant apparemment y trouver son compte. Quoiqu'il en soit, la réponse de M. de Dénonville, au sujet des préparatifs de guerre, ne put être qu'évasive : l'intention de ce général était bien, comme nous venons de le voir, d'attaquer les Iroquois ; mais comme il n'était pas encore prêt à le faire, il fit répondre au colonel Dongan, que si les Iroquois craignaient le châtiment, c'était apparemment parce qu'ils se sentaient coupables ; mais que les soupçons et les craintes qu'ils avaient conçus, peut-être sur les discours de quelques transfuges français, étaient mal fondés ; qu'y ayant une grosse garnison à Catarocouy, il

était nécessaire d'y envoyer à la fois beaucoup de provisions, attendu qu'on ne le pouvait pas faire commodément en toute saison. Il ajoutait, peut-être avec plus de vérité, que les prétentions de l'Angleterre sur le pays des Iroquois étaient mal fondées ; et qu'on y devait savoir que les Français en avaient pris possession avant qu'il y eût des Anglais dans la Nouvelle-York.

Ce colonel Dongan, ou mieux peut-être, DUNGAN, dont il a déjà été parlé tant de fois, et dont il sera parlé encore, était bien l'homme le plus entreprenant, le plus actif, et le plus vigilant qu'il y eut alors dans toute l'Amérique du nord : rien ne lui échappe, ni des démarches, ni même des intentions de ses adversaires ; et on le voit, pour ainsi dire, partout, soit par lui-même, soit par ses émissaires. Dans la présente occasion, il avait rassemblé les députés de tous les Cantons à Orange ; les avait avertis que le nouveau gouverneur du Canada était déterminé à leur déclarer la guerre, et les avait exhortés à le prévenir, en les assurant que quoiqu'il arrivât, il ne les abandonnerait point.

Une irruption dans la baie de *Saguinam*, sur la côte occidentale du lac Huron, fut le premier fruit de cette délibération. — Le P. de Lamberville en fut informé à Onnontagué, ainsi que des autres projets formés contre les Français. Par son habileté et l'estime dont il jouissait dans les Cantons, il parvint à détourner une partie de l'orage ; et après avoir tiré parole des principaux chefs du canton d'Onnontagué, qu'ils ne consentiraient à aucune hostilité contre les Français, durant son absence, il partit pour aller instruire le gouverneur général de tout ce qu'il savait.

Le gouverneur Dongan, qui fut bientôt informé du départ du missionnaire, en devina le motif, et ce fut alors qu'il écrivit à M. de Dénonville la lettre dont on vient de parler. Il envoya en même temps des exprès à tous les Cantons, pour hâter l'exécution du projet formé à Orange, et somma celui d'Onnontagué de lui remettre le P. Jacques de LAMBERVILLE, frère de celui qui était allé à Québec, et qui avait été laissé comme en otage dans ce canton. Il alla plus loin : il entreprit de débaucher les Iroquois chrétiens de la Montagne et du Sault St. Louis, en leur faisant dire qu'il leur donnerait dans son gouvernement, un terrain où ils seraient beaucoup mieux et plus en surêté que dans la colonie française, et où ils auraient des missionnaires de leur religion, qui était aussi, ajoutait-il, la sienne et celle de son souverain. Il ne gagna pourtant rien, ni du côté des Iroquois chrétiens, ni de celui du canton d'Onnontagué, qui refusa de lui livrer le P. de Lamberville.

Il fut plus heureux à Michillimakinac, où s'étaient retirés, depuis quelque temps, tous les sauvages, Hurons, Outaonais et

autres, qu'on avait rassemblés d'abord au Sault Ste. Marie. Il leur envoya des traitans anglais, qui eurent soin de publier d'avance qu'ils donneraient leurs marchandises à beaucoup meilleur compte que ne le pouvaient faire les Français. Ils furent bien reçus, firent leur traite en toute liberté, et furent reconduits par une escorte, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré les Tsonnonthouans, qui venaient au-devant d'eux.

M. de Dénonville regarda, avec raison, comme d'une conséquence dangereuse, ce commencement de commerce entre la Nouvelle York et les sauvages qui avaient été regardés jusqu'alors comme les plus fidèles alliés de la colonie française. Il aurait bien souhaité pouvoir ne pas différer davantage de faire la guerre aux Tsonnonthouans, qui étaient les entremetteurs de ce commerce, mais ne se trouvant pas encore en état de faire face de toutes parts aux ennemis, il lui fallut dissimuler, et chercher des prétextes pour couvrir ses préparatifs. Il renvoya le P. de Lamberville à Onnontagué, avec de riches présens pour ceux des chefs qu'il avait espérance de gagner, ou de retenir dans ses intérêts. Il était temps que ce religieux revînt à son poste; car les envoyés du colonel Dongan avaient travaillé avec succès, pendant son absence : sur leur invitation, les députés des Cantons s'étaient assemblés, et déjà une partie des guerriers étaient prêts à se mettre en campagne. L'arrivée du missionnaire français fit changer la face des affaires : il donna aux chefs les présens qui leur étaient destinés, et dissipa par ses discours les soupçons et les craintes qu'on leur avait inspirés. Le reste de l'été se passa en négociations, principalement au sujet des prisonniers à rendre de part et d'autre. Les Onnontagués remirent tous ceux qu'ils avaient entre les mains ; mais les Tsonnonthouans retinrent les leurs, sous le prétexte qu'ils refusaient de s'en retourner dans leur pays.

Tandis que ces choses se passaient dans le centre de la colonie, les affaires changeaient de face à la Baie d'Hudson, qui était le théâtre, sinon de faits de grande importance, du moins d'incidens qui nous paraissent assez intéressants pour être rapportés ici.

Après les plaintes à peu-près inutiles que le roi de France avait fait faire à celui de la Grande-Bretagne, par M. DE BARRILLON, son ambassadeur à Londres, les intéressés de la compagnie du Nord, à qui sa Majesté très-Chrétienne avait concédé le fort dont les Anglais s'étaient rendus maîtres, ne voyant nulle apparence d'obtenir de France des forces suffisantes pour s'en remettre en possession, prirent le parti d'en faire eux-mêmes les frais. Ils demandèrent à M. de Dénonville des soldats et un officier pour les commander ; et ce général leur accorda quatre-vingts hommes, presque tous Canadiens, et pour commandant,

le chevalier DE TROYE, ancien capitaine et homme de résolution. MM. DE STE. HELENE, D'IBERVILLE et MARICOURT, tous trois fils de M. Lemoyne, voulurent être de l'expédition, comme volontaires. Cette petite troupe partit de Québec, au mois de Mars de cette année, 1686, et arriva, le 21 Juin, au fond de la Baie d'Hudson. Malgré les fatigues qu'elle avait essuyées dans le voyage, elle entra de suite en action. Le chevalier de Troye attaqua d'abord le fort de *Monsipi*, sur la rivière de Monsoni, à dix-huit lieues environ du fort Rupert. Ce fort était bâti de pieux et avait quatre bastions revêtus de terre. Il y avait au milieu une maison de quarante pieds en quarré, et d'autant de hauteur, terminée en plate-forme. Le canonier seul se mit en défense, et mourut en brave : les autres demandèrent quartier, et se rendirent prisonniers de guerre. Ils étaient au nombre de seize, et ils avaient douze canons de huit et de six, trois milliers de poudre, et dix de plomb.

Ste. Hélène, qui fut détaché ensuite avec cinquante hommes, ayant rencontré, sur la côte, un bâtiment qui n'était point gardé, s'y embarqua, avec sa troupe, et alla débarquer sans opposition, près du fort Rupert. Il donna aussitôt l'assaut à la place : la garnison, étonnée de cette hardiesse, se rendit sans coup-férir. Ce fort était rebâti tout nouvellement, et le canon n'y était pas encore monté sur les affûts.

D'Iberville, qui s'était embarqué en même temps, avec neuf hommes, dans deux canots d'écorce, avait rencontré, à l'ancre, un petit bâtiment où il y avait quatorze hommes, y compris le commandant de la Baie, et s'en était rendu maître, après une courte et faible résistance. Tous les Français se réunirent ensuite, s'embarquèrent sur les prises de Ste. Hélène et de d'Iberville, et allèrent attaquer le fort de Quitchitchouen, dont la garnison se rendit aussi, après s'être laissé canonner pendant quelque temps, à la condition d'entre envoyée au port Nelson. Les grands magasins des Anglais étaient dans cette place, et furent le principal fruit de l'expédition, qui rendit les Français maîtres de toute la partie méridionale de la Baie d'Hudson. On n'y trouva néanmoins que pour cinquante mille écus de pelletteries, soit, dit Charlevoix, que les sauvages n'y vinssent pas en grand nombre, soit que les Anglais ne sussent pas encore traiter avec ces peuples.

On se recria beaucoup, à la cour de Londres, sur cette entreprise, qui pourtant n'était qu'une représaille de la prise du fort de la rivière Ste. Thérèse. Il y eut des négociations, puis des arrangemens, dont le principal fut que le fort Nelson demeurerait commun aux deux nations, et qu'elles y pourraient faire le commerce en toute liberté. Le gouverneur et les principaux traitans du Canada réclamèrent contre cet arrangement,

parce qu'ils le trouvaient sujet à de grands inconvénients, et qu'ils étaient persuadés surtout que les Anglais n'y tiendraient pas. En effet, dit notre historien, dès l'année suivante, ils firent une tentative sur le fort de Quitchitchouen, qui portait le nom de *Ste. Anne*, depuis que les Français s'en étaient rendus les maîtres; mais ils y trouvèrent le brave d'Iberville, qui les repoussa avec perte, leur prit un bâtiment richement chargé, et brula le petit fort de *Charlestown*, qu'ils avaient bâti sur le bord de la mer, à quelques lieues de *Ste. Anne*.

Cette même année, 1687, M. Dénonville ayant reçu, en apparence, les secours qu'il avait attendus de France, se disposa à déclarer définitivement la guerre aux Iroquois. Il fit précéder cette déclaration d'une démarche, qui lui était ordonnée, à la vérité, mais qui portait de si frappants caractères d'inhumanité et d'injustice, qu'il aurait dû en prévoir les suites fâcheuses, et pu prendre sur lui d'en modifier au moins l'exécution.

Depuis longtemps, Louis XIV avait donné ordre que les prisonniers de guerre iroquois fussent envoyés en France, pour être mis aux galères; "parce que," disent les lettres royales, "ces sauvages étant forts et robustes, serviront utilement sur nos chiourmes."

"Dans quel code," s'écrie un historien, "est-il écrit que des prisonniers de guerre doivent être relégués parmi les coupables, et jetés au milieu de la lie des hommes?" Sans doute, ce code ne pourrait être que celui de la barbarie: mais il y a ici quelque chose de plus; ce n'est pas de prisonniers de guerre dont il s'agit, mais des chefs d'un peuple avec qui l'on est encore en paix, qu'on fait tomber dans le piège, par des discours trompeurs et perfides, et à l'égard desquels on viole le droit des gens, de la manière la plus indigne. Sous divers prétextes, le gouverneur général attira les principaux chefs des Iroquois à Catarouy, les fit enchaîner, conduire à Québec, par une forte escorte, et enfin embarquer pour la France, où les galères les attendaient. Ce qu'il y eut de pis, du moins quant aux conséquences, ce fut que M. Dénonville se servit pour cette affaire, du ministère de deux missionnaires, les PP. de Lamberville et MILLET; sans faire attention, non seulement qu'il mettait ces religieux en danger de perdre la vie, mais qu'il décréait, peut-être sans retour, aux yeux des sauvages, la religion qu'on leur prêchait depuis si longtemps, et qu'on avait tant à cœur de leur faire embrasser.

Le P. Millet, qui tomba, quelque temps après, entre les mains des Onneyouths, fut d'abord destiné au supplice du feu, et n'en fut préservé que par la générosité d'une matrone, qui l'adopta pour son fils. Le P. Lamberville, qui était demeuré entre les mains des Onnontagués, ne dut son salut et sa liberté qu'à la

grande estime et au sincère attachement qu'on avait pour lui dans ce canton. A la première nouvelle de ce qui venait de se passer à Catarocouy, les anciens le firent venir devant eux, et après lui avoir exposé, avec toute l'énergie d'une première indignation, le fait qu'ils venaient d'apprendre, l'un d'eux se leva et lui dit :—

“ Certes, Ondesson, tu ne peux disconvenir que toutes sortes de raisons nous autorisent à te traiter en ennemi ; mais nous ne pouvons nous y résoudre : nous te connaissons trop pour n'être pas persuadés que ton cœur n'a point eu de part à la trahison que tu nous a faite ; et nous ne sommes pas assez injustes pour te punir d'un crime dont nous te croyons innocent, que tu détestes, sans doute, autant que nous, et dont nous sommes convaincus que tu es au désespoir d'avoir été l'instrument. Il n'est pourtant pas à propos que tu restes ici ; tout le monde ne te rendrait peut-être pas la même justice que nous te rendons ; et quand une fois notre jeunesse aura chanté la guerre, elle ne verra plus en toi qu'un perfide, qui as livré nos chefs au plus indigne esclavage ; sa fureur tomberait sur toi, et nous ne serions plus les maîtres de t'y soustraire.”

Ils l'obligèrent à partir sur le champ, et lui donnèrent des guides qui le conduisirent par des routes détournées, et ne le quittèrent que quand ils l'eurent mis hors de tout danger.

(*A Continuer.*)

BIOGRAPHIE CANADIENNE.

A ce titre, qui paraîtrait annoncer d'autres articles de même genre, sinon de même étendue, que celui qui suit, il me semble entendre certains lecteurs se récrier et dire en eux-mêmes : quoi donc ! y a-t-il eu en Canada, parmi ceux des habitans du pays qu'on appelle proprement Canadiens, des grands hommes, des hommes illustres, dont les noms méritent de trouver place dans un dictionnaire biographique ? Pourquoi non ? leur répondrai-je : pourquoi les hommes, dans les mêmes situations, seraient-ils plus petits en Amérique, en Canada, qu'ils ne le sont en Europe ou en Asie ? ou plutôt, pourquoi faudrait-il qu'un homme fût beaucoup plus ici qu'il ne faut faire ailleurs, pour que son nom méritât de passer à la postérité ? Supposons, pour un moment qu'il le faille en effet : on sera encore forcé de convenir qu'un prélat qui a gouverné, pendant vingt ans, un diocèse renfermant plusieurs provinces, et exigeant, par l'état des choses, des changemens et des améliorations presque continuelles ; qui a fondé

un collège florissant, et bâti une grande et belle église ; qui a fait, en un mot, tout ce qui est rapporté dans l'article qu'on va lire ; on sera forcé, dis-je, de convenir qu'un tel homme mérite bien autant qu'on se souvienne de lui, après sa mort, que l'auteur de quelques épigrammes ou de quelques chansons, bonnes ou mauvaises ; quoique le premier soit né et soit mort en Canada, et que le second ait vécu en Italie, en France, ou en Angleterre.

Peut-être pourtant conviendra-t-on généralement que le dernier Evêque de Québec a réellement été un grand homme : mais on doutera, je veux dire, plusieurs douteront que notre pays ait fourni, auparavant ou simultanément, aucun Canadien digne d'une notice biographique. Je dis *auparavant* où *simultanément*, car pour un grand nombre de ceux qui vivent actuellement, ce doute serait tout-à-fait déraisonnable, pour ne pas dire ridicule. Et pour se convaincre que plusieurs de ceux qui les ont devancés ne sont pas non plus indignes de vivre dans notre mémoire et dans celle de notre postérité, qu'on ouvre un dictionnaire universel de biographie, et qu'on en lise seulement quelques pages : on y verra qu'il n'est pas nécessaire de faire plus, ni même autant, que n'ont fait plusieurs de nos compatriotes, pour y mériter au moins un petit article. A la vérité, dans plusieurs de ces dictionnaires, on ne trouvera pas même les noms du colonel DUNGAN, dont il est tant parlé dans notre histoire ; de notre gouverneur DE FRONTENAC, de notre chevalier d'IVERVILLE, &c. D'où vient cela ? c'est que l'histoire de notre pays est ignorée de tout le monde, excepté d'un petit nombre de nos concitoyens ; c'est que, comme le remarque judicieusement un écrivain moderne, "on n'est pas sorti du cercle de la vieille Europe ; c'est qu'on s'en est tenu aux éternelles annales de l'ancien monde." C'est enfin que nous n'avons pas fait comme nos voisins des Etats-Unis, qui ont écrit la biographie de leurs hommes illustres, et les ont par-là fait connaître aux auteurs d'ouvrages semblables en Angleterre et en France ; comme le prouve le XIX^e. tome (supplément) du dictionnaire biographique de MM. CHAUDON et DELANDINE. Mais ces auteurs, ou leurs successeurs, après avoir trop négligé le nouveau monde, ont donné dans l'excès opposé, en introduisant dans le volume supplémentaire dont je viens de parler, une foule de noms qui me paraissent peu dignes de la place qu'ils y occupent. Qu'on me permette de donner pour preuve de ce que j'avance les articles suivants :

DRINKER (Edward), remarquable par la longue durée de sa vie, mourut en 1782, âgé de 102 ans. Drinker s'était marié quatre fois, et avait eu dix-huit enfants, tous de sa première femme. Il avait vu ratifier le premier traité entre la France et les

Etats-Unis ; il vit ratifier le dernier traité de Guillaume PENN avec les Indiens, et il fut sujet de sept princes couronnés.

HOBART (Pierre), premier ministre de Hingham, Massachusetts, né en 1604, dans la ville de ce nom, en Angleterre, élève de l'université de Cambridge. Après avoir prêché quelques sermons, il retourna en 1635 dans son pays, pour y demander l'imposition des mains ; et dans la même année, il commença avec un nombre de ses amis, une nouvelle plantation à Hingham. Il y resta jusqu'à sa mort en 1679. Quatre de ses enfans ont été ministres.

Lockwood (Samuel), ministre d'Andover, Connecticut, né à Norwalk, gradué en 1745 au collège d'Yale, prit les ordres en 1749, et mourut en 1791. Il contribua en 1787, pour cent livres sterling aux dépenses du cabinet de physique de son collège. On a de lui un *Sermon sur la mort du colonel Williams*, 1755.

Remarquons que ces articles ne sont pas extraits d'une biographie américaine, où sans doute on les pourrait voir sans y trouver à redire, mais d'un dictionnaire universel de biographie. Or combien de nos compatriotes défunts, (car je ne parle pas de ceux qui vivent actuellement,) mériteraient autant, ou mieux, de figurer dans une biographie canadienne, que les sujets des paragraphes précédents, et de cent autres du même volume, même dans une biographie américaine. Qu'on ne s'étonne donc pas du titre donné à l'article qu'on va lire : s'il n'y a pas de *Biographie Canadienne* de faite, il y a certainement de quoi en faire une, quand même on n'y ferait entrer que des hommes nés et morts dans le pays.

M. D.

*NOTICE sur la vie de feu MONSIEUR J. O. PLESSIS,
EVEQUE DE QUEBEC.*

JOSEPH-OCTAVE PLESSIS naquit dans la ville de Montréal, le 3 Mars 1763. Ses vertueux parens lui inspirèrent, de bonne heure, une haute estime pour tout ce qui a rapport à la piété, et le confièrent, dans un âge encore tendre, à Messieurs du Séminaire de St. Sulpice, en Canada, qui prirent plaisir à cultiver les grands talens qu'ils reconnurent bientôt dans leur jeune élève. Ils remarquèrent en lui un tempérament robuste, une santé inaltérable, un courage à toute épreuve, un grand amour du travail, un cœur docile à la vérité, capable de résister à ses passions et de compatir au sort des malheureux ; un esprit avide des sciences et propre à les apprendre ; une âme née pour la vertu et faite pour la pratiquer : aussi, fit-il dans ses études des progrès si rapides, qu'il se trouva prêt à entrer dans l'état ecclésiastique

à un âge où un grand nombre de jeunes gens ne font que commencer à fréquenter les collèges.

Cette nouvelle situation lui procura des distinctions nouvelles ; et il professa avec applaudissement les *Humanités* et la *Rhétorique* au Collège de Montréal. Peu après, il fut se faire remarquer par nos Seigneurs les Evêques de Québec, dont trois se l'attachèrent successivement, en qualité de *Secrétaire du Diocèse*. C'est à l'école de ces dignes Prélats qu'il acquit cet assemblage de belles qualités qui le rendirent l'ornement de notre clergé ; cette dextérité dans les affaires, cette fécondité dans les moyens, cet esprit d'ordre et de détail, cette facilité à discuter les matières les plus abstraites, cette connaissance exacte de chaque partie du diocèse : c'est aussi à la suite de nos Evêques, et dans les bibliothèques de l'Evêché, qu'il puisa des connaissances aussi variées qu'approfondies sur les langues, l'écriture sainte, la théologie, les SS. Pères, le droit-canon, l'histoire ecclésiastique et profane, et même sur les lois civiles ; en sorte qu'il devint comme nécessaire au gouvernement épiscopal en Canada, et que, jeune prêtre encore, il vit rouler, pour ainsi dire, sur lui seul toutes les affaires du diocèse. Mais au milieu de tant d'occupations, jamais il ne négligea le soin de son avancement spirituel : tous les jours, il renouvelait sa ferveur par la célébration des saints mystères : jamais les affaires les plus pressantes ne lui firent omettre l'oraison mentale, ou les autres exercices de piété qu'il s'était prescrits par un sage règlement ; et il avait coutume de traiter d'abus monstrueux la pratique de certains savans, qui ne cherchent qu'à enrichir leur esprit, sans songer à la nourriture de leur âme.

Tant de vertus et de talens ne demeurèrent pas longtemps sous le boisseau. Après peu d'années de prêtrise, il fut nommé (en 1792) *Curé de Québec*, à la place de Messire AUGUSTIN HUBERT, si regretté pour ses bonnes œuvres. Mais le nouveau Curé ne dégénéra pas de l'ancien, par l'ordre qu'il mit dans l'administration d'une si grande paroisse. Il prévoyait pour lui et pour ses collaborateurs, la tâche journalière : assidu au pénible ministère du confessionnal, toujours prêt à distribuer le pain de la parole, à visiter les malades dans les hôpitaux, les prisons, les lieux les plus éloignés dans la ville et les fauxbourgs, il trouvait encore le temps de vaquer, chaque jour, à quelque étude analogue à son état, et d'augmenter la masse de ses connaissances théologiques et littéraires.

Cependant le siège de Québec vint à vaquer en Juillet 1797, par la démission du Titulaire, feu Monsgr. HUBERT. Monsgr. DENAUT devint par là-même Evêque en titre. Il lui fallait un Coadjuteur *cum futurâ successionē*, et déjà la voix publique nommait le Curé de Québec. En vain quelques personnes s'a-

visèrent d'intriguer, et le Duc de KENT (qui était alors dans cette Capitale,) de traverser une nomination si généralement désirée : la fermeté de l'Evêque Denaut déjoua les efforts de la cabale et ceux de la protection; et Mr. PLESSIS, ayant été présenté par lui, fut accepté par le gouvernement, comme COADJUTEUR de l'Evêque de Québec. Sa consécration, sous le titre d'EVEQUE de CANATHE, eut lieu le 25 Janvier 1801; ce fut vraiment une fête nationale. Parmi les spectateurs sans nombre, de toutes les communions, qui assistèrent à cette auguste cérémonie, on distingua les Officiers de sa Majesté, ayant à leur tête le Lieutenant Gouverneur de la Province, Sir ROBERT SHORE MILNES, Baronet : heureux présage de l'harmonie qui devait durer, pendant son épiscopat, entre l'Evêque catholique et le Représentant du Roi.

Pendant quelques années, l'Evêque de Canathe ne fit que partager les travaux de l'administration avec l'Evêque diocésain, Monsgr. PIERRE DENAUT : mais à la mort de ce Prélat, arrivée le 17 Janvier 1806, il prit d'une main ferme la conduite du diocèse, et commença cette carrière brillante de près de vingt ans, qui renouvela toute la face de l'Eglise du Canada. Placé à la tête d'un clergé respectable par sa vertu et sa science, il fit tout pour entretenir et augmenter en lui cette science et cette vertu : il veillait lui-même sur les écoles les plus célèbres du pays ; il assistait aux exercices littéraires des différents séminaires ou collèges, et se faisant rendre un compte exact des talents et de la piété des jeunes élèves, il choisissait pour l'état ecclésiastique ceux qui promettaient davantage. Dès ce moment, il ne les perdait plus de vue : il leur donnait un accès facile auprès de lui ; leur faisait lui-même d'excellentes conférences ; leur inspirait la piété, la régularité, l'amour de l'étude, l'union avec leurs confrères, le respect pour les anciens curés, et la soumission envers leurs supérieurs. Cette conduite, pleine de sagesse, le mettait en état de connaître tous ses coopérateurs, et de les employer ou de les placer à propos dans son immense diocèse. Tous les membres de son clergé n'étaient qu'une famille dont il était le père, et il eut toujours des entrailles paternelles pour chacun d'eux. Il assistait à leur sépulture, quand les circonstances le lui permettaient ; et jamais il ne leur rendit ces derniers devoirs, sans donner des larmes à la perte que faisait son Eglise.

La prospérité de l'Eglise du Canada était le principal objet de ses pensées : c'était le but de toutes ses entreprises. Si on le vit, dans un âge avancé, traverser l'Atlantique et se rendre à Rome, c'est que le bien de son Eglise exigeait une entrevue avec le Souverain Pontife. Dès lors, rien ne lui coûte : dépenses, dangers, fatigues, infirmités, tout est méprisé : il part, emportant les regrets et les bénédictions de tout son peuple, et il est le

premier Evêque de Québec qui va porter les hommages et la vénération de son Eglise sur le tombeau des SS. Apôtres. Comme autrefois St. Paul, il confronte sa doctrine avec celle du chef de l'Eglise universelle, et celle du Canada brille à Rome même dans la personne et le mérite de son Evêque. Ce fut dans ce voyage qu'il concerta avec les puissances ecclésiastique et civile la division du territoire étendu soumis à sa juridiction. Il se proposait plus de surveillance, plus d'ordre, plus de bien à faire, en y multipliant les Evêques : mais ce plan, approuvé en tout à Rome et en partie à Londres, ne reçut ici qu'un assentiment partagé. Il a été cependant suivi, et le temps fera connaître la sagesse de celui qui l'avait tracé : les générations futures en recueilleront les fruits, et béniront l'auteur de ce nouvel ordre de choses.

La vigilance et le zèle de ce digne Prélat ne se renfermaient pas dans le sanctuaire : ils s'étendaient encore au salut et au bonheur de tout son peuple. Pasteur de toutes les paroisses, il aimait à s'y acquitter de toutes les fonctions pastorales. Il prenait plaisir à distribuer, même dans une langue qui ne lui était pas familière (l'Anglais,) le pain de la parole, parce qu'il se croyait redevable à toutes ses ouailles ; et il le faisait avec la simplicité d'un père, l'exactitude d'un théologien, la majesté d'un orateur. C'est surtout dans ses visites pastorales qu'il se livrait sans relâche aux fonctions du saint ministère. Jamais l'embaras des affaires, ni les maladies, ni les guerres ne l'empêchèrent de visiter, chaque année, du moins une partie de son nombreux troupeau. Il n'est point d'église, même à plus de trois cents lieues à l'orient ou à l'occident de sa cathédrale, qu'il n'ait édifiée par ses exemples et ses instructions. Occupé, une année, à parcourir toutes les Missions de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick ; une autre, celles qui se trouvent jusqu'au Détroit et au-delà ; tantôt visitant les Postes de la Baie-des-Chaleurs ; plus souvent les paroisses de l'intérieur de son vaste diocèse ; on l'a vu affronter cent fois, dans ces courses, l'inconstance des saisons, la fureur des vents, la vicissitude des climats. L'année même qu'il mourut, accablé qu'il était d'infirmités toujours croissantes, il commença encore sa visite, et il répondit à son clergé, qui le conjurait avec larmes de ménager ses précieux jours : *Dum tempus habemus, operemur bonum.* (Galat. 6, 10.)

Aussi, les vœux qu'inspiraient aux fidèles l'amour et la reconnaissance l'accompagnèrent-ils dans toutes ces visites. Le regret paraissait peint sur le visage des bons habitants de nos campagnes, quand ils voyaient le père commun s'éloigner de leurs paroisses : tous sollicitaient ses bénédictions, et ils le suivaient en foule jusqu'à une longue distance de leur église. Mais, d'un autre côté, la joie brillait dans les yeux de tous ceux de la paroisse voisine, qui venait en masse au-devant de lui pour le rece-

voir ; et ce contraste frappant était pour le saint Evêque un triomphe plus doux que ce qu'on aurait pu lui dire de plus flatteur. Il n'est pas jusqu'à nos villes qui n'aient donné cet exemple d'enthousiasme pour leur Pasteur. Lorsqu'il arriva d'Europe, après plus d'un an d'absence, la ville de Québec parut toute en mouvement pour lui donner des témoignages de son allégresse. Plusieurs de ses citoyens les plus recommandables furent à sa rencontre jusqu'aux Trois-Rivières. Il trouva à Québec les quais couverts d'une population impatiente de recevoir son Pontife, et fut reçu au bruit des cris de joie et des acclamations d'une foule immense : quoiqu'il fût déjà nuit, la cathédrale se remplit en un moment ; et la multitude, prosternée devant le Seigneur, lui rendit mille actions de grâces de lui avoir conservé son Pasteur chéri.

Il n'était pas moins estimé du gouvernement, soit dans cette province, soit en Angleterre. Longtemps avant son élévation à l'épiscopat, il s'était concilié la confiance des Gouverneurs du pays, qui trouvèrent toujours en lui un sujet de sa Majesté d'une loyauté à toute épreuve, un savant estimable, un conseiller sage et prudent ; et, en cette considération, ils coopérèrent de tout leur pouvoir à son avancement. Placé ensuite entre le gouvernement et le peuple, il ménagea avec dextérité les intérêts de l'un et de l'autre, et sut plaire aux deux par son seul mérite, sans s'abaisser au métier de flatteur. Les différents Gouverneurs qui se succédèrent sous son épiscopat, le regardèrent comme un des premiers hommes du pays, et le recommandèrent comme tel au Cabinet britannique. Cette loyauté, qui ne se démentit jamais, eut occasion de paraître avec plus d'éclat pendant la guerre de 1812. Les services qu'il rendit, à cette époque, surpassèrent tout ce qu'il avait déjà fait pour son Roi et sa patrie. Après la guerre, sa Majesté crut devoir récompenser une si noble conduite, en lui donnant une place au Conseil-Législatif, et en le gratifiant d'une pension de £1000,—qu'il lui a plu de continuer à son vénérable successeur, Monseigneur BERNARD CLAUDE PANET.

Monseigr. PLESSIS profita de ces faveurs du gouvernement et du bon accueil qu'on lui fit à Londres, en 1819, pour consolider un établissement qu'il avait beaucoup à cœur,—le *Séminaire de Nicolet* ; et il obtint alors pour ce Collège des lettres d'amortissement, avec faculté d'acquérir pour cette maison des fonds du revenu annuel de £5000. Mais le Séminaire de Nicolet lui doit bien plus que cela : c'est Monsgr. PLESSIS qui l'a fait tout ce qu'il est. Cette maison, fondée d'abord en 1795 comme simple école élémentaire, par feu Messire BRASSARD, Curé de Nicolet,—convertie ensuite, en 1803, en collège par Monsgr. Denaut, d'heureuse mémoire,—était tombée, par accident, en

des mains étrangères, et risquait de perdre sa noble destination. Monsgr. PLESSIS s'en assura la propriété ; et, pendant dix-neuf ans, il soutint cet établissement aux dépens de son modique revenu, aidé du secours de ses amis. Mais surtout il veilla sans cesse à y faire fleurir les sciences et la piété. Choix de Supérieur, de Directeur, de Régens, tout était de lui ; et l'on peut dire qu'il était l'âme de cette maison. Sous la conduite de ce grand homme, elle fit des progrès considérables, et ses jeunes élèves marchèrent de pair avec ceux des anciens collèges de la Province. Nicolet n'a encore que vingt-quatre ans d'existence ; et déjà, il peut se glorifier d'avoir fourni au diocèse un Evêque recommandable, un grand nombre de Curés édifiants, des Missionnaires zélés, sans compter une foule de Laïcs habiles et vertueux dans nos villes et nos campagnes. C'est à Monseigr. PLESSIS que le Canada doit cette source de biens, qui ne tarira jamais.

Ce Prélat infatigable n'attendait pas qu'une œuvre fût terminée pour en commencer une autre. Nicolet n'était encore qu'au berceau, et déjà il pensait à construire une église et un presbytère dans le vaste fauxbourg de St. Roch, à Québec. Il est vrai qu'il ne pouvait réaliser que de faibles ressources pour une si grande entreprise : mais le besoin était pressant, et il se fondait sur les soins paternels de la divine providence. Il est encore vrai que Dieu, qui se plaît à éprouver ses plus fidèles serviteurs, permit un fâcheux accident, qui semblait devoir faire échouer cette glorieuse entreprise. L'édifice touchait à sa fin, quand un violent incendie n'en fit plus, en moins de deux heures, qu'une triste mâsure. Mais un tel échec ne fut pas capable de détourner ce grand homme du dessein qu'il avait conçu pour la gloire de Dieu. Il relève le courage des habitans de St. Roch, met à contribution ses amis, épuise ses propres finances ; et, par une espèce de miracle, que le Seigneur accorde à la persévérance, l'église projetée sort de ses ruines fumantes plus belle qu'elle n'était auparavant : le pieux Evêque a la consolation de la consacrer, au milieu des applaudissemens d'un peuple étonné du succès brillant de cette double entreprise.

St. Roch, Nicolet, n'absorbaient pas toute l'attention du Pontife à multiplier les établissemens religieux : son vaste génie embrassait toute l'étendue du diocèse. Ses lettres nombreuses et fréquentes suppléaient à sa présence, et tout allait par son ordre ; il prenait part à tous les sujets de joie et d'affliction qui arrivaient à son clergé, ou à son peuple. Mais rien ne l'affligeait tant que l'aveuglement des tribus payennes qui bordent principalement au nord, à l'ouest et au nord-ouest, les confins de ce pays. Depuis l'extinction des Jésuites, aucun missionnaire n'avait travaillé constamment à la conversion des infidèles. Le clergé peu nom-

breux du diocèse suffisait à peine pour la desserte des cures et des missions de l'intérieur : comment les Evêques de Québec n'auraient-ils pas regardé comme impossible ce que l'illustre défunt entreprit ensuite avec succès ? Par ses soins, une mission stable prit naissance à la *Rivière-Rouge*, dans le département du *Nord-Ouest* : un Evêque, des Missionnaires, annoncent depuis neuf ans le royaume du ciel à divers peuples barbares. Il est vrai que plusieurs de ces infidèles ne correspondent pas aux grâces qui leur sont offertes. La conversion des sauvages a toujours été difficile, à cause de leurs vices et de leur brutalité ; et des hommes apostoliques, tels que les R. P. BREBEUF et LAZEMANT, y ont travaillé de longues années, sans autre fruit que d'administrer le baptême à quelques enfans moribonds. On ne doit pas être étonné si la Mission de la Rivière-Rouge n'a pas encore fait tout le progrès qu'attendaient des personnes qui ne connaissent ni le génie, ni le caractère des barbares de cette contrée. Mais la sainte parole est annoncée ; sa semence y a été jetée ; le devoir du premier Pasteur est donc accompli : c'est maintenant à Dieu de donner l'accroissement et de faire connaître ses élus.

Je ne finirais pas, s'il fallait énumérer les bonnes œuvres dont il fut l'âme et l'instrument. Il faudrait parcourir tous les points de cet immense diocèse, et compter les paroisses nouvelles qu'il érigea, les églises qu'il fit bâtir, les prêtres qu'il forma, les écoles qui lui durent naissance, tels que les deux établissemens légués à la fabrique de Québec pour continuer cinq écoles, dont trois au fauxbourg St. Roch et deux dans celui de St. Jean ; maisons qu'il bâtit à même ses épargnes, pendant qu'il avait la cure de Québec, dont le revenu était, alors, bien au-dessous de ce qu'il est aujourd'hui. J'aurais à parler des vocations ecclésiastiques qu'il encouragea, des vierges sacrées qu'il dota, des travaux publics auxquels il contribua, des missions qu'il fonda, des sujets qu'il fournit aux diocèses voisins, . . . de tout ce qu'il fit enfin pour la gloire de Dieu, l'intérêt public et sa propre satisfaction. Il suffit de dire que sa vie entière a été une application continuelle à atteindre de si louables fins. Il y travaillait encore ! . . . lorsque le 4 DECEMBRE, 1825,—jour à jamais déplorable dans les fastes de l'Eglise du Canada,—vers les trois heures après-midi, il s'endormit, tout-à-coup, du sommeil des justes.

Cette mort inattendue causa un deuil général dans les villes et dans les campagnes. Des larmes abondantes coulèrent des yeux de plusieurs de leurs habitans ; et jamais homme ne fut plus universellement et sincèrement regretté. Messire TURGEON, qui avait été longtemps Secrétaire de l'illustre défunt, et son compagnon de voyages, fut le dépositaire de ses dernières volontés. Il permit, pour la consolation des habitans du fauxbourg St.

Roch, que le corps fût ouvert et que son cœur fût enfermé dans le mur de leur église. Un service fut chanté avec la plus grande solennité, dans la cathédrale, sur le corps, qui, ensuite, fut déposé dans une voute sous le sanctuaire. Le gouvernement même s'empessa de donner à cette cérémonie lugubre tout l'éclat possible, en y faisant rendre à l'Evêque catholique les honneurs militaires et civils dûs à son rang élevé. Bientôt les diverses églises du diocèse imitèrent à l'envi la cathédrale : plusieurs oraisons funèbres furent prononcées ; et les vertus de ce digne Evêque ne s'effaceront jamais de la mémoire de ceux qui l'ont connu.

Monseigneur PLESSIS était d'une taille médiocre et d'un embonpoint considérable. Sa figure annonçait de la grandeur et de la noblesse. La force de son tempérament fût telle, qu'il méprisa les infirmités qui le minaient sourdement et causèrent à la fin sa mort subite. Avec un génie vaste et fertile en ressources, il conduisait chaque paroisse, chaque mission, chaque école même, comme s'il n'avait eu que d'elle à s'occuper. Son sang-froid imperturbable le rendait propre à juger sainement des choses ; et son œil perçant envisageait les hommes sous leur vrai point de vue. Il possédait cette force d'âme qui subjugué et domine.

Sa présence commandait le respect ; mais la conversation ne languissait pas en sa compagnie. Son entretien était spirituel et intéressant, semé d'anecdotes et de réflexions judicieuses.— Doué d'une mémoire étonnante, il citait, selon l'occasion, plusieurs morceaux des auteurs classiques qu'il avait appris dans sa jeunesse ; et il répondit, plus d'une fois, sur le champ, aux consultations,—appuyant ses décisions de nombreuses autorités.

Ses occupations continuelles ne lui ont pas permis de communiquer au public le trésor de son érudition. Il a néanmoins composé, outre ses *Mandemens*, plusieurs *Discours* d'appareil, qui n'auraient pas été indignes du siècle de LOUIS XIV. On a de lui d'excellents *Sermons latins*, prononcés dans diverses réunions du clergé. Le volumineux recueil de ses *Lettres*, qui se conserve dans les archives de l'Evêché, offre une source abondante de lumières, et sera toujours d'une grande utilité à ses successeurs.

D'habiles artistes, Canadiens et Etrangers, ont employé le pinceau et le burin pour nous conserver ses traits ; et les citoyens de Québec lui ont érigé un monument dans l'Eglise de St. Roch, au lieu même où le cœur du saint Prélat est déposé.

C. L.

Québec, Juin, 1827.

MOIS D'AOUT.

AOUT, *ab Augusto*, d'Auguste. Il s'appellait avant *Sextilis*, étant le sixième dans l'ordre des mois. Cérès présidait à celui-là. AUSONE le caractérise par un homme nu, qui plonge la bouche dans une large tasse pour boire et se rafraîchir. On lui a donné, pour la même raison, un éventail fait de queue de paon. Voici l'allégorie des modernes. Son habillement est de couleur de feu, sa couronne de roses de Damas, de jasmin, &c. Le chien placé près de la figure annonce que c'est le temps de la caucule. On lui donne pour signe la Vierge, à laquelle on fait tenir un épi, pour marquer le temps de la moisson. WINCKELMAN propose, pour désigner ce mois, un aigle exerçant ses petits au vole, parce que cet oiseau, qui fait son nid au commencement du printemps, couve pendant trente jours, et que ses petits ne sont en état de voler et de chercher leur nourriture qu'au bout de six mois, c'est-à-dire au mois d'Août. CL. AUDRAN a dessiné ce mois et les autres, que son frère, J. AUDRAN, a gravés, et qu'on a exécutés en tapisserie. On trouvera à chaque mois l'idée de chacune de ces estampes. Voici comment il figure le mois d'Août : Cérès est caractérisée par son habit blanc, son flambeau, sa gerbe et sa faucille. Au-dessous sont les dragons de son char. Ses attributs sont la charrue, le joug, le fléau, &c. les épis, les pavots, et autres fleurs dont on faisait des couronnes à cette déesse.

L'ORANG-OUTANG.

(*Extrait en substance des " Merveilles du Monde."*)

Ce singulier animal, auquel on donne le nom de *satyre*, de *grand singe*, d'*homme des bois*, d'*homme nocturne*, d'*orang-outang*, (homme sauvage,) est de tous les singes celui qui ressemble le plus à l'homme. Aussi a-t-il attiré et attirera-t-il toujours l'attention des naturalistes. Il est originaire de la partie méridionale de l'Afrique et de l'Asie. Il habite les forêts, et s'y nourrit de fruits. Sa taille, lorsque sa croissance est finie, est d'environ six pieds. Sa peau est d'un brun obscur ; sa figure pelée, ses mains et ses pieds, semblables à ceux de l'homme. Cependant lorsqu'on examine, avec les lumières de l'anatomie, ces deux dernières parties, on voit que la nature les a formées pour qu'il marche comme les autres quadrupèdes, et non pour qu'il aille sur les pieds de derrière. A la vérité, M. de BUFFON donne

aux singes, dont l'orang-outang est l'espèce perfectionnée, la propriété particulière de marcher en se tenant debout, et l'on est forcé de convenir avec ce savant, qu'effectivement l'orang-outang se tient plus habituellement et plus facilement sur ses pieds de derrière qu'aucun autre quadrupède.

L'orang-outang, apprivoisé, perd la dégoûtante férocité que l'on remarque dans les magots et les guenons. Il est doux, docile, et apprend à rendre une infinité de petits services domestiques, comme rincer des verres, donner à boire, tourner la broche, &c. M. LEGUAT parle, dans ses Voyages, d'un orang-outang, qu'il dit avoir vu à Java, et qui était très extraordinaire. C'était une femelle; elle était de grande taille, et marchait souvent fort droit sur ses pieds de derrière. Elle n'avait d'autre poil sur le visage que celui des sourcils, et ressemblait assez, en général, à ces faces grotesques des femmes hottentotes que l'on voit au Cap. Elle faisait, tous les jours, proprement son lit, s'y couchait, la tête sur un oreiller, et se couvrait d'une couverture. Quand elle avait mal à la tête, elle se la serrait d'un mouchoir, et rien n'était aussi plaisant que de la voir ainsi coiffée dans son lit.

GEMELLI CARRERI dit avoir vu un orang-outang qui se plaignait comme un enfant, et qui marchait sur ses pieds de derrière, en portant sa natte sous son bras, pour se coucher et pour dormir. Il dit aussi que lorsque ces animaux ne trouvent plus de fruits sur les montagnes et dans les bois, ils vont au bord de la mer, où ils attrapent des crabes ou des huîtres, et autres coquillages semblables. S'il arrive qu'ils prennent une huître de l'espèce de celles qu'on nomme *taclavo*, qui pèsent plusieurs livres, et qui sont souvent ouvertes sur le rivage, la crainte où ils sont qu'elles ne leur saisissent la patte, en se refermant, les engage à jeter dans la coquille une pierre qui l'empêche de se fermer, et alors ils la mangent sans risque.

Les orangs-outangs sauvages sont plus méchants sur les côtes de la rivière de Gambie que dans aucun autre endroit de l'Afrique. Les Nègres les redoutent, et ils ne peuvent aller seuls dans la campagne, sans s'exposer à être attaqués par ces animaux, qui leur présentent un bâton et les forcent de se battre. Souvent on leur voit porter sur des arbres des enfans de sept à huit ans, qu'on a une peine incroyable à leur ôter. Aussi la plupart des Nègres croient-ils que c'est une nation étrangère, qui est venue s'établir dans leur pays, et que s'ils ne parlent pas, c'est qu'ils craignent qu'on ne les oblige à travailler.

L'orang-outang que M. de Buffon a vu, et dont il parle dans son Histoire naturelle, était doux et affectionné. Son air était mélancolique, sa démarche grave, ses mouvemens mesurés, et il différait essentiellement de tous les autres singes. Il n'avait ni

l'impatience du magot, ni la méchanceté des babouins, ni l'extravagance des guenons. Il n'était pas nécessaire de le battre pour le faire agir : les signes et les paroles suffisaient. Il présentait sa main pour reconduire les personnes qui venaient le visiter, et se promenait avec elles, comme de compagnie. Il s'asseyait à table, déployait sa serviette, s'en essuyait les lèvres, se servait de la cuillère et de la fourchette pour porter à sa bouche, versait lui-même sa boisson dans son verre, le choquait lorsqu'il y était invité, allait prendre une tasse et une soucoupe, l'apportait sur la table, y mettait du sucre, y versait du thé, le laissait refroidir pour le boire, et tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître, et souvent de lui-même. Il ne faisait de mal à personne, s'approchait même avec circonspection, et se présentait comme pour demander des caresses.

Deux petits orangs-outangs achetés par M. DE LABROSSE, faisaient d'eux-mêmes, à ce qu'il assure, une grande partie des choses que nous avons racontées ci-dessus. Mais indépendamment de cela, ils avaient, lorsqu'ils étaient à table, assez d'esprit et de malice pour se faire entendre des mousses, et les obliger à leur donner ce dont ils avaient besoin ; et si, par malheur pour eux, ces enfans refusaient de les satisfaire, ils se mettaient en colère, leur saisissaient les bras, les mordaient, et les abattaient sous eux. Le mâle fut malade en rade ; il se faisait soigner comme une personne ; il fut même saigné deux fois au bras droit ; et depuis ce moment, chaque fois qu'il se trouvait incommodé, il montrait son bras pour qu'on le saignât, comme s'il eût su que cela lui avait fait du bien.

Mr. Henri GROSSE, dans son Voyage aux Indes orientales, dit que M. HORNE, gouverneur de Bombay, avait deux orangs-outangs, l'un mâle et l'autre femelle, qui par leur mélancolie, faisaient voir clairement qu'ils sentaient leur captivité. Ils faisaient leur lit avec soin, dans la cage où ils étaient renfermés ; ils montraient de la pudeur, et la femelle étant morte de maladie sur le vaisseau, le mâle donna toutes sortes de signes de douleur, et prit tellement à cœur la mort de sa compagne, qu'il refusa de manger, et ne lui survécut pas de deux jours.

François PYRAND rapporte qu'il a vu des orangs-outangs qui avaient une telle industrie, que lorsqu'on les instruisait de jeunesse, ils servaient comme une personne ; qu'ils pilaient ce qu'on leur donnait à piler dans des mortiers, et qu'ils allaient chercher de l'eau à la rivière, dans de petites cruches, qu'ils portaient toutes pleines sur leurs têtes ; mais que si on ne les leur prenait pas, dès qu'ils étaient arrivés à la maison, ils les laissaient tomber ; et qu'à la vue de la cruche renversée et rompue, ils se mettaient à crier et à pleurer.

Maintenant que nous avons cité tout ce qui peut prouver une grande ressemblance entre cet animal et l'homme, il nous reste à exposer toutes les différences qui l'éloignent de notre espèce. Elles existent à l'extérieur dans le nez, qui n'est pas proéminent ; le front, qui est trop court ; le menton, qui n'est pas relevé à sa base ; les oreilles proportionnellement trop grandes ; les yeux trop voisins l'un de l'autre ; l'intervalle entre le nez et la bouche, trop étendu ; les cuisses trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, la paume de la main trop longue et trop serrée ; les pieds plutôt faits comme des mains que comme des pieds humains. Quant à l'intérieur, les différences sont également nombreuses. La plus remarquable est que l'orang-outang a treize côtes, tandis que l'homme n'en a que douze.

RECETTES UTILES.

MOYENS DE DETRUIRE LES PUNAISES.

MR. BIBAUD,—La *Bibliothèque Canadienne* a déjà indiqué un moyen de détruire cet insecte incommode. Ce moyen, pris du *London Journal of Arts*, est inséré au Tome III. page 220 du vôtre. Voici quelques autres recettes qui, mises en œuvre, peuvent nous promettre des nuits plus tranquilles : elles sont également extraites de publications européennes très recommandables.

UN SOUSCRIPTEUR DE CHANBLY.

1^{ère}. Recette.—Prenez un demiard d'esprit de vin rectifié au premier degré, qui brulera entièrement et ne laissera aucune humidité, et un demiard d'huile nouvellement distillée, ou d'esprit de térébenthine ; mêlez le tout ensemble, et cassez-y, en petites parcelles, une demi-once de camphre, qui s'y dissoudra en quelques minutes ; brassez bien le tout, et avec un morceau d'éponge ou une brosse, que vous tremperez dans une partie de ce mélange, lavez bien le lit ou le meuble où se trouvent les punaises, et elles seront infailliblement détruites, ainsi que leurs œufs, quelque quantité qu'il y en ait. Avant de frotter les meubles, &c. de ce mélange, il faut avoir soin d'en bien ôter toute la poussière, avec une brosse, ou autre chose : par ce moyen on évite de faire la moindre souillure, la moindre tache, ou le plus petit dommage au plus beau lit de soie ou de damas.

L'odeur que répand ce mélange n'est point malsaine, et se dissiperait en deux ou trois jours. Il ne faut pas oublier de bien remuer le mélange avant de s'en servir, et de ne s'en servir que

de jour, et non à la chandelle, de peur d'accident.—*Traduit du London Magazine.*

2de. Recette.—Voici un moyen que l'on indique pour faire mourir les punaises, qui n'est point sujet à répandre de mauvaise odeur. On prend une once de vif-argent, et le blanc de cinq ou six œufs : on bat bien le tout ensemble, jusqu'à ce qu'on ne voie plus de globules de vif-argent ; ensuite on frotte toutes les jointures et toutes les fentes avec cette pommade mercurielle ; et, dès la première application, presque toutes les punaises sont détruites.—*Journal Français.*

MOYENS DE DETRUIRE LES RATS ET LES SOURIS.

Quelques personnes prennent les rats et les souris, en plaçant un grand vase rempli d'eau, dont l'ouverture soit plus étroite que le fond : ils mettent sur cette eau une planche légère, ou un liège qui en couvre toute la surface : ils attachent sur ce liège un appât ; l'animal se fiant sur l'apparence de ce terrain solide, avance pour manger l'appât ; mais le liège plongeant sous lui, il tombe dans l'eau et se noie : l'appât surnage et présente aux autres, qui veulent venir le manger, un nouveau précipice.

Voici un autre procédé singulier ; il ne s'agit que de transformer un fripon de rat en destructeur de son espèce. Il faut pour cet effet attraper une douzaine de rats vivants, les enfermer dans quelque vaisseau, dont ils ne puissent sortir, et les y laisser tous ensemble sans aucune nourriture. On verra, au bout de quelques jours, qu'ils commenceront à se manger les uns les autres. Lorsqu'on verra que le plus vigoureux sera resté seul de sa bande, on le lâchera dans la maison : accoutumé au sang et au carnage, il ne cherchera pour autre nourriture que ses semblables ; s'introduira au milieu d'eux, et les détruira jusqu'au dernier. Lorsque la maison sera bien nettoyée, il ne s'agira que de tâcher d'attraper ce ratophage et d'en faire justice.

Le moyen facile, dit-on, pour exterminer les souris, est de brûler dans les chambres et dans les greniers qu'on veut purger de ces ennemis domestiques, trois ou quatre poignées de bruyère un peu verte, de façon que la fumée puisse pénétrer suffisamment dans tous les coins et recoins.—*Dictionnaire de l'Industrie.*

REMEDE contre le mal occasionné par la piqure des MARINGOUINS.

“ Depuis que je suis à Sorel,” m'écrivait dernièrement un ami, “ je ne vis plus : les *maringouins* nous dévorent. Vous ne sauriez croire les impatiences qu'ils nous causent, les juremens qu'ils nous font faire, par les souffrances qu'ils nous font éprouver, le jour, et le malaise ou les inquiétudes où ils nous mettent

et tiennent, toute la nuit. Quelle maudite engeance que celle de ces pompiers de sang humain ! C'est vraiment commencer son enfer de son vivant que d'habiter parmi eux ; car dans une telle société, on ne peut espérer de faire son salut : et pourtant vous savez, mon ami de collège, que j'ai de bonne heure formé la ferme résolution de ne point habiter les *pays chauds*, qui sont si contraires à mes goûts, mes habitudes, et, mieux que tout cela, à ma constitution. A mon secours, mon cher ami ; vite, s'il vous plaît. Si vous connaissez quelque préservatif *contre la piqure* (je dirais presque la *morsure*) de cette infernale *vermine*, comme on les appelle ici, faites-m'en donc part, sans délai."

Voulez-vous bien, Mr. Bibaud, rendre cette lettre publique, ainsi que ma réponse, qui, contenant une prescription pour l'âme et le corps à la fois, peut être utile à tant de nos semblables ! et qui mérite par cela même d'être conservée et disséminée pour le bonheur en ce monde et le salut dans l'autre des générations présentes et futures !

"Si je ne connais pas," mon cher ami, "*de préservatif contre la piqure des maringouins*, on enseigne *contre le mal qu'elle occasionne*, outre la PATIENCE et la RESIGNATION, que vous ne me paraissez pas connaître, l'application sur la plaie (qu'il faut d'abord sucer) de feuilles odorantes et douces, comme celles du *cassis* et du *persil*, qu'on écrase par le frottement et dont on insère ainsi le suc dans la plaie. A défaut de ces feuilles, dit LE BON JARDINIER, que je copie, on frotte la plaie avec de la terre.

Tenez ferme, mon ami, à votre bonne résolution de collège, et suivez ma prescription."

UN COPISTE.

JARDINAGE.

DE LA TRANSPLANTATION DES ARBRES.

QUEBEC, 21 Avril, 1827.*

MR. BIBAUD,—Désirant planter ici un verger de vos excellentes pommes de Montréal, je madressai, l'an dernier, à Mr. DONNELLAN, que l'on me dit être, sans contredit, le premier pépiniériste de votre ville. Les arbres qu'il m'envoya avaient la plus belle apparence du monde. Je me hâtai de les mettre en place. De *trente* de ces arbres que j'ai ainsi plantés, *dis* seulement paraissent avoir pris racine et promettre de me don-

* Cette communication, qui nous avait été remise à temps, s'était perdue dans nos papiers : mais si elle est publiée trop tard pour le printemps, elle ne l'est pas trop tôt pour l'automne, saison où l'on transplante aussi.

ner du fruit ; les *vingt* autres. . . . il faudra en faire des fagots ; et pourtant *PAT*, mon bon *Pat*, le Nestor et le Phénix des Jardiniers de dix lieues à la ronde, soutient, *mordicus*, qu'il n'y a ni de sa faute, ni de celle de *Mr. Donnellan*, son compatriote, qui, "*ERIN GO BRAGH!*" dit-il, "est aussi honnête que je suis fidèle." Tout cela est bien beau, sans doute,—bien vrai, peut-être ; mais tout cela ne fait pas, ni ne fera, je crains fort, bourgeonner mes arbres morts. *Pat* même en paraissant à la fin convaincu, qu'ai-je fait aussitôt, pour déchagriner *Pat*, rétablir l'honneur de *Mr. Donnellan* et faire verdier mon verger ?—Hé ! j'ai fait, *Mr. Bibaud*, ce que tant d'autres auraient fait à ma place, vous le premier : j'ai écrit, il y a quelques jours, au même jardinier, pour de nouveaux plants ; mais ayant appris qu'il se faisait un plaisir de donner des "*Instructions* sur la transplantation, &c." à quiconque lui en demandait, je l'ai prié d'en joindre une copie à son envoi. Je vous les adresse pour publication dans votre *Bibliothèque Canadienne*. Je ne dis point que sa recette soit nouvelle, originale, ou le fruit de son expérience personnelle ; mais enfin il la recommande et elle peut être bonne : la voici donc en anglais ; veuillez bien la traduire pour vos lecteurs Canadiens.

Votre Serviteur, P.

INSTRUCTIONS.—"*Make a circular hole, large enough to receive all the roots freely, without touching the sides. Then trim the roots, if any of them should be broke or too stragling. Let one person hold the tree erect whilst another casts in the earth, previously breaking it fine. Let it be settled in equally between all the roots, by gently and frequently shaking the tree a little up and down, which will cause the mould to settle in close about all the small roots and fibres ; and also to raise the tree gradually up, that the crown of the roots may not be more than about 3 inches below the general surface. When the hole is filled up, tread it gently, first round the outside, then near the stem of the tree, forming the surface a little hollow to admit gooding water, if found necessary, with more convenience ; and be sure to have some rotten dung laid on the surface, about two inches thick and the weadth of the hole : and next fall point in the same dung lightly, which will help the trees in their growth, next year. Put a good stick to each tree, to keep the wind from blowing them about.*" J. D.

Traduction.—Faites un trou circulaire assez grand pour recevoir librement les racines sans qu'elles touchent aux côtés. Placez les racines convenablement, si quelques unes se trouvent rompues, trop écartées ou rapprochées. Qu'une personne tien-

ne l'arbre, tandis qu'une autre jette la terre dans le trou, après qu'elle aura été broyée. Il faut secouer l'arbre doucement et fréquemment, pendant qu'on remplit le trou, afin que la terre soit également répartie entre les racines, et se presse contre les radicules et les fibres. Il faut aussi soulever l'arbre graduellement, afin que la couronne ou le sommet des racines ne soit pas plus d'environ trois pouces au-dessous de la surface générale. Lorsque le trou est rempli, marchez dessus légèrement, d'abord au-dehors, ensuite près du tronc de l'arbre, formant une surface un peu concave, afin que l'eau y pénètre, s'il est nécessaire, plus aisément. Répandez sur la surface du trou, du fumier pourri, à l'épaisseur d'environ deux pouces ; et l'automne suivant, remuez, ou piquez ce même fumier légèrement ; ce qui aidera à la crue des arbres, l'année suivante. Plantez un bon piquet auprès de chaque arbre, et attachez l'y, afin que le vent ne les puisse pas abattre.

LA GLOIRE.

A UN POETE EXILE'.

GENEREUX favoris des Filles de mémoire,
Deux sentiers différents devant vous vont s'ouvrir :
L'un conduit au bonheur, l'autre mène à la gloire ;
Mortels, il faut choisir,

Ton sort, ô Manoël ! suivit la loi commune ;
La muse t'enivra de précoces faveurs ;
Tes jours furent tissus de gloire et d'infortune,
Et tu verses des pleurs !

Rougis plutôt, rougis d'envier au vulgaire
Le stérile repos dont son cœur est jaloux :
Les dieux ont fait pour lui tous les biens de la terre,
Mais la lyre est à nous.

Les siècles sont à toi, le monde est ta patrie.
Quand nous ne sommes plus, notre ombre a des autels,
Où le juste avenir prépare à ton génie
Des honneurs immortels.

Ainsi l'aigle superbe au séjour du tonnerre
S'élance, et, soutenant son vol audacieux,
Semble dire aux mortels : Je suis né sur la terre,
Mais je vis dans les cieus.

Oui, la gloire t'attend ; mais arrête, et contemple
A quel prix on pénètre en ces parvis sacrés ;
Vois : l'infortune assise à la porte du temple
En garde les degrés.

Ici, c'est ce vieillard que l'ingrate Ionie
A vu de mer en mer promener ses malheurs :
Aveugle, il mendiait au prix de son génie
Un pain mouillé de pleurs.

Là le Tasse, brûlé d'une flamme fatale,
Expiant dans les fers sa gloire et son amour,
Quand il va recueillir la palme triomphale,
Descend au noir séjour.

Partout des malheureux, des proscrits, des victimes,
Luttant contre le sort ou contre le bourreau :
On dirait que le ciel aux cœurs plus magnanimes
Mesure plus de maux.

Impose donc silence aux plaintes de ta lyre :
Des cœurs nés sans vertu l'infortune et l'écueil ;
Mais toi, roi détrôné, que ton malheur t'inspire
Un généreux orgueil !

Que t'importe après tout que cet ordre barbare
T'enchaîne loin des bords qui furent ton berceau ?
Que t'importe en quels lieux le destin te prépare
Un glorieux tombeau ?

Ni l'exil, ni les fers de ces tyrans du Tage,
N'enchaîneront ta gloire aux bords où tu mourras :
Lisbonne la réclame, et voilà l'héritage
Que tu lui laisseras !

Ceux qui l'ont méconnu pleureront le grand homme ;
Athènes à des proscrits ouvre son Panthéon ;
Coriolan expire, et les enfants de Rome
Revendiquent son nom.

Aux rivages des morts avant que de descendre,
Ovide lève au ciel ses suppliantes mains :
Aux Sarmates grossiers il a légué sa cendre,
Et sa gloire aux Romains.

LA VIE.

Vers écrits en 1779, par un jeune Ecolier Canadien de Montréal, dont je tairai le nom, parce qu'il vit encore, et que je veux lui reprocher, (sans le faire connaître,) de n'avoir pas cultivé le talent bien décidé pour la poésie, que ce brillant début annonçait. . . .

SAT EST.

De la vie à la mort et du néant à l'être,
 Que l'étendue est immense à mes yeux !
 Oh ! si l'homme, avant que de naître,
 Avait le pouvoir de connaître
 La chaîne de douleurs qui l'attend en ces lieux !
 Dans la nuit du chaos, mille fois plus heureux,
 Loin d'oser fournir la carrière,
 Pour se mettre à l'abri du sort le plus affreux,
 Avec horreur, il fuirait la lumière.
 Hé ! qu'est-il, en effet, sur ces bords malheureux,
 Qui puisse exciter notre envie ?
 Exister un moment, est-ce bien une vie ?
 Une vie ! .. Oh ! non, mais, un tourment rigoureux.

F.

 AGRICULTURE.

DES ENGRAIS DE NATURE VÉGÉTALE.

Les différents engrais contiennent différentes proportions des élémens nécessaires à la végétation, et c'est d'après ces proportions qu'on doit déterminer leur emploi dans l'agriculture. Détaillons donc la nature et les propriétés des engrais les plus connus, et nous trouverons aisément la meilleure manière de nous en servir.

Les plantes vertes et succulentes, contiennent beaucoup de sucre, de mucilage, et de fibres ; on ne peut donc les employer trop tôt après leur mort. Si on veut enrichir un sol avec des herbes vertes, on doit les enfouir quand elles boutonnent, parce qu'alors les plantes et leurs feuilles contiennent plus de matière nourrissante. Les herbes vertes, celles qu'on arrache dans les étangs et dans les fossés, les taillures de hayes, &c. doivent être employées de suite ; elles se décomposent graduellement dans le sol, et la fermentation insensible qu'elles occasionnent rend les fibres ligneuses plus solubles, sans occasionner l'évaporation de trop de gaz élastique. Ainsi lorsque d'anciens pâturages sont

mis en culture, le sol qui s'était déjà enrichi par la mort et le dépérissement des plantes, reçoit une augmentation de nourriture par la décomposition des feuilles, des tiges et des racines de celles qu'on y entère, décomposition qui ajoute au sol des matières sucrées, mucilagineuses et extractives.

Les gâteaux de toute espèce de graine dont on a retiré de l'huile, sont un engrais utile, parce qu'ils contiennent beaucoup de mucilage, d'albumen, et un peu d'huile. On doit les employer récemment faits, et aussi secs que possible ; on les réduit en poudre et on les sème, en même temps que les navets, &c. &c.

La poussière des brasseurs est principalement formée par les petits radicles qui se sont séparés du grain ; elle doit contenir beaucoup de matière sucrée, et doit être employée sèche pour que la fermentation ne détruise pas l'effet qu'on en attend.

Les gâteaux de graine de lin sont trop utiles à la nourriture des animaux pour être employés comme engrais.

L'eau dans laquelle on a fait rouir le chanvre et le lin, afin d'en séparer leurs fibres, doit être propre à la végétation, puisqu'elle contient de l'albumen et beaucoup de matière extractive ; elle se putréfie aisément, et doit donc être employée aussitôt que possible.

Les plantes que la mer rejette sont employées comme engrais sur presque toutes les côtes. Elles contiennent du mucilage, de l'eau dont le goût est empireumatique, point d'ammoniac, et leurs cendres donnent du sel marin, du carbonate de soude, et une matière charbonneuse : les gaz ne s'en détachent qu'en très petite quantité, mais cet engrais dure peu, tout au plus l'année, parce qu'il contient trop d'eau. Il se décompose promptement à l'air, et les fermiers de l'ouest de l'Angleterre l'emploient aussitôt qu'ils peuvent se le procurer. Les bons effets de cet engrais sont dûs à l'acide carbonique, et au mucilage qu'il contient.

Les pailles sèches de froment, d'avoine, d'orge, de fèves, de pois, et de foin gâté, ou de toutes espèces de végétaux du même ordre, sont toujours un excellent engrais. On veut en général que ces substances fermentent avant de les employer ; mais on peut douter de la vérité de ce principe ; on pourrait même assurer que la paille de différentes récoltes enfouie de suite dans la terre donnerait plus de nourriture aux plantes. En faisant fermenter la paille, elle devient plus facile à employer, mais elle perd une grande partie de la matière nutritive. Le fumier de paille produira peut être plus à la prochaine récolte, mais le sol sera moins enrichi que si on enterre la paille bien coupée et bien divisée.

Les fibres ligneuses paraissent être les seuls produits des végétaux qui aient besoin de la fermentation pour leur servir de nourriture. L'écorce de tanneur est de cette espèce. M. YOUNG

assure qu'elle est nuisible à la végétation, parce qu'elle contient trop de matières astringentes ; ce qu'il y a de sûr c'est que cette écorce ne contient plus de matière soluble, dont elle a été privée par l'action de l'eau. Les matières tourbeuses sont du même genre ; elles peuvent rester des années entières exposées à l'action de l'air et de l'eau sans éprouver aucun changement. Les fibres ligneuses ne fermentent que quand elles sont mêlées avec du mucilage, des parties sucrées, albumineuses, &c. On peut donc conclure qu'on pourra rendre des terrains tourbeux susceptibles de fermenter, en y mêlant du fumier, ou toute autre matière plus aisée à passer à l'état de putréfaction : et s'il existe encore quelques végétaux vivants dans ces sortes de terrains, la fermentation aura lieu plutôt. Nous verrons dans la lecture prochaine que l'emploi de la chaux est le meilleur moyen de rendre soluble les fibres du bois.

Les cendres, même celles qui contiennent encore beaucoup de charbon, sont, dit-on, un bon engrais. Leur utilité vient sans doute de l'état de division qu'elles donnent à la terre, et du charbon qu'elles contiennent, qui en absorbant l'oxygène, devient acide carbonique.

LEÇONS DE CHIMIE.

DES NOMS PROPRES DE LIEUX EN CANADA.

(Traduit librement du Canadian Review, N^o. II.)

Choniamque omnem trojano à Chaone dirit. — VIRGIL.

On a toujours été persuadé, depuis le temps de LOCKE, que les définitions exactes des termes ont été une des grandes causes des progrès prodigieux que l'esprit humain a faits dans les sciences mathématiques ; et qu'au contraire, l'usage vague et indéfini des mots a donné lieu à la plus grande partie de la confusion qui a accompagné les discussions des sujets de morale et de métaphysique. Nous sommes en outre persuadés que la géographie deviendrait plus facile, si les noms des lieux étaient fixes, déterminés, et permanents. Il ne nous sera pas difficile de trouver dans l'histoire des faits au soutien de notre opinion.

Les noms des principales rivières et montagnes de l'Europe sont demeurés les mêmes, depuis les premiers temps historiques jusqu'à ce jour. En lisant TITE-LIVE, TACITE, ou HERODOTE, l'écolier n'a pas besoin de recourir à des systèmes de géographie ancienne, ou de consulter les notes élaborées des commentateurs, pour reconnaître le cours des rivières, ou la situation des montagnes dont parlent ces auteurs, en traitant de

L'Europe. Le Rhin, le Danube, l'Ebre, le Rhône, la Vistule, les Alpes, les Pyrénées, se reconnaissent sans l'aide d'un dictionnaire. Il en est autrement des noms de pays, de districts et de villes. Tous ces noms ont été ou entièrement changés, ou tellement métamorphosés, par les dialectes barbares que parlaient les conquérans de l'empire romain, qu'il est souvent très difficile, et quelquefois absolument impossible, de découvrir la situation des lieux dont ces auteurs anciens font mention. L'incertitude, l'embarras et la confusion qui résultent de ce changement de noms sont tels, qu'il a fallu de longs et laborieux commentaires pour expliquer la géographie des auteurs classiques. Celui qui veut connaître avec précision les limites des provinces et districts dont parlent les auteurs grecs et latins, le lieu des batailles qu'ils décrivent, et les autres objets remarquables dont ils font mention, doit consacrer sa vie à de pénibles recherches sur le sujet. Et malgré ces recherches, la situation de plusieurs objets intéressants demeure enveloppée dans une obscurité impénétrable. Tels sont en partie les inconvéniens provenus du changement des noms des lieux.

Aucun de ces changemens ne doit être attribué aux Romains : ce peuple éclairé n'a jamais changé les noms des lieux. Ils ignorèrent absolument les raffinemens des modernes colons de l'Amérique, et particulièrement du Canada, qui ne sont jamais contents du nom d'un endroit, si c'est celui qui lui a été donné par les anciens habitans. Presque tous les noms donnés par les Romains aux villes de la Gaule et de la Grande-Bretagne, ont une signification distincte, si on les rapporte aux anciennes langues celtique et bretonne. Les noms mêmes de leurs camps, de leurs stations militaires, et de leurs colonies, dans les diverses parties de leur empire, étaient, pour la plupart, les noms primitifs de ces lieux, auxquels ils s'étaient contentés de donner des terminaisons latines. Combien a été différente la conduite de ceux qui se sont établis dans ce pays ! Ils semblent avoir été persuadés qu'un lieu n'était jamais convenablement dénommé, s'il ne portait le nom de quelque place d'Europe, de quelque Saint, ou de quelqu'un de leurs parens. Il y a lieu de croire que la confusion qui règne dans les anciens noms de lieux, en Europe, a été l'effet du hasard, et non d'un dessein formel. Ils sont provenus du mélange des dialectes des différents peuples qui se sont succédés rapidement, les uns aux autres, dans la possession des riches provinces de l'Europe méridionale. Dans ces circonstances, on a pu et dû se tromper sur les noms, les mal prononcer, les oublier, et les remplacer de mille manières différentes. Mais nos Goths modernes procèdent systématiquement ; et rien ne peut être plus clair et mieux défini que le système suivant lequel ils opèrent. Ses principes sont renfermés dans

des bornes si étroites, qu'il est impossible, même à l'esprit le plus borné, de ne les pas comprendre. Il ne s'agit que de se rappeler le nom d'une rivière, ou d'une ville d'Europe, et d'y joindre le mot *new*, *nouveau* ou *nouvelle* ; d'emprunter le nom de quelqu'un des Saints du calendrier, ou de prendre celui de son père, de son grand-père, ou de son oncle, ou enfin, dans le cas d'une grande difficulté, le nom d'un guerrier ou d'un marin célèbre. Mais ce système, quelque borné qu'il soit dans la théorie, ne laisse pas que d'être très étendu dans la pratique : car ce ne sera pas sitôt que nous aurons autant de *townships* qu'il y a de villages en Angleterre, ou que nous connaîtrons autant de rivières qu'il y a de ruisseaux en Europe.

On a vraiment sujet d'être étonné du goût qu'on a montré dans le choix des noms qui ont été adoptés. Les exemples suivants feront voir jusqu'où les *améliorateurs* de notre nomenclature locale ont consulté le rythme et la mélodie. Pour le nom majestueux et sonore de *Toronto*, ils nous ont donné l'*Humber* ; pour *Esséccunisipi*, la Tamise, (*the Thames*) ; pour *Sinian*, *Simcoe* ; pour *Tonti*, *Amherst* ; pour *Sorel*, le nom double de *William-Henry*, et pour l'*Ottawa*, la *Grande-Rivière*, comme si c'était la plus grande rivière du monde, ou qu'il n'y eût que cette rivière de grande.* Quel dommage n'est-ce pas qu'aucun de ces admirables améliorateurs de la géographie ne se soit transporté dans l'Inde ! Nos immortels compatriotes, les auteurs des "Recherches Asiatiques," qui ont jetté un si grand jour sur l'histoire et les antiquités de l'Indostan, n'ont jamais songé aux améliorations qui ont lieu dans l'occident. Les noms des lieux, des rivières, &c. dans cette immense région, depuis le cap Comorin jusqu'aux sources du Gange, sont demeurés, et demeureront probablement les mêmes, pendant un nombre de siècles. C'est, sans doute, un avantage prodigieux pour ceux qui lisent les historiens et les poètes de l'Inde, et qui peuvent ainsi reconnaître la localité des scènes décrites dans les plus anciennes productions de ce peuple intéressant : mais aussi il faut qu'ils consentent à se voir privés de l'élégance, de la mélodie et de la belle composition de noms tels que, *New-Portsmouth*, *New-London*,

* *Tonti* et *Sorel* sont des noms historiques, comme *Chambly*, *Sylleri*, &c.— "Sorel," dit Mr. John LAMBERT, dans ses *Travels through Canada*, "est maintenant nommé *William-Henry*, en l'honneur du Duc de CLARENCE, qui a visité le Canada, il y a environ vingt-cinq ans. L'île St. Jean, dans le golfe St. Laurent, a aussi été nommée île du Prince Edouard, en l'honneur du Duc de KENT : et c'est ainsi que les noms de plusieurs autres lieux et places ont été changés sans nécessité. C'est en conséquence de cette pratique absurde, que des villes et des cités vénérables par leur antiquité, ou remarquables par leur histoire, sont maintenant confondues avec les plus chétifs villages, et qu'on est si souvent sujet à se tromper en géographie." — (Note de l'Éditeur.)

New-Edinburgh, New-Thames, New-Carlisle, New-Newcastle, &c. &c. Il est impossible de ne pas remarquer combien est ingénieux et convenable un nom tel que celui de *New-Thames*. Ceux qui, dans mille ans, feront des recherches sur l'histoire naturelle de ce pays, seront sans doute prodigieusement satisfaits de la découverte que cette rivière est sortie de la terre, et s'est acheminée vers l'océan, bien plus tard que la rivière d'Angleterre de même nom. Ils se donneront sans doute beaucoup de peines inutiles pour savoir dans quel siècle, à quelle époque, ce phénomène a paru pour la première fois. On doit convenir néanmoins, que les derniers colons ont généralement retranché des noms de lieux le monosyllable *New* : mais si cet usage ajoute à la méthodie de nos noms, il ajoute aussi à leur confusion.

Nous rions et nous nous moquons des *Yankis*, comme on les appelle par dérision, et certes, leurs noms hébreux d'hommes et de femmes sont assez ridicules. Mais à l'égard du sujet que nous traitons, ils ont montré un jugement dont ont manqué la plupart de ceux qui se sont établis dans ce pays. Quels que soient leurs autres noms, ceux des rivières, au moins, depuis celle de *Ste. Croix*, à l'Est, jusqu'au Missouri, à l'Ouest, sont tous, à une ou deux exceptions près, d'origine indienne.

En dépouillant les Sauvages des régions étendues qu'ils possèdent maintenant, ils ont au moins conservé aux propriétaires primitifs l'honneur d'avoir donné des noms aux rivières et aux eaux renfermées dans leurs limites. Ils ont cru que quoique la préservation de ces noms ne fût qu'une faible compensation de l'extermination que cette race dévouée était destinée à subir dans quelques siècles, c'était néanmoins un honneur, dont, morts ou vivants, on ne pouvait honnêtement les priver, comme nation. Lorsqu'on arrive en Canada, la différence que l'on rencontre dans les noms des rivières est frappante. A très peu d'exceptions, dont le nombre ne passe pas cinq ou six, il n'y a pas un cours d'eau, depuis Gaspé jusqu'au lac Ontario, qui ne porte le nom d'un Saint ou d'une Sainte. Et lorsqu'on arrive à la ligne des découvertes anglaises, on trouve des noms d'une espèce différente, à la vérité, mais également fantastiques, tels qu'*Albany, Nelson, Churchill, the Severn*, et le nom admirable de *New-Thames*, déjà mentionné.

Peut-être pourrait-on laisser passer sans censure le nom de *Rivière McKenzie*, donné à l'*Unjigah*, puisque c'est récompenser d'une manière juste et raisonnable ceux qui découvrent ou inventent quelque chose, que de donner leurs noms à leurs découvertes et à leurs inventions. Pourtant, quant aux découvertes géographiques, il nous paraît plus convenable de récompenser ceux qui les font, en donnant leurs noms à des villes bâties dans des endroits auparavant peu remarquables. On évi-

terait par là la nécessité de changer des noms qu'un usage immémorial a appropriés aux objets naturels les plus remarquables et les plus permanents.

Les Romains récompensaient leurs guerriers illustres en leur donnant des surnoms dérivés des noms des villes qu'ils avaient prises, ou des pays qu'ils avaient conquis ; et récemment, l'Angleterre et la France ont imité cet usage, en donnant à leurs généraux ou amiraux victorieux, des titres pris des scènes de leurs brillants exploits. Pourquoi les découvertes géographiques ne seraient-elles pas récompensées de la même manière ? COOK, par exemple, aurait pu être créé Comte d'Ohèhy (*O-whihec*) ; PARK, Vicomte du Niger ; McKenzie, Baron de l'Unjigah ; et les autres auteurs de découvertes, d'une manière semblable.

Laissant là les noms de rivières, nous devons admirer l'heureux concours de circonstances qui a jusqu'ici laissé intacts les noms de nos spacieux lacs. Quelles qu'aient été les causes de ce singulier bonheur, on ne saurait guère espérer qu'elles opéreront toujours. L'orgueil ou la vanité privera très probablement la postérité de ces noms qui ont été jusqu'ici regardés comme sacrés. Quant aux noms de villes et de districts, il suffira de remarquer qu'on en pourrait à peine trouver une demi-douzaine de vraiment originaux dans tout le Canada. On entend tous les jours parler de nouveaux *townships* ou de villages naissants, nommés d'après quelque village ou quelque lord anglais. Est-ce qu'aucun de nos colons ne pensera jamais à perpétuer les noms des Algonquins, des Hurons, des Iroquois et des Esquimaux ? Ne restera-t-il rien pour rappeler à la postérité l'existence des premiers habitants du pays, lorsqu'ils ne seront plus ? A la manière dont vont les choses, les historiens futurs seront certainement induits à supposer que les colons français et anglais ont été les premiers êtres humains qui aient traversé les forêts du Canada.

Quand on considère l'immense étendue de pays nécessaire à la subsistance d'un peuple qui ne vit que de chasse, et la manière dont les Sauvages sont repoussés d'un territoire sur un autre ; quand on considère de plus les ravages affreux que font parmi eux la petite vérole, l'usage des liqueurs fortes, et les guerres cruelles qu'ils se font les uns aux autres, on ne peut s'empêcher de partager l'opinion générale, que dans quelques siècles, les Sauvages de l'Amérique du Nord seront exterminés de la face de la terre. L'auteur d'un ouvrage récent sur le Canada pense que ce ne serait pas une perte pour le genre humain : quant à nous, nous ne pouvons qu'envisager avec regret la perspective d'un tel anéantissement. Tout le monde admet que les Américains naturels sont une race distincte, qui diffère par

les mœurs, les habitudes et les dispositions, de tous les autres hommes. Leur découverte a ouvert un champ nouveau aux spéculations de la philosophie : elle a fourni les moyens de rectifier plusieurs erreurs anciennes concernant la marche et les progrès de l'esprit humain. On avait conjecturé que les premiers hommes avaient été de simples chasseurs ; mais il n'existait aucun monument de leur manière de subsister dans cet état. Nul document ne pouvait faire connaître avec certitude les habitudes et les dispositions que devait produire un tel état de société, non plus que les avantages ou les désavantages dont il était accompagné. C'est aux naturels de l'Amérique que nous devons tous nos renseignemens certains sur ce sujet. Verrons-nous donc sans regret périr ces peuples intéressants ? Ne nous donnerons-nous donc pas la moindre peine pour perpétuer leur mémoire ? Feron-nous, au contraire, tous nos efforts pour effacer jusqu'au moindre souvenir de leur existence ? Abolir les noms mêmes des forêts qu'ils ont parcourues, des hauteurs sur lesquelles ils ont campé, des rivières sur lesquelles ils ont conduit leurs canots, quoiqu'en disent la vanité et la puissance, ne serait-ce pas un procédé que condamneraient la reconnaissance et le respect dûs à l'antiquité ?

En repassant tout ce sujet en revue, nous ne pouvons que regarder comme blâmables les Européens qui se sont établis en Canada, d'avoir rejeté les anciens noms indiens ; et voici, en résumé, les raisons qui nous font penser ainsi :

1^o. Les noms sauvages sont beaucoup plus sonores et plus harmonieux que les noms modernes, qui consistent, pour la plupart, en des combinaisons de consonnes qui sont difficiles à prononcer, et qui produisent des sons désagréables à l'oreille.*

2^o. Les nouveaux noms peuvent aisément se prendre pour ceux des lieux auxquels ils sont appropriés en Europe ; ou même pour ceux d'autres endroits de ce côté-ci de l'océan : car nos ingénieux nomenclateurs ne se contentent pas de donner un ancien nom à un seul lieu ; ils le donnent souvent à deux, trois, ou quatre endroits différents, et quelquefois à un plus grand nombre.

* Cette observation s'applique on ne peut plus convenablement à la plupart des noms donnés aux comtés de cette province. Outre qu'ils n'ont rapport ni à la géographie ni à l'histoire du pays, ils sont presque tous d'une dureté et d'une difficulté de prononciation insurmontable pour quiconque n'a pas été habitué dès son enfance à parler la langue anglaise ; témoins, *Warwick, Effingham, Huntingdon, Hampshire, Northumberland, Buckinghamshire, &c.* Notre Chambre d'Assemblée, dans son *Bill* de la meilleure Division et Représentation de la Province, a eu le bon esprit de rejeter presque tous ces noms insignifiants et imprononçables, et d'y substituer des noms presque tous géographiques ou historiques, et toujours d'une prononciation facile pour tous les habitans du pays. (Note de l'Editeur.)

3°. Ce système confond et embrouille, dans les pays où il est pratiqué, tous les anciens faits d'histoire et de géographie. Dans deux cents ans, il sera impossible de rien comprendre à ce qu'ont fait les premiers habitans de ce pays. Les événemens mêmes du temps présent, si l'on continue à suivre ce système, deviendront par la suite, inintelligibles.

4°. Il y aurait de l'injustice et de l'ingratitude à laisser périr la mémoire, et encore plus, à s'efforcer de faire perdre le souvenir des Sauvages, peuples auxquels nous sommes grandement redevables, sous le point de vue philosophique, &c.

Le sort des Sauvages, et de leurs langues, nous rappelle le grand mur de pierre construit par l'Empereur SEVERE, à travers la largeur de l'île d'Albion, depuis la baie de Solway jusqu'à la mer d'Allemagne. On a entièrement négligé et laissé exposée à toute espèce d'injure cette structure étonnante, durant tout le cours du moyen âge. "Pendant plus de mille ans," dit le Dr. HENRY, dans son admirable Histoire de la Grande-Bretagne, "ça été la carrière commune pour toutes les maisons et tous les villages bâtis dans les environs." Mais ce mur n'eût pas plutôt été entièrement démoli, que l'on commença à en avoir une toute autre idée. Ses restes devinrent l'objet de la curiosité, et le sujet de recherches profondes. Tous les fragmens de cette célèbre structure furent préservés avec le plus grand soin, pour orner les cabinets des curieux, les bibliothèques des savans, et les palais des grands. Et telle est maintenant la curiosité qu'excite ce fameux ouvrage, qu'il n'y a pas, comme le remarque le même historien, un antiquaire qui ne fit volontiers mille milles à pied, pour voir ce mur, s'il le pouvait voir, tel que Sévère l'a laissé. Tel, ou à peu-près tel, sera, en toute probabilité, le sort des nations sauvages. Tant qu'il en existera une seule tribu sur ce continent, ils seront méprisés et exposés à tous les traitemens qui pourront tendre à ensevelir leur souvenir dans l'oubli. Mais la dernière tribu n'aura pas plutôt été anéantie, que les sentimens des hommes curieux et contemplatifs sur cette race singulière seront entièrement changés. Le philosophe regrettera de ne pouvoir plus se trouver ni converser avec les hommes les plus extraordinaires du globe; de ne pouvoir plus contempler leurs mœurs, leurs habitudes, leur train de vie, que dans les pages obscures de l'histoire, ou dans les narrations trompeuses de voyageurs exagérateurs. Et ce qui devra ajouter beaucoup à sa mortification, ce sera de trouver les noms des lieux et des objets naturels tellement changés et confondus, qu'il lui sera impossible de découvrir la moindre trace de leurs langues, dans les lieux qu'ils auront habités. Les descriptions des différentes nations sauvages qui ont été imprimées depuis une couple de siècles, deviendront absolument inintelligibles. A peine la postérité

pourra-t-elle croire que les tribus dont parlent CHARLEVOIX et RAYNAL aient jamais fréquenté les bords du St. Laurent, de l'Ottawa et du Saguenay. Il lui sera impossible de croire que les langues dont il est fait mention dans les Voyages de McKenzie, aient jamais été parlées entre l'Océan atlantique et la Mer du Sud.

CURIOSITE' NATURELLE.

(Extrait du CANADIEN ; Septembre 1808.)

IL y a à la Rivière-Ouelle, à un endroit appelé *la Pointe*, une curiosité à laquelle peu de personnes ont fait attention, mais qui est vraiment intéressante.—Ce sont des pistes de raquettes imprimées, d'environ un quart de pouce de profondeur, dans une suite de rochers. Les pistes sont bien marquées, et vont toutes vers le même endroit, en faisant quelquefois de petits détours, suivant toujours les mêmes distances que les pas d'un homme qui va en raquettes, d'un lieu à un autre ; comme si un homme eût marché sur la neige, en raquettes en faisant des détours, et que les pistes de ces raquettes fussent restées sur la neige. Ces pistes, dans ces rochers, sont celles d'un homme grand ; et à côté, et quelquefois derrière ces pistes, il s'en trouve de petites, qui vont vers le même côté que les grandes, et qui paraissent comme celles d'un enfant marchant en raquettes, et suivant un autre homme. Les petites pistes quelquefois croisent les grandes, comme si l'enfant eut quelquefois marché sur les pistes de l'autre. Il se trouve aussi imprimées sur les mêmes rochers des pistes d'un homme qui va à pied sans raquettes, et allant vers le même lieu.

Il y a tout lieu de croire que ces pistes ont été faites sur une terre calcaire délayée, et que cette terre se sera ensuite pétrifiée.

Il faut supposer aussi que ces pistes auraient été faites le printemps, durant la fonte des neiges ; ce qui ne serait point une chose impossible ; car on sait que la neige disparaît plus vite sur les hauteurs que dans les vallées ; et un homme qui marcherait en raquettes ne prendrait pas la peine de les ôter, lorsqu'il n'aurait que quelques pas à faire sur la terre pour retomber ensuite sur la neige.

BONS-MOTS.

Le comte de GRAMMONT voulant railler un gentilhomme de Bretagne, nouvellement arrivé à la cour, s'approcha de lui, et lui demanda ce que signifiaient ces trois mots, *parabole*, *faribole* et *abole*. Le Breton, sans hésiter, lui répliqua : " Une *parabole* est ce que vous n'entendez pas ; une *faribole*, ce que vous venez de me dire, et une *obole*, ce que vous valez."

Un avare dit un jour à son laquais, qui mangeait vite et beaucoup, et qui faisait trop lentement ses commissions, à son gré :

CASCARET, tu mâches trop vite,
Et vas à pas un peu trop lents :
Veux-tu demeurer à ma suite ?
Mâche des pieds, et vas des dents.

Le prince de Condé assistait avec MARMONTEL, à la représentation d'une pièce intitulée, *Le Berceau* : le public trouva cette production froide. Le prince de Condé ayant demandé l'avis de Marmontel, ce dernier répondit : " Monseigneur, il faudrait bassiner ces lits-là."

Quelqu'un ayant demandé à un célèbre poète français ce qu'il pensait de MILTON : " Ma foi, répliqua-t-il avec enthousiasme, ses conversations infernales sont toutes célestes."

Un homme se présenta, un jour, à Ferney, et s'annonça comme homme de lettres : " J'ai l'honneur d'être de l'académie de Soissons, dit-il à VOLTAIRE ; elle est, comme vous savez, fille de l'Académie Française.—Oh ! oui, monsieur, répondit-il, et une brave fille, qui n'a jamais fait parler d'elle."

LINGUET vit entrer dans sa chambre, peu de jours après son arrivée à la Bastille, un grand homme sec, qui lui inspira quelque frayeur. Il lui demanda qui il était : " Je suis, répondit l'inconnu, le barbier de la Bastille." " Parbleu ! répliqua brusquement Linguet, vous auriez bien dû la raser."

Lorsque BRIÈVRE, à la première représentation de la *Fausse Magie*, vit le miroir sur la scène, il s'écria : " Ah ! quel dénouement à la glace !"

Un colporteur, pour mieux piquer la curiosité du peuple, criait : *Mort de l'abbé Maury !* L'abbé passe, s'en approche, lui donne un vigoureux soufflet, et lui dit : " Tiens, si je suis mort, au moins tu croiras aux revenans."

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE MONTREAL.

Le *New-Montreal Gazette* du 20 de ce mois a annoncé la formation en cette ville d'une Société pour l'avancement de l'Histoire Naturelle en général, et de celle de ces provinces en particulier. Cette Association a pour but d'explorer les différentes productions que fournit ce pays, dans les trois règnes ; de former un Cabinet ou Musée d'Histoire Naturelle, et de procurer par là au public, et particulièrement, sans doute, à la jeunesse studieuse, un moyen plus facile de s'instruire dans les différentes branches d'une science si agréable et si utile en même temps.— Les fondateurs de cette Société ont adopté les règles suivantes :

1°. Il sera formé une Société dont l'objet principal sera de faire des recherches sur l'Histoire Naturelle du Canada, et qui sera appelée *Société d'Histoire Naturelle de Montréal*.

2°. La Société sera composée d'un nombre indéfini de membres ordinaires qui, tous les ans, le 16 Mai, (anniversaire de son établissement,) choisiront d'entr'eux, un Président, trois Vice-présidents, deux Secrétaires, un Trésorier, un Bibliothécaire et un Gardien du Cabinet, et un Comité de trois Membres, qui, avec les officiers, auront le Musée en charge, et conduiront les affaires ordinaires de la Société : trois d'entr'eux constitueront un quorum. Tout événement extraordinaire sera référé à la Société elle-même.

3°. La Société s'assemblera le dernier Lundi de chaque mois, pendant toute l'année. Il pourra être convoqué des assemblées extraordinaires, toutes les fois qu'elles seront jugées nécessaires ; cinq membres formant un quorum.

4°. Tout membre, lors de son admission, paiera au trésorier une somme de cinq piastres, comme sa souscription, laquelle se continuera annuellement, et sera due le dernier Lundi de Mai.

5°. Il pourra être admis des membres honoraires et correspondants.

6°. La Société s'étudiera principalement à former un Musée, ou une collection des productions naturelles de ce pays, de toutes les sortes, savoir : Minéraux, Plantes, Coquillages, Insectes, Oiseaux, Poissons, et autres Animaux ; et pour faciliter l'étude et la connaissance positive de ces objets, en fournissant des moyens de comparaison, on admettra dans la collection des objets semblables venant d'autres pays.

7°. Dans la vue d'atteindre le but que se propose la Société, les membres seront priés d'user de leur influence, par correspon-

dance ou autrement, pour induire leurs amis à contribuer à l'agrandissement du Musée.

8°. On recevra avec reconnaissance les dons faits au Musée, et l'on inscrira les noms des donateurs.

9°. Les membres et autres seront priés de confier aux soins de la Société, tout ce dont ils ne désireront pas faire un don permanent pour le Musée.

Les Messieurs suivants ont été élus officiers pour l'année, savoir : S. SEWELL, Ecr. Président; le Colonel HILL, le Colonel MCKAY, et Wm. CALDWELL, M. D. Vice-présidens; John S. McCORD, Ecr. et A. F. HOLMES, M. D. Secrétaires; Mr. H. CORSE, Trésorier; Mr. H. H. CUNNINGHAM, Libraire et Gardien du Cabinet; le Rév. H. ESSON, J. STEPHENSON, M. D. et Mr. J. M. CAIRNS, Comité.

VARIÉTÉS.

PROPOSITION POUR L'ERECTION D'UN MONUMENT A LA MEMOIRE DE WOLFE ET DE MONTCALM.

C'EST depuis longtemps un sujet de surprise aussi bien que de regret, qu'il n'y ait encore dans Québec aucun monument qui transmette la mémoire de la mort glorieuse de WOLFE et de MONTCALM. Ces sentimens ont suggéré au Gouverneur-en-Chef l'idée de soumettre à la considération ultérieure du public et des officiers qui servent actuellement sous ses ordres, en Canada, le dessin d'une colonne qu'on se proposerait d'ériger sur la Place d'Armes, en face du Château St. Louis. On peut voir ce dessin dans la Bibliothèque de la Garnison, où le Bibliothécaire a ordre d'en permettre l'inspection à tous messieurs qui se présenteront pour le voir.

Le Gouverneur-en-Chef ne s'étendra pas davantage sur ce sujet, et se borne à dire qu'il apportera toute l'attention possible aux suggestions qui pourront lui être envoyées, et donnera tout l'encouragement et l'assistance en son pouvoir, pour un ouvrage public aussi intéressant.—*Gaz. de Québec publiée par autorité.*

BATISSE D'UNE EGLISE POUR LES CATHOLIQUES A ST. JEAN.

Extrait d'une lettre datée de St. Jean, le 26 Aout.

“ La bénédiction de la première pierre de l'Eglise catholique qui se bâtit dans cette ville, a eu lieu aujourd'hui, en présence d'un grand concours d'habitans des paroisses circonvoisines.—

M. PAQUIN, Archi-prêtre, Curé de Blairfindie, a officié, accompagné de M. BLANCHET, Curé de St. Luc, M. GIROUX, Curé de St. Athanase, et M. MARCOT, Vicaire de Blairfindie.

“ La cérémonie, qui a été très solennelle, a fini par une exhortation très touchante prononcée par M. Paquin ; après quoi, les personnes présentes, protestantes et catholiques, ont déposé leurs dons montant à £49, sur la pierre, qui avait été préparée par Mr. Jos. DOYON, maître maçon et entrepreneur, à cet effet, ainsi que pour recevoir l'inscription des noms des syndics, savoir : MM. L. H. GAUVIN, Jos. SIMARD, Pierre JOLIN, Pierre GABOURIEUX, Gab. MARCHAND, Frs. MARCHAND, et Ls. MARCHAND.

AUORE BORE'ALE.

Extrait d'une lettre datée de St. Benoît, le 31 Aout.

“ Le 27, on avait remarqué, le soir, peu de temps après la fin du crépuscule, un brouillard assez obscur vers le septentrion, le centre ayant une très petite déclinaison à l'orient. Sa forme prit insensiblement à peu près celle d'un segment de cercle étendu sur le coteau, ou dont l'horizon formait la corde. La partie visible de sa circonférence se borda peu à peu d'une lumière blanche ; ce qui joint aux rayons, aux drapeaux, aux flocons lumineux qui se jouaient en cent manières vers cette partie du ciel, me fit prendre ce phénomène pour l'extrémité, ou pour mieux dire, pour l'extension de ces aurores boréales qui ne sont que peu ou presque point aperçues des pays un peu éloignés du pôle septentrional. Quoiqu'en Canada nous soyons dans certains jours favorisés de quelque partie de ce magnifique spectacle réservé aux peuples du Nord, j'avoue que je ne m'attendais pas à voir ce que j'allais voir. En effet, dans quelques instans, on aperçut tous ces jets de lumière, ces flocons, ces tirans, comme nous les nommons souvent, et que nous voyons communément dans cette partie du ciel, on les aperçut, dis-je, se replier, se contourner, et simultanément se coucher, en s'accumulant sur le même orbe, et former une couche éclatante sur le limbe du segment, dont le fond obscur ne contribuait pas peu à faire ressortir la blancheur de cette large bordure. Mais ce mouvement était à peine fini que la belle bordure dont je viens de parler, en s'élargissant se régularisa, s'augmenta considérablement par un mouvement général ; une espèce de trouble se mit dans les flocons, qui s'étaient pour ainsi dire ralliés aux rebords du segment dont je viens de parler ; ils s'étendirent en directions divergentes, en conservant toujours dans leur mouvement un contour assez régulier et visiblement bien concentrique avec l'arc décrit d'abord. Ce superbe mouvement se continuant, le phénomène

s'aggrandit de plus en plus, en avançant parallèlement à l'équateur, et il finit par se fixer dans la forme d'une belle bande lumineuse décrivant un arc complet, ou d'une moitié d'une grande ellipse, de l'Est à l'Ouest, et embrassant toute l'hémisphère visible. Ce que je remarquai de bien singulier dans ce bel arc, c'est la régularité de sa forme et de sa largeur surtout, qui paraissait composée de filamens ou de rayons coupés, dont la direction répondait assez bien au centre de l'arc, ou plutôt aux foyers de l'ellipse. Ils avaient entr'eux un mouvement semblable à celui que l'on imprime aux feuillets d'un livre que l'on tient de la main gauche, lorsque de la main droite on fait successivement passer les feuilles sous l'ongle du pouce. Vers les 11 heures, ce mouvement se ralentit ; on observa quelque désordre dans le phénomène ; la bande se rétrécit sensiblement ; mais au bout de quelques minutes, il se forma en un superbe arc, à la vérité beaucoup plus étroit que le premier, mais d'une lumière bien plus intense. Enfin, ce spectacle perdant peu à peu de son éclat, ne fit plus que diminuer ; la portion de l'arc qui s'appuyait au couchant se replia ; l'autre extrémité, qui se plongeait à l'occident, s'effaça, et un peu avant minuit, tout avait disparu.

La Minerve.

GAMALOGIE ET NECROLOGIE.

Mariés.—Le 2, Etienne MAYRAND, Ecuyer, de la Rivière du Loup, à Madame Veuve GAUVREAU, de Québec.

—Le 7, Philippe BRUNEAU, Ecr. Avocat, à Demoiselle Lucie Scholastique, fille de Jos. BEDARD, Ecr. de Montréal.

—Le 20, P. L. PANET, Ecr. Grand-voyer des Trois-Rivières, à Demoiselle Clorinde, fille de Jean BOUTHILLIER, Ecr. de Montréal.

—Le 29, A. G. CHENET, Ecr. Seigneur du Cap St. Ignace, à Demoiselle M. Hermine, fille de N. G. BOISSEAU, Ecr. de St. Thomas.

Décédés.—Le 6, à l'Hôpital-général de Québec, Messire Frs. HUOT, Curé du Sault au Récollet, âgé de 43 ans.

—Le même jour, à Montréal, Dame Charlotte FOURREUR, Veuve de D. ROUSSEAU, Ecr. âgée de 75 ans.

—Le 15, à La Prairie, Jos. HEBERT, Ecr. Capitaine de Milice, âgé de 87 ans.

—Le 17, à St. Hyacinthe, Dame François NORMAND, Veuve de feu Guil. BOUTHILLIER, Ecr.

—Le 18, à Plattsburg, J. N. FARIBAUT, Ecr. ci-devant Avocat de Montréal.

—Le 21, à Québec, Jean BELANGER, Ecr. Juge de Paix, et Membre de la Chambre d'Assemblée, âgé de 44 ans.

Handwritten signature

La Bibliothèque Canadienne.

TOME V. SEPTEMBRE, 1827. NUMERO IV.

HISTOIRE DU CANADA.

LE marquis de Dénonville ne déclara pas la guerre aux Iroquois, ou plutôt ne s'était pas déclaré leur ennemi, de la manière que nous venons de le voir, avant d'avoir pris toutes ses mesures. Dès l'année précédente, le chevalier de Tonti s'étant trouvé à Montréal, au mois de Juillet, avait eu ordre de repartir incontinent, pour le pays des Illinois, afin de leur annoncer que la guerre était déclarée; d'assembler le plus qu'il pourrait de ces sauvages, et de les conduire, au mois de Juin de cette année, dans le voisinage des Tsonnonthouans, du côté de l'Ohio; d'envoyer ensuite de petits partis pour donner l'alarme aux ennemis, et couper à leurs femmes et à leurs enfans la retraite, qu'on jugeait ne pouvoir se faire avec sûreté pour eux que par cet endroit.—Le nommé BOISGUILLOT et Nicholas Perrot, qui étaient en traite vers le Mississipi, avaient été avertis de se trouver à Michillimakinac, au temps qui leur fut marqué, avec tous les Français ou Canadiens qui se trouveraient avec eux ou dans les environs, à la réserve de ceux qu'il leur serait nécessaire de laisser à la garde de leurs effets.—Les sauvages des environs de la Baie avaient été priés de se joindre à M. Duluth, à qui il avait été ordonné de se retrancher à la tête du Détroit, du côté du Lac Huron, poste regardé comme important pour la réunion et la sûreté de tous les partis qui devaient venir de tous les quartiers du Canada au rendez-vous général de l'armée.—Enfin, M. de la Durantaye, qui commandait toujours à Michillimakinac, et qui s'était acquis l'estime et l'affection de tous les sauvages établis à ce poste, avait eu ordre de réunir ces divers corps de troupes, et de les conduire à Niagara; d'y bien reconnaître le pays, et d'y harceler les ennemis, en attendant l'armée, s'il arrivait avant elle; mais de distinguer les Onnontagués des autres Iroquois, et de se contenter de faire sur eux des prisonniers de guerre.

Ce ne fut pas néanmoins sans beaucoup de peines que MM. de la Durantaye et Duluth purent faire consentir les Outaouais et les Hurons à prendre de nouveau les armes; et sans les grands efforts, les grandes promesses, peut-être, de ces deux officiers, et les pressantes exhortations de leurs missionnaires, ces sauvages

TOME V.—No. IV.

q



seraient très probablement restés dans l'inaction, s'ils ne s'étaient pas joints aux Iroquois. D'un autre côté, M. de Tonti ne put se joindre que quatrevingts Illinois, de six à sept cents sur lesquels il avait compté, parce qu'ils eurent avis que les Tsonnonthouans étaient en marche pour venir fondre sur leurs villages, qu'ils ne voulurent pas laisser sans défense ; de sorte que, ne pouvant pas exécuter tout ce que M. Dénonville lui avait ordonné, il prit le parti d'aller rejoindre M. Duluth, à l'entrée du Détroit.

Tous ces arrangemens avaient été pris et en partie exécutés, sans que les Iroquois se fussent aperçus de ce qui se tramait contre eux : les premiers avis qu'ils en reçurent par le colonel Dongan ne produisirent même d'autre effet que de les rendre un peu plus attentifs aux démarches des Français. Le départ du P. Lamberville le jeune, qui avait été coloré d'un prétexte plausible, ne leur avait pas décillé les yeux ; et la présence de l'ainé, qui était fort tranquille, et qui, en effet, pouvait bien ne se douter de rien, ne contribuait pas peu à les rassurer. Mais enfin, le gouverneur de la Nouvelle York ayant su que les Français et leurs alliés étaient sur le point de se mettre en marche, il en avait fait avertir les Iroquois, qui avaient commencé à entrer tout de bon en méfiance ; ce qui pourtant ne les avait pas empêchés d'envoyer leurs chefs à Catarocouy, comme nous l'avons vu plus haut ; soit qu'ils se flatassent d'intimider par là M. de Dénonville, ou de l'engager dans quelque négociation qui leur donnât le temps de se mettre en état de l'attendre de pied ferme, ou même de le prévenir.

Mais l'armée française était déjà campée dans la petite île *Ste. Hélène*, vis-à-vis de Montréal. M. de CHAMPIGNY NORROY, qui, l'année précédente, avait succédé à M. de Meules, dans l'intendance de la Nouvelle France, s'y rendit, le 7 Juin, avec le chevalier de VAUDREUIL, qui était arrivé depuis peu, dans la colonie, avec la qualité de commandant des troupes. — Cette armée était composée de huit cent trente-deux hommes de troupes, d'environ mille Canadiens, et de trois cents sauvages. Elle se mit en marche, le 11, sur deux cents bateaux et autant de canots d'écorce. M. de Champigny l'accompagna pendant trois jours, au bout desquels il prit le devant, afin de préparer tout ce dont les troupes pourraient avoir besoin à Catarocouy ; mais la vigilance et l'activité de Mr. d'Orvilliers y avaient pourvu ; et l'intendant ne trouva presque rien à faire.

En arrivant à Catarocouy, M. de Dénonville reçut une lettre du colonel Dongan, écrite à peu près sur le même ton que ce gouverneur avait accoutumé de prendre, lorsqu'il s'agissait des Iroquois ; c'est à-dire qu'il se plaignait hautement de ce que le gouverneur du Canada faisait la guerre à des peuples qui étaient sujets de sa Majesté britannique. Il ajoutait que M. de la Barre

n'avait pas cru devoir s'engager dans une pareille expédition, sans lui en avoir auparavant donné avis.

M. de Dénonville lui fit réponse qu'ils étaient loin de compte, s'il regardait les Iroquois comme sujets du roi d'Angleterre ; et que quant à la démarche de son prédécesseur, il lui déclarait que ce n'était pas pour lui un exemple à suivre. Le gouverneur du Canada parlait avec d'autant plus d'assurance qu'il croyait être en droit d'accuser de mauvaise foi celui de la Nouvelle Nork. Il venait d'apprendre par le sieur de la Forêt, que M. de la Durantaye avait rencontré, sur le lac Huron, soixante Anglais, escortés par des Tsonnonthouans, et conduits par un Français, que Charlevoix qualifie de déserteur, quoiqu'il ne dise pas qu'il eût été soldat, avec des marchandises pour faire la traite à Michillimakinac. Cette démarche était une contravention aux conventions faites entre les deux couronnes : mais si le colonel Dongan ne pouvait pas ignorer le droit, comme Charlevoix le remarque, il pouvait bien ignorer le fait de ces traitans anglais, et conséquemment n'être pas coupable de mauvaise foi, non plus que d'infraction aux traités. Quoiqu'il en soit, tous ceux qui conduisaient le convoi furent faits prisonniers, et leurs marchandises distribuées aux sauvages. Le Français qui leur avait servi de guide, fut ensuite fusillé, par ordre du gouverneur général : châtiment sur lequel LAHONTAN s'écrie à l'injustice, par la raison qu'il y avait paix alors entre l'Angleterre et la France : que Charlevoix approuve, en prétendant, à tort, que ce Français *combattait* contre le service de son prince ; et que, pour tenir un juste milieu, nous nous permettrons de qualifier de sévère et disproportionné à l'offense.

Après cet exploit, M. de la Durantaye alla joindre MM. Duluth et de Tonli à l'entrée du Détroit, et se rendit avec eux à Niagara. Ils y étaient à peine arrivés, que M. de la Forêt leur apporta un ordre du gouverneur général de se rendre sans délai à la rivière des Sables, en deça de la baie des Tsonnonthouans, du côté de Catarocouy. M. de Dénonville s'y transporta lui-même avec toute son armée ; et par un hazard dont les sauvages ne manquèrent pas de tirer un heureux présage, ils y entrèrent tous en même temps. On travailla aussitôt à faire sur le bord du lac, un peu au-dessus de la rivière, un retranchement de palissades, pour y mettre les magasins. Ce retranchement, auquel on donna le nom de *Fort des Sables*, fut achevé en deux jours. M. d'Orvilliers y fut laissé avec quatre cents hommes, pour le garder, et assurer les derrières de l'armée.

Du fort des Sables, l'armée prit son chemin par les terres, et après avoir passé deux défilés très dangereux, elle arriva à un troisième, où elle fut vigoureusement attaquée par huit cents Iroquois. Deux cents de ces sauvages, après avoir fait leur dé-

charge, se détachèrent pour prendre l'armée française en queue, tandis que le reste continuait à charger en tête. On n'était qu'à une portée de fusil du premier village des Tsonnonthouans, d'où l'on craignait qu'il ne sortît de nouvelles troupes ; et cette crainte, jointe à la surprise dans un lieu désavantageux, causa d'abord quelque désordre. Mais les sauvages, ou du moins une partie d'entr'eux, plus accoutumés que les Français à combattre dans les bois, tinrent ferme, et donnèrent au reste de l'armée le temps de se reconnaître. Alors, les ennemis furent repoussés de toutes parts, et voyant la partie trop inégale, ils se débandèrent pour fuir plus aisément.

Il y eut du côté des Français cinq ou six hommes de tués, et une vingtaine de blessés, du nombre desquels fut le P. ANJEL-RAN, jésuite. La perte des Iroquois fut de quarante-cinq hommes tués sur la place, et d'une soixantaine de blessés. Les corps des premiers furent mis en pièces et mangés par les Outaouais, qui firent beaucoup mieux la guerre aux morts, comme le dit M. de Dénonville, dans une lettre à M. de Seignelay, qu'ils ne l'avaient faite aux vivants. Les Hurons qui étaient venus avec eux, se battirent bien, et ceux de Lorette, ainsi que les Iroquois de la Montagne et du Sault St. Louis, encore mieux. Les Canadiens se conduisirent avec leur bravoure accoutumée ; mais, comme on s'y était attendu, les soldats se firent peu d'honneur dans toute cette campagne. "Que peut-on faire avec de tels gens ?" disait M. de Dénonville au même ministre, dans une autre lettre.

Le lendemain du combat, l'armée alla camper dans un des quatre grands villages dont se composait le canton des Tsonnonthouans, et qui était éloigné de sept ou huit lieues du fort des Sables. Il ne s'y trouva personne, et il fut brûlé. Ensuite les Français pénétrèrent dans le pays, et pendant dix jours qu'ils mirent à le parcourir, ils ne rencontrèrent pas une âme. Tous les habitans s'étaient retirés, les uns à la Nouvelle York, les autres chez les Goyogouins. On brula des cabannes et quatre cent mille minots de bled-d'inde, et l'on tua une immense quantité de cochons. Ce furent là, après le combat dont nous venons de parler, tous les exploits de cette campagne ; car l'armée étant rendue de fatigue, et déjà pleine de malades et de gens qui mouraient en chemin, et les sauvages menaçant sans cesse de se retirer, le général Ingea à propos de se rapprocher de la rivière de Niagara, après avoir pris possession du pays qu'il venait de conquérir à peu de frais, mais inutilement, puisque les Tsonnonthouans purent y entrer, et y entrèrent en effet, dès que l'armée française s'en fut retirée. Leur humiliation fut le seul fruit de cette brillante et couteuse expédition.

M. de Dénonville avait toujours extrêmement à cœur de bâtir

un fort à Niagara, et l'occasion d'exécuter ce dessein était trop belle pour qu'il la manquât. Le fort fut construit, et le chevalier de Troye y fut laissé avec cent hommes, pour le garder. Les sauvages alliés de la colonie en témoignèrent beaucoup de joie ; mais quelque temps après, la maladie s'étant mise dans la garnison, qui périt toute entière avec son commandant, on attribua cet événement à l'air du pays, bien qu'on n'eût dû s'en prendre qu'à la mauvaise qualité des vivres, et le fort fut abandonné.

Les provinces méridionales du Canada continuaient à être exposées aux incursions, et, suivant les historiens français, aux empiètemens des habitans de la Nouvelle Angleterre. M. de Meules avait fait la visite de ces provinces, sur la fin de l'année 1685, et à son retour à Québec, il avait écrit au ministre des colonies, que le plus utile établissement que l'on pouvait faire était celui de l'Acadie. Il mandait en même temps au roi, que pour rendre cet établissement stable, il était nécessaire, avant tout, de peupler et de fortifier le Port-Royal, et de construire un bon fort à Pantagoët, pour servir de barrière contre les Anglais. Il ajoutait, que si avec cela, on pouvait faire quelque dépense au port de la Hève, dans l'île du Cap Breton et dans l'île Percée, et fortifier Plaisance en Terre-Neuve, où le sieur PARAT, qui y commandait, était trop faible pour se défendre, s'il était attaqué, rien n'empêcherait que la France ne fût seule maîtresse des pêches de la morue ; objet pour le moins aussi important que le commerce, même exclusif, des pelleteries. Il disait, en finissant, qu'ayant fait le dénombrement de tout ce qui dépendait du gouvernement de l'Acadie, il n'y avait pas trouvé neuf cents personnes.

Les Anglais du Massachusetts, connaissant l'état de dénueement où ces provinces étaient laissées, manquaient rarement de s'en prévaloir pour attaquer les postes qui se trouvaient hors d'état de leur résister. Quelques années avant l'époque dont nous parlons, le fort de Pantagoët avait été de nouveau attaqué, pris et démolé. Le baron de ST. CASTIN, ancien capitaine dans le régiment de Carignan, vint ensuite se loger dans ce fort, et le répara un peu. Mais, sommé d'en sortir, quelque temps après, par le gouverneur de la Nouvelle Angleterre, qui prétendait que tout le pays, jusqu'à l'île de Ste. Croix, était de son gouvernement, il écrivit à M. de Dénonville, que s'il n'était pas promptement secouru, il serait forcé de se rendre ; et le secours n'étant pas venu à temps, il se rendit en effet.

Cependant, le gouverneur de la Nouvelle York suivait toujours son plan, qui était d'accaparer tout le commerce du Canada, de détacher les Hurons et les Outaouais de l'alliance des Français, et de leur rendre les Iroquois irréconciliables. Il fit déclarer aux Cantons qu'il ne vouloit plus qu'ils allassent à Catarocony,

ni qu'ils eussent d'autres missionnaires que de son choix ; et il fit dire de nouveau aux Iroquois du Sault St. Louis et de la Montagne, qu'il leur donnerait des terrains beaucoup plus avantageux que ceux qu'ils occupaient. Enfin il manda au marquis de Dénonville, que s'il continuait à molester les Iroquois, il ne pourrait se dispenser de les secourir à force ouverte. Ce général se moqua des menaces du colonel Dongan ; mais, quoiqu'il parlât d'une nouvelle campagne contre les Iroquois, pour le printemps suivant, ne voyant que peu d'apparence de pouvoir réduire ces peuples par la force, il mit toute son application à les diviser. Il n'avait pu encore savoir en quelle disposition était le canton des Agniers : un chef du Sault St. Louis, qui était de cette tribu, et qu'on appelait, dans la colonie, le *Grand Agnier*, s'offrit d'y aller, lui sixième, et d'en rapporter des nouvelles certaines. Son offre fut acceptée ; et comme il traversait le lac Champlain, il rencontra un parti de soixante Agniers, qui avaient été envoyés pour faire des prisonniers. Il les aborda sans crainte ; leur déclara qu'Ononthio ne songeait pas à leur faire la guerre, et réussit à leur persuader de s'en retourner chez eux. Il envoya ensuite son neveu aux cantons d'Onneyouth et d'Onnontagué, pour leur donner les mêmes assurances qu'il avait données à ses compatriotes ; et le grand crédit que son mérite lui avait acquis, joint aux bons offices de Garakonthié, et peut-être aussi à la crainte d'un traitement semblable à celui que venait d'éprouver le canton de Tsonnonthouan, fut, pendant quelque temps, une puissante digue que tous les efforts du gouverneur de la Nouvelle York ne purent forcer.

Mais le plus grand embarras du gouverneur général de la Nouvelle France venait des ordres qu'il recevait de sa cour, de ne donner aucun sujet de plainte aux Anglais. Les gouverneurs de la Nouvelle Angleterre et de la Nouvelle York avaient reçu des ordres semblables de la cour de Londres, par rapport aux colonies françaises ; mais il paraît qu'ils ne s'y conformaient pas scrupuleusement ; d'où Charlevoix infère que le marquis de Dénonville aurait pu agir de la même manière, par voie de représailles. "Ce n'est point désobéir au souverain, dit-il, que d'interpréter ses volontés, et de faire ce qu'il ferait lui-même, s'il était instruit de l'état présent des choses. Cela est surtout vrai dans une colonie éloignée, où un gouverneur général peut supposer que son maître n'exige pas de lui une déférence aveugle, et où il doit savoir que c'est à lui à concilier l'intérêt de l'état et la gloire du prince avec les instructions qu'il reçoit. D'ailleurs, ajoute-t-il, il ne s'était pas assez mis par lui-même au fait des affaires du pays ; ou plutôt, parmi ceux qu'il consultait, pour s'en instruire, tous ne méritaient pas la confiance qu'il avait en eux. Plusieurs même en abusèrent pour lui faire suivre

leurs idées particulières, ou pour aller à leurs fins. Sous un chef déclaré pour la vertu, et qui ne se défie pas assez de ceux qui l'environnent, il n'en coûte à l'intérêt, à l'ambition et aux autres passions, que de prendre un masque; la chose du monde la plus facile à quiconque ne suit pas pour guides la conscience et l'honneur."

Ces réflexions de notre historien nous ont paru judicieuses, et nous voulons bien l'en croire, quand il nous dit que le marquis de Dénonville "n'avait en vue que l'utilité de la colonie et l'avancement de la religion, et qu'il embrassait avec zèle tout ce qu'on lui proposait pour rendre l'une et l'autre florissantes;" mais nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il exagère un peu, quand il dit que ce général "possédait, *au souverain degré*, tout ce qui peut faire le parfait honnête homme au yeux de Dieu et aux yeux des hommes." Pour ne rien dire de sa sévérité, nous dirions presque de sa créauté à l'égard du prétendu transfuge français, fusillé au lac Huron, sa conduite à l'égard des chefs iroquois arrêtés à Catarocouy, semblerait indiquer qu'il était peu scrupuleux sur les moyens de réussir dans ses projets; outre qu'il nous semble avoir usé de plus de voies détournées, de subterfuges et de faux-fuyants, dans sa correspondance et ses négociations avec les sauvages et les Anglais, qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé dans le gouvernement du Canada. Mais il sut maintenir la tranquillité, et faire régner le contentement dans l'intérieur de la colonie, "et l'on n'a guère vu que de son temps, dit encore Charlevoix, les trois têtes qui y partageaient l'autorité, se gouverner avec cette bonne intelligence si nécessaire pour le bonheur des peuples et pour le bien du service."

Pour revenir aux Iroquois, tandis qu'on se reposait un peu trop sur la crainte où ils avaient paru être d'une nouvelle irruption dans leur pays, sur le résultat des démarches du Grand-Agnier et de son neveu, et peut-être aussi sur de nouveaux ordres, qu'avait reçus le colonel Dongan, de travailler à la paix entre les Français et les Cantons, avec de très expresses défenses de leur fournir des armes, ni aucune sorte de munitions, le Fort de Chambly fut tout à coup assiégé par un gros parti d'Agniers et de Mahingans. Il est vrai que la résistance qu'ils y trouvèrent les obligea de décamper dès le lendemain; mais ce ne fut qu'après avoir brûlé quelques habitations écartées, et fait plusieurs prisonniers. Le mauvais succès de cette expédition, et l'avis que reçut le gouverneur de la Nouvelle York, qu'on était informé de la part qu'il y avait eue, lui firent craindre une représaille: l'alarme fut même si grande à Orange que les habitants de la campagne y envoyèrent tous ce qu'ils avaient de plus précieux, et qu'un corps de douze cents sauvages passa tout l'hiver dans le voisinage de cette ville, pour la couvrir.—(A Continuer.)

PETITE BIOGRAPHIE DES DÉPUTÉS DE FRANCE,

Publiée par RABAN.—Paris, 1826, 2me. édition:

Nous aurions pu, en publiant ces extraits, les faire précéder d'un bout de *préface*, accompagnée d'une courte *introduction*, suivie elle-même d'un mot d'*avant-propos* ; mais tout cela est du vieux style, et nous n'en ferons rien. Nous aurions pu, de même, y joindre quelques commentaires, faire quelques parallèles,—*pointer* certains rapprochemens, &c.—nous n'en ferons rien encore ; laissant à nos lecteurs tout le mérite et tout le plaisir des petites applications auxquelles ces extraits peuvent prêter.

PREMIER EXTRAIT.

ABBADIE (d'). Très honnête homme, qui parle peu, et dont personne ne parle. Il n'aurait jamais rien fait sans les guerres de la Vendée. Nous ne craignons pas d'affirmer que ses cicatrices sont plus éloquentes que ses discours.

ABOVILLE (d'). Ses frères d'armes assurent qu'il est éloquent à la tête d'un régiment.

AIGUILLON. Honnête négociant de Toulon ; peut-être possède-t-il un grand talent comme législateur : s'il monte quelque jour à la tribune, nous en dirons un mot, dans une nouvelle édition.

AIGLE (le Comte d'). Ne doit pas plus fixer le soleil que l'attention.

ANDIGNE' DE MAYNEUF (le Comte d'). Du corps législatif, où il ne disait rien, ce député passa à la Chambre, où il parla beaucoup. M. DE VILLELE le fit taire en le nommant premier président de la Cour royale d'Angers. Il n'a parlé depuis que pour défendre l'infortuné 3 pour 0 | 0.

ANDIGNE' DE RESTAU (d'). Gentilhomme manceau, député par la grâce du ministère.

ANTHES (le Baron d'). Ce député ne parle pas ; mais en revanche il crie beaucoup : c'est le plus infatigable *clôturier* de la Chambre. On dit que les ministres se moquent de lui : ce serait pousser l'ingratitude envers un homme dont les honorables poumons jouent un si grand rôle.

AUBERJON (le Marquis d'). Longtemps en état d'hostilité avec le ministère, ce député est maintenant l'un des plus intrépides défenseurs de M. de Villèle. Mais aussi comment résister à un homme qui vous fait marquis, préfet, chevalier de la Légion-d'honneur, et qui donne des places à tous vos parens jusqu'au quatrième degré inclusivement ? il faudrait avoir un cœur

de roche, et, grâces au ciel, les préfets n'ont pas de ces cœurs-là !.....

AUGIER DU CHEZAUD. Député depuis 1815, il n'a pas cessé de voter avec la majorité, quels qu'en aient été les chefs : il appelle cela de la constance.

AVOYNE-CHANTEREYNE. C'est un honnête bas-normand qui a trouvé le moyen d'être plus ministériel que les ministres. D'abord avocat, il commença à faire son chemin pendant la révolution ; les commotions politiques qui se succédèrent ne purent l'arrêter, et il est arrivé sans encombre à la Cour de cassation et à la Chambre élective. Envoyé par les contribuables pour défendre leurs intérêts, il se plaint souvent du peu d'élévation du budget ; à son avis, les ministres n'en demandent jamais assez. Aussi ces derniers se montrent-ils reconnaissans. On assure que ce loyal mandataire a déjà obtenu 71 nominations pour lui, ses parens et amis : espérons qu'il n'en restera pas là.

AYMARD (d'). Député tout nouveau ; élu à grands coups de circulaires.

BACOT DE ROMANS (le Baron). Préfet et député en 1815, il se contentait d'assister de temps en temps aux séances de la Chambre. La perte de sa préfecture lui a fait retrouver la parole : c'est maintenant un des plus redoutables adversaires de M. de Villèle. En lui ôtant sa place, M. DECAZE a rendu service à la France.

BAILLY (le Marquis de). Royaliste indépendant. Fort heureusement pour le ministère, ce député n'est pas orateur.

BARLIER. Il bâille en entrant à la Chambre, s'endort pendant la séance, et ne se réveille que pour crier : *La clôture !* Il ira loin, si Dieu prête vie au ministère.

BARON (le Baron). Ce député est directeur du grand bureau des mystifications, autrement dit *Mont-de-Piété* : on le dit *libéral* ; c'est une mauvaise plaisanterie : un homme qui prête de l'argent à 20 pour cent !.....

BASTERRECHE. Membre de cette opposition à la fois si peu nombreuse et si brillante, ce député se montra en plusieurs circonstances l'émule de MM. CASIMIR-PERRIER et LAFITTE. Ses discours, dans les discussions financières, sont fort remarquables.

BAUDEL-MARTINET. Voyez BAUSSET, c'est tout ce qu'on peut dire de lui.

BAUSSET (le Marquis de). Voyez Baudel-Martin.

BAZIRE. Fils d'un boucher, frère d'une tripière, et d'abord avocat, ce personnage, grâces à une riche veuve dont il fit sa femme, devint député et conseiller à la Cour royale. Ses commettans l'accusent de crier en même temps : *Vive le roi ! vive la*

ligue ! C'est une calomnie : nous pouvons affirmer qu'il n'a jamais fait entendre qu'un de ces cris à la fois.

BEAUMONT (le Vicomte de). Royaliste par conviction, anti-ministériel par système, il a souvent porté de fortes bottes à M. de Villèle, et il sait mieux que personne combien la cuirasse d'un premier ministre est difficile à entamer.

BEAUREFAIRE (le Marquis de). Il possède de grandes connaissances en chevaux.

BECAYS DE LA CAUSSE. Convive assidu de l'hôtel de Rivoli : il a peu de bien, beaucoup d'enfants, et sa devise est : "il faut que tout le monde vive."

BELLISSEN (le Marquis de). On assure que ce député royaliste a résisté à toutes les séductions du ministère ; est-ce qu'il voudrait tâter du porte-feuille ?

BENJAMIN CONSTANT. Une profonde érudition, de vastes connaissances, beaucoup d'esprit, un jugement sain, telles sont les qualités qui font de ce député un des hommes les plus célèbres de notre époque. Elevé en Allemagne, il vint à Paris en 1795, et commença sa carrière politique par la publication d'une brochure fort remarquable. Proscrit par NAPOLEON, dont il ne pouvait souffrir le despotisme, il parcourut l'Allemagne et l'Angleterre, et l'amitié de la célèbre Madame DE STAEL adoucit beaucoup alors les rigueurs de son exil. Rentré en France avec les Bourbons, il fut un des rédacteurs du *Nain Jaune*. Napoléon étant revenu à Paris, Benjamin Constant songea à en sortir ; mais voyant tous les francs républicains se réunir à l'empereur, il suivit leur exemple, et pensa que sa présence pouvait être encore utile à la liberté de son pays ; il voulut tenter, selon les expressions d'un jeune écrivain, *de lier les mains à l'empereur, en donnant des armes au soldat*. Pendant les Cent-Jours, il publia un livre qui renferme une critique amère de l'acte additionnel, dont ses ennemis l'accusent d'être l'auteur. Devenu député, il n'a jamais cessé de défendre les intérêts du peuple, et les amis d'une sage liberté n'oublieront jamais cette phrase qu'il prononça à la tribune :—" Si j'avais été en France en 1793, ni FOUQUIER-TAINVILLE au parquet, ni MARAT à la tribune, ne m'auraient effrayé ; j'aurais voté jusqu'au bout contre les Jacobins de la république, comme je voterai jusqu'au bout contre les Jacobins de la royauté."

BE'RAUD DES RONDARDS. Après s'être fatigué pour les ministres, il s'est lassé des ministres. Ce député menace de devenir indépendant.

(A Continuer.)

MATERIAUX POUR L'HISTOIRE DU CANADA, No. 7.

Du "JOURNAL (manuscrit) de M. LE CHEVALIER (depuis le Maréchal) DE LE'VIS," autrement intitulé :—

"GUERRE DU CANADA, de 1753 à 1760."

MR. BIBAUD,—Les extraits que je vous envoie sont copiés de ce MS. même, dont je suis en possession. Ils contiennent principalement une anecdote historique relative à la disette des vivres, à Montréal, en 1757 et 1758 : le souvenir ne s'en était jamais perdu, mais les détails, conservés dans ce MS. avaient pu s'effacer en partie. MR. SMITH, dont je crois avoir déjà prouvé l'inexactitude comme historien, ne dit absolument rien des suites qu'eut, à Montréal, sur le peuple et les troupes, cette disette, fruit de la coupable avidité des principaux administrateurs de la Colonie, ni de la distribution que l'on fit alors, dans les boucheries du Roi, de la chair de cheval au lieu d'autre viande, pour la nourriture surtout des troupes. Il eût dû, ce semble, recueillir au moins ce que la tradition avait conservé de ce fait. Une telle omission de la part de ce compilateur, jointe à son orthographe toute particulière des noms de plusieurs officiers du temps, à l'infidélité de son récit sur le Règne Militaire, et à cent autres incorrections qu'on peut lui reprocher, (voir, par exemple, les "Observations d'un Catholique, &c.") donnent la juste mesure de l'exactitude de cet écrivain, et prouvent combien il a rempli, dans la publication de son étrange "HISTORY OF CANADA," les promesses de son épigraphe :—

Ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat.

J'ai commencé, je n'ai pas fini ; je reviendrai à la charge.

Suit un Sommaire des extraits que je vous envoie pour la Bibliothèque Canadienne.

Montréal, Août, 1827.

S. R.

(SOMMAIRE.—1756 à 1758.)—Arrivée, en Canada, de quelques Régimens français, et d'Officiers supérieurs.—Expédition préméditée contre le Fort GEORGE.—Disette ; ses suites à Montréal.—On veut distribuer de la viande de cheval, en place d'autres vivres, aux habitans et aux troupes, qui s'y refusent.—Mutinerie qui s'ensuit parmi les soldats, et Emeute de femmes.—Conduite ferme de Mr. le Chevalier de Lévis et de Mr. le Marquis de Vaudreuil, dans cette occa-

sion.—Les soldats rentrent dans leurs devoirs; mais les femmes continuent dans leurs mauvaises dispositions.—*Le Jour-Des-Rois*.—Mouvements séditieux dans la garnison de CARILLON, réprimés.

1756.—“ LE Roi ayant résolu d'envoyer de nouveaux secours en Canada, et de remplacer les Officiers supérieurs qu'il y avait fait passer l'année dernière, fit choix du Marquis DE MONT-CALM, du Chevalier DE LE'VIS,* et de Mr. DE BOURLAMAQUE,† qui furent pourvus des grades,—le premier de Maréchal-de-Camp, le second de Brigadier, et le troisième de Colonel. Les bataillons de la Sarre et de Royal-Roussillon furent destinés pour ce secours, avec quelques Officiers d'Artillerie et des Ingénieurs. Le tout fut rassemblé à Brest, au commencement de Mars 1756, et arriva heureusement en Canada, sur la fin de Mai.”

1756 à 1757.—“ On avait formé, au commencement de l'hiver (1756 à 1757) le projet d'enlever le Fort George par escalade, avec un détachement d'environ 1500 hommes, soldats des troupes de terre, de la marine, Canadiens et Sauvages, aux ordres de Mr. DE RIGAUD, Gouverneur de Montréal, et de Mr. DE PON-LARIEZ, Capitaine de grenadiers au régiment de Royal-Roussillon, qui devait se mettre en marche, dans le mois de Janvier; mais une maladie considérable, survenue à Mr. le Marquis DE VAUDREUIL,‡ en différa le départ, qui ne fut que le 25 Février (1757), et de Carillon le 15. Après avoir pris les échelles nécessaires dans cette expédition, on brula deux ou trois barques, qui étaient auprès du Fort, et un hangard rempli de vivres. De retour à Carillon, on laissa partie des troupes de terre pour en renforcer la garnison; le reste revint à Montréal.

“ Cette expédition couta beaucoup. Il fallut équiper; cela dévasta les magasins, et fit une consommation de vivres très considérable.”

1757.—“ A peine avions-nous des vivres pour tenir un mois, mais comptant sur les secours de France, on forma les préparatifs pour faire le siège du fort George: les matériaux furent mis en mouvement à bonne heure.

“ Mr. le Marquis de Vaudreuil, le 28 Septembre, donna des

* SMITH et quelques autres écrivent Levi; ce n'est pas correct.

† Un correspondant de la *Bib. Can.* pp. 95 et 96 du Tome III., a écrit Bourglamarque, et Smith a quelquefois écrit Bourlemaque, mais plus souvent Bourlamaque. Il faut suivre l'orthographe du Journal de M. de Lévis.

‡ M. le Marquis de Vaudreuil de Cavagnal avait remplacé M. le Marquis Duquesne de Mannerive, comme Gouverneur-général du Canada, le 10 Juillet, 1755.

ordres à Mr. le Chevalier de Lévis, pour réduire la ration des quatre bataillons qui étaient à St. Jean et à Chambly, et commencer du 1er Octobre, à une livre de pain, un quart de pois et un quart de lard. Mr. le Ch. de Lévis fit passer à cet égard les ordres de Mr. le Marq. de Vaudreuil aux commandans des bataillons, et leur exposa la nécessité qu'il y avait à se soumettre à cette réduction de vivres. Elle fut mise en exécution le 1er Octobre. Les soldats s'y prêtèrent de bonne grâce.

"La même réduction fut ordonnée pour les garnisons de Montréal et de Québec, que Mr. le Marq. de Montcalm fit mettre à exécution au Régiment de Berry.

"Mr. le Chev. de Lévis reçut (le 1er Novembre) des ordres de Mr. le Marq. de Vaudreuil et de Mr. de Montcalm, pour réduire encore la ration des soldats de la garnison de Montréal à une demie livre de pain, un quart de morue, et un quart de pois, avec une demie livre de pain payée en argent, à commencer du 1er Nov. On avait réduit celle de Québec au même taux ; ce qu'elle avait exécuté sans difficulté.

"Mr. le Chev. de Lévis parla lui-même aux soldats de Bearn, et leur représenta la nécessité indispensable qu'il y avait de se soumettre à cette réduction des vivres. En conséquence, le Régiment de Bearn prit les vivres à 9 heures du matin, de bonne grâce, sans témoigner le moindre mécontentement. Les troupes de la marine, qui devaient les prendre, à la même heure, refusèrent de les recevoir et de se soumettre à la réduction, et se retirèrent du lieu où l'on faisait la distribution : leurs officiers ne purent les contenir.

"Mr. le Chev. de Lévis dit à Mr. DUPLESSIS, qu'il était de grande conséquence et de nécessité absolue, de forcer les soldats à prendre les vivres. Mr. Duplessis lui dit qu'il avait grondé les officiers qui s'étaient trouvés à la distribution, et qu'il avait ordonné que les troupes de la marine se trouvassent à une heure après-midi, avec les officiers, dans la cour de l'Intendance, pour y passer la revue du Commissaire, et qu'il parlerait aux soldats pour leur faire prendre les vivres, de même qu'avaient fait les troupes de terre.

"Après le diner, Mr. Duplessis sortit pour se rendre à l'Intendance. Mr. le Chev. de Lévis lui dit, que si les soldats de la marine persistaient à refuser les vivres, il eût à le faire avertir, et qu'il s'y rendrait sur le champ pour les forcer à les prendre.

"Une heure après que Mr. Duplessis fut sorti de chez Mr. le Chev. de Lévis, il lui envoya le Sergent-major des troupes de la marine, pour le prier de se rendre à l'Intendance, parce que les soldats de la marine persistaient dans leurs mutineries et dans le refus des vivres.

"Mr. le Chev. de Lévis s'y rendit sur le champ, avec quelques

officiers des troupes de terre, qui avaient diné chez lui. En arrivant, il trouva les soldats de la marine en foule dans la cour, et sans ordre, tenant de mauvais propos ; il leur imposa silence, et leur fit prendre les armes ; leur représenta la nécessité qu'il y avait de se soumettre à la réduction des vivres ; leur dit que les troupes de terre s'y étaient soumises sans difficulté ; qu'il fallait qu'ils en fissent de même, et qu'il ferait pendre sur le champ le premier qui hésiterait à prendre les vivres ; et en conséquence il ordonna à la première compagnie de les prendre, ce qu'elle fit, de même que le reste des troupes de la marine, sans murmurer davantage. Ils firent même des excuses à Mr. le Chev. de Lévis, en disant que Messieurs leurs officiers ne leur avaient pas bien expliqué les motifs de la réduction, et que désormais ils seraient soumis à toutes les volontés de leurs supérieurs. Mr. le Chev. de Lévis leur assura aussi qu'il tiendrait la main pour qu'il ne leur fût fait aucun tort, mais qu'il punirait, sans miséricorde, tous les mutins—s'il s'en trouvait encore.

“ Mr. le Chev. de Lévis dit à Mr. Duplessis, en présence de tous les soldats de la marine, que le refus des vivres n'était venu que par la faute que Messieurs les Officiers avaient eue de ne point expliquer les intentions de Mr. le Général, et que c'était le cas de pardonner aux soldats le refus qu'ils avaient fait de prendre les vivres, parce qu'ils ignoraient sur quel pied la réduction avait été faite.

“ Après que la revue eut été faite, et que les vivres eurent été pris, on envoya les soldats de la Colonie dans leurs quartiers, où ils retournèrent sans murmurer, avec satisfaction, et se louant de Mr. le Chev. de Lévis. On fut obligé, malgré la mauvaise saison, d'envoyer chercher à Carillon 200 quarts de farine : la ville en manquant entièrement.

“ Mr. le Marq. de Vaudreuil laissa Québec pour Montréal, le 10 Novembre.

“ Le 20, à 8 heures du soir, Mr. DE MALARTIC, Major de Bearn, vint avertir Mr. le Chev. de Lévis que plusieurs sergents venaient de lui rendre compte, de même qu'à Mr. DALQUIER, Commandant de ce Régiment, que les soldats de la marine et quelques habitans fomentaient les soldats du Rég. de Bearn à se révolter, et à refuser les vivres, et que l'on avait fait courir des billets.

“ Mr. le Chev. de Lévis ordonna à Mr. de Malartic de mettre les sergents et les soldats les plus affidés en campagne, pour tâcher d'arrêter les soldats de la marine ou habitans qui seraient porteurs des billets ou qui tiendraient des propos qui pourraient tendre à une sédition. Il lui ordonna en même temps de se irouver à la distribution, le lendemain, avec le Capitaine et le Lieutenant qui étaient commandés ordinairement, et que s'ils

s'apercevaient que les soldats fissent la moindre difficulté de prendre les vivres, il envoyât sur le champ un sergent l'avertir ; qu'il se rendrait, dans le moment, au lieu de la distribution, pour y mettre ordre.

“ Mr. le Chev. de Lévis fit prier Mr. Dalquier de lui amener chez lui quatre grenadiers, pour qu'il pût leur dire ses intentions.

“ Mr. le Chev. de Lévis dit aux quatre grenadiers : qu'il était informé que les soldats de la marine et même les habitans sollicitaient le Régiment de Bearn à une sédition et à refuser de prendre les vivres ; qu'il était persuadé que les soldats de Bearn connaissaient trop bien leurs devoirs pour écouter de pareils propos, et qu'ils arrêteraient ceux qui pourraient les tenir, et que c'était dans tous les cas, aux troupes de terre à montrer le bon exemple ; que le Roi les avait envoyés pour défendre cette Colonie, non seulement par les armes, mais encore pour supporter toutes les misères que toutes les circonstances demandaient ; qu'il fallait nous regarder comme dans une ville assiégée, privés de tous secours ; qu'ils n'ignoraient pas que c'était aux grenadiers à montrer l'exemple, à être le plus soumis et à tenir les meilleurs propos ; que s'il arrivait quelque mutinerie, il s'en prendrait aux grenadiers de Bearn ; que ce serait sur eux qu'il ferait tomber le premier exemple ; qu'il les en avertissait ; que c'était à eux à se conduire de façon qu'il n'eût aucun reproche à leur faire à cet égard ; que d'ailleurs il tiendrait la main pour qu'il ne leur fût fait aucun tort, et qu'il leur rendrait tous les services qui dépendraient de lui. Les grenadiers l'assurèrent qu'ils se conduiraient bien, et qu'il n'aurait aucun reproche à leur faire.

“ Mr. le Chev. de Lévis fut rendre compte à Mr. le Marq. de Vaudreuil de tout ce qui se passait et des arrangemens qu'il avait pris pour qu'il n'arrivât point de désordre parmi les troupes de terre. Mr. de Vaudreuil les approuva, et lui dit qu'il allait prendre les mêmes arrangemens pour celles de la marine.

“ Les troupes de terre furent à leur ordinaire, le 21, à la distribution, où les grenadiers tinrent de bons propos, et tout se passa bien. Mr. de Malartic, après qu'elle fut faite, se rendit chez Mr. le Chev. de Lévis, qui en fut rendre compte à Mr. le Marq. de Vaudreuil, où il trouva tous les Officiers de la marine, qui y étaient assemblés. Les soldats de ce corps se rendirent, à 11 heures, à la distribution, qui se passa de même en règle.

“ Le 1^{er} du mois de Décembre, l'on ôta entièrement le pain que l'on distribuait. A la place, on voulut donner moitié bœuf et moitié cheval, dont la livre de l'un et de l'autre ne serait payée que six sols ; mais le peuple témoigna de la répugnance pour le cheval, et refusa d'en prendre.

“ L'après-midi, il y eut une émeute de femmes. Elles s'assemblèrent devant la porte de Mr. le Marq. de Vaudreuil. Il en fit

entrer quatre chez lui. Il leur demanda quel était le sujet de cette émeute. Elles répondirent qu'elles venaient pour lui demander du pain. Mr. le Marq. de Vaudreuil dit qu'il n'en avait point à leur faire donner ; qu'il n'en avait pas même pour les troupes, auxquelles on avait été obligé de diminuer la ration ; que le Roi n'était pas obligé de fournir du pain au peuple, et que c'était à lui à s'en pourvoir ; que cependant il avait fait tuer des bœufs et des chevaux pour assister les pauvres dans le temps de disette ; que ceux qui en voulaient prendre en pouvaient aller chercher à la boucherie du Roi, à six sols la livre. Les femmes répondirent à Mr. de Vaudreuil, qu'elles avaient de la répugnance à manger du cheval ; qu'il était l'ami des hommes ; que la religion défendait de les tuer, et qu'elles aimeraient mieux mourir que d'en manger. Mr. de Vaudreuil dit que c'était une chimère et une imagination de leur part ; que de tous les temps l'on en avait mangé ; qu'il était bon, et qu'il avait ordonné qu'il fût tué avec soin et de la même manière que le bœuf ; que c'était le seul soulagement qu'il pût donner au peuple.

“ Mr. le Marq. de Vaudreuil congédia ces femmes, et leur dit : que la première fois qu'il leur arriverait de faire une émeute, il les ferait toutes mettre en prison, et qu'il en ferait pendre la moitié. Il ordonna à MM. DE MARTEL, Commissaire de la marine, et DE MONREPOS, Juge de Police, de mener ces femmes à la boucherie, pour leur faire voir que le cheval et le bœuf étaient de bonne espèce ; elles en convinrent, mais elles dirent qu'elles n'en prendraient pas, ni personne—pas même les troupes : après quoi, elles se dissipèrent, et se retirèrent chez elles, en tenant des propos séditieux. MM. de Martel et de Monrepos auraient dû en faire arrêter quelques unes ; ce qu'ils ne firent pas.

“ Mr. le Marq. de Vaudreuil dit à Mr. le Chev. de Lévis, le 4 Décembre, qu'il venait de recevoir une lettre de Mr. l'Intendant ; qu'il lui marquait la nécessité qu'il y avait que les troupes en garnison à Québec et à Montréal, mangeassent du cheval. En conséquence, la ration fut réglée à une demie livre de pain, demie livre de bœuf, demie livre de cheval, un quart de pois, et une demie livre de pain payée en argent.

“ Le 8, il fut ordonné que l'on prendrait les vivres, le 9, sur le pied de ce dernier arrangement. En conséquence, Mr. le Chev. de Lévis ordonna au Régiment de Bearn d'aller à la distribution, à l'heure ordinaire. Il dit à MM. Dalquier et Malartic de s'y trouver, avec les Officiers qui étaient commandés ordinairement, parce que le peuple fomentait les soldats à ne pas prendre du cheval. Mr. le Chev. de Lévis recommanda à Mr. de Malartic, s'il s'apercevait que les soldats fissent la moindre difficulté à en prendre, de l'envoyer avertir, et qu'il se rendrait lui-même au lieu de la distribution,

“ A 8 heures et demie, Mr. de Malartic vint dire à Mr. le Chev. de Lévis, que les soldats ne voulaient pas prendre du cheval ; que la plus grande partie s'était retirée de la distribution. Mr. le Chev. de Lévis s'y rendit sur le champ. Il gronda en arrivant Messieurs les Officiers, de ce qu'ils n'avaient pas contenu leurs soldats, et de ce qu'ils les avaient laissé disperser. Ils s'excusèrent sur ce qu'il faisait très froid, et que les bouchers n'avaient pas encore préparé les viandes. Mr. le Ch. de Lévis ordonna à Mr. de Malartic de faire rassembler les soldats pour se rendre au lieu de la distribution. Dès que toutes les Compagnies furent assemblées, Mr. le Chev. de Lévis fit couper du cheval pour lui, et le fit prendre par un de ses domestiques. Il ordonna en même temps aux grenadiers d'en prendre. Ils voulurent lui faire quelque représentation qu'il ne voulut point écouter, disant aux grenadiers d'obéir ; que le premier qui ferait difficulté d'en prendre, il le ferait arrêter et le ferait pendre ; que si on avait quelques représentations à faire, il les écouterait après que la distribution serait faite et finie. Les grenadiers ne répliquèrent point, et prirent du cheval, et les autres compagnies firent de même, sans faire aucune difficulté.

“ Après que la distribution fut faite, Mr. le Chev. de Lévis dit aux Grenadiers que s'ils avaient quelques représentations à lui faire, il les écouterait volontiers. Ils lui dirent qu'ils se plaignaient de ce qu'on les avait obligés de prendre du cheval ; que le peuple avait rejeté et refusé d'en prendre ; qu'ils pensaient que la Colonie n'était point réduite au point de faire manger du cheval aux troupes et au peuple ; que l'on pouvait en juger par la grande quantité de bœufs que les habitans apportaient tous les jours au marché ; que de plus ils avaient une grande difficulté à vivre, attendu qu'ils étaient logés chez les habitans, et que l'on ne voulait pas leur permettre de se rassembler pour faire ordinaire de sept en sept, et que la ration étant réduite au point où elle était, il n'était pas possible qu'un homme pût vivre en mangeant seul ; que le Régiment de la Reine, qui était à Québec, avait l'avantage d'être caserné et de pouvoir faire ordinaire, et qu'ils voyaient avec douleur que la réduction des vivres ne regardait que les troupes : que les habitans ne se réduisaient sur rien, pas même leurs Nègres et leurs Panis—qui veut dire Esclaves sauvages ; qu'ils n'ignoraient point que, dans les cas forcés, les troupes étaient faites pour se soumettre à toutes les réductions, et se contenter de tout ce qu'on pourrait leur donner pour vivre, sur le pied de la plus petite ration, mais que cela devait être égal au moins avec les habitans.

“ Mr. le Chev. de Lévis répondit à leurs représentations :— que le cheval qu'il leur avait fait donner était de bonne qualité ;

que le peuple avait la faiblesse et le préjugé de ne vouloir pas en manger ; que les soldats devaient penser différemment ; qu'ils n'ignoraient point que les troupes en avaient mangé à Prague et dans d'autres places assiégées, et que l'on devait se regarder en Canada dans le même cas, puisque le secours de vivres que le Roi avait envoyé avait été pris par les Anglais ; qu'il aurait attention qu'on leur délivrât du cheval de la bonne qualité, et qu'à cet effet il en faisait porter et servir sur sa table, et qu'il en mangeait tous les jours ; qu'ils étaient mal informés de la situation et de l'état de la Colonie ; qu'elle se trouvait dans la plus grande disette ; qu'il y avait longtemps que le peuple à Québec ne mangeait point de pain ; qu'il y avait 2000 Acadiens qui n'avaient pour toute nourriture que de la morue et du cheval ; que tous les Officiers de Québec et de Montréal étaient réduits à un quarteron de pain par jour ; que le Gouvernement de Montréal était mieux fourni que les autres, et que par conséquent les troupes qui y étaient avaient moins à souffrir que celles qui étaient à Québec.

“ A l'égard du bœuf qu'ils voyaient tous les jours apporter au marché, que c'était le temps où les habitants tuaient les bestiaux qu'ils n'étaient point en état de nourrir pendant l'hiver, et que les glaces permettaient qu'on les conservât pendant une grande partie de l'hiver ; que les soldats avaient la même liberté d'en acheter au marché et d'en faire leurs provisions ; que s'ils n'avaient point d'argent, il ordonnerait à Mr. de Malartic de leur en avancer sur leur décompte, ce qui pourrait leur faciliter les moyens de faire leurs provisions pour leur hiver, tant en bled qu'en viande ; qu'à l'égard des inconvénients où ils étaient de ne pouvoir faire ordinaire plusieurs ensemble, il ferait son possible pour leur procurer cet avantage ; qu'au surplus les troupes devaient être persuadées que les Généraux étaient occupés de procurer le plus de bien-être qu'il serait possible, et à conserver la Colonie au Roi ; que c'était aux troupes de terre à montrer l'exemple ; qu'il comptait que désormais le Régiment de Bearn ne ferait plus aucune représentation sur rien ; qu'ils devaient être persuadés qu'il tiendrait la main pour qu'il ne leur fût fait aucun tort et qu'il leur rendrait tous les services qui pourraient dépendre de lui, comme aussi il ferait punir très sévèrement tous ceux qui seraient mutins, et qui ne se porteraient pas à tout ce qui serait jugé nécessaire au bien du service ; que de plus il leur recommandait de n'avoir aucune querelle avec les soldats de la Colonie, ni avec les habitants, et de faire leurs services avec la plus grande exactitude.

“ Les Grenadiers et les soldats répondirent à Mr. le Chev. de Lévis qu'ils étaient très satisfaits de ce qu'il leur avait dit ; qu'ils se conduiraient de façon qu'il n'aurait aucun reproche à leur

faire ; qu'ils avaient toute confiance en lui, et qu'il connaissait leurs besoins.

“ Les troupes de la marine prirent de même les vivres, après midi, sans faire de difficulté. Il n'y a plus eu aucune représentation sur la réduction des vivres.

“ Mr. le Chev. de Lévis obtint de Mr. l'Intendant que l'on donnerait huit livres par mois par chaque chambrée de sept hommes, pour dédommager les habitans chez qui les soldats faisaient ordinaire.

1758.—“ *Le Jour-des-Rois*, huit grenadiers du Rég. de Bearn, apportèrent à Mr. le Chev. de Lévis un plat de cheval accommodé à leur façon, qui se trouva très bon. Mr. le Chev. de Lévis fit déjeuner ces grenadiers et leur fit donner du vin et deux plats de cheval accommodé par ses cuisiniers, qui ne se trouva pas si bon que le leur. Il leur donna de plus quatre louis, pour que la Compagnie fit les Rois et bût à sa santé.

1758.—“ Dans le mois de Janvier, Mr. d'HE'BE'COURT écrivit à Mr. le Chev. de Lévis qu'il y avait eu une espèce de sédition dans la garnison de Carillon ; ce qui pouvait devenir de grande conséquence, à cause du mécontentement que cette garnison avait déjà fait paraître dans le mois de Novembre, au sujet du manque d'équipement. Ces raisons firent prendre à Mr. le Chev. de Lévis le parti de proposer à Mr. le Marq. de Vaudreuil d'envoyer 8 sergents et 8 caporaux, gens intelligents et sûrs, pour contenir cette garnison dans le devoir, et lui donner bon exemple. Le détachement partit à la fin de Février, sous prétexte de servir d'escorte à Mr. PE'NISSANT, munitionnaire.— Moyennant ce secours, la garnison de Carillon est restée dans l'obéissance et dans le devoir.”

NOUVEAU PROCE'DE' PROPRE A TANNER LES CUIRS.

L'ASSOMPTION, 30 Juillet, 1827.

MR. BIBAUD,—Il me semble qu'un Journal de la nature du vôtre, répandu comme il l'est par tout le pays et dans toutes les classes de la société, devrait nous mettre un peu plus au fait des découvertes qui se font, chez nos voisins et en Europe, dans les arts et les métiers : il ne faudrait pour cela qu'en publier quelques-unes de tems en tems. Ce serait, suivant moi, d'un bien incalculable pour nos artisans, à qui, vous le savez comme moi, il ne faut que montrer, pour qu'ils fassent. Ils ont de l'aptitude,

de l'intelligence, beaucoup d'industrie ; mais ils sont *Cusaniers*, et manquent par cela même de moyens de comparaison, pour faire aussi bien, et peut-être mieux, que les artisans d'outre-mer, ou d'au-delà de la ligne de 45°. — Au moyen des petites publications que je suggère, étant au moins au niveau des progrès que les arts et les métiers qu'ils suivent font ailleurs, et qu'un voisin, ami de son pays, leur lirait sans doute et leur expliquerait, on les verrait étendre peu-à-peu la sphère de leurs connaissances, désirer ensuite de l'aggrandir encore, méditer, raisonner, et, peut-être enfin, *produire à leur tour* : les moins capables finiraient, au moins, par copier, et ce serait autant de gagné pour eux et pour le pays. Vous ajouteriez donc au bien que fait votre Journal sous d'autres rapports, et peut-être aussi en augmenteriez-vous la circulation.

C'est dans cette vue que lisant, l'autre jour, l'article suivant, dans les "*Archives des Découvertes et des Inventions nouvelles, faites en 1824, dans les Sciences, les Arts et les Manufactures, tant en France que dans les Pays étrangers,*" je l'ai copié de suite pour votre *Bibliothèque Canadienne*, persuadé qu'il pourrait être utile à plusieurs de nos Tanneurs ; le style me paraissant devoir en être à la portée de la généralité de ces utiles et industriels artisans. Si vous êtes de mon opinion, Mr. Bibaud, donnez-lui donc insertion dans votre prochain ordinaire.

Je suis, Monsieur, votre &c.

R.

NOUVEAU PROCÉDE' PROPRE A TANNER LES CUIRS ;

PAR M. SPILSBURY.

Les cuirs, après avoir subi les préparations usitées, devront être examinés avec soin pour s'assurer s'il y a des trous ; ceux-ci seront cousus et bouchés avec du fil très fort, afin que l'eau n'y puisse passer ; ensuite on dispose trois cadres ou châssis d'égale dimension, sur l'un desquels la peau est fortement tendue par ses bords ; on applique dessus un second châssis pour que la peau soit maintenue et pressée entre les deux châssis ; une seconde peau est ensuite placée sur la surface extérieur du second châssis, de la même manière que la première ; elle est retenue par un troisième châssis qu'on pose par-dessus. Les trois châssis portant les deux peaux sont ensuite réunis, au moyen de boulons* à écrous, et placés debout ; on introduit alors dans l'espace ménagé entre les deux peaux la liqueur tannante, contenue dans un réservoir supérieur, en la faisant couler par un tuyau. L'air renfermé entre les peaux s'échappe par un robinet

* Groses chevilles de fer.

qu'on ferme lorsque cette espèce d'outre est pleine ; mais on maintient la communication avec le réservoir supérieur, ce qui permet à la liqueur tannante d'agir par son poids sur celle contenue dans l'outre. Il résulte de cette pression hydrostatique que la liqueur, dont on peut augmenter ou diminuer la quantité selon le besoin, est forcée de pénétrer dans les pores du cuir, et de passer au travers ; elle se trouve ainsi complètement absorbée.

L'auteur assure que la préparation de ses peaux se fait en huit à neuf jours, et que des cuirs, forts de trois huitièmes de pouce d'épaisseur, qui ne pouvaient être tannés en moins d'un an par les procédés ordinaires, sont convertis par les siens, dans le cours de six semaines seulement, en cuirs parfaits à tous égards.

Quand les peaux sont tannées, on en retire la liqueur ; alors les écrous sont dévissés, les châssis désassemblés et les peaux enlevées ; on rogne les bords jusqu'aux endroits où les boulons ont passé ; puis on les fait sécher et on les finit à la manière ordinaire.

(*Bulletin de la Soc. d'Encour. février, 1824.*)

AGRICULTURE ET INDUSTRIE.

EXTRAIT D'UN VOYAGE MANUSCRIT.

Rockaway, 16 Août, 1819.

DANS une de nos promenades de ces jours derniers, nous nous trouvions accompagnés d'un Monsieur européen, avec qui nous avons fait connaissance à New-York, et pour qui j'avais une lettre de recommandation. Il est venu passer ici une couple de jours avec nous. Il est de la Belgique. Il y possédait des terres. Nous avons été nous promener ensemble dans notre voiture, jusqu'à *near-Rockaway*, et comme les hayes vives sont un objet extrêmement intéressant à mes yeux, parce que rien ne serait, suivant moi, plus avantageux pour le Bas-Canada que d'y en introduire l'usage, j'ai fait tomber la conversation sur cet objet, en apercevant celles qui bordent le chemin en plusieurs endroits. Il m'a dit qu'elles ne se font pas ainsi dans les Pays-Bas. Suivant lui, quand on veut faire une haye vive, on commence par creuser un fossé le long de la ligne dans laquelle on veut la planter ; et l'on jete les terres du côté où on se propose de l'avoir. Alors on sème des grains ou noyaux d'épines sur cette élévation, et on laisse croître les petits arbres pendant trois ou quatre ans, ayant le soin de n'en jamais laisser approcher les animaux qui, très friants des feuilles, surtout quand elles sont jeunes et tendres, feraient périr les arbres en les broutant.

A mesure qu'ils croissent, on entrelasse les branches qui peuvent se croiser, et on coupe celles qui s'écartent de la direction que l'on a donnée à la haye. Au bout de huit à dix ans, on a une clôture solide, à travers laquelle les petits animaux ne sauraient passer, et qui n'exige plus désormais que quelques journées de travail, chaque printemps, pour la tailler, et couper les branches superflues, sans aucun autre frais, ni dépense, pour l'entretenir. Mais il observait en même temps, que cette espèce de haye demande un excellent terrain ou de l'engrais, au moins pendant les premières années.

Je suis entré dans quelques détails à ce sujet, parce que dans un pays où le bois commence à devenir aussi rare qu'il l'est déjà en plusieurs endroits du Bas Canada, et où la consommation en doit nécessairement être aussi considérable à raison de la dureté du climat, il me semble qu'il serait du plus grand avantage pour les propriétaires de terres d'avoir recours à ce moyen économique de les enclore. Tu diras peut-être que tout ce que j'écris sous la dictée de ce Belge n'est pas nouveau ; que c'est du rebattu que l'on retrouve dans tous les livres d'Agriculture, et que l'on peut apprendre de tous ceux qui ont voyagé en Europe. Tout cela est vrai, et je ne crois pas en avoir de moins bonnes raisons de l'écrire. Si jamais ces lettres sont lues par quelques amis, ce que j'en ai dit leur rappellera ce qu'ils ont déjà lu ou entendu dire à ce sujet. Ils en causeront peut-être ensuite. Il n'en faut pas davantage peut-être pour faire naître à quelqu'un l'idée de tenter l'expérience. Cet exemple une fois donné pourrait, comme beaucoup d'autres, être imité. On ne fait pas assez d'attention à tout le bien que l'on peut faire par des moyens de cette espèce. Le peuple ne lit point, ou ne lit guère, chez nous. Il agit et raisonne d'après ce qu'il voit de ses propres yeux.— Combien de nouvelles méthodes de culture se sont ainsi propagées, depuis une trentaine d'années, parmi nous ! J'ai connu le curé d'une paroisse dont les habitants, non plus que ceux des paroisses voisines, ne connaissaient point encore, lors de son arrivée parmi eux, la culture des plantes légumineuses ; surtout celle des pommes de terre, que nous appelons patates, en Canada. Il leur parla des avantages qu'ils pourraient en retirer, leur donna à ce sujet toutes les explications nécessaires, et entra dans les détails les plus propres à leur persuader d'y donner leurs soins. Il aurait prêché et prêcherait encore inutilement jusqu'à ce jour, si tant il avait vécu. Il aurait, comme tant d'autres, perdu son temps et ses peines. Heureusement, il y avait une petite terre attachée à la cure. Il prit le parti d'y faire planter des patates, avec soin, en recueillit de grandes quantités, qu'il employa d'une manière très profitable chez lui, tant pour la table que pour la nourriture des animaux de ses fermes et des siens propres. Il

n'en fallut pas plus pour exciter l'attention de ses voisins, jusqu'à s'être rendus sourds à tous ses avis.

Ils avaient accueilli ses leçons et les belles idées philanthropiques dont il assaisonnait ses discours, avec la plus parfaite indifférence : mais le sentiment de l'intérêt les eut bientôt tirés de cet engourdissement, quand ils purent se convaincre qu'il y avait un profit à tirer de ces *patates*, qu'ils avaient d'abord regardées avec un souverain mépris. Leurs champs en furent bientôt couverts à leur tour. Ils ne manquèrent pas non plus d'imiter la méthode que le fermier du curé employait, et qui d'après les avis de son maître en avait une excellente pour les cultiver. — De proche en proche, ce genre de culture s'est étendu dans la paroisse et dans les paroisses voisines ; c'est peut-être de toute la province la contrée où il est porté au plus haut point de perfection.

Mais en voilà assez sur cet article : je toucherai peut-être encore quelques autres objets d'agriculture, dans les lettres qui suivront celle-ci. Il ne se présente guères d'autres sujets d'observations ici. J'ai pour principe qu'il faut toujours s'efforcer de tirer de sa situation le meilleur parti possible. Ici, il n'y a point de choix à faire. — ADIEU.

MANIÈRE DE BLANCHIR LES TOILES DE LIN ET DE CHANVRE.

De la Gazette de Québec du 3 Septembre.

Les fils et les tissus du lin et du chanvre, dont les toiles sont fabriquées, doivent être considérées comme composés de fibres blanches, unies à une certaine quantité de matière colorante. L'opération du blanchiment ou du blanchissage des toiles consiste à détruire cette matière. Dans les grands ateliers, on parvient à ce but, en faisant tremper les toiles dans de l'eau pendant quelques jours, en les lessivant à plusieurs reprises, en les plongeant après chaque lessive dans une solution d'acide muriatique oxigéné, en les traitant ensuite par l'acide sulfurique très-faible, en les lavant à grande eau après chaque opération, et en les exposant au contact de l'air et de la lumière. Dans d'autres ateliers, on parvient au même but en faisant usage de la potasse et de quelques autres substances que les différents cultivateurs ne pourraient se procurer que difficilement et à des prix assez considérables. Le procédé que l'on va décrire est un peu plus long et moins parfait, mais il a du moins l'avantage d'être peu dispendieux, et de pouvoir être pratiqué dans toutes les maisons de la campagne. Voici en quoi il consiste.

On commence par faire tremper les toiles, pendant deux ou trois jours, dans des cuves pleines d'eau tiède ; il s'établit une

fermentation qui détruit la colle dont les tisserands enduisent les fils de la chaîne, pour faciliter le jeu du peigne ou rot (*). Cette opération est plus ou moins longue selon la température. Lorsque l'on n'a point collé les toiles en les fabriquant, il est bon de mêler un peu de son dans l'eau, afin d'exciter la fermentation dont on vient de parler. On ne doit faire usage que d'eau très limpide et légère dans le blanchiment des toiles.

Quelque temps après que l'on a laissé tremper la toile dans l'eau tiède, le liquide entre en fermentation, il s'élève des bulles d'air, il se forme une pellicule sur la surface de l'eau, la toile s'enfle, et s'élève quand elle n'est pas retenue par un couvercle. L'écume commence alors à tomber au fond. C'est à ce moment qu'il faut tirer la toile de la cuve.

Il faut la laver ensuite à grande eau et à plusieurs reprises, afin d'enlever la crasse que la fermentation en a détachée. Si l'on a une machine à fouler, on peut s'en servir à faire ce lavage. On étend ensuite la toile sur un pré pour la faire sécher.

Quand elle est parfaitement sèche, il faut la lessiver. Pour cela, on la place dans une grande cuve par rangées, et on a l'attention de mettre dessus les toiles qui exigent une lessive plus forte. On recouvre le tout d'une toile grossière mais serrée; on forme sur cette toile une couche de cendre. Ces cendres doivent être tamisées avec soin, et n'étoyées de tous corps étrangers; il en est de même de toutes les cendres que l'on emploie à faire les lessives dont on fait usage dans le blanchiment des toiles. On recouvre cette couche de cendre d'une autre grosse toile, puis on y jette quelques seaux d'eau chaude, et bientôt après, de la lessive bouillante. Cette lessive serait préférable si elle était formée avec des cendres obtenues de la combinaison des côtes et des tiges de tabac.

La lessive pénètre toute la masse et s'écoule par une bonde qui est pratiquée au fond de la cuve. On la reçoit dans un vase, et après l'avoir fait chauffer de nouveau, on la reverse continuellement sur la cuve. Ces coulées durent l'après-midi et toute la nuit, sans aucune interruption.

Le matin, au point du jour, les toiles sont portées et étendues sur le pré; on les arrose de tems en tems, jusque vers les dix heures. Vers midi, on les reporte dans la cuve pour leur donner une seconde lessive, et l'on répète ces opérations ou manœuvres alternatives d'exposition sur le pré et de lessivage pendant au moins 15 jours. Il est bon d'augmenter graduellement la force de la lessive pendant les trois premiers, et de la diminuer par degrés les derniers jours du lessivage.

(*) Cette colle ou eau d'empois se fait avec de l'amidon; elle doit être très-épaisse; on l'applique à mesure que l'ouvrage avance.

Quand on juge que les toiles ont assez de lessive, on les fait tremper, pendant au moins 24 heures, dans du lait sûr (du petit lait aigri.) On peut ajouter au-petit lait, du lait de beurre, ou du lait écrémé. Si l'on n'a point assez de petit-lait, on peut ajouter de l'eau tiède, dans laquelle on a mis du son fermenter. La farine et le son de seigle seraient préférables.

On savonne ensuite les toiles à la main ou dans des machines à fouler.

Après chaque savonnage, on les reporte au pré, d'où on les retire pour les passer au lait. On répète ces opérations cinq à six fois, jusqu'à ce que la toile ait acquis la blancheur convenable.

A défaut de petit-lait aigri, on pourrait faire fermenter les toiles dans de l'eau tiède mêlée de son. Il serait bon de faire aigrir cette eau d'avance. Les dernières de ces opérations doivent se faire dans un petit-lait aigri, pour donner plus de douceur aux toiles.

Lorsque l'on juge que les toiles ont la blancheur convenable, on les savonne avec soin, et on les lave dans de l'eau claire pour la dernière fois.

Pour donner du lustre aux toiles, on les passe dans une cuve d'eau tenant de l'amidon, ou de l'empois, en dissolution, et on les cylindre à demi-sèches. Cette opération consiste à faire passer les toiles entre deux rouleaux de bois dur et poli, ou même de métal. Les rouleaux de bois sont traversés, chacun, par un axe de fer, dont les deux extrémités servent de tourillons, et sont placés l'un au-dessus de l'autre sur deux montans solides. Les tourillons du rouleau supérieur sont engagés dans une rainure pratiquée dans les montans; ils n'y sont point fixés, de sorte que ce cylindre peut s'élever librement et peser sur l'autre de tout son poids. Si sa pesanteur n'est pas assez considérable pour presser fortement la toile, on peut empêcher les deux tourillons de s'élever en les arrêtant, par dessus, par deux coins, ou clefs de bois dur, que l'on prend en mortaise dans les deux montans, et que l'on enfonce plus ou moins, selon le degré de pression que l'on désire. La longueur des cylindres est d'environ 4 pieds, et se détermine par la largeur de la toile.

Quand on veut faire usage de cette machine, on engage un des bouts de la pièce de toile entre les deux cylindres, et on enfonce les deux coins, dont on vient de parler, plus ou moins selon la grosseur de la toile. On fait tourner, en sens contraire, la manivelle que porte l'un des tourillons dans chacun des deux cylindres. Ces deux manivelles sont en dehors des montans, l'une à droite et l'autre à gauche. La toile coule rapidement entre les deux rouleaux, s'unit et se glace par la pression qu'elle éprouve.

Il faut avoir l'attention de l'étendre bien uniformément dans sa largeur, à mesure qu'elle s'engage entre les deux rouleaux, afin qu'il ne s'y forme aucun pli.

Il est bon d'observer que, pour donner une certaine blancheur aux toiles, il faut absolument que le lin ou le chanvre qui ont procuré les filasses dont on les a fabriquées, aient été rous dans l'eau.

MOIS DE SEPTEMBRE.

VULCAIN était le dieu tutélaire de ce mois. Ses statues le représentent presque nu, ayant seulement sur l'épaule une espèce de marteau. AUSONE lui fait tenir un lézard qui se démène, et place auprès de lui des cures et autres vases préparés pour la vendange. Les modernes le peignent le visage riant, couronné de pampres, vêtu de pourpre, à raison de ses magnifiques présens; tenant d'une main le signe de la balance, parce que l'équinoxe d'automne ramène, dans ce mois, l'égale partage des heures entre le jour et la nuit, et de l'autre, une corne d'Amalthée, pleine de raisins, de pêches, de poires, &c. Un enfant qui foule le raisin, et une treille, désignent la principale richesse de ce mois. CL. AUDRAN, pour le caractériser, a représenté Vulcain assis sur une enclume, sous un pavillon soutenu de deux colonnes chargées des instrumens de sa forge. Plus bas, est la salamandre, et des Cyclopes forgent la foudre de Jupiter. Les casques, cuirasses, bombes, mortiers, &c. sont les attributs.

MINÉRALOGIE.

DECOUVERTE D'UNE MINE D'OR AUX ANTILLES.

UNE mine d'or extrêmement riche a été découverte dans l'île d'Aruba, dépendance de la colonie hollandaise de Curaçao.

Ce furent les Indiens auxquels le hasard fit faire cette découverte entre les montagnes, au mois de mars, 1824; ils vendirent à des Juifs les morceaux d'or qu'ils trouvèrent. Cet événement fut tenu quelque temps secret, parce que peu de personnes encore connaissaient les endroits où l'on pouvait trouver de l'or; mais la nouvelle s'en étant peu-à-peu répandue, l'on vit accourir de toutes parts vers les montagnes, pour y recueillir ce métal. Le commandant de l'île en ayant eu avis, défendit toute recherche ultérieure. L'or trouvé depuis le mois de mars est de

la plus grande pureté ; les morceaux sont de diverses grandeurs ; on en a trouvé qui pesaient 32 livres, d'autres 14 et 16 livres.— On en a déjà reçu à Curaçao pour une valeur de plus de 150,000 dollars (750,000 fr.)—*Constitutionnel* du 28 Sept. 1824.

DE'COUVERTE PRE'TENDUE D'UNE MINE D'ARGENT DANS LE
HAUT-CANADA.

Nous ne savons quel degré de foi nous devons ajouter à ce qui nous a été dit dernièrement, savoir, que l'on a appris qu'une mine d'argent a été découverte dans le Haut-Canada, et exploitée par quatre individus, pendant ces deux dernières années, avec un profit considérable. On dit que la cause de cette découverte est provenue d'une querelle entre les exploiters, dont trois étaient Américains, et le quatrième Anglais. Les premiers ayant voulu, dit-on, interdire au dernier toute participation ultérieure dans leurs opérations, le ressentiment lui a fait divulguer le secret. La personne qui nous a fait ce rapport ajoute, qu'il a été envoyé avis de la chose au gouvernement, à Québec.

Pap. de Montréal, du 15.

POESIE.

LE PERE MOURANT ET SES DEUX FILS.—FABLE.

Un bon père, et de plus homme de très grand sens,
Touchait à son heure dernière ;
Il jouissait des pleurs de ses enfans,
Et gardait à tous deux une tendresse entière.
En tête cependant il avait un projet.
Il écarte l'aîné, fait venir son cadet :
Mon fils, nous sommes seuls ; prends cette clef secrète,
J'ai caché dans ce coin une riche cassette,
Où tu trouveras du comptant :
Garçon d'esprit, je te dois ce présent.
Le cadet étonné :—Que voulez-vous, mon père ?
Mon cœur me le défend ; un tel tort à mon frère !
Ah ! reprit le vieillard, emporte et ne dis mot.
De ton frère je sais quel deviendra le lot.
Va, ce n'est pas pour lui que je crains la misère ;
Il réussira : c'est un sot.

MERCIER.

DEBUT D'UN POÈME SUR LE BONHEUR ; PAR M. BERCHOUX.

Plus d'un poète, hélas ! sur le bonheur
 A composé de malheureuses rimes ;
 Sur ce sujet maints prosateurs sublimes
 Ont échoué, tant il porte malheur !
 Helvétius, avant lui Fontenelle,
 M'ont ennuyé, voulant me rendre heureux.
 Maudite soit la muse criminelle
 Qui fait bâiller avec l'aide des dieux !
 Puisse la mienne avoir le bien suprême
 De n'être point trop coupable à vos yeux !
 Il est affreux d'ennuyer ce qu'on aime ;
 Mais vous m'aimez, et les vers d'un ami,
 Tant durs soient-ils, ne blessent point l'oreille.
 Si quelquefois on en est endormi,
 C'est doucement ; on n'y dort qu'à demi.
 Pour applaudir, l'amitié se réveille.
 Sur votre cœur il est doux de compter ;
 Je ne peins point un bonheur chimérique,
 Un homme heureux est un sujet unique :
 Je suis cet homme, et je vais me chanter.

PROLOGUE,

*Récité par une jeune Demoiselle, aux exercices de l'Ecole de
 Mademoiselle FORRENCE, à Montréal, le 12 Février 1825.*

PARENS, de nos jeux l'ornement
 Ne blâmez pas légèrement
 Notre prudente institutrice,
 Si pour un instant sous vos yeux
 Votre fille devient actrice :
 Le théâtre est trop dangereux
 Pour y former un cœur novice ;
 Il est un but plus important
 Qu'on n'atteint que par l'exercice,
 Et qu'il faut atteindre pourtant.
 Ce but où nous aspirons tant,
 C'est le grand art de la parole.
 Pour la vertu, sous peu de temps,
 Nous retournerons, bons parens,
 L'étudier à votre école.

N,

MELANGES DE MORALE, D'ECONOMIE ET DE POLITIQUE,

Extraits des Ouvrages de BENJAMIN FRANKLIN ; par A. CH. RENOUARD, Avocat.

UTILITE' DES BONS PROCE'DES.

Mon premier pas dans les affaires publiques fut d'être nommé, en 1736, secrétaire de l'assemblée générale. Ce choix eut lieu cette année sans opposition ; mais, la suivante, lorsque je fus proposé de nouveau, (le choix des secrétaires étant annuel comme celui des membres;) un nouveau membre de l'assemblée fit un long discours contre moi, pour favoriser un autre candidat. Je fus pourtant choisi, ce qui me fut d'autant plus agréable qu'indépendamment des appointemens attribués au secrétaire, cette place me fournissait l'occasion d'intéresser en ma faveur les membres de l'assemblée, ce qui m'assurait l'impression des opinions, des lois, du papier monnaie, et autres ouvrages officiels de circonstance ; ce qui, en total, m'était fort profitable. Je ne fus donc pas fort charmé de l'opposition de ce nouveau membre, homme jouissant d'une belle fortune, ayant reçu une bonne éducation, et doué de talens qui paraissaient devoir, avec le temps, lui procurer dans la chambre une influence qu'il y obtint effectivement par la suite. Je ne cherchai cependant point à gagner ses bonnes grâces, en lui témoignant de serviles égards ; mais, au bout d'un certain temps, j'usai d'une autre méthode. Ayant appris qu'il possédait dans sa bibliothèque un certain livre rare et curieux, je lui écrivis un billet pour lui exprimer le désir de m'en servir, et pour le prier de me faire le plaisir de me le prêter pour quelques jours. Il me l'envoya sur-le-champ ; et moi, au bout d'une semaine, je le lui renvoyai accompagné d'un nouveau billet, avec les plus vifs remerciemens pour sa complaisance. La première fois que nous nous rencontrâmes dans la Chambre, il m'adressa la parole, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant, et me témoigna beaucoup de civilités ; et, depuis ce temps, il s'est toujours montré disposé à m'être utile en toute occasion ; si bien que nous sommes devenus grands amis, et que notre amitié a duré jusqu'à sa mort.

C'est un nouvel exemple de la vérité d'une vieille maxime que j'avais apprise, et qui dit :—*Celui qui vous a une fois rendu service, sera plus disposé à vous en rendre un autre, que celui que vous avez obligé vous-même.* On voit aussi, par là, combien il est plus profitable d'écarter avec prudence les occasions d'inimitié, que de les saisir en s'y montrant trop sensible, que d'y ré-

pondre par de l'aigreur, que de les perpétuer par des procédés désobligeants.

NOTE SUR LE COMMERCE ET LES MANUFACTURES.—(1767.)

Supposez un pays X, avec trois manufactures, par exemple : de drap, de soie, de fer, ayant l'approvisionnement de trois autres pays A, B, C, mais, désirant augmenter la vente et élever le prix du drap, en faveur des seuls fabricans de drap.

En conséquence, on prohibe les draps venant de A.

A, par représailles, prohibe les soieries de X.

Il suit de là que les fabricans de soieries se plaignent de la diminution du commerce.

Cependant X, pour les satisfaire, prohibe les soieries de B.

B, par représailles, prohibe les fers forgés de X.

Il suit de là que les maîtres de forges se plaignent de la diminution du commerce.

Alors, X prohibe les fers provenant de C.

C, par représailles, prohibe les draps de X.

Qu'est-il résulté de toutes ces prohibitions ?

Réponse.—Chacun des quatre pays a éprouvé une diminution dans la masse commune des jouissances et des commodités de la vie.

SUR LA GUERRE.—(1783.)

DANS mon opinion, il n'y a jamais eu ni bonne guerre, ni mauvaise paix. De quelles immenses améliorations pour les agrémens et les commodités de la vie, se serait enrichie l'espèce humaine, si l'argent dépensé pour la guerre avait été employé à des ouvrages d'utilité publique ! Quelle extension l'agriculture n'aurait-elle pas reçue, même jusqu'au sommet de nos montagnes ! Combien de rivières rendues navigables, ou réunies par des canaux ! Que de ponts, d'aqueducs, de nouvelles routes ; que d'autres ouvrages publics, que d'édifices et d'améliorations qui auraient fait de l'Angleterre un vrai paradis terrestre ! Voilà ce que l'on aurait obtenu, si l'on avait consacré à faire le bien tant de millions consommés pour faire le mal, pour porter la misère dans plusieurs milliers de familles, et pour ôter la vie à tant de milliers d'êtres laborieux, dont le travail pouvait être utile.

LETTRE A MR. B. WEBB, EN LUI ENVOYANT DIX LOUIS.
(1784.)

Mon cher Monsieur,—J'ai reçu votre lettre du 15 du courant (Avril,) et le mémoire qui y était joint. Le tableau que vous me faites de votre situation m'afflige. Je vous envoie, ci-inclus, un billet de dix louis. Je ne prétends pas vous donner cette

somme; je ne fais que vous la *prêter*. Lorsque vous retournerez dans votre patrie, avec une bonne réputation, vous ne pourrez manquer de prendre un intérêt dans quelque affaire qui vous mettra en état de payer toutes vos dettes; dans ce cas, si vous rencontrez un honnête homme qui se trouve dans une détresse semblable à celle que vous éprouvez en ce moment, vous me paierez en lui prêtant cette somme, et vous lui enjoindrez d'acquitter sa dette par une semblable opération, dès qu'il sera en état de le faire, et qu'il en trouvera une occasion du même genre.— J'espère que les dix louis passeront de la sorte par beaucoup de mains, avant de tomber dans celles d'un malhonnête homme qui veuille en arrêter la marche. C'est un artifice que j'emploie pour faire beaucoup de bien avec peu d'argent. Je ne suis pas assez riche pour en consacrer *beaucoup* à de bonnes œuvres, et je suis obligé d'user d'adresse, afin de faire le plus possible avec *peu*. C'est en vous offrant tous mes vœux pour le succès de votre mémoire et pour votre prospérité future, que j'ai l'honneur d'être, mon cher Mr., votre, &c.

LE COUP A LA TÊTE. (1784.)

La dernière fois que je vis votre père (Mr. Mather,) ce fut au commencement de 1724, à Boston, après mon premier voyage en Pensylvanie. Il me reçut dans sa bibliothèque, et, quand je pris congé de lui, il me montra un chemin plus court pour sortir de la maison, par un passage étroit, qui était traversé par une poutre à hauteur de tête. Nous causions encore, lorsque je me retirais, lui me suivant, et moi me retournant à moitié de son côté, quand il me cria vivement : *baissez-vous ! baissez-vous !* Je ne compris ce qu'il voulait me dire, que lorsque je sentis ma tête frapper contre la poutre. C'était un homme qui ne manquait jamais une occasion de donner une leçon utile, et il me dit dans celle-ci :— "Vous êtes jeune, et vous allez entrer dans le monde ; *baissez-vous* pour le traverser, et vous éviterez plus d'une rude atteinte." Ce conseil, imprimé de la sorte dans ma tête, m'a été fréquemment utile, et j'y pense souvent quand je vois l'orgueil humilié et les malheurs qu'éprouvent ceux qui portent la tête trop haute.

LA FORET SOUTERRAINE.

(Extrait des "*Merveilles du Monde.*")

Si les merveilles de la nature qui ont le mérite particulier d'une extrême rareté doivent de préférence trouver place dans cet ouvrage, la Forêt souterraine qui a été découverte en 1808,

en Angleterre, ne saurait être oubliée. Ce fut à la suite d'une très haute marée, qu'une brèche s'étant faite dans une des digues de la Tamise, les marais de Dagenham et de Havering, dans le comté d'Essex, furent entièrement inondés. La force de l'eau fut même si grande, qu'elle y creusa un canal dont la largeur est de près de trois cents pieds, et la profondeur de vingt. Cette inondation qui, de temps immémorial, n'avait pas eu sa pareille, frappa d'étonnement tous les habitans du pays ; mais une surprise bien plus grande leur était réservée ; car, lorsque les eaux furent retirées, ils apperçurent dans le canal, nouvellement creusé, un grand nombre d'arbres qui y étaient enterrés depuis plusieurs siècles. Tous, à l'exception d'un gros chêne, qui avait la plus grande partie de son écorce, de sa tête et de sa racine, dans l'état le plus parfait, étaient des aunes. Ils étaient devenus noirs, durs, coriaces, et tout prouvait qu'ils avaient vieilli dans ce sol marécageux, où ils venaient d'être trouvés, et sur la surface duquel ils s'élevaient horizontalement. Une couche épaisse de terreau les avait jusqu'alors tenus cachés.

Cette première découverte ayant excité la curiosité générale, tout le monde se mit à suivre le cours du canal, et l'on vit une continuité de ces troncs et de ces arbres souterrains, dans la même position où ils avaient été plantés ou semés. Les racines et les branches de la plupart d'entr'eux offraient tous les signes qui se manifestent dans les arbres naissans. Il restait à examiner si l'époque à laquelle on pouvait raisonnablement faire monter leur disparition datait du déluge, ou de quelque grande inondation de la Tamise. Nul doute qu'elle ne fût très ancienne. — Dans l'incertitude où les savans étaient de fixer leur opinion à cet égard, l'apparition d'un lit de coquilles au-dessus duquel un ruisseau, qui a une communication directe avec la Tamise, coule à la profondeur perpendiculaire de vingt pieds, et à la distance d'environ deux cents dans la plaine, fut pour eux un trait de lumière, et leur démontra que, puisque ce lit de coquilles avait été déposé dans cette place, il fallait nécessairement qu'il y eût été amené par une inondation précédente de la Tamise, qui, ayant couvert une grande étendue de terrain, y avait enseveli tous les arbres qu'elle avait trouvés sur son passage.

Ce jeu de la nature peut s'expliquer par la qualité du sol, qui étant spongieux, clair, marécageux, et rempli de racines et de roseaux, a reçu, malgré la couche de terreau dont il était recouvert, assez d'air pour conserver la végétation aux plantes souterraines qu'une inondation extraordinaire avait fait disparaître.

FANATISME LITTÉRAIRE.

CELUI-CI est presque tout de notre temps. On en trouve à peine quelque trace en France dans les siècles passés. Il semble que l'homme soit condamné, par la faiblesse de son esprit, à d'éternelles erreurs, puisqu'on ne sort d'un préjugé que pour retomber dans un autre. On a reproché aux nobles, qu'ils se glorifiaient sottement de leurs ancêtres : on leur a dit, avec raison, que le petit-fils de BAYARD, de TURENNE et de ROLLAND pouvait bien n'être qu'un homme ordinaire. Eh bien ! ce vain orgueil, fondé sur des préjugés vulgaires ; ce ridicule que les philosophes ont si bien rejeté sur la noblesse, ils s'en couvrent maintenant, sans s'en apercevoir.

On nous dit, tous les jours, que les descendants de CORNEILLE, de RACINE, de LAFONTAINE, sont dans l'obscurité ; que les œuvres de leurs grands-pères ont fait la gloire de la France, et font aujourd'hui la fortune des comédiens et des libraires ; que la nation doit embellir le sort des descendants d'un grand homme, &c. : cependant, on n'applaudirait pas un acte du gouvernement qui enrichirait la postérité d'un grand général, parce que ce serait la postérité d'un grand général.

Que me fait le descendant d'un homme de génie, s'il n'a pas le génie de son ayeul ? Un fils de noble peut être un lâche ; un fils de poète peut être un sot. Si Racine a honoré notre littérature ; Turenne a honoré nos armes. Si on paie aux descendants de Racine la rente des tragédies de leur père, on doit donner aux petits-fils de Turenne des rentes sur les provinces que leur ayeul a soumise, et alors il n'y aura plus de propriété nationale.

On fait cas d'un coursier, qui, fier et plein de cœur,
Fait paraître, en courant, sa bouillante vigueur ;
Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carrière,
S'est couvert mille fois d'une noble poussière :
Mais la postérité d'Alfane et de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hazard,
Sans respect des ayeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle ou tirer la charrue :
Pourquoi voulez-vous donc que, par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?

BOILEAU, *Satire V.*

Si le fils de Corneille a du génie, qu'il vive de ses travaux, comme son père a vécu de ses veilles. Si ce n'est qu'un lourdaud, qu'il soit cordonnier, et qu'on ne nous montre pas la branche dégénérée d'une souche honorable.

Ceux qui demandent que les pièces dramatiques soient une propriété perpétuelle dans la famille de l'auteur, songent plus à leur intérêt qu'à la gloire nationale. . . . Nos auteurs n'ont cependant pas à se plaindre de l'état des choses, et c'est maintenant une bonne fortune pour eux qu'une comédie médiocre. . . .

Je crois que les traits suivants tiennent un peu d'un fanatisme littéraire. Un homme de robe apporta à MALHERBE de méchants vers qu'il avait faits pour sa femme. Malherbe, après les avoir lus, lui demanda *s'il avait été condamné à être pendu, ou à faire ces vers-là ?*, . . .

Boileau disait, un jour : "A moins que le roi m'ordonne de trouver bons les vers de CHAPELAIN, je soutiens que celui qui en fait de pareils mérite d'être pendu. . . ." MOLIERE a saisi ce trait de ridicule, et l'a placé dans son *Misanthrope*.

Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne,
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu ! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

Dictionnaire de la Folie et de la Raison.

ANECDOTE HISTORIQUE ET INÉDITE.

DOYEN n'étoit pas un excellent peintre, mais c'étoit un artiste dans toute la force de la qualification honorable attachée à ce nom. Libre par goût et par caractère, ennemi de ces vanités périlleuses qui charment les hommes médiocres ; jaloux des droits que sembloit devoir lui assurer sa position au milieu des courtisans vendus à toutes les volontés du maître, Doyen alloit souvent à Versailles. Le roi le recevoit très bien ; il aimoit son talent, bien que Pierre fût alors premier peintre : il estimoit sa personne, parce qu'il trouvoit en lui une grande indépendance d'idées et d'expressions, qualité-phénomène, que le monarque auroit en vain cherchée dans la cour où régnoit madame Dubarry.

Louis XV avoit alors un jeune favori. Ce familier en titre s'étoit habitué à prendre avec toutes les personnes qui approchoient du monarque des privautés qui accusoient sa mauvaise éducation. Les plaisanteries du plus mauvais goût, les plus sottes espiègleries étoient les passe-temps ordinaires de ce domestique à parchemins.

Un jour, le roi avoit convoqué ses ministres ; les affaires étoient pressantes. Les secrétaires d'état étoient arrivés au château, dans un salon de FOUILLEUX de bonf ; ils attendoient le moment du travail. . . . Le favori, que le roi regardoit sans doute comme un animal sans conséquence (c'étoit ainsi du moins qu'aux petits

appartements, on regardoit madame Duhaussat, confidente de madame la marquise Poisson,) le favori étoit là. On s'ennuyoit, on médisoit : les affaires du monde, et les nouvelles de l'Opéra étoient en jeu ; on préludoit aux discussions qui alloient s'agiter au cabinet du prince, en parlant de la nymphe en crédit au *Vauxhall de Thoré*. . . . Il prit au favori du roi la fantaisie de porter aux jambes de leurs excellences de ces coups de mouchoirs roulés qu'on appelle du nom d'*anguilles*. Nos seigneurs n'osoient se plaindre de la licence de cet insolent, et chacun à son tour essayoit la bordée qu'une risée impudente accompagnoit.

Doyen étoit présent, attendant l'audience de Louis XV.— Quand le favori eut exercé son adresse sur toutes ses complaisantes victimes, il se retourna du côté de Doyen, et le frappa comme il avoit fait le chancelier, le contrôleur des finances, le ministre de la guerre, l'intendant de police, et cet intendant des postes qui livroit gaïement au souverain le secret des lettres et l'honneur des familles. Doyen ne put esquiver l'*anguille* ; mais s'élançant avec rapidité, il saisit le favori, et, lui appliquant un vigoureux soufflet, lui dit : Faquin, me prends-tu pour un Ministre ?

Ce soufflet retentit à l'Œil de bœuf ; on en rit beaucoup, parce qu'il humilioit les esclaves en dignité. Le roi apprit l'anecdote, qui le divertit fort. Doyen eut une audience où Louis XV témoigna que cette hardiesse envers son favori ne lui déplaisoit pas ; et quand il sortit du cabinet de sa majesté, il fut salué profondément par tous les grands seigneurs, comme l'avoit été, au siècle précédent, le bon-homme Jean Bart, quand il eut corrigé les courtisans de Louis XIV, dans la galerie de Versailles.

DE L'ARCHITECTURE.

En remuant, dernièrement, mes paperasses, j'y ai trouvé une feuille de papier contenant le morceau suivant, que je me rappelle d'avoir extrait, autrefois, en substance, du volume de l'Histoire Ancienne de ROLLIN où il est traité des Sciences et des Arts.— N'ayant pas ce volume sous la main, dans le moment, je regrette de n'avoir pas fait mon extrait un peu plus ample ; mais je pense que, tel qu'il est, son insertion dans le *Bibliothèque Canadienne* peut être de quelque utilité, ne serait-ce qu'en donnant à quelques uns des lecteurs de ce journal, le désir d'acquérir au moins des connaissances élémentaires dans le bel art de l'architecture. M.

Il y a cinq ordres d'architecture, le *Dorique*, l'*Ionique*, le *Corinthien*, le *Toscan* et le *Composite*, auxquels on peut ajouter le *Gothique*. Les trois premiers ont été inventés par les Grecs ;

les deux suivans par les Romains, et le dernier, par les peuples du nord de l'Europe. L'ordre dorique, à cause de sa solidité, convient aux grands édifices, aux portes de villes, aux dehors des temples, aux places publiques, et autres lieux semblables. L'ordre ionique, plus délié que le précédent, convient aux bâtimens plus délicats, aux dedans des églises, aux portes des maisons, des jardins, &c. L'ordre corinthien, qui ne diffère de l'ordre ionique que par le chapiteau, qui est plus orné, est propre aux mêmes constructions : c'est le plus parfait de tous les ordres d'architecture. Le toscan est de tous les ordres le plus simple et plus dépourvu d'ornemens ; on ne l'emploie guère que dans la construction des amphithéâtres et autres bâtimens semblables, où il n'est besoin que d'un seul ordre. Le composite participe de l'ionique et du corinthien : il est même plus orné que ce dernier. L'ordre gothique, ou plutôt l'architecture gothique, est celle qui s'éloigne des proportions antiques, et est chargée d'ornemens superflus. On la distingue en vieille et nouvelle. La vieille était grossière et pesante ; la nouvelle est plus délicate, plus déliée, et d'une hardiesse à causer de la surprise.

Chez les Grecs, les ordres étaient composés de colonnes et d'un entablement ; les Romains ont posé des piédestaux sous les colonnes, pour leur donner plus de hauteur. La colonne est un pillier rond destiné à soutenir ou à orner un bâtiment. Toute colonne est composée d'une base, d'un fut et d'un chapiteau. La base est la partie de la colonne qui est au-dessous du fut, et qui pose sur le piédestal. Elle a une *plinthe* qui est une pièce plate, et des *moultures*, qui représentent les anneaux dont on liait le bas des piliers, pour les empêcher de se fendre. Ces anneaux se nomment *tores*, quand ils sont grands, et *astragales*, quand ils sont petits. Les tores laissent ordinairement entr'eux des intervalles creusés en rond, que l'on nomme *scoties* ou *trochiles*. Le fut est la partie de la colonne, ronde et unie, qui s'étend depuis la base jusqu'au chapiteau : elle doit être plus étroite par le haut que par le bas. Le chapiteau est la partie supérieure de la colonne, et qui pose immédiatement sur le fut.

L'entablement est la partie de l'ordre qui est au-dessus des colonnes : il comprend l'*architrave*, la *frise* et la *corniche*.—L'architrave représente une poutre et porte immédiatement sur les chapiteaux des colonnes. On la nomme en grec *épistyle*. La frise est l'intervalle qui se trouve entre l'architrave et la corniche : elle représente le plancher du bâtiment. La corniche est le couronnement de l'ordre entier : elle est composée de plusieurs *moultures*, qui saillent les unes sur les autres.

Le piédestal est la partie la plus basse de l'ordre : c'est un corps quarré qui renferme trois parties ; le *socle*, qui porte sur l'aire ou le pavé ; le *dé*, qui est sur le socle, et la *cymaise*, qui est la corniche du piédestal, et sur laquelle la colonne est assise.

Sur 19 parties égales, on en donne ordinairement 4 au piédestal, 12 à la colonne avec le base et le chapiteau, et 3 à l'entablement. Une colonne peut avoir pour hauteur, 8, 9, 10, &c., de ses diamètres.

La différence qui se trouve entre le rapport des hauteurs des colonnes avec leurs diamètres ; entre leurs bases, leurs chapiteaux et leurs entablemens, forme la différence des cinq ordres d'architecture : mais c'est principalement par leurs chapiteaux qu'on peut les distinguer. Les colonnes doriques et toscanes n'ont à leurs chapiteaux que des moulures en forme d'anneaux, et par-dessus une pièce plate, que l'on nomme *tailloir*. Le dorique est distingué du toscan par la frise : dans l'ordre toscan, la frise est unie ; tandis que dans le dorique elle est ornée de *triglyphes*, qui sont des bossages oblongs, imitant les bouts de plusieurs poutres, qui porteraient sur l'architrave pour former un plancher. Cet ornement est propre à l'ordre dorique.

Le chapiteau ionique se reconnaît par ses *volutes*, qui sont des enroulemens spiraux sortant de dessous le *tailloir*.—Le chapiteau corinthien est orné de deux rangs de huit feuilles, chacun, et de huit petites volutes, qui sortent d'entre les feuilles. Le chapiteau composite est formé du chapiteau corinthien et de l'ionique : il y a deux rangs de huit feuilles, et quatre grandes volutes, qui paraissent sortir de dessous le *tailloir*.

BONS-MOTS.

HÉDELIN, abbé d'Aubignac, fit une tragédie en prose, qu'il intitula *Zénobie* ; et il prétendait qu'elle était conforme en tout aux règles d'Aristote. Cette pièce n'eut aucun succès ; ce qui fit dire au grand Condé. “ Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac d'avoir suivi les règles d'Aristote ; mais je ne pardonne pas aux règles d'Aristote d'avoir fait faire à l'abbé d'Aubignac une si mauvaise tragédie.

LULLI, un des plus célèbres musiciens qui aient paru en Europe, obtint de Louis XIV d'être reçu secrétaire à la chancellerie, malgré l'opposition de tous les membres de cette compagnie. Comme M. De Louvois lui reprochait sa témérité, de briguer une place dans un corps dont il était membre, lui qui n'avait d'autre recommandation que le talent de faire rire : “ Eh ! tête bleue, répondit Lulli, vous en feriez bien autant ; si vous le pouviez.”

Le comte de MATHEPAS, disgracié et exilé, s'en allait dans une de ses terres : chemin faisant, un homme qui ignorait sa disgrâce, s'approcha de lui, pour lui parler d'affaires. Permet-

tez, monseigneur, "lui dit-il," que quoique vous soyez en route, . . . Ah ! monsieur, dites en *déroute*," répondit l'ex-ministre.

Un plaisant se trouvant un jour à la table d'un lord, ce seigneur fit servir à la fin du repas, un très petit flacon de vin, dont il ne cessait de vanter les qualités, et surtout l'âge ; "Qu'en pensez-vous," lui dit le lord ? "Ma foi, milord," répondit-il, il est bien petit pour son âge."

Le meréchal de SAXE faisait, dans son camp, l'éloge d'un officier absent : un militaire dit : "Oui, mais CHEVERT est un officier de fortune." M. de Saxe, qui le savait, feignit de l'ignorer, et répliqua brusquement : "Vous me l'apprenez ; je n'avais pour lui que de l'estime ; je vois que je lui dois encore du respect."

LOUIS XV passant devant les grenadiers à cheval, dit au lord STANLEY, qui se trouvait à portée : "Milord, vous voyez-là les plus braves gens de mon royaume ; il n'y en a pas un qui ne soit couvert de blessures." Le lord lui répondit : "Sire, que doit penser votre majesté de ceux qui les ont blessés ? Ils sont morts," répartit un vieux grenadier.

Un homme de lettres répondit, un jour, à quelqu'un, qui lui disait que VIGÈRE était le premier de nos poètes négligés :

Ah ! mon ami, tu l'as bien mal jugé :

Ne sois donc plus dupe d'un vain prestige.

Non, ce n'est point un auteur *négligé* ;

C'est seulement un auteur qu'on *néglige*.

Une dame voyant, dans une compagnie, un homme qui éclatait de rire à tout propos, et sans paraître même en avoir envie, dit tout bas à quelqu'un qui était à côté d'elle : "Cet homme rit toujours de toutes ses forces, et jamais de tout son cœur."

Un politique disait d'un grand prince qui a négocié toute sa vie : "Ce prince doit faire grande chère ; car il traite toujours."

On étouffait, un jour, au parterre de l'opéra : c'était précisément dans le temps que les arrêts du conseil venaient de paraître au sujet de la réduction des effets royaux. Un plaisant s'écria : "Ah ! où est notre cher abbé TERRAY ? Que n'est-il ici pour nous réduire à motié !

Un médecin était au chevet d'un malade : "que sentez-vous ?" lui disait-il. — "Je sens. . . un ignorant," reprit le malade.

Le régent de France demandait, un jour, à Fontenelle quel jugement il fallait porter des ouvrages en vers. — "Monseigneur, répondit celui-ci, dites toujours qu'ils sont mauvais ; sur cent fois, vous ne vous tromperez pas deux."

Le plaisir de la conversation mêlé à celui de la bonne chère, est un préservatif contre l'intempérance. PIRON disait à ce sujet : "Les morceaux caquetés se digèrent plus aisément."

Le grand FREDERIC a dit fort plaisamment au sujet des courtisans, "qu'un souverain était presque toujours l'homme de ses états, qui par bienséance, voyait la plus mauvaise compagnie."

Avez-vous des bons à vendre, disait, un jour, un spéculateur à quelqu'un qui passait au Perron? Avez-vous des bons à vendre? "Du tout, lui répondit ce particulier; nous n'en avons déjà pas de trop."

VARIÉTÉS.

COMBAT ENTRE UN AIGLE ET UN ENFANT.

UN fait bien remarquable a eu lieu, ces jours derniers, dans la paroisse Saint-Ambroise, à environ neuf milles de Québec. Deux enfans, l'un âgé de sept ans, l'autre de cinq, s'amusaient dans un champ à faire les petits moissonneurs, pendant que leurs parens étaient allés dîner à la maison. Un aigle apparaît soudain, planant au-dessus d'eux, et visant le plus grand des enfans, il foud dessus, et le manque. Sans être déconcerté, il se pose à terre à quelque distance, et revient un instant après à la charge. L'enfant courageux se met en défense, avec la faucille qu'il avait fort heureusement à la main. Comme son féroce antagoniste arrivait sur lui pour le saisir, il le frappa sous l'aile gauche avec sa faucille, dont le fer pénétra entre les oses, et traversant le foie, causa la mort presque instantanée de l'oiseau. L'enfant n'a pas eu seulement une égratignure. L'aigle a été acheté par M. CHASSEUR, qui l'a empaillé et placé dans son musée, où on peut le voir maintenant. C'est un de ceux qu'on appelle aigles de Russie; il a plus de six pieds d'envergure et les serres extrêmement fortes; les ongles dont ses pieds sont armés ont un pouce et demi de longueur; il avait l'estomac vide, et c'est peut-être en partie à cette circonstance que l'enfant a dû sa victoire. Beaucoup de ces oiseaux font leurs aires dans les falaises autour du cap Tourmente, en bas de Saint-Joachim. L'automne, ils se nourrissent principalement d'oiseaux de mer et des poissons qu'ils trouvent sur les rivages. L'été, ils font beaucoup de dégât parmi les oiseaux de basse-cour, enlevant les oies, les diadons, etc. C'est la première fois, à notre connaissance, qu'ils aient attaqué les enfans dans ce pays.—*Gazette de Québec.*

PUBLICATION.

NOTRE zélé et laborieux compatriote, Mr. le Dr. LABRIE, de St. Eustache, a annoncé la publication prochaine d'un ouvrage qui sera intitulé : *Les premiers Rudimens de la Constitution Britannique*, traduits de l'anglais de Mr BROOKS, précédés d'un

Précis historique, et suivis d'Observations sur la Constitution du Bas-Canada, &c. ouvrage utile à toutes sortes de personnes, et principalement destiné à l'instruction politique de la jeunesse canadienne. Cet ouvrage sera imprimé aussitôt qu'il y aura un nombre suffisant de souscripteurs pour subvenir aux frais de l'impression, et formera un pamphlet de 72 à 80 pages in 8vo. Le prix sera de 2s. 6d. payable à livraison.

MARIE'S ;

Le 10, à Laprairie, Mr. E. H. BARBEAU, Marchand, à Demoiselle Sophie BOURASSA.

Le même jour, à Blairfindie, Mr. J. A. SABATTE', instituteur, à Dame Ephrosine POUDRET, veuve ROGERS.

Le 11 à Varennes, Mr. E. N. DUCHESNOIS, à Demoiselle Françoise AINSE.

Le 18, à Québec, Phil. CHATLOUP, écrivain, Avocat, à Demoiselle Emilie JOUVIN.

Le même jour, au même lieu, Mr. A. PARÉ', Marchand, à Demoiselle Henriette TESSIER.

Le 24, aux Trois-Rivières, Mr. J. DUPUIS, âgé de 23 ans, à Dame Marguerite DOUCET, veuve BOIVIN, âgée, dit-on, de 74 ans.

DE'CE'DE'S :

A Ste Geneviève, le 6, à l'âge de 85 ans, Dame Charlotte LAGASSE', veuve de J. B. P. L. DE CHAMPLAIN.

A St. Jean, Ile d'Orléans, le 8, Messire GEMEST, prêtre.

A Québec, le 19, Dame Marguerite VALLIERES DE ST. REAL, épouse de Mr. A. CAYET, et sœur de J. R. V. DE ST. REAL, écuyer.

A Bellevue, Près Montréal, le 20, presque subitement, Dame Marie Julie FORTIER, épouse de S. H. DUROCHER, écuyer.

A Beauport, le 24, Mr. Charles DEBLOIS, âgé de 53 ans.

A St. Charles, Rivière Boyer, le 26, l'honorable Louis TURGEON, membre du Conseil législatif et Colonel de milice.

A Ste. Anne de la Pocatière, le 27, Benoit ROY, écrivain. ancien Major de milice.

ERRATA.

Dans le dernier Numéro :

Page 95, ligne 34e, article *Biographie Canadienne*, pour—et sa propre satisfaction, lisez, et sa propre sanctification.

Page 105, ligne 14e, lisez ainsi :

Luttant contre le sort ou contre les bourreaux.

Page 120, ligne 22e au lieu de GAMALOGIE, lisez GAMOLOGIE.

Dans le présent Numéro :

Page 139, ligne 27e, au lieu de PENISSANT, lisez PENISSAUT, ou plutôt PENISSEAU.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME V.

OCTOBRE, 1827.

NUMERO V.

HISTOIRE DU CANADA.

A peu près dans le même temps que le fort de Chambly fut assiégé, c'est à dire vers le commencement de Novembre 1687, quarante Onnontagués s'approchèrent de Catarocouy, et enlevèrent d'auprès de ce fort trois soldats et la demoiselle d'ALONNE

M. d'Orvilliers à qui cette demoiselle trouva moyen de faire savoir le malheur qui lui était arrivé, envoya proposer aux sauvages une conférence dans le lieu même où ils s'étaient arrêtés : ils l'acceptèrent ; et le P. de Lamberville, qui se trouvait alors à Catarocouy, voulut bien se charger d'aller négocier avec eux. Le missionnaire commença par leur demander pourquoi ils avaient commis cet acte d'hostilité contre les Français, qui n'étaient en guerre que contre les Tsonnonthouans. Ils lui répondirent, qu'en arrêtant leurs chefs, Ononthio avait rompu la paix. Après s'être efforcé de les adoucir sur ce point, le P. Lamberville leur présenta deux colliers, l'un pour les engager à ne faire aucun mal à leurs prisonniers, et l'autre, pour les exhorter à ne point entrer dans la querelle des Tsonnonthouans, qui s'étaient attiré mal-à-propos, leur dit-il, l'indignation de leur père. Les sauvages reçurent les colliers, et l'on se sépara. Les prisonniers furent conduits à Onnontagué, où on les traita assez bien ; mais les colliers furent envoyés au gouverneur de la Nouvelle York.

Environ un mois après, un envoyé du colonel Dongan arriva à Québec, avec une lettre de ce gouverneur, qui demandait l'explication de ces colliers. M. de Dénonville, qui n'était pas encore informé du fait, répondit de bouche, qu'il enverrait sa réponse, lorsqu'il saurait de quoi il s'agissait. Il fit en effet partir, peu de temps après, pour Manhatte, le P. LE VAILLANT, à qui il recommanda de ne faire aucune proposition au colonel Dongan, mais de savoir seulement si ce gouverneur en avait quelque'une à lui faire. L. P. Le Vaillant se mit en chemin le 31 Décembre 1687. Dans le premier entretien qu'il eut avec le gouverneur anglais, il ne put rien tirer de lui, sinon qu'il n'avait envoyé un exprès au marquis de Dénonville que pour avoir l'explication des deux colliers que le P. de Lamberville avait présentés aux Onnontagués. Peu-à-peu néanmoins, le missionnaire parvint à

TOME V.—No. V.



engager Dongan à s'expliquer davantage, et ce gouverneur lui déclara enfin nettement, que les Français ne devaient espérer de paix avec les Iroquois qu'à ces quatre conditions : 1o. qu'on ferait revenir de France les sauvages qu'on y avait envoyés pour servir sur les galères ; 2o. qu'on obligerait les Iroquois chrétiens du Sault St. Louis et de la Montagne à retourner dans leur pays ; 3o. qu'on raserait les forts de Niagara et de Cataracouy ; 4o. qu'on restituerait aux Tsonnonthouans tout ce qui avait été enlevé de leurs villages.

Ayant congédié le missionnaire français, le colonel Dongan manda à Orange les principaux chefs des cinq cantons, auxquels il dit, que le gouverneur général du Canada l'avait envoyé prier de ménager le paix entr'eux et lui ; qu'il n'avait pas jugé à propos de refuser d'entrer en négociation, et qu'il avait proposé des conditions dont ils auraient tout lieu d'être contents. Après leur avoir expliqué ces conditions, il ajouta, suivant Charlevoix, "qu'il désirait qu'ils missent bas la hache, mais qu'il ne voulait pas qu'ils l'enterrassent : qu'ils devaient se contenter de la cacher sous l'herbe, afin de la pouvoir reprendre aisément, quand il en serait besoin ; que le roi son maître lui avait défendu de leur fournir des armes et des munitions, s'ils continuaient de faire la guerre aux Français, mais que cette défense ne devait point les alarmer ; que si Ononchio rejetait les conditions qu'il lui avait proposées, ils ne manqueraient de rien de ce qui leur serait nécessaire pour se faire justice ; qu'il le leur fournirait plutôt à ses dépens, que de les abandonner dans une si juste cause ; que ce qu'il leur conseillait présentement, c'était de se tenir sur leurs gardes, de peur de quelque nouvelle trahison de la part de leurs ennemis, et de faire secrètement leurs préparatifs pour fondre sur eux, par le lac Champlain et par Cataracouy, quand ils seraient obligés de recommencer la guerre."

Les députés iroquois comprirent tout ce que le gouverneur voulait leur faire entendre. L'hiver de 1688 se passa assez tranquillement, mais dès que la navigation fut libre, vingt ou trente Iroquois attaquèrent un convoi qui venait de Cataracouy à Montréal, et tuèrent quelques uns de ceux qui le conduisaient. Ces barbares montraient évidemment par là qu'ils ne voulaient pas entendre parler de paix. Cependant les P. P. Le Vaillant et de Lamberville parvinrent à persuader aux cantons d'Onnontagué, d'Onneyouth et de Goyogouin d'envoyer des députés à Montréal. Ces députés, arrivés à Cataracouy, demandèrent au commandant de la place de leur donner un guide qui pût les conduire sûrement. M. d'Orvilliers leur donna le sieur DE LA PERELIE, son lieutenant, lequel s'étant embarqué avec ces sauvages, fut assez surpris de se trouver au milieu de six cents hommes de guerre, bien armés, et d'en être reçu d'une manière à

lui faire craindre qu'il ne fût leur prisonnier. Ils n'avaient pourtant voulu que se divertir, en lui faisant peur. Ils rencontrèrent, au lac St. François, un autre corps de leurs guerriers également nombreux, s'y arrêtrèrent, et laissèrent La Perelle continuer sa route, avec les seuls députés, jusqu'à Montréal. Ils y trouvèrent le gouverneur général, qui leur donna audience sur le champ. HAASKOUAUN, chef de la députation, commença par exposer, en termes extrêmement emphatiques, la situation avantageuse des Cantons, la faiblesse des Français, et la facilité qu'aurait sa nation à les exterminer, ou à les chasser du Canada.

“ Pour moi, ajouta-t-il, j'ai toujours aimé les Français, et je viens d'en donner une preuve qui n'est point équivoque ; car ayant appris le dessein que nos guerriers avaient formé de venir brûler vos forts, vos maisons et vos grains, afin d'avoir bon marché de vous, après vous avoir affamés, j'ai si bien sollicité en votre faveur, que j'ai obtenu la permission d'avertir Ononthio qu'il pouvait éviter ce malheur, en acceptant la paix aux conditions proposées par Corlar. Au reste, je ne peux vous donner que quatre jours pour vous résoudre : si vous différez davantage à prendre votre parti, je ne réponds plus de rien.”

Un discours si fier, et douze cents Iroquois au lac St. François, d'où, en moins de deux jours, ils pouvaient tomber sur l'île de Montréal, jetèrent la consternation dans tous les esprits. Pour comble de disgrâce, on venait d'apprendre la mort du chevalier de Troye et de toute la garnison de Niagara ; et l'on savait que depuis Sorel jusqu'à la Prairie de la Magdeleine, les habitans ne pouvaient sortir de chez eux, sans courir le risque de tomber entre les mains de quelque parti ennemi. Il paraît pourtant que le gouverneur attendit plus de quatre jours pour faire sa réponse ; car dans l'intervalle, on apprit que huit cents Iroquois, (remontrés probablement du lac St. François,) avaient investi Catarocouy et avaient tué tous les bestiaux, et brûlé tous les foin, au moyen de flèches allumées ; et qu'ils ne s'étaient éloignés de ce fort, que par le caprice, ou la reconnaissance de leur principal chef, dont le neveu, depuis longtemps prisonnier des Français, venait de lui être rendu.

Quoiqu'il en soit, M. de Dénouville, dissimulant ses craintes, ou rassuré par la tournure que paraissaient prendre les affaires, répondit enfin à la députation Iroquoise, qu'il consentirait volontiers à la paix, mais qu'il ne la donnerait qu'à ces conditions, 1o. que tous ses alliés y seraient compris ; 2o. que les cantons d'Agnier et de Tsonnonthouan lui enverraient aussi des députés : 3o. que toute hostilité cesserait de part et d'autre : 4o. qu'il pourrait en toute liberté ravitailler le fort de Catarocouy. Il consentait à la démolition du fort de Niagara, et il promettait de faire revenir prochainement les Iroquois envoyés en France. Il

avait même déjà écrit en cour, pour solliciter le rappel de ces prisonniers, et il avait prié le ministre des colonies de les faire ramener en Canada, par M. SERIGNY, un des fils du sieur Lemoyne, qui entendait la langue des Iroquois, et s'était fait estimer de ces sauvages. Ces conditions furent acceptées, et la trêve fut conclue sur le champ. Les députés consentirent à laisser cinq d'entr'eux pour otages, afin d'assurer un convoi que l'on préparait pour Catarocouy ; et l'on convint que s'il survenait quelque hostilité de la part des alliés des Français, pendant la négociation, elle ne ferait rien changer à ce qui venait d'être résolu. Cependant, ce convoi étant en marche, conduit par M M de Callières et de Vaudreuil, et escortés par des sauvages domiciliés, les Iroquois en enlevèrent un canot ; et peu après, d'autres guerriers de la même nation reparurent dans les habitations françaises. Ils furent poursuivis et dissipés. On apprit des prisonniers que c'était le colonel Dongan qui les avait sollicités à faire cette irruption ; ce qui surprit d'autant plus, qu'il avait reçu depuis quelque temps les lettres du roi d'Angleterre, pour le renouvellement du traité de neutralité, et qu'il en avait fait remettre un *uplicata* à M. de Dénonville, en lui renvoyant la demoiselle d'Alonne et douze autres prisonniers français, avec promesse de faire retirer des villages iroquois tous les Français qui y étaient détenus comme captifs.

M. de Dénonville voulait, comme nous venons de le voir, que les alliés de la colonie fussent compris dans le traité de paix ; mais soit qu'on n'eût pas eu le temps d'instruire ces peuples des intentions du gouverneur, soit qu'ils fussent persuadés que les Iroquois ne traiteraient pas de bonne foi, presque tous parurent mécontents des négociations. Quelques uns, et surtout les Hurons de Michillimakinac, prirent même les mesures les plus propres à rendre impossible la conclusion d'un traité dont ils craignaient d'être les premières victimes. Ils avaient pour chef KOND'ARONK, surnommé LE RAT par les Français, homme d'esprit d'une bravoure à toute épreuve, et d'une habileté consommée. Ayant donné parole de faire bonne guerre aux Iroquois, il partit de Michillimakinac, avec une troupe choisie de Hurons, et prit sa route par Catarocouy : il y apprit qu'on négociait un accommodement avec les Cantons ; que le traité était fort avancé, et que le gouverneur attendait, à Montréal, des ambassadeurs et des otages de la part de toute la nation iroquoise. Le commandant de Catarocouy lui ajouta, que ce qu'il avait de mieux à faire dans une pareille circonstance, était de s'en retourner à Michillimakinac, avec ses guerriers, et qu'il désobligerait infiniment M. de Dénonville, s'il faisait la moindre hostilité contre les Iroquois.

Kondiaronk parut d'abord un peu surpris de cette nouvelle : il se posséda néanmoins ; et quoique persuadé qu'on sacrifiait

sa nation et ses alliés, il ne lui échappa aucune plainte. Il partit de Catarocouy, laissant les Français dans la pensée qu'il reprenait le chemin de son village : mais s'étant informé de la route que devaient suivre les députés et les otages iroquois, il alla les attendre à l'Anse de la Famine, où il leur dressa une ambuscade. Après les y avoir attendus quelques jour sil les vit paraître, les laissa s'approcher, et fondit sur eux, au moment où ils débarquaient de leurs canots, sans la moindre méfiance. Quoique surpris, ils voulurent se défendre ; mais la partie était trop inégale ; il y en eut quelques uns de tués ; tous les autres furent faits prisonniers. — Téganissorens, qui était du nombre de ces derniers, lui ayant demandé comment il avait pu ignorer qu'il était ambassadeur, et qu'il avait été envoyé pour traiter avec leur père commun, et chercher les moyens de parvenir à une paix solide entre toutes les nations, le fourbe fit semblant d'être encore plus étonné que lui, et protesta que c'étaient les Français eux-mêmes qui l'avaient envoyé à l'Anse de la Famine, en l'assurant qu'il y rencontrerait un parti de guerriers iroquois, qu'il lui serait très facile de surprendre et de défaire ; et pour lui prouver qu'il parlait sincèrement, il le relâcha sur l'heure, avec tous ses gens, à l'exception d'un seul, qu'il voulait retenir, disait-il, pour remplacer un des siens, qui avait été tué.

On prétend que Kondiaronk alla seul à Catarocouy, après son exploit, et que quelqu'un lui ayant demandé d'où il venait, il répondit qu'il venait de *tuer la paix* ; expressions dont on ne comprit pas d'abord le sens, mais dont on eut bientôt l'explication par un de ses prisonniers, qui s'était enfui à Catarocouy, et que l'on renvoya aussitôt vers ses compatriotes, pour les convaincre que les Français n'avaient eu aucune part à la perfidie des Hurons.

Quoiqu'il en soit de cette anecdote, Kondiaronk se rendit en hâte à Michillimakinac, et dès qu'il y fut arrivé, livra son prisonnier à M. de la Durantaye. Ce commandant, qui n'était pas encore informé des négociations du gouverneur-général avec les Cantons, condamna le malheureux à passer par les armes. — Il eut beau protester qu'il était ambassadeur, et que les Hurons l'avaient pris en trahison ; Kondiaronk avait prévenu tout le monde que la tête lui avait tourné, et que la crainte de la mort le faisait extravaguer. Dès qu'il fut mort, le rusé chef fit venir un vieil Iroquois, qui était depuis long temps captif dans son village, lui donna la liberté, et lui recommanda, en le renvoyant dans son pays, d'instruire ses compatriotes de ce qui venait de se passer sous ses yeux, et de leur apprendre que tandis que les Français amusaient les Cantons par des négociations feintes, ils faisaient faire des prisonniers sur eux, et les fusillaient.

Un stratagème si bien conduit devait avoir son effet. Néanmoins, détrompés apparemment de la prétendue mauvaise foi

du gouverneur-général, les Cantons avaient résolu de lui envoyer de nouveaux députés : ces députés étaient même déjà nommés et sur le point de se mettre en route pour Montréal, lorsqu'un exprès du chevalier ANDREWS, qui avait remplacé le colonel Dongan, dans le gouvernement de la Nouvelle York, arriva à Onnontagué, et défendit aux Cantons de traiter avec les Français sans le participation de son maître. Il ajouta que le gouverneur prenait les Iroquois sous sa sauve-garde, et les assurait de la protection du roi d'Angleterre, qui les considérait comme ses enfans, et ne les laisserait jamais manquer de rien de ce qui leur serait nécessaire.

Le chevalier écrivit en même temps au marquis de Dénonville, qu'il ne devait pas se flatter de faire la paix avec les Iroquois à d'autres conditions que celles qui avaient déjà été proposées par son prédécesseur : qu'au reste, il était disposé à bien vivre avec lui, et qu'il avait interdit aux Anglais de sa dépendance toute hostilité sur les terres dépendantes des Français.

Cette déclaration du chevalier Andrews par rapport aux Iroquois, jetta d'abord la consternation dans la Nouvelle France. Le sentiment de la crainte, celui même du désespoir y devait être tout naturel, vu le peu de secours qu'on recevait de France et le peu de ressources qu'offrait la colonie. Au milieu des inquiétudes et des appréhensions auxquelles elle était presque continuellement en proie, et en conséquence des pertes que lui causaient annuellement les incursions des Iroquois, sa population ne pouvait pas s'accroître bien rapidement : par le recensement de cette année 1688, elle se trouva être d'onze mille deux cent quarante neuf personnes ; ou d'un peu plus de douze mille, en y comprenant celle de l'Acadie. Le commerce des pelleteries était partagé avec les Anglais : les pêcheries du golfe et des côtes adjacentes étaient, on ne peut plus, négligées : et à l'exception du sieur RIVERIN, qui établit, sur un grand plan, des pêches sédentaires dans le fleuve St Laurent, particulièrement aux environs de *Matane*, les Canadiens et les Français établis en Canada étaient généralement peu industriels et peu entreprenants. A la vérité, quelques uns se montraient actifs et entendus dans la traite des pelleteries chez les tribus sauvages ; mais ce commerce enlevait alors, comme il a fait depuis, un grand nombre de bras à l'agriculture, et nuisait infiniment au progrès de la population.

Cependant l'indignation de voir une poignée de sauvages tenir en échec tout un grand pays, ayant bientôt succédé à la crainte, on forma un dessein qui aurait pu passer pour hardi, quand même l'état de la Nouvelle France aurait été aussi florissant qu'il était déplorable ; ce fut de conquérir la Nouvelle York. — Le chevalier de Callières en ayant communiqué le projet à M. de Dénonville, passa en France pour le proposer à la cour,

comme le seul moyen de prévenir l'entière destruction de la colonie française du Canada.

(*A Continuer.*)

PETITE BIOGRAPHIE DES DÉPUTÉS DE FRANCE.

SECOND EXTRAIT.

BERTHIER (le Comte Ferdinand de.) Son père et son grand-père furent deux des premières victimes de la révolution ; il n'est donc pas surprenant que ce député soit exclusivement monarchique. Obligé d'opter entre la place de conseiller d'état et son indépendance, il garda celle-ci, et sacrifia la première. Il est à la fois l'adversaire né des libéraux, et un ennemi redoutable du ministère.

BERTIN DE VAUX. Tant que son ami, M. de Chateaubriand eut le portefeuille, ce député fut du ministérialisme ; le noble Vicomte renvoyé, M. Bertin de Vaux fit de l'opposition, et il en fera probablement jusqu'à ce qu'on ait rendu à son ami le portefeuille. *Jeannot* était propriétaire d'un couteau qui avait usé cinq lamés et trois manches, et pourtant c'était, à son avis, le même couteau. M. Bertin de Vaux est propriétaire d'un journal qui présente le même phénomène : l'esprit, l'opinion, les rédacteurs et le titre en ont été changés à plusieurs reprises, et cependant c'est toujours le même journal et le même propriétaire. Ce député est, au reste, un écrivain distingué : il a prononcé quelques discours très remarquables, et il est auteur d'une foule d'articles qui ont valu de nombreux abonnés au *Journal des Débats*.

BIANCOUR (de.) Il donne sa voix aux ministres, qui en échange, lui donnent des indigestions.

BLANGY, (le Comte de.) Député du centre, il ne demande que deux choses aux ministres qu'il sert : des places pour lui et de l'argent pour les ecclésiastiques.

BOIN. Médecin de Bourges, qui fait d'assez beaux discours à ses malades, et des ordonnances pour les ministres, dont il est le plus assidu et le plus intrépide convive. Assez d'autres discutent sur les *suets* : M. Boin, lui, les *dissèque*. Les principes de ce médecin ne sont pas solides ; mais on assure qu'il y a du remède.

BOISBERTRAND (BESSIERES de.) Le plus fidèle et le plus dévoué serviteur des ministres. Il entreprendrait, pour leur plaire, de prouver qu'ils sont de grands hommes, et que trois valent mieux que cinq.

BOISCLAIREAU (le Comte de.) Envoyé à la Chambre par le pays des poulardes (Mans,) il n'est pas étonnant qu'il soit partisan des truffes. Il siège au centre.

BONNET. On assure qu'il ne fut pas toujours *blanc*. Il défendit jadis le général Moreau ; il défend aujourd'hui M. de Villèle. Il fallait beaucoup de courage pour défendre le rival de Napoléon ; il en faut encore plus pour défendre le ministre des finances. M. Bonnet vient d'être nommé conseiller de la cour de cassation.

BOREL DE BRETIZEL. Ce député a professé un inviolable attachement pour les 8 ou 10 gouvernemens qui se sont succédés depuis la révolution. Samblable au tournesol, il s'est constamment tourné vers le soleil levant ; ce qui ne l'empêche pas d'être blanc, quand les circonstances l'exigent.

BOUCHER. Négociant à Laigle, il peut être l'aigle des négocians, mais il n'est pas celui des législateurs.

BOULARD. L'amour du père de ce député pour les bouquins égale presque celui de M. de Corbière. C'est le seul rapprochement que l'on puisse faire entre ces personnages ; car M. Boulard n'a jamais voté pour les ministres.

BOURDEAU. Les libéraux le disent *ultra* ; les *ultra* le disent ministériel, et les ministériels l'accusent de faire de l'opposition : nous croyons qu'ils ont tous raison.

BOUVILLE (le Marquis de.) La liberté et l'égalité n'ont pas de plus redoutable adversaire : chaque fois qu'il s'agit de combattre ces deux enfans de la révolution, ce député, malgré son grand âge, descend dans l'arène. . . . Est-on marquis pour rien ?

BRESSAUT DE RAZE. Ce député ne dit rien : on assure qu'il n'en pense pas davantage.

BRICOURT DE CAUTRAINE. Honorable député qui fait de bons diners et de belles révérences. C'est le modèle des solliciteurs et le Cicéron de la clôture.

BRILLET DE VILLEMORGE. On l'accusait d'être le très humble serviteur de tous les ministres ; nous pensions que c'était une calomnie ; vérification faite, il s'est trouvé que ce n'était qu'une médisance.

BRUYERES CHALABRE (le comte de.) Est-il ministériel ou ne l'est-il pas ? Ses amis disent *non*, et ses ennemis *oui*. Si M. le Comte savait parler, il nous en dirait bien davantage !

BUCELLE. Le ministre des finances a dit à M. Bucelle : " Je suis un grand génie ; " et M. Bucelle a répondu : " Comme il vous plaira, Monseigneur. "—" J'espère que vous serez des nôtres. " . . . et M. Bucelle a ouvert de grands yeux—" Nous vous pousserons ; "—et M. Bucelle a ri—" Je vous destine une recette générale ; " et M. Bucelle s'est incliné. Depuis lors, ce député ne coupait rien au-dessus d'un ministre des finances.

BULLY (de). Pénétré de la sagesse de ce proverbe, *Trop parler nuit*, M. Bully se tait.

BUROSSE (le Baron de). M. de Burosse n'a encore parlé qu'une fois à la tribune : il s'agissait des sels ; craignant sans doute d'être accusé de contrebande, l'orateur n'en avait pas mis dans son discours.

CALEMARD DE LA FAYETTE. C'est un procureur du roi, dont le talent est mince, la tournure lourde, et l'ambition large : il est taillé pour faire son chemin.

CARCARADEC (de). Il a été tout surpris, un beau matin, de se réveiller député. Il a pris M. de Corbière pour chef de file, et M. Piet pour *enseigne*.

CASTEJA (le Comte de). Député *par ordre*, ce préfet parle et vote *par ordre*. Il vit entre la crainte du ministère et l'espoir de la pairie.

CAUMONT LAFORCE (le Comte de). C'est un franc royaliste, qui n'a jamais transigé avec sa conscience, et dont les opinions n'ont point varié. Il parle peu : c'est un des bons colonels de la garde nationale parisienne.

CHABRILLAN (le Marquis de). C'est le député le plus assidu aux séances de la chambre ; il pourrait même au besoin lui servir de pendule. Jamais cinq heures ne sonnent sans qu' aussitôt M. Chambrillan ne se lève pour proposer de remettre la séance au lendemain. Un orateur l'ayant qualifié du titre de *représentant*, M. le marquis se mit en colère, et soutint qu'il ne *représentait rien*.

CHAMPFLOUR (de). Il sollicite une place dans les finances ; M. de Villèle la lui a promise, et il vote comme s'il la tenait : il a la bonhomie de croire qu'un ministre ne peut manquer à sa parole.

CHEBROU DE LA ROULIERE (le Chevalier de). On disait que ce député ne faisait rien à la chambre ; nous pouvons affirmer qu'il *fait nombre*.

CHEVENON DE BIGNY (le Comte de). Le plus inconnu de tous les députés passés et présents.

CHOLET (le Baron de). Solliciteur avant tout ; ici, comme à la chambre, M. le Baron tient peu de place.

CIVRAO (le Marquis de). Quelquefois nécessaire à la chambre, quand on réclame l'ordre du jour ; mais indispensable dans cet ouvrage qui réclame l'ordre alphabétique.

COLLIGNY (de). Le résultat des démarches que nous avons faites pour savoir à quoi ce député employait le tems de la session, est que lorsqu'il ne mange pas, il dort, et que lorsqu'il ne dort pas, il mange—chez les ministres, bien entendu.

(A Continuer.)

LE MUSEUM DE NEW-YORK, &c.

EXTRAIT D'UN VOYAGE MANUSCRIT.

New-York, Août 1819.

Des jardins de Vauxhall nous sommes revenus au *Muséum*, qui comprend plusieurs pièces assez grandes, dans un bâtiment considérable, qui appartient à la ville. Son établissement est d'une date assez récente. Le nombre des objets qui le composent ne serait pas sans doute propre à exciter une curiosité bien vive pour ceux qui ont vu des cabinets de cette espèce en Europe. Ils pourraient cependant admirer la propreté et l'ordre qui règnent dans celui-ci; la perfection avec laquelle plusieurs des animaux sont empaillés, et qui sont pour ainsi dire vivants; la beauté des oiseaux, celle des coquillages. J'ai remarqué entre autres objets dignes d'une attention particulière, une momie indienne, (tel est le nom qu'on lui donne ici,) trouvée à l'ouest des Apalaches, dans un tombeau de sauvages de ce pays. La figure est extrêmement bien conservée. Les traits, la couleur même de la peau, se rapprochent beaucoup de l'état naturel. Il est difficile d'imaginer comment des sauvages ont pu trouver le moyen d'embaumer un corps, de le conserver d'une manière aussi parfaite, à moins que l'on ne suppose que c'est, comme dans quelques autres lieux, l'effet de la nature du sol dans lequel le tombeau se trouvait placé. Si j'ai été bien informé, ce n'est pas la cause de cet effet surprenant. On prétend qu'il est absolument dû à l'art. D'ailleurs, si c'était dû à la nature du terrain dans lequel il était placé, le changement et le transport l'auraient détruit, comme cela arrive toujours.

On montre dans le même bâtiment une pièce dans laquelle on a rassemblé un assez bon nombre de tableaux, parmi lesquels il s'en rencontre quelques-uns de bons, entre un grand nombre de communs et d'autres qui sont même au-dessous du médiocre. On y trouve des portraits faits par des peintres des Etats-Unis. On imagine bien que c'est à peu près le seul genre dans lequel ceux de ce pays puissent s'exercer avec quelque succès. Il en est de bons parmi ceux que j'ai vu de leurs mains, ici et ailleurs. On a ménagé aussi dans le fond de l'appartement un petit cabinet dans lequel se trouvent rangés un assez grand nombre de plâtres modelés sur des antiques, que l'on voit dans les grands cabinets de l'Europe. On remarque entre autres un Apollon du Belvédère, une Vénus, &c. On peut encore visiter sous le même toit une couple d'autres pièces dans lesquelles on a commencé, depuis quelques années, à rassembler plusieurs objets. des fossiles surtout, relatifs à l'histoire naturelle et parti-

culièrement à celle des Etats-Unis. Les membres d'une Société qui s'est formée à New-York pour l'avancement de cette science, s'assemblent aussi dans cette maison, à des intervalles régulés. Cet établissement est trop récent pour qu'on y ait fait encore des collections bien nombreuses. Mais le grand point est de commencer. L'émulation règne ici sur cet article, comme sur beaucoup d'autres. Un Canadien, en voyant des institutions aussi utiles, est réduit à déplorer l'apathie qui règne dans son pays, où quelques-unes des sciences relatives à l'histoire naturelle, qui ont fait, depuis environ un siècle en Europe, des progrès si étonnants, et qui commencent à être cultivées ici avec tant de succès, sont à-peu-près inconnues. Excepté peut-être quelques professeurs de nos collèges, qui n'en peuvent même avoir que des connaissances assez faibles, peut-être aussi quelques médecins, qui ont étudié ailleurs, à peine trouverait-on un petit nombre de personnes, même dans les villes, qui aient quelque teinture de Botanique, de Chymie, encore moins de Minéralogie, de Géologie, &c. ces termes seraient à-peu-près même intelligibles pour des personnes qui passent parmi nous pour éclairées, et qui en réalité le sont beaucoup sous d'autres rapports. Il faut l'avouer, l'Histoire Naturelle est beaucoup trop négligée en Canada. Celle du pays est pour ainsi dire inconnue à ses propres habitans. La Botanique, quoique notre pays soit un des plus riches qu'il y ait au monde en plantes médicinales, n'y est pas même cultivée, et personne ne songe à en faire naître le goût.— Nos médecins d'aujourd'hui ne font en général que très peu d'usage des ressources que le pays leur offre en ce genre, pour le traitement de leurs malades. La raison en est sensible : on ne peut désirer la possession d'un bien dont on n'a pas même l'idée. Les Américains, au contraire, sans avoir parmi eux un très grand nombre de personnes qui puissent à proprement parler mériter le nom de savants, ont beaucoup d'hommes instruits, qui sentent de quel avantage il est pour un pays d'encourager l'étude des sciences, et quel honneur c'est pour un peuple de les cultiver.

L'Education est si commune aussi, et si généralement répandue dans la masse du peuple, qu'il se trouve dans toutes les classes des hommes disposés à seconder par tous les moyens possibles, les vœux, les sentimens, les projets, les efforts des amateurs, pour étendre la sphère des connaissances en tout genre, et multiplier les moyens de les propager. Aussi ceux qui ont commencé ces collections ont-ils éprouvé des secours puissants ou au moins très multipliés. Un grand nombre de personnes de tout état, surtout celles qui voyagent, ont contribué à augmenter ces collections, surtout celle du Muséum, dont je viens de parler, aussi bien que celui de Philadelphie, en s'empressant d'envoyer aux

particuliers qui les ont formées, tout ce qui a pu leur tomber sous la main d'intéressant en fait d'histoire naturelle, ou de curiosités, &c. C'est à ces secours qu'on doit la plupart des pièces de ces cabinets. Je dois ajouter que le goût de cette science est même assez répandue pour que les propriétaires soient aussi dédommagés, jusqu'à un certain point, de leurs soins et des peines qu'ils se sont données pour les rassembler, par la petite rétribution que paie chacun de ceux qui viennent visiter ces cabinets. On n'y est admis qu'en payant un quart de piastre. Et cela ne laisse pas que de former un revenu assez considérable, au bout de l'année. Je n'y ai pas été de fois cette année, et dans mes autres voyages, que je n'y aie rencontré d'autres personnes, quelquefois en assez grand nombre. C'est surtout le soir qu'il est de ton de s'y rendre : alors l'appartement est éclairé avec art, et on peut quelquefois y passer agréablement une partie de la soirée.

Je ne saurais m'empêcher d'ajouter que le gouvernement, l'administration, et assez généralement ceux qui ont quelque influence dans le pays, par leur rang, leur crédit, leur fortune, travaillent, pour ainsi dire, de concert, à nourrir le goût des sciences, à exciter dans toutes les classes le désir de travailler à leur avancement. Chez nous, le peuple et ses représentans font, depuis bien des années, de vains efforts pour parvenir à l'établissement d'Ecoles de paroisses, sur un pied qui puisse les mettre à même de fleurir.* Quelle perspective ! Que de choses à dire sur ce sujet, fécond en tristes pensées et en douloureux souvenirs ! En voici un entre mille autres qui pèse sur l'âme d'un citoyen Canadien, quand ce sujet intéressant vient fixer son attention. Une superbe maison, le plus beau temple peut-être qui ait été élevé aux Muses, de ce côté de l'océan Atlantique, et dans l'Amérique du Nord, sert maintenant de casernes. De grands biens attachés à cet établissement, donnés pour subvenir aux frais de l'éducation et la répandre, sont en régie, depuis un grand nombre d'années. Ils ne sont point encore rendus à leur destination, quoique Sa Majesté GEORGES III. n'ait jamais voulu consentir à en disposer contre la volonté et les vœux respectables, et on peut dire inviolables, des fondateurs. Mais me voilà encore hors de route. C'est de New-York dont il devrait être question et uniquement dans cette lettre, d'autant surtout que nous sommes obligés de le laisser demain. Nous nous proposons d'y passer quelques jours à notre retour, et je m'étendrai un peu plus au long sur ce chapitre.—A demain. Adieu. D.

* On a pourtant dans la Session de 1824, passé une loi pour faciliter l'établissement et la dotation d'Ecoles de paroisses. Les dispositions n'en sont pas sans doute aussi libérales qu'elles le devraient être. C'est au moins un pas de fait. Mais les biens des Jésuites restent en régie. On en emploie les revenus à tout autre chose que l'objet auquel ils étaient destinés, et pour lequel ils ont été donnés à la société qui le possédait; et le collège qu'elle avait bâti et soutenait pour remplir les engage-

LE SIECLE DE LOUIS XIV.

Qu'IL est noble et grand ce siècle de Louis XIV, où la civilisation s'offre brillante de tout l'éclat de la jeunesse ! Dans sa folâtre effervescence, elle se couronne de fleurs et elle sourit d'amour, sur le trône que le temps lui a préparé. Tous les arts, toutes les gloires, se groupent autour d'elle, pour orner son triomphe. On ne sait s'il faut attribuer l'apparition de tant de génies, dans tous les genres, à une prodigalité de la nature plutôt qu'aux influences morales de l'époque, ou même à la science du prince qui, né pour sentir tous les talens, leur donne une vie nouvelle, en les rapprochant du trône. Le siècle de Louis XIV offre à la pensée le printemps de la civilisation : son automne, où son fruit sera cueilli dans sa maturité, arrivera plus tard, après la saison brulante des fondres et des orages. Que de larmes seront répandues, que de sang sera versé, avant que la civilisation soit descendue du sommet de l'édifice social jusqu'à sa base !

Louis XIV paraît trop dans son siècle ; les peuples n'y paraissent point assez ; et quand il a dit : *L'état, c'est moi*, il exprima sa pensée dominante, et il a fourni à l'histoire, dans un seul trait, le tableau de son règne. Au milieu de ce concert de louanges qui s'élèvent autour de lui, l'oreille est attristée ; il lui semble entendre le son monotone et faux de l'adulation. L'histoire a rayé de ses pages immortelles ces flatteries prodiguées sans mesure à un monarque caressé longtemps par la victoire et par la fortune. Louis XIV est resté seul en présence de tant de chefs-d'œuvre ; mais son ombre, majestueuse et fière, semble encore exciter les inspirations du génie, et lui montrer de loin le temple de la gloire. A ses côtés, une cohorte de talens, un peuple de grands hommes, arrivent jusqu'à nous, sur les ailes des souvenirs : on dirait une caravane brillante, qui voyage vers la postérité, en traversant les champs du passé. Quels flots de gloire ! quelle abondance de miracles ! Ici, CORNEILLE élève les âmes par la majestueuse énergie de ses vers ; là, RACINE attendrit les cœurs, et sa Muse mélodieuse, en disant les ravages des passions, répand un baume consolateur sur les infortunes humaines : plus loin, le sévère BOILEAU promène son compas réformateur sur toutes les difformités morales : dédaignant les

mens qu'elle avait contractés, en recevant ces biens, est employé à loger des soldats. Et c'est dans un pays où on a souvent reproché aux Canadiens leur ignorance, le manque d'établissement d'éducation parmi eux ! c'est aux Catholiques, qui forment plus des neuf-dixièmes de la population, qu'on adresse ces reproches !—et ces biens à qui devaient-ils appartenir ? De qui viennent-ils ? A qui et à quelles fins ont-ils été donnés par ceux qui en étaient les propriétaires ? D.

enchantemens de l'imagination et les brûlantes inspirations du cœur, il fut poète à force d'esprit et de goût.

Mais qu'entends-je ! C'est le grand BOSSUET qui célèbre les solennités de la tombe : indigné de ne trouver au fond des choses humaines qui le néant, le voila que du haut de la chaire évangélique appelle à grands cris l'immortalité. Que son éloquence est magnifique ! comme elle retentit douloureusement dans les profondeurs du cercueil ! A ses côtés, BOURDALOUE aussi vrai, quoique moins sublime, élève l'édifice de la morale et de la foi sur des bases à la fois brillantes et solides. MASSILLON vient après : plus rhéteur, moins inspiré, il ose faire entendre, dans un langage harmonieux, des vérités sévères ; tandis que FENELON, offrant des leçons à l'avenir, cherche, dans l'idéal des mœurs antiques, un modèle qui puisse guider les civilisations modernes. Partout la voix d'un génie réformateur se fait entendre : dans les temples, il a pour organes Bossuet, Bourdaloue, Fénelon : MOLIÈRE est son interprète dans les fêtes publiques ; avec quelles armes victorieuses ce dernier attaque le ridicule, ce grotesque enfant d'une barbarie expirante et d'une civilisation qui s'essaye à la vie ! . . . Il est secondé par le piquant et ingénieux LABRUYÈRE, qui sait fixer sous sa plume les traits de ces ridicules de mœurs plus que de caractère, qu'on aperçoit d'autant moins qu'ils inondent et fascinent la société toute entière. . . .

Mais quel est cet homme inaperçu dans la foule, signalé par la gloire ? C'est le bon LAFONTAINE, le dieu de l'allégorie : le plus paresseux des poètes de son siècle, il s'est chargé de la tâche la plus difficile dans ce grand travail de la pensée humaine, dont Louis XIV semble avoir si habilement distribué les rôles. Tandis que d'autres réformaient les ridicules, il réformait les vices : pour les extirper, il orna son scalpel de fleurs, afin de cacher à la nature malade l'appareil de la blessure. Qu'il est sublime dans sa simplicité ! qu'il est énergique dans ses grâces naïves ! Il est inimitable à la fois et par la supériorité de son génie et par l'espèce de bonheur avec lequel il fut servi par la langue française. Jeune encore, elle conservait dans ses tours tout le folâtre abandon de l'enfance : aux jours de sa maturité, sa hardiesse, son énergie, eussent épouvanté l'apologue.

Parmi tant de poétiques richesses et parmi ce luxe des arts, on eût dit que la civilisation était descendue sur la terre du haut de ces régions élevées où elle domine les flots toujours mobiles des pensées humaines : PERRAULT et MANSARD eussent été dignes d'élever un palais à cette déité aérienne ; LE SUEUR et LE POUSSIN auraient orné ce beau séjour par leurs immortelles productions : LULLI et RAMEAU eussent fait entendre quelques savants accords autour du berceau de l'harmonie française.

A côté de ce glorieux spectacle, que le siècle de Louis XIV

préparait à la postérité, d'autres merveilles se présentent. Voyez-vous TURENNE et CONDE', LUXEMBOURG et VILLARS, qui défendent par le courage et le génie cette patrie, devenue si noble et si belle, depuis qu'elle est la mère de tant de grands hommes ! La couronne de la victoire s'entrelace parmi les lauriers du Parnasse ; c'est la réunion de tous les talents, l'hymen de toutes les gloires. Avec quelle solennité inattendue les organes de la justice sont rendus par les LAMOIGNON, par les D'AGUESSEAU ! Tout est empreint d'un appareil de grandeur et de magnificence : on dirait que tout ce règne n'est qu'une fête, et que tout y participe à la majesté du trône.

Le reste de la rouille des vieilles mœurs disparut pour jamais devant cet accroissement prodigieux du génie français. Ici, le triomphe de la civilisation est si grand, qu'on l'aurait crue arrivée à sa plus grande hauteur, si l'étude des époques qui suivirent n'apprenait que l'esprit humain avait d'autres profondeurs, d'autres abîmes, vierges encore de la main du temps et cachés sous le voile de l'avenir. Sans vouloir contester d'ailleurs la prééminence de ce siècle merveilleux, il est à remarquer que les lumières s'y répandirent d'une manière fort inégale sur la surface du corps social. Le trône, par une attraction toute puissante, attirait tout à lui ; et tous les grands hommes dont il recevait tant d'éclat, imitaient ces satellites enflammés qui roulent autour du soleil avec une égale constance : on eût dit qu'il y avait comme une solidarité de gloire entre un grand prince et les grands hommes qui l'entourraient. Le pouvoir absolu de Louis XIV. entraînait dans sa sphère les seules choses qui résistent ordinairement à son action, le fierté du génie et l'indépendance de l'héroïsme. Cette grandeur colossale de la royauté obscurcissait un peu la grandeur des peuples ; et le vulgaire de la nation, qui voyait avec étonnement passer tant de gloire au-dessus de lui, restait indifférent pour elle. D'ailleurs, lorsque les miracles des arts éclatent tout-à-coup chez un peuple que la civilisation trop paresseuse n'avait pas assez préparé à ce grand spectacle, il les voit avec stupeur plutôt qu'avec ravissement, et dans son indifférence, il joue avec des chefs-d'œuvre et folâtre avec la gloire. . . .

Sous un prince tel que Louis XIV, et dans la situation où se trouve un peuple, en passant sous un tel sceptre, on n'est pas tout-à-fait libre, on est pas tout-à-fait esclave : on est libre un peu moins qu'on ne voudrait l'être ; on est esclave un peu plus qu'on ne le voudrait. Quand une grande destinée est sur le trône, les peuples s'attachent à elle ou par admiration ou par amour : le prince, ou ce qui l'entourre préoccupe toutes les pensées ; on est fier de vivre sous ses lois, et l'obéissance devient une espèce de gloire. . . .

Quand Louis XIV eut monté sur le trône, toute la nation fut inondée par l'éclat d'une grandeur inattendue. Les factions se turent, non qu'elles fussent comprimées, mais parce qu'elles se laissaient aller à l'enivrement général : la ridicule guerre de la Fronde ne fut qu'une débauche de l'esprit de liberté; dans les loisirs d'une minorité et dans la mollesse d'une régence, on avait l'air de conspirer pour passer le temps : la nation rassemblait alors à une multitude assemblée pour un magnifique spectacle, et qui folâtre, en attendant le lever de la toile. Et quel spectacle que celui où les Louis XIV, les Corneille et les Bossuet, les Turenne et les Condé, les Molière, les Boileau, les PASCAL, apparaissaient sur la scène du monde, et avaient le genre humain pour spectateur !

Sous Louis XIV, la civilisation fut plus littéraire que politique. Sous les SEGUIER, les Lamoignon, les TALON, les BIGNON, les PUSSORT, le chaos de la législation subit, il est vrai, d'utiles réformes ; mais on ne faisait qu'élaguer quelques ronces : le terrain restait toujours encombré de leurs nombreuses racines. La grande question de l'origine des pouvoirs grondait toujours au-dessus des trônes, comme le vague murmure d'un orage lointain. . . .

Ce siècle, que l'Europe a vu si grand, eut, comme toutes les choses humaines, les jours brillants de l'adolescence, l'éclat de l'âge mûr, et les tristes langueurs de la vieillesse; il lui était réservé de montrer à la fois toute la pompe et tout le néant des terres-
tres destinées. . . .

Tout ne fut pas profit pour la civilisation sous ce règne noble et brillant. La révocation de l'édit de Nantes fut un échec pour elle ; mais, aidée par les lumières, elle franchit sans faillir cet écueil, que l'imprudence de Louis XIV avait placé sur ses pas.

Tableau historique des progrès de la civilisation en France.

L'IROQUOISE.

HISTOIRE, OU NOUVELLE HISTORIQUE,

Traduite librement du Truth-Teller.

Il y a quelques années, un monsieur, qui voyageait de Niagara à Montréal, arriva, de nuit, au Côteau du Lac. Ne pouvant se loger commodément dans l'une des deux chétives auberges de l'endroit, il alla prendre gîte chez un cultivateur des environs. — Comme son hôte l'introduisait dans la chambre où il devait

coucher, il y aperçut un portefeuille de voyage, agrappé en argent, et qui contrastait avec la grossièreté des meubles de la maison. Il le prit et lut les initiales qu'il y avait sur le fermoir. "C'est une affaire curieuse," lui dit son hôte, "et plus vieille que vous et moi."—"C'est sans doute," répondit l'étranger, "quelque relique, dont vous aurez hérité."—"C'est quelque chose comme cela," répartit l'hôte : il y a dedans une longue lettre, qui a été pour nous jusqu'à présent comme du papier noirci. Il nous est venu en pensée de la porter au P. M, aux Cèdres ; mais j'attendrai que ma petite fille, Marie, soit en état de lire l'écriture à la main. . . . "Si la chose ne vous déplaît pas," dit l'étranger, "j'essaierai de la lire." Le bon-homme consentit avec joie à la proposition : il ouvrit le portefeuille, prit le manuscrit, et le donna à l'étranger. "Vous me faites beaucoup de plaisir," lui dit-il ; "ç'aurait été, même plus tard, une tâche difficile pour Marie ; car comme vous voyez, le papier a changé de couleur, et l'écriture est presque effacée". . . .

Le zèle de l'étranger se ralentit, quand il vit la difficulté de l'entreprise. "C'est, sans doute, quelque vieux mémoire de famille," dit-il, en déployant le manuscrit d'un air indifférent—"Tout ce que je sais," reprit l'hôte, "c'est que ce n'est point un mémoire de notre famille : nous sommes, depuis le commencement, de simples cultivateurs, et il n'a rien été écrit sur notre compte, à l'exception de ce qui se trouve sur la pierre qui est à la tête de la fosse de mon grand-père, aux Cèdres. Je me rappelle, comme si c'était d'hier, de l'avoir vu assis dans cette vieille chaise de chêne, et de l'avoir entendu nous raconter ses voyages aux lacs de l'ouest, avec un nommé BOUCHARD, jeune Français, qui fut envoyé à nos postes de commerce. On ne parcourait pas le monde alors, comme on fait à présent, pour voir des rapides et des chûtes."

"C'est donc," dit l'étranger, dans l'espoir d'obtenir enfin la clef du manuscrit, "quelque récit de ses voyages,"

"Oh ! non, répartit le bon-homme. Bouchard l'a trouvé sur le rivage du lac Huron, dans un lieu solitaire et sauvage. Asseyez-vous, et je vais vous raconter tout ce que j'en ai entendu dire à mon grand-père : le bon vieillard ; il aimait à parler de ses voyages." Le petit-fils l'aimait aussi, et l'étranger écouta patiemment le long récit que lui fit son hôte, et qui, en substance, se réduit à ce qui suit :

Il paraît que vers l'année 1700, le jeune Bouchard et ses compagnons, revenant du lac Supérieur, s'arrêtèrent sur les bords du lac Huron, près de la baie de Saguinam. D'une éminence, ils aperçurent un village sauvage, ou dans leur terme de voyageurs, une fumée. Bouchard envoya ses compagnons avec SEQUIN, son guide sauvage, à ce village, afin d'y obtenir des canots pour

traverser le lac ; et en attendant leur retour, il chercha un endroit où il pût se mettre à couvert. Le rivage était rempli de rochers et escarpé ; mais l'habitude et l'expérience avaient rendu Bouchard aussi agile et aussi hardi qu'un montagnard suisse : il descendit les précipices, en sautant de rocher en rocher, sans éprouver plus de crainte que l'oiseau sauvage qui vole au-dessus et dont les cris seuls rompent le silence de cette solitude. Ayant atteint le bord du lac, il marcha quelque temps le long de l'eau, jusqu'à ce qu'ayant dépassé une pointe de roche, il arriva à un endroit qui lui parut avoir été fait par la nature pour un lieu de refuge. C'était un petit espace de terre, en forme d'amphithéâtre, presque entièrement entourré par des rochers, qui saillant hardiment sur le lac, à l'extrémité du demi-cercle, semblaient y étendre leurs formes gigantesques pour protéger ce temple de la nature. Le terrain était probablement inondé après les vents d'est ; car il était mou et marécageux ; et parmi les plantes sauvages qui le couvraient, il y avait des fleurs aquatiques. Le lac avait autrefois baigné ici, comme ailleurs, la base des rochers ; elle était quelquefois douce et polie, quelquefois rude et hérissée de pointes. L'attention de Bouchard fut attirée par des groseilliers qui s'étaient fait jour à travers les crevasses des rochers, et qui, par leurs feuilles vertes et leurs fruits de couleur de pourpre, semblaient couronner d'une guirlande le front chauve du précipice. Ce fruit est un de ceux que produisent naturellement les déserts de l'Amérique du Nord, et sans doute il parut aussi tentatif à Bouchard que l'auraient pu faire, dans les heureuses vallées de la France, les plus délicieux fruits des Hespérides. En cherchant l'accès le plus facile à ces groseilles, il découvrit dans les rochers, une petite cavité, qui ressemblait tellement à un hamac, qu'il semblait que l'art s'était joint à la nature pour la former. Elle avait probablement procuré un lieu de repos au chasseur ou au pêcheur sauvage, car elle était jonchée de feuilles sèches, de manière à procurer une couche délicate à un homme accoutumé depuis plusieurs mois à dormir sur une couverture de laine étendue sur la terre nue. Après avoir cueilli les fruits, Bouchard se retira dans la grotte et oublia pour un temps qu'il était séparé de son pays par de vastes forêts et une immense solitude. Il écouta les sons harmonieux des vagues légères qui venaient se briser sur les roseaux et les pierres du rivage, et contempla la voute azurée des cieux et les nuages dorés de l'été. Enfin perdant le sentiment de cette douce et innocente jouissance, il tomba dans un sommeil profond, dont il ne fut tiré que par le bruit de l'eau fendue par des avirons.

Bouchard jeta ses regards sur le lac, et vit s'approcher du rivage un canot où il y avait trois sauvages, un vieillard, un jeune homme et une jeune femme. Ils débarquèrent non loin de lui, et sans l'ap-

percevoir, gagnèrent l'extrémité opposée du demi-cercle. Le vieillard s'avança d'un pas lent et mesuré, et levant une espèce de porte formée de joncs et de tiges flexibles, (que Bouchard n'avait pas remarquée,) ils entrèrent tous trois dans une cavité du rocher, y déposèrent quelque chose qu'ils avaient apporté dans leurs mains, y demeurèrent quelque temps prosternés, et retournèrent ensuite à pas lents à leur canot. Bouchard suivit des yeux la frêle nacelle sur la verte surface du lac, et tant qu'il la put voir, il entendit la voix mélodieuse de la jeune femme, accompagnée, à des intervalles réguliers, par celles de ses compagnons, chantant, comme il se l'imaginait, l'explication de leur culte silencieux; car leurs gestes expressifs semblaient montrer d'abord le rivage, et ensuite la voute du ciel.

Dès que le canot eut disparu, Bouchard quitta sa couche, et se rendit à la cellule. Il se trouva que c'était une excavation naturelle, assez haute pour admettre debout un homme de taille ordinaire, et s'étendant en profondeur à plusieurs pieds, après quoi, elle se réduisait à une simple fente entre deux rochers. — D'un côté, un petit ruisseau pénétrait par le toit vouté, et tombait en gouttes de crystal dans un bassin naturel, qu'il avait creusé dans le roc. Au centre de la grotte était un tas de pierres en forme de pyramide, et sur cette pyramide une soutanne et un bréviaire. A côté étaient les offrandes que Bouchard venait d'y voir déposer. Il allait les examiner, quand il entendit le coup de sifflet donné pour signal par son guide; il y répondit par le son de son cor, et au bout de quelques momens, Sequin descendit du précipice, et fut à côté de lui. Bouchard lui conta ce qu'il avait vu, et Sequin, après un moment de réflexion, dit : " Ce doit être l'endroit dont j'ai si souvent entendu parler nos anciens ; un homme de bien y est mort. Il fut envoyé par le Grand Esprit pour enseigner de bonnes choses à notre nation, et les Hurons ont encore plusieurs de ses maximes gravées dans leur cœur. Ils disent qu'il a jeuné tout le temps de sa vie, et qu'il doit se régaler maintenant : c'est pourquoi ils lui apportent des provisions de leurs festins. Voyons quelles sont ces offrandes". . . . Sequin prit d'abord un tortis fait de fleurs et de rameaux toujours verts : " c'est, dit-il, une offrande de noces ;" et il en conclut que le jeune couple était marié depuis peu. Ensuite venait un calumet. " C'est (dit Sequin,) un emblème de paix ; le don d'un vieillard : et ceci (ajouta-t-il, déroulant une peau qui enveloppait quelques épis mûrs de blé-d'inde,) ce sont les emblèmes de l'abondance et des occupations différentes de l'homme et de la femme : — le mari fait la chasse aux chevreuils, et la femme cultive le maïs. . . ."

Bouchard prit le bréviaire, et en l'ouvrant, un manuscrit tomba d'entre ses feuillets : il le saisit avec empressement, et il allait l'examiner, quand son guide lui fit remarquer la longueur

des ombres sur les lacs, et l'avertit que les canots seraient prêts au lever de la pleine lune. Bouchard était un bon catholique, et comme tous les bons catholiques, un bon chrétien : il honorait tous les saints du calendrier, et révérait la mémoire d'un homme de bien, quand même il n'avait pas été canonisé. Il fit le signe de la croix, dit un *Pater*, et suivit son guide au lieu du rendez-vous. Il conserva le manuscrit comme une relique sainte ; et celui qui tomba dans les mains de notre voyageur, chez le cultivateur canadien, était une copie qu'il en avait tirée, pour l'envoyer en France. L'original avait été écrit par le P. MESNARD, dont la mémoire vénérée avait consacré la cellule du lac Huron) et contenait les particularités suivantes.

Le P. Mesnard reçut son éducation au séminaire de St. Sulpice. Le dessein courageux et difficile de propager la religion chrétienne parmi les sauvages du Canada, parait s'être emparé de bonne heure de son esprit, et lui avoir inspiré l'ardeur d'un apôtre et la résolution d'un martyr. Il vint en Amérique sous les auspices de Madame de BOUILLON, qui, quelques années auparavant, avait fondé l'Hotel-Dieu de Montréal. De son aveu et avec son aide, il s'établit à un petit village d'Outaouais, sur les bords du lac St. Louis, au confluent de la Grande-Rivière et du fleuve St. Laurent. Ses pieux efforts gagnèrent quelques sauvages au christianisme et aux habitudes de la vie civilisée ; et il persuada à d'autres de lui amener leurs enfans, pour être façonnés à un joug qu'ils n'étaient pas en état de porter eux-mêmes.

Un jour, un chef outaouais amena au P. Mesnard deux jeunes filles, qu'il avait enlevées aux Iroquois, nation puissante et fière, jalouse des empiétemens des Français, et résolue de chasser de son territoire tous ceux qui faisaient profession d'enseigner ou de pratiquer la religion catholique. Le chef outaouais présenta les jeunes filles au père, en lui disant : " Ce sont les enfans de mon ennemi, de TALASCO, le plus puissant chef des Iroquois, l'aigle de sa tribu : il déteste les chrétiens : fais des chrétiennes de ses deux filles, et je serai vengé." C'était la seule vengeance à laquelle le bon père eût voulu prendre part. Il adopta les jeunes filles au nom de l'église de St. Joseph, à qui il les consacra, se proposant, lorsqu'elles seraient parvenues à l'âge de faire des vœux volontaires, de les leur faire prendre parmi les religieuses de l'Hotel-Dieu. Elles furent baptisées sous les noms de Rosalie et de Françoise. Elles vécurent dans la cabane du P. Mesnard, et y furent soigneusement accoutumées aux prières et aux pénitences de l'église. Rosalie était naturellement dévote : le père rapporte plusieurs exemples étonnans de ses mortifications volontaires : il loue la piété de Rosalie avec l'exultation d'un véritable enfant de l'église ; cependant, la religion à part, il semble

avoir en plus de tendresse pour Françoise, qu'il ne nomme jamais sans quelque épithète qui exprime l'affection ou la piété. Si Rosalie était comme le tournesol, qui ne vit que pour rendre hommage à un seul objet, Françoise ressemblait à une plante qui étend ses fleurs de tous côtés, et fait part de ses parfums à tous ceux qui s'en approchent. Le P. Mesnard dit qu'elle ne pouvait pas prier en tout temps; qu'elle aimait à se promener dans les bois, à s'asseoir au bord d'une cascade, à chanter une chanson de son pays natal, &c. Elle évitait toute rencontre avec les Outaouais, parce qu'ils étaient les ennemis de ses compatriotes. Le P. Mesnard se plaint qu'elle omettait quelquefois ses exercices de piété; mais il ajoute qu'elle ne manquait jamais aux devoirs de la bienfaisance.

Un jour que le P. Mesnard était allé aux Cèdres, pour une affaire de religion, Françoise entra en hâte dans la cabane. Rosalie était à genoux devant un crucifix. Elle se leva, en voyant entrer sa sœur, et lui demanda, d'un ton de reproche, où elle avait été courir? Françoise lui répondit qu'elle venait des sycomores, chercher des plantes, pour teindre les plumes des souliers de noces de Julie.

"Tu t'occupes trop de noces," répartit Rosalie, "pour une personne qui ne doit penser qu'à un mariage céleste."—"Je ne suis pas encore religieuse," répartit Françoise. "Mais, Rosalie, ce n'était pas des noces que je m'occupais: comme je revenais par le bois, j'ai entendu des gens parler; nos noms ont été prononcés; non pas nos noms de baptême, mais ceux que nous portions à Onnontagué."—"Surement, tu n'as pas osé t'arrêter pour écouter," s'écria sa sœur. "Je n'ai pu m'en empêcher, Rosalie, c'était la voix de notre mère."

Des pas qui s'approchaient, en ce moment, firent tressaillir les deux jeunes filles: elles regardèrent, et virent leur mère, GENANHATENNA, tout près d'elles. Rosalie tomba à genoux devant le crucifix; Françoise courut vers sa mère, dans le ravissement d'une joie naturelle. Genanhatenna, après avoir regardé ses enfans en silence, pendant quelques instans, leur parla avec toute l'énergie d'une émotion puissante et irrésistible. Elle les conjura, leur ordonna de s'en retourner avec elle vers leur nation.—Rosalie écouta froidement, et sans rien dire les paroles de sa mère; Françoise, au contraire, appuya la tête sur ses genoux, et pleura amèrement. Sa résolution était ébranlée: Genanbatenna se lève pour partir; le moment de la décision ne pouvait plus se différer. Alors Françoise presse contre ses lèvres la croix qui pendait à son cou, et dit: "Ma mère, j'ai fait un vœu chrétien, et je ne dois pas le violer."

"Viens donc avec moi, dans le bois," répartit la mère; "s'il faut que nous nous séparions, que ce soit là. Viens vite, le jeune chef

ALLEWEMI m'attend; il a exposé sa vie pour venir avec moi ici. Si les Outaouais l'aperçoivent, leurs lâches esprits les feront se glorifier d'une victoire sur un seul homme."

"N'y vas pas," lui dit tout bas Rosalie; "il n'y a pas de sûreté, à quelques centaines de pas de nos cabanes." Françoise était trop émue pour pouvoir écouter les conseils de la prudence : elle suivit sa mère. Lorsqu'elles furent arrivées dans le bois, Genanhatenna renouvella ses pressantes instances. "Ah! Françoise, dit-elle, on te renfermera dans des murs de pierre, où tu ne respireras plus l'air frais; où tu n'entendras plus le chant des oiseaux, ni le murmure des eaux. Ces Outaouais chrétiens ont tué tes frères : ton père était le plus grand arbre de nos forêts; mais maintenant ses branches sont toutes coupées ou desséchées : et si tu ne reviens pas, il meurt sans laisser après lui un seul rejetton. Hélas! hélas! j'ai mis au monde des fils et des filles, et il faut que je meure sans enfans."

Le cœur de Françoise fut attendri. "Je m'en retourne, je m'en retourne avec toi, ô ma mère, s'écria-t-elle; promets-moi seulement que mon père me permettra d'être chrétienne."

"Je ne le puis, Françoise," repliqua Genanhatenna : "ton père a juré par le dieu d'Areouski, que nul chrétien ne vivra parmi les Iroquois."

"Alors, ma mère," dit Françoise, reprenant toute sa résolution, "il faut que nous nous séparions. J'ai été marquée de cette marque sainte, dit-elle, en faisant le signe de la croix, et je ne dois plus hésiter."

"En est-il ainsi," s'écria sa mère; et refusant d'embrasser sa fille, elle se frappa les deux mains, et poussa un cri qui retentit dans toute la forêt. Il y fut répondu par un cri plus sauvage encore, et en un moment, Talasco et le jeune Allewemi furent près d'elles. "Tu es à moi," cria Talasco, "vive ou morte, tu es à moi." La résistance aurait été vaine. Françoise fut placée entre les deux sauvages, et entraînée. . . . Comme ils sortaient du bois, ils furent rencontrés par un parti de Français, armés et commandés par un jeune officier avide d'aventures. Il aperçut au premier coup d'œil l'habillement européen de Françoise; comprit qu'elle devait être captive, et résolut de la délivrer. Il banda son fusil et visa Talasco : Françoise fut prompte à se mettre devant lui, et cria, en français, qu'il était son père. "Délivrez-moi," dit-elle, mais épargnez mon père; ne le retenez pas : les Outaouais sont ses ennemis mortels : ils lui feront souffrir mille tourmens avant de le mettre à mort, et sa fille en sera la cause."

Talasco ne dit rien : il se prépara à l'issue, quelle qu'elle dût être, avec une fortitude sauvage. Il dédaigna de demander la vie qu'il aurait été fier de sacrifier sans murmure, et lorsque les Français défilèrent à droite et à gauche, pour le laisser passer, il

marcha seul en avant, sans qu'un seul de ses regards, un seul mot de sa bouche témoignât qu'il croyait recevoir d'eux une faveur. Sa femme le suivit. "Ma mère," lui dit Françoise, de la voix de la tendresse, "encore un mot avant de nous séparer."

"Encore un mot!" répondit Genanhatenna: "oui;" ajouta-t-elle, après un moment de silence, "encore un mot—*vengeance*. Le jour de la vengeance de ton père viendra: j'en ai entendu la promesse dans le souffle des vents et le murmure des eaux: il viendra."

Françoise s'inclina, comme si elle eût été convaincue de la vérité de ce que lui prédisait sa mère: elle prit son rosaire et invoqua son saint patron. Le jeune officier, après un moment de silence respectueux, lui demanda où elle voulait qu'il la conduisît.—"Au P. Mesnard," répondit-elle.—"Au P. Mesnard?" répartit l'officier. Le P. Mesnard est le frère de ma mère, et je me rendais chez lui, quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer."

Cet officier se nommait EUGÈNE BRUNON. Il demeura quelques jours à St. Louis. Rosalie était occupée de divers devoirs religieux préparatoires à son entrée dans le couvent. Elle ne vit pas les étrangers, et elle fit des reproches à Françoise, de ce qu'elle ne prenait plus part à ses actes de dévotion. Françoise apporta pour excuse qu'elle était occupée à mettre la maison en état de procurer l'hospitalité: mais lorsqu'elle fut exemptée de ce devoir, par le départ d'Eugène, elle ne sentit pas renaître son goût pour la vie religieuse. Eugène revint victorieux de l'expédition dont il avait été chargé par le gouvernement; alors, pour la première fois, le P. Mesnard soupçonna quelque danger que le couvent de St. Joseph ne perdît la religieuse qu'il lui avait destinée; et quand il rappella à Françoise qu'il l'avait vouée à la vie monastique, elle lui déclara franchement qu'Eugène et elle s'étaient réciproquement juré de s'épouser. Le bon père la reprimanda, et lui représenta, dans les termes les plus forts, le péché qu'il y avait d'arracher un cœur à l'autel pour le dévouer à un amour terrestre. Mais elle lui répondit qu'elle ne pouvait être liée par des vœux qu'elle n'avait pas faits elle-même. "Oh! mon père," ajouta-t-elle, "que Rosalie soit une religieuse et une sainte; pour moi, je puis servir Dieu d'une autre manière."

"Et vous pouvez être appelée à le faire, mon enfant," reprit le religieux, d'un ton solennel, "d'une manière que vous n'imaginez pas."—"Si c'est le cas, bon père," dit la jeune fille, en souriant, "je suis persuadée que j'éprouverai la vertu de vos soins et de vos prières pour moi." Ce fut la réponse badine d'un cœur léger et exempt de souci; mais elle fit sur l'esprit du religieux une impression profonde, qui fut encore augmentée par les circonstances subséquentes. Une année se passa.—Rosalie fut admise au nombre des religieuses de l'Hotel-Dieu. Eugène allait

fréquemment à St. Louis ; et le P. Mesnard voyant qu'il serait inutile de s'opposer plus longtemps à son union avec François, il leur administra lui-même le sacrement de mariage. Ici, le Père interrompt son récit, pour exalter l'union de deux cœurs purs et aimants, et dit qu'après la consécration religieuse, c'est l'état le plus agréable à Dieu.

La fin au No. prochain.

ASTRONOMIE.

Sur le TELESCOPE d'une dimension extraordinaire établi à Slough en Angleterre, par JEU W. HERSCHELL.

Cet instrument colossal, qui a le plus contribué à populariser la réputation du célèbre astronome HERSCHELL, mort le 26 Août 1822, dans un âge très avancé, ne pouvant être contenu ni employé dans un bâtiment ordinaire, a été placé sur une pièce de gazon, dans le jardin adjacent à la maison d'habitation. Son tube, de 39 pieds 4 pouces de long et de 4 pieds 10 pouces de diamètre, a été construit en feuilles de fer battu, d'un tiers de ligne d'épaisseur, et dont un pied carré ne pèse que 14 onces, consolidées par des diaphragmes. A son extrémité inférieure se trouve le grand miroir, pesant à lui seul plus de 2000 livres, et dont la surface polie a 4 pieds de diamètre. A l'extrémité supérieure est suspendu le siège de l'astronome, qui observe de front, c'est à dire, en se tenant presque en face du grand miroir, et le regardant directement de haut en bas, à travers un oculaire, et tournant le dos à l'objet, en se plaçant un peu de côté, de manière à ne pas s'interposer entre l'objet et le miroir, tout en évitant la déperdition de lumière produite par la réflexion du petit miroir des télescopes ordinaires. Herschell a pu ainsi appliquer à cet instrument pour l'observation des étoiles fixes, dans des circonstances atmosphériques particulièrement favorables, jusqu'à un grossissement de 6450 fois, à l'aide de lentilles duplo-convexes, d'un cinquantième de pouce de distance focale seulement, construites par SHUTTLEWORTH ; mais les grossissements qu'il employait ordinairement étaient beaucoup plus petits. Le miroir s'enlevait dans l'intervalle des observations, et était revêtu d'un couvercle de fer-blanc.

La charpente qui supporte l'instrument est composée de quarante échelles de 49 pieds 2 pouces de long, assujéties par de fortes traverses, et opposées deux à deux, de manière à former deux couples, laissant entr'eux un espace suffisant pour le grand

tube. Elle porte à leur extrémité supérieure, au point de leur entrecroisement, un axe horizontal, auquel sont attachées les poulies mouflées sur lesquelles passent les cordes destinées à monter et descendre à volonté, à l'aide de manivelles, l'extrémité supérieure du tube, ainsi que la plateforme ou galerie, sur laquelle on monte pour observer. Les extrémités inférieures des échelles et de leurs appuis sont enchassées dans un cadre horizontal de bois sur lequel porte l'extrémité inférieure du télescope, rendue mobile à l'aide de rateaux conduits par un cric. Le cadre est porté lui-même par vingt roulettes, qui s'appuient sur deux murs de briques circulaires et concentriques de 21 à 42 pieds de diamètre, enfoncés en terre de deux pieds et demi, et revêtus de plateaux en pierre, au niveau du sol. Deux cordes fixées à la circonférence de ce cadre, et s'enroulant sur un cabestan, après avoir passé sur des poulies faisant fonction de points d'appui, servaient à imprimer à toute la masse un mouvement circulaire et azimutal autour de son centre. La combinaison de ces mouvemens permettait de donner au tube toutes les directions, de l'horizon au zénith, avec une telle facilité, que Herschell dit avoir observé plusieurs fois Saturne, pendant six heures de suite, à l'aide d'une seule personne.

À côté du télescope, et sous sa monture, se trouvent les deux petits cabinets en bois destinés aux aides de l'observateur. C'était dans l'un d'eux que se tenait la sœur de Herschell. On voit encore le tuyau acoustique qui leur permettait de communiquer entre eux, et le quart de cercle qui servait à diriger l'instrument. Le temps a exercé son influence sur ce chef-d'œuvre d'industrie et de persévérance: la charpente, quoiqu'en bois de chêne, a déjà beaucoup souffert depuis l'année 1787, où l'instrument fut presque terminé. Le miroir qu'il fallait repolir tous les deux ans, retoucher souvent, et dont Herschell seul pouvait diriger la réparation, se trouve oxidé de manière qu'on n'en peut probablement plus tirer parti.

Il existe à côté du grand télescope, un télescope de vingt pieds, que Herschell avait construit dans les dernières années de sa vie. La monture est du même genre que celle de l'autre; mais le mouvement azimutal est rendu encore plus facile: Mr. HERSHELL fils se sert maintenant de cet instrument, pour des observations d'étoiles doubles. Ce n'est pas, au reste, avec son grand appareil que son père a fait ses principales découvertes. C'est avec un de ses télescopes de 7 pieds qu'il découvrit, en 1781, la planète Uranus. Les deux premiers satellites d'Uranus furent découverts en 1787, avec un télescope de 20 pieds, après la suppression du petit miroir; et il n'y a que les satellites de Saturne qui le furent en 1789, avec le grand instrument, immédiatement après son achèvement.

OPTIQUE.

Lunette pour observer au fond de l'eau.

MR. LESLIE, de Lansingburg, dans l'Amérique du Nord, a inventé un instrument auquel il donne le nom de *Lunette de rivière*. C'est un tube dont on peut varier la longueur comme l'occasion l'exige. Il a une largeur d'environ un pouce au sommet, où l'œil est appliqué, et il va en s'élargissant régulièrement jusqu'au fond, dont le diamètre est décuple de celui de l'autre extrémité. Il est fermé par un verre à chacun de ses bouts.

Ce tube est destiné à examiner le fond des rivières, des lacs &c. La raison pour laquelle on ne peut voir à travers l'eau, c'est la réflexion et la réfraction de la lumière, au moment où elle tombe sur la surface. La nouvelle lunette surmonte cette difficulté, en transportant pour ainsi dire, l'œil dans le milieu le plus dense, et en mettant à profit la lumière qui est dans l'eau, où elle se meut en ligne droite, aussi bien que dans le milieu le plus rare, ou dans l'air.

Pour faire usage de l'appareil pendant la nuit, on y adapte des lampes suspendues tout près du fond d'un cylindre plus court, qu'on descend jusqu'à la base du tube. Ces lampes jettent une forte lumière, et on peut voir distinctement au fond de la rivière.

La justesse du principe sur lequel le mérite de cet instrument est fondé, a été pleinement attesté par tous les nageurs qui ont ouvert les yeux sous l'eau, et qui ont alors aperçu ce qu'ils ne voyaient pas, lorsqu'ils étaient à la surface.

Les applications d'un semblable instrument se présentent d'elles mêmes. Une des plus importantes serait de découvrir promptement les noyés, et de sauver beaucoup de personnes. On pourrait aussi trouver les objets submergés, découvrir et éviter aisément les obstacles qui s'opposent aux excavations.

(*Archives des Découvertes, &c.*)

MOIS D'OCTOBRE.

La flatterie avait donné à ce mois le nom de l'empereur DOMITIEN ; mais après la mort du tyran, il reprit celui qu'il devait à son rang dans l'ordre des mois. Il était sous la protection de Mars. On le personnifiait par un chasseur qui avait un lièvre à ses pieds, des oiseaux au-dessus de sa tête, et une espèce de cuve auprès de lui. Chez les modernes, il est couronné de feuilles

de chêne, arbre qui perd les siennes plus tard ; vêtu d'incarnat, parce que la verdure des feuillages commence à prendre une teinte rougeâtre. Le signe du Scorpion lui est attribué, soit à cause de la disposition des étoiles qui le représentent, soit à cause de la malignité de cette saison, où les variations de l'air causent beaucoup de maladies. Une charrue, dans le fond du tableau, annonce que dans ce mois, le labourage prépare le terre à de nouvelles richesses. CL. AUDRAN, pour symboliser ce mois, représente la déesse des sciences et de la sagesse tenant d'une main son égide, et de l'autre sa lance, sous un temple soutenu de javelots enrichis de branches et de couronnes d'oliviers, qui lui étaient dédiées. Le dôme est composé du travail d'Arachné sa rivale ; aux deux côtés sont les oiseaux qui lui étaient consacrés. Les instrumens de tapisserie sont distribués de manière à faire presque tout l'ornement de cette pièce.

—

VERS.

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

Chanson par DE BE'RANGER ; sur l'air : A soixante ans.

De Damoclès l'épée est bien connue ;
 En songe, à table, il m'a semblé la voir :
 Sous cette épée et menaçante et nue,
 Denis l'ancien me forçait à m'asseoir. (bis)
 Je m'écriais : que mon destin s'achève,
 La coupe en main, au doux bruit des concerts. (bis)
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive,*
 Je bois, je chante et je siffle tes vers. (bis)

Servez, disais-je à messieurs de la bouche ;
 Versez ! versez ! messieurs du gobelet :
 Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche,
 Denis, sur moi fais donc vite un couplet. (bis)
 Ton Apollon à nos larmes fait trêve :
 Il nous égaye au sein d'affreux revers. (bis)
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
 Je bois, je chante et je siffle tes vers. (bis)

* Denis l'ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait, un métromane déterminé : il envoyait aux carrières ceux qui ne trouvaient pas ses vers bons. Quant à l'histoire du festin de Damoclès, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la rapporter ici. *Note de l'auteur.*

Puisqu'a à rimer sans remords ta t'annes,
 De la patrie écoute un peu la voix :
 Elle est, crois-moi, la première des muses,
 Mais rarement elle inspire les rois. *(bis)*
 Du frêle arbuste où beût sa noble sève,
 La moindre fleur parfume au loin les airs. *(bis)*
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
 Je bois, je chante et je siffle tes vers. *bis*

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,
 Quand ses lauriers, de ta fondre encor chauds,
 Vont, à prix d'or, te cacher à l'histoire,
 Ou balayer la fange des cachots. *(bis)*
 Mais, à ton nom, Clio, qui se soulève,
 Sur ton cercueil viendra peser nos fers. *(bis)*
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
 Je bois, je chante et je siffle tes vers. *(bis)*

Que du mépris la haine au moins me sauve,
 Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger;
 Le fer pesant tombe sur mon front chauve ;
 J'entends ces mots : Denis sait se venger. *(bis)*
 Me voila mort ; et poursuivant mon rêve,
 Le coupe en main, je répète aux enfers : *(bis)*
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers. *(bis)*

AUTRE CHANSON.

Quand vous riez, j'adore la folie ;
 Mais en automne, au déclin d'un beau jour,
 Quand vous baissez vos yeux remplis d'amour,
 J'adore la mélancholie.

Le malheureux évite la folie,
 Fuit la gaité, repousse le plaisir :
 Que veut-il donc ? ah ! laissez-le choisir ;
 Il suivra la mélancholie.

De temps en temps, j'aime un jour de folie
 Mais tendrement près de vous agité,
 Je donnerais un siècle de gaité
 Pour un jour de mélancholie.

ÉPIQUE,

Sur la mort d'un ami, (par un Canadien)

LOUIS, ami de mon jeune âge,
 Louis, digne de mon amour ;
 Tu vécus vertueux et sage,
 M'aimas, jusqu'à ton dernier jour.
 Pour nous la vie avait des charmes ;
 Ensemble, nous étions heureux :
 Nous n'aurions point versé de larmes,
 Si nous eussions vécu tous deux.

Ce plaisir de l'amitié tendre,
 Qui nous fit goûter le bonheur,
 Ne devait-il servir qu'à rendre
 Plus grande et longue ma douleur ?
 Oui, tout le plaisir de la vie
 A fui, m'a quitté pour toujours,
 Quand la Parque, pleine d'envie,
 A tranché le fil de tes jours.

COMPARAISON ÉPIGRAMMATIQUE.

D'un gras législateur, d'un rentier aux abois,
 Entre nous, vois quelle est la manière de vivre :
 L'un galement s'enrichit à fabriquer des lois,
 Et l'autre tristement s'appauvrit à les suivre.

ANTIQUITÉS.

On a découvert récemment à Dieppe, diverses antiquités, entre lesquelles est une statue représentant une femme qui allaite deux enfans.

On écrit de Corneto en Italie, qu'on a découvert trois tombeaux ornés de peintures et d'inscriptions étrusques, qui sont dans un bon état de conservation. On attend de cette découverte des résultats heureux pour la connaissance des antiquités étrusques.

Le 5 juin dernier, le roi et la reine de Naples, accompagnés de leurs augustes enfans et du prince et de la princesse de Salerne, se rendirent à Pompéii, où LL. MM. et LL. AA. RR. furent reçues par le chevalier ARDITI, surintendant des fouilles, et par M. D'APUZZO, architecte directeur.

La fouille exécutée en présence des augustes personnages, fut une des plus heureuses dont on se souvienne, à raison de l'abondance et de la qualité des objets qui en furent le résultat. Le lieu choisi pour l'opération fut une maison dans laquelle on avait déjà antérieurement découvert une très-belle fontaine en mosaïque, bordée de coquillages, et presque en tout semblable à une autre découverte dans une maison contiguë. Du milieu de la vasque s'élève une petite colonnade en marbre, sur laquelle est placé un génie de bronze, tenant dans sa main gauche un oiseau aux ailes déployées, du bec duquel devait sortir l'eau, pour de là retomber dans la vasque : et un masque de théâtre en marbre incrusté dans le fond de la niche, versait, de son côté, une autre partie des eaux. Sur le devant d'un des pieds de la fontaine était une petite statue de bronze, assise, ayant à la main gauche une corbeille, et sur la tête un bonnet ; elle semble représenter un berger phrygien, couvert d'une courte tunique, mais elle n'appartient pas à la place où elle a été trouvée. Sur le piédestal de marbre est un beau morceau de sculpture, qui figure un enfant à demi-nu, couché et endormi, serrant dans une de ses mains un petit panier ; il a à côté de lui un vase renversé ; ses vêtements sont d'une forme extrêmement bizarre. Sur le devant de l'autre pied de la fontaine est une espèce de caristide de marbre.

Les parois de la muraille sont ornées de peintures très-élégantes, qui, à en juger par les accessoires symboliques, semblent représenter *la naissance de Bacchus*.

Dans le parvis est un fourneau de fer oxidé avec son trépied, surmonté de quelques débris de vases de bronze.

Dans les deux chambres situées à côté du parvis, on a découvert un grand nombre d'autres objets intéressants, dont les principaux sont deux forts bracelets en or, avec des pierres vertes dans le milieu, dix monnaies impériales également en or, une monnaie d'argent de petit module, plusieurs vases de bronze élégants, et un très-beau candélabre du même métal.

Le roi ordonna, sur le lieu même, que la fontaine fût exactement restaurée ; que l'on y rétablît tous les coquillages détachés de la bordure, et tombés au milieu des pierres ; que les statues de bronze dont elle était embellie fussent transportées dans le Musée royal de Bourbon ; que l'on y substituât des copies en terre cuite, et qu'enfin les parois, revêtues de peintures, ainsi que la fontaine, fussent munies d'un toit, pour les mettre à l'abri de la dégradation.

On a découvert récemment à Pompéii un très-grand édifice, que les antiquaires appellent *Panthéon*. Sa forme est un parallélogramme. L'entrée s'ouvre sur une des faces les plus étroites de l'édifice ; dans les angles sont trois petites chambres. Dans celle du milieu, on a pratiqué deux niches où sont placés la sta-

tur de **TIBÈRE** et celle de **LIVIE**. Malheureusement ces statues, d'ailleurs fort belles, n'ont point de bras. Dans celle de Tibère, on distingue encore quelques traces de la couleur rouge dont la togé était revêtue. La muraille principale est ornée de peintures bien conservées, qui représentent l'histoire de Remus et de Romulus, au moment où ils sont allaités par la femme du berger Faustus. Dans la galerie qui conduit au Panthéon, et dans une pièce qui servait de vestiaire, sont des tablettes de marbre avec divers numéros. On distingue dans les nombreuses peintures de ce monument, des tableaux de chasses, des monstres marins et différents animaux. Attenant l'édifice est une cour environnée d'un portique soutenu par des colonnes élégantes, dont les bases sont en marbre blanc. Au milieu du portique s'élèvent huit piédestaux qui, probablement, soutenaient une petite rotonde, semblable à celle que l'on voit à Pouzoles, dans le temple de Sérapis.

On a trouvé dernièrement, dans un marais, près de la Nouvelle Orléans, les restes fossiles d'un animal inconnu, d'une grandeur colossale, au-dessus de tous ceux qu'on a trouvés jusqu'ici. Le propriétaire de ces restes curieux, a remonté l'Ohio, avec cette dépouille animale extraordinaire, et se propose de les transporter dans les principales villes des Etats de l'Est, où il espère que les curieux et les naturalistes le récompenseront amplement de ses frais. Les savans estiment que l'animal en question devait avoir 175 pieds de long, et une grosseur proportionnée. On n'aurait jamais cru auparavant à l'existence d'un semblable animal, auprès duquel le *mammoth*, (ou *mastodonte*,) serait un pygmée. Le plus considérable des ossemens qui ont été trouvés, est le côté gauche de la machoire d'en haut. Il a 20 pieds de long, 3 de large, et pèse plus de 1200 livres, auquel est jointe une proéminence en manière de corne et de défense, de 9 pieds de long sur 8 pouces de large. Les vertèbres dorsales ont 16 pouces de diamètre; le trou de la moëlle 6 pouces, et les côtes 9 pieds de long. On ignorera probablement longtems à quelle espèce cet animal appartenait, mais il y a lieu de croire qu'il était de la classe des amphibiés.

Les bords de l'Ohio et du Mississippi abondent en restes fossiles d'animaux monstrueux, dont les races sont perdues, et en restes plus intéressants encore, qui dénotent que ces contrées ont été autrefois habitées par des peuples civilisés, au moins dans les usages communs de la vie. Comment le sol que ces hommes habitaient a-t-il pu être recouvert sur une si grande surface d'une couche aussi épaisse de terre? A quelle époque doit-on assigner leur existence? Etaient-ils contemporains des animaux énormes qui ont habité les mêmes pays? Ce sont là des questions dignes des profondes observations des géologues, et des savans en histoire naturelle.

SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET DES ARTS EN CANADA.

Conformément au désir de la Société, énoncé dans sa séance de Septembre dernier, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux du public un aperçu de ses procédés relativement aux objets dont elle va faire sa principale occupation.

D'après ce qui a déjà été dit dans les journaux sur la marche que la Société a adoptée, pour arriver aux fins qu'elle se propose, personne n'ignore qu'elle a eu recours à une méthode consacrée par l'expérience des nations éclairées : celle de faire naître une émulation louable parmi la jeunesse studieuse et instruite, en couronnant les efforts du génie, et en appréciant les talens utiles, ainsi que de prendre sous sa protection tout ce qui peut contribuer aux progrès des sciences et des arts. Elle a aussi pour but d'honorer le mérite partout où elle l'apercevra, et de rendre l'hommage dû aux tentatives heureuses dans quelque genre que ce soit.

C'est pourquoi la Société a cru devoir, sur les recommandations de chacune de ses classes, soumettre au public une série de questions à résoudre et de sujets à traiter, qui, quoique exprimées en termes généraux, ne laissent pas d'en embrasser tout ce qu'elle veut plus particulièrement encourager. Chacun des sujets ci-dessous est conçu dans le sens le plus étendu, afin de laisser au candidat plus de facilité, quant au choix tant du sujet que de la manière de le traiter.

Toutes personnes résidantes dans le Bas ou le Haut-Canada sont invitées à concourir dans l'une ou l'autre langue.

Le médaille de la Société sera conférée à chacun des candidats heureux, sur les sujets suivants :

Classe Littéraire.

1o. Une pièce de poésie, dont le sujet sera pris dans le pays, dans quelque genre que ce soit.

2o. Un discours sur les avantages d'établir en Canada des institutions scientifiques et littéraires, et sur les moyens de les rendre vraiment utiles et avantageuses au développement des ressources physiques et morales du pays.

3o. Un tableau peint à l'huile dont le dessin et la composition seront de l'invention de l'auteur.

4o. Un autre à l'eau ou au pastel ; avec les mêmes conditions que le précédent.

5o. Un échantillon de gravure,

6o. Une pièce de musique.

Classe Philosophique.

1o. Une description des animaux du pays, ou d'une partie

d'entr'eux ; indiquant surtout leurs caractères, leurs habitudes et leur utilité domestique ou générale.

2o Une dissertation sur la minéralogie et la géologie du pays, ou sur les moyens d'en faciliter l'étude à la jeunesse Canadienne, et d'en faire une partie de leur éducation.

3o. Une description scientifique ou populaire de nos plantes indigènes ; indiquant leurs caractères, leur situation, et leurs propriétés médicinales.

Classe Commerciale.

1o. Quelle est la manière la plus efficace d'augmenter ou de perfectionner notre commerce d'exportation ; soit en suggérant quelque nouvel article d'exportation, soit en indiquant quels nouveaux marchés pourraient devenir plus avantageux aux produits actuels du pays ; soit enfin par quelque autre moyen ; (eu égard à nos lois commerciales) ?

2o. Quels sont les avantages, ou les défauts du système d'agriculture pratiqué en Canada, et les moyens de le perfectionner dans toutes ses branches ?

En parlant des productions naturelles du pays, la Société désire surtout fixer l'attention des candidats sur l'usage que l'on en peut retirer pour les arts, les manufactures, les sciences, ou pour les objets domestiques.

Chacune de ces productions ou dissertations doit être adressée au secrétaire-général soussigné, accompagnée d'un billet cacheté contenant le nom et la résidence de l'auteur, et sur le dos duquel sera inscrit un *motto* qui sera mis en tête de telle production ou dissertation. On exige cette précaution, afin que le nom seul du candidat heureux soit connu.

La Société couronnera, dans sa séance générale de Mars prochain, tous ceux qui auront mérité le prix, entre ceux qui seront transmis comme ci-dessus avant le premier de Mars 1828.

La Société recevra aussi avec reconnaissance toute information quelconque, dont on voudrait bien lui faire part, sur tout ce qui peut intéresser les sciences et les arts ; et rien ne peut être de si peu de valeur à cet égard, qu'il ne mérite son attention et sa reconnaissance.

De plus, comme elle a aussi en vue de recueillir dans un musée toutes les productions naturelles du Canada, et tout autre objet d'utilité ou d'agrément dans les sciences et les beaux-arts, elle invite instamment tous les amis des lettres et tous ceux qui peuvent prendre intérêt à une entreprise si louable et si désirée, dans le Bas et le Haut-Canada, de lui faire parvenir ce qui pourrait contribuer à cette fin, surtout parmi les animaux, les oiseaux, les poissons, les reptiles, les insectes, les minéraux, les plantes, &c., &c. ; indiquant, autant qu'il sera possible, le lieu qu'occupe tel objet, l'état dans lequel on l'a trouvé, le nom qu'on lui connaît

sur les lieux, son usage, et toute autre information dont on voudrait bien lui faire part. Toutes ces contributions seront reçues avec reconnaissance, et enrégistrées dans les minutes de la Société.

X. TESSIER, Secrétaire-général.

PAPIER A ECRIRE ET A IMPRIMER.

(*Extrait des Mémoires Bibliographiques de M. F. A. DELANDINE.*)

DES l'origine de la civilisation des peuples, ils se plurent à conserver le souvenir de leurs victoires, les noms de leurs grands hommes, les époques qui pouvaient les intéresser : ils les gravèrent sur l'écorce des arbres, sur la pierre, sur les métaux. Pour recueillir ensuite les faits importants de leurs annales, les dispositions de leurs lois, les préceptes de leur morale, il leur fallut une matière plus légère, plus portative, où les empreintes fussent plus faciles : ils l'inventèrent.

Le papyrus, espèce de jonc qui croissait sur les bords du Nil, fut employé par les Egyptiens à cet usage, et Memphis se distingua dans l'art de le préparer. On ne trouve plus, dans nos bibliothèques, que de rares fragmens de manuscrits sur papyrus.

Le papier formé des enveloppes ou filamens de cette plante, appliqués les uns sur les autres à contre fibre, était mis sous une presse, poli avec l'ivoire, et frotté souvent d'huile de cèdre, pour le rendre plus incorruptible.

Après le papyrus, on employa les feuilles du palmier et des autres arbres. La peau et le cuir des animaux leur succédèrent.

Suivant HERODOTE, les anciens Ioniens n'écrivaient leurs annales que sur des peaux de mouton.

En 1747, on vendit, chez M. DE PONTCHARTRAIN, un *Pentateuque* hébreu, écrit sur quarante-cinq peaux de veau cousues ensemble, dans une longueur d'environ cent pieds.

Le parchemin fut inventé à Pergame, sous le règne du roi EUMENES, environ deux cents ans avant JESUS-CHRIST. C'est une préparation de peaux de chèvre et de mouton, polies avec la pierre-ponce.

Le parchemin était blanc, jaune ou pourpre ; mais cette dernière couleur fut particulièrement affectée aux livres sacrés et aux diplômes des empereurs.

Dans les premiers temps, on n'écrivait sur les feuilles que d'un seul côté ; ce qui dura jusqu'au neuvième siècle. A la même époque, les moines imaginèrent de racler le parchemin, pour en effacer l'écriture, et le faire servir de nouveau. Ce funeste usage

a détruit une foule d'ouvrages précieux, qui nous auraient éclairés sur l'histoire et les mœurs des siècles obscurs.

Le vélin, inventé plus tard, se fait avec la peau des veaux morts-nés.

Mais on écrit encore sur d'autres parties animales. La bibliothèque de Dresde possède un calendrier mexicain, tracé sur peau humaine ; et celle de Vienne a, dit-on, un manuscrit de la même contrée, plein de figures dessinées et coloriées sur une peau pareille.

L'ancienne bibliothèque de Constantinople possédait l'*Iliade* et l'*Odyssée*, écrites en lettres d'or, sur le boyau d'un serpent, de la longueur de cent vingt pieds.

Le papier de coton paraît avoir été fabriqué pour la première fois dans la Bukarie : il ne s'introduisit de l'Afrique en Europe que vers le onzième siècle.

L'opinion la plus répandue attribue l'invention du papier de lin, ou de chiffons de linge, aux Sarrasins d'Espagne. Les premiers essais en furent faits, dit-on, dans le royaume de Valence. On le trouva bientôt si avantageux, qu'il fut préféré à toutes les autres matières, et qu'il est aujourd'hui partout en usage. On croit que les plus anciens manuscrits sur papier de lin ne remontent qu'au commencement du quatorzième siècle.

On a cherché encore à faire du papier avec diverses autres productions végétales : on y a employé l'écorce du bouleau ; la peau et la fécule de la pomme de terre, le sureau, la fleur de guimauve et la paille. Les Chinois triturent, pour cet usage, l'écorce du bambou : les Japonais, avec l'écorce d'une espèce de mûrier, fabriquent un papier si fort, qu'en le roulant on peut en faire des cordes.

Celui qu'on appelle improprement papier de soie, et qui vient également du Japon et de la Chine, n'est fabriqué qu'avec le coton.

Les Anglais ont imaginé, il n'y a pas longtemps, un papier de lin incorruptible, qui résiste à l'action du feu.

En 1786, on a imprimé les *Œuvres de M. de Villette* sur du papier fait d'écorce de tilleul.* On trouve, à la fin de ce volume, de format in-16, divers échantillons de papier fait avec de la mousse, des orties, du fusain, des roseaux et du chien-dent.

Le marquis de SALISBURY présenta, en 1800, au roi d'Angleterre, un livre imprimé sur papier de paille, blanc, fin et transparent.

* Si le Bas-Canada en venait à fabriquer tout le papier nécessaire à sa consommation, qui devient considérable, peut-être que les *guenilles nettes de toile et de coton*, uniquement employées jusqu'ici, ne seraient plus suffisantes. Alors, il n'y aurait pas, suivant nous, de meilleur substitut que l'écorce du bois-blanc, le tilleul du Canada. Cette espèce d'arbre abonde presque partout : la partie de son écorce qui pourrait être employée, (le *libër*) est blanche et forte, et elle se détache très facilement, au printemps, de la partie inutile (le *parenchyme*) et de l'aubier.

Le papier vélin, si remarquable par son poli, sa blancheur et sa force, fut inventé, au milieu du dernier siècle, par BASKERVILLE. On l'a conduit en France à une perfection qui ne laisse rien à désirer; et probablement on ne surpassera pas celui qui sort aujourd'hui des manufactures françaises et anglaises.

SINGULARITES DE LA NATURE ET DE L'ART,

AMIANTE.

Parmi les singularités de la nature, les naturalistes accordent une place distinguée à l'amiante. C'est une substance de matière pierreuse mais qui est disposée en filons très fins, souples et soyeux, ordinairement d'une couleur blanche en nacrée. Elle résiste au feu, et les anciens s'en servaient pour fabriquer le fameux *lin incombustible*, avec lequel ils enveloppaient les corps des personnes d'importance, quand on les plaçait sur le bucher, afin d'avoir leurs restes exempts de tout mélange étranger. La manière de travailler l'amiante, lorsqu'on veut en faire une tissu, est de le mêler avec du lin ordinaire; et l'ouvrage étant terminé, on le jette au feu. Le lin végétal s'y consume, et le tissu d'amiante reste parfaitement intact. Le plus bel amiante se trouve en Dauphiné, dans les montagnes que traverse l'Isère.— Il est d'une blancheur éclatante, et ses filets, dont la souplesse est extrême, ont jusqu'à cinq à six pouces de longueur. Sur le mont Oural, en Sibérie, près d'Ekaterimbourg, on en trouve une espèce qui est aussi compacte qu'une pierre ordinaire, et dont on fait des bas qui ressemblent, à s'y méprendre, à un tricot de fil.— (*Merveilles du Monde.*)

CRAPEAU TROUVÉ DANS UNE PIERRE.

Un mineur anglais, en ouvrant, au mois de Mars 1824, un nouveau puits à houille, auprès de Haughton-Spring, trouva un crapEAU vivant, au milieu d'un bloc solide de pierre, à une profondeur de 25 à 26 brasses au-dessous de la surface de la terre. Le reptile fut porté au grand jour, tué quatre jours après, et examiné. On reconnut qu'il avait un nombril, mais point de bouche: du reste, il ressemblait aux crapEAUX ordinaires.— (*Sheffield Mercury du 22 Mai 1824.*)

SUR LES FILS DE LA VIERGE, ET LES VOYAGES AÉRIENS DES ARAIGNÉES.

M. GRAVENHORST a observé que les araignées produisent ces

fil, pour se transporter à leur aide, dans l'air, à des distances plus ou moins grandes, en s'y accrochant, et en se laissant emporter par le vent, qui a une très grande prise sur ce fil.

Pour produire ce filament, l'araignée (*arana obstetric*) se suspend librement par un long fil à un corps quelconque, tel que la branche d'un buisson. Dans cette situation, elle produit d'autres fils fort allongés, qu'elle laisse flotter dans l'air. Quand ces derniers filamens atteignent une grande longueur, le vent les emporte, et avec eux l'araignée, qui y reste attachée.

Plusieurs naturalistes ont fait à ce sujet, avant Mr. Gravenhorst, des observations presque semblables aux siennes.—(*Isis*, 1823, 4e. livre.)

LE FEU PERPÉTUEL.

Dans l'Asie Mineure, sur une des côtes de la Caramanie, on voit un phénomène curieux, auquel on a donné le nom de *Feu perpétuel*. C'est parmi les montagnes dont cette côte est garnie qu'il s'offre à la vue.

À l'angle intérieur d'un bâtiment tombé en ruines, il y a une muraille tellement minée par le temps, qu'elle présente une ouverture d'environ trois pieds de diamètre, qui a la forme de la bouche d'un volcan. Une flamme, dont la chaleur est vive, mais qui n'est accompagnée d'aucune fumée, s'élance continuellement de cette ouverture. Au milieu de cette flamme, et dans ce cratère en miniature, on aperçoit des arbrisseaux, des broussailles et des herbes sauvages en pleine végétation. Vainement chercherait-on quelque production volcanique dans la contrée environnante; mais suivant une très-ancienne tradition, il y avait jadis, à une distance peu considérable, une autre ouverture qui produisait le même effet. Quoiqu'il en puisse être, celle qui existe aujourd'hui, est connue, depuis un tems immémorial, pour être uniquement un feu perpétuel, sans qu'aucune explosion se fasse jamais entendre, ni qu'aucunes pierres, scories ou vapeurs nuisibles, rendent ce phénomène un objet de terreur pour ceux qui habitent le voisinage du lieu où il se manifeste, ou que la curiosité porte à le voir de près.—(*Merveilles du Monde*.)

LE SPHINX.

Cette statue colossale, que l'on découvre près d'une descente imperceptible, à une petite distance de la grande pyramide d'Égypte, est encore plus étonnante par la perfection avec laquelle elle a été exécutée, que par sa grande dimension. On remarque dans ceux de ses contours qui sont conservés, une souplesse et une pureté admirables. L'expression de la tête, dont le carac-

tère est africain, est douce, gracieuse et tranquille, et s'il lui manque ce qu'on est convenu d'appeller du style, c'est-à-dire, ces formes droites et hardies, que les Grecs donnaient à leurs divinités, on en est bien dédommagé par la simplicité naturelle qui y règne. La bouche surtout, malgré l'épaisseur des lèvres, a une mollesse dans le mouvement, et une finesse dans l'exécution, qui ne se trouvent que dans les monumens qui ont été élevés à une époque où la perfection des arts était parvenue à son plus haut degré. On dit que cette statue, qui a été coupée dans le roc, a été le tombeau d'AMASIS.—*Ibid.*)

DINER A M. JOS. PAPINEAU.

LE 9 de ce mois, une soixantaine de messieurs de Québec et des environs, ont donné un dîner splendide à JOSEPH PAPINEAU, Ecuyer, qui se trouvait dans cette capitale pour ses affaires.

Après la santé : " Au Conseil Législatif et à la Chambre d'Assemblée," M. VALLIERES, (président,) s'est levé, et s'est exprimé en ces termes :

Messieurs—Ceux qui honorent la vertu et qui rendent le tribut de la reconnaissance, ont le double avantage d'accomplir un devoir et de se faire une jouissance. Ainsi nous sommes doublement heureux, lorsque possédant au milieu de nous l'excellent citoyen assis à ma droite, et nous rappelant ce que nous avons vu nous mêmes, et ce que nous ont appris nos pères, nous profitons de l'occasion que nous offre son indulgence, pour lui exprimer notre vénération et notre respectueuse estime.

Vénérable patriarche de la constitution canadienne, ses services publics, dans lesquels il fit preuve de talens distingués, ont inscrit son nom sur la liste, de nos grands hommes. Nos neveux se rappelleront avec orgueil qu'il fut un de nos premiers représentans. Il auront appris de la renommée, qu'assis dans le sénat canadien, il y déploya la fermeté de CATON, la probité d'ARISTIDE, l'éloquence de DEMOSTHENES. Oui, messieurs, on le citera dans l'avenir, comme on le désigne aujourd'hui, pour le modèle d'un bon serviteur public.

J'épargne à la modestie de ce vénérable personnage les éloges justement dûs à ces qualités moins brillantes, mais non moins estimables, qui lui ont mérité le respect et l'amour de ses concitoyens, pendant le cours de sa longue et utile carrière, et qui font qu'aujourd'hui, dans tout le Canada, son seul nom exprime l'idée d'un honnête homme et d'un homme aimable.

Nous avons une nouvelle preuve de son amabilité, dans la manière gracieuse avec laquelle il veut bien, à son âge, se trouver parmi nous, et accueillir ce faible témoignage de nos sentimens. Nous lui en sommes reconnaissans, car nous sentons qu'en l'honorant nous nous honorons nous-mêmes.

Avec des sentimens beaucoup mieux sentis qu'exprimés, voici, messieurs, la santé que je vous propose :

" A notre respectable hôte, Joseph Papineau, écuyer. Ses longs services et ses vertus publiques et privées lui donnent les plus justes droits à la reconnaissance de ses compatriotes."

M. Papineau a fait ses remerciemens, en peu de mots, de l'honneur qui lui était fait par les citoyens de Québec. Il a dit que s'il avait pu rendre quelques services à ses compatriotes, il était amplement dédommagé des sacrifices qu'il pouvait avoir faits pour eux, par leur estime, et particulièrement par le témoignage qui lui en était ici donné, par un si grand nombre de ses anciens et respectables amis, et par ceux qui composaient la compagnie présente.

La santé portée ensuite a été : " A l'hon. juge BEDARD."

Le président, en proposant cette santé, a dit que Mr. le juge Bedard s'était trouvé à Québec, la semaine dernière, et avait été invité, mais qu'il avait écrit à lui (M. Vallières) un billet portant que n'ayant obtenu la permission de s'absenter que pour raison de maladie, et sa santé se trouvant maintenant rétablie, il croyait que son devoir l'obligeait d'aller reprendre sans perte de temps les fonctions de sa charge. Le président a ajouté qu'il était persuadé que la compagnie agréerait cette excuse, et la regarderait comme émanant de l'attachement à ses devoirs, par lequel la vie publique du juge Bedard avait été si constamment distinguée.

M. BEDARD, avocat, a remercié de l'honneur fait à son père, et de la manière dont sa santé vait été accueillie.

Après la santé : " A nos amis absents :"

M. NEILSON (qui remplissait, avec M. BERTHELOT, les fonctions de vice-présidens) dit qu'il était entendu qu'il ne serait point porté d'autres santés par le président ; qu'il y en avait cependant une qu'il pensait qui ne devait pas être omise, quoiqu'elle ne pût pas être annoncée par le président ; c'était celle du monsieur qui s'était si bien acquitté des devoirs de cette place ; qu'ils avaient tous éprouvé la plus vive satisfaction de voir parmi eux l'homme vénérable et distingué qui les avaient honorés de sa compagnie ; qu'il était venu au secours de Québec, au risque imminent de sa vie et de ses intérêts privés, lorsque cette ville était assiégée par l'ennemi, il y a cinquante ans ; qu'il était un du petit nombre des membres survivans du comité des pétitionnaires pour l'octroi de la constitution actuelle du pays ; qu'il en avait été un des plus fermes et plus habiles défenseurs, dans la Chambre d'Assemblée ; qu'il réunissait la génération passée avec la présente : qu'il était consolant de penser qu'il y aurait toujours une succession d'hommes de talent dévoués au service de leurs concitoyens, et qu'il n'y avait personne dont on pût concevoir des espérances plus favorables que de celui qui présidait cette réunion. — Le vice-président a proposé de boire :

"A. M. Vallières de Saint Réal, avec des remerciemens pour sa conduite comme président."

M. Vallières assura la compagnie qu'il serait toujours reconnaissant de l'honneur qu'on lui avait fait de le choisir pour président, et du témoignage d'approbation de sa conduite qu'on lui donnait comme tel.

Mr. Papineau et plusieurs autres messieurs se sont retirés vers dix heures, et ont été suivis, peu de temps après, par le reste de la compagnie, tous étant très satisfaits des jouissances de cette réunion amicale et sociale.

MARIAGES ET DECES.

MARIE'S :

Le 2, le Dr. Alexis DEMERS, de St. Benoit, à Demoiselle Marie Antoinette ALLARD, de Montréal ;

Le 8, à Montréal, Mr. Francisco RASCO, à Dlle. Angélique Zoé PERRAULT, fille d'Aug. Perrault. Ecr.

Le même jour, aux Trois-Rivières, Mr. Z. GAUVREAU, Organiste, à Dlle. Magdeleine DUVAL ;

Le 15, le Dr. C. A. LUSIGNAN, de Montréal, à Dlle. Marie Euphémie BOUCHER, de Maskinongé ;

Le même jour, à Québec, le Dr. W. H. HALL, à Dlle. Marie Anne ANDERSON ;

Le même jour, à Ste. Marie de la Nouvelle Beauce, le Dr. R. A. FORTIER, à Dlle. Julie Louise TASCHEREAU ;

Le 31, à Montréal, par le Rev. B. STEVENS, Philip HOOFSTETTER, Ecr., à Dlle. Rachel HAYS.

Qu'on s'éjouisse, et que chacun s'empresse

De souhaiter à ces nouveaux époux

Bonheur durable et constante allégresse :

Le joug d'Hymen peut-il n'être pas doux,

Quand la beauté s'unit à la sagesse ?

DE'DE'DE'S :

A Nicolet, le 4, Mr. Basile CLOUTIER, âgé de 59 ans ;

A New-York, le 15, M. Pierre MALOU, Prêtre, âgé de 75 ans ;

A Kamouraska, Joseph DEGUISE Ecr., N. P.

A Montréal, le 22, Christiana, fille du Major-général G. Gordon, et épouse du Capitaine READ, de l'éta-t-major royal.

Ils sont morts, nous mourrons de même ;

C'est l'arrêt de l'Etre suprême :

Mais ils ont espéré là-haut de vivre encor :

Espérons-le comme eux, et méprisons la mort.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME V. NOVEMBRE, 1827. NUMERO VI.

HISTOIRE DU CANADA.

Le plan proposé par le chevalier de Callières fut approuvé du roi et du ministre des colonies ; mais ce ne fut pas le marquis de Dénonville qui fut chargé de le mettre à exécution. Par une lettre datée du 31 mai 1689, le roi lui mandait que la guerre s'étant rallumée en Europe, il avait pris la résolution de le rappeler, pour lui donner de l'emploi dans ses armées. Le véritable motif de ce rappel était de mettre à la tête de la colonie du Canada, un homme d'autorité, d'un caractère ferme, d'une grande expérience dans la guerre, qui connût déjà le pays, et qui sût manier l'esprit des sauvages ; et tout cela se rencontrait dans le comte de Frontenac. On n'avait pas oublié ses fautes, ou du moins ses brouilleries avec les autres autorités du pays ; mais on avait lieu d'espérer que les chagrins qu'elles lui avaient causées le mettraient sur ses gardes, et le porteraient à se conduire avec plus de modération et de prudence qu'il n'avait fait pendant sa première administration ; il était d'ailleurs fortement recommandé par plusieurs de ses parens et de ses amis, et particulièrement par le maréchal de BELLEFONT, pour qui Louis XIV avait beaucoup d'estime.

Dans les instructions qui lui furent données, et qui étaient datées du 7 Juin, le roi, après lui avoir parlé de la Baie d'Hudson et de l'Acadie, en venait au projet de conquête, et disait qu'il s'était déterminé à agréer la proposition du gouverneur de Montréal, sur ce qu'il était informé que les Anglais de la Nouvelle York ne discontinuaient point, depuis quelques années, de faire tous leurs efforts pour soulever les tribus iroquoises contre les Français du Canada ; qu'ils leur fournissaient pour cet effet des armes et des munitions de guerre : et que sans égard aux stipulations du traité et aux défenses du roi d'Angleterre, ils cherchaient à usurper le commerce que faisaient les Français dans les contrées dont ils avaient été de tout temps en possession ; que pour toutes ces raisons, il avait ordonné au sieur BEGON, son intendant dans la Saintonge et le pays d'Aunis, de préparer toutes les munitions nécessaires, et avait fait armer, dans le port de Rochefort, deux de ses vaisseaux, sous le commandement du



sieur de la CAFFINIÈRE, qui devait suivre exactement les ordres du comte de Frontenac ; que son intention était que le dit comte de Frontenac s'embarquât, au plutôt, sur un de ces vaisseaux, pour se rendre d'abord à l'entrée du golfe de St. Laurent, puis à la baie de Camccaux, et de là s'embarquer pour Québec, sur le meilleur des vaisseaux marchands qui l'auraient suivi ; mais qu'avant de se séparer du sieur de la Caffinière, il lui ordonnât d'attendre de ses nouvelles, et de s'emparer de tous les vaisseaux ennemis qu'il rencontrerait pendant son séjour sur la côte ; que pour lui, dès que le temps et l'occasion le permettraient, et même dès l'entrée du golfe, s'il était possible, il détachât le chevalier de Callières, afin qu'il pût arriver avant lui à Québec, et y faire les préparatifs nécessaires pour l'entreprise contre la Nouvelle York ; qu'aussitôt après son arrivée à Québec, M. de Frontenac en partit, avec les bateaux et l'équipement nécessaire, accompagné du chevalier de Callières, qui commanderait les troupes sous ses ordres ; qu'il serait envoyé en même temps des instructions en chiffres à M. de la Caffinière, et lui serait recommandé de faire voile pour Manhatte, sans rien entreprendre sur la route ; de se rendre maître de tous les bâtimens qu'il trouverait dans la baie ; mais de ne s'exposer à aucune aventure qui pût le mettre hors d'état de faire le service exigé de lui dans cette entreprise ; que comme il n'était pas possible de marquer le temps précis auquel M. de la Caffinière et le comte de Frontenac arriveraient ensemble, chacun de leur côté, il était à propos que le premier se rendît en droite ligne à la baie de Manhatte, d'autant plus que l'attaque des premiers postes de la Nouvelle York avvertirait la capitale, et qu'ainsi, les vaisseaux y arrivant avant les troupes de terre, il en résulterait une diversion utile ; que comme le comte de Frontenac aurait avec lui à peu près toutes les forces de la colonie, il devait, avant son départ de Québec, concerter avec le marquis de Dénonville les mesures qu'il y aurait à prendre pour la sûreté de la colonie contre les courses des Iroquois, et donner ses ordres au chevalier de Vaudreuil, qui devait commander dans le pays, pendant l'expédition, après le départ de M. de Dénonville.

La Nouvelle York soumise, M. de Frontenac y devait laisser les Anglais catholiques qui voudraient y demeurer ; distribuer aux Français qu'il y établirait, les gens de service dont ils auraient besoin ; retenir prisonniers les officiers et les principaux habitans, et envoyer tout le reste, hommes et femmes, dans la Nouvelle Angleterre ou dans la Pensylvanie : mais comme il ne devait pas attendre l'arrière-saison, pour retourner à Québec, de peur d'être arrêté en chemin par les glaces, il avait ordre de confier l'exécution de tout ce qui resterait à faire au chevalier de Callières, à qui le roi destinait le gouvernement de la Nouvelle

York, sous l'autorité et la dépendance du gouverneur de la Nouvelle France. Enfin pour ôter aux autres colonies anglaises la facilité de faire aucune entreprise par terre contre le Canada, le comte de Frontenac avait ordre de détruire toutes les habitations voisines de Manhatte, et de mettre toutes les autres sous contribution.

Ce plan, qui serait reproché, de nos jours, comme entraînant, dans sa réussite, des injustices criantes, mais qui était en harmonie avec les idées de l'époque sur les droits de la guerre; ce plan, disons-nous, était plus facile à concevoir qu'à exécuter : " il dépendait, dit Charlevoix, du concours de deux choses sur lesquelles on ne peut jamais compter sûrement, à savoir, les vents favorables et une diligence égale dans ceux qui étaient chargés de travailler aux préparatifs ; " et le manque de ce concours le fit échouer complètement. Ceux à qui on avait confié l'armement des vaisseaux y mirent une négligence et une lenteur inconcevables ; tellement que M. de Frontenac ne put être que le 12 Septembre à Chédabouctou, qui avait été assigné pour le rendez-vous des vaisseaux, et que les autres bâtimens, qui avaient été séparés par les brumes, sur le banc de Terre-Neuve, ne purent le joindre que le 18. Il en repartit le lendemain, avec tous les vaisseaux qui étaient destinés pour Québec, après avoir laissé à M. de la Caffinière des instructions qui prouvaient que s'il ne renonçait pas encore à l'expédition de la Nouvelle York, il ne comptait pas non plus beaucoup sur la réussite. Il arriva le 25, à l'Île Percée, où il apprit des PP. récollets, qui vinrent à son bord, que la Nouvelle France était dans une grande consternation, en conséquence d'une irruption des Iroquois dans l'île de Montréal.

Cette nouvelle lui fit chercher avec empressement une occasion pour envoyer devant lui le chevalier de Callières ; mais n'en trouvant aucune, ils continuèrent leur route ensemble, et arrivèrent à Québec, le 12 Octobre. Ils en repartirent le 20, et arrivèrent à Montréal le 27. Ils y trouvèrent le marquis de Dénonville, M. de Champigny, et tous les habitans dans le deuil et l'affliction, et à peine revenus un peu de la terreur où ils avaient été mis par l'irruption dont nous venons de parler, et dont voici les particularités.

Le 25 Août, dans un temps où l'on croyait n'avoir rien à craindre de la part des Iroquois, quinze cents de ces sauvages descendirent, de nuit, dans l'île de Montréal, à l'endroit appelé La Chine. Trouvant tout le monde endormi, ils se mirent à enfoncer d'abord les portes, et ensuite à brûler les maisons, et commencèrent un massacre général des hommes, des femmes et des enfans, faisant souffrir à tous ceux qui tombaient entre leurs mains tous les tourmens que la fureur leur faisait imaginer. Ils

poussèrent même, cette fois, la barbarie à un excès dont on ne les avait pas encore crus capables : ils ouvrirent le sein des femmes enceintes, pour en arracher le fruit qu'elles portaient ; mirent des enfans tout vivans à la broche, et forcèrent les mères de les tourner pour les faire rôtir. Enfin, ils firent périr, en moins d'une heure, dans les plus affreux supplices, plus de deux cents personnes de tout âge et de tout sexe. Après cette terrible boucherie, ils s'avancèrent jusqu'à une lieue de la ville, faisant partout les mêmes ravages et exerçant les mêmes cruautés.

Au premier bruit de ce tragique événement, M. de Dénonville, qui se trouvait à Montréal, donna ordre à un lieutenant de troupes nommé LA ROBEYRE, de se jeter dans un fort dont il craignait que l'ennemi ne se rendît maître. A peine cet officier y était-il entré, qu'il se vit investi par un gros d'Iroquois, contre lesquels il se défendit longtemps, avec beaucoup de courage : mais ses gens ayant tous été tués, et lui-même étant blessé grièvement, les assaillans entrèrent dans le fort, et le firent prisonnier. Alors toute l'île demeura en proie aux vainqueurs, qui en parcoururent la plus grande partie, laissant partout des traces sanglantes de leur fureur ; et quand ils furent las de ces horreurs, ils firent deux cents prisonniers, qu'ils emmenèrent dans leurs villages, où ils les brûlèrent. L'île de Montréal ne fut délivrée de la présence de ces féroces ennemis que vers la mi-octobre. Alors, comme on n'entendait plus parler de rien, M. de Dénonville envoya les sieurs Duluth et DE MANTET dans le lac des deux Montagnes, pour s'assurer si la retraite des ennemis était véritable ou seulement simulée. Ces officiers rencontrèrent dans deux canots vingt-deux Iroquois, qui les vinrent attaquer avec beaucoup de fierté. Ils essayèrent leur première décharge sans tirer ; après quoi, ils les abordèrent, et en tuèrent dix-huit. Des quatre qui restaient, un se sauva à la nage, et les trois autres furent livrés au feu des sauvages alliés.

Un de ces sauvages, qui avait été fait prisonnier dans la déroute de La Chine, mais qui s'était échappé, après avoir eu les ongles arrachés, et les doigts brûlés ou mangés, vint trouver les deux gouverneurs, à Montréal, et leur dit, que le premier dessein des Iroquois avait été de descendre par la rivière des *Prairies*, de commencer leur attaque par l'extrémité orientale, ou septentrionale de l'île ; de la ravager toute entière, en remontant au sud-ouest ; et de n'y pas laisser un seul Français ; qu'il ne savait pas ce qui les avait empêché de suivre ce plan ; mais qu'ils devaient revenir bientôt, pour achever ce qu'ils avaient commencé ; qu'ensuite ils prétendaient se rendre maîtres de la ville, où ils s'attendaient à être joints par un grand nombre d'Anglais et de Mahingans ; qu'ils se proposaient de passer de là aux Trois-Rivières, puis descendre à Québec, où ils comptaient

de trouver une flotte anglaise, et qu'ils se flattaient qu'à la fin de cette campagne, il ne resterait plus de Français en Canada.

M. de Frontenac comprit alors de quelle importance il eût été qu'il fut arrivé trois mois plutôt, parce que quand même il n'eût pas pu faire la conquête de la Nouvelle York, il aurait du moins empêché ce qui venait de se passer, en mettant les Anglais et leurs alliés sur la défensive. Pour surcroît de chagrin, il apprit que le fort de Catarocony, qui était son ouvrage, et qui portait son nom, était, en toute probabilité, évacué et ruiné. En effet, le marquis de Dénonville avait envoyé ordre à M. DE VALRENES, qui y commandait, d'abandonner ce poste, après en avoir fait sauter les fortifications, supposé qu'il ne lui arrivât point de convoi avant le mois de Novembre. Le nouveau gouverneur se récria beaucoup sur cette démarche, et s'en montra d'autant plus surpris, que M. de Dénonville s'y était déterminé sans attendre les ordres du roi, qu'il avait demandés lui-même à ce sujet, et après que les Iroquois lui eurent fait dire insolemment qu'ils voulaient que cette place fût démolie. Il n'eut aucun égard aux excuses ou aux représentations que lui firent son prédécesseur et l'intendant, et comme il pensait que M. de Valrènes pourrait attendre tout le mois de Novembre, avant d'exécuter l'ordre du Marquis de Dénonville, il crut avoir le temps de lui envoyer un contre-ordre et un convoi capable de le mettre en état de se soutenir dans cette place. Il fit équiper en diligence vingt-cinq canots; y joignit le détachement que son prédécesseur avait préparé pour faciliter la retraite de la garrison de Catarocony, et leur donna une escorte de trois cents hommes, tant Français, que sauvages de la Montagne et du Sault St. Louis, qui ne se voyant pas en sûreté dans leurs villages, s'étaient réfugiés à Montréal. Mais de quelque diligence qu'il eût usé, son convoi ne put être prêt que le 6 Novembre, et l'ayant conduit lui-même jusqu'à La Chine, il n'y avait pas deux heures qu'il était de retour à Montréal, qu'il y vit arriver M. de Valrènes, avec sa garrison, réduite à quarante-cinq hommes. Ce commandant avait brûlé, ou jetté dans l'eau toutes les provisions et les munitions qui auraient pu l'embarasser dans sa marche; enfoncé dans le havre trois barques, qui lui restaient, avec leurs ancres et les canons de fer; transporté les canons de fonte jusqu'au lac St. François, où il les avait cachés; miné les bastions, les tours et les murailles du fort; mis des mèches allumées par un bout en plusieurs endroits; et comme après deux ou trois heures de marche, il avait entendu un grand fracas, il ne doutait pas que tout n'eût sauté en l'air.

Ce contretemps, quelque fâcheux qu'il pût paraître au gouverneur général, ne lui fit pas perdre de vue le projet conçu par le gouverneur de Montréal, et recommandé par la cour de France;

mais tandis qu'on s'occupait en Canada à chercher les moyens de faire des conquêtes sur les Anglais, on y eut avis qu'ils prenaient eux-mêmes des mesures pour s'emparer de cette colonie.

Cependant, tandis que les Iroquois portaient le ravage dans le centre de la Nouvelle France, d'Iberville et ses frères soutenaient dans le nord, l'honneur des armes françaises et canadiennes, si l'on nous permet de parler ainsi, et les Abénaquis rendaient aux Anglais tout le mal que leurs alliés avait fait aux Français.

Dès le commencement de Mai, on avait appris à Québec, que M. d'Iberville était arrivé, au mois d'Octobre précédent, au fort *St. Louis*, dans le fond de la Baie d'Hudson ; que LA FERTE', son lieutenant, ayant rencontré, à trente lieues du port-Nelson, le gouverneur de *New Savannah*, place située sur la côte occidentale de la baie, il l'avait fait prisonnier, et lui avait enlevé ses papiers, où il avait trouvé des lettres des directeurs de la Compagnie, de Londres, contenant l'ordre de proclamer le prince et la princesse d'Orange roi et reine de la Grande-Bretagne, dans la Baie d'Hudson, que cette compagnie prétendait appartenir toute entière à la couronne d'Angleterre. Cette prétention, si contraire, dit Charlevoix, à ce qui avait été arrêté entre Louis XIV et Jacques II, fut bientôt soutenue par deux navires, qui parurent à la vue du fort Ste. Anne. Un de ces vaisseaux portait dix-huit pièces de canon, et l'autre dix : ils étaient tous deux chargés d'une grande quantité d'armes, de munitions et de vivres, et leurs équipages réunis se montaient à quatre-vingt-trois hommes.— D'Iberville n'avait pas, à beaucoup près, autant de monde. Les Anglais n'osèrent pourtant pas l'attaquer à force ouverte ; on se harcela de part et d'autre ; on se dressa des ambuscades, et d'Iberville parvint, par ces moyens, à leur enlever vingt-un de leurs meilleurs hommes, y compris leur chirurgien et un de leurs premiers officiers ; après quoi, il les somma de se rendre. Il répondirent qu'ils ne le pouvaient faire avec honneur, étant encore au nombre de quarante en état de se bien défendre, sans compter les malades. Il continua à les harceler, avec son frère Maricourt, tantôt dans une petite île, où ils étaient campés, tantôt sur leurs navires, qui étaient pris dans les glaces ; et les ayant sommés une seconde fois, ils se rendirent, à la condition que les gages des officiers leur seraient payés, et qu'il leur serait donné un bâtiment avec tous ses agrès, pour se transporter où bon leur semblerait. Tous les autres demeurèrent prisonniers. Au mois de Juin, Ste. Hélène vint joindre ses deux frères, et remit à d'Iberville un ordre du gouverneur-général de conduire à Québec la plus considérable de ses deux prises. Il partit de Ste. Anne, le 12 Septembre, avec Ste. Hélène et les principaux d'entre les prisonniers, laissant à Mari-

court trente-six hommes, pour garder tous les postes du fond de la baie, et arriva heureusement à Québec, le 25 Octobre.

(*A Continuer.*)

PETITE BIOGRAPHIE DES DEPUTE'S DE FRANCE.

TROISIEME EXTRAIT.

CORBIERE, (le Comte de.) Ce personnage est ministre *de droit*; mais *de fait*, ce n'est qu'un chef de division de M. de Villèle. Ce que M. de Corbière estime le plus de la place qu'il occupe, c'est le titre d'excellence et les appointemens. C'est un grand amateur de vieux livres : il passa sa vie au milieu d'un morceau de bouquins, qu'il ne lit pas, mais dont il mesure les marges. Il prétend qu'il y a trop d'artistes en France, et il émettait un jour le vœu que quelques uns d'entr'eux se fissent tailleurs ou cordonniers. Nous connaissons bon nombre d'honnêtes gens qui y gagneraient.

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

COUDERE. Il siège à gauche, et fait partie de cette opposition courageuse qui avait pour chef le prince des orateurs français.

COUPIGNY (le Baron de.) La queue du grand Frédéric, qui était pourtant d'une assez belle taille, n'approchait pas encore de celle de ce député. Cet ornement et l'énorme quantité de poudre qui l'accompagne, sont tout ce qu'il y a de remarquable dans la carrière législative de M. le baron.

COUPPIER. Il promettait beaucoup, et ne tient rien. Le ministère n'a pas de plus terrible adversaire que ce député.... quand il n'y a pas de séance.

GROIZER. Il dit naïvement à qui veut l'entendre, qu'il ne comprend rien aux questions législatives ; ce qui ne l'empêche pas d'être toujours élu, depuis 1815. Il dort à la chambre : que voudrait-on qu'il y fit ?

CROI-SOBRE (le Prince de.) Il a rendu beaucoup de services à la famille royale, peu à la chambre, et point à ses mandataires.

CUNY. Nous dirions bien ce qu'il a été, nous aimons mieux dire ce qu'il est ; petit, maigre, laid, ministériel, lorrain et procureur du roi.

DELAGE. Il s'absente souvent de la chambre. On ne s'en aperçoit que par l'appel nominal.

DEVAUX. Homme de bien : avocat célèbre : c'est un franc libéral, qui a souvent l'honneur d'être injurié par les journaux vendus au pouvoir.

DUBOTTERU (le Comte de.) Les facultés physiques de ce député sont très-fortes : c'est l'Hercule de la chambre ; mais il n'en est pas le Démosthène.

DUBOURG (le Chevalier Armand.) C'est un compatriote de M. de Villèle ; ce qui ne l'empêche pas d'être indépendant. Il mange avec le ministre, et vote contre lui.

DUCHESNAY. Il vote tantôt pour et tantôt contre les ministres, selon les circonstances et la digestion.

DULYON (le Marquis.) Ses harangues sont très courtes et ses dîners très longs. On ne le voit jamais à la chambre passé cinq heures.

DUPONT. C'est un des plus beaux caractères de notre époque. Président de la cour royale de Rouen, et député, il aima mieux perdre sa place que de transiger avec sa conscience, alors que cette place était presque toute sa fortune. Député depuis 1815, c'est un des plus célèbres membres de l'opposition. Ses citoyens ayant appris que M. Dupont, par suite de la perte de sa place, cessait d'être éligible, firent une souscription avec le produit de laquelle ils achetèrent un domaine, qu'ils offrirent à ce grand citoyen, comme un témoignage de reconnaissance.— Ré-élu en 1824 par le 1er arrondissement de Paris, il n'a pas cessé de défendre les intérêts de son pays contre les empiètements ministériels.

DUTHEIL. Il siège au centre et fait chorus avec les clôturiers. M. Dutheil est administrateur des forêts : des plaisans ont dit qu'il n'avait quitté *ses bois* que pour venir *hurler avec les loups*.

ECERVILLE (le Comte Rolland d'.) C'est un ex-grand-prévôt, partisan de l'ordre du jour. En sa qualité de ministériel, il a le bras long et est obligeant.

FLAMARENS-GROSSOLES (le Marquis de.) Ce député pense qu'il y a trop d'orateurs à la chambre, et il se garde bien d'en augmenter le nombre. Quelques amis lui reprochent son silence " Que deviendrait la France, répondit-il, si tous les députés étaient orateurs."

FOUQUERAND. On l'a vu, dans un seul jour, parler contre M. de Corbière, dîner chez M. de Villèle, et voter avec tous les deux.

FOURNAS. Ce député est monté à la tribune pour dire des vérités que bien certainement personne ne contestera ; par exemple, il a cherché à prouver qu'en abrégéant les séances, on allongerait la session : Un parent de M. Lapalisse, qui était présent, est resté muet d'admiration.

FOY. La France en deuil pleure encore la perte de ce grand citoyen : cent mille Français suivirent ses défuntes mortelles jusqu'à leur dernière demeure, et une souscription ouverte pour doter sa famille, s'éleva promptement à un million. Le cadre de

cet ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans de longs détails ; mais quels sont les Français qui ne connaissent pas les belles actions de ce grand homme qui fut l'un des premiers capitaines de l'armée, l'appui de la liberté, et le prince des orateurs.

GENYS DE BEAUPUY (de). Assez riche pour se passer de la faveur ministérielle, il vote avec l'extrême droite.

GIRARDIN (le Comte de.) Comte, général, commandant de la légion d'honneur, filleul d'un roi, et élève de J. J. Rousseau, ce dernier titre est celui que M. Girardin prise le plus. Il n'avait que 22 ans, lorsque la révolution éclata, et il embrassa les nouvelles doctrines avec l'ardeur d'un cœur généreux. On ne peut lui reprocher d'avoir pris part à aucun des faits dont l'histoire de cette époque est souillée. Ami de Joseph Napoléon, il parcourut avec éclat la double carrière administrative et militaire. Devenu préfet, il montra beaucoup de talent ; mais son zèle l'emporta souvent trop loin ; et la persévérance avec laquelle il défend, depuis dix ans, les intérêts du peuple, ne peut faire oublier aux conscrits de 1813, 14, et 15, la rigueur qu'il déploya à cette époque. Ce député est maintenant l'une des plus fermes colonnes du parti constitutionnel, et l'un des meilleurs orateurs de la chambre.

GONTAUD-BIRON (le Comte de.) C'est un honorable député, qui porte un honorable nom ; du reste. . . N'en demandez pas d'avantage.

GOURGE (le Vicomte de.) La députation de ce département ressemble aux moutons de Panurge ; depuis que le premier de ses membres s'est avisé de devenir ministre (M. Peyronnet,) les autres veulent des porte-feuilles. En attendant, ils aident le ministère à tondre les contribuables, qui pourraient bien, quelque jour, les envoyer paître.

HAAS. Lorsqu'il siégeait à gauche, il donnait des leçons aux ministres : c'était un *Haas de cœur* ; mais ensuite il siégea à leur table, et devint un *Haas de treffe* : il obtint bientôt un ruban rouge, qui figure sur sa poitrine comme un *as de carreau*. Maintenant il siége au centre, parle rarement, et n'a plus que la peine de se tenir debout pour voter : dans cette attitude, il est là comme un *as de pique*.

HARCOURT (le Vicomte d'). Il a publié des brochures qui ne sont pas plus connues que sa personne.

HARME-D'ABANCOURT (le Vicomte de.) Ce député a dit, à la tribune : " Les flots de l'opposition viendront se briser contre le rocher ministériel. Parce qu'il n'a pu éviter cet écueil, M. le vicomte se croit un excellent fanal. Malgré cet éclat de génie, ses lumières n'en brillent pas plus.

(A Continuer.)

L'IROQUOISE ;

HISTOIRE, OU NOUVELLE HISTORIQUE,

Traduite du Truth-Teller.—(Suite et fin.)

Le long et tédieux hiver du Canada était passé ; l'Outaouais gonflé avait rejeté son manteau de glace, et proclamé sa liberté, du ton de la joie ; l'été était revenu dans toute sa vigueur, et couvrait d'une fraîche verdure les bois et les vallons de St. Louis. Le P. Mesnard, suivant sa coutume journalière, avait à visiter les cabannes de son petit troupeau : il s'arrêta devant la croix qu'il avait fait ériger au centre du village : il jeta ses regards sur les champs préparés pour la moisson de l'été ; sur les arbres fruitiers enrichis de leurs bourgeons naissants ; il vit les femmes et les enfans travailler avec activité dans leurs petits jardins, et il éleva son cœur vers Dieu, pour le remercier de s'être servi de lui pour retirer ces pauvres sauvages d'une vie de misère. Il jeta les yeux sur le symbole sacré, devant lequel il s'agenouilla, et vit une ombre passer dessus. Il crut d'abord que c'était celle d'un nuage qui passait ; mais quand, ayant parcouru des yeux la voute du ciel, il la vit sans nuages, il ne douta point que ce ne fût le présage de quelque malheur. Pourtant, lorsqu'il rentra dans sa cabanne, la vue de Françoise dissipa ses sinistres pressentimens. " Sa face," dit-il, " était rayonnante comme le lac, lorsque, par un temps calme, le soleil brille dessus." Elle avait été occupée à orner avec sa dextérité naturelle, une écharpe pour Eugène : elle la présenta au P. Mesnard, lorsqu'il entra. — " Voyez," dit-elle, " mon père ; je l'ai achevée, et j'espère qu' Eugène ne recevra jamais une blessure pour la souiller. Ah ! ajouta-t-elle, il va être ici tout-à-l'heure : j'entends retentir dans l'air le chant des bateliers français." Le bon père aurait été tenté de lui dire qu'elle s'occupait trop d'Eugène ; mais il ne put se résoudre à réprimer les flots d'une joie bien pardonnable au jeune âge, et il se contenta de lui dire, en souriant, qu'il espérait qu'après son premier mois de mariage, elle retournerait à ses prières et à ses pratiques de dévotion. — Elle ne lui répondit pas ; car en ce moment, elle aperçut son époux, et courut à sa rencontre avec la vitesse du chevreuil. Le P. Mesnard les vit, comme ils s'approchaient de la cabanne ; le front d'Eugène portait les marques de la tristesse, et quoiqu'il s'égayât un peu aux caresses enfantines de Françoise, ses pas précipités et sa contenance troublée faisaient voir clairement qu'il appréhendait quelque malheur. Il laissa Françoise le devancer, et sans qu'elle s'en aperçût, il fit signe de la main au P. Mesnard,

et lui dit : " Mon Père, le danger est proche ; on a conduit hier à Montréal une prisonnière iroquoise, qui a avoué qu'un parti de sa tribu était en campagne pour une expédition secrète. J'ai vu des canots étrangers mouillés dans une anse de l'île aux Cèdres. Il faut que vous vous rendiez de suite à Montréal, avec Françoise, dans mon bateau."

" Quoi !" s'écria le père, pensez vous que j'abandonnerai mes pauvres ouailles, au moment où les loups viennent fondre sur elles ?"

" Vous ne pouvez les défendre, mon père," répliqua Eugène.

" Eh ! bien ! je mourrai avec elles," répartit le père.

" Non, mon père," s'écria Eugène, " vous ne serez pas si téméraire : partez, sinon pour vous même, du moins pour ma pauvre Françoise : que deviendra-t-elle, si nous sommes tués ? Les Iroquois ont juré de se venger d'elle, et ils sont aussi féroces et aussi cruels que des tigres. Partez, je vous en conjure ; à chaque instant, la mort s'approche de nous. Les bateliers ont ordre de vous attendre à la pointe aux Herbes ; prenez votre route par les érables : je dirai à Françoise que Rosalie la fait demander, et que j'irai la joindre demain. Partez, mon père, partez, sans différer."

" Oh ! mon fils, je ne puis partir ; le vrai berger ne peut pas abandonner son troupeau."

Le bon père demeura inflexible ; et l'unique alternative fut d'avertir Françoise du danger, et de l'engager à partir seule. — Elle refusa positivement de partir sans son mari. Eugène lui représenta qu'il serait déshonoré pour la vie, s'il abandonnait, au moment du danger, un établissement que son gouvernement avait confié à sa garde. " Je donnerais volontiers ma vie pour vous, Françoise, lui dit-il ; mais mon honneur est un dépôt sacré, pour vous, pour mon pays ; je ne puis m'en désaisir." Ses prières se changèrent en commandemens.

" Oh ! ne vous fâchez pas contre moi," lui dit Françoise ; je partirai ; mais je ne crains pas de mourir ici avec vous." A peine eut-elle prononcé ces paroles, que des sons effrayants retentirent dans l'air. " C'est le cri guerre de mon père," s'écria-t-elle ; " St. Joseph, secourez-nous, nous sommes perdus."

La pauvre Françoise se jeta au cou de son époux, le tint longtems serré dans ses bras, avec une tendresse mêlée d'angoisse, et courut vers le bois. Le terrible cri de guerre suivit, et elle entendit en même temps ces mots, comme si on les lui eût dits, d'une voix aigre, à l'oreille, " vengeance, le jour de la vengeance de ton père viendra." Elle atteignit le bois, et monta sur une hauteur d'où, sans être vue, elle pouvait jeter ses regards sur la plaine verdoyante. Elle s'arrêta un instant : les canots iroquois avaient doublé la pointe de l'île, et arrivaient comme des vantours qui fondent sur leur proie. Les Outaouais sortirent précipitam-

ment de leurs cabannes, armés les uns de fusils, les autres d'arcs et de flèches, Le P. Mesnard gagna le pied de la croix, d'un pas lent, mais assuré, et s'agenouilla, en apparence aussi peu inquiet à l'approche de la tempête; et aussi calme qu'il avait coutume de l'être à sa prière de vêpres. "Ah! disait Françoise en elle-même, la première flèche qui l'atteindra boira son sang de vie." Eugène se trouvait partout en même temps, poussant les uns en avant, et arrêtant les autres; et en quelques instans, tous furent rangés en bataille autour du crucifix.

Les Iroquois étaient débarqués. Françoise oublia alors la promesse qu'elle avait faite à son époux; elle oublia tout, dans l'intérêt intense qu'elle prenait à l'issue du combat qui allait se livrer. Elle vit le P. Mesnard s'avancer à la tête de sa petite troupe, et faire un signal à Talasco. "Ah! saint père," s'écria-t-elle, "tu ne connais pas l'aigle de sa tribu; tu adresses des paroles de paix à un tourbillon de vent." Talasco banda son arc: Françoise tomba sur ses genoux. "Dieu de miséricorde, protégez-le," s'écria-t-elle. Le P. Mesnard tomba paré par une flèche: les Outaouais furent frappés d'une terreur panique.— En vain Eugène les pressa-t-il de tirer; tous, à l'exception de cinq, tournèrent le dos à l'ennemi, et prirent la fuite. Eugène paraissait déterminé à vendre sa vie aussi cher que possible.— Les sauvages se jetèrent sur lui et ses braves compagnons avec leurs couteaux et leurs casse-têtes. "Il faut qu'il meure," cria Françoise, et elle sortit précipitamment, et comme par instinct, de sa retraite. Un cri de triomphe lui apprit que la bande de son père l'avait aperçue: elle vit son époux pressé de tous côtés. "Ah! épargnez-le, épargnez-le," s'écria-t-elle, avec angoisse, "il n'est pas votre ennemi." Son père jeta sur elle un regard de colère, et s'écria: "Quoi! un Français, un chrétien, ne serait pas mon ennemi!" et il se remit à l'œuvre de la mort.— Françoise se précipita au plus fort de la mêlée: Eugène poussa un cri de douleur, en l'apercevant: il avait combattu comme un lion, lorsqu'il avait cru qu'il lui gagnait du temps pour la fuite; mais lorsqu'il eut perdu l'espoir de la sauver, ses bras perdirent leur force, et il tomba épuisé. Françoise tomba près de lui; elle l'embrassa et colla sa joue contre la sienne; pour un moment, ses sauvages ennemis reculèrent, et la regardèrent en silence; mais leurs féroces passions ne furent suspendues qu'un instant. Talasco leva son casse-tête: "Ne le frappe pas, mon père," dit Françoise, d'une voix faible, "il est mort." Eh! bien! qu'il porte la cicatrice de la mort, reprit l'inexorable barbare, et d'un coup, il sépara la tête d'Eugène de ses épaules. Un cri prolongé s'éleva dans l'air, et Françoise devint aussi insensible que le tronc qu'elle tenait embrassé. L'œuvre de la destruction se poursuivait; les huttes des Outaouais furent brûlées; les femmes et les enfans périrent dans un massacre général.

Le père rapporte que dans le furie de l'assaut, on passa près de lui, étendu et blessé comme il était, sans le remarquer ; qu'il demeura sans connaissance jusqu'à minuit : qu'alors il se trouva près de la croix, ayant à côté de lui un vase plein d'eau et un gâteaux sauvage. Il fut d'abord étonné ; mais il crut devoir ce secours opportun à quelque Iroquois compatissant. Il languit longtemps dans un état d'extrême débilité, et lorsqu'il se fut rétabli, trouvant toutes les traces de culture effacées à St. Louis, et les Outaouais disposés à attribuer leur défaite à l'effet énerveur de ses doctrines de paix, il prit la résolution de pénétrer plus avant dans le désert, pour y jeter la bonne semence, et abandonner le moisson au maître du champ. Dans son pèlerinage, il rencontra une fille outaouaise, qui avait été emmenée de St. Louis, avec Françoise, et qui lui raconta tout ce qui était arrivé à son élève chérie, depuis son départ jusqu'à son arrivée au principal village des Onnontagués.

Pendant quelques jours, elle demeura dans un état de stupeur, et fut portée sur les épaules des sauvages. Son père ne lui parla point, ne s'approcha point d'elle ; mais il permit à Allewemi, de lui rendre toutes sortes de bons offices. Il était évident qu'il se proposait de donner sa fille en mariage à ce jeune chef. Lorsqu'ils arrivaient à Onnontagué, les guerriers de la tribu vinrent au-devant d'eux, parés des habits de la victoire, consistant en peaux précieuses et en bonnets de plumes des plus brillantes couleurs. Ils saluèrent tous Françoise, mais elle était comme une personne sourde, muette et aveugle. Ils chantèrent leurs chansons de félicitation et de triomphe, et la voix forte du vieux chef Talasco grossit le chœur. Françoise marchait d'un pas ferme ; elle ne pâlisait point ; mais elle avait les yeux abattus, et ses traits étaient fixes comme ceux d'une personne morte. Une fois, pourtant, comme elle passait devant la cabanne de sa mère, son âme sembla être émue par quelque souvenir de son enfance ; car on lui vit les yeux mouillés de larmes. La procession gagna le gazon, lieu qui, dans chaque village, est destiné à la tenue des conseils et aux amusemens.— Les sauvages formèrent un cercle autour d'un vieux chêne ; les vieillards s'assirent ; les jeunes gens se tinrent respectueusement hors du cercle. Talasco se leva, tira de son sein un rouleau, et coupant la corde qui l'attachait, il le laissa tomber à terre. "Frères et fils, dit-il, voyez les chevelures des Outaouais chrétiens ; leurs corps pourrissent sur les sables de St. Louis. Qu'ainsi périssent tous les ennemis des Iroquois ! Mes frères, voyez mon enfant, le dernier rejeton de la maison de Talasco : je l'ai arrachée du sol étranger où nos ennemis l'avaient plantée : elle sera replacée dans la plus chaude vallée de notre pays, si elle consent à épouser le jeune chef Allewemi, et abjure ce signe ;" et il toucha en même

temps, de la pointe de son couteau, le crucifix qui pendait au cou de François. Il s'arrêta un moment : François ne leva pas les yeux, et il ajouta, d'une voix de tonnerre : " Ecoute enfant : si tu ne te rallies point à ta nation ; si tu n'abjures pas ce signe qui te fait connaître pour l'esclave des chrétiens, je te sacrifierai, comme je l'ai juré avant d'aller au combat, je te sacrifierai au dieu Areouski. La vie et la mort sont devant toi : parle."

" Non," dit l'un des sauvages ; " le tendre bourgeon ne doit pas être si précipitamment condamné au feu. Attends jusqu'au soleil du matin : souffre que ta fille soit conduite à la tente de Genanhatenna ; la voix de la mère ramènera au nid le petit qui s'égare."

Françoise se tourna avec vitesse vers son père, et se frappant les deux mains, elle s'écria : " Ah ! ne le faites pas ; ne m'envoyez pas vers ma mère ; c'est la seule faveur que je vous demande : je puis endurer tous les autres tourmens : percez-moi de ces couteaux sur lesquels le sang de mon époux est à peine séché ; consommez-moi dans vos feux ; je ne fuirai aucune torture ; une martyre chrétienne peut souffrir avec autant de courage que le plus fier captif de votre tribu."

" Ha !" s'écria le père, avec transport, " le pur sang des Iroquois coule dans ses veines : préparez le bucher : les ombres de cette nuit couvriront ses cendres."

Pendant que les jeunes gens exécutaient cet ordre ; François fit signe à Allewemi d'approcher ; " Tu es un chef," lui dit-elle, " tu as de l'autorité : délivre cette pauvre fille outaouaise de sa captivité ; envoie-la à ma sœur, Rosalie, et qu'elle lui dise que si un amour terrestre s'est interposé, une fois, entre le ciel et moi, la faute est expiée : j'ai plus souffert dans l'espace de quelques heures, de quelques instans, que toute sa confrérie ne peut souffrir par une longue vie de pénitence. Qu'elle dise qu'à mon extrémité, je n'ai pas abjuré la croix, mais que je suis morte courageusement." Allewemi lui promit de faire tout ce qu'elle demandait, et accomplit fidèlement sa promesse.

Un enfant de la foi, un martyr ne meurt pas sans l'assistance des esprits célestes : l'expression du désespoir disparut, dès cet instant, du visage de François : une joie surnaturelle rayonna de ses yeux, qu'elle leva vers le ciel ; son âme parut impatiente de sortir de sa prison : elle monta sur le bucher avec prestesse et alacrité ; et s'y tenant debout, elle dit : " Que je me trouve heureuse, qu'il me soit donné de mourir dans mon pays, de la main de mes parens, à l'exemple de mon sauveur, qui a été attaché à la croix par ceux de sa nation." Elle pressa alors le crucifix contre ses lèvres, et fit signe aux bourreaux de mettre le feu au bucher. Ils demeurèrent immobiles, leurs tisons ardents à la main : François semblait être un holocauste volon-

taire, non une victime. Sa constance victorieuse mit son père en fureur : il sauta sur le bucher, et lui arrachant des mains le crucifix, il tira son couteau de son ceinturon, et lui fit sur le sein une incision en forme de croix. "Voilà," dit-il, le signe que tu aimes ; le signe de ta ligue avec les ennemis de ton père ; le signe qui t'a rendue sourde à la voix de tes parens."

"Je te remercie, mon père ;" repliqua Françoise, en souriant d'un air de triomphe ; j'ai perdu la croix que tu m'as otée ; mais celle que tu m'as donnée, je la porterai, même après ma mort."

Le feu fut mis au bucher ; les flammes s'élevèrent, et la MARYE IROQUOISE y périt.

GÉOLOGIE.

MONSIEUR BIBAUD.—Étant, le 20 du mois passé, chez l'auteur de quelques réflexions sur la Géologie, publiées dans votre numéro du mois de Février dernier, et signées de ses initiales J. M. B., il a eu la politesse de me les communiquer, et de me prier de vouloir bien lui en faire connaître mon opinion. C'est pourquoy, m'ayant prêté le numéro qui les contient, j'ai cru devoir lui écrire la lettre suivante, que je vous prie d'avoir la bonté de faire insérer dans le prochain numéro de votre intéressante *Bibliothèque*. Ces circonstances font la meilleure excuse que je puisse vous donner pour parler, à un temps si éloigné, de la communication de Mons. J. M. B.

Très respectable Monsieur—Puisque vous avez eu la condescendance de me soumettre vos réflexions, sur quelques faits géologiques, pour en savoir mon opinion ; je me rends très volontiers à votre désir, et prends sur moi de vous la donner d'une manière libre et indépendante ; et j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je le fasse publiquement, mon motif étant de rendre, quoiqu'un peu tard, au moins quelques faibles hommages à votre communication intéressante.

Vos idées nouvelles, sur quelques faits géologiques, pour être plus chrétiennes, ne sont pas moins libérales et ingénieuses, et ne méritent pas moins la considération particulière de l'homme lettré, vu surtout qu'elles ne s'éloignent pas des principes fondés de la saine philosophie

Accoutumé à respecter peu les différentes hypothèses des géologues, sur lesquelles ils prétendent établir leurs systèmes chimériques, pour expliquer les diverses opérations qui, selon eux, ont dû avoir lieu, pour avoir pu produire l'arrangement géologique des matières inorganiques qui composent le globe que nous habitons, si pour satisfaire un peu la raison, je dois adopter

un système ou un autre, après tout bien considéré, j'aime autant, pour ne pas dire mieux, adopter celui des jours solaires, ou de vos vingt quatre heures, que celui des périodes de DELUC, ou des époques de BUFFON, ou de l'exposition imaginaire de quelques autres philosophes modernes. La géologie étant, de toutes sciences, la plus spéculative, le philosophe en faisant l'application de ses principes, devrait toujours s'efforcer de faire servir et de soumettre la philosophie à la révélation, et non la révélation à la philosophie; car bien que celle-ci, surtout à l'aide puissante de la chimie, nous mette généralement en état de nous rendre raison du plus grand nombre des faits et des opérations qui résultent naturellement des diverses propriétés physiques, telles que la cohésion, l'affinité, les différentes attractions, la gravité spécifique, &c., des corps physiques; cependant, il est bien connu qu'elle ne saurait le faire dans tous les cas. Par exemple, pour ne pas nous écarter de notre sujet, la philosophie ne saurait nous faire connaître la raison physique pour laquelle les particules intégrantes de certains minéraux, tels que le quartz, le feldspath, le mica, &c. qui composent la plupart des *strata* (ou couches) géologiques de la première classe, sont naturellement portées, les unes à se cristalliser et à prendre la forme de certains angles, et les autres à s'agréger et cohérer ensemble, sans l'intervention d'aucun ciment quelconque. La philosophie nous dit bien, il est vrai, que ces différents états, soit cristallisés, soit aformes, ou sans régularité géométrique, que prennent ces minéraux, leur sont naturels, et qu'ils dépendent de leurs propriétés physiques, ou de l'arrangement chimique de leurs particules intégrantes; mais elle ne saurait nous faire connaître, d'une manière précise, la raison naturelle pour laquelle ces mêmes particules, par leur disposition chimique, donnent l'existence à tels ou tels faits, qui font autant de caractères physiques par lesquels on les distingue les uns des autres, non plus qu'elle ne pourrait nous dire pourquoi des plantes, croissant sous l'influence du même climat et des mêmes circonstances, ont, les unes, certaines propriétés médicinales, et les autres, d'autres, qui sont aussi différentes dans les effets qu'elles produisent sur les divers organes de la constitution humaine, que l'est leur apparence extérieure, à la seule vue de leur feuillage, &c. Dans les recherches, souvent plus curieuses qu'utiles, que le philosophe fait des causes primitives, la philosophie lui permet, quelquefois, d'avancer de quelques pas lents vers leur découverte désirée; mais ce n'est que pour ensuite le laisser encore dans la même incertitude, ou dans la nécessité humiliante de rétrogarder dans les mêmes ténèbres et la même obscurité qu'il se flattait de pouvoir dissiper; ou plutôt, elle le laisse, après tout, dans l'obligation finale de reconnaître le créateur de toutes choses comme le seul

autent des causes primitives de tous les faits, apparents ou réels, qui, journellement, attirent plus ou moins, son attention particulière. Cependant, je suis bien éloigné de prétendre qu'en physique, non plus qu'en médecine, l'on pourrait être justifiable en négligeant la recherche et l'étude des causes primitives et secondaires, et même accidentelles, des faits ou effets qui, tous les jours, demandent de nous un examen particulier ; bien au contraire, je crois que quand l'occasion s'en présente, chacun doit se faire un devoir scrupuleux de pousser courageusement l'une et l'autre aussi loin que possible. Mais venons à notre sujet principal.

Les difficultés apparentes qu'offre le système des jours solaires ou naturels, ou de vos vingt-quatre heures, ne sont pas tout-à-fait aussi multipliées, qu'on est porté à le penser, au premier aperçu. Déjà, quoique d'après un système différent, la collection des coquillages et des pierres calcaires, ou à chaux, (*shell limestone*) portant, pour la plupart, l'empreinte de certains animaux de mer, et même d'eau douce et de la terre, est considérée par plusieurs philosophes modernes, (tels que l'illustre CUVIER, en France, mon savant professeur EATON, A. M. aux Etats Unis, et le fameux nouveau professeur de géologie, &c., à l'université d'Oxford,) comme ayant dû avoir eu lieu précisément de la même manière que vous le suggérez, c'est-à-dire qu'ils croient, et même enseignent, que ces diverses substances, depuis la création du monde jusqu'à la fin du déluge, ont pu, par le mouvement, l'agitation et le retirement des eaux, s'accumuler au nombre que nous les voyons. Mais pour ce qui regarde la situation relative des minéraux dont consistent les différents *strata* qui composent, en partie, notre globe, il n'est pas aussi aisé d'en donner une explication philosophique qui s'accorde parfaitement avec les enseignemens que nous donne l'écriture sainte. Cependant, persuadé, comme on a droit de l'être, avec l'aide des faits et le support de la raison, que Dieu, en créant les diverses substances matérielles, les a données chacune de certaines propriétés qui lui sont propres, et les a soumises, chacune à ses lois respectives et collectives, qu'on appelle physiques, on peut raisonnablement supposer que, lorsqu'au troisième jour, le créateur sépara les eaux d'avec la terre, le pouvoir solvant (*solving power*) de ces mêmes eaux ayant agi antérieurement sur la solubilité de la terre, les parties terrestres de celle-ci pouvaient être dans un état demi-liquide, qui permettait aux différents minéraux, déjà créés, de caler chacun plus ou moins, selon le degré prépondérant de sa gravité spécifique; et la vélocité d'un corps physique, soit qu'elle soit spontanée, ou qu'elle dépende d'une force projectile, étant toujours proportionnée à sa gravité spécifique, et ce même corps dans sa chute, tendant toujours à prendre et à suivre un cours

perpendiculaire vers le centre de la terre, où le pouvoir attractif est, pour ainsi dire, concentré comme dans sa demeure, il doit naturellement s'en suivre, 1o. que les pierres les plus pesantes, et qui forment les neuf *strata* géologiques dont se compose la première classe, tels que le granit, le gneis, le mica, le talc, le quartz granulé, &c. &c., nageant dans l'eau et dans la terre en un état sémi-liquide, se placèrent les premières ; 2o. que les seize *strata* des trois autres classes, à cause, parlant comparative-ment, de leur légèreté spécifique, se placèrent ensuite en succession, d'une manière assez régulière. Mais je dois avouer avec vous, Monsieur, qu'à l'époque où Dieu sépara les eaux d'avec la terre, et à laquelle les différents minéraux, déjà créés, prirent leur situation respective, le globe que nous habitons dut, en effet, éprouver une secousse assez considérable ; et c'est ce qui va me servir, en essayant de donner une raison physique pour les égaremens de quelques minéraux, qu'en étudiant la géologie, on apperçoit hors de leur place destinée ; et aussi pour la formation spontanée ou accidentelle des houilles, ou mines de [charbon de terre, (*pit-coal*) que vous suggérez pouvoir être une substance primitive. Mais avant d'y procéder, il ne sera peut-être pas hors de propos de faire ici quelques remarques succinctes sur la différence qu'il y a entre la lumière et le calorique, différence que pour quelque raison, ou autre, les philosophes paraissent n'avoir pas toujours assez bien sentie.

Que l'on se refuse à l'interprétation des S. Pères sur la lumière du premier jour, qu'ils regardent comme la création des anges, et que l'on considère le langage de l'écriture la-dessus, comme figuratif, ou non, toujours, puisque les astres ne furent créés qu'au quatrième jour, on ne saurait s'empêcher de croire que la lumière du premier jour, dont parle l'écriture, était bien différente de celle qui procède des corps lumineux, la seule connue qui puisse se manifester à nos sens optiques ; et quoiqu'ils possèdent l'une et l'autre, certaines propriétés physiques qui leur sont communes tel que de pouvoir être radiés et réverbérés, &c., cependant il est très certain que sous d'autres rapports, ils sont d'une nature très différente ; et pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler que très souvent la lumière se manifeste sans le calorique, et le calorique encore plus souvent sans le moindre rayon de lumière. De plus, la lumière est une substance composée, et le calorique est une substance simple qui, dans un état libre ou d'évolution, produit en nous la sensation qu'on appelle chaleur, le calorique et la chaleur, quoique dérivés du même mot latin (*calor*) devant, pour cette raison, être considérés, relativement, comme cause et effet. Outre cela, le calorique est une substance d'une telle nature, qu'il semble qu'il a dû nécessairement exister du moment et par la-même que les autres substances furent créées ; car il pénètre

tous les corps physiques, et forme, pour ainsi dire, une partie constituante, plus ou moins considérable, de certaines matières, telles que l'eau et généralement tous les liquides, qui ne sauraient se maintenir dans cet état de liquidité, sans sa présence continuelle. Ainsi, quoique l'écriture, dans l'énumération des choses que Dieu a créées, ne fasse aucune mention particulière du calorique, toujours, il n'est pas moins naturel et raisonnable de croire que, comme toutes autres substances élémentaires, dont il n'est fait non plus aucune mention, il a dû coexister avec tous les corps physiques, au moment même de leur création. Mais ce n'est que dans un état de concentration et d'évolution considérable, occasionnée soit par la contraction, la compression, la friction et même la combustion ou la décomposition des corps physiques, que le calorique accumulé est dégagé, se rend sensible, et excite la combustion des substances combustibles, qui au moment de son extrication, se trouvent en proximité ou contiguïté avec les corps dont il est forcé de s'échapper. Ainsi, ce n'est qu'au moyen de ces causes que je viens de citer, et dont plusieurs devinrent, sans doute, actives, à l'époque où Dieu sépara les eaux d'avec la terre, que le calorique a pu avoir excité la combustion que les philosophes lui attribuent avec juste raison ; et il n'est pas déraisonnable de croire que ces mêmes causes ont dû avoir produit alors différents effets qui, ensuite, opérant eux-mêmes comme causes efficientes, ont pu avoir produit, à leur tour, les effets que nous remarquons dans les égaremens des minéraux que nous voyons épars, çà et là, hors de leur place destinée ; car le retirement soudain des eaux a dû avoir occasionné une telle condensation des parties terrestres qui composent notre globe, et ses parties minérales, en se rangeant, chacune à sa place, ont dû avoir produit un tel bouleversement, et celui-ci, par la friction l'un contre l'autre des minéraux prenant chacun sa situation respective, (eu égard, comparativement, à sa gravité et à sa légèreté spécifique,) a dû avoir causé un tel dégagement du calorique, qui jusqu'alors avait été latent et insensible, que les constituans de la terre, jusqu'à ce qu'elle eût enfin pris son aplomb, devaient nécessairement tous être dans un état de commotion et de concussion produisant un fracas approchant de l'espèce volcanique. Puis considérant la contraction soudaine et le poids énorme de la terre, son pouvoir d'attraction concentré au milieu, et la gravité spécifique des minéraux ; ajoutez à cela le dégagement (résultant de la décomposition de quelques substances, à l'aide du calorique en action, et, en certains endroits, l'accumulation et ensuite l'évolution explosive des divers gaz, tels que l'oxygène, l'hydrogène, le nitrogène, l'hydrogène sulfuré, l'hydrogène carburé, &c., que l'on doit admettre comme étant déjà créés, puisque l'eau et l'air, qui en sont composés, l'étaient

alors, et vous trouverez des causes suffisantes pour nous rendre raison de la fracture et du déplacement de quelques minéraux même les plus pesants.

Cependant, la création de la plupart des combustibles, tels que les arbres et les plantes, avaient lieu, ce jour là même ; et il est assez naturel de croire qu'un grand nombre a pu être englouti pêle-mêle parmi les fragmens de la terre, et y être consumé, au moyen de l'oxygène et du calorique, qui continuaient de s'en dégager ; car, dans cet état de confusion, outre la combustion, ou la décomposition plus ou moins considérable de quelques arbres, &c., une grande quantité d'eau encore présente dans les interstices des pierres et de la terre, a pu par l'extrication continuelle du calorique, être décomposée en ses parties élémentaires, l'hydrogène et l'oxygène, le support et le soutien exclusif de la combustion. En sorte que, certaines substances composées, telles que l'eau, l'air, les arbres, les plantes, &c., furent (toujours à l'aide du calorique en action,) en partie décomposées et réduites à leurs principes simples, tels que, pour l'eau et l'air, l'hydrogène, l'oxygène, le nitrogène, le potassium et le carbone, ou charbon (dans lequel il abonde,) presque le seul résidu visible et palpable, qui se manifeste à nos sens. Et le carbone offrant à l'oxygène avenscent une base acidifiable, c'est alors, sans doute, que, se combinant chimiquement ensemble, commença à se former le gaz acide carbonique, qui, se combinant lui-même ensuite avec les divers oxydes métalliques et alcalins (qui résultent à leur tour, d'une combinaison chimique de l'oxygène avec les bases oxydables qu'offrent tous les métaux et les alkalis,) donna naissance aux différents carbonates de fer, de cuivre, de plomb, de chaux, &c., &c., que l'on trouve épars parmi les minéraux.

Ainsi, Monsieur, sans avoir eu recours à des millions d'années, mais bien en adoptant votre système des jours naturels, dont Dieu a voulu se servir dans la création, je crois que d'après d'autres hypothèses, il est vrai, (car on ne saurait raisonner ici sans en admettre,) mais qui ne répugnent pas au récit de l'écriture sainte, je vous ai donné quelques raisons plausibles pour prouver comment ont pu avoir lieu les égaremens de quelques minéraux et l'origine secondaire des mines de charbon de terre ; que, pour plusieurs raisons physiques et spéculatives, (mais que vous voudrez bien me dispenser de nommer ici,) je ne saurais me résoudre à considérer avec vous comme une substance primitive ; et le fait bien connu que le charbon de terre ne se trouve situé que dans les strata *superficiels* de la troisième classe, ou *classe secondaire*, ne contribue pas peu à supporter mon opinion.

Quant aux cadavres de rhinocéros, d'éléphants, &c., que l'on trouve épars sur les montagnes du nord, je n'ai pas de peine à me rendre à l'opinion que vous avez qu'ils ont pu y avoir été dépo-

sés par les eaux du déluge, et je crois que le professeur BUCHAN d'Oxford, entretient cette même idée. Mais pour ce qui est du prétendu besoin de la force centripète et centrifuge qu'a pu avoir la terre, pour se maintenir dans l'espace, je n'entreprendrai pas de le croire, et encore bien moins de le prouver, et quoi que je sois bien persuadé que Dieu n'avait qu'à vouloir que la terre restât dans l'espace, et qu'elle pouvait y demeurer comme suspendue, sans l'intervention d'aucune puissance étrangère, cependant, je ne saurais lui refuser la force centripète, qui résulte naturellement de la gravité spécifique des minéraux, et de l'attraction mutuelle qu'ont entr'elles ses autres parties constituantes, et je crois qu'avant le quatrième jour de la création, temps où Dieu créa les différents astres, cette force centripète dépendant de l'attraction innée des constituans de la terre, devait être d'autant plus considérable, qu'il n'y avait encore alors aucun objet créé, qui, par sa propre attraction, pût affaiblir celle des diverses parties de la terre, l'attirant vers sa surface, et la détournant de son cours naturel vers son centre, ce qui semble donner une preuve négative de sa force centrifuge avant la création des astres. Ainsi quoi que cette loi de la force centripète ne fût pas, comme je le crois avec vous, nécessaire à la complétion des œuvres de Dieu, cependant, en étant l'auteur et n'ayant rien créé sans dessein, il est très possible, pour ne pas dire plus que probable, qu'il a bien voulu se la rendre utile, pour empêcher, par un procédé naturel, les constituans de la terre de se diviser, de perdre leur état de contiguité, et de se disperser dans l'espace. On voit une bonne illustration du principe que j'avance dans une goutte d'un liquide quelconque, et surtout du vif-argent, laquelle, par l'attraction mutuelle entre ses parties intégrantes, est portée à toujours se maintenir dans un état indivis, et même à conserver une forme sphérique.

Je ne saurais terminer cette lettre, sans vous prier de vouloir bien me permettre de relever deux de vos avancés, que je crois n'être pas fondés.

1^o. Vous dites que les constituans de la terre sont "dans un état d'amorcellement et dans un désordre extrême, d'où vient la science de la géologie." Or, une science naturelle ne naît pas de la confusion et du désordre, mais bien de l'ordre et de la régularité, plus ou moins considérable, que présentent les différents objets de la création, soit dans leur apparence, soit dans leur caractère, soit enfin dans leurs propriétés physiques ou autres, dont elle fait l'étude particulière; et à l'exception de l'égarment de quelques fragmens, la stratification des minéraux est en effet si régulière, que lorsqu'une classe, ou un *stratum* manque, on est certain de trouver ensuite la classe, ou le *stratum* qui devait venir en succession. La géologie donc, qui traite de

la situation relative des minéraux (observant seulement la manière dont ils ont été placés par les mains de la nature), ne saurait naître de leur état d'amorcellement et de désordre extrême.

2°. Vous dites que "demander pourquoi et comment, quand il s'agit des œuvres de Dieu, c'est une impiété." Or, tous les objets créés, qui ont quelque relation avec nous, et qui peuvent avoir quelque effet sur nos sens, avec leurs diverses propriétés physiques, intrinsèques et extrinsèques, et dont résultent leurs modifications nombreuses, relatives et collectives, sont indubitablement tous, sans exception, les œuvres de Dieu ; mais je ne saurais être persuadé que la religion restreint les fidèles au simple privilège seulement d'observer de loin, d'un œil timide et craintif, les faits naturels ou accidentels, qui procèdent de l'opération spécifique des lois physiques, sous l'influence continuelle desquelles il a plu à Dieu de soumettre les œuvres de la création, sans leur permettre de demander quand, pourquoi, comment et de quelle manière ces mêmes faits ont pu avoir eu lieu. A la vérité, je ne suis ni théologien, ni casuiste ; mais je crois bien sincèrement que la religion, loin d'accuser d'impiété les fidèles qui se livrent à l'investigation des objets variés que la belle nature offre journellement à leurs regards curieux, les laisse dans la liberté franche de pousser aussi loin que possible la recherche et l'étude des causes primitives, secondaires, ou accidentelles, qui ont pu avoir produit les faits, ou effets naturels qui attirent, tous les jours, leur considération particulière, et ce, d'autant plus, que cette recherche et cette étude des causes naturelles ou autres, au lieu d'aliéner, excite plus le chrétien à admirer les œuvres du Seigneur, et à s'en rapprocher, par la pensée et par les réflexions que demande de lui un si noble exercice. En effet, sans parler de beaucoup d'autres, quelle science connue tend plus à toucher le cœur de l'homme, et à le rapprocher de son créateur, que celle (l'anatomie) qui nous enseigne la structure des divers organes de cette fabrique admirable, le corps humain ? Si NEWTON, LAVOISIER, BICHAT, CUVIER, FRANKLIN, &c., parmi les laïcs, et BACON, BOSSUET, l'abbé HAUY, &c., du clergé, n'eussent pas entretenu l'idée que je défends ici, on ne verrait peut-être pas, dans un état presque parfait, les sciences utiles dont ces hommes illustres sont, pour ainsi dire, les pères. Mais c'est la chose que l'on confond avec l'abus que l'on en peut faire ; et si vous me dites que l'étude de la philosophie et de l'histoire naturelle, qui admettent toutes les questions que vous condamnez, est peu recommandable, parce qu'elle met ses amateurs dans le danger d'en abuser, je vous répondrai qu'il serait aussi convenable pour vous de prétendre qu'on ne devrait pas administrer aux fidèles les sacrements dont ils paraissent désirer recevoir la grâce, parce qu'il pourrait y en avoir quelques uns qui, par un abus criminel, oseraient en profaner la sainteté.

J'espère, Monsieur, que vous ne me saurez pas mauvais gré de cette petite critique discursive, que j'ai pensé devoir faire sur vos avancés, parce que je les ai crus de nature à pouvoir intimider et décourager ceux des jeunes gens qui pourraient être naturellement portés à se livrer à l'étude de la philosophie, et surtout de l'histoire naturelle, d'où résulte un si grand avantage pour la société, et à dégrader trop, en représentant dans un désordre extrême les parties constituantes de notre globe, une science dont l'étude est aussi d'une grande utilité, la géologie, qui nous enseigne encore de plus que dans tel ou tel *stratum* se trouve généralement déposé tel ou tel métal, &c. &c;

Pour moi, dans l'humble espérance de pouvoir être un peu utile, si une petite indépendance, du côté de la fortune, et un peu plus de santé me le permettaient, je n'aurais aucun scrupule d'exercer un peu mes faibles talens dans la poursuite de cette étude, qui malheureusement, ne compte encore que bien peu d'amateurs dans notre pays.

Vous voyez que j'ai été très prolix, et qu'après tout, je n'ai encore fait qu'effleurer votre communication intéressante, qui, pour en faire une critique convenable, demanderait la matière d'un volume entier. En effet, les questions importantes que vous y agitez, sont d'une nature si abstruse, que plus je les examine, plus je vois se grossir le travail pénible auquel il faudrait se soumettre, afin d'exposer clairement les différents principes physiques et chimiques auxquels il faut nécessairement avoir recours, pour pouvoir établir la géologie sur une base philosophique, raisonnable et chrétienne. Mais en admettant votre système des jours naturels, ou solaires, et les opinions que je viens de me permettre d'avancer, et en reconnaissant, comme on le doit toujours, la toute-puissance de Dieu, qui n'avait qu'à vouloir pour que tout fût parfaitement exécuté, on se range en sûreté sous l'étendard saint de la révélation, et l'on fait disparaître un grand nombre de difficultés qu'exposent les questions que vous avez agitées; et quoique le créateur n'ait pas été dans la nécessité d'attendre qu'une substance fût faite, et que tel ou tel événement fût complété, pour procéder à la création des autres substances qu'il avait encore intention de produire, cependant, on est forcé de remarquer que, dès le commencement, il a bien voulu, en observant certaines périodes, tels que les jours naturels dont vous parlez, donner aux diverses substances le temps de se combiner ensemble, et de subir entr'elles les changemens et les opérations, qui par l'ordre établi et co-crée avec elles, leur étaient naturels, d'après l'impulsion des lois physiques, sous l'influence continuelle desquelles il lui a plu de les placer, dès le moment de leur création, pour y demeurer jusqu'à ce qu'il lui plaise d'en changer ou d'en arrêter le cours;

la connaissance ou la conception des causes probables ou des principes de ces mêmes opérations, changemens et combinaisons, qui résultent naturellement de l'ordre de choses que Dieu lui-même a établi, sert à dissiper les autres difficultés apparentes : et c'est dans cette espérance, que j'aime à me souscrire très respectueusement, Monsieur,

Votre Serviteur très humble,

J. B. M.

L'Assomption, 2 Novembre, 1827.

NOMBRES.

Personne n'ignore que les Pythagoriciens appliquèrent les propriétés arithmétiques des nombres aux sciences les plus abstraites et les plus sérieuses, On va voir, en peu de mots, si leur système méritait l'éclat qu'il a eu dans le monde, et si le titre pompeux de théologie arithmétique, que lui donnait NICOMACHE, lui convient.

L'unité, n'ayant point de parties, doit moins passer pour un nombre, que pour le principe génératif des nombres. Par là, disaient les Pythagoriciens, elle est devenue comme l'attribut essentiel, le caractère sublime, le sceau même de Dieu. On le nomme avec admiration celui qui est Un ; c'est le seul titre qui lui convient, et qui le distingue de tous les autres êtres, qui changent sans cesse et sans retour. Lorsqu'on veut représenter un empire florissant et bien policé, on dit qu'un même esprit y règne, qu'une même âme le vivifie, qu'un même ressort le remue.

Le nombre 2 désignait, suivant PYTHAGORE, le mauvais principe et par conséquent le désordre, la confusion et le changement. La haine qu'on portait au nombre 2 s'étendait à tous ceux qui commençaient par ce même chiffre, comme 20, 200, 2000, &c.

Suivant cette ancienne prévention, les Romains dédièrent à Pluton le 2^e mois de l'année ; et le 2^e jour du même mois, ils expiaient les mânes des morts. Des gens superstitieux, pour appuyer cette doctrine, ont remarqué que ce 2^e jour du mois avait été fatal à beaucoup de lieux et de grands hommes ; comme si ces mêmes fatalités n'étaient pas également arrivées dans d'autres jours. Mais le nombre 3 plaisait extrêmement aux Pythagoriciens, qui y trouvaient de sublimes mystères, dont ils se vantaient d'avoir la clef ; ils appelaient ce nombre l'harmonie parfaite. Un Italien, chanoine de Bergame, s'est avisé de recueillir les singularités qui appartiennent à ce nombre ; il y en a de phi-

losophiques, de poétiques, de fabuleuses, de galantes, même de dévotes; c'est une compilation aussi bisarre que mal assortie.

Le nombre 4 était en grande vénération chez les disciples de Pythagore; ils disaient qu'il rappelait l'idée de Dieu et de sa puissance infinie dans l'arrangement de l'univers.

Junon, qui préside aux mariages, protégeait, suivant Pythagore, le nombre 5, parce qu'il est composé de 2, premier nombre pair, et de 3, premier nombre impair. Or, ces deux nombres réunis ensemble, pair et impair, font 5, ce qui est un emblème ou une image du mariage. D'ailleurs, le nombre 5 est remarquable, ajoutaient-ils, par un autre endroit; c'est qu'étant toujours multiplié par lui-même, c.-à-d., 5 par 5, il vient toujours un nombre 5 à la droite du produit.

Le nombre 6, au rapport de VITRUVÉ, devait tout son mérite à l'usage où étaient les géomètres de diviser toutes leurs figures, soit qu'elles fussent terminées par des lignes droites, ou par des lignes courbes, en six parties égales et, comme l'exactitude du jugement et la rigidité de la méthode sont essentielles à la géométrie, les Pythagoriciens, qui eux-mêmes faisaient beaucoup de cas de cette science, employèrent le nombre 5 pour caractériser la justice, elle qui, marchant toujours d'un pas égal, ne se laisse séduire ni par le rang des personnes, ni par l'éclat des dignités ni par l'attrait ordinairement vainqueur des richesses.

Aucun n'a été si bien accueilli que le nombre 7: les médecins y croyaient découvrir les vicissitudes continuelles de la vie humaine. C'est de là qu'ils formèrent leur année climactérique. **FRA-PAOLO**, dans son Histoire du Concile de Trente, a tour à tour né plaisamment en ridicule tous les avantages prétendus du nombre 7.

Le nombre 8 était en vénération chez les Pythagoriciens, parce qu'il désignait, selon eux, la loi naturelle, cette loi primitive et sacrée qui suppose tous les hommes égaux.

Ils considéraient avec crainte le nombre 9, comme désignant la fragilité des fortunes humaines, presque aussitôt renversées qu'établies. C'est pour cela qu'ils conseillaient d'éviter tous les nombres où le 9 domine, et principalement, 81, qui est le produit de 9 multiplié par lui-même.

Enfin les disciples de Pythagore regardaient le nombre 10 comme le tableau des merveilles de l'univers, contenant éminemment les prérogatives des nombres qui le précèdent. Pour marquer qu'une chose surpassait de beaucoup une autre, les Pythagoriciens disaient qu'elle était 10 fois plus grande, 10 fois plus admirable. Pour marquer simplement une seule chose, ils disaient qu'elle avait 10 degrés de beauté. D'ailleurs ce nombre passait pour un signe d'amitié, de paix, de bienveillance, et la

raison qu'en donnaient les disciples de Pythagore, c'est que quand deux personnes veulent se lier étroitement, elles se prennent les mains l'une dans l'autre, et se les serrent en témoignage d'une union réciproque. Or, disaient-ils, 2 mains jointes ensemble forment, par le moyen des doigts, le nombre 10.— *Dictionnaire de la Fable.*

MOIS DE NOVEMBRE.

Diane était la déité protectrice de ce mois. AUBONE l'a caractérisé par des symboles qui conviennent à un prêtre d'Isis, parce qu'aux calendes de Novembre on célébrait les fêtes de cette déesse. Il est habillé de toïle de lin, a la tête chauve ou rasée, s'appuie contre un autel sur lequel est une tête de chevreuil, animal qu'on sacrifiait à Isis, et tient un sistre à la main. Chez les modernes, il est vêtu de couleur de feuille morte, et couronné d'une branche d'olivier ; d'une main il s'appuie sur le signe du Sagittaire, soit à raison de la disposition des étoiles, soit à cause des pluies et des grêles que le ciel darde, pour ainsi dire sur la terre; soit plutôt à raison de la chasse, dernier amusement de la saison, comme l'enfant qui bat du chanvre en marque les dernières occupations ; de l'autre main, il tient une corne d'abondance, d'où sortent diverses racines, dernier présent que nous fait la terre.

Dans un dessin de CL. AUDRAN, la déesse de la chasse et de la pêche, vêtue à la légère, ornée de son croissant, tenant d'une main un javelot, de l'autre menant un lévrier, paraît en action de marcher. La biche et le chien qui lui étaient consacrés, les ceintures qu'on lui offrait, les oiseaux, les arcs, les flèches, les carquois, les filets propres à la chasse et à la pêche, attributs ordinaires de la déesse, servent d'ornement à ce dessin.

LE HEROS ECONOME.

CONTE.

POURQUOI faut-il que l'humaine faiblesse,
 Chez les mortels que nous nommons héros,
 Souvent se montre, et par de tels défauts,
 Que les voyant, on se dit " Pauvre espèce !
 Livrons le monde et la gazette aux sots."
 Pourquoi de l'or l'avidité cupide

A-t-elle, hélas ! souillé plus d'un grand nom ;
Flétri, perdu Démosthène, Bacon,
Et qui pis est, de sa rouille sordide,
Atteint Brutus et le premier Caton ?
Le vanité me gâte Cicéron.
Annibal fourbe, Agésilas perfide,
Luxembourg fat, et Villars fanfaron,
C'est grand' pitié ! Catinat. . . je ménage
Et ma pudeur, et les mânes d'un sage.
Sur Malborough je serai moins discret ;
Car son péché n'était pas un secret.
Dans l'Angleterre éprise de sa gloire,
Sur sa lésine on faisait mainte histoire,
En affublant d'épigramme ou chanson
Ce grand rival de Mars et d'Harpagon.
Chez les guerriers, ce mélange est très-rare !
Et tout héros est plus voleur qu'avare.
Mais je finis, mon prologue est trop long.
Pour regagner sur la narration
Le temps perdu, courons de compagnie
Vite en Hollande, aux Etats-Généraux,
Ou l'on reçoit en grand' cérémonie
Des alliés le support, le héros,
Ce Malborough qui, repassant les flots,
S'en va revoir sa brillante patrie.
Le général à Windsor est mandé ;
De ses emplois il est dépossédé,
Vu que soudain Milédi son épouse,
Brusque et hautaine, imprudente et jalouse,
Près la reine Anne a perdu sa faveur ;
Sur une robe une aiguïère versée,
Même la jatte avec dépit cassée,
Au cœur royal ont donné de l'humeur.
Tout va changer, la Hollande, l'Empire,
Baissent le ton, et la France respire.
La paix naîtra de ce grave incident,
Qui dans l'Europe est encore un mystère ;
Mais Malborough, qui le sait cependant,
Fait son paquet, et maudit en partant
Anne et sa femme, et la jatte, et l'aiguïère.
Ce grand méchef, ces débats féminins
Ferment pour lui le champ de la victoire ;
Il se console à l'aspect de sa gloire,
Surtout de l'or qu'elle verse en ses mains.
Le Hollandais, moins par reconnaissance,
Que pour mattr le vieux roi dit le Grand,

Va cette fois écorner sa finance.
 Faire dépit à cette cour de France,
 Est, comme on sait, pour messieurs d'Amsterdam,
 Le seul plaisir qui vaille leur argent.
 La fête s'ouvre, et le vainqueur s'avance ;
 Dieux ! quel accueil, quelle munificence !
 On lui prodigue, on étate à ses yeux
 Cent raretés de l'un et l'autre monde :
 Mais tout s'efface à l'éclat radieux
 D'un diamant le plus beau que Golconde,
 Depuis long-temps ait vu sortir du sein
 De son argile opulente et féconde.
 Il est trop cher pour plus d'un souverain ;
 Il est sans prix, nul juif ne l'évalue.
 Déjà placé par une adroite main
 Sur un chapeau qu'au sien l'on substitue,
 Sous un panache, il brille au front du lord.
 On applaudit sa noble contenance,
 Son air, son geste, et l'on pouvait encor,
 Comme on va voir, louer sa prévoyance.
 Vers un des siens, qui, du riche joyau,
 Grands yeux ouverts, contemplant la merveille,
 Milord s'approche ; et tout bas à l'oreille,
 Songe à ravoïr, dit-il, mon vicux chapeau.

CHAMFORT.

ANECDOTES HISTORIQUES.

L'empereur HONORIUS avait une poule à qui il avait donné le nom de *Rome*. Quand cette ville fut prise par ALARIC, roi des Goths, le courier qui en apporta la nouvelle, s'écria en entrant, "*Rome est perdue ! Cela ne se peut pas,*" répondit l'empereur, "car je viens de jouer avec elle. . . ." Et comme on lui eut fait entendre que ce n'était pas de sa poule, mais de la ville de Rome, qu'on lui parlait ; que cette ville était prise, et que sa sœur PLACIDIE était prisonnière, il répliqua. "Ah ! c'est autre chose, je tremblais qu'on ne m'eût volé ma poule."

ALHAMIN, roi de Perse, grand amateur de la pêche, s'occupant un jour de cet amusement, avec son favori CUTERUS, on vint lui apporter la nouvelle de la défaite de son armée et de la mort de son général. — "A quoi bon me venir rompre la tête de ces bagatelles !" répondit-il, "Cuterus a déjà pris deux poissons, et moi pas un seul."

Un vice-roi de Naples, se promenant dans les rues de cette ville, rencontra une infinité de mendiants, qui prétendaient avoir été estropiés au service du roi, et qui l'importunaient par leurs demandes. De retour dans son palais, il s'en plaignit à quelques uns de ses officiers, qui ne lui cachèrent point que le nombre en était encore plus considérable qu'il ne pensait. Le vice-roi, persuadé que la plupart de ces mendiants étaient des fourbes, que la fainéantise engageait à faire ce métier, résolut de les punir d'une façon exemplaire ; mais craignant de confondre le coupable avec l'innocent, il eut recours à un expédient assez singulier.

Il fit publier un édit par lequel il annonça qu'ayant reçu du roi son maître l'ordre de récompenser les soldats estropiés au service, tous ceux qui se trouveraient dans ce cas étaient invités à se rendre dans la grande place de Naples, pour y recevoir la récompense qui leur était destinée.

La foule des estropiés fut prodigieuse, ainsi qu'on le peut croire. Le vice-roi ne les fit point attendre, et s'étant placé dans un endroit d'où il pouvait facilement être entendu de tous, il leur adressa le discours suivant :

“ Les fonds que j'ai reçus ne sont pas suffisants pour satisfaire aux besoins de tant de monde. Il y a peu d'apparence qu'une seule ville renferme tant de gens estropiés au service du roi, dont l'intention n'est pas d'ailleurs d'étendre ses libéralités sur ceux que la maladie ou quelque autre accident ont privés de leurs membres. Comme on doit croire que ceux qui ont été maltraités dans des occasions honorables, quoiqu'ils manquent de force, ne manqueront point de courage, voici le moyen dont je vais me servir pour les distinguer.”

En même temps, il fit tendre au milieu de la place une corde assez élevée, et proposa de la franchir à ceux qui prétendaient avoir mérité les récompenses du prince.

“ Je tiendrai, dit-il, pour lâches et pour indignes des bienfaits du roi mon maître, tous ceux qui refuseront ce parti.”

De tous ces estropiés, il n'y en avait pas le tiers qui le fussent véritablement ; l'espoir du gain avait engagé à cette feinte un grand nombre de fainéants, qui n'ayant aucune incommodité, sautèrent lestement par-dessus la corde. Le vice-roi les comblait de louanges, faisait écrire leurs noms, et ensuite on les mettait à part. Tous ceux qui malgré leurs efforts, ne pouvaient sauter, passaient d'un autre côté, accablés de mépris et de railleries.

Mais, à la fin des épreuves, on vit un changement de scène fort inattendu ; les sauteurs furent condamnés aux galères, et ceux qui n'avaient pu franchir la corde reçurent chacun deux pistoles.

A la bataille de Brenneville, contre les Anglais, où les Français

furent défaits, un Anglais ayant saisi la bride du cheval de Louis-LE-GROS, se mit à crier : "Le roi est pris. — Ne sais-tu pas, dit ce prince, qu'au jeu des échecs on ne prend jamais le roi." En même temps, il le renversa mort à ses pieds.

LOUIS D'OUTRE-MER s'étant moqué ce que FOULQUE-LE-BON, comte d'Anjou s'appliquait à l'étude, et allait souvent chanter au chœur, Foulque lui écrivit ces mots : "Sachez, Sire, qu'un prince non lettré est une âne couronné."

LOUIS XI, roi de France, voulait, un jour, obliger le possesseur d'une riche abbaye à en donner sa démission. "Sire, répondit l'abbé, j'ai employé quarante ans à apprendre les deux premières lettres de l'alphabet, A, B; j'ose supplier votre majesté de m'en accorder encore quarante pour apprendre les deux suivantes, C, D." Ce jeu de mots lui valut la conservation de son bénéfice.

Lorsqu'on disait à LOUIS XII que sa femme prenait trop d'empire sur lui : "Il faut, disait-il, souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur."

Henri III, roi de France, paraissait fort scandalisé de ce qu'un homme de sa cour se fut fait peindre ayant une main sur des armes et l'autre sur des livres, et disait que c'était une grande effronterie à un homme qui n'était ni savant ni vaillant. Jacques DE HARLAY lui répondit : "Sire, il n'est pas si mal avisé que votre majesté pourrait bien dire : ne voyez vous pas qu'il jure qu'il n'entend rien en l'un et encore moins en l'autre."

ILES NOUVELLEMENT DECOUVERTES.

Le Capitaine J. J. COFFIN, de cette ville, dit l'*Enquirer* de Nantucket, et ci-devant du navire anglais *Transit*, nous a obligeamment communiqué son journal privé, où nous avons trouvé les faits suivants :—

Le 12 Septembre 1824, le capitaine Coffin découvrit un groupe d'îles qui ne se trouvaient pas sur sa carte. Ce groupe consiste en six îles, outre un nombre de rochers nus et de récifs. Le capitaine Coffin qui naviguait alors pour M. M. FISHER et KIDD, de Bristol, donna à la plus grande de ces îles, qui a six lieues de longueur, le nom d'*Ile de Fisher*, et à la seconde en grandeur, celui d'*Ile de Kidd*. Il nomma la troisième, *Ile du Sud*, et la quatrième *Ile aux Tourtres*. Il ne donna point de noms aux deux autres, qui sont des îles rondes et élevées, à quatre milles environ à l'E. N. E. de l'île du Sud. Entre l'île de Fisher et celle de Kidd se trouve une baie de cinq milles de long sur deux de large. Le Capitaine Coffin y jeta l'ancre en un endroit qu'il nomma de son nom *Port Coffin*. Ce port est à l'abri de tous

les vents, à l'exception de celui d' O. S. O. La baie abonde en poissons de toute espèce ; et toutes ces îles sont couvertes de bois ; l'eau douce y est abondante et d'une qualité excellente, et les tourtres, ou pigeons sauvages y sont à foison ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le capitaine Coffin n'y vit aucun quadrupède, reptile, ou insecte, pas même une fourmi ; et il n'y remarqua rien qui indiquât que ces îles fussent, ou eussent jamais été habitées. La baie où le capitaine Coffin jeta l'ancre est par les 20°. 30' de latitude septentrionale, et par les 141° de longitude orientale, du méridien de Greenwich. Ces îles offrent une excellente relâche aux vaisseaux qui font la pêche de la balaine, ou qui vont de Canton à Port-Jackson, ou à la côte du Nord-ouest de l'Amérique.

MERVEILLES DE LA NATURE ET DE L'ART.

LES MINES DE SEL DE WICLITSKA.

Ces mines, situées à huit lieues de Cracovie, en Pologne, se trouvent dans une chaîne de collines qui se joint au nord avec le mont Krapach. Le sel qu'on en tire est appelé sel vert, quoique sa couleur soit gris de fer. Sa dureté égale celle de la pierre. Les mineurs, pour l'extraire, sont obligés de le couper à coups de pioches et de haches, en grandes pièces, dont plusieurs pèsent jusqu'à sept cents livres. L'étendue et la profondeur de cette mine font présumer qu'elle est inépuisable. Il y a plus de six cents ans qu'on l'exploite. Une des curiosités les plus remarquables qu'on y observe, ce sont de petites chapelles creusées dans le sel, où l'on dit la messe, certains jours de l'année. Il y en a une de trente pieds de long sur vingt-cinq de large. L'autel, le crucifix, les ornemens, les statues de plusieurs saints, tout y est de sel. La célébrité de ces mines est connue de tous les naturalistes, qui les regardent comme un des phénomènes les plus admirables dans l'histoire du globe.

FORTS VITRIFIÉS EN ECOSSE.

Les forts vitrifiés que l'on voit dans les *Highlands*, et qui y couronnent plusieurs montagnes, sont une singularité toute particulière à cette partie du globe. C'est près d'Inverness qu'était le plus considérable. Son enceinte intérieure était d'environ trois cents pieds de long sur cent de large, et sa défense se composait de deux murs de pierres de différente nature, agglomérées par la fusion : il en reste encore d'assez grandes masses. Les savans d'Ecosse se sont donné beaucoup de peines pour découvrir

le procédé par lequel on avait pu mettre ces pierres en fusion, surtout dans un pays où le bois manque tout-à-fait. Toutes leurs conjectures n'ont jamais pu se convertir en certitude.

LES AIGUILLES DE CLE'OPATRE.

C'est le nom que l'on donne, à Alexandrie, à des obélisques placés sur l'extrémité orientale du port du levant, et tout près d'une grosse tour, qu'on nomme la *Tour-ronde*. Il y en a deux, l'un debout, et l'autre renversé ; tous les deux sont d'un granit rouge de tuile, et couverts d'hiéroglyphes bien conservés sur quelques faces, et presque entièrement effacés sur d'autres. Il est vraisemblable qu'ils décoraient l'entrée du palais des PROLE'ME'ES, dont on voit les ruines à quelques pas de là. Mais l'inspection de l'état actuel de ces obélisques, et les cassures qui existaient, lors même qu'ils ont été dressés dans cet endroit, prouvent qu'ils étaient déjà fragmens à cette époque, et apportés de Memphis et de la haute Egypte. Ils sont à eux seuls un monument.

LES MARBRES DE PAROS,

C'est dans la ville d'Oxford, en Angleterre, que l'on trouve le monument chronologique le plus curieux qui soit au monde. Il consiste dans une collection de marbres qui contient les plus célèbres époques de l'ancienne Grèce, d'une manière bien plus authentique que l'histoire écrite. Cette collection embrasse une série de 1319 ans. Elle commence à CECROPS, premier roi d'Athènes, qui y régna 1582 ans avant l'ère chrétienne, et finit 263 ans avant la naissance de JESU' CHRIST. Ces marbres, dont une partie est à Oxford, et l'autre à Londres, chez le comte d'ARUNDEL, sont au nombre de 79. C'est à Thomas HOWARD comte d'Arundel, que l'on doit ce précieux monument d'histoire, qui fut découvert dans l'île de Paros,

LA MONTAGNE DE WINDSO EN LAPONIE.

Cette montagne est célèbre par un monument fameux, que tous les voyageurs se font un devoir d'aller visiter. - Ce monument n'est autre chose qu'une pierre de forme irrégulière, de la hauteur d'un pied et demi sur trois pieds de largeur. Deux lignes fort droites, composées de caractères inconnus et longs d'un pouce, sont écrites sur une de ses faces. Ces caractères, gravés avec assez de profondeur, paraissent l'avoir été avec du fer. La tradition des habitans du pays est que c'est une inscription ancienne, qui contient de grands secrets. Mais quelle foi pourrait-

on ajouter au témoignage d'un peuple ignorant et sauvage, qui n'a ni annales ni histoire, et dans la position où se trouve la Laponie, on ne pourrait supposer qu'elle ait été habitée par une nation plus civilisée. Que conclure donc ? Que cette inscription date d'une époque où cette triste contrée était sous l'influence d'un autre climat, et qu'elle y a été gravée avant qu'une de ces grandes révolutions que la terre a essuyées, ne s'y soit fait sentir.

LE CHÂTEAU DE BERTEAUME.

Ce château, que la nature ou l'art ont rendu imprenable, est situé sur un rocher, ou plutôt sur deux pointes dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer est très considérable. Ces pointes que l'eau baigne des deux côtés forment deux îles. L'une d'elles est jointe par un pont à la terre ferme, mais on ne peut y parvenir que par des escaliers et des échelles. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est la manière dont la communication est établie entre les deux rochers. Elle se fait au moyen d'un bateau volant, qui glisse sur deux cordes, ou tringles comme les bacs qui vont sur l'eau. Le voyage aérien, pendant lequel on reste ainsi suspendu sur la mer, à une hauteur de quelques centaines de toises, est plus effrayant que dangereux.

(*Merveilles du Monde.*)

PSARA.

OU CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.

Sur l'air : *A soixante ans on ne doit pas remettre.*

Nous triomphons ! Allah ! gloire au prophète !
 Sur ce rocher plantons nos étandards :
 Ses défenseurs illustrant leur défaite,
 En vain sur eux font croquer ses ramparts. (*bis.*)
 Nous triomphons, et le sabre terrible
 Va de la croix punir les attentats. (*bis*)
 Exterminons une race invincible :
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas. (*bis.*)

N'as-tu, Chio, pu sauver un seul être
 Qui vint ici raconter tous tes maux ?
 Psara tremblante eût fléchi sous son maître.
 Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux ?

Lorsque la peste, en ton île rebelle,
 Sur tant de morts menaçait nos soldats,
 Tes fils mourants disaient : N'implorons qu'elle ;
 Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chio recommencent les fêtes:
 Psara succombe, et voilà ses soutiens.
 Dans le sérail, comptez combien de têtes
 Vont saluer les envoyés chrétiens.
 Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des femmes !
 Vierges, l'outrage ajoute à vos appas:
 Le glaive, après, purifiera vos âmes;
 Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
 Qu'un peuple libre apparaisse, et soudain. . . .
 Paix ! ont crié, d'une voix courroucée,
 Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
 Byron offrait un dangereux exemple ;
 Ou les a vu sourire à son trépas.
 Du Christ lui-même allons souiller le temple :
 Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose ;
 Psara n'est plus; Dieu vient de l'effacer:
 Sur ses débris le vainqueur qui repose
 Rêve le sang qu'il lui reste à verser.
 Qu'un jour Stamboul* contemple avec ivresse
 Les derniers Grecs suspendus à nos mâts!
 Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
 Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.
 La flotte hellène a surpris le rivage,
 Et de Psara tout le sang est payé.
 Soyez unis, ô Grecs, ou plus d'un traître
 Dans le triomphe égarera vos pas.
 Les nations vous pleureraient peut-être :
 Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

DE BERANGER.

* Nom turc de Constantinople.

LA PEINTURE.

ON ne peut rien dire sur l'origine de la peinture : c'est un de ces arts nés de la civilisation, et il est à croire qu'on l'a cultivé avec plus ou moins de soin chez tous les peuples policés. Le dessin, qui en fait la base, l'a précédé ; et on serait tenté de croire que la sculpture a précédé le dessin : on trouve des sauvages et des hommes grossiers qui taillent dans le bois ou sur la pierre des figures ou des ornemens, sans avoir la moindre idée du dessin ni de la peinture.

Les Grecs n'ont point inventé les arts ; ils les ont reçus des Egyptiens et des Phéniciens ; mais ils les ont portés à un tel degré de perfection, que c'est ordinairement chez eux que nous en allons chercher l'origine : il semble qu'il n'y ait rien au-delà. Selon PLINÉ, la peinture n'existait pas du temps d'HOMÈRE : il tire son opinion de ce que ce poëte ne dit rien de ce qui a rapport à cet art, tandis qu'il indique la sculpture ; et généralement la sculpture fut toujours plus cultivée que la peinture chez les Grecs. PAUSANIAS ne cite que 88 peintures et 43 portraits, et il décrit 2827 statues. Sicyone et Corinthe se disputaient la gloire d'avoir inventé la peinture. Dans les commencemens, elle ne consistait que dans le dessin des contours ; c'est ce qu'on appelle la *peinture linéaire* ; CLEANTHES de Corinthe passe pour en être l'inventeur : selon d'autres, PHILOCTÈS l'Egyptien a l'honneur de cette invention. Dans la suite, on perfectionna ces contours, en y introduisant d'autres lignes ou des hachures. Les uns attribuent ce perfectionnement à THELEPHANES de Sicyone ; les autres à CORDICES de Corinthe. On fit encore un pas, et l'on remplit l'intérieur de ces contours d'une seule couleur ; c'est ce qu'on appellait *monochrome*. on attribue cette découverte à CLEOPHANES de Corinthe. EUMARUS fut le premier qui fit distinguer le sexe. CIMON de Cléone indiqua les muscles et les vaisseaux sanguins ; il perfectionna aussi le dessin des membres et de la draperie ; il fit obliquer les figures, que l'on faisait toujours droites auparavant, et varia les attitudes, en les faisant regarder de profil ou derrière. Avant Cimon, tout était informe dans la peinture ; les figures, vues de profil, ne se présentaient que sous un seul aspect ; les habillemens étaient exprimés tout aussi simplement ; une draperie n'était qu'un morceau d'étoffe qui n'offrait qu'une surface unie : entre les mains de Cimon, cette draperie prit un caractère : il s'y forma des plis, et l'on aperçut dessous le relief du corps. Le premier tableau dont il soit question dans les auteurs anciens est celui de la *bataille des Magnésiens* en Lydie : il fut exécuté par BULARCHUS. Ce tableau fut acheté au poids de l'or par CANDAULE, roi de Lydie. Il a été

fait avant la dix-huitième olympiade. Depuis Bularchus, il y a une lacune très considérable dans l'histoire de la peinture : elle est d'environ deux siècles et demi. Pline cite PHIDIAS, ce célèbre statuaire, parmi les peintres, pour quelques tableaux qu'il exécuta : il vivait 445 ans avant notre ère. Son frère, PANÆNUS, était regardé comme le meilleur peintre de son temps ; ce fut lui qui peignit *la bataille de Marathon*, qui ornait le Pæcile d'Athènes. L'art avait fait de grands progrès, à cette époque : POLIGNOTE et MYCON, contemporains de Panænus, contribuèrent beaucoup à ses progrès ; mais il paraît que l'époque de la plus grande splendeur de la peinture ne commença que vers la 94^e olympiade, et l'on trouve, à la tête des peintres célèbres, qui préparèrent cette perfection, APOLLODORE d'Athènes. Selon PLUTARQUE, il fut le premier qui sut donner à ses tableaux le mérite du clair obscur. ZEÛXIS d'Héraclée, qui vivait environ 400 ans avant J.-C., continua ce qu'Apollodore avait si bien commencé. Enfin APELLES parut, et il surpassa tous les peintres qui l'avaient précédé. Il réunit dans ses ouvrages ce qui constitue le beau par excellence, la simplicité et la grâce. — ALEXANDRE le crut seul digne de faire son portrait.

La peinture passa de la Grèce à Rome, mais ne s'y fit remarquer par aucun progrès ; elle dégénéra sous les empereurs, et il n'en resta, pour ainsi parler, qu'un souvenir dans la Grèce, qui faisait partie du vaste empire romain. Ce fut en Italie, dans le cours du XIII^e siècle, qu'elle commença à reparaitre : le sénat de Florence fit venir de Constantinople plusieurs artistes, qui s'établirent dans cette ville, et qui y formèrent des élèves, par lesquels le goût des arts du dessin s'est développé, s'est propagé en Italie, et de là dans toute l'Europe. A partir de CIMABUE, un des premiers élèves des Grecs, la peinture a toujours été en se perfectionnant, jusqu'à MICHEL-ANGE et RAPHAËL.

La peinture à l'huile était inconnue aux anciens ; ils ne se servaient que de couleurs détrempées avec de l'eau, et plus ou moins gommées ; ou d'un enduit de cire, que l'on appelait *peinture à l'encaustique*. On attribue communément l'invention de la peinture à l'huile à Jean VAN-EYK, plus connu sous le nom de Jean de Bruges, qui a vécu au commencement du XV^e siècle. L'huile dont on se sert est celle que l'on exprime des noix. On dit que Van-Eyk confia son secret à un certain ANTONELLO, ou Antoine de Messine, qui passa de Flandres à Venise, où il faisait valoir cette découverte, qu'il tenait cependant toujours très cachée. On ajoute que Jean BELLIN, peintre en réputation et son contemporain, brulant du désir de savoir comment Antoine donnait tant de force, d'union et de douceur à sa peinture, s'habilla en noble Vénitien, et alla trouver Antoine pour faire peindre son portrait. Le peintre déguisé sous les dehors d'un homme opulent, trompa son confrère, qui agit devant lui avec trop de

confiance et sans précaution. Jean Bellin, instruit du nouveau procédé, en profita, et c'est ainsi que cette invention fut connue de tous les peintres.

Comme nous, les anciens avaient fait du *payage* un genre de peinture à part: dans les temps modernes, ce furent les Flamands qui rétablirent l'ordre dans cette partie de l'art, confondue avec toutes les autres, en faisant des tableaux où les paysages furent le sujet principal, et les figures les accessoires. En Italie, le TRITIEN et les CARRACHE ont excellé dans le paysage; et c'est par eux que s'ouvre la liste des paysagistes célèbres.

On doit l'invention du *panorama* à M. Robert BARKER, peintre d'Edinbourg. Elle a été introduite en France par M. FULTON, Américain, et perfectionnée par son compatriote, M. JAMES, à l'aide des artistes français FONTAINE, PREVOT et BOURGEOIS. — *Petit Dictionnaire des Inventions, &c.*

ECHECS.

Le jeu des échecs fut inventé dans l'Inde: voici de quelle manière.

Au commencement du cinquième siècle de l'ère chrétienne, un monarque indien opprimait ses sujets, et méprisaient les remontrances qui lui faisaient à cet égard les prêtres et les grands. Un bramane nommé SISSA, fils de DAHER, touché des malheurs de sa patrie, voulut essayer si, à la faveur d'une espèce d'apologue, il ne parviendrait pas à faire rougir le prince de l'oubli de ses devoirs; et dans cette vue il imagina le jeu des échecs, où le roi, quoique la plus importante de toutes les pièces, est impuissant pour attaquer, et même pour se défendre contre l'ennemi, sans le secours de ses soldats et de ses sujets. Le pieux artifice réussit complètement, et le prince fut si content de la manière délicate avec laquelle le bramane lui avait fait sentir ses torts, qu'il lui laissa le choix d'une récompense. Le philosophe indien demanda qu'on lui donnât le nombre de grains de bled que produirait le nombre des cases de l'échiquier: un seul pour la première, deux pour la seconde, quatre pour la troisième, et ainsi de suite, en doublant toujours, jusqu'à la soixante-quatrième. Le roi le trouva modeste, et accorda sans réflexion; mais ses trésoriers lui apprirent bientôt que la somme de ces grains de bled devait s'évaluer à 16384 villes, dont chacune contiendrait 1024 greniers dans chacun desquels il y aurait 174762 mesures, et dans chaque mesure 32768 grains. Le bramane qui n'avait voulu que lui donner une seconde leçon, saisit cette occasion de lui faire sentir combien il importe aux souverains de se tenir en garde contre ceux qui les entourent. — *Ibid.*

MONUMENT DE WOLFE ET MONTCALM.

(*Inscription.*)

HUNC LAPIDEM
MONUMENTI IN MEMORIAM
VIRORUM ILLUSTRUM
WOLFE ET MONTCALM,

FUNDAMENTUM

P. C.

GEORGIUS COMES DE DALHOUSIE,

IN SEPTENTRIONALIS AMERICÆ PARTIBUS

AD BRITANNOS PERTINENTIBUS

SUMMAM RERUM ADMINISTRANS ;

OPUS PER MULTOS ANNOS PRÆTERMISSUM,

(QUID DUCI EGREGIO CONVENIENTIUS !)

AUCTORITATE PROMOVENS, EXEMPLO STIMULANS,

MUNIFICENTIA FOVENS,

Die Novembris XVâ.

A. S. MDCCCXXVII.

GEORGIO IV. BRITANNIARUM REGE.

ANTIQUITE'S.

Le professeur SEYFFARTH, de Leipsic, qui est maintenant à Naples, a déchiffré, durant un séjour de trois mois à Rome, un grand nombre d'antiquités égyptiennes, trouvées dans le Vatican, le Capitole, la Propagande, et la Villa Albani. Outre les treize obélisques romains, il a examiné les statues et les manuscrits sur papyrus qui se trouvent à Rome. Ces derniers sont principalement historiques, et ont rapport à l'histoire d'Égypte, depuis MENO jusqu'aux Romains. Le professeur Seyffarth a trouvé l'Ancien et le Nouveau Testament dans le dialecte sésitique; le Pentateuque dans le dialecte memphitique; et les actes du concile de Nicée dans la langue copte, avec le zodiaque mexicain; ce qui ne laisse plus aucun doute sur les relations du Mexique avec l'Égypte, dans les temps anciens, et confirme l'harmonie de leur système mythologique.—(*Forcin Quarterly Review.*)

Un très beau bâtiment, que l'on croit avoir été construit par

TIBERE, a été submergé à une époque très reculée, dans le lac Nêmi, situé à cinq lieues de Rome. D'après les traditions du pays, ce bâtiment renferme, avec des objets précieux, un grand nombre d'antiquités curieuses. Déjà deux tentatives ont été faites pour retirer du fond de l'eau le bâtiment, ou du moins les choses rares qu'il peut contenir. Le premier essai eut lieu dans le XVe. siècle, par les ordres du cardinal Prosper COLONNE, et le résultat fut l'extraction de plusieurs morceaux de plomb et de bronze, sur l'un desquels on lisait, très bien gravé, le nom de *Tiberius Cæsar*. En 1535, le célèbre architecte MARCHI fit une seconde tentative, qui, sans être entièrement inutile, ne fut pas néanmoins plus décisive que la précédente. Ce travail vient d'être repris par M. Annesio TUSCONI, Romain, qui a perfectionné la machine propre à manœuvrer sous l'eau. Cette machine est en état d'agir ; elle est partie de Rome et arrivée à Nêmi. Les expériences ne tarderont pas à commencer.—(*Notizie del Giorno.*)

VERS.

EPIGRAMME faite par COLLET, auteur du seizième siècle, à l'occasion d'un tableau de l'Enfer, peint dans le cloître des Cordeliers de Troyes.

Aux Cordeliers un Paintre d'excellence
 Paignoit enfer, à le veoir bien horrible,
 Dedans lequel il meist en évidence
 Papes, Roys, Ducz, souffrant peine terrible ;
 De tous états il y meist le possible.
 Quelqu'un voyant cela lui feist demande
 Pourquoi c'estait qu'en cette peine grande,
 En ce palud et horrible manoir,
 Un Cordelier, un moine blanc ou noir,
 N'y estoit paincot. Lors le paintre répond :
 Il y en a ; mais on ne les peult veoir,
 Pour ce qu'ils sont cachez au plus profond.

HENRI IV envoya D'AUBIGNÉ en plusieurs provinces, et ne lui donna pour toute récompense que son portrait. D'Aubigné mit au bas ce quatrain :

Ce prince est d'étrange nature;
 Je ne sais qui diable l'a fait :
 Car il récompense en peinture
 Ceux qui le servent en effet.

LA REPONSE TROP VRAIE.

Je suis pauvre, et pour moi l'on a que du mépris !
 S'écriait, l'autre jour, le malheureux Fabrice
 Quelqu'un lui dit : Mon cher, pauvreté n'est pas vice,
 Ah ! répondit-il, c'est bien pis.

MARIAGES ET DECES.

MARIE'S :

Le 5, à Montréal, Mr. Benj. ROY, à Dlle. Eugénie GOSSELIN;
 Le 18, Mr. T. D. HARRIS, Marchand, à Dlle. Lucy CHARLES;
 Le 26, J. B. Chevalier DE LORIMIER, Ecuyer, de St. Régis,
 à Dlle Marguerite ROUSSEAU, de Montréal.

DE'CE'DE'S :

A St. Valentin, près de l'Isle aux Noix, le 27 d'Octobre dernier, Joseph DUQUI, mendiant, âgé de 99 ans et 7 mois;

A Montréal, le 5 du présent mois, subitement, à l'âge de 70 ans environ, Clément SABBREVOIS DE BLEUZY, Ecuyer; ci-devant Major au 3e bataillon de la milice incorporée, et Capitaine au corps des Voltigeurs Canadiens;

Le 6, Messire Simon BOUSSIN, Prêtre du Séminaire de Montréal, âgé d'environ 50 ans, de la fièvre (*typhus*) contractée en administrant les consolations de la religion à une famille émigrée d'Irlande;

Le même jour, Dame Radegonde Henriette DELISLE, épouse de Lawrence CASTLE, Ecuyer;

Le même jour, Dame Julie SMITH, épouse de Mr. J. C. GUNDLACK.

Le 7. Mr. J. H. SAUVE, Etudiant en droit;

Le même jour, à L'Assomption, Mr. George WOOLRICH, âgé de 21 ans;

A la Nouvelle-Orléans, le 11, Mr. C. B. PASTEUR, ci-devant Avocat de Montréal;

Le 16, à Chambly, (noyé) Charles FREMONT, Ecuyer, Lieut.-Colonel de milice, et Traducteur Français de la Chambre d'Assemblée;

Le 25, à la Côte St. Antoine, Mr. Philippe LEDUC, âgé de 87 ans. Ce respectable vieillard était père et grand-père de 91 enfans et petits-enfans.

△
Can 2.3

La Bibliothèque Canadienne,

OU

MISCELLANÉES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES,

ET

LITTÉRAIRES.



Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Hor. de Art. Poet.



TOME VI.



M. BIBAUD,

ÉDITEUR ET PROPRIÉTAIRE.



MONTREAL,

De l'Imprimerie du MONTREAL HERALD,

1827-28,



La Bibliothèque Canadienne.

TOME VI. DECEMBRE, 1827. NUMERO I.

*Pour deux raisons, en qualité d'auteur,
Je dois un mot, une épître au lecteur ;
Car c'est demain qu'un nouvel an commence,
Et je parais pour la première fois
Au Tome VI de l'œuvre de mon choix,
Non ivre d'heur, mais repu d'espérance.*

*Dans la carrière où mon esprit s'avance,
J'ai rencontré maint obstacle à dompter ;
Le préjugé rebelle à l'évidence,
Le mauvais gout hostile à la science,
Et la lésine, autant à redouter,
Et par-dessus, la rustique ignorance,
Ne comprenant rien que l'impertinence,
L'injure sale et la grossièreté.*

*D'une autre part, la libéralité,
L'amour du vrai, l'aimable bienveillance,
Le gout des arts, prompts à favoriser,
Mon faible essai pour instruire, amuser,
En m'accueillant avec grâce, indulgence,
Se sont acquis des droits accumulés
À mon estime, à ma reconnaissance,
À des efforts de ma part redoublés.*

*Mais en faisant nos dus remerciemens,
N'oublions pas, par grande inadvertence,
Les bons souhaits, les justes compliments,
Dont nul prétexte, en ce temps, ne dispense.
À nos lecteurs, d'un sincère désir,
Souhaitons donc un heureux avenir ;
Des maux passés la parfaite oubliance,
Des biens présents la pleine jouissance,
De tout malheur l'entière exemption,
Des maux cuisants, des noirs soucis l'absence ;
Dans le maintien la grâce et la décence,
Dans le parler la persuasion,
Et dans l'esprit le grain de sagesse :
Un sort enfin digne d'être envié ;
Et pour ne point moi-même être oublié,
Dans ce bonheur, cette heureuse existence,
Incontinent, plus d'un associé.*

HISTOIRE DU CANADA.

Les Anglais s'étaient établis entre les rivières Kennebec et Pentagoet, en un lieu nommé *Pemkuit*, où ils avaient un fort de pieux, coustruit avec assez de régularité, et monté de vingt canons. Ils incommodaient extrêmement de là tous les sauvages des environs, et faisaient craindre à M. de MANNEVAL, gouverneur de l'Acadie, l'effet de leurs intrigues pour détacher ces peuples de l'alliance des Français. Cette crainte était pourtant mal fondée, et les Abénaquis ne tardèrent pas à lui donner des preuves de leur fidélité à leurs premiers engagemens. Les Cannibas, soit à l'instigation de M. THURY, leur missionnaire, soit de leur propre mouvement, formèrent un parti de cent guerriers, qui se mirent en campagne, le 9 Août 1689, pour chasser les Anglais de *Pemkuit*. Ils firent le voyage par mer, le long de la côte, et allèrent débarquer à deux lieues du fort. De là, ils s'avancèrent par terre, avec tant de précaution, qu'ils arrivèrent aux premières habitations anglaises sans avoir été aperçus. Ils attaquèrent d'abord le village avec furie, brisèrent les portes des maisons, massacrèrent ceux des habitans qui leur opposèrent de la résistance, et firent les autres prisonniers.

Au premier bruit d'une attaque si brusque et si imprévue, le commandant du fort fit tirer tout son canon: les sauvages s'éloignèrent un peu, et se retranchèrent derrière un rocher, d'où ils firent un si terrible feu de mousqueterie sur le fort, que personne n'osa s'y montrer à découvert. La nuit étant venue, ils sommèrent le commandant de leur livrer sa place: celui-ci ne s'étant pas montré disposé à le faire, le feu recommença de part et d'autre: les sauvages s'approchèrent du fort, à la faveur des ténèbres, et le feu recommença dès la pointe du jour: mais après quelques décharges, les Anglais cessèrent de tirer, et demandèrent à capituler. Les sauvages s'approchèrent aussitôt, et jurèrent qu'ils ne feraient de mal à personne, pourvu que la garnison sortît sur le champ de la place. Le commandant parut, un moment après, à la tête de quatorze hommes, et de quelques femmes, tous portant un paquet sur le dos. Les Cannibas les laissèrent passer sans toucher à rien, et se contentèrent de leur dire que, s'ils étaient sages, ils ne reviendraient plus. Ils entrèrent ensuite dans le fort, qu'ils rasèrent, ainsi que les maisons dalentour, après en avoir enlevé ce qui était le plus à leur bienséance, et s'en retournèrent sur deux chaloupes, dont ils s'étaient emparés, après en avoir tué les équipages.

Cette expédition ne tarda pas à être suivie d'une autre encore plus vigoureuse, comme s'exprime Charlevoix, et qui causa une plus grande perte aux Anglais. Ceux-ci avaient, au voisinage

du Kennebec, quatorze petits forts assez bien munis : les sauvages des environs de Pentagoët et de la rivière St. Jean les surprirent tous, y tuèrent jusqu'à deux cents personnes, et en rapportèrent un riche butin. Ce fut, il paraît, le pendant du massacre qui venait d'être exécuté à La Chine : il est très probable que les Abénaquis n'épargnèrent pas plus les femmes et les enfans, dans cette expédition, que n'avaient fait les Iroquois dans l'île de Montréal ; et, quoiqu'en puissent dire les historiens partiaux du temps, l'acte des uns ne mérite pas moins que celui des autres l'exécration de quiconque n'est pas dépourvu de tout sentiment d'humanité.

Ces exéditions cruelles furent suivies de quelques autres qui ne le furent guères moins, bien qu'elles fussent dirigées par des Français. Hors d'état de tenter la conquête de la Nouvelle York, le comte de Frontenac crut qu'il convenait de donner du moins de l'occupation aux habitans de cette province, dans leurs propres foyers. En même temps qu'il cherchait à regagner les Iroquois, au moyen de négociations, comme nous le verrons bientôt, il prenait ses mesures pour lever trois partis de guerre, qui devaient entrer par trois endroits différens, dans le pays anglais. Le premier, formé à Montréal, et composé de cent dix hommes, Français et sauvages, eut pour commandans M. M. d'Aillebout de Mantet et Lemoyne de Ste. Hélène, tous deux lieutenans de troupes, sous lesquels M. M. de Repentigny, d'Iberville de Bonrepos et de Montigny voulurent bien servir en qualité de volontaires. Ce parti se mit en campagne avant d'avoir délié de quel côté il tournerait ses armes. Il était destiné pour la Nouvelle York, mais M. de Frontenac avait laissé aux commandans le choix du poste qu'ils devaient attaquer ; et ceux-ci ne jugèrent pas à propos de se déclarer avant qu'on fût près d'entrer dans le pays ennemi. Ce ne fut qu'après cinq ou six jours de marche qu'ils tinrent conseil sur ce qu'ils devaient faire. — Les Français furent d'avis d'aller droit à Orange ; mais les sauvages rejetèrent cette proposition ; et l'on continua de marcher jusqu'à un endroit où aboutissaient deux chemins, dont l'un conduisait à Orange et l'autre à Corlar : alors M. de Mantet, désespérant de faire changer de sentiment à ses alliés, leur proposa l'attaque de la dernière de ces deux places, et ils l'agréèrent. — On prit aussitôt le chemin de Corlar, et au bout de neuf jours d'une marche des plus fatigantes, on arriva à deux lieues de la place. Quelques femmes sauvages, que l'on rencontra alors, donnèrent tous les renseignemens dont on avait besoin. On fit de plus reconnaître les approches de la place par le nommé GIGUIERE, Canadien, accompagné de quelques sauvages, et l'on résolut de l'attaquer sur le champ. Comme il était nuit, et que les commandans avaient ordonné le plus profond silence, la petite

armée put entrer dans le bourg sans que ses habitans s'en aperçussent. Alors on fit le cri de guerre, à la manière des sauvages, et chacun donna de son côté. On ne trouva guères de résistance qu'à une espèce fort, qui était au milieu de la place, et dont la garnison fit pendant quelque temps un feu assez vif sur les assaillans; mais enfin la porte de ce fort ayant été enfoncée, tous ceux qui le défendaient furent passés au fil de l'épée. Montigny ayant attaqué une maison où un nombre d'hommes s'étaient retranchés, reçut dans le corps et au bras deux coups de pertuisane qui le mirent hors de combat. Mais Ste. Hélène étant survenu, la maison fut forcée, et les blessures de Montigny furent vengées par la mort de tous ceux qui s'y étaient renfermés. " Bientôt," continue Charlevoix, " ce ne fut que massacre et pillage " dans le bourg: le ministre du lieu, et un nombre d'hommes, de femmes et d'enfans, périrent dans cette boucherie, où ni âge ni sexe ne furent épargnés. Le commandant de la place, qui s'était retiré de l'autre côté de la rivière, avec ses domestiques, quelques soldats et des sauvages, mit bas les armes, le lendemain, sur la sommation qui lui en fut faite par d'Iberville et le Grand Agnier, chef des sauvages de l'expédition. Toutes les maisons du bourg, à l'exception de celle du commandant et celle d'une veuve, où l'on avait transporté Montigny, furent brûlées. Enfin, on s'abstint de massacrer une soixantaine de personnes, la plupart femmes, enfans et vieillards, " qui avaient échappé à la première furie des assaillans." On accorda de même la vie à une trentaine d'Iroquois, pour faire voir à leur nation qu'on n'en voulait qu'aux Anglais.

Après un si terrible exploit, on sentit qu'il n'était pas prudent à une centaine d'hommes de demeurer longtemps dans le voisinage d'Orange, qui n'était qu'à six lieues de là; aussi reprit-on de suite le chemin du Canada. Mais bientôt les vivres, dont on avait négligé de se pourvoir suffisamment, venant à manquer, on fut contraint de se séparer: quelques uns furent attaqués; et dix-sept Français et trois sauvages furent tués; de sorte que ce parti perdit beaucoup plus dans la retraite qu'à l'attaque de Corlar, où il n'avait eu que deux hommes de tués, et un officier de blessé.

Les deux autres partis furent levés, l'un dans le gouvernement des Trois-Rivières, et l'autre dans celui de Québec. On ne put tirer du gouvernement des Trois-Rivières, alors très peu peuplé, que cinquante-deux hommes, y compris cinq Algonquins et vingt Sokoquis. Le sieur Hertel, dont il a déjà été parlé, fut mis à la tête de cette petite troupe: il avait avec lui ses trois fils et ses deux neveux, les sieurs GATINEAU et CREVIER de St François.

Il partit des Trois-Rivières le 28 Janvier, 1690, et arriva le

27 Mars près d'une bourgade anglaise que Charlevoix appelle *Sementels*. Alors il partagea sa troupe en trois bandes : la première eut ordre d'attaquer une grande maison fortifiée ; et la seconde, de se saisir d'un fort de pieux à quatre bastions, tandis qu'avec la troisième, il attaquerait un fort plus grand, où il y avait du canon. Tout cela fut exécuté avec autant d'habileté que de bravoure. Les Anglais parurent d'abord vouloir se défendre; mais ils ne soutinrent pas le premier feu des assaillans : les plus braves furent tués, et les autres, au nombre de cinquante-quatre, se rendirent prisonniers de guerre. On mit le feu aux maisons, ainsi qu'aux étables, où il périt deux mille pièces de bétail. Charlevoix ne dit pas ce que devinrent les femmes et les enfans.

Quoiqu'il en soit, *Sementels* n'était éloigné que de six lieues d'une assez grosse bourgade de la Nouvelle Angleterre, nommée *Pescadoët*, d'où il pouvait sortir assez de monde pour envelopper Hertel et lui couper la retraite. En effet, dès le soir du même jour, deux sauvages vinrent l'avertir que deux cents hommes s'avançaient pour l'attaquer. Il se mit en bataille sur le bord d'une rivière où il y avait un pont, dont il fit occuper la tête; et les Anglais s'étant présentés pour le passer, il les laissa avancer sans tirer un seul coup; puis, fondant sur eux, l'épée à la main, il en tua ou blessa dix-huit, et obligea le reste à lui céder le champ de bataille, n'ayant eu, de son côté, que deux hommes de tués, du nombre desquels était son neveu, *Crevier*, et un (son fils aîné, nommé *LAFRENIERE*,) de blessé.

Après cet exploit, M. Hertel crut devoir songer à la retraite. Au bout de quatre jours, ayant eu avis qu'il n'était éloigné que de deux lieues du parti de Québec, il résolut d'aller le rejoindre avec ce qu'il lui restait de monde, après avoir dépêché *Gatineau* au gouverneur-général, pour lui apprendre le succès de son entreprise, et permis au sieur *MAUGRAS*, qui lui avait amené ses cinq *Algonquins*, de s'en retourner avec eux à *St. François*.

Ce troisième parti avait pour commandant le lieutenant *D^e PORTNEUF*, troisième fils du baron de *Békancour*, lequel avait sous lui le sieur *Tilly* de *Courtemanche*. Il se composait de quelques Canadiens et de soixante *Abénakis* du *Sault* de la *Chaudière*. M. de *Portneuf* devait y joindre la compagnie que commandait son frère aîné, M. de *MANNEVAL*, gouverneur de l'*Acadie*. Il était parti de Québec, le même jour que M. Hertel avait laissé les *Trois-Rivières*, et il n'avait pu encore rien entreprendre. Il arriva vers la mi-mai, avec son renfort, sur les bords du *Kennebec*, où il se fit joindre par d'autres sauvages; et le 25 il alla camper à quatre lieues d'un fort anglais situé sur le bord de la mer, et appelé *Kaskebé* par Charlevoix. Ce fort était bâti assez régulièrement, et était défendu par une garnison de plus de cent hommes et huit pièces de canon. Les Français s'en

approchèrent pendant la nuit, et s'annoncèrent par des cris de guerre. Cinquante hommes de la garnison étant sortis pour repousser les assaillans, il y en eut quarante-six de tués, et les quatre autres rentrèrent blessés dans la place. Sur le soir, Portneuf envoya sommer le commandant de se rendre : mais celui-ci ayant répondu qu'il était déterminé à se défendre jusqu'à la mort, il fut résolu qu'on assiègerait le fort. Dans la nuit du 26, les assiégeans se logèrent à cinquante pas de la place, derrière une espèce de morne, où ils n'avaient rien à craindre du canon. La nuit suivante, ils ouvrirent la tranchée. Les Canadiens, non plus que les sauvages, n'avaient aucune expérience de cette manière d'attaque; mais le courage et le désir de vaincre suppléèrent au manque d'habileté : tous travaillèrent avec ardeur, et l'ouvrage avança avec tant de vitesse, que dès le soir du 28, les assiégés demandèrent à parlementer. Il leur fut déclaré qu'on voulait avoir le fort avec tout ce qu'il contenait de munitions et de vivres. Ils demandèrent six jours pour délibérer, espérant, sans doute, d'être secourus dans l'intervalle; mais on ne leur accorda que la nuit, et l'on continua de pousser la tranchée. Le lendemain, on jeta du fort une quantité de grenades, qui ne firent presque aucun effet, et les assiégeans s'approchèrent encore de la palissade, à couvert de leur tranchée, avec une barrique pleine de goudron et d'autres matières aisées à s'enflammer. Les assiégés ne voyant aucun moyen d'empêcher l'effet de cette machine, arborèrent un pavillon blanc. M. de Portneuf fit dire au gouverneur qu'il n'y avait plus d'autres conditions à espérer pour lui que de se rendre prisonnier de guerre, avec toute sa garnison. Il sortit sur le champ du fort, avec tout son monde, qui se montait à soixante-dix hommes, sans compter les femmes et les enfans.

A peine Kaschébé était-il évacué, qu'on découvrit quatre bâtimens anglais, qui venaient, comme on l'apprit ensuite, avec des troupes, pour secourir la place, mais qui ne voyant ni pavillons ni signaux, prirent le parti de revirer de bord. M. de Portneuf fit enlever les canons du fort, y prit tout ce qui s'y trouva à sa bien-séance, et y fit mettre le feu; après quoi, il fit aussi réduire en cendres toutes les maisons à deux lieues à la ronde. La plupart des prisonniers demeurèrent entre les mains des sauvages; les plus marquans d'entr'eux seulement furent conduits à Québec, où le parti arriva le 23 Juin.

Dans le même temps que ces partis étaient en campagne on en route pour s'en revenir, TILLY DE BEAUVAIS, lieutenant, et Labrosse, lieutenant réformé, s'avisèrent, avec quatre autres Français, de lever un parti d'Iroquois chrétiens, à la tête desquels se mit le Grand Agnier. Ayant remonté la rivière de Sorel, ils rencontrèrent, dans deux cabannes, quatorze Iroquois, qu'ils firent prisonniers. S'étant ensuite avancés, par terre, vers un fort

anglais, qu'ils avaient dessein d'attaquer, ils rencontrèrent un autre parti, composé d'Anglais et de sauvages, lui tuèrent quatre hommes et deux femmes, et lui firent quarante-deux prisonniers. Mais ayant eu avis que sept cents Mahingans les attendaient, à une journée de marche, ils jugèrent à propos de faire retraite, ne voulant pas s'exposer, embarrassés comme ils l'étaient de la garde de leurs prisonniers, aux risques d'un combat trop inégal. Ils se trouvèrent bientôt sur les bords de la *rivière aux Saumons*; et comme ils avaient laissé leurs canots assez loin de là, ils crurent que le plus court était d'en fabriquer d'autres. Le soir, ils furent découverts par un parti d'Algonquins et d'Abénaquis, qui allaient aussi en guerre contre les Anglais, et qui les prenant pour des ennemis, les chargèrent. Le grand Agnier fut tué d'abord avec un des siens; six autres Iroquois, deux Français et deux captifs anglais furent blessés, et l'on fit quelques prisonniers de part et d'autre. Ce fut alors qu'on se reconnut. Le regret fut extrême des deux côtés : mais les Iroquois ne pouvant se consoler de la perte de leur chef, refusèrent de rendre les prisonniers qu'ils avaient faits. Ce refus piqua les autres; et comme ce ressentiment mutuel pouvait avoir des suites fâcheuses, le gouverneur général crut devoir intervenir dans le différent, et il eut besoin de toute sa prudence et de toute son habileté, pour détourner l'orage qui menaçait d'éclater.

Le comte de Frontenac était revenu en Amérique persuadé qu'après la conquête de la Nouvelle York, ce qu'il pouvait faire de plus avantageux pour la colonie dont il reprenait le gouvernement, était de regagner les Iroquois, et il espérait d'y réussir au moyen des chefs de cette nation, qu'il avait ramenés de France, et surtout d'OUREOUBARÉ, le plus apparent d'entr'eux, dont il s'était acquis l'estime et l'amitié. Il l'avait mené avec lui à Montréal, et par son conseil, il avait renvoyé quatre des compagnons de sa captivité, avec GAGNIEGATON, qui avait été député vers M. de Dénonville, aux cinq Cantons, pour les avertir du retour de tous leurs chefs, et leur dire, de la part d'Oureoubaré, qu'ils trouveraient dans le gouverneur général beaucoup d'estime et de tendresse, comme par le passé, et que pour lui, il ne retournerait dans son pays que quand on serait venu le redemander à Ononchio.

A l'arrivée de ces députés, les Cantons s'assemblèrent, et ils envoyèrent leur réponse par le même Gagniegaton. Il arriva à Montréal le 9 Mars 1690; mais il n'y trouva ni M. de Frontenac, ni Oureoubaré, qui étaient retournés à Québec, et le chevalier de Callières ne put d'abord rien tirer de lui, non plus que de ceux qui l'accompagnaient.

(A Continuer.)

PETITE BIOGRAPHIE DES DÉPUTÉS DE FRANCE.

QUATRIÈME EXTRAIT

HAUDICOURT (CAVE' D'.) Sans entrer dans des détails oisifs sur M. d'Haudicourt, nous retracerons sa carrière politique en ce peu de mots. . . . *le deux-cent dixième* de cette Biographie.

HAUDRY DE SOUCY : M. Odry, le chantre des gendarmes, fait comme on sait de très beaux vers ; M. Haudry le député ne fait lui, que de la prose ; l'un est auteur de *la Boîte au gros sel*, et l'autre est administrateur des *salines* : enfin le premier fait les délices de la scène et du parterre, et le second représente la *Seine et Oise*. Gardez-vous de confondre.

HAUTEROCHE (d'.) C'est un excellent cultivateur qui, depuis le commencement de sa carrière législative, n'a jamais abandonné le terrain ministériel.

HAY-LUCY. Il a une tendresse particulière pour tous les vicaires de campagne, et il demanda plusieurs fois que leurs appointemens fussent augmentés. Depuis quelque temps, M. Hay-Lucy ne parle plus ; est-ce que tous ses amis les vicaires seraient devenus curés ?

HAYS (du.) Il ne manque pas une séance de la chambre ; il est vrai qu'il n'y fait rien ; mais enfin, il est toujours là.

HENNESSY. Il a une telle antipathie pour les discussions, qu'il dit toujours *oui* ; il est vrai que lorsque M. Hennessy demande quelque chose aux ministres, leurs excellences ne disent jamais *non*.

HERICART DE THURY (le Vicomte de.) Gouverneur des Catacombes, ce député se croit toujours au milieu des morts, et il ne dit rien, pour ne pas troubler le silence des tombeaux.

JAQUINOT-PAMPELUNE. On pourrait dire que M. Jaquinot est né procureur du roi ; ennemi de la liberté de la presse, il s'éleva constamment contre l'institution du jury, et soutint que la police ne pouvait jamais avoir tort : il demanda que l'on ajoutât quelque chose à l'horreur de la captivité, en empêchant les prévenus de communiquer avec qui que ce fût. C'est le plus terrible antagoniste des auteurs, éditeurs, imprimeurs et libraires. La vue d'un journal lui fait mal ; et si l'on fait de l'esprit dans le département de la Seine, ce n'est pas sa faute.

JANKOWITZ (le Baron.) C'est un membre distingué de l'opposition. La proposition qu'il fit prouve son désintéressement : il demanda qu'à l'avenir, un membre de la chambre qui accepterait une place du pouvoir, fût obligé de subir les chances d'une nouvelle élection. La proposition fut rejetée, mais il reste à ce député l'honneur de l'avoir faite.

JOFFRION (de.) C'est un médecin qui n'a pu encore trouver de remède à la maladie ministérielle dont il est atteint.

KERGARIOU (le Comte de.) Ancien chambellan de Napoléon, préfet sous Louis XVIII, c'est un ministériel timide; il parle peu et vote comme un homme qui regrette sa place.

KœCHLIN. C'est le commerçant le plus riche et l'homme le plus bienfaisant de son département. Une brochure qu'il publia en 1822 le fit condamner à six mois de prison. M. Kœchlin aurait pu se soustraire à la captivité, mais il ne le voulut pas, et se fit écrouer à la prison de Ste. Pélagie. Il est presque inutile de dire que M. Kœchlin siège à gauche. C'est un redoutable adversaire des ministres.

LABRETONNIERE. Très honnête homme, qui ne demande rien aux ministres; mais qui ne veut leur rien donner, pas même sa voix.

LACAZE (le Marquis de.) Si un ministre parle pour une proposition, M. Lacaze dit que c'est très bien; si le lendemain un ministre parle contre, M. Lacaze dit que c'est encore mieux; c'est un homme qui est content, pourvu qu'il admire.

LAFont (le Baron.) C'est un bon général, qui pour les affaires législatives, s'en rapporte entièrement aux ministres.

LA FRUGLAYE (le Comte de.) Les frères Franconi n'ont pas dans leur troupe de meilleur écuyer que ce député; c'est aussi le meilleur sauteur de France.

LAPANOUGE (César de.) C'est le cousin et le bras droit de M. de Villèle: sa parenté, avec le ministre des finances a singulièrement changé la face des affaires de ce banquier. Ces deux personnages vivent dans la plus grande intimité; ils se quittent peu, et font quelquefois de la littérature ensemble. Voici deux vers qu'ils ont improvisés de compte à demi; M. de Villèle, rendant grâce à ses amis qui l'avaient poussé au ministère, s'écria :

“ Dis-moi, cher Lapanouge,

Qu'eussé-je été sans eux ? ”

Et M. Lapanouge répondit sans hésiter :

“ Le maire de Toulouge. ”

LEBESCHU DE CHAMPSAVIN. Agé de 70 ans; taille, 5 pieds 6 o uces; cheveux, absents; influence législative, nulle.

LECLERC. Il va comme on le mène, et prend les phrases des ministres pour des paroles de l'évangile.

LEDISSEZ-PANOURAN. Il n'est pas libéral, il n'est pas ministériel, il n'est pas ultra. Qu'est-il donc ? Nous vous le dirons, lecteur, aussitôt que nous aurons pu le découvrir.

LEPAIGE. C'est un fragment de la majorité compacte qui trouve tout bien *par ordre*.

LEROUX-DUCHATEL. C'est un excellent homme, royaliste modéré : s'il demande quelque chose aux ministres, ce n'est pas pour lui, mais seulement pour ses concitoyens.

LEROY (le Baron.) Il a beaucoup de talent comme financier, et peu comme législateur.

LETISSIER. Las de vivre ignoré, il se fit élire député, et n'en est pas plus connu pour cela.

LEVISTE DE MONTBRIANT (le Comte.) Des biographes assurent que cet honorable a beaucoup de talent ; des gens qui n'ont pas manqué une séance de la chambre n'en savaient rien.

LAGARDIERE (le Vicomte de.) Il a succédé à l'éloquent et courageux Manuel. . . . On s'en aperçoit bien.

LIZOT. C'est le juge-de-peace du 10^e arrondissement de Paris. Ce n'est pas du dévouement qu'il montre pour les ministres, c'est une espèce de culte qu'il leur rende. Voici la phrase la plus remarquable, du moins ignorée de ses discours :—" Un ministre est l'homme du roi ; sous ce rapport, je respecte tous les ministres." Et les ministres, qui ne sont pas ingrats, comme chacun sait, ont beaucoup de considération pour M. Lizot.

LOYSON DE GUINAUMONT. C'est une espèce d'entrepreneur de succès ministériels et le plus insatiable solliciteur. Les discours de M. Loyson ne ressemblent en rien au chant du *cygne*.

LONGUEVE (Henri de.) Il fait peu de discours et obtient beaucoup de places. Les ministres, qui ont pourtant besoin d'éloquence, se contentent de son vote, persuadés qu'on ne saurait peigner un diable sans cheveux.

LYLE-TAULANE (de.) C'est un de ces honorables clôturiers qui glissent tout doucement sur le fleuve de l'oubli.

(A Continuer.)

AGRICULTURE.

Extraits d'un Discours prononcé le 4 Octobre dernier, anniversaire de la Société d'Agriculture du Comté de Hartford (Connecticut,) par F. HALL, Professeur de Chimie et de Minéralogie au Collège de Washington.

Messieurs—Il n'est pas nécessaire de vous dire que l'origine de l'agriculture remonte à l'âge d'or ;— que cet art a été connu des anciens Grecs, des Egyptiens et des Caldéens ;— qu'il date même d'une époque plus reculée ; que c'est le premier qui ait été communiqué par le ciel à l'homme déchu de son premier état. Le chef du genre humain, chassé du paradis de délices, où le travail n'était pas nécessaire, eut ordre de devenir agriculteur, de "cultiver la terre, d'où il avait été tiré."

Il est inutile de remarquer que dans tous les temps, l'agriculture pratique a été regardée par les vrais sages, comme une des occupations les plus honorables qui pussent engager l'attention de l'homme.

ABRAHAM, dont la vie était dévouée à ses troupeaux, qui était, comme l'écriture nous l'apprend, "riche en bestiaux, en argent et en or," fut très estimé et respecté des nations chez lesquelles il s'éjourna, ainsi que de leurs princes et de leurs souverains. Une fois par mois, les rois de Perse se déponillaient de leurs habits royaux, et allaient dans les champs converser et manger avec les cultivateurs. Les empereurs modernes de la Chine passent, nous dit-on, un jour de l'année à conduire de leurs mains la charrue.

Un cultivateur pourrait-il être porté à croire que son état est dégradant, lorsqu'il lira l'histoire des Romains; lorsqu'il apprendra avec quel plaisir les plus distingués de leurs généraux, de leurs dictateurs et de leurs souverains, pratiquaient cet art; combien ils avaient hâte de se soustraire aux fatigues et aux scènes sanglantes de la guerre, afin de pouvoir de se livrer paisiblement à la culture de leurs terres?

REGULUS, commandant les légions romaines en Afrique, demanda instamment au sénat d'être rappelé, par la raison que s'il était plus longtemps absent, la culture de sa terre serait négligée. Quelle réponse le sénat lui envoya-t-il? Que tant qu'il commanderait avec succès les armées de la république, sa terre serait cultivée aux frais de l'état.

Pensez-vous, messieurs, que l'agriculture fût peu estimée à Rome, dans le temps que PORTIUS CATON, vaillant guerrier, et ennemi déclaré de tout ce qui ne tendait pas directement à avancer le bien-être de sa patrie, en écrivait un traité? Il en devait être autrement.

L'empereur DIOCLETIEN, renommé par ses talens militaires, et par la protection qu'il accordait aux lettres, abandonna volontairement le sceptre du monde pour se livrer à la culture d'une petite terre à Salone. Et quand on le pressa ensuite de reprendre la pourpre impériale, quelle fut sa réponse? "Qu'il prenait plus de plaisir à cultiver son petit champ, qu'il n'en avait éprouvé dans un palais, lorsque sa puissance s'étendait sur toute la terre.

Peut-on croire que la vie agricole était regardée avec dédain quand Virgile publiait ses *Bucholiques* et ses *Géorgiques* immortelles, et quand il disait :

Je chante les moissons : je dirai sous quel signe

Il faut ouvrir la terre et marier la vigne;

Le soins industrieux que l'on doit aux troupeaux :

Et l'abeille économe et ses sages travaux.

Ces poèmes admirables caractérisés par l'élégance, la vivacité, le sel rustique et la fine répartie, peuvent être lus avec profit, même par les cultivateurs de ce siècle éclairé. Ils y trouveront des préceptes judicieux pour reconnaître les qualités des

différents sols, pour améliorer ceux qui sont stériles ; pour l'éducation du gros bétail, des moutons et des abeilles ; pour la culture des grains, des arbres fruitiers et de la vigne, ainsi que pour une infinité d'autres opérations utiles.

Il y a eu sur la terre des contrées où l'agriculture a été pratiquée avec plus de perfection, avant l'ère chrétienne, qu'elle ne l'est présentement en aucun pays du monde. Pour avoir la preuve de ce que j'avance, je vous prie, messieurs, de porter vos regards sur l'ancienne Egypte, ainsi que sur la terre d'Israël, au temps où DAVID, ce roi pasteur, confiait les rênes de l'empire aux mains des hommes les plus sages de son royaume.

Les Juifs, toujours nation agricole, faisaient peu de commerce et avaient peu de manufactures ; et cependant quelle immense multitude était nourrie du produit de leur sol ? Quand JOAB donna le dénombrement du peuple au roi son maître, il se trouva dans le royaume, treize cent mille hommes en état de porter les armes, c'est-à-dire dix fois plus que notre pays n'en a jamais eu à la fois sous les armes, dans la guerre de l'indépendance. C'étaient les guerriers d'Israël seulement. Quel devait donc être le montant de l'entière population juive ? Elle ne pouvait guère être de moins de dix millions ; et cependant la nation ne possédait qu'un territoire très borné, un territoire qui, pris dans ses plus grandes dimensions, n'égalait pas le quart de la Nouvelle Angleterre ; et il n'était pas de sa nature plus productif. La terre produisait non seulement assez de grains pour ces dix millions de bouches, mais encore un grand surplus pour l'exportation. — SALOMON donnait annuellement au roi de Tyr, en échange pour le cèdre et le pin du Liban, vingt mille mesures de froment et vingt mille mesures d'huile pure.

Qui pourra dire si la Nouvelle Angleterre, l'asile des opprimés, le refuge des pèlerins persécutés, ne sera pas, un jour, aussi peuplée et aussi fertile que l'était autrefois la Palestine ? Qui pourra dire si nos collines et nos montagnes ne seront pas dans la suite, comme celles de la Judée, couronnées de riches jardins, de vignes fécondes et d'épis dorés ? C'est à vous, messieurs, qu'il appartient de résoudre cette question. Si cet heureux événement se réalise jamais, il sera dû principalement à l'entreprise hardie et judicieuse, à la vigilante industrie des cultivateurs américains.

L'Agriculture est essentielle à l'existence même de la société. Quelques sauvages épars çà et là dans les forêts, peuvent vivre de fruits et de racines, et du produit précaire de la chasse et de la pêche ; mais une population médiocrement dense ne saurait subsister sans l'agriculture.

L'agriculture dit XENOPHON, est la mère nourricière des arts ; là où l'agriculture prospère, ajoute-t-il, les arts fleurissent ; mais là où la terre demeure inculte, les arts n'existent point.

Le plus grand obstacle à l'amélioration de l'agriculture est la répugnance qu'ont la plupart des cultivateurs, à faire des expériences. Ils suivent obstinément la routine qui leur a été marquée par leurs ancêtres, et ne peuvent se laisser persuader de s'en écarter le moins du monde.

Pourtant le siècle présent est un siècle d'expériences. Que serait maintenant la chimie, si ce n'était des expériences de DAVY, de GAY-LUSSAC, de THENARD et de MURRAY ? Le détail circonstancié des expériences qui ont été faites dans cette branche, depuis une trentaine d'années, remplirait des centaines de volumes. Par ces expériences, la nature, torturée de mille manières différentes, a été contrainte de révéler à l'homme plus de la moitié de ses mystères.

Imitez le chimiste, messieurs, faites des expériences en agriculture : assurez-vous soigneusement du résultat de chacune, et faites-le connaître au monde. Par ce moyen, il sera mis sous les yeux du public une multitude de faits, qui seront, par la suite, d'une utilité incalculable pour notre pays.

Mais dans vos efforts pour élever l'agriculture, ne tentez pas d'abaisser les manufactures et le commerce. Ce sont trois alliés d'égal mérite, qui doivent toujours agir de concert. Ils prospèrent ou dépérissent ensemble.

LES BOUCHERIES.

Fêtes rurales du Canada. [De la Minerve.]

Oui les jeux les plus doux sont les jeux du village,
 Et le sage y sourit sans cesser d'être sage.
 Homme pur, homme franc, colon du Canada,
 Sache à jamais bénir la main qui t'accorda
 Le sol qui te nourrit, ces eaux dont tu t'abreuves !
 Maître d'un pays libre, et roi du roi des fleuves,
 Que peut-il te manquer ? quels seraient tes desirs ?
 Tu sais innocemment varier tes plaisirs :
 Ici c'est un repas où la gaité préside :
 Là je vois sautiller la bergère timide :
 Plus loin de vieux parens à leurs tendres neveux
 Apprennent l'art de vivre et l'art de vivre heureux :
 Leurs gestes, leurs discours respirent la franchise ;
 L'éloquence du cœur plaît, entraîne, électrise ;
 Et dans ces entretiens se montrent tour à tour
 La piété, l'honneur, l'allégresse et l'amour.
 De ces heureux colons comment peindre les fêtes ?

Les frimats les plus durs, les plus longues tempêtes
 En vain de leur gaité voudraient flétrir les traits.
 Ils n'adorent qu'un Dieu, c'est le Dieu des bienfaits :
 Ils n'adressent qu'à lui leurs soupirs et leurs larmes ;
 Pour eux chaque saison procluit de nouveaux charmes ;
 Ranimés au printemps, l'été les rajeunit :
 Ils cueillent en automne, et l'hiver les unit.

Déjà le froid Décembre a blanchi la chaumière ;
 Du flambeau de la nuit, la jalouse lumière
 S'élance sur la neige, attaque ses flocons
 Et joint à leur éclat l'éclat de ses rayons.
 D'une double blancheur l'élégante parure
 Change la nuit en jour, embellit la nature,
 Et montre les défauts du rimeur babillard,
 Qui dans ses vers malins, peint l'hiver en vieillard.

Cependant l'homme heureux, le villageois modeste,
 Au coin de son foyer, près d'une table agreste,
 Redit à ses enfans : " C'est demain, oui, demain,
 " Que le pourceau choisi grognera sous ma main :
 " Oui, Pierrot, oui, Colas ; oui, Nanon, oui, Marie,
 C'est demain ; " à ces mots, la famille ravie,
 Pierrot, Colas, Nanon joignent les sauts aux cris ;
 Et Marie au berceau dort au milieu des ris.

Du plus léger sommeil on a compté les heures :
 L'aurore brille enfin sur ces humbles demeures :
 L'enfant au chant du coq joint sa perçante voix,
 Et déjà tout s'agite et s'apprête à la-fois.

Bientôt l'homme des champs amène la victime ;
 Aux cris de l'animal, on s'empresse, on s'anime :
 La mère avec transports rôde de tous côtés,
 Polit la table ronde et le vase argenté ;
 Tandis qu'en son fauteuil la bonne ayeule assise,
 Prête l'oreille au bruit du couteau qui s'aiguise,
 Et sourit aux enfans qui célèbrant leur jeu,
 D'un bucher mal construit alimentent le feu.
 Dix jeunes marcassins, au grain assez agile,
 S'avancent, sont chassés, reviennent à la file,
 Et par les sons aigues de leur gémissement,
 Semblent se lamenter du sort de leur parent.
 Soudain le villageois frappe la bête impure ;
 Le sang, à bouillons noirs, ruisselle de sa hure,
 Découle dans le vase, et suivant les apprêts,
 Sous des doigts ménagés forme d'excellents mets,
 Qui mêlés avec art rehaussent la gogaïlle.
 La victime s'étend sur le bucher de paille ;
 Sur son corps l'eau bouillante est versée à grands seaux ;

Les plus légères mains font glisser les couteaux
 Qui du grognon défunt enlèvent la déponille ;
 Et bientôt sont formés la succulente andouille,
 Le boudin lisse et gras, le soucisson friand,
 Et plusieurs mets exquis savourés du gourmand.
 Ainsi le bon pourceau change pour notre usage,
 Et ses pieds en gelée, et sa tête en fromage
 On taille, on coupe, on hache, et des hachis poivrés
 Sortent les cervelats, et les gâteaux marbrés.
 L'un remplit les boyaux, l'autre enfle les vessies ;
 On partage, on suspend les entrailles farcies ;
 Un lard épais et blanc étale ses rayons ;
 Ici brille la hure, et plus loin les jambons ;
 Et là se met à part la cotelette plate,
 Qu'un sel conservateur rendra plus délicate ;
 Tous les morceaux enfin, même le plus petit,
 Sont rangés avec art et flattent l'appétit.
 La famille aussitôt borde la table ronde,
 Et du Dieu qui fait tout, bénit la main féconde.
 Prodigue sans excès, un nectar généreux
 Passe du père au fils et les rend plus joyeux.
 Chaque enfant à l'envi dépece sa grillade :
 L'hypocrite matou médite une escalade,
 Et d'un œil bien fixé, contemplant en miaulant,
 Des boudins suspendus l'appareil attrayant.
 Tandis que Hanidor, vigilant et fidèle,
 Dévore le morceau qu'on devait à son zèle.

Cependant la famille a préparé ses dons,
 Dons sincères, dons purs. Riche, lis ces leçons !
 Gaiement on court à table, on en sort avec joie ;
 On porte au pauvre honnête un morceau de sa proie :
 Obliger est tout dire—ah ! si l'homme est content,
 C'est alors que son cœur se fond dans un présent.

Ainsi ces francs colons s'obligent l'un et l'autre ;
 Tel est le vœu sacré de leur premier apôtre :
 " Mes enfans, aimez-vous, et vous serez heureux,
 " L'union fait la force, et nous rend généreux ;
 " La plus belle vertu, la charité chrétienne,
 " Est celle que Dieu prêche et qu'il faut qu'on obtienne ?"

De famille en famille on voit les mêmes traits,
 La même bonne-humeur et les mêmes beinfaits,
 Et dans ce pays libre une vertu commune
 De mille humbles maisons paraît n'en former qu'une !
 Peuple franc, sois béni ! qu'un éternel bonheur
 Règne dans tes foyers, et surtout dans ton cœur.
 TOME VI.—No. I, C

Toujours digne du sang qui coule dans tes veines,
 Imite tes ayeux, ris au milieu des peines ;
 Et souviens-toi toujours qu'une douce gaîté
 Du corps comme de l'âme assure la santé.

MOIS DE DECEMBRE.

Ce mois était sous la protection de Vesta. Les Romains le désignaient par un esclave qui joue aux dés, et qui tient une torche ardente, allusion aux Saturnales. Les modernes le peignent vêtu de noir, et sans couronne, mais portant le bonnet de la liberté. Il tient le signe du Capricorne, image du soleil qui commence à remonter. Un panier plein de truffes, seule production qu'il fournisse, est à ses pieds ; et des enfans qui jouent aux cartes, montrent une ressource contre le vide de ce mois.— CL. AUDRAN le symbolise de cette manière : Vesta, déesse de la terre, portant d'une main le feu qui lui était consacré, de l'autre, une corne d'abondance, couronnée de tours, est assise sur une chaise, un tambour à ses pieds, sous un temple de forme ronde, au-dessus duquel est une femme tenant un enfant sur ses genoux. On offrait à cette déesse les prémices des enfans et de tous les fruits. L'ours et le lion traînaient le char de Cybèle, que les poëtes ont dit être la même divinité.

LA MUSIQUE.

La musique est l'art de combiner les sons d'une manière agréable. Le chant semble aussi naturel à l'homme que la parole : on le retrouve plus ou moins perfectionné chez tous les peuples, même les plus sauvages. Mais quelques airs échappés à une tête bien organisée ne constituent pas la musique, ou la science des sons : on a chanté bien longtemps avant de réfléchir aux rapports des sons entr'eux, comme on a longtemps parlé avant d'imaginer des grammaires et des rhéloriques. Il y a tout lieu de croire que c'est en Egypte que l'on commença à faire une science de la musique : c'est de cette antique et célèbre contrée que sont sorties la plupart des connaissances humaines. Nous avons plusieurs témoignages positifs des auteurs anciens qui nous assurent que MOYSE et PYTHAGORE ont appris la musique chez les Egyptiens DIODORE dit que HERMES avait inventé l'harmonie des sons et la lyre à trois cordes. Mais ce peuple sérieux fit faire peu de progrès à un art qui demande de l'exaltation et de

grandes réunions: leur musique se réduisait à de petits hymnes, à des chansons nationales, faciles à retenir sans qu'on eût besoin de les noter, et qui se propageaient de père en fils, comme beaucoup de nos airs populaires.

Les Hébreux, qui avaient des fêtes religieuses où tout le peuple se réunissait, donnèrent plus d'extension à la musique, mais peut-être sans rien ajouter à ce qu'elle était. Cependant les livres sacrés louent beaucoup cette musique, dont il nous est difficile de nous faire une idée. Les cérémonies religieuses durent la favoriser, et plusieurs princes, principalement SALOMON, entretenirent un grand nombre de musiciens et de musiciennes.

Les Grecs, qui se plaisaient à donner de nobles origines aux arts, qu'ils cultivaient avec tant de succès, prétendaient que les dieux seuls leur avaient appris la musique. HERODOTE, plus sage que les poètes, croyait qu'elle avait été apportée par CADMUS dans la Grèce; il est probable qu'elle venait de l'Egypte. PLATON, dans un de ses dialogues, dit que c'est AMPHION qui l'a inventée. ORPHEE, CHIRON, DEMADOCHUS, lui firent probablement faire quelques progrès. Quelques auteurs attribuent à TERPANDRE, contemporain de LYCURGUE, l'invention des premiers modes. TIMOTHEE, longtemps après, ajouta une corde à la lyre: ce qui le fit mettre à l'amende par les Lacédémoniens. On prétend que ce fut au hasard que Pythagore dut la découverte des premiers modes de la musique. Un jour, comme il se promenait, il entendit des forgerons qui battaient, à grands coups de marteaux, un fer chaud sur l'enclume, et remarqua que ces coups formaient des accords. Curieux de découvrir la cause de cet effet, le philosophe entra dans la forge pour examiner cette différence de sons, ou cette harmonie: il prit les marteaux, et reconnut que la différence des sons venait de leurs poids différents. Il trouva qu'une corde tendue par un poids de douze livres, comparée au ton d'une autre corde tendue par un poids de six livres, était dans le rapport de deux à un, qui est l'octave: celle qui était tendue par un poids de huit livres rendit un son qui était à celui de la première, comme trois à deux; ce qui forme la tierce; et enfin qu'une quatrième corde tirée par un poids de neuf livres, donnait un ton qui, comparé à celui de la première, formait la quarte. Ces connaissances mutement digérées donnèrent à Pythagore l'idée d'un instrument pour trouver les proportions et les quantités des sons. Il inventa ensuite une espèce de lyre composée de sept cordes: ces sept cordes lui servirent de modèles pour trouver les sept tons principaux de la voix. Un musicien nommé SIMONIDE ajouta une huitième corde à la lyre de Pythagore, et OLYMPE découvrit les sémi-tons. En combinant ces sémi-tons avec les tons entiers, ce musicien, qui était un homme de génie, forma un système qui

comprit les trois genres de la musique vocale et instrumentale, savoir : le *diatonique*, le *chromatique*, et l'*enharmonique*.

On inventa ensuite une infinité de caractères, de lettres courbées, couchées, de notes différentes et de figures, dont le nombre était de plus de douze cents. Cette multiplicité de caractères nuisait plus à l'art qu'elle ne le servait : les Romains les réduisirent aux quinze premières lettres de l'alphabet, dont chacune marquait les différents tons ; ils en composèrent une table qui fut nommée *gamma*, d'où vient le nom de *gamme*. Les Romains, qui reçurent la musique des Grecs, ne lui firent pas faire d'autres progrès que ce changement.

La musique, après avoir été dégradée, et à peu-près perdue, comme tous les autres arts, pendant les temps de barbarie, reçut dans ses caractères une amélioration considérable, par l'invention des sept notes que nous devons à GUI-ARETIN. Cette amélioration ne se fit pas sentir dans le moment ; mais par la suite, en diminuant les difficultés, elle contribua beaucoup à amener l'art au point de perfection où nous le voyons.

Le *plain-chant* est un reste de l'ancienne musique, qui, dégradée par des barbares, n'a cependant pas perdu toutes ses premières beautés. En effet, le plain-chant offre encore aux connaisseurs des fragmens précieux de l'ancienne mélodie et de ses divers modes, autant qu'il est possible de les sentir sur des paroles sans rythme. AMBROISE, archevêque de Milan, passe pour en avoir été l'inventeur ; c'est-à-dire qu'il faut penser que ce fut lui qui donna, le premier, une forme et des règles au chant ecclésiastique. Le pape GREGOIRE le grand le perfectionna ; mais nous devons les plus beaux morceaux de la musique d'église au roi de France, ROBERT, qui composa le chant de plusieurs répons et antennes. Il est une espèce particulière de plain-chant qu'on nomme *faux-bourdon* : c'est de la musique syllabique non mesurée.—(*Petit Dictionnaire des Inventions, &c.*)

VERS.

Les vers suivants datent de 1814. Je crois avoir fait mieux, ou moins mal, depuis, quant à la versification ; mais aucune de mes pièces, imprimées ou inédites, ne me paraît plus applicable au temps présent, où la décence et la modération semblent être systématiquement bannies de la plupart de nos feuilles périodiques, anglaises ou françaises. X. Y.

Épître à C. B. P. . . . r, éditeur du Spectateur, sur sa querelle, ou celle de son correspondant, S. S. . . . d, avec M. K. y, rédacteur du Herald.

P. . . . r, c'est à regret, depuis quelques semaines,
 Que je lis les gros mots dont tes feuilles sont pleines ;
 Sans tant d'emportement ne peux-tu réfuter
 Les torts et les travers qu'on cherche à t'imputer ?
 Je sais que tu te bats contre un rude adversaire,
 Que ta guerre avec lui peut-être est nécessaire ;
 Bats-toi donc, s'il le faut, mais demeure d'accord
 Que pour vaincre avec gloire il faut être sans tort.

" M. K-y, diras-tu, se permettra d'écrire
 " Tout ce qu'en sa cervelle enfante le délire,
 " Pourra se faire un jeu de se moquer des gens,
 " De railler la vertu, d'insulter au bon-sens ;
 " Dans le style empoulé que lui dicte la rage,
 " Vomira contre tous et le fiel et l'outrage ;
 " Et moi, parlant français, osé-je raisonner,
 " Si l'on veut bien l'en croire, il faut m'emprisonner !
 " Dans les transports fougueux où la rage le jette,
 " Il lui sera permis de faire le prophète,
 " Et l'on m'interdira de parler du passé !
 " Le mensonge sera dans sa feuille entassé ;
 " Tantôt, il verra tout avec un microscope,
 " Puis, tournant le feuillet, il deviendra myope,
 " Confondra pêle-mêle et vices et vertus,
 " Encensera Néron, injurira Brutus ! . . .
 " Témoin de tant d'horreurs, vous conviendrez, je pense,
 " Qu'il faut être muet pour garder le silence :
 " Et comme a dit quelqu'un, ne peut-on à propos
 " Confondre les pervers et se moquer des sots ?"

Oui, sans doute, on le peut, souvent on le doit même ;
 Mais en quoique ce soit, il ne faut être extrême :
 L'homme sensé toujours tient un juste milieu,
 Donne à tout son vrai nom, met tout en son vrai lieu :
 Si faire bien pour mal lui semble une loi dure,
 Du moins il ne rend pas injure pour injure :
 Non par timidité, mais par affection,
 Il recherche avant tout la modération ;
 La modération, vertu de tout vrai sage,
 Se remarque en ses goûts, ses gestes, son langage.
 Un soir, à l'Odéon, un poète français (a)
 Met par hasard son pied sur celui d'un laquais :
 Ce dernier, courroucé, lève la main, le frappe ;
 L'autre, homme modéré, sans lui rendre la tape,
 Lui dit : " Vous avez tort, je ne vous voyais pas :"
 Et l'affaire finit sans un plus grand fracas.
 Que fût-il arrivé, si prompt à la colère,

(a) M. de la Mothe, L'Odéon est pris ici pour un théâtre quelconque.

Il eût d'un fort soufflet payé le téméraire ?
 Que ce dernier criant, peut-être, et de nouveau
 Frappant, on les eût crus, mis au même niveau,
 Honnis, hués, sifflés, chassés, mis à la porte.
 Ton cas, tu m'en peux croire, est de la même sorte
 Tu me dis ton rival grossier, impertinent ;
 Crains qu'on ne te regarde et mette au même rang.
 Si cet auteur veut bien se rendre méprisable,
 Faut-il absolument que tu lui sois semblable ?
 Ou crois-tu que chez lui, sifflant un mauvais goût,
 Chez toi, par fantaisie, on applaudira tout ?
 Garde-toi de compter sur un pareil caprice :
 J'aime dans un ami sa vertu, hais son vice ;
 Pour moi, sans m'égarer dans un sentier tortu,
 Partout le crime est crime, et la vertu, vertu.
 Le parti qu'on soutient ne fait rien à la chose ;
 C'est même injurier une honorable cause,
 Que la défendre ainsi que ferait ton auteur,
 D'un ton exagéré, plein de fiel et d'aigreur.
 Ne crois pas qu'un gros mot échappé de ta bouche
 Me semble plus poli, me paraisse moins louche,
 Que si mon ennemi l'eût le premier émis :
 Tout écrivain grossier s'est pour moi compromis ;
 Je déteste partout le style de Garasse.
 " Vous voulez qu'aisément mon rival me terrasse,
 " Et que sans regimber je tombe sous ses coups ?"
 Nullement, mais je veux modérer ton courroux :
 Lorsqu'à mauvais dessein quelqu'un sur toi s'avance,
 Contente-toi toujours d'une juste défense :
 Toujours de ton rival, pour plaire aux bons esprits,
 Epargne la personne, en blâmant ses écrits.
 Eh ! que me fait à moi sa figure grotesque,
 Qu'il ait le ton, la mine, ou le maintien burlesque,
 Qu'il se dise Gallois, Ecossais, Canadien,
 Qu'en sa religion, il soit juif ou chrétien,
 Qu'il suive les leçons de Genève ou de Rome ?
 Ce n'est pas sur ce point que je juge d'un homme,
 D'un écrivain surtout, en pays tolérant. (b)
 Voici sur ton auteur quel est mon jugement :
 Quand, voyant de sang froid quatre-vingt-dix-neuf crimes,

(b) L'auteur est bien éloigné d'approuver le manque de patriotisme, ou de louer l'indifférence en fait de religion ; mais il ne peut s'empêcher de trouver ridicule et injuste de reprocher publiquement à un homme, comme on l'a fait à l'époque dont il s'agit ici, et depuis, et le lieu de sa naissance et la croyance qu'il a héritée de ses pères ; surtout dans un pays dont la population se compose de tant de nations et de sectes différentes.

Il dit qu'un Breton mort demande cent victimes ; (c)
 Lorsque, calomniant et son peuple et son roi,
 Il les peint sans pitié, sans honneur et sans foi ; (d)
 Ou lorsque consillant et l'horreur et l'outrage,
 Ou plutôt, respirant le meurtre et le carnage,
 Il trouve impertinent qu'aux Hurons, Iroquois,
 Dans leur guerre pour nous l'on impose des lois,
 Je m'indigne à propos. Mais, quoiqu'on puisse dire,
 S'il fait frémir par fois, plus souvent il fait rire:
 Dans un tissu grossier de contradictions,
 Le vrai même chez lui prend l'air des fictions.
 Quand il donne au vaincu douze fois plus de gloire
 Que n'en a le vainqueur, au jour de la victoire ; (e)
 S'il prédit le passé, raconte l'avenir,
 D'un ton gravement sot, je n'y puis plus tenir.

Pourtant dans ce qu'il dit, soit en vers, soit en prose,
 En réprochant beaucoup, j'applaudis quelque chose:
 Dit-il qu'il faut ici plus d'argent, de soldats,
 Je suis de son avis, l'approuve, et ne ris pas.
 Soutient-il, défend-il notre brave milice ;
 Que ce soit franchement, par humeur, par caprice,
 Qu'importe à moi lecteur ? l'écrivain soit béni !
 Quoiqu'il en soit, enfin, je me tais, j'ai fini.

COLONIES MILITAIRES RUSSES.

L'auteur du *Résumé de l'Histoire de Russie* fait précéder des réflexions suivantes le morceau ci-dessous sur les Colonies militaires de l'empire russe. Nous avons cru que ce document et ces réflexions ne seraient pas lus sans intérêt, dans un temps où la Russie paraît être à la veille de jouer un rôle important sur le théâtre politique et militaire de l'Europe.

En attendant que la fortune et la politique s'expliquent, la Russie réalise, avec un succès égal à son habileté, un plan d'organisation militaire dans ses états, qui n'a encore eu rien d'égal dans le monde, et dont l'accomplissement doit lui soumettre

(c) A l'occasion d'un nombre de prisonniers américains destinés d'abord par Sir George Prévost, à être fusillés, comme natifs d'Irlande, et conséquemment traités envers la Grande-Bretagne, et d'un égal nombre de prisonniers anglais destinés par le président des Etats-Unis, à être fusillés par représailles, si les premiers l'étaient.

(d) Indirectement et virtuellement, s'entend, et non, sans doute, directement et intentionnellement.

(e) A l'occasion du combat naval sur le lac Erié.

le monde, à moins que les autres puissances, par une nouvelle application du droit d'intervenir, ne lui demandent ce qu'elle veut faire de ses colonies militaires et des trois millions de soldats qu'elles lui donneront dans quinze ou vingt ans. On ne peut sans frémir envisager ce prochain redoublement de force et de puissance, appuyé sur de si vastes bases, et préparé avec toutes les combinaisons de la puissance qui prétend à l'éternité. Ainsi, tandis que notre civilisation des régions tempérées, s'avance à grands pas, et que le sol entier de l'Europe riche et éclairée est transformé, embelli par les prodiges de l'industrie et de la science, on est réduit à se dire: Mais pour qui tant d'opulence est-elle amassée? pour qui tant de grandes choses seront-elles accomplies? et telle est alors la triste amère des réflexions qui se présentent en foule, que l'on se sent heureux d'avoir vécu dans nos temps d'orages et de dissensions civiles, parce que l'on aura du moins achevé de vivre, parce que l'on ne sera plus qu'une tranquille poussière, lorsque viendront les jours de catastrophe et de deuil qui doivent probablement livrer à la voracité des peuplades du nord le brillant patrimoine des habitants du midi.

L'empereur ALEXANDRE a conçu le pensée de fonder, dans les diverses parties de son empire, des colonies, ou plutôt des castes militaires. Là, tous les enfans mâles naîtront soldats; ils passeront sous les drapeaux dès l'âge de quinze ans; ils y resteront enrôlés jusqu'à l'âge de soixante ans. En devenant soldats, ils cesseront d'être esclaves, suivant le loi moscovite. Par là, l'état militaire qui, chez d'autres peuples, est regardé comme un état de servitude, deviendra pour eux le double bienfait de l'affranchissement et de la gloire.

Le monarque prend sur les domaines de la couronne les terres nécessaires à l'établissement des régimens colonisés. En récompense des terres ainsi concédées, ces guerriers doivent se nourrir et s'entretenir eux-mêmes, ainsi que leurs chevaux, tant qu'ils ne seront pas commandés pour des expéditions qui leur fassent quitter leur pays. Par ce moyen, des armées entières, des armées innombrables, seront tenues sur pied, durant la paix, sans entrainer le trésor public dans aucune dépense.

La solde de ces corps commencera quand ils seront appelés hors de leurs colonies respectives; cette solde aura toute la modicité dont peut se contenter un peuple neuf, sans besoins et sans luxe.

Ces populations militaires, où tous sans exception porteront les armes, s'exerceront sans cesse: elles conserveront leur esprit guerrier, comme les stations de l'empire romain, au temps le plus redoutable de ses conquêtes.

Quand ce projet aura reçu son exécution, l'empire comptera trois millions de mâles dans les colonies militaires. C'est donc parmi ces trois millions que l'autocrate de toutes les Russies pourra faire marcher, par un simple ukase, tous les individus, depuis quinze ans jusqu'à soixante, c'est à dire au moins quinze cent mille combattans.

Dès à présent, quarante mille cavaliers sont ainsi colonisés ; une seule colonie, établie non loin de Petersbourg, près de Novgorod, compte soixante mille combattans. Le total de la caste militaire déjà constituée est de quatre cent mille soldats.

CORRESPONDANCE.

MR. BIBAUD.—Mon savant ami J. B. M., m'ayant écrit qu'il avait publié ses réflexions sur un écrit intitulé *GEOLOGIE* et signé J. M. B., parce que "les Canadiens prennent enfin la manie de communiquer leurs idées publiquement, surtout quand notre jeunesse peut en recevoir quelque bien, quand ce ne serait que de faire naître en elle le désir de se rendre capable d'en faire autant, ce qui fait sortir les talens, &c., ce sont ses propres expressions ; pour la même raison, Monsieur, vous voudrez bien publier dans votre intéressante *Bibliothèque Canadienne*, quelques courtes observations sur l'écrit de Mr. J. B. M.

D'abord, je commence par rendre hommage aux talens de mon savant ami, à ses profondes connaissances en chimie, mais surtout à sa piété et à sa religion, qui lui font tenter le moyen d'accorder le texte sacré de Moïse avec les opérations naturelles qui ont dû avoir lieu aux premiers jours de la création. En tout cela, sans doute, il ne fait que donner de nouvelles forces à mon écrit, et je lui en ai obligation. Si son système de la formation des houilles ou charbon de terre, en vingt-quatre heures est approuvé des géologues et des physiciens, alors il ne répugnera pas à l'exactitude des théologiens de l'admettre. En passant, j'observerai à Mr J. B. M., que je n'ai pas prétendu exclusivement que le charbon de terre fût de création primitive, mais qu'on devait se restreindre, pour en prouver la formation, à des systèmes qui ne devanceraient pas l'époque de la création fixée par les livres sacrés.

Mon savant ami prend l'alarme à ces mots ; "Demander pourquoi et comment, quand il s'agit des œuvres de Dieu, c'est une impiété." Cependant sa pensée est exactement la mienne ; je ne parle ici, comme lui-même, que des abus de ces philosophes qui n'étudient la nature que pour contredire l'œuvre de Dieu. Je dis, au contraire, dans mon écrit, que l'étude de la nature est

digne de l'homme. Je prie mon savant ami de le relire. Pour porter une critique sur une phrase, il faut avoir présent à la mémoire le contexte, ce qui précède et ce qui suit.

Mr. J. B. M. dit qu'une science naturelle ne naît pas de la confusion et du désordre, mais bien de l'ordre et de la régularité. Ne lui en déplaise, je regarde cette sentence comme un vrai sophisme; la science ne naît pas toujours de l'ordre et de la régularité; l'étude de la chronologie, par exemple, ne s'étend-elle pas sur des dates incertaines qu'on cherche à éclaircir et fixer. Au surplus, je n'ai pas dit que la terre fût bouleversée de fond en comble jusque dans ses entrailles; mais il y a assez de confusion sur sa surface pour exercer les talents des naturalistes; mon savant ami n'en disconvient pas.

Quant à la force centripète, Mr. J. B. M. paraît parler de cette force par laquelle les corps sublunaires tendent au centre de la terre; je l'admets avec lui sans réplique, au moment de la création de la terre; mais je parlais dans mon écrit de cette grande force par laquelle la terre est attirée vers le soleil; la terre ne pouvait pas y tendre avant qu'il fût créé.

Mon savant ami croit que je veux établir des systèmes; je peux lui persuader que je suis trop ennemi des systèmes pour cela; mon écrit le prouve assez: mon unique intention était de contredire les systèmes qui s'éloignent des jours naturels de la création. Je suis loin de vouloir détourner la jeunesse de l'étude d'aucune science, comme paraît le craindre Mr. J. B. M.: ce ne sont pas là mes principes; je n'ai cherché qu'à mettre en garde les jeunes étudiants contre les écrits de ces prétendus philosophes qui, s'écartant de la droite route, tombent dans des erreurs qui répugnent autant à la saine philosophie qu'à la religion.

Pour me reconcilier avec Mr. J. B. M., en finissant, je dirai comme lui, en supposant les mêmes circonstances qu'il exige, "que je n'aurais aucun scrupule d'exercer un peu mes faibles talents dans la poursuite de cette étude (l'histoire naturelle), qui malheureusement ne compte encore que bien peu d'amateurs dans notre pays." L'étude des œuvres du Créateur porte naturellement l'homme de bien à le glorifier. *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annunciat firmamentum.*

Je suis avec considération et estime, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant Serviteur,

J. M. B.

St. Paul de la Valtric, 29 Décembre, 1827.

ALMANAC

Pour l'Année bissextile 1828.

	SAMEDI.....	VENDREDI	JEUDI.....	MERCREDI	MARDI.....	LUNDI.....	DIMANCHE.		SAMEDI.....	VENDREDI	JEUDI.....	MERCREDI	MARDI.....	LUNDI.....	DIMANCHE.
JANVIER	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
FEBVIER	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17
MARS	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
AVRIL	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
MAI	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18
JUIN	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
JUILL.	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
AOUT	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17
SEPT.	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
OCT.	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19
NOV.	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
DEC.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15

FETES MOBILES.

Les Cendres, 20 Février,
Ascension, 15 Mai,
Fête dieu, 5 Juin,

Pâques, 6 Avril,
Pentecote, 25 Mai,
Avent, 30 Novembre.

MERVEILLES DE LA NATURE ET DE L'ART.

SALINES D'ALIMENA.

Aussi féconde que variée dans ses produits, la nature offre sans cesse de nouveaux plaisirs à goûter, de nouvelles connaissances à acquérir à l'observateur qui veut l'étudier. Sous ce rapport, les Salines d'Alimena sont dignes de toute son attention. Qu'on se figure une énorme montagne toute de sel, et qu'on exploite comme une carrière de pierres ; qu'on y emploie même souvent le feu de la mine pour en tirer des masses considérables ; qu'il s'en trouve des quartiers posés naturellement par lits les uns sur les autres, et séparés par des couches d'une glaise fine et détrempée, qui renferme aussi beaucoup de parties salines ; que ce sel soit, par sa nature, blanc comme du marbre de Paros ; et qu'il y en ait des morceaux qui ont la transparence d'un cristal brut, et d'autres une teinte violâtre comme la prime d'améthyste ; alors on aura une juste idée d'un phénomène assez commun en Sicile, mais plus particulier encore à Alimena.

LE PUITS DE BOÏAVAL.

Au village de Boïaval, dans le département du Pas-de-Calais, on voit un puits extraordinaire. Sa profondeur est environ de cent pieds. Quelquefois il se passe jusqu'à trois semaines sans qu'il s'y trouve une goutte d'eau ; mais, tout à coup, il se dégorge avec tant d'abondance, qu'il forme un ruisseau considérable. En 1736, l'eau s'y éleva au point de pénétrer dans toutes les caves des maisons qui l'avoisinent. On a remarqué que ces crues d'eau n'ont lieu que lorsque c'est le vent du nord qui souffle.

LES JOKULS, EN ISLANDE.

Les montagnes appelées, en langue islandaise, *Jokuls*, et dont le sommet est continuellement couvert de neige et de glace, offrent une singularité bien remarquable. Leur forme n'est jamais deux jours de suite la même. Elles croissent, décroissent, s'élèvent et s'abaissent tour-à-tour. Les parcourt-on, on est tout étonné de trouver un pays plat, là où un gouffre existait la veille ou un précipice à la place d'une colline qui barrait le chemin. C'est un amoncellement et un changement perpétuels, qui proviennent du mélange de glaces et de volcans dont l'Islande est en partie composée, et qui donne lieu à toutes les catastrophes auxquelles elle est si sujette.

RUINES DE BALBEC OU HELIOPOLIS.

.....

Mais ce qu'on ne saurait trop admirer, et ce qui donne la preuve incontestable du haut degré de perfection auquel l'art de l'architecture était porté, à l'époque où ces édifices ont été construits, c'est la coupe et l'énormité des pierres qui les composaient. Quoiqu'elles ne soient jointes par aucun ciment, il serait impossible de faire entrer la plus mince lame d'un couteau dans leurs interstices. La plupart, résistant aux injures de l'air et aux outrages du temps, ont conservé leur couleur blanche primitive. Quant à leur énormité, elle est, en quelque sorte, incompréhensible. A l'ouest, la seconde assise est formée de pierres qui ont depuis huit jusqu'à trente-cinq pieds de longueur, par environ neuf de hauteur, et, par-dessus cette assise, à l'angle du nord-ouest, il y a trois pierres qui occupent, à elles seuls, un espace de cent soixante-quinze pieds et demi, sur une épaisseur commune de douze. Les pierres, qui ont été tirées d'une carrière qui règne sous la ville, et dans la montagne adjacente, sont d'un granit blanc, à grandes facettes luisantes comme le gypse. Il en est resté une taillée sur trois faces, qui a soixante-neuf pieds trois pouces de long, sur douze pieds dix pouces de large, et treize pieds trois pouces d'épaisseur. Comment s'y prenait-on pour manier et transporter des masses si énormes ? C'est ce qu'on se demande, sans pouvoir même supposer les moyens qui étaient employés pour y parvenir. Les habitans de Balbec, qui veulent, contre toute vraisemblance, que cet édifice ait été bâti par SALOMON, supposent que ce prince avait les *Déynôn*, ou génies, à ses ordres, et que c'est par eux que tous ces travaux, qui paraissent aujourd'hui tenir du miracle, ont été exécutés.

VILLE BATIE PAR LES GAULOIS.

En Champagne, près d'une montagne appelée le *Catelet*, située à très peu de distance de la Marne, et dominant sur un lieu nommé *Gourson*, existait, du temps des Gaulois, une ville assez considérable, que quelque révolution de la nature avait engloutie, depuis un nombre de siècles qu'on ne saurait exactement définir. Le gouvernement français ayant été positivement instruit, et 1772, de cette particularité, qui jusque-là n'avait paru qu'une tradition populaire, ordonna des fouilles, qui furent faites dans une étendue de cinq mille toises carrées. Le succès couronna cette noble entreprise ; car à peine la terre fut-elle creusée à une certaine profondeur, qu'on découvrit onze rues bien alignées, bien bâties, et qui avaient quinze ou vingt pieds de largeur ; plusieurs places, huit temples et des bains publics, que

soutenaient cent quarante-quatre piliers. La plus grande partie de ces monumens était en ruine ; mais on trouva cependant des meubles, ainsi que des ustensiles de toute espèce, à l'usage des Gaulois et des Romains, dans quatrevingt-dix maisons ; et dans les autres débris de la ville, des marbres précieux, d'anciennes mosaïques, des statues, des divinités payennes, et une grande quantité de médailles d'argent et de bronze, représentant les empereurs romains, depuis CÉSAR jusqu'à CONSTANTIN.

Il est à remarquer qu'on ne trouva aucun monument chrétien parmi toutes ces ruines. Les savans qui ont voulu connaître le nom de la ville dont nous venons de parler, et l'époque où elle a été bâtie et abîmée, se sont perdus dans leurs recherches.

LE PONT DU DIABLE.

C'est le nom qu'on a donné au dernier des cinq ponts que l'on trouve sur la route qui part d'Altdorff, et qui serpente le long du Schellenthal, en Suisse. Sa hardiesse et sa grande élévation au-dessus du précipice, ont sans doute contribué à cette dénomination singulière, à laquelle les habitans du pays ajoutent une espèce de foi. La forme et la dimension de ce pont sont étonnantes. Qu'on se figure une voute en plein ceintre, de trente pas d'ouverture, n'ayant aucune épaisseur, et qui, fondée sur deux saillies de roches, semble soutenue en l'air comme par magie. Au-dessous, est un précipice dans lequel roule à grand bruit un torrent furieux. Mais ce qui surprend encore davantage, c'est la difficulté de concevoir comment on a pu s'y prendre pour établir l'échafaudage et le ceintre nécessaires à sa construction, d'autant plus que ce ceintre ne présente qu'une maçonnerie de pierres brutes, dont le grain paraît peu propre à s'allier avec le ciment. Lorsque du haut de cette arche admirable, on contemple la cascade que forme la Reuss, et que l'on sent retomber sur soi, en forme de pluie, la truiue épaisse qu'elle lance à une hauteur extraordinaire, on se croit transporté dans un monde idéal, et tout ce qu'on a entendu dire, pendant son enfance, des génies et des fées, paraît vraisemblable. Le route qui conduit à ce pont prouve le courage et la constance que les Suisses ont dû déployer pour vaincre des difficultés qui semblent insurmontables. Ici, le chemin suspendu sur les plus horribles précipices, et ne se détournant pour aucun obstacle, est soutenu en saillies sèches, sitôt que les roches, presque perpendiculaires, n'ont pu lui assurer un double appui : là, il franchit l'abîme à la faveur des ponts les plus hardis et les plus légers. Plus loin, il traverse un roc de granit de quatrevingts pas d'épaisseur. En un mot, c'est une longue suite de merveilles, que toutes les couleurs de la peinture et les images de la poésie ne sauraient représenter.

VARIÉTÉS.

Paris, 20 Septembre.

Le colonel GUSTAVSON (Gustave IV. ex-roi de Suède) est encore à Leipzig, où il étudie assidûment la langue turque, dans l'intention d'aller habiter la Turquie. Ce sera le second monarque suédois auquel la Porte aura donné un asile. VOLTAIRE a immortalisé le séjour de CHARLES XII à Bender.

M. BEAULIEU, homme de lettres, doyen des journalistes de France, vient de mourir à Marly, près Paris.

On croit avoir fait une découverte utile, dont le résultat est de porter un secours efficace aux personnes affectées de phtisie.—

On assure que le gaz chlore est un puissant moyen de rétablir la circulation de l'air dans les poumons et de cicatrizer ces plaies plus ou moins larges qui désolent l'être qui en est affecté, et détruisent la vie. Plusieurs faits surprenants se sont présentés dans différents travaux sur ce gaz, et on en a vu des effets merveilleux.

Paris, 4 Novembre. L'Académie française tiendra une séance publique le mardi, 18 Novembre, à deux heures, pour la réception de M. ROYER-COLLARD, député.

Nos lecteurs peuvent se souvenir que l'Académie des sciences à l'époque de la mort de M. Laplace, déclara qu'il y avait lieu à ajourner à six mois la nomination d'un nouveau membre en remplacement de cet illustre géomètre. Ce terme expiré, la section de géométrie avait à donner de nouveau son avis. M. LEGENDRE a déclaré en son nom, dans la séance du 29 Octobre, qu'il n'y avait encore lieu à aucune nomination dans son sein.— L'académie a adopté l'avis de la section, et ajourné encore une fois à six mois la nomination en remplacement de M. Laplace.

La croix de chevalier vient d'être accordée à M. M. SCRIBE et MAZERES, auteurs dramatiques.

On écrit de Rome, sous la date du 20 Octobre, que d'après les ordres du Pape, on va ouvrir, dans le mois de Novembre, des fouilles destinées à la découverte de plusieurs antiquités. Elles commenceront par la place située entre le Colysée et le temple de Vénus à Rome, et se continueront sans interruption dans les quartiers contigus à ces deux édifices.

Dans la dernière séance de la Société géographique de Paris, M. PACHO a lu un discours sur un projet de M. DROVETTI, consul-général de France en Egypte, concernant la civilisation de l'intérieur de l'Afrique.

Ce projet consisterait à envoyer d'Egypte, un certain nombre de jeunes noirs africains qui seraient admis dans nos écoles, et pourraient être initiés aux avantages de la civilisation. M.

Drovetti annonce qu'il fera les premiers frais de cette entreprise philanthropique, dont les sciences non moins que l'humanité pourront recueillir des fruits utiles.

" Ces jeunes Africains, a dit M. Pacho, retournant ensuite dans leur patrie, y propageraient leurs nouvelles idées. Ces idées, pareilles à la *flèche messagère*, passeraient de tribu en tribu, d'oasis en oasis ; les esprits réfléchiraient, les lumières se répandraient, et quelques enfans occasionneraient peut-être ce que tant de siècles n'ont pu produire.

On lit dans le journal anglais le *Southampton-Herald* :

" Un service de voitures à vapeur va être établi entre Southampton et Londres. A chaque relai, au lieu de changer de chevaux, comme les voitures faisaient jadis, la nouvelle voiture prendra du charbon et de l'eau. C'est le capitaine EWARTH qui est à la tête de cette entreprise."

CANAL DE WELLAND. — A un dîner de la Sainte-Catherine, le 30 Novembre dernier, en faisant les remerciemens à la santé qui lui fut portée, M. MERRIT dit, qu'on ne pouvait raisonnablement douter, qu'à semblable époque l'année prochaine, le canal ne pût offrir une navigation non interrompue, à des vaisseaux de 125 tonneaux, entre les lacs Érié et Ontario. Ce canal s'ouvre aux dépens d'une compagnie privée, dans laquelle les gouvernemens provinciaux du Haut et du Bas Canada ont pris des actions à un montant considérable.

Le canal de Rideau qui doit former une communication de l'Ottawa au lac Ontario, s'ouvre aux frais du gouvernement de la mère-patrie, dans des vues d'utilité militaire. Il ne peut être parachevé de plusieurs années.

De Montréal on peut communiquer avec des bateaux avec l'embouchure du Rideau par les canaux de Lachine et de Grenville. Les bateaux à vapeur naviguent entre le canal de Lachine et Grenville et d'au-dessus de Grenville jusqu'à Rideau.

Le canal de Welland une fois achevé, les vaisseaux de 125 tonneaux pourront venir des lacs Hurons, Sainte-Claire, Érié et Ontario à Prescott, à cent milles de Montréal ; et il n'y a que quatre rapides à améliorer, et sur lesquels passent déjà des bateaux et des cages, pour amener les vaisseaux de 125 tonneaux du Saut Sainte-Marie, le canal du lac Supérieur, à Québec.

Il existe déjà par une branche du canal de l'Érié, une communication par eau non-interrompue entre New York et le lac Ontario. Lorsque le canal de Welland sera fini, il y aura aussi une communication suivie entre la Nouvelle-Orléans et le lac Érié et le lac Ontario : ce qui fait entre l'Atlantique à New York, le golfe du Mexique et le golfe Saint-Laurent, par les grands lacs.

En peu d'années, avec l'arrangement convenable, les bateaux à vapeur doivent communiquer par les grands lacs entre New-

York, la Nouvelle Orléans et Québec, et échanger par là les produits naturels et manufacturiers d'une étendue de territoire de 1500 milles, du nord au sud, et de la moitié de cette étendue, de l'est à l'ouest, habitée par environ dix millions d'âmes.

L'ABÉNAQUIS,

OU LA TENDRESSE PATERNELLE.

Pendant les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages Abénaquis défit un détachement Anglais; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course, et acharnés à les poursuivre. Ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages, qui l'abordaient la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps, un vieux sauvage armé d'un arc s'approche de lui, et se dispose à le percer d'une flèche : mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup, il abaisse son arc, et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer : ceux-ci se retirèrent avec respect. Le vieillard prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais. Il en fit moins son esclave que son compagnon. Il apprit la langue des Abénaquis, et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais ; quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui, et après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes, et se mirent en campagne : le vieillard qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux, accompagné de son prisonnier—Les Abénaquis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts; enfin ils arrivèrent à une plaine, où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme, en observant sa contenance . . . Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour combattre. Ecoute, je t'ai sauvé la vie ; je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'original dans la forêt, à manier la hache, et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étais-tu, lorsque je t'ai conduit dans ma cabane ? Tes mains étaient celles d'un enfant ; elles ne servaient ni à te nourrir, ni à te défendre ; ton âme était dans la nuit ; tu ne savais rien ; tu me des

tout. Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, et pour lever la hache contre nous ?—L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abé-quis.

Le sauvage mit ses deux mains sur son visage, en baissant la tête ; et après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais, et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur : as-tu un père... Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. Oh ! qu'il est malheureux, s'écria le sauvage ! et après un moment de silence, il ajouta : Sais-tu que j'ai été père ?—Je ne le suis plus—J'ai vu mon fils tomber dans le combat ; il était à mon côté ; je l'ai vu mourir ce homme ; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais, je l'ai vengé—oui je l'ai vengé—Il prononça ces mots avec force ; tout son corps tremblait ; il était presque étouffé par des gémissemens qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se calma peu-à-peu, et se tournant vers l'orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais : Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière ? As-tu du plaisir à le regarder ? Oui, dit l'Anglais : j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel. Eh bien !—Je n'en ai plus, dit le sauvage, en versant un torrent de larmes. Un moment après, il montra au jeune homme un manglier qui était en fleurs. Vois-tu ce bel arbre, lui dit-il ? As-tu du plaisir à le regarder ?—Oui, j'ai du plaisir à le regarder.—Je n'en ai plus, reprit le sauvage avec précipitation ; et il ajouta tout de suite : Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève, et les fleurs du printemps.

DIALOGUE.

Voyons donc, mon cher enfant ; vous avez l'air triste ; qu'avez-vous ? contez-moi votre peine.

Moi ! monsieur ; je n'ai rien.

Alors, parlez-moi sans feinte ; mon âge et mon amitié pour vous doivent vous inspirer quelque confiance.

Eh bien, monsieur, j'aime... et j'aime éperduement.

N'est-ce que cela ? eh mais, on voit de ces choses-là tous les jours.

Oh ? moi, je suis privilégié dans mon malheur : j'aime une femme de trente ans...

Une femme de trente ans ? eh mais, à trente ans une femme est encore aimable ; on aime, tous les jours, des femmes de trente ans.

Oh ! moi, je suis plus malheureux qu'un autre ; celle que j'aime ne m'aime pas.

Eh mais ! il n'y a rien là d'extraordinaire ; on aime, tous les jours, sans être aimé : est-ce qu'un autre a su lui plaire ?

Non : elle me trouve fort à son gré ; mais elle ne veut aimer personne.

Eh mais ! cela n'est pas rare ; on voit, tous les jours, des gens qui n'aiment qu'eux mêmes.

Eh ! morbleu ! ce n'est pas le défaut de mon adorable : elle est d'une modestie charmante ; mais elle se défie des hommes, surtout quand ils sont français. . . .

Eh mais ! elle a raison : il faut se défier d'un Français, dès qu'il parle d'amour.

Mais enfin, monsieur, je l'adore de toute mon âme ; et quoi-que français, je n'aime et ne veux aimer qu'elle.

Eh mais qu'y a-t-il donc là de si surprenant ? On voit, tous les jours, des Français aimer sincèrement et constamment.

Elle prétend que non, elle ; et tout ce que je puis dire pour la persuader, la fait rire. . . .

Eh mais ! mon ami, cela est très naturel : tous les jours, une femme tourne en plaisanterie un aveu sincère.

Mais quel parti prendre ? — Patienter.

Son incrédulité me désole. — Elle finira par croire.

J'en doute ; elle s'obstine à regarder tous les hommes comme des fourbes.

Eh mais ! tous les jours, il y a des hommes fourbes qui dupent les femmes sensibles.

Oui, mais enfin, les méchants perdent les bons, et toutes les fourberies du monde n'empêchent pas qu'il n'y ait des hommes droits et sincères.

Consolez-vous, mon cher ; tous les jours, on se console de n'être pas aimé d'une femme.

Oh ! d'une femme qu'on adore ! non ; sa froideur est un supplice affreux pour un cœur vraiment pénétré.

Consolez-vous, vous dis-je : elle vous aimera à son tour.

Elle ! non jamais : elle met son bonheur dans son indifférence.

Consolez-vous, vous dis-je encore une fois ; tous les jours, une femme veut d'une façon et agit de l'autre : rien de plus ordinaire que de la trouver sensible du jour au lendemain.

ANECDOTES.

Louis XIV avait fait donner à JEAN-BAPTISTE L'ÉCRIVAIN de mille écus sur le trésor royal. C'était un nommé L'Écr-

GRUIN qui devait la payer : il demeurait dans la rue du Grand Chantier, au Marais. Jean-Bart se rend à Paris, va dans la rue du Grand Chantier, demande de porte en porte où demeure Pierre Gruin, trouve sa maison et dit au portier : *N'est-ce pas ici que demeure Pierre Gruin ?* Le portier lui répond : *C'est ici que demeure M. Gruin.* Jean-Bart entre, monte l'escalier, ouvre les portes, arrive au lieu où M. Gruin est à dîner avec plusieurs de ses amis, et dit : *Lequel de vous est Pierre Gruin ?* Pierre Gruin lui répond : *C'est moi qu'on appelle M. Gruin.* Jean-Bart lui présente sa rescription : M. Gruin la prend, la lit, passe sa main par-dessus son épaule, comme pour la lui rendre, la laisse tomber, et dit : Vous repasserez dans deux jours. Jean-Bart tirant son sabre, qu'il portait toujours au lieu d'épée ; *Remasse cela,* dit-il, *et paie tout à l'heure.* Un de ceux qui dînent avec M. Gruin reconnaît Jean-Bart, et s'adressant au payeur incivil, *payez,* lui dit-il, *je vous le conseille ; c'est Jean-Bart, il ne faut pas plaisanter avec lui.* M. Gruin se lève, ramasse la rescription, dit à Jean-Bart de le suivre, qu'il va le payer. Arrivé dans son bureau, il prend des sacs remplis d'argent blanc, et se met en devoir de les peser. *Il me faut de l'or,* dit Jean-Bart ; et M. Gruin, que la peur a rendu complaisant, paie en or.

Quelqu'un ayant montré à l'archevêque de Canterbury une comédie que Foote allait faire jouer, et qui était encore manuscrite, ce prélat fit quelques observations sur la pièce, et releva surtout une expression consacrée à l'éloquence de la chaire, que l'auteur avait mise dans la bouche d'une de ses interlocutrices. — Foote fut instruit de cette critique ; il alla chez l'archevêque à qui il protesta, du ton le plus soumis, qu'il n'entendait pas donner le moindre sujet de plainte à l'église, et lui présentant en même temps son manuscrit, il le pria de vouloir bien corriger les expressions qui l'avaient choqué. Celui-ci, qui connaissait Foote et qui se défiait de sa grande docilité, repoussa doucement le manuscrit, et dit en riant à l'auteur ; " Vous voudriez bien pouvoir publier une comédie revue et corrigée par l'archevêque de Canterbury.

Un gentilhomme racontait qu'il avait reçu un soufflet : " Cette affaire a sans doute eut des suites ? " lui dit-on. " Certainement elle en a eues," reprit-il, " car huit jours après, j'avais encore la tête enflée comme une boisseau."

L'HEUREUX EXPÉDIENT.

Jusqu'aux genoux, trois puissants villageois.
Tenaient Lucas enfoncé dans la glace,

Qui rénilant et soufflant dans ses doigts,
 Faisait très laide et pileuse grimace :
 Eh ! mes amis, pour Dieu, faites lui grâce,
 Dit un passant, qui plaignait le pitaud.
 "Maître," répond le sacristain Thibaud,
 "De notre bourg c'est demain la grand' fête :
 "J'y chanterons l'office en faux bourdon ;
 "Et ce gros gars qui crie à pleine tête,
 "Je l'enrhumons pour faire le basson."

TACHYGRAPHIE.

La *Tachygraphie*, ou *Tachéographie* ou *Sténographie*, est l'art d'écrire aussi vite que la parole. Le premier ouvrage qu'on ait eu sur cet art avait été imprimé à Paris en 1685 : il était écrit en latin, et son auteur se nommait DE RAMSAY. C'est de SAMUEL TAYLOR, Anglais, que nous tenons les principes de la tachygraphie : ils ont été accommodés à notre langue, dans un ouvrage de M. BERTIN, intitulé : *Système universel de Sténographie*, ou manière abrégée d'écrire, adaptée à la langue française, d'après la méthode de Taylor. — *Petit Dictionnaire des Inventions*.

Un fabricant d'instrumens de mathématiques de Paris, nommé CONTI, a conçu l'idée d'un instrument portatif, qu'il appelle *Tachygraphe*, au moyen duquel une personne peut écrire, ou plutôt imprimer, aussi vite qu'une autre peut parler. Si un tel instrument pouvait être amené à perfection, de quelle utilité ne serait-il pas à ceux qui rapportent les débats du parlement, &c : M. Conti, cependant, comme beaucoup d'autres hommes de génie, est loin d'être riche. Il compte que le coût d'un seul tachygraphe sera de six cents francs, et il s'est adressé à l'académie des sciences pour en obtenir une aide pécuniaire. Sa demande a été référée à un comité, qui a fait un rapport très favorable, — (*Journal Anglais*.)

ADRESSE

Des Enfans des Ecoles du Séminaire à Mr. le Curé d'Office.

Sur l'air : *Vous en suivez un bon conseil.*

Voici, cher père, un jour nouveau ;
 Ce jour, tu nous es redevable ;

Satisfais ton petit troupeau,
 Pour que l'an lui soit favorable.
 En retour, nous ferons des vœux,
 Le ciel sera notre comptable ;
 En retour, nous ferons des vœux,
 Pour que tu sois toujours heureux. (*Bis.*)

En agréant de notre cœur
 Le timide et sincère hommage,
 Sois toujours notre protecteur,
 Et l'ami de notre jeune âge.
 En retour, nous ferons des vœux,
 Un tendre amour nous y engage,
 En retour, nous ferons des vœux
 Pour que tu sois toujours heureux. (*Bis.*)

Puisse bientôt le digne objet,
 Dont la longue et pénible absence
 Excite ton juste regret,
 Te consoler par sa présence.
 Tous pour lui, tous forment des vœux ;
 L'amour l'appelle avec instance ;
 Tous pour lui, tous forment des vœux
 Pour que son retour soit heureux. (*Bis.*)

PETITE CHRONIQUE CANADIENNE.

PORTRAIT DE L. J. PAPINEAU, ECR.

Par un avertissement daté du 6 de ce mois, M. M. E. R. FABRE & C^{ie} annoncent que, "d'après le désir d'un grand nombre de citoyens respectables de Montréal et de Québec, Mr. JAMES, (peintre américain,) s'est engagé à tirer le portrait de Mr. PAPINEAU, Orateur de la Chambre d'Assemblée, et de le faire graver dans le plus haut style, aussitôt qu'un nombre suffisant de souscripteurs se sera offert."

Nous devons déjà aux soins de Mr. J. VIGER le portrait en miniature de l'honorable C. M. DE SALABERRY, (Voyez Bib. Can. Tome II. No. 6;) celui de Mr. Papineau en sera le pendant, et les salons ou les cabinets des personnes aisées parmi nous pourront désormais s'orner des portraits de deux Canadiens qui, par un mérite et des talents supérieurs, quoique dans des genres différents, paraissent s'être acquis l'estime générale de leurs compatriotes ; dont l'un s'est illustré dans le noble métier des armes,

et l'autre dans la carrière épineuse de la législation et de la politique.

C'est au même Mr. James que nous devons le portrait en miniature de feu Mgr. PLESSIS.

La liste des souscripteurs pour le portrait de Mr. Papineau, chez M. M. Fabre & Cguie, est déjà très considérable. La souscription est de 5s.

PUBLICATIONS.

L'ouvrage de Mr. le Dr. LABRIE sur la Constitution Anglaise, annoncé dans notre numéro de Septembre dernier, a paru dans le cours du présent mois, et a réalisé, sinon surpassé l'attente du public. Sil n'y en avait pas déjà de sept à huit cents exemplaires de répandus dans la province, nous aurions cru devoir transcrire ici une partie au moins de l'*Introduction*, qui nous a paru aussi correctement et même élégamment écrite, qu'elle est raisonnablement pensée, suivant nous, à l'exception, peut-être, d'un peu trop de sévérité contre l'auteur de l'*Esquisse de la Constitution Britannique*, publiée dans le Tome IV de la *Bibliothèque Canadienne*.

On a republié, dans ce même mois, en un pamphlet de 48 pages in-12, la traduction du discours de L. J. Papineau, écuyer, aux électeurs du quartier ouest de la ville de Montréal, déjà publiée dans le *Canadian Spectator*.

Le présent mois a aussi vu paraître deux nouvelles gazettes, le *Star* ou l'*Etoile*, publiée à Québec, dans les langues anglaise et française; et l'*Examiner*, publiée à Montréal, en langue anglaise. Ces gazettes, d'après ce que nous en avons entendu dire, sont rédigées, au moins jusqu'à un certain point, dans un esprit de modération et de conciliation; avec cette différence pourtant, que la première paraît pencher un peu du côté de l'administration, et l'autre du côté de l'opposition.

LES DAMES DE LA CHARITÉ DE MONTREAL.

Une institution bien louable vient de s'élever en cette ville:— Les Dames Canadiennes se sont formées en société, sous le titre des "*Dames de la Charité de Montréal*." Leur but est de secourir les malheureux, indigens et infirmes, pendant la saison rigoureuse. Leur première assemblée s'est tenue Mardi dernier, chez Madame Côté. Des sommes considérables ont été souscrites, et la Société s'est organisée en nommant ses officiers. M^{me}. la Baronne de LONGUEUIL est appelée à la présidence; M^{me}. de LOUBIERRE a été élue Vice-Présidente, et M^{me}. LAFRANÇOISE Secrétaire. Les dons et souscriptions sont reçus par M^{me}. Côté, nommée Trésorière. Le Comité choisi des différents quar-

tiers de la ville et des faubourgs, doit en outre faire des collectes, sous peu de jours.

Pour seconder les vues bienveillantes et philanthropiques de nos dignes concitoyennes, nous ne devons pas hésiter, s'il le faut, à retrancher quelque chose sur nos jouissances, puisque celles que nous éprouverons en soulageant l'humanité souffrante, nous dédommageront amplement des faibles sacrifices que nous pourrions faire. Le même motif doit puissamment exciter l'industrie de toutes les classes. Une économie bien réglée, une attention soutenue et une application constante et raisonnée aux affaires de son état, mettront chacun de nous à même de porter son offrande. Le degré d'aisance qu'ont acquis une foule d'individus en cette ville, sans avoir jamais embrassé de grandes affaires, mais uniquement par l'effet d'une stricte économie et d'une conduite sage, démontre invinciblement qu'avec une industrie plus développée, il serait facile d'atteindre à un degré de prospérité qui, se manifestant par la formation d'institutions publiques et nationales, élèverait notre caractère et augmenterait notre importance, tout en nous attirant le respect et l'admiration des étrangers.—*La Minerve* du 24 Décembre.

GAMOLOGIE ET NECROLOGIE.

Marié:

A Québec, le 31 du courant, par Mgr. l'Evêque de Fossala, FRANÇOIS ROY, écuyer, Avocat de Montréal, à Dlle. ALZIRE ROMAIN, fille de François Romain, écuyer, de Québec.

Décédés:

A Berthier, le 7 du courant, Antoine HENault, écuyer, âgé 66 ans;

A Terrebonne, le 19, à l'âge de 57 ans, Dame Marie-Anne RABY, veuve de feu Jacob JORDAN, de son vivant seigneur de Terrebonne.

ERRATA.

Dans le dernier numéro, à l'article *Petite Biographie*, &c. au lieu de Croï-SOBRE, lisez Croï-SOLRE.

Dans le même numéro, en annonçant le décès de Mr. DE BLEURY, nous avons dit qu'il fut Capitaine au corps des Volontaires Canadiens: il fallait dire, des Royaux-Canadiens-Volontaires.

Dans le présent numéro, page 3e, renversez l'ordre des vers 21 et 22, et lisez:

A des efforts de ma part redoublés,
A mon estime, à ma reconnaissance.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME VI.

JANVIER, 1828.

NUMERO II.

HISTOIRE DU CANADA.

À la fin pourtant, les députés iroquois se laissèrent gagner par les bonnes manières du gouverneur de Montréal, et lui présentèrent six colliers. Le premier marquait le sujet de leur retardement, causé, disaient-ils, par l'arrivée de députés outaouais dans le canton de Tsonnonthouan. Gagniegaton, en expliquant ce collier, dit que c'était ainsi qu'il fallait faire les choses, quand on voulait traiter de la paix; voulant donner à entendre que le gouverneur général aurait dû se rendre en personne à Onnontagué; ou en quelque autre endroit, dont on serait convenu, pour y parler d'accordement.

Le second collier témoignait la joie qu'avaient eue les habitants d'Orange du retour d'Oureouharé et des autres chefs; ce qui marquait la bonne intelligence qui régnait entre la Nouvelle York et les Cantons iroquois. Par le troisième, le canton d'Onnontagué demandait, au nom de tous les autres, le prompt retour de tous les Iroquois revenus de France, afin qu'on pût prendre avec eux les mesures qui convenaient à la situation des affaires. L'orateur ajouta qu'on avait réuni dans le canton d'Onnontagué tous les prisonniers français faits par les Iroquois, et qu'on n'en disposerait que sur le rapport et de l'avis d'Oureouharé. Le quatrième et le cinquième parlaient des ravages faits chez les Tsonnonthouans, et de la trahison de Catarocouy, et disaient que quand le mal serait réparé et que les chemins seraient libres et sûrs, Téganissorens irait traiter de la paix avec Ononthis. Par le sixième, Gagniegaton donnait avis que dès le mois d'Octobre précédent, un parti d'Iroquois s'était mis en campagne; mais qu'il ne devait entrer en action qu'à la fonte des neiges, et que s'il faisait des prisonniers, on aurait soin qu'ils fussent bien traités. "Usez-en de même, continua-t-il, si vous prenez quelques uns des nôtres. J'avais huit prisonniers de la défaite de La Chine; j'en ai mangé quatre; j'ai donné la vie aux autres. Vous avez été plus cruels que moi; car vous avez fusillé douze Tsonnonthouans: vous auriez bien dû en épargner au moins un; deux: c'est par représailles que j'ai mangé quatre des vôtres."

Le gouverneur lui demanda pourquoi les Agniers étaient ve-

nus faire des hostilités contre les Français? Il répondit que les Mahingans ayant levé un parti de guerre de quatrevingt dix hommes, avaient engagé quelques Agniers et quelques Onne-youths à les accompagner; qu'on avait couru après les Agniers pour les rappeler; mais qu'on s'y était apparemment pris trop-tard.

M. de Callières ne pouvant rien tirer de plus de ces députés, les envoya au comte de Frontenac; mais ce général refusa de leur donner audience, par la raison qu'ils avaient à leur tête un homme dont l'insolence l'avait choqué. Il reçut néanmoins assez bien ceux de sa suite, mais il ne voulut traiter avec eux que par l'entremise d'Oureouharé, qui parut même toujours agir en son propre nom. Dès que les rivières furent navigables, le gouverneur leur fit dire qu'ils pouvaient s'en retourner, et Oureouharé leur remit huit colliers, qu'il leur expliqua de manière à leur faire entendre que le comte de Frontenac n'y entrait pour rien. Ils portaient en substance, qu'il priait les Cantons d'essuyer leurs larmes et d'oublier le passé; qu'il était charmé de la résolution que ses frères avaient prise d'épargner les Français qui tomberaient entre leurs mains, et qu'Ononthio lui avait promis d'en user de même, de son côté, jusqu'à ce qu'il eût reçu la réponse des cinq Cantons aux propositions qu'il leur avait faites; que, pour ce qui le regardait lui-même en particulier, il les remerciait de l'empressement qu'ils avaient témoigné d'abord de le revoir; mais qu'il ne voulait s'en retourner que quand on serait venu le chercher de la manière qu'il avait marquée; qu'il les priait de lui faire au plutôt cet honneur, afin qu'ils fussent témoins de la bonne volonté d'Ononthio pour toute la nation, et des bons traitemens que lui-même et ses neveux en recevaient tous les jours; qu'au reste, ils pouvaient s'en retourner en toute sûreté; et qu'il se tenait pour assuré de n'être pas désavoué de la parole qu'il leur donnait, qu'on n'abuserait point de leur confiance.

M. de Frontenac fit partir le chevalier d'EAU, capitaine réformé, avec les députés iroquois. Il avait jugé à propos d'envoyer cet officier à Onnontagué, pour tâcher de gagner ce canton, en lui témoignant une confiance particulière, et pour être mieux instruit de ce qui s'y passait. Il savait d'ailleurs qu'il pouvait compter sur Garakonhié et sur Téganissorens, amis déclarés des Français; mais les négociations entre les Outaouais et les Iroquois, dont Gagniegaton avait parlé au gouverneur de Montréal, lui paraissaient un contre-temps fâcheux dans le circonstances où se trouvait la colonie; d'autant plus que c'étaient ces circonstances mêmes qui avaient amené ces négociations, et qu'elles pouvaient être d'un dangereux exemple pour les autres alliés des Français. Le peu de fruit que M. de La Jonquière avait retiré de son expédition contre les Tsonnonthouans; l'abandon

du fort de Niagara ; les irruptions fréquentes des Iroquois dans la colonie ; les démarches peu honorables qu'on avait faites pour obtenir la paix de cette nation ; les hauteurs qu'on en souffrait, depuis longtemps, et l'inaction où l'on demeurait, malgré ses nouvelles hostilités, avaient enfin fait faire aux Outaouais des démarches directes pour se reconcilier avec un peuple dont ils avaient peu à espérer, ils est vrai, mais beaucoup à craindre.— Ils avaient renvoyé aux Tsonnonthouans tous les prisonniers qu'ils avaient faits sur eux, et ils étaient convenus d'un rendez-vous pour le mois de Juin suivant.

M. de Frontenac, qui avait été informé des démarches des Outaouais, plusieurs mois avant l'arrivée de Gagniegaton à Montréal, par une lettre du P. Carheil, prépara un grand convoi pour Michillimakinac, sous la conduite du sieur de LA PORTE LOUVIGNY, capitaine réformé, qui devait remplacer M. de Ladurantaye en qualité de commandant. Il était accompagné de Nicholas Perrot, chargé des présens du gouverneur pour les sauvages septentrionaux ; de cent quarante-trois Français, dont plusieurs avaient des pelleteries dans les magasins de Michillimakinac, et de quelques sauvages domiciliés. Un détachement de trente hommes, commandé par M.M. d'HOSTA, capitaine, et de LA GÉMERAYE, lieutenant, eut ordre d'escorter ce convoi l'espace de trente lieues.

Ils partirent de Montréal le 22 Mai. Arrivés au lieu nommé *Les Chats*, sur la grande Rivière, ils découvrirent deux canots iroquois : MM. d'Hosta et de Louvigny jugeant qu'ils n'étaient pas seuls, envoyèrent trente hommes par eau et soixante par terre, pour envelopper l'ennemi de toutes parts. Les premiers tombèrent dans une embuscade, et essuyèrent d'abord un feu meurtrier, les Iroquois, qu'ils ne voyaient point, les choisissant et tirant sur eux à coups sûrs : aussi ne resta-t-il, après la première décharge, dans le canot de La Géméraye, qui avait voulu aborder le premier, que deux hommes qui ne fussent pas blessés.

M. de Louvigny se désespérait de voir ainsi massacrer ses gens, sans pouvoir les secourir ; car Perrot, à qui il avait ordre d'obéir pendant la route, ne voulait point lui permettre d'avancer, de peur de risquer les présens dont il était porteur, et avec eux le succès de la négociation dont il était chargé. A la fin pourtant, il se laissa gagner aux instances de cet officier de M. d'Hosta. Aussitôt l'un et l'autre se mirent à la tête d'une soixantaine d'hommes, et coururent sur l'ennemi : la charge fut si brusque et faite si à propos, qu'il y eut une trentaine d'Iroquois de tués, plusieurs de blessés, et quelques uns de pris, et que le reste eut bien de la peine à se rembarquer pour se sauver. Un des prisonniers fut envoyé au comte de Frontenac, qui le remit à Oureonharé ; un autre fut mené à Michillimakinac, et livré aux Outaouais, qui, pour faire voir au nouveau commandant qu'ils

ne songraient plus à s'accommoder avec les Iroquois, le brûlèrent. Leurs députés se disposaient à partir pour mettre la dernière main à un traité irrévocable avec la nation iroquoise : mais lorsqu'ils virent arriver les Français victorieux de tous leurs ennemis, car on ne manqua pas de leur parler d'abord des expéditions dans la Nouvelle York et la Nouvelle Angleterre, chargés de marchandises, et en assez grand nombre pour les rassurer eux-mêmes contre tout ce que pourraient entreprendre les Iroquois, et qu'ils eurent reçu les présens dont Perrot était porteur, et qu'il sut admirablement bien leur faire valoir, ils n'hésitèrent pas un moment sur le parti qu'ils avaient à prendre, et ne songèrent plus à la paix avec les Cantons.

Ce changement avait lieu fort à propos pour l'avantage de la colonie ; car toute espérance de paix avec les Iroquois s'était évanouie. Ces barbares, loin d'écouter les conseils d'Ourcouharé, avaient arrêté le chevalier d'Eau et tous les Français de sa suite. Ils avaient été plus loin ; ils avaient brûlé deux de ses gens, et l'avaient envoyé lui-même à Manhatta, pour convaincre les Anglais qu'ils étaient bien éloignés de vouloir se reconcilier avec les Français. Dès que le gouverneur général fut instruit de ces faits, il prit ses précautions pour n'être point surpris : afin de mettre en sûreté les quartiers les plus exposés aux ravages des Iroquois, il fit deux détachemens de ses meilleures troupes. Le premier, destiné à protéger la côte du sud, depuis l'île de Montréal jusqu'à la rivière de Sorel, fut mis sous les ordres du chevalier de CLERMONT, capitaine réformé : le second, qui devait mettre le reste du pays en sûreté jusqu'à la capitale, eut pour commandant le chevalier de LAMOTTE, autre capitaine réformé.

En arrivant au confluent de la Rivière de Sorel et du St. Laurent, le chevalier de Clermont apprit que des enfans, qui y gardaient des troupeaux, avaient été enlevés par des Iroquois. Il se mit aussitôt à la poursuite des barbares, les atteignit, et délivra les enfans qu'ils emmenaient, à l'exception d'un seul, qu'ils avaient tué, parce qu'il ne pouvait pas le suivre.

Dans le même temps, un autre parti d'Iroquois étant descendu dans l'île de Montréal, par la rivière des Prairies, fut découvert par un habitant, qui alla en donner avis au sieur COLOMBET, lieutenant réformé. Cet officier rassembla aussitôt vingt-cinq hommes, et courut chercher l'ennemi, qui fit la moitié du chemin pour le rencontrer. Les Iroquois, qui étaient fort supérieurs en nombre, chargèrent les Français avec résolution : M. Colombet resta sur le place, avec quelques uns de ses gens ; mais les barbares perdirent vingt-cinq des leurs.

Quelques jours auparavant, une autre troupe de ces Sauvages avait enlevé une quinzaine de personnes, femmes et enfans, près de la rivière de Bécancour : on les poursuivit ; mais tout ce qu'on y

gagna fut que ces barbares, pour fuir plus aisément, massacrèrent leurs prisonniers.

Le 18 Août, dans le fort des alarmes causées par ces différentes irruptions, le sieur de LA CHASSAIGNE, commandait au fort de La Chine, fut averti qu'il paraissait une flotte de canots sauvages sur le lac St. Louis. Il envoya aussitôt une expès à Montréal, avec cette nouvelle : on y ~~est~~ d'abord généralement, que c'étaient des Iroquois, et M. de Frontenac, qui y était monté depuis trois semaines, donnait déjà ses ordres pour avertir les habitants de la campagne de se retirer dans les forts, lorsque le sieur TILLY DELISLE vint l'assurer que c'était un grand convoi venant de Michillimakinac. Ce convoi était composé de cent-dix canots, portant pour cent mille écus de pelleteries, et conduits par plus de trois cents sauvages des tribus septentrionales. La joie que l'on ressentit fut proportionnée à la terreur que l'on avait éprouvée. En arrivant dans le port de Montréal, la petite flotte fut reçue aux acclamations de toute la ville. Le 22, le gouverneur général donna publiquement audience à tous les chefs : ils parlèrent bien, et parurent être dans les dispositions les plus favorables par rapport à la situation présente des affaires. Le lendemain, la traite commença ; mais elle fut bientôt interrompue par un Iroquois du Sault St. Louis nommé LA PLAQUE par les Français, et neveu du grand Agnier. Il avait été envoyé à la découverte du côté d'Orange, et comme il revenait pour rendre compte de ce qu'il avait vu, il s'arrêta à un demi-quart de lieue de l'endroit où les Outaouais et les autres sauvages étaient campés et faisaient la traite ; et se mit à faire plusieurs cris de mort : les sauvages, qui crurent l'ennemi proche, prirent d'abord les armes ; mais comme au bout de quelque temps, ils ne virent rien, ils se rassurèrent, et recommencèrent leur traite.

Cependant La Plaque entra dans la ville, et alla dire à M. de Frontenac qu'il avait aperçu, sur les bords du lac du St. Sacrement, une armée entière occupée à faire des canots. Le général ne douta pas de la vérité de ce rapport, et crut ne devoir rien négliger pour mettre le gouvernement de Montréal en état de défense. Il songea d'abord aux moyens de retenir auprès de lui les sauvages alliés : il leur fit beaucoup de caresses, les régala avec profusion, puis, les ayant assemblés, il leur dit qu'il était charmé de la disposition où ils les voyait de ne faire ni paix ni trêve avec les Iroquois ; qu'ils ne pouvaient plus douter qu'il ne fût lui-même résolu de les poursuivre sans relâche, jusqu'à ce qu'il les eût réduits à lui demander humblement la paix, et qu'ils pouvaient être assurés qu'il ne la leur accorderait qu'à des conditions également avantageuses aux Français et à leurs alliés, puisque les uns n'étaient pas moins ses enfans que les autres. Il ajouta qu'il les croyait trop braves et trop attachés à sa per-

sonne, pour l'abandonner, à la vieille de le voir attaqué par une armée de leurs ennemis communs : et qu'il ne s'agissait plus que de délibérer si on irait au-devant de cette armée, ou si on l'attendrait de pied ferme. Et sans leur donner le temps de répondre, il fit la cérémonie de leur mettre en mains la hache, en disant qu'il était persuadé qu'ils s'en serviraient bien. Il ne crut pas même qu'il fût contre sa dignité de commencer à chanter, le casse-tête à la main, sa chanson de guerre ; voulant leur montrer par là que son intention était de combattre à leur tête. Les sauvages furent enchantés de ces manières du comte de Frontenac et lui répondirent par des acclamations qui l'assuraient de leur consentement.

Le 29, le chevalier de Clermont, qui avait eu ordre de remonter la rivière de Sorel, pour observer les ennemis, vint apporter la nouvelle qu'il en avait vu un grand nombre sur le lac Champlain, et qu'il en avait même été poursuivi jusqu'à Chambly. Les signaux furent aussitôt donnés pour assembler les troupes et les milices. Le 31, M. de Frontenac passa, de grand matin, à la Prairie de la Magdeleine, où il avait assigné le rendez-vous général, et les sauvages, qu'il y avait invités, s'y rendirent tous, le soir. Le lendemain, le général fit la revue de son armée, qui se trouva composée de douze cents hommes. Dans l'après-midi, il y eut des conférences entre les chefs des diverses tribus, où les Outaouais rendirent raison de leur conduite, à la satisfaction, au moins apparente, du gouverneur, et des sauvages domiciliés, qui avaient provoqué ces explications.

Le jour suivant, les découvreurs revinrent et assurèrent qu'ils n'avaient rien vu ; sur quoi l'armée fut licenciée jusqu'à nouvel ordre. Deux jours après, un parti d'Iroquois tomba sur un quartier nommé *La Souche*, éloigné seulement d'un quart de lieue de celui où l'armée avait campé, et y tua ou enleva quelques soldats, et quelques habitans occupés à couper des bleds. Ce parti, qui n'était qu'un détachement de l'armée qui avait été découverte par La Plaque, ne s'en serait pas probablement tenu là, si un secours considérable, venu de Montréal, ne l'eût obligé à regagner les bois.

Le jour même de cette aventure, c'est à dire le 4 Septembre, le comte de Frontenac congédia ses alliés, après leur avoir renouvelé les recommandations et les promesses qu'il leur avait déjà faites, au sujet des Iroquois. Il accompagna son discours de nouveaux présens, et les sauvages partirent très contents de lui et de tous les Français.

Peu de jours après leur départ, les Iroquois reparurent en plusieurs endroits, et surprirent encore les Français, qu'ils croyaient bien loin. Le sieur DESMARAIS, capitaine réformé, qui commandait dans le fort de *Chateauguay*, étant allé dans la campagne, avec son valet et un soldat, tomba dans une ambus-

cade que lui avaient dressée trois de ces sauvages, qui choisissant chacun leur homme, les tuèrent tous trois. A peu près dans le même temps, le chevalier de Lamotte, et le sieur MURAT, lieutenant, furent attaqués par un parti plus nombreux que celui qu'ils commandaient; ils le repoussèrent néanmoins, mais les sauvages étant revenus à la charge, dans le temps que ces officiers les croyaient en fuite, le premier fut tué sur la place, et le second enlevé, et probablement massacré ensuite, car on ne put jamais apprendre ce qu'il était devenu.

(A Continuer.)

PETITE BIOGRAPHIE DES DEPUTES DE FRANCE.

CINQUIEME EXTRAIT.

MARCHANT-COLLIN.—Si l'almanach royal négligeait d'apprendre à la France qu'elle possède un député de ce nom, tout le monde l'ignorerait.

MARTIGNAC (de). C'est le commandant de la grosse artillerie ministérielle. Dans les batailles législatives, c'est toujours lui qui commence l'attaque; calme et impassible, il dispute le terrain pied à pied, et longtemps après la victoire, il tonne encore sur l'ennemi. Ses campagnes ont été brillantes, et les récompenses proportionnées aux services : M. de Martignac est maintenant ministre d'état, directeur général de l'enregistrement, commandant de la légion d'honneur, &c., &c.

MARTIN DE VILLERS. C'est un orateur dont le *Moniteur* recueille exactement les discours; ce qui ne les empêche pas d'être complètement ignorés.

MECHIN (le Baron). Il n'avait pas vingt ans lorsque la révolution éclata, et il embrassa avec ardeur les nouvelles doctrines. Les divers gouvernemens qui se succédèrent le chargèrent de plusieurs missions, dont il s'acquitta avec honneur. Sous l'empire, il fut successivement préfet de plusieurs départemens. Destitué, lors de la restauration, il n'a cessé de défendre les libertés publiques.

MERLIN DE BEAUGRENIER. La bonhomie semble être héréditaire dans la famille de M. Merlin : mais ce député possède de cette qualité à un degré si élevé, que quelques mauvaises langues ont osé lui donner une autre qualification. Bien que ce personnage vote pour les ministres, nous ne sommes pas tout-à-fait de l'avis des mauvaises langues.

MESTADIER. Inaccessible aux séductions ministérielles,

cet honorable député n'obéit qu'à sa conscience; il a souvent combattu les projets du ministère, et quelquefois avec avantage.

MAYNARD (le Chevalier de). Respectable magistrat, qui a traversé avec honneur les temps orageux de la révolution; il siégeait à la convention, lors de la condamnation de Louis XVI; il vota pour l'appel au peuple, et comme son discours excitait les murmures de l'assemblée, il s'écria : "Taisez vous ! . . . ce ne sont pas vos cris que j'écoute, mais la voix de ma conscience." Un tel homme ne peut être soupçonné de dépendance.

MIEULLE (de). C'est un petit homme qui a fait son petit chemin, et qui, grâce à son petit savoir faire, possède une petite fortune de deux millions. Il fait quelquefois de petits discours, et propose de petits amendemens; ce qui ne l'empêche pas d'être le petit serviteur des ministres.

MONTMARIE (le Comte de). Ce général trouvant les *droitiers* trop gauches, et les *gauchers* trop faibles, a cherché le terme moyen, et s'est placé au centre.

MONTMORENCY-TANCARVILLE (Anne-Louis-Christian, Prince de). Ce député, très célèbre par ses ayeux, ne l'est guère par ses actions. Son fils s'est distingué dans la dernière guerre d'Espagne. Il a mérité le titre du grand d'Espagne; c'est son père qui le porte.

MOSTUEJOULS (le Comte de). Il n'a encore rien dit; on assure que son premier discours sera un chef-d'œuvre.

MOUSNIER-BUISSON. On ne sait pas encore au juste si ce député est ministériel ou indépendant. Il paraît cependant qu'il est l'un et l'autre; c'est à dire qu'il vote avec les ministres pour garder sa place de procureur général, et contre les ministres pour remplir son mandat.

"Il est avec le ciel des accommodemens."

NICOD DE RONCHAUD. C'est un conseiller de préfecture qui voudrait devenir préfet. Passons.

NICOLAI (le Marquis de). Préfet du département qui l'a envoyé à la chambre, c'est un lion avec ses administrés et un agneau avec les ministres. A la tribune, ce n'est pas un aigle.

OLLIVIER. Lors de la nomination de ce député, il courut une pièce de vers qui finissait ainsi :

Et plantons l'olivier au milieu de la France.

Planté, non pas précisément au milieu de la France, mais au milieu de la chambre, M. Ollivier n'a pas tardé à planter là le ministère.

PARDESSUS (Jean Marie). Voici une mauvaise plaisanterie, qui n'a même pas le mérite d'être neuve, mais qui peint merveilleusement ce député : on a dit de lui :

Par-dessus, par-dessous, par-devant, par-derrière, . . . de quel côté qu'on le tourne, on le trouve toujours ministériel.

PAVY. Lourd, long, lent, laid, ce député est en outre le plus ennuyeux des orateurs, et le plus pauvre logicien de la chambre.

(A Continuer.)

INDUSTRIE.

NOTE sur la manière de faire des chapeaux de paille semblables à ceux de Livourne; par un membre du Comité de la Société d'Agriculture de Québec.

Ces chapeaux de Livourne (*Leghorn*) qui sont si beaux, si forts, si durables, qui se vendent de dix piastres à cent piastres, et que tant de dames portent sur leurs têtes, ne diffèrent de nos chapeaux de paille que dans la qualité de la paille, (ce qui dépend de la manière de la cultiver et préparer) et dans la manière de la tresser et coudre. Ils sont de *paille de bled*, comme les nôtres, et chacun peut en avoir tant qu'il en voudra. Le bled qui fournit la paille *la plus blanche*, et la plus difficile à casser, est le meilleur.

Mais la paille dont nous nous servons est coupée lorsque le bled est *mur*. Celle des chapeaux de Livourne est coupée quand le bled est *vert*, c'est-à-dire, lorsque le bled est en fleur, lorsque la tige qui porte l'épi est suffisamment dure pour que le bout d'en bas, qui s'arrache avec l'épi, soit ferme de manière à ne pas s'écraser plus facilement que le haut. Les Italiens ont eu l'esprit de se servir de leur paille lorsqu'elle est jeune, souple et forte; nous nous en servons lorsqu'elle est roide et cassante par l'âge.

Culture.—Pour avoir la paille plus fine, on sème le bled *fort*, peut-être dix fois plus fort que d'ordinaire, sur une terre forte, pas trop engruissée. On pourrait même se servir de la paille du bled tel que semé ordinairement, en prenant les endroits où il se trouverait semé le plus fort, et où la paille serait la plus fine et la plus nette.

Coupe.—On la coupe à la faucille comme le bled, mais lorsqu'elle est en fleur, comme il est dit plus haut. On secoue les poignées, en les tenant à la main, contre les épis, pour en faire sortir l'herbe, etc., et on les attache ensuite par *petues poignées*.

Ebouillanter la paille.—On met dans une grande cuve ou au-

tre vaisseau net, autant de poignées de la paille verte et attachée comme il est dit ci-dessus, que la cuve peut tenir ; on verse dessus, à les couvrir entièrement, de l'eau *bauillante*, bien nette, et on en retire les poignées attachées, dans une dizaine de minutes, pour les porter aussitôt à l'endroit où on veut les faire blanchir. A chaque cuvée, il faut se servir d'eau nette : et il faut ébouillanter la paille en entier, comme elle a été coupée.

Faire blanchir la paille.—On étend les poignées sur l'herbe rase, une prairie ou verger fauché, par exemple. On l'étend bien claire, et elle peut y rester sept à huit jours, en la revirant chaque jour, jusqu'à ce qu'elle soit d'une belle couleur. On la ramasse par un tems sec; on l'attache par poignées ou petites gerbes, pour être serrée dans un endroit bien sec et propre, pour s'en servir au besoin.

Trier la paille.—On la trie à loisir comme on trie la paille ordinaire pour les chapeaux. Il n'y a que la partie entre l'épi et le joint le plus proche, qui serve. On l'assortit ensuite, pour être tressée lorsqu'on en a le tems.

Tresser et coudre.—La tresse des chapeaux de Livourne ne diffère pas beaucoup de celle de nos chapeaux de paille. La couture est différente, en ce que les tresses des nôtres dépassent *l'une sur l'autre*, tandis que celles de Livourne sont comme si elles étaient collées *l'une contre l'autre*. On dirait qu'elles sont toutes d'un morceau. Elles sont cependant cousues avec un fil qui prend un brin des deux tresses qui se joignent. Un morceau de vieux chapeaux de Livourne, servira de modèle tant pour la tresse que pour la couture ; et il n'est pas à croire que nos femmes et filles qui font de beaux chapeaux de paille, ne soient pas en état de faire ce qui se fait par toutes les femmes, filles et enfans en Italie ; ce qui a fourni tant de millions de piastres à ce pays-là par an.

On disait en Angleterre et dans les Etats-Unis (quoiqu'il s'y fît de beaux chapeaux de paille ordinaire, mais qui n'avaient ni la beauté ni la durée de ceux d'Italie) que les femmes et filles de ces pays ne pourraient jamais en faire d'aussi beaux que celles d'Italie. Elles y ont réussi cependant ; et elles en font même de *soin* coupé vert, ébouillanté, blanchi, trié, tressé et cousu comme ci-dessus, plus fins et plus beaux que tous ceux qui viennent d'Italie.

Si nos femmes et filles pouvaient faire des chapeaux de paille pour remplacer ceux qui nous viennent des pays étrangers, elles gagneraient des sommes immenses d'argent qui sortent du pays, et cela sans fatigue, et dans un tems où elles ne peuvent guère faire d'autre ouvrage. Tout le monde ne les en aimerait que plus ; elles seraient plus riches et non moins belles et vertueuses.

Les Italiennes envoient la paille toute prête à tresser, et aussi toute tressée, en Angleterre, où elle se vend bien cher. Pourquoi nos femmes et filles de la campagne n'en enverraient-elles pas dans les villes, et pourquoi celles des villes ne s'amuseraient-elles pas quelquefois à se faire de beaux chapeaux à la mode, qui nous coûtent quelquefois si cher ?

MOIS DE JANVIER.

Les Romains regardaient Junon comme la divinité tutélaire de ce mois, quoiqu'il fût consacré à Janus. Le 2e et le 6e jour étaient au nombre des jours malheureux, et le 7e on célébrait la venue d'Isis à Rome. On personnifiait ce mois par un consul qui jette sur le foyer d'un autel des grains d'encens en l'honneur de Janus et des Lares ; un coq près de l'autel annonce que le sacrifice s'est fait le matin du premier jour. On l'a représenté aussi sous la figure de Janus, avec deux visages, dont l'un, âgé, désigne l'année écoulée, et l'autre, jeune, l'année commençante. GRAVELOT lui donne une robe blanche, qui désigne la neige, une fourrure, des ailes, comme à toutes les divinités du temps, et le signe du Verseau entourré de glaçons ; un enfant se chauffe à un vase rempli de charbons allumés, et dans le fond du tableau se voit un loup, par ce que c'est alors que cet animal est le plus redoutable. On le désigne encore, ainsi que les autres mois, par les travaux rustiques qui lui appartiennent. CL. AUDRAN a peint pour exprimer ce mois, Junon assise sur des nuées, sous le pavillon d'un temple ; le paon à côté d'elle, et un cornet rempli de pierreries et de pièces de monnaie. Ce Temple est surmonté des vents et d'un paon qui fait la roue, au-dessus duquel est placé le Verseau ; plus bas sont différents sceptres sortant de deux autres cornets, accompagnés des instrumens à vent, attributs de cette déesse. Les ornemens de cette pièce sont des festons légers de plumes ; et au bas l'on voit deux oies, particulièrement consacrées à Junon.

LE SICILIEN EN CANADA.

Un soldat que de la Sicile
En Canada la guerre a transporté,
Criaient hier, pour distiller sa bile :
Ah ! quel pays ! quand reviendra l'été ?
Où sont nos joyeuses vendanges ?
Où sont nos fertiles moissons ?

Où sont nos figues, nos oranges,
 Nos grenades et nos citrons ?
 Dans ce climat rien ne nous vivifie ;
 J'y vois languir les bons humains :
 Ah ! si je n'y perds pas vie,
 J'y perdrai, contre mon envie,
 Les oreilles, le nez, et les pieds et les mains.
 Après la pluie, après la boue,
 On voit blanchir tous les chemins :
 Viennent bientôt les carosses sans roue,
 Et certains fers qu'on surnomme patins.
 On marche alors sur l'onde ; ô merveille ! ô prestige !
 On la traverse sans danger ;
 Mais, moi qui tremble à l'aspect du prodige !
 J'y marche à petits pas, du pied le plus léger ;
 Et pouf ! je glisse, et je fais la culbute :
 Loin de m'aider et d'être mon soutien,
 Chacun se moque de ma chute :
 Ah ! quel pays pour un Sicilien !
 Quel sol affreux et quels tristes rivages !
 Des bois, partout des bois épais ;
 Des animaux et des hommes sauvages ;
 Quelques gros Allemands et de longs Écossais :
 Et quel langage ! Au mot le plus honnête,
 On répond par *g...n* suivi d'un dur *you* ;
 Si je m'en fâche, on me taxe de bête,
 Et si j'en ris, on me traite de fou.
 Avant de voir ces provinces stériles,
 J'ai vu Mont-réal et Québec :
 Mais, ô douleur ! ô désirs utiles !
 De tels morceaux ne sont pas pour mon bec.
 Là, quand on jure, on se damne soi-même,
 Et sans damner, ou sans maudire autrui
 Sans ajouter l'insolence au blasphème,
 Des étrangers on est au moins l'appui.
 Me voilà donc à tous les maux en proie :
 Oui, mon pays seul est charmant :
 Quand on le sent trembler, c'est qu'il tremble de joie,
 C'est qu'il est fertile et riant.
 Voyez ici ces femmes et ces filles,
 Qui dans leurs jolis bras portent des loups vivants ;
 Malgré leurs figures gentilles,
 Sur leurs têtes je vois des renards menaçants.
 Hélas ! on m'habille comme elles ;
 Et pour me mettre à leur façon,
 Je suis, grâce aux modes nouvelles,

Chat par la tête, et par les mains ourson.
 Et peut-on voir des manières plus sottes !
 On met ici le feu dans des coffres de fer,
 Sur lesquels j'ai brûlé mes gants et mes culottes.
 Enfin voilà ce qu'on appelle hiver.
 Oui dans sa sagesse profonde,
 Ma bonne mère avait raison
 De dire que bientôt j'irais dans l'autre monde,
 Pour n'avoir pas suivi sa prudente leçon.

P. H. C.

ECOLES.

Chez les anciens, comme chez nous, le mot *Ecole* a toujours servi à désigner un endroit où l'on enseigne. Toutes les villes de la Grèce, sans en excepter Lacédémone, avaient leurs écoles. Ce qu'on enseignait dans chacune d'elles répondait à l'âge de ceux qui y étaient admis. Jugeons de toutes les autres par celles d'Athènes.

On conduisait les enfans, dès l'âge le plus tendre, à de petites écoles, où ils apprenaient à lire et à écrire : on ne peut en douter après le reproche que DEMOSTHENE fait à ESCHINE, son rival en éloquence, d'avoir, dans son enfance, balayé la classe, lavé les bancs, broyé l'encre, et d'avoir été le valet et non le compagnon des autres enfans.

De ces premières écoles on passait dans celles où l'on enseignait la grammaire, la poésie et la musique. *Homère* y était particulièrement lu avec une sorte de vénération. *ALCIBIADE* encore jeune, étant entré dans une école où il ne trouva point les ouvrages de ce poëte immortel, donna un soufflet au maître, le traitant d'ignorant, qui déshonorait sa profession.

Venaient enfin les écoles de rhétorique et celles de philosophie. *ARISTOTE*, *ISOCRATE*, *SOCRATE*, *PLATON*, *THEOPHRASTE*, furent la gloire de ces écoles. Ce bientait de l'éducation s'étendait jusque sur les jeunes filles, même sur celles de la populace. Athènes était une ville où tout le monde parlait bien, et où la dernière classe du peuple prétendait, comme toutes les autres, à la pureté du langage. *CICERON* raconte que *Théophraste*, disputant avec une marchande d'herbes sur le prix de quelque chose qu'il voulait acheter, la marchande lui répondit : *Non, monsieur l'étranger, vous ne l'aurez pas à moins.* *Théophraste*, qui effectivement n'était pas né à Athènes, se piquait cependant de parler le langage attique en perfection.

Les écoles pour les filles sont les premières dont il soit possible de constater l'établissement à Rome. Elles existaient dès l'an 304 de sa fondation. Des grammairiens grecs y vinrent former des écoles de grammaire, vers l'an 550. De la langue grecque on y passa à l'étude de la langue latine; on y lisait, du temps de Cicéron, les poètes nationaux, tels qu'*Ennius*, *Accius*, *Pacuvius*, *Livius Andronicus*, *Térence*, &c. Ce furent encore des rhéteurs grecs qui fondèrent, à Rome des écoles de rhétorique, vers l'an 600. D'abord tous les exercices s'y faisaient en grec; ce ne fut que vers le temps de Cicéron que l'on commença d'y enseigner la langue latine. La philosophie fut encore apportée dans cette ville célèbre par des philosophes grecs. Ces nouveaux maîtres y furent longtemps troublés par les magistrats, qui craignaient que la jeunesse romaine ne tournât du côté de la philosophie et de l'éloquence toute son émulation et son ambition; ils eurent surtout pour ennemi le sévère CATON, qui voulait que les Romains préférassent la gloire de bien faire à celle de bien parler.

CHARLEMAGNE fut le premier roi français qui établit des écoles publiques en France; on y enseignait aux enfans la grammaire, l'arithmétique et le chant d'église. On y donnait aussi des leçons de théologie aux ecclésiastiques. Depuis le XII^e siècle, ces écoles ont fait place aux universités.—*Petit Dictionnaire des Inventions*, &c.)

RECHERCHES

SUR LES CAUSES QUI ONT RETARDE' L'EDUCATION EN CANADA.

En entamant ce sujet, il n'est pas nécessaire de faire remarquer combien il est important. Il est également inutile d'employer des raisonnemens pour prouver que l'éducation est beaucoup en arrière de ce qu'elle devrait être naturellement dans ce pays. On y voit des paroisses où il n'y a pas d'écoles; on dit que dans quelques autres il y a des maîtres sans écoliers; et il est certain qu'il y a des maisons d'école sans instituteurs ni écoliers.

Néanmoins, en disant que l'éducation n'est pas aussi avancée ici qu'elle devrait l'être naturellement, nous désirons qu'on ne se méprenne pas sur ce que nous voulons dire; l'éducation a fait moins de progrès dans ce pays qu'en Allemagne, en Ecosse, en Dannemarc, en Suède, et autres pays, où il y a, depuis près de deux siècles, des écoles de paroisse régies par des réglemens qui ont pris une forme fixe et stable.

Mais, d'un autre côté, l'éducation a fait à peu près autant de progrès ici qu'en Angleterre, en Irlande, en France, et en plusieurs autres pays, où les institutions propres à l'avancer sont de date récente, ou ont été négligées après leur première introduction ; et elle en a fait plus qu'en Espagne, en Italie, et dans les autres pays, où il n'a pas été formé d'institutions semblables.

Il faut remarquer en outre que les Canadiens proprement dits sont des hommes ingénieux et intelligents, passablement instruits de leurs devoirs religieux, d'après le culte qu'ils professent, et aussi au fait de la nature de leurs occupations et des lois sous lesquelles ils ont à vivre, qu'on peut raisonnablement s'y attendre, vu leur peu de moyens d'éducation. Mais ils ne possèdent pas à beaucoup près les connaissances qu'on a droit d'attendre, et qui semblent nécessaires sous une constitution libre et un gouvernement représentatif, et dans un pays où toutes les commodités de la vie sont passablement abondantes.

Tel étant le véritable état de la question, tâchons de découvrir pourquoi l'instruction n'a pas fait plus de progrès parmi eux dans ce siècle éclairé.

On a attribué à diverses causes l'état peu avancé où paraît être l'éducation dans ce pays. Si notre exposé paraît différent de ceux de quelques autres écrivains, qui ont fait des recherches sur le sujet, nous espérons que ceux qui paraissent ne pas penser comme nous, voudront bien peser franchement ce que nous allons avancer, et donner à nos raisonnemens l'attention que mérite un sujet d'une aussi grande importance, et où il convient à chacun de penser sans préjugé, et de parler avec modération.

Les principales causes de l'état peu avancé où se trouve l'éducation dans ce pays sont au nombre de deux ; la privation des moyens d'instruction qui existaient autrefois, et certaines méfiances ou jalousies, qui s'opposent présentement à l'introduction de nouvelles institutions pour l'avancement du même objet. — L'extinction de l'ordre des jésuites a privé le Canada de ses premières et principales sources d'instruction ; et la mésintelligence qui règne entre les adhérens et fauteurs des différentes croyances religieuses, oppose présentement des obstacles presque insurmontables à l'établissement d'écoles élémentaires.

A ces deux causes principales, on en peut ajouter une troisième, qui est le manque de goût pour l'éducation parmi toutes les classes du peuple.

L'extinction de l'ordre des jésuites a tari la source permanente et abondante d'éducation que le pays possédait autrefois. Quelles qu'aient pu être les erreurs de ces hommes ; quelles qu'aient pu être les fautes (si fautes il y a) qui leur ont fait perdre leur existence comme société séparée, il est certain qu'ils s'appliquaient aux grands objets de la culture et de la dissémination des cou-

saissances, avec un zèle dont il y a peu d'exemples dans les temps anciens et modernes. Quelles qu'aient pu être leurs vues ultérieures, les arrière-pensées, pour lesquelles leurs supérieurs ont jugé à-propos d'abolir leur association, et à cause desquelles leur nom même est en quelque sorte proscrit, à l'heure qu'il est; dans ce pays, comme dans tout autre, ils ont travaillé à l'instruction de la jeunesse, avec l'ardent la plus louable et le succès le plus flatteur. Par l'extinction de leur ordre, le Canada a été privé de leur zèle, de leurs talents, et des connaissances dont ils étaient les propagateurs.

On pourra peut-être objecter ici, que comme l'éducation que donnaient les jésuites était d'un ordre supérieur, et propre à préparer les jeunes gens pour les professions savantes, le terme qui y a été mis, n'a pas été pour la masse des habitans du pays un aussi grand dommage qu'on le donne à étendre ici. A cela nous répondons, que quand même l'éducation donnée par les jésuites eût été de nature à ne pas convenir au plus grand nombre des Canadiens, elle aurait toujours été la source d'où seraient sortis successivement et constamment des maîtres capables d'instruire la masse du peuple: et il paraît certain que ces hommes savants et industrieux condescendaient à diriger l'éducation même dans ses premiers commencemens; et que les connaissances qu'on acquerrait dans leurs écoles étaient éminemment pratiques. En même temps qu'ils préparaient les jeunes gens pour les professions savantes, ils induisaient leurs élèves à donner de préférence leur attention aux arts utiles, et leur donnaient les principes nécessaires à cette fin. Ils leur faisaient même apprendre l'usage des armes. Ils paraissent avoir évité l'arreur trop commune sur ce continent de surcharger les professions savantes.

Il faut observer de plus que, depuis cet événement, la population du pays a prodigieusement augmenté, étant maintenant décuple de ce qu'elle était alors. Si donc les moyens d'instruction publique qui restèrent après la suppression des jésuites, en 1764, étaient alors insuffisants, il devrait l'être présentement, à moins de s'être multipliés, dix fois plus qu'ils ne l'étaient alors. Nous verrons ci-dessous qu'ils se sont multipliés, mais non d'une manière proportionnée à l'augmentation de la population.

Il est peut-être naturel de demander ici pourquoi les biens des jésuites ne sont pas appropriés aux mêmes fins, au soutien et à l'avancement de l'éducation, sous quelque nouvelle forme? Lors de la suppression de la société des jésuites en France, on prit aussitôt les moyens de consacrer une partie, sinon la totalité de leurs revenus, à continuer l'enseignement sous de nouveaux instituteurs. On aurait pu s'attendre plus naturellement à voir la même chose se faire sous un gouvernement libre et éclairé comme celui de la Grande-Bretagne; et il est naturel et raisonnable d'examiner pourquoi il n'en a pas été ainsi.

L'omission a eu lieu en conséquence d'une variété et d'une combinaison de causes qui se trouvent détaillées au long dans le "Rapport d'un comité spécial de la Chambre d'Assemblée nommé pour s'enquérir de l'état de l'éducation en cette Province," et dans l'"Appendice" de ce Rapport. Il suffira donc de faire ici quelques observations générales; ceux qui voudront avoir de plus amples renseignemens sur le sujet, pourront recourir à ce document important. Il est de la justice d'ajouter ici, que ce Rapport, qui ne comprend pas moins de deux cent vingt-trois pages, offre un grand nombre de recherches légales, historiques et traditionnelles, et prouve le savoir et la sagacité de ceux par qui et au désir desquels il a été dressé, ainsi que l'attention qu'ils ont donnée à un des plus importants objets de la législation. *Quibuscumque laus debeat,ur, numquam omittenda est.*

Pour avancer sur le sujet que nous avons entamé, il faut observer qu'à l'égard de la suppression des jésuites, le gouvernement anglais et le roi de France se trouvaient dans des positions totalement différentes. Le roi de France était l'auteur de cette suppression, et avant de la mettre à exécution, il avait songé aux moyens d'obvier aux inconvéniens qui en devaient résulter. Le gouvernement anglais n'eut aucune part à la suppression; il trouva l'ordre déjà supprimé, et par la volonté de ceux qui en étaient les supérieurs spirituels et naturels. Il trouva donc les biens possédés autrefois par cet ordre, vacants, ou occupés par un corps qui n'avait plus le droit d'exister comme tel. Ces biens étaient donc de la même espèce que ceux qui se trouvent sans possesseur, et qui, par les lois des nations les plus civilisées, deviennent la propriété du souverain.

Mais de plus, c'est encore une question à décider parmi les gens de lois, de savoir si ces biens ont été donnés à ce corps uniquement, ou principalement, pour le soutien de l'éducation. Les titres par lesquels ils étaient respectivement tenus, sont énumérés avec détail dans le Rapport sus-mentionné; et autant qu'il est possible à une personne étrangère aux recherches légales, d'en juger, ils paraissent avoir été donnés pour différentes fins; les uns pour la conversion des sauvages; d'autres pour des services déjà rendus, et une bonne partie pour le maintien général de l'ordre, sans autre fin spécifique quelconque.

Telles, avec l'éloignement de ce pays du siège du gouvernement suprême, les délais que doit entraîner un tel éloignement, le peu de diligence, quelquefois, du gouvernement local à faire les représentations nécessaires, paraissent être les causes qui ont principalement empêché que les biens des jésuites aient été appropriés au soutien de l'éducation: en envisageant ces causes de l'œil de l'impartialité, il paraîtra impossible de trouver le gouvernement britannique blamable, sous quelque rapport que ce soit: au

contraire, on verra par le même Rapport, que ce gouvernement, quelque tardif qu'il puisse avoir été à abandonner ces biens pour les fins pour lesquelles on les reclame généralement, à l'heure qu'il est, a agi avec la plus stricte justice, en rejetant constamment toutes les propositions qui lui ont été faites de les approprier à d'autres objets.

Tel étant le cas, et le sujet ayant été ainsi exposé aux yeux du public, il devient du devoir de tous les habitans de la province, quelque soit la langue qu'ils parlent, et quel qu'ait été le lieu de leur naissance, de combiner leurs efforts pour obtenir que ces biens, depuis si longtemps inappropriés, soient rendus à ce qui paraît généralement avoir été leur destination primitive, celle de répandre les bienfaits inestimables de l'éducation dans la province et chez la postérité. Et quand ce but aura été atteint, que ce soit un point réglé et déterminé, que ces moyens, ainsi appropriés au soutien de l'éducation, doivent être destinés à cette fin généralement et sans distinction ; que les écoles et les collèges, ainsi maintenus, doivent être ouverts à tous les habitans du pays, sans exception ; et qu'aucuns privilèges, immunités ou avantages ne seront accordés aux jeunes gens d'une croyance religieuse plus qu'à ceux d'une autre ; qu'il n'y sera exigé aucuns sermens, imposé aucunes restrictions, qui puissent embarrasser des consciences timorées, créer des tentations de prévariquer, ou priver aucune partie loyale et vertueuse de notre population d'une libre participation aux bienfaits inappréciables de l'éducation.

Que ces bienfaits, comme tous ceux de la providence, se répandent jusqu'aux extrémités les plus reculées de notre pays ; qu'ils pénètrent dans chacun de nos villages et de nos hameaux ; qu'ils deviennent le partage de tout esprit maintenant grossier et inculte. — (*Quebec Star.*)

BONAPARTE.

Quel est ce mortel étonnant qui paraît, comme une vision, au-dessus de la multitude, qui s'empare, au profit de son ambition, du charme de toutes les espérances ? Caché dans les rangs obscurs de l'armée, déjà sa pensée avide embrassait le monde, Dans les jours de deuil où la société expirante tombait sous le fer des bourreaux, il méditait sa conquête. Il attendait, dans la contemplation de l'avenir, le moment favorable à ses grands desseins. Il voulait donner à la France de la paix et de la gloire, et lui demander ensuite un trône en échange. Avec quelle sagacité profonde il épiait le mouvement du siècle pour le diriger ! Avec quelle adresse il caressait l'inexpérience d'une société

nouvelle, à qui la leçon du passé ne pouvait plus suffire, puisque le passé ne contenait plus les éléments de son avenir ! La révolution avait creusé un abîme que le fantôme du passé n'avait pu franchir ; il était resté solitaire sur l'autre rive.

Cet homme avait fait de la gloire avec la liberté ; il fit du despotisme avec la gloire. Il enivra la nation par les miracles de la victoire ; il l'enchaîna au moment où, préoccupée par un sublime enthousiasme, elle s'abandonnait à l'ivresse de sa nouvelle exaltation. La civilisation, attachée par la reconnaissance au char du héros du siècle, souriait involontairement à cette servitude, qui, parée de toutes les merveilles des arts et de ce charme de la sécurité que l'on goûte si bien après l'orage, imitait le calme majestueux de la liberté. Le bruit léger des chaînes se perdait dans les acclamations des triomphes : on avait passé par tant de tempêtes, par tant de périls, qu'on s'abandonnait sans défiance à la main qui vous affranchissait d'un océan peuplé d'écueils.

L'homme du siècle étant arrivé au faite de la gloire, un esprit de vertige s'empara de lui. Il communiqua son délire aux générations à qui il promettait l'empire du monde. La servitude fut alors votée par acclamation. Quand on entra sous la domination impériale, elle jetait des lauriers sur le front des peuples ; et les peuples ne s'apercevaient plus de s'être abaissés : en glissant sous le despotisme, on croyait monter vers la gloire : chaque victoire rivait une chaîne. On s'abandonnait de bonne foi à l'héroïsme, parce qu'on le croyait incompatible avec la perfidie ; on n'aimait pas à soupçonner de lâcheté l'objet qui vous avait séduit. La renommée favorisait ces illusions : elle semblait ne pas vouloir laisser tomber le nom qu'elle avait élevé si haut ; elle le soutenait par le bruit confus et tumultueux de ses cent voix. Le génie de la liberté, devenu timide par trop de mécomptes, n'osait pas contredire le génie de la victoire : mais bientôt il s'endurcit. Et quand le héros dominateur entendit son premier soupir, il devint tyran : il accusait la France d'ingratitude ; il exaltait ce qu'il avait fait pour elle ; mais il oubliait ce qu'elle avait fait pour lui. Dès ce moment, le feu des passions parut remplacer la flamme céleste qui avait animé le mortel extraordinaire ; le héros devint homme ; il demanda en vain à son génie mourant de nouveaux prodiges pour endormir la liberté qui se réveillait ; les prodiges ne parurent pas. Le colosse tomba au moment où, rappelant sa première vigueur, il cherchait à planter les bornes de son empire, d'un côté, sur les colonnes d'Hercule, de l'autre, dans les déserts de la Tartarie. Sa chute étonna le monde ; elle faillit l'écraser. L'Europe entière s'arma pour vaincre un homme en décadence, que la nature avait déjà vaincu, que le destin avait abandonné. L'énorme appareil dressé pour sa défaite annonça l'immensité de sa puissance. Il

eût été invincible, s'il n'eût commencé à se dévoter lui-même. Quinze ans avait suffi à cet homme prodigieux pour conquérir une partie du globe et pour faire trembler l'autre partie. Il fut aidé par l'enthousiasme, précisément à une époque où l'on se croyait, par les progrès des lumières, bien en garde contre ses illusions; mais l'on feignait d'ignorer que l'enthousiasme est la plus puissante des facultés de l'espèce humaine, lorsque, dans ses élans, il ne vient pas heurter les règles positives de la raison.

Nous ne réciterons pas les faits particuliers qui remplissent la vie de cet homme extraordinaire; tous ceux qui vivent aujourd'hui les connaissent. Comme, à l'époque où il est venu, tout espérait en lui, ou tout craignait de lui; comme il était, en quelque sorte, placé au sommet de l'édifice social comme un point de mire, il rattachait à lui, par quelque point, toutes les existences individuelles. Sa marche a profondément sillonné le siècle. Il mit dans sa destinée tous les contrastes; il écrasa à-la-fois l'anarchie et la liberté: quelquefois il était un tribun populaire; d'autres fois un roi de la féodalité: tantôt il souriait au génie de la civilisation, tantôt il l'insultait. . . .

L'homme qui donnait à la France à la fois la paix et la gloire, tendait la main à la civilisation, pour l'aider à sortir du gouffre où elle avait failli d'être engloutie: il l'attirait doucement dans une atmosphère plus pure; il rendait à la religion ses autels, à la divinité ses adorateurs. Les lettres, étouffées sous la barbarie des passions populaires, se réveillaient brillantes avec l'aurore du dix-neuvième siècle. Dix ans de malheurs leur avaient donné une attitude plus fière et plus imposante. La poésie s'était enrichie de deuil et de larmes; la musique avait trouvé de mélancoliques harmonies, en recueillant les soupirs qui s'exhalent autour des tombeaux. La physique, la chimie surtout faisaient d'immenses progrès. . . Une foule d'heureuses découvertes enrichissaient le luxe, étonnaient le monde. La population, décimée par les bourreaux, réparait ses pertes; l'agriculture multipliait ses produits pour la nourrir. . . .

La politique surtout avait fait les plus grands progrès; ces progrès étaient comme les débris précieux qu'on recueillait après le naufrage de la société. Le pouvoir lui-même avait reconnu ses limites naturelles: mais, par une fatalité ignominieuse, lors qu'on imposait des bornes à l'autorité, la licence cessa d'en avoir. . . .

L'éducation politique coulait comme un fleuve qu'il n'était plus possible de remonter. BONAPARTE, il est vrai, parut suspendre son cours; mais le travail de la réflexion ne fut interrompu que pendant les premiers momens consacrés à l'admiration de tout ce qui était offert d'extraordinaire à la pensée. Quand on s'aperçut qu'il voulait faire du laurier de la victoire le bandeau de la liberté, le silence accusateur régna. Après vinrent

les plaintes, qui se faisaient jour malgré l'énorme poids de gloire par lequel le despotisme cherchait à les étouffer. A peine fut-il tombé, que le torrent des reproches qui s'exhalèrent, se mêla au bruit de sa chute.

Sans offenser le souvenir des choses anciennes, BONAPARTE s'appuya sur les idées nouvelles. Les querelles qui avaient amené la révolution commençaient à se renouveler entre les idées ennemies : il conclut entr'elles une trêve. Il interrompit la lutte; il ne la finit pas. Il calma les passions, en faisant diversion à leurs vengeances. . . .

Le régime impérial exerça sur les mœurs une influence directe et profonde : après les avoir retirées du chaos, il les corrompit. Il commença à leur indiquer la voie qu'elles avaient à suivre; après il les égara. Elles avaient été barbares avec l'anarchie, polies et néanmoins tumultueuses sous la république; elles devinrent serviles sous l'empire. Celui qui marchait à la conquête du monde se présentait à la pensée des peuples comme la puissance irrésistible de la fatalité; comment un maire de village aurait-il refusé quelque chose à celui à qui la victoire ne refusait rien? . . . Comme l'homme à qui on prodiguait les louanges les avait méritées dans le commencement de sa carrière, en cessant de les lui offrir, on aurait, en quelque sorte, eu l'air de se contredire. Il devint moins grand lorsque la fortune l'éleva davantage. . . .

Les sciences et les lettres ne surent pas toujours se garantir de l'influence de l'entraînement général : elles furent d'abord abusées par la reconnaissance envers celui qui avait secondé leurs travaux en leur donnant du loisir et de la sécurité. Mais l'homme du destin, accoutumé à faire plier toutes choses sous sa volonté de fer, ne considérait ces héroïnes de la pensée que comme un luxe de sa cour. Elles formèrent alors une honorable opposition; les restes de la liberté se réfugièrent autour d'elles : leurs voix, qui se faisaient entendre du sein de l'exil et des prisons, devenaient plus éloquentes et plus harmonieuses. Toutefois la civilisation allait chaque jour s'abâtardissant davantage. . . . Le despote était encore le conquérant : le monde souriait à sa renommée; la France en était accablée.

Jamais le despotisme n'avait dissimulé sa figure hideuse sous des formes aussi séduisantes : la tyrannie se parait de fleurs. — Quand on lui reprochait l'arbitraire, elle répondait par la gloire : osait-on lui dire qu'elle perdait la France, elle répondait : Je l'ai sauvée. Le régime impérial mit en usage un autre moyen de corruption ; après avoir écarté par la longue histoire de ses triomphes les interpellations du génie de la liberté, il finit par lui opposer le spectacle de la prospérité publique. . . .

De toutes parts, le despotisme s'offrait comme le génie tuté-

laire de l'industrie. Profitant de l'essor imprimé aux sciences et aux arts, par le torrent des idées nouvelles, il se couronnait de leurs couronnes, il se glorifiait de leur gloire. Paris s'embellissait par de magnifiques monumens : las de n'être que la capitale de la France, il semblait vouloir se rendre digne d'être la capitale du monde.

Un grand monument fut élevé dans ces temps à l'honneur de la civilisation. Il eut la plus grande influence sur les améliorations de notre état social. Je veux parler du *Code Civil*. Il fut le fruit de l'époque ; il fut même le résultat nécessaire de l'inutilité dans laquelle était tombée, par l'effet de la révolution, la législation contumière. . . . BONAPARTE y co-opéra, en hâtant l'exécution du travail, et en y appelant d'habiles ouvriers. . . . Le régime impérial recueillit la moisson toute entière, quoiqu'il n'eût fourni qu'une très faible partie du labeur. Il trouva sur les débris de la révolution d'excellents matériaux ; il sut les employer avec habileté. L'homme qui régnait alors avait en lui deux facultés dominantes : l'énergie et l'activité. Placé au centre du mouvement social, il lui imprimait cette rapidité d'action par laquelle il était entraîné lui-même. Sa police, son administration surtout, étaient fortement organisées. Les ressorts du gouvernement, au lieu de se relâcher, se tendaient chaque jour davantage. A l'heure même où toutes les ressources étaient épuisées, tout paraissait encore florissant. . . .

Il appartenait à cet homme extraordinaire de lasser, en quelques jours, tous les grands mobiles qui conduisent les destinées humaines. Il lassa la fortune ; il lassa la liberté ; il lassa la gloire. Il poussa toutes choses violemment vers le faite : elles tombaient ensuite d'elles-mêmes. La civilisation lui adresse en même temps et l'hymne de la reconnaissance et le dithyrambe de l'indignation. Il la conduisit par des chemins de pleurs jusqu'au bord d'un abîme ; là, il l'abandonna. Flottant déjà près de son sommet, par lui elle fit quelques pas en avant ; puis, l'ondulation du despotisme l'entraîna en arrière.

(Tableau historique des progrès de la civilisation en France.)

LES BATELIERS DE LA POINTE LEVY.

Un grand nombre de bacs passent continuellement de Québec à Pointe-Levi sur la rive opposée du St. Laurent : ils appartiennent pour la plus grande partie aux habitans des environs de la Pointe, à qui un règlement permet de naviguer avec leurs bateaux, à condition de ne rien recevoir de plus que le prix fixé,

qui est très modique. Par presque tous les temps, ils traversent dans leurs canots, qui sont grands, très forts, et faits d'un seul tronc d'arbre creusé, ou souvent de deux troncs joints ensemble et fortement assujétis en dedans. Ils les manœuvrent avec beaucoup de dextérité, et ils prennent quelquefois jusqu'à huit passagers, outre trois ou quatre hommes qui les conduisent.

Dans l'hiver, lorsque de grandes masses de glace montent et descendent avec la marée, et souvent, lorsque par une forte brise, elles sont poussées sur le pied de trois ou quatre milles par heure, ce passage est singulièrement pénible, et, suivant toute apparence, extrêmement dangereux ; cependant il est très rare qu'il arrive quelque accident funeste : à la vérité, dans des ouragans de neige, ils ont été fréquemment jettés à plusieurs lieues hors de leur route, soit au-dessus ou au-dessous de la ville, sans savoir où ils étaient ; mais ils sont toujours parvenus, tôt ou tard, au lieu de leur destination.

Il n'est pas rare de voir plusieurs de ces grands canots, chargés de provisions pour le marché, traverser la rivière sur une ligne presque aussi droite qu'ils peuvent la garder : les cargaisons sont ordinairement attachées par une forte corde ; ils sont pourvus de fortes perches garnies par le bout de crocs de fer pour accrocher la glace, et de cordes pour tirer. Quand de grands glaçons s'opposent à leur passage, les hommes, au moyen des perches et des cordes, dont ils se servent avec une habileté peu commune, font monter le canot dessus, et à force de bras, ils le tirent quelquefois l'espace de 25 ou 30 toises, jusqu'à ce qu'ils trouvent une ouverture convenable pour le lancer de nouveau parmi des glaçons plus petits ; et alors se servant de leurs pagaies, ils avancent jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par un autre glaçon, sur lequel ils lèvent le canot, comme auparavant, continuant ainsi cette suite d'opérations pénibles à travers la rivière : souvent, tandis qu'ils le forcent à monter sur un glaçon, le fondement glissant se brise sous eux ; mais alors ils trouvent le moyen de sauter avec agilité dans le canot, et ils échappent ainsi au danger : souvent, tandis qu'ils poursuivent leur route à travers un canal étroit, entre deux masses énormes de glace, ils sont tout-à-coup enfermés ; et dans le moment où un étranger s'imaginerait que le canot doit être mis en pièces par le frottement, ils trouvent adroitement le moyen, avec leurs perches, de faire agir la pression des deux corps sur la partie inférieure du canot, et avec un peu d'aide de leur part, ils le soulèvent sur la surface de la glace, où ils le poussent et le tirent comme auparavant. Ils sont extrêmement constants dans ce travail pénible, et il semble qu'une longue habitude ait entièrement détruit dans leur esprit le sentiment du danger. Ils paraissent, dans ces occupations, insensibles à la rigueur du froid : ils ne sont point surchargés d'habits, et les leurs

sont aussi légers et aussi chauds qu'ils peuvent se les procurer. Si l'un d'eux vient malheureusement à plonger dans l'eau, il est retiré par ses camarades aussi promptement que possible, et un bon coup de rhum, dont ils sont toujours pourvus, et qu'ils boivent tous à la ronde, est le remède ordinaire pour cet accident.

Quand ils arrivent au lieu du débarquement, devant le marché, quelquefois la marée est basse, et la glace qui couvre les bords de la rivière peut s'élever à dix ou douze pieds au-dessus de l'eau : dans ce cas, ils sautent tous hors du canot, aussi vite qu'ils peuvent, excepté un, et tandis que les autres gagnent un endroit où ils peuvent tenir pied au-dessus, il attache l'amarre au devant du canot, et aidant aussitôt ses camarades, le tout est enlevé hors de l'eau, à force de bras, et alors la cargaison, qui consiste en volailles, en moutons, et en cochons tués, en poissons, ou autres denrées, est sur-le-champ transportée au marché.— (*Topographie du Canada.*)

LE LAID CHEVALIER,

CONTE.

Un homme des plus laids aimait à la folie
 Une jeune beauté : le cas n'est pas nouveau :
 Pour aimer femme jolie,
 A-t-on besoin d'être beau ?
 Or notre amant, si l'histoire est fidelle,
 Était spirituel autant qu'il était laid ;
 Et par certain hasard, surprenant en effet,
 Mais qui parfois se renouvelle,
 Sa maîtresse était sotte autant qu'elle était belle.
 Amour, ce sont là de tes jeux !
 Cet homme que l'on croyait sage,
 Et qu'on savait être amoureux,
 Voulut tâter du mariage.
 Pour paraître toujours à la raison soumis,
 Tandis que son hymen s'apprête,
 Il prétend (cet usage est de tous les pays,)
 Prendre conseil de ses amis,
 Pour n'agir que d'après sa tête.
 Amis, dit-il, conseillez-moi ;
 Je prétends épouser Orphise.
 Elle, répondit-on ? Mais quoi !
 Vous savez ? . . . Oui, je sais, je connais sa sottise.
 Mais croyez-moi, je me suis consulté,

Et j'y trouve un grand avantage ;
 Car nous sommes en fonds, soit dit sans vanité,
 Pour donner aux enfans qui nous viendront, je gage,
 Moi, de l'esprit, elle, de la beauté ;
 Est-il un plus digne héritage ?
 Cela dit, animé par cet espoir flatteur,
 Le soir même il conclut l'affaire.
 Qu'arriva-t-il ? Ses enfans, par malheur,
 De leur père eurent la laideur,
 Et la bêtise de leur mère.

M. IMBERT.

 LETTRE

DE MADAME DUBOCAGE A LORD CHESTERFIELD.

J'attendais mon retour ici, Mylord, pour vous rendre grâces des dons précieux que vous eûtes la bonté de m'annoncer en Hollande.* La solitude, disais-je, me fournira des expressions dignes du sujet. J'espérais que vos grands hommes m'apprendraient à répondre à un de ceux qui les apprécie le mieux, et qui joint à leur mérite littéraire, celui d'homme d'état, et de citoyen de toutes les nations. Dans cette idée, je reprochai vivement à ces bustes célèbres, d'avoir passé la mer sans le vôtre. Je préférerais, leur dis-je, à la représentation de vous autres, morts fameux, l'image de l'illustre vivant qui vous envoie. Ses traits me rappelleraient sans cesse ces marques de bienveillance, et l'espoir de jouir encore un jour des charmes de sa conversation. MILTON, avec des yeux éteints qu'anime toujours une âme instruite du passé et de l'avenir, (comme le sont ordinairement ces inspirés jusques dans l'empire des Ombres) me répondit ainsi :

Vous qui ternîtes mes merveilles
 De vos désirs immodérés,
 Ne fatiguez plus mes oreilles ;
 Les grands, sous des lambris dorés,
 De Chesterfield ont la peinture :
 Mais ses traits par-tout révéraés,
 Ne sont point faits pour la parure
 Du toit simple où vous demeurez.

* Il avait envoyé à cette dame, les bustes des quatre plus grands poètes d'Angleterre, Shakespear, Milton, Dryden, Pope.

Je crus sur sa parole, que de demander votre portrait était trop oser. Je ne borne donc à vous faire mes très humbles remerciemens ; et pour publier ma vénération pour vos présens, et pour les grands auteurs qu'ils représentent, je les destine à l'ornement de ma petite bibliothèque de Paris.

MERVEILLES DE LA NATURE ET DE L'ART.

LA CHAUSSEE DES GEANS, EN IRLANDE.

Cette chaussée, à laquelle les habitans du nord de la côte du comté d'Antrim ont donné nom de *Claussée des Géans*, parce que leur vanité leur a fait croire qu'elle était l'ouvrage des hommes, est un des phénomènes les plus curieux de la nature. Elle est composée d'une infinité de prismes basaltiques, dont la côte où elle se trouve située est couverte. Elle prend naissance à un des caps de cette côte, et s'avance à une grande distance dans la mer. Elle s'élève d'abord assez régulièrement au-dessus des eaux ; présente, à l'est, un grand mur que la violence des eaux a rongé, et s'incline ensuite assez sensiblement vers l'ouest, où la mer vient la recouvrir. Alors le sommet des colonnes forme un pavé d'une régularité parfaite, qui va se perdre dans l'océan.— Ce pavé a environ cents pieds de largeur. Tous ces prismes sont d'une grosseur et d'une forme différentes. Ils sont carrés, pentagones, hexagones, et même octagones ; mais leur combinaison est telle, que tous leurs côtés se touchent, et ne laissent aucun intervalle entr'eux. Les plus gros qui sont à l'est ont de dix huit à vingt pouces de diamètre. Des articulations, arrondies, convexes et concaves s'emboitant les unes dans les autres, à une distance de huit à dix pouces, les divisent tous dans leur hauteur. Ils sont poreux, percés d'une infinité de petits trous, et leur couleur, qui est noirâtre partout où ils sont baignés par les flots de la mer, est blanchâtre dans les endroits qui sont continuellement exposés à l'action de l'air et du soleil. Le nombre de ces colonnes s'élève à plus de trente mille.

Les promontoires qui avoisinent la Chaussée des Géans offrent un aspect encore plus frappant et plus pittoresque. Dans un espace de douze à quinze milles, on aperçoit un rang de belles colonnes qui coupent le milieu de la pointe dont elles se détachent. A très peu de distance de cette pointe, on trouve un autre cap orné, dans sa hauteur, par deux superbes colonnades, dont l'une, de quarante à cinquante pieds de haut, est appuyée sur une énorme base d'une pierre rougeâtre, et a pour entablement une masse de rochers de soixante pieds d'é-

paisseur; et l'autre, de même hauteur, est couronnée par un lit de laves, que recourent des gazons et des broussailles. Cette même côte est décorée par une suite de prismes également divisés en deux colonades qui viennent se terminer à la pointe de Fair-Head, dont la base, composée d'un amas de prismes et de laves que les vagues ont brisés, porte des colonnes informes de cent à cent cinquante pieds de hauteur. Cette scène majestueuse est terminée par d'autres basaltes dont la forme et la combinaison offrent une variété infinie; et qui s'élèvent au milieu de la mer, autour de la petite île de Chagery.

LE FIGUIER ADMIRABLE DES INDES.

La manière dont cet arbre se propage doit le faire considérer comme une des plus belles et des plus curieuses productions de la nature. Indépendamment de la propriété qu'il a de former à lui seul un bocage entier, il en possède une autre, qui lui est particulière, et qu'on ne rencontre ni dans le règne animal, ni dans le règne végétal, celle de s'accroître continuellement, sans être irrévocablement sujet à l'inévitable loi de la destruction. — Des extrémités extérieures de chacune des branches qui sortent de son tronc principal, poussent d'abord, à quelque distance du sol, de petits jets infiniment tendres, et qui grossissent ensuite journellement jusqu'au moment où, atteignant la terre, ils y prennent racine, et deviennent bientôt un arbre qui suit à son tour la même marche progressive. Il résulte de là qu'un seul figuier s'étendant et multipliant ainsi de tous côtés, sans interruption, offre une seule cime d'une étendue prodigieuse, et qui semble posée sur un grand nombre de troncs, de différentes grosseurs, comme le serait la voûte d'un vaste édifice soutenue par beaucoup de colonnes.

Il n'est point de promenades plus agréables, ni de retraites plus fraîches que celles que procure cette espèce de figuier. De larges feuilles, douces au toucher et d'un vert tendre à la vue, au milieu desquelles brillent de petites figues, d'une vive écarlate, donnent une ombre paisible et salutaire au voyageur fatigué. Les Indiens ont la plus grande vénération pour cet arbre, et lui rendent, en quelque sorte, les honneurs divins. Les brahmines ont grand soin d'en planter dans le voisinage de leurs temples, et sitôt qu'ils les voient parvenus à un accroissement convenable, ils les érigent en bocage sacré, et y passent une partie des jours et des nuits dans une religieuse solitude. Dans les villages où il n'y a point de temples, c'est sous un grand figuier qu'est placée l'image de Brama; et c'est là que le peuple se rend, soir et matin, pour adresser des prières et des sacrifices à cette divinité.

C'est également à l'abri de ces arbres que les philosophes de la secte des gymnosophistes venaient, en été, se garantir de l'ardeur du même soleil dont ils recherchaient, en hiver, les bienfaisants rayons.

Si l'on ajoutait foi à tout ce qu'on débite de merveilleux sur cet arbre extraordinaire, l'étonnement serait encore bien plus grand. On dit que dans le province de Guzerate, dans l'Indostan, il en existe un dont la tige principale a deux mille pieds de circonférence, et dont les troncs, tant grands que petits, sont au nombre de trois mille trois cent cinquante. On assure aussi qu'à certaines époques de l'année, il s'y fait des rassemblemens considérables de dévôts, qui y accourent de toutes les parties de l'empire. On y en a vu jusqu'à sept mille.

Mais si l'espace que ces arbres occupent sur la terre sert d'asile à tant de personnes à-la-fois, celui qu'ils occupent dans les airs est la demeure d'une infinité d'animaux, qui s'y nourrissent et s'y multiplient. On y remarque surtout des paons, des écureuils et des singes. On peut facilement se faire une idée du mouvement continuel qu'y produit la nombreuse population de ces derniers. Rien de si divertissant que leurs mines grotesques, leur humeur fantasque, et le spectacle de la manière dont ils s'y prennent pour apprendre à leurs petits à devenir agiles, et à sauter adroitement de branche en branche. Ces leçons, qui sont accompagnées de caresses, quand l'élève est docile, et de coups, quand il est réveche, le conduisent insensiblement à faire, sans crainte, les sauts les plus périlleux, et à acquérir cette adresse, cette vivacité et cette souplesse qui distinguent ces animaux.

OBELISQUES.

Dans le temps de leur gloire et de leur puissance, les Egyptiens avaient fait élever, à grands frais, des obélisques dont la beauté et la magnificence étaient sans égales. Ces monumens étaient couverts de caractères hiéroglyphiques, qui, si on en croit l'historien grec MARCELLIN, n'étaient autre chose que l'histoire de la vie et des conquêtes des premiers rois d'Egypte. Devenus maîtres de cette riche contrée, les Romains ne manquèrent pas de s'emparer de tout ce qu'ils crurent digne d'orner les principaux édifices de Rome, et les obélisques furent les premiers objets qui frappèrent leurs avides regards.

Deux des plus considérables furent transportés, par ordre d'AUGUSTE, d'Héliopolis en Italie. Ils étaient d'une seule pièce du marbre le plus dur, et avaient plus de soixante-treize pieds de hauteur. Ils furent conduits à Rome. L'un fut placé dans le grand cirque, et l'autre au champ de Mars.

Egalement jaloux d'orner le cirque qu'il venait de faire con-

struire, NERON ordonna qu'un troisième obélisque fût amené d'Egypte. Il reçut à Rome la destination que l'empereur lui avait assignée. Cet obélisque est d'un seul morceau de granit oriental. Son élévation est de soixante douze pieds.

Un quatrième obélisque, tout d'une seule pièce, et ayant cent pieds de hauteur, excitait encore l'envie des Romains. RAMASSE, roi d'Egypte, l'avait, dit-on, consacré au soleil, et avait employé vingt mille de ses sujets à le tailler dans les cavernes de la haute Egypte, près de Thèbes et des cataractes du Nil. Auguste, effrayé des difficultés qu'il y avait à conduire une masse d'un poids si prodigieux, n'osa pas entreprendre de le faire transporter à Rome. CONSTANTIN, plus hardi, le fit descendre le long du Nil, jusqu'à Alexandrie; mais la mort l'ayant surpris, CONSTANCE son fils, le fit transporter par mer, jusqu'à l'embouchure du Tibre, et de là à Rom, où il fut élevé dans le grand cirque, près de celui qu'Auguste y avait fait placer trois siècles auparavant.

Des deux obélisques d'Auguste, celui qui était dans le champ de Mars ayant été renversé, lors de l'invasion des barbares, est resté enseveli dans l'intérieur de la ville, où il est encore, couvert de terre et de masures; mais celui du grand cirque a été transporté, par ordre de SIXTE-QUINT, devant la porte dite du peuple, *Porta del Popolo*. L'obélisque de Néron est aujourd'hui sur la place St. Pierre, où il fut élevé, en 1586, par les ordres du même pape. L'obélisque de Constance avait aussi été renversé et brisé en plusieurs parties, dans une nouvelle invasion des barbares: Sixte-Quint le fit relever, en 1588, et placer devant l'église de St. Jean de Latran.

LA TOUR DE PORCELAINE DE NANKIN.

Cet édifice est le mieux entendu, le plus solide et le plus magnifique de tout l'Orient. Il fait partie du temple bâti par YOUNGLO, auquel les Chinois ont donné le nom de temple de la Reconnaissance. Sa figure est octogone, et sa largeur de quarante pieds; de sorte que chaque face en a quinze. Un mur aussi octogone, portant à une hauteur peu considérable, un toit de tuiles vernissées, qui paraît sortir du corps de la tour, et qui forme au-dessous, une galerie agréable, l'environne au dehors. La tour se compose de neuf étages, dont chacun est orné d'une corniche de trois pieds, à la naissance des fenêtres. Ces toits, qui sont de la même forme que celui de la galerie, distinguent chacun des étages, en perdant toutefois de leur grandeur, à mesure que la tour s'élève et se rétrécit.

Le mur a douze pieds d'épaisseur au rez de chaussée, et huit dans le haut. Il est incrusté de porcelaines posées de champ.

Quoique la pluie et la poussière en aient altéré la beauté et l'éclat, ce qui s'en voit encore suffit pour faire juger que c'est effectivement de la porcelaine, grossière, à la vérité, mais non de la brique, qui, depuis trois siècles que cet édifice a été élevé, ne serait surement plus dans un si bel état de conservation.

L'escalier pratiqué en dedans de la tour est étroit et incommodé, par l'extrême hauteur de ses degrés, qui n'ont pas moins de dix pouces. Chaque étage est formé par de grosses poutres, mises en travers, et portant un plancher, qui devient celui d'une chambre dont le lambris est enrichi de plusieurs peintures chinoises. Quant aux murailles des étages supérieurs, ce sont de petites niches remplies d'idoles en bas-reliefs, qui y tiennent lieu de peintures. Le marquage qui en résulte n'est point déplaisant à la vue. Tout l'ouvrage est doré, et paraît de marbre ou de pierre ciselée.

Les premier étage est le seul dont l'élévation surpasse celle des autres, qui sont entr'eux d'une égale distance. Le comble de la tour n'est par ce qui mérite le moins d'admiration. C'est un gros mât, qui prend au plancher du huitième étage, et qui s'élève plus de trente pieds en dehors. Il est dans une bande de fer, de même hauteur, tournée en voute, et éloignée de plusieurs pieds de l'arbre; de sorte qu'elle forme en l'air une espèce de cône vide, percé à jour, sur la pointe duquel on a placé un globe doré d'une grosseur extraordinaire. L'élévation totale de cet édifice est de plus de deux cents pieds,

DECOUVERTE.

(*De la Gazette de France du 11 Novembre, 1627.*)

Un de nos correspondans nous a fait part d'une découverte curieuse, qui vient d'être faite aux environs de Falaise, dans la commune de Villers-Canivet. Il existe dans ce village, au pied d'un rocher, une ouverture souterraine : le peuple, toujours ami du merveilleux, conserve, depuis longtemps, sur ce lieu les traditions les plus bizarres. Poussé par un mouvement de curiosité, le propriétaire y fit dernièrement exécuter des fouilles. Après deux jours de travaux, on a ouvert une communication avec une espèce de salle carrée, pratiquée dans le rocher. Le squelette d'un homme y était étendu; ses ossemens, d'une grandeur extraordinaire, étaient encore engagés dans des carcans de fer, que retenaient de fortes chaînes scellées dans le roc. Près de lui se trouvait un vase, espèce de lampe en fonte, autour duquel des caractères à demi effacés lais-

saient appercevoir les traces d'une inscription runique. De qui sont ces ossements ? depuis quand et comment se trouvent-ils en ce lieu ? Telles sont les questions que l'on se fait. M. GALERON, bibliothécaire à Falaise, et antiquaire distingué, s'occupe en ce moment, de la rédaction d'un mémoire qui pourra jeter quelque lumière sur cette singulière découverte. Les chaînes et le vase ont été transportés à la bibliothèque de Falaise, où il sont exposés aux regards du public.

LE GEORAMA,

OU VUE GÉNÉRALE DE LA TERRE.

Le Géorama est une des plus agréables exhibitions qu'offre, en ce moment, la capitale de la France. Cette invention joint éminemment l'utile à l'agréable, comme on le peut voir par ce qui suit. Montant par le pôle inférieur d'un globe transparent, de cent trente pieds de circonférence, le spectateur, placé à l'axe, contemple, sur le côté concave de cette spacieuse sphère, la représentation non interrompue de la surface du globe terrestre. Cette représentation est donnée sur un p'ansi étendu et exécutée avec tant d'art, qu'en même temps qu'on a la satisfaction de contempler clairement et instantanément les formes et la position relative, la distance et les dimensions de toutes les parties de la terre, on est étonné et enchanté par la grandeur imposante de la sphère, et par les beaux effets de la peinture et de la transparence qu'elle présente. La délinéation variée des continens, des îles et des côtes ; l'ombre des montagnes, les lignes de démarcation de la neige perpétuelle ; les diverses nuances des autres régions, le feu des volcans, le contraste entre la lucidité des parties aqueuses et la teinte rembrunie de la terre-ferme, se combinent ensemble pour produire le tableau le plus intéressant, où les beautés de détail sont encore plus admirables. Dans des situations où, par exemple, une presque île prolongée, comme celle de la Californie, s'avance dans la mer, entre un golfe étroit d'un côté, et la vaste expansion de l'océan, de l'autre ; ou lorsqu'une chaîne de hautes montagnes, comme l'isthme de Panama, qui sépare l'océan atlantique de la mer pacifique, et joint les deux grands continens du nouveau monde, est représentée avec les particularités distinctives de la transparence, de l'ombre et de l'obscurité, &c., l'effet pittoresque ne saurait se décrire. Une particularité d'une nature différente, mais non moins remarquable, c'est le contraste fortement exprimé entre les déserts sablonneux et incultes répandus çà et là sur la surface de la terre, particulièrement en Afrique, et

ses parties verdoyantes, cultivées et civilisées, converties de noms de cités et de villes, et traversées par des rivières, des canaux et des routes innombrables. Les autres circonstances favorables à un grand effet n'ont pas été négligées : les différents archipels sont très joliment représentés ; et pour ne pas parler de groupes d'îles encore plus intéressants, celui qui, du sommet du mont Etna, a joui de l'effet délicieux produit par la vue lointaine du groupe d'îles volcaniques appelées les Cyclades Eoliennes, ne dédaignera pas la manière dont la sensation originale est ici rappelée à l'esprit. Une pierre rouge lumineuse sert à faire reconnaître les grands volcans, en leur donnant l'apparence de fournaises ardentes.

La construction générale de cette grande machine est simple et ingénieuse : adoptant les divisions conventionnelles des géographes, l'auteur a employé dans la construction du squelette de sa sphère, trente-six barres de fer courbées verticalement, pour représenter les trente six méridiens du globe ordinaire et dix-sept cercles de même métal, pour représenter l'équateur et les parallèles. La carte est étendue sur le côté concave, et l'intérieur ainsi formé est éclairé par une lumière douce et agréable admise à travers la transparence bleue des eaux. On donne comme très ingénieuse la manière dont cette sphère est soutenue ; mais c'est un secret dont on n'a pas encore fait part au public. On monte dans le globe par un joli escalier spiral, qui passe par le pôle antarctique, où la vaste étendue de régions inconnues permet cette empiètement sans préjudice pour la carte. Trois galeries circulaires saillant en dehors, l'une vis-à-vis de l'équateur, et les deux autres à peu près parallèlement aux tropiques, permettent de recevoir à la fois un grand nombre de spectateurs, et leur fournissent le moyen d'examiner de plus près et d'étudier plus particulièrement les détails géographiques.

On dit que M. de LANGLORD, l'inventeur de cette machine, en a conçu le plan, il y a quinze ans, et y a travaillé depuis, plus ou moins constamment.—(*Lit. Gaz.*)

CORRESPONDANCE.

MONSIEUR BIBAUD,—Ayant eu l'avantage d'assister à deux cours des leçons utiles que donne le professeur F. HALL sur la minéralogie et sur la physique expérimentale, et ayant raison de croire que je jouis encore de l'amitié cordiale qu'il a bien voulu me témoigner pendant mon séjour dans les Etats, ce qui lui donne un titre durable à ma reconnaissance, j'ai éprouvé une satisfaction peu ordinaire à la vue de l'insertion, dans le dernier

No. de votre intéressante *Bibliothèque*, d'un extrait du discours qu'il a prononcé à l'anniversaire de la Société d'Agriculture du comté de HARTFORD, dans l'état de Connecticut. C'est pourquoi, Monsieur, n'envisageant que le motif qui me fait agir en ce moment, j'espère que vous voudrez bien me permettre de me servir de la même voie pour lui exprimer l'une et l'autre, et pour soumettre les remarques suivantes à la considération libérale de vos lecteurs.

D'un côté, l'extrait en question fait voir tout ensemble et l'antiquité, et l'utilité, ou plutôt, l'indispensable nécessité de l'agriculture, et son élévation éminente parmi les arts libéraux, dont la culture doit fournir à l'occupation paisible d'une partie considérable d'un peuple industrieux, sage et éclairé.

D'un autre côté, ce même extrait fait voir encore que l'exercice, par le cultivateur instruit, de cet art si noble et si essentiel à l'existence de la société, n'est pas incompatible avec les charges et les emplois les plus honorables de l'état.

Le savant professeur HALL étant né et vivant du fruit honnête de ses travaux, dans un pays, où à l'exemple des Romains, les cultivateurs sont tous sujets à laisser leurs champs et la charue pour être appelés tour à tour aux situations les plus élevées de l'état, et à remplir les uns les fonctions importantes de juges, les autres celles de généraux, les autres celles de représentants, les autres enfin celles de sénateurs, &c.; cette tâche ne convenait à personne guère mieux qu'à lui; car, connaissant le degré de respect dû à l'agriculture, et voyant ses concitoyens cultivateurs s'acquitter avec honneur pour eux, et avantage pour leur pays, des fonctions publiques auxquelles ils sont, de temps à autre, appelés par la voix du peuple, il lui appartenait de prononcer sur la dignité et sur les moyens d'améliorer cet art noble, que Dieu lui-même a indiqué à l'homme déchu, par le péché, de l'état d'innocence et de bonheur dans lequel il avait été créé.

Quelle est donc la raison pour laquelle nos cultivateurs canadiens se croient si dégradés, et sont, en effet, si en arrière du rang respectable que devrait leur donner dans la société leur état important? Hélas! il vous est peut-être aussi pénible qu'à moi d'avancer, à la grande confusion de notre province, que la condition pitayable où se trouvent nos cultivateurs canadiens, et à laquelle nos rivaux concitoyens font tant d'insulte, sans penser qu'ils en sont eux-mêmes en partie la cause, est due à leur peu d'éducation, et à leur peu de connaissance des affaires politiques de leur propre pays. Si, comme les Américains, nos cultivateurs canadiens avaient tous au moins une éducation élémentaire, et, comme le font ces premiers, s'ils suivaient tous de près, par le moyen des papiers publics (à quelqu'un desquels tous devraient souscrire), le cours des affaires politiques et autres de leur pays

comme ailleurs, ils se verraient bientôt en état de figurer agréablement dans le cercle poli d'une société instruite, et de partager, avec profit, les avantages nombreux d'une communauté éclairée; de se défendre plus efficacement contre les ruses et les empiètements de leurs ennemis injustes; de mieux connaître leurs droits sociaux, civils et politiques, et de les faire valoir plus amplement. Je dis plus, la condition actuelle où se trouve une grande partie de nos cultivateurs canadiens est plus que pitoyable; elle est alarmante; car, le sol des terres qu'ils cultivent étant enfin fatigué, et connaissant peu, ou mettant peu en pratique, les moyens auxquels il faudrait nécessairement avoir recours pour l'améliorer, ils n'ont plus ces récoltes abondantes qui, autrefois, faisaient leur richesse, mais dont le manque fait, ces années-ci leur détresse: ce qui fait souffrir, bien considérablement, les personnes de tous les états. Cependant, de cet état misérable des choses en notre province, il arrive que des étrangers plus instruits, peut-être aussi plus industrieux, achètent, pour une somme modique d'argent, les biens encore valables de nos cultivateurs appauvris et découragés; et ceux-ci ayant bientôt dépensé le prix de leurs terres, se trouvent enfin réduits à servir ceux qu'ils en ont constitués les propriétaires. C'est pourquoi, ayant raison de craindre la continuation de ce système qui a déjà été pratiqué d'une manière assez considérable dans plusieurs paroisses, il y a tout lieu de croire que, dans quelques années, il y aura autant et peut-être plus de propriétaires étrangers que de natifs, qui se réduisent ainsi, peu à peu, à une servitude volontaire. Oh! spectacle triste et tout-à-fait affligeant pour un vrai Canadien!—Pourtant, par la constitution sage et bienveillante que nous tenons de la libéralité de notre très gracieux souverain, feu George Trois, les Canadiens sont destinés à former un peuple libre et heureux. Oh! puissent-ils tous être toujours sur leurs gardes défensives; ouvrir enfin les yeux sur les maux qui les menacent, et en prenant tous les moyens de les éviter, tâcher, par leur industrie assidue, et par leurs efforts constants à procurer à leurs enfans une éducation convenable, imiter le peuple heureux des Etats, et se rendre capables, par la culture et l'usage bien réglé et leurs talens naturels, de connaître, d'apprécier et de défendre leurs droits et privilèges constitutionnels, et par là assurer à leur postérité naissante le bonheur permanent qui lui est offert!

La physiologie végétale nous enseigne que les plantes sont toutes douées d'un pouvoir intérieur altérant et assimilateur, qui les met en état de s'approprier à chacune les alimens qui lui conviennent. Mais ce pouvoir digestif ne saurait opérer, d'une manière parfaite, qu'au moyen du sol où elles croissent, de l'eau, du calorique, ou chaleur, et de la lumière. Le sol sert

de couche et de réservoir alimentaire aux plantes ; l'eau leur sert tout à la fois de nourriture et de véhicule aux autres principes nutritifs qui sont aussi essentiels à leur accroissement, le carbone, l'ammonie le nitrogène (le moindre) les divers gaz carbonés, &c. ; et la lumière et le calorique, au moyen de l'humidité que produit l'eau, favorisent, pendant le jour, la décomposition des plantes mortes, dont les principes constituants, retournent au soutien et à la nutrition des plantes végétales. La lumière et le calorique agissent encore comme des stimulans puissans sur les organes assimilateurs des plantes : ce qui les incite à absorber, avec plus d'avidité, les principes nutritifs qui sont en contact avec les parties altérantes de leur feuillage, mais surtout avec les extrémités de leurs racines fibreuses.

Mais il y a encore d'autres substances, telles que le sulphate de chaux (*gypse* ou plâtre de Paris) et la cendre qui, à cause des alkalis qu'ils contiennent, le *calcium* et le *potassium*, agissent puissamment aussi sur les diverses parties absorbantes des plantes. Ces deux substances, au moyen de leurs alkalis, ont la vertu d'attirer à eux, pendant la saison fraîche de la nuit, et d'absorber de l'atmosphère, non seulement l'eau, mais encore le carbone qui, à l'aide de l'humidité, est ainsi porté au besoin des plantes, comme étant le principe le plus essentiel à leur accroissement. Le carbone qui a lui-même la grande propriété d'absorber, aussi pendant la nuit, toutes les matières fétides qui flottent dans l'air atmosphérique, après avoir été ainsi incorporé aux alkalis du gypse et de la cendre, devient libre pendant la saison plus chaude du jour, et est enfin conduit aux plantes contingentes qui se l'assimilent et se l'approprient.

De cette absorption, pendant la nuit, des matières carbonées par les alkalis, et des matières fétides par le carbone, qui à cause de sa gravité spécifique, est toujours sur ou près de la surface de la terre, vient que l'atmosphère du matin est bien plus léger, et que l'air en est bien plus salubre que celui du haut jour, pendant lequel, à l'aide du calorique et de l'humidité, s'opère la décomposition des cadavres et des plantes mortes, comme aussi celle de l'eau, dont les gaz constituans, l'oxygène, mais surtout l'hydrogène, forment une partie considérable de la nourriture végétale.

Cette faculté absorbante des alkalis, et cette doctrine des stimulans (qui est en partie nouvelle) par rapport aux plantes et à la végétation, paraissent n'avoir jamais été bien comprises par les agriculteurs instruits ; cependant, elles sont toutes deux fondées sur des principes strictement philosophiques, et peuvent être facilement prouvées par l'observation et l'expérience. C'est pourquoi, étant très important que nos cultivateurs canadiens suivent le conseil sage que donne le savant professeur HALL à

ses industriels concitoyens, et se livrent enfin à l'observation et à l'expérience en agriculture, d'une manière plus étendue, afin d'améliorer leur sol fatigué et d'augmenter leurs produits annuels, ils pourraient faire quelques efforts, et se servir plus ou moins de la chaux (après avoir été éteinte) et de la cendre sur leurs pièces de terre stérile, se rappelant toujours qu'une ou deux expériences ne suffisent pas, parce que les circonstances n'étant pas les mêmes, elles peuvent donner souvent des résultats très variés. Même les cendres à potasse qui ont passé par le procédé de lixiviation pour en extraire l'alkali *potassium* ou la potasse, peuvent n'être pas tout-à-fait inutiles sur les terres stériles, vu qu'elles contiennent toujours une quantité plus ou moins considérable de cet alkali qui, quoiqued'une importance secondaire comme principe nutritif, est encore un ingrédient plus ou moins nécessaire à la nutrition des plantes, mais surtout des arbres, comme on le voit dans leurs cendres après la combustion, particulièrement dans celles du bois franc.

Pour faire des expériences scientifiques, en agriculture, il est nécessaire de connaître les différentes espèces de sols. Or la géologie nous enseigne qu'il y en a trois principales; savoir, 1^o. le graveleux ou sublonneux; 2^o. l'argilleux; 3^o. le soluble. Le sol graveleux, qui est généralement siliceux, ne contient ordinairement que l'eau qui adhère simplement à la surface de ses particules. Le sol argilleux absorbe et contient toujours une grande quantité d'eau, dont il est très ténace et qui en forme, pour ainsi dire, une partie. Le sol soluble est composé de tous les ingrédients nutritifs qui sont solubles dans l'eau à la température commune; c'est celui que forment, artificiellement, les jardiniers intelligents. Il est bien clair qu'aucun de ces sols ne peut convenir exclusivement à l'accroissement des plantes; car ou elles ne croitraient pas du tout, ou elles croitraient trop furieusement. Pour bien réussir à le former d'une manière convenable, quand il ne l'est pas naturellement, il faut donc faire un mélange ou une mixtion, de ces trois sols, proportionné à la capacité ou à l'appétit naturel des différentes espèces de plantes que l'on cultive.

Les parties calcaires, alcalines, aqueuses et carbonneuses, sont non seulement des principes nécessaires à l'accroissement des plantes, mais font encore l'office important d'absorber, de l'atmosphère, les parties gazeuses aussi également nécessaires à leur subsistance. Mais pour faciliter cette absorption des différents gaz nutritifs, il faut que la terre soit, pour ainsi dire, comme une éponge, et souvent remuée, s'il est possible, surtout après la rosée ou une petite pluie, afin de présenter, à ces divers gaz absorbables, toujours une surface nouvelle des parties absorbantes du sol, d'où vient la nécessité de houer ou rechausser souvent les végétaux.

Il y a encore un avantage, qui n'est pas d'une petite considération, à se servir de la chaux et de la cendre en agriculture ; c'est celui de contribuer beaucoup, par le moyen de leurs alkalis, à la destruction des vermines, qui causent tant de dommage aux grains. Ces ingrédients, quelques jours après que le sol a été ensemencé, peuvent être jetés sur la surface, de la même manière que le sont les grains : ce qui n'empêche pas le grand usage des engrais ordinaires, qui deviennent encore plus utiles, à cause du pouvoir, dans les alkalis, d'attirer leurs parties nutritives, et de les tenir en contiguité avec les racines des plantes, qui, pour cette raison et pour celles mentionnées plus haut, les absorbe avec beaucoup d'aise et d'avidité.

Mais pour découvrir les différentes proportions d'un sol naturel, ou pour se guider sûrement en en formant un artificiel, il faut nécessairement avoir recours à la chimie, à cette science si belle et si utile, et dont l'application facile des principes peut se faire, avec grand avantage, dans la culture des arts libéraux.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre serviteur très humble,

L'Assomption, 30 Janvier, 1828.

J. B. M.

P. S.—Je profite, avec plaisir, de cette occasion favorable pour offrir au très respectable Monsieur J. M. B. mes plus sincères remerciemens pour la manière polie et tout-à-fait obligeante avec laquelle il a eu la bonté d'accueillir mes réflexions sur la Géologie qui, en effet, ont été émises pour donner encore plus de force aux siennes.

Je suis charmé de voir qu'il a prouvé que je n'étais pas entré dans le même sens que lui sur deux de ses observations, qui, cependant, peuvent peut-être s'interpréter de la manière que je l'ai fait, nonobstant la considération scrupuleuse que l'on puisse prendre du contexte de sa communication intéressante.

Après avoir rendu un hommage respectueux à ses talens, à sa libéralité et à ses hautes vertus, je prendrai encore la liberté de lui faire voir, humblement, que ma définition d'une science naturelle n'est pas un sophisme.—Je n'insisterai pas à prouver ici que, parlant philosophiquement, il ne saurait y avoir de justes comparaisons ; j'observerai seulement que, par science naturelle, j'entends une science physique qui traite de la matière et de ses diverses propriétés, ou des corps physiques et de leur situation et de leur relation, &c. de l'ordre et de la régularité plus au moins considérables desquelles le philosophe, par ses recherches, ses observations et ses expériences, fait naître naturellement la science naturelle ou physique qui en traite, et qu'il établit sur des données fondées, et sur des principes certains ; ce qui fait que les sciences naturelles sont autant de sciences fixes. Or, bien que

la chronologie soit établie et acquise par les lumières et l'opération naturelles de l'esprit humain, cependant, puisque, de l'aveu même de Monsieur J. M. B., elle "*s'étend sur des dates incertaines qu'on cherche à éclaircir et fixer.*" elle ne saurait être considérée comme une science fixe, telle que le sont toutes les sciences naturelles. Sa comparaison, donc, entre la Chronologie et la Géologie, est très injuste, et fait disparaître son argument futile, qui ne saurait prouver le moindre de sophisme dans sa définition, restreinte mais tenable, de cette science naturelle et fixe, qui traite de la situation relative des minéraux, la Géologie.

J. B. M.

ANECDOTES.

CHARLES LE TEMERAIRE, dernier duc de Bourgogne, aimait à se comparer à ANNIBAL. Après la bataille de Granson, où il fut défait par les Suisses, en 1476, son fou, qui galopait après lui, au fort de la déroute, lui craint plaisamment : "Monseigneur, nous voila bien *annibalés*."

Ce fou, surnommé le Glorieux, avait seul le droit de faire entendre la vérité au duc, et souvent il lui disait des choses fort piquantes. Quelque temps après le siège de Beauvais, où Charles-le-Téméraire fut vigoureusement repoussé, ce prince montrait avec complaisance son arsenal à un ambassadeur, et lui disait qu'il avait là les clefs de toutes les villes de France. Son fou se mit à fouiller avec inquiétude dans tous ses poches, et à regarder soigneusement autour de lui. Le prince, étonné, lui demanda ce qu'il voulait, "Je cherche," répondit le fou, "les clefs de Beauvais."

Un Vénitien avait été menacé de coups de bâton. La peur qu'il eut de les recevoir, fit qu'il resta plus d'un an enfermé dans sa maison. Cette clôture le fatiguant, il sortit, un soir, et reçut ce qui lui avait été promis. "Ah !" dit-il à sa femme, en rentrant, "Dieu soit loué ! Je suis quitte de cette maudite affaire que tu sais bien."

Un officier s'excusait de n'avoir pas attaqué un certain poste, parce qu'il l'avait jugé *inattaquable* : "Monsieur," lui dit le marquis de FEUQUIERES, "ce mot-là n'est pas français."

Un libraire étranger ayant remis au grand FREDERIC un manuscrit, qui était une satire contre lui, il en fit appeler un de Postdam, et lui donna ce manuscrit, en lui disant : "Imprime cela; il y a un bon coup à faire."

Un seigneur Anglais du parti de l'opposition entra un jour dans la boutique d'un libraire dans le dessein d'acheter quelques

livres nouveaux. Faites-moi voir, dit-il au marchand, quelque ouvrage bien écrit sur la politique du jour. En voilà un, lui dit le libraire, en lui présentant une brochure. Le seigneur l'ouvrit, et après avoir jetté les yeux sur le titre, fi donc, s'écria-t-il en le refermant précipitamment, cela ne vaut rien. J'ai lu ce livre, et je l'ai trouvé détestable ; car l'auteur veut prouver que nous avons un ministère qui a des notions sur le gouvernement politique et civil.

Puisque celui-là n'est pas de votre goût, reprit le marchand, en voici un autre qui peut-être vous plaira. Le seigneur le prit, l'ouvrit comme le premier, et le referma de même. Mauvais ouvrage encore, dit-il : celui qui l'a fait se déclare neutre au milieu des divisions qui nous agitent. L'auteur n'a pas même assez d'esprit pour être d'un parti ; ce qui ne peut faire qu'un ouvrage froid. Car il n'y a rien de si insipide à lire qu'un ouvrage anglais sur la politique, quand la chaleur, l'empportement et la passion ne guident pas la plume de l'auteur. Car, ajouta-t-il, on dirait que pour avoir de l'esprit, il faut que le démon de la cabale nous agite.

Puisqu'il en est ainsi, dit le libraire, je sais ce qu'il vous faut : tenez, milord, voilà un bon livre, car l'auteur dit tout net que notre gouvernement ne vaut rien : et même, afin que le public ne doute pas de la perfection de son ouvrage, il ajoute que nos ministres n'ont pas le sens-commun.

Si cela est, dit le seigneur, j'achète le livre ; il doit être bon. Il sera même excellent, si l'auteur a eu soin d'exagérer un peu les faits, et de les présenter sous les couleurs les plus fortes.

CABANES SUR LA GLACE.

A l'occasion de l'accident arrivé à Mr. Alexandre RAYMOND, de La-Prairie, le 25 de ce mois, et dont les gazettes ont rendu compte, un correspondant nous écrit comme suit :

“ Cet accident m'a suggéré une foule de réflexions, au sujet des cabanes érigées sur la glace, pendant l'hiver. Sous certains rapports, je regarde ces cabanes comme utiles, même d'après ma propre expérience, et je conçois que par un coup de mauvais temps et un froid excessif, l'on peut être bien aise d'y trouver à se chauffer. Mais d'un autre côté, de combien d'accidens fâcheux, et de malheurs même, ces cabanes n'ont-elles pas été, au moins indirectement, la cause ? On a vu des hommes venant de la ville sobres, en repartir ivres, et périr en chemin ; des chevaux partir d'après seuls, s'égarer et se noyer. Et quand on considère qu'il ne se passe presque pas d'hiver qu'il n'arrive de ces sortes d'accidens, n'a-t-on pas sujet d'être étonné, je ne

dis pas que ces espèces de maisons publiques ne soient point prohibées, mais que ceux qui les tiennent ne soient assujétis à aucun règlement de police ?

“ Peut-être dira-t-on que ces petites tavernes étant établies sur le milieu du fleuve, elles ne tombent sous la juridiction ni des magistrats de Montréal, ni de ceux de La-Prairie. Ne tombent-elles pas au moins sous les juridiction des magistrats du district ? Je serais assez porté à le croire ; mais s'il n'en était pas ainsi, il me semble qu'il ne serait pas indigne de la législature de prendre le sujet en considération, pour donner, si elle le jugeait à propos, aux juges de paix le pouvoir qu'ils n'auraient pas, et que, suivant moi, ils devraient avoir.

“ J'honneur d'être, Monsieur,

UN DE VOS ABONNÉS.”

MARIAGES ET DECES.

MARIÉS :

A Chambly, le 3 du courant, par Messire MIGNAULT, le Dr. PATRICK BUCKLEY, de St. Jean, à Dlle JOSEPHINE FREMONT, fille de feu Charles Fremont, écuyer ;

A Montréal, le 6, J. T. BRAZEAU écuyer, Avocat, à Dlle. MARGUERITE CASTONGUEZ, fille de Mr. J. B. Castonguez ;

Le même jour, au même lieu, Mr. H. B. BEAUDRY, à Dlle. A. S. LABELLE.

Le même jour, à Varennes, F. X. PERRAULT, écuyer, de Québec, à Dlle. ESTHER LUSSIER, fille de Paul Lussier, écuyer ;

A Ste. Geneviève, le 8, par Messire FELIX, Mr. C.-A. BERTHELOT, Notaire, à Dlle. CATHERINE DELVECCHIO, fille de feu Mr. Pierre Delvecchio, de Montréal.

DE'CÉDÉS :

A Québec, le 1er du courant, à l'âge de 43 ans, LOUIS PLAMONDON, écuyer, Avocat, et Inspecteur-général des Domaines de sa Majesté. Mr. Plamondon était doué d'un esprit supérieur, et avait acquis des connaissances étendues en littérature et dans sa profession : il se proposait de publier prochainement un ouvrage important sur les lois du pays.

A Berthier, le 5, à l'âge de 27 ans, Messire AGAPIT ROCHER, Vicaire de cette paroisse ;

A Montréal, le 24, à l'âge de 77 ans, Dame Marie Louise COREAU-LACOTE, veuve de feu Louis Toussaint POTHIER, écuyer, et mère de l'honorable TOUSSAINT POTHIER, membre du Conseil Législatif ;

Dernièrement à Ste. Anne de la Pérade, le Dr. WALLIS.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME VI.

FEVRIER, 1828.

NUMERO III.

HISTOIRE DU CANADA.

Chagriné par tant de nouvelles fâcheuses, M. de Frontenac appela Oureouharé, et après lui avoir exposé, en peu de mots, la conduite qu'il avait tenue avec sa nation, pendant sa première administration, et depuis son retour de France, il lui dit qu'il aurait cru pouvoir se flatter qu'au moins la reconnaissance des bienfaits dont il l'avait comblé lui-même en particulier, l'aurait engagé à faire ouvrir les yeux à ses compatriotes; et qu'il fallait ou qu'il fût bien insensible, à ses bontés, s'il avait manqué à ce devoir, ou que sa nation fût bien peu de cas de lui, s'il n'avait pu la faire entrer dans des sentimens plus raisonnables et plus conformes à ses véritables intérêts.

Le chef fut d'autant plus mortifié de ces reproches qu'il savait ne les pas mériter : il sut pourtant se contenir ; et sans laisser paraître la moindre altération, il pria le général d'observer qu'à son retour de France il avait trouvé les Cantons engagés dans une étroite alliance avec les Anglais, et tellement envenimés contre les Français, dont la perfidie les avait, pour ainsi dire, forcés à contracter cette alliance, qu'il avait nécessairement fallu attendre du temps et des circonstances une disposition plus favorable. Il ajouta que quant à lui, il n'avait rien à se reprocher, que le refus qu'il avait fait de retourner dans son canton, où il était passionnément désiré, devait avoir écarté tout soupçon contre sa fidélité; et que si malgré une marque si peu équivoque de son attachement pour les Français, on lui faisait l'injustice d'en former quelqu'un contre lui, il ne tarderait pas à le dissiper.

Une réponse si raisonnable et si satisfaisante fit presque repentir le gouverneur général de sa mauvaise humeur, et surtout de la méfiance qu'elle lui avait inspirée: il donna quelques marques d'amitié à Oureouharé, et travailla à se l'attacher de plus en plus, persuadé qu'il en pouvait tirer les plus grands services.

Le 10 Octobre, comme M. de Frontenac se disposait à retourner à Québec, un officier parti le 8 de cette capitale, lui remit deux lettres de M. Provot, major de la place, et qui y commandait en son absence. La première était datée du 5, et portait qu'un Abénaquis, venu en douze jours de *Pescadoué*, dans

l'Acadie, venait de lui donner avis que trente vaisseaux étaient partis de Boston, et qu'on assurait qu'ils étaient destinés à faire le siège de Québec. La seconde lettre de M. Provôt était datée du 7, et marquait que le sieur de CANONVILLE l'avait averti qu'il avait aperçu, vers Tadoussac, vingt-quatre vaisseaux anglais, dont huit lui avaient paru fort gros. Le major ajoutait que, sur cet avis, il avait détaché le sieur de GRANDVILLE son beau-frère, avec une biscayenne et un canot bien armé, pour avoir des nouvelles plus certaines.

M. de Frontenac eut quelque peine à croire qu'une flotte si considérable fût si proche, sans qu'il eût seulement eu vent qu'on armait à Boston. Il s'embarqua néanmoins sur l'heure, avec M. de Champigny, dans un petit bâtiment, où ils pensèrent périr.— Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, un second courrier de M. Provôt lui apprit que les demoiselles de LALANDE et JOLIET avaient été prises, auprès de Tadoussac, par une flotte de trente quatre voiles, qui pouvait bien être, dans le temps qu'il écrivait, à l'*Ile aux Coudres*, c'est à-dire à quinze lieues seulement de la capitale.

M. de Frontenac savait que les Anglais étaient occupés en Acadie ; et ne connaissant pas assez le mauvais état où était cette province, il avait cru qu'elle les arrêterait plus longtemps qu'elle ne fit.

On a vu plus haut que quatre bâtimens anglais avaient paru à la vue de Kaskebé, au moment où ce fort venait de se rendre à M. de Portneuf. On avait appris à Québec, quelque temps après, que ces bâtimens avaient tourné du côté du Port Royal ; mais le gouverneur général ne s'était pas trouvé en état de secourir ce poste, au cas qu'il fût attaqué ; et il ne le croyait pas, probablement, aussi dépourvu de troupes, de munitions et de vivres, qu'il l'était en effet. M. de Manneval, qui résidait ordinairement dans cette place, regardée comme la capitale de la province, n'y avait que quarante-six hommes de garnison, et quelques pièces de canon, qui même n'étaient pas en batterie, et l'on y manquait absolument de tout. Les autres postes étaient encore moins bien fortifiés et aussi mal pourvus.

Telle était la situation de l'Acadie, lorsque le 22 Mai 1690, on vint annoncer au gouverneur qu'il paraissait plusieurs vaisseaux étrangers à quelque distance du bassin du Port-Royal. Il fit aussitôt tirer un coup du canon, pour avertir les habitans de se rendre auprès de lui. Le lendemain, l'escadre anglaise, composée d'une frégate de quarante canons, d'un bâtiment de seize, d'un autre de huit, et de quatre chaïches ou goëlettes, jeta l'ancre à une demi-lieue du Port Royal ; et aussitôt William Phips, le commandant de cette escadre, envoya sa chaloupe au fort, avec un trompette, pour sommer le gouverneur de lui remettre sa place, avec tout ce qui y était, sans capitulation.

M. de Manneval retint le trompette, et faute d'officiers, envoya M. PETIT, prêtre du séminaire de Québec, au général anglais, pour tâcher d'en obtenir au moins des conditions tolérables ; car il comprit d'abord, que ce serait bien inutilement qu'il se mettrait en défense, avec un si petit nombre de soldats, mal armés et découragés, sans un seul officier pour le seconder, et ne pouvant compter sur les habitans, dont trois seulement s'étaient rendus au signal d'appel.

Phibs déclara d'abord à M. Petit qu'il voulait avoir le gouverneur, sa garnison et tous les habitans à discrétion. L'ecclésiastique lui répondit que M. de Manneval périrait plutôt que de commettre une pareille lâcheté : l'amiral lui demanda alors s'il était chargé de lui faire quelque proposition ; et la réponse fut, qu'il avait ordre de lui dire qu'on lui rendrait le Port Royal aux conditions suivantes : 1^o. que le gouverneur et sa garnison sortiraient avec armes et bagages, et seraient conduits à Québec, dans un vaisseau qu'on leur fournirait : 2^o. que les habitans seraient conservés et maintenus dans la possession paisible de leurs biens, et que l'honneur des femmes et des filles serait à couvert ; 3^o. que tous auraient le libre exercice de la religion catholique, et qu'on ne toucherait point à l'église.

Ces conditions ayant été acceptées par Phibs, quoique sur sa parole seulement, aussitôt après le retour de son envoyé, M. de Manneval écrivit au général anglais, qu'il s'en tenait à ce qui avait été arrêté, et que s'il voulait bien lui envoyer sa chaloupe, le lendemain, il irait lui-même le trouver à son bord, pour lui donner une preuve convainquante de la franchise avec laquelle il traitait. La chaloupe fut envoyée ; le gouverneur s'y embarqua, et la capitulation fut confirmée de bouche, en présence du sieur DES GOUTTINS, écrivain du roi, faisant l'office de commissaire ordonnateur au Port Royal ; et le général anglais ajouta qu'il laissait au choix de M. de Manneval d'être conduit, avec toute sa garnison, en France, ou à Québec.

A la vue de l'état où se trouvait la place que Manneval venait de lui remettre, Phibs parut fort étonné, et se repentit d'avoir accordé des conditions si honorables à des gens qui étaient si peu en situation de se défendre : il dissimula néanmoins jusqu'à ce qu'il eût trouvé un prétexte de violer une capitulation qu'il prétendait lui avoir été extorquée par surprise.

Il ne le chercha pas longtemps ; car ayant su que tandis que le gouverneur était sur son bord, des soldats et des habitans ivres avaient pris quelque chose dans un magasin appartenant à M. Perrot, prédécesseur de M. de Manneval dans le gouvernement de l'Acadie, il déclara que ce qui avait été détourné étant au roi son maître, il ne se croyait plus obligé à rien tenir de ce qu'il avait promis. Il demanda à M. M. de Manneval et des Gouttins

leurs épées, qu'il leur rendit néanmoins sur-le-champ, mais en leur signifiant qu'ils étaient ses prisonniers, désarma les soldats et les fit enfermer dans l'église, et livra toutes les habitations au pillage, prétextant que les habitans avaient caché ce qu'ils avaient de meilleur.

Le 14 Juin, le chevalier de VILLEBON, capitaine, un des fils du baron de Békancour, et dont la compagnie était en Acadie, arriva de France au Port Royal. Il y trouva M. Perrot, qui s'y était rendu avec M. DUCLOS, son commis, et un Canadien nommé M. DAMOUR, après avoir échappé par un bonheur tout particulier à la poursuite des Anglais, et M. des Gouttins, qui y avait été laissé. Il apprit d'eux que l'amiral Phibs n'était resté que douze jours dans le port, après la reddition de la place; qu'il en avait emmené M. Manneval, un sergent et trente huit soldats, avec M. Petit et un autre prêtre nommé M. TROUVE; qu'avant son départ, il avait assemblé les habitans, et leur avait fait prêter serment de fidélité aux souverains de la Grande-Bretagne, GUILLAUME et MARIE; qu'il avait établi son premier sergent, nommé CHEVALLIER, pour commandant du Port-Royal, et six des principaux habitans pour rendre la justice en qualité de conseillers.

Le chevalier de Villebon se trouva dans un grand embarras; il tint conseil avec M. M. Perrot et des Gouttins, et le sieur SACCARDIE, ingénieur, qu'il avait amené de France, sur ce qu'il y avait à faire, dans la conjoncture où il se trouvait, pour sauver le reste de la colonie, dont il était seul chargé, et pour mettre en sûreté les effets du roi, qu'il avait apportés de France. Ce qui l'inquiétait le plus, c'est que les Anglais étaient encore dans le port de la Hève où, en moins de trois jours, ils pouvaient être instruits de son arrivée; et il n'était nullement en état de leur résister, au cas qu'ils revinssent pour l'attaquer dans le Port Royal.

Après mûre délibération, on résolut unanimement de se retirer sur la rivière St. Jean, où le chevalier de Grandfontaine avait eu un fort, en un lieu nommé *Jemset*; d'y transporter les effets du roi et ceux de la compagnie; d'y rassembler tout ce qu'on pourrait de soldats, dont plusieurs s'étaient tirés des mains des Anglais, ou avaient trouvé le moyen de n'y pas tomber; de mander au sieur de MONTORGUEIL, lieutenant de la compagnie de Villebon, qui était à Chédabouctou, avec un détachement de quatorze soldats, de venir joindre son capitaine à Jemset; et quand tout cela serait exécuté, de construire un fort de pierre au même endroit, et d'envoyer de là le plus qu'on pourrait de secours aux sauvages, afin de les encourager à continuer la guerre contre les Anglais.

En conséquence de cette délibération, l'ordre fut envoyé à

Montorgueil d'évacuer Chédabouctou ; mais cet officier n'était déjà plus dans son poste. L'amiral Phibs, après avoir fait quelque séjour à la Hève, s'était rendu à Chédabouctou : et ayant débarqué quatre-vingts hommes, il avait fait sommer le commandant de se rendre à discrétion. Montorgueil répondit qu'il aimait mieux s'ensevelir sous les ruines de son fort que de le livrer ainsi aux ennemis de son roi. Phibs lui renvoya jusqu'à deux fois son trompette pour lui représenter l'inutilité de ses efforts contre des forces si supérieures, et il en reçut toujours la même réponse. Il fit faire une attaque, qui fut assez vive, mais qui ne réussit point. Cette résistance, à laquelle il ne s'était pas attendu, lui fit craindre d'échouer devant une bicoque défendue par une poignée de soldats. Il fit une quatrième sommation, et l'accompagna des menaces qu'il crut les plus capables d'intimider Montorgueil ; mais elle fut aussi inutile que les précédentes.

Alors il fit jeter des fusées, qui mirent le feu à un endroit couvert de paille ; et malgré tout ce que put faire la garnison, l'incendie gagna bientôt partout. Phibs prit ce moment pour faire une nouvelle sommation ; et Montorgueil, qui ne pouvait plus empêcher sa place d'être réduite en cendres, crut pouvoir capituler ; mais il le fit avec tant de hauteur, et témoigna une si grande résolution de faire payer bien cher aux Anglais leur faible victoire, s'ils ne lui accordaient des conditions honorables, qu'il obtint tout ce qu'il voulut. Il sortit à la tête de sa garnison avec armes et bagages, et fut transporté à Plaisance, en Terre-Neuve.

Les habitants de Chédabouctou, dont Montorgueil n'avait pas oublié les intérêts dans sa capitulation, ne furent point maltraités ; mais l'île Percée, où ils se transportèrent ensuite, n'eut pas un sort si heureux ; Phibs n'y éprouva aucune résistance, et tout y fut livré au pillage.

Cependant l'établissement projeté de Jemset ne put avoir lieu : M. Perrot tomba en route entre les mains des Anglais ; et M. de Villebon eut toutes les peines du monde à leur échapper, après la perte du vaisseau qui l'avait amené de France et des effets dont il était chargé. Se voyant hors d'état de rien entreprendre, cet officier rassembla autour de lui tout ce qu'il put de sauvages, et les exhorta à continuer de venger sur les Anglais leurs propres injures et celles des Français. Ils lui promirent de faire de leur mieux, et il partit pour Québec, où il apporta les premières nouvelles des désastres de l'Acadie.

On y avait été informé plutôt du malheur arrivé à la petite colonie française de Terre-Neuve. M. de la Poype, après avoir été, pendant treize ans, gouverneur, ou commandant de Plaisance, avait eu pour successeur, en 1685, le sieur Parat, comme nous l'avons vu plus haut. Jusqu'alors l'établissement avait été extrêmement négligé et laissé sans moyens de défense : mais en

1687, on envoya de France au gouverneur vingt-cinq soldats, commandés par le sieur PASPOUR DE COSTEBELLE, avec des vivres, du canon, de la poudre, et tout ce qui était nécessaire pour ravitailler et fortifier la place. On y bâtit un fort et une plateforme à l'entre du port, et l'on arma les habitans, sur lesquels on comptait beaucoup plus que sur les soldats.

Mais en conséquence d'une négligence impardonnable, le 25 Février 1690, le gouverneur et son lieutenant furent surpris dans leurs lits, hors de leur fort, par quarante-cinq flibustiers anglais. Les soldats, qui par un effet de la même négligence, étaient aussi dispersés de côté et d'autre, furent pareillement pris et désarmés. Les habitans, qui avaient eu tout le loisir de se mettre en défense, se rendirent sur la menace que leur firent les ennemis de massacrer les prisonniers, si on leur opposait la moindre résistance. Les Anglais chargèrent sur leur vaisseau, tous les effets, meubles, ustensiles de pêche, vivres, armes et munitions, qui se trouvèrent dans le fort. Une partie du canon fut pareillement enlevée, une autre jettée à la mer, et le reste encloué ; et après cet exploit, la liberté ayant été rendue aux prisonniers, la garnison et les habitans se trouvèrent, comme le remarque Charlevoix, à-peu-près dans le même état que s'ils avaient été jetés par un naufrage sur une côte déserte.

Le sieur Parat s'étant embarqué pour repasser en France, M. de Costebelle, resté commandant à Plaisance, crut devoir travailler de suite à s'y retrancher ; mais les habitans, sur lesquels il avait compté pour l'exécution de ce dessein, semblèrent prendre plaisir à le contrarier.

(A Continuer.)

PETITE BIOGRAPHIE DES DEPUTÉS DE FRANCE.

SIXIEME ET DERNIER EXTRAIT.

PERRIER (Cassimir). Son éloquence, ses talens comme financier en font le plus redoutable adversaire des ministres, qu'il harcèle sans cesse. Pressé par les argumens de cet orateur, le président du conseil, malgré l'art qu'il possède de déplacer la question, fut plus d'une fois réduit au silence. M. Perrier est la terreur du centre et l'effroi des clôturiers, dont les clameurs ne peuvent l'émouvoir ; une seule des épigrammes échappées à ce fidèle et spirituel mandataire a rendu plus de services à la France que le plus éloquent discours du plus éloquent ventru.

PETIT-PERRIN, C'est le plus silencieux des procureurs du roi : on assure que chez les ministres, il a toujours la bouche ouverte ; mais on ajoute que ce n'est pas pour parler.

PETOU. C'est un bon commerçant, qui parle mal et qui vote bien.

PAYRONNET (le Comte de). Avocat obscur et duelliste célèbre, M. de Peyronnet épousa, jeune encore, une des plus belles femmes de Bordeaux ; mais cette union ne fut pas heureuse, et les deux époux ne tardèrent pas à se séparer. En sa qualité de crâne, il se distingua à l'époque du 12 Mars : ce fut le commencement de sa fortune ; il devint successivement procureur général, député, et enfin ministre de la justice. Jamais nomination ne parut plus extraordinaire ; car non seulement M. de Peyronnet n'avait point parlé comme député, mais comme avocat il n'avait jamais produit un discours même passable. Son éloquence est d'une telle nature qu'il n'est jamais monté à la tribune sans être aussitôt accueilli par les éclats de rire de l'assemblée ; les muets eux-mêmes sont forcés de se mordre les lèvres pour ne pas éclater. Il est vrai que rien n'est plus original que les harangues de sa grandeur, qui paraît persuadé qu'un ministre du roi de France n'est pas obligé de parler français. Qu'a donc fait M. de Peyronnet ? Rien, s'écrient certains biographes. Ils sont dans l'erreur ; M. le comte a fait peu de bien, beaucoup de mal, de fort mauvais discours et de très pauvres vers. Voici les premiers de son épître à Zelmire sur l'indifférence :

Si l'on te dit que tu me plais,
Va, ne crois pas à ce langage ;
Si l'on te dit que je te hais,
On te trompe encor davantage.

PINTEVILLE DE CERNON (le Baron de). Le nombre des inutiles est si grand parmi les députés, que nous ne savons plus quelle forme employer pour dire que le titre de membre de la Chambre est le seul que M. de Pinteville ait à la célébrité.

POYDAVANT. Il dort pendant le temps des séances, vote en bâillant, et ne se réveille que pour demander la clôture.

QUELEN (le Comte de). C'est le frère du respectable archevêque de Paris, dont il possède toutes les vertus.

RAUDOT. Cet honorable a mérité le surnom d'*introuvable*. Comme le héros de M. d'Arlincourt, il est partout et nulle part, ce qui veut dire que lorsqu'il est quelque part, on ne s'en aperçoit pas.

RENOUARD DE BUSSIÈRES. On a dit que ce député parlait peu à la Chambre ; c'est une calomnie : nous pouvons affirmer qu'il n'y parle pas de tout.

ROTOURS (le Baron des). En sa qualité d'administrateur des Gobelins, il fait tapisserie à la Chambre.

ROUX (le Comte de). C'est un honorable qui a souvent joué la rôle di niais sur les théâtres de société, et qui ne peut parvenir à oublier ses premiers rôles.

Chassez le naturel, il revient au galop.

ROUX. Il en est à Pharamond pour la monarchie; mais lorsqu'il s'agit à la Chambre de pharmaciens et de drogues, M. Roux s'élève à la hauteur de la discussion, et prend souvent la parole.

ROYER-COLLARD. C'est un des hommes les plus instruits de la France, et l'un des meilleurs orateurs de la Chambre.— C'était l'âme du parti que l'on appelait doctrinaire, et qui s'est fondu dans l'opposition, où il ne cesse de défendre les libertés publiques.

SAINT-CRICQ (le Comte de). Il a été longtemps directeur général des douanes. C'est le plus terrible ennemi des contrebandiers, et le plus grand ami des ministres. N'y aurait-il pas là quelque contradiction?

SAINT-MARIE (de). Il s'appellait jadis *Rapine*; mais comme il n'est pas ministériel, il a changé de nom, crainte de méprise.

SAINT-GERY (le Marquis de). Il donne sa voix aux ministres, qui ne lui refusent rien : ces excellences sont si habituées à donner beaucoup pour peu ! . . .

SAINT-LEGIER. (le Comte de). On le dit indépendant, ce qui est possible; et très ignoré, ce qui est certain.

SALABERRY (le Comte Yrumberry de.) La hache révolutionnaire lui ravit son père; on le vit toujours à la tête des troupes pour la défense de la royauté. Pourquoi cette noble ardeur s'étend-elle chez M. de Salaberry jusqu'à défendre un ministère repoussé par la nation?

SANLOT-BAGUENAUT. C'est un homme de bien, et qui cherche partout à le faire. Malgré ces rares qualités, il a été renvoyé d'une mairie d'arrondissement de Paris. Nommé par les ministres, il n'obéit cependant qu'à la voix de sa conscience.

THOMASSIN DE BIENVILLE. Qu'il dorme ou qu'il veille, on ne s'aperçoit pas qu'il existe.

TIXIER DE LA CHAPELLE. En sa qualité de juge de paix, il ne fait pas la guerre aux ministres.

TREZOMAIN. Il a toujours été fidèle à la royauté; il est riche, il est bon ami, il est serviable, il est dans les haras.

TURMEL. Il avait beaucoup *promis*; mais dès qu'il eut *tenu* la place de payeur, qu'il convoitait, il devint sourd pour ses commettans, et muet pour les ministres.

VANDŒUVRE. Ce député est procureur général; sa place dépend de son vote, et il tient à sa place.

VASSAL DE MONVIEL. C'est un représentant qui ne s'est

jamais assis à la table des ministres. Il ne demande point de places, et pour voter, consulte sa conscience.

VILLELE (le Comte de). De simple régisseur d'un simple planteur, M. de Villèle est devenu successivement maire de Toulouse, député et enfin ministre. Henri IV disait ; " Les Gascons viennent partout : " il aurait pu ajouter, et quand ils viennent au ministère, ils y prennent racine : " M. de Villèle, qui a *bien pris*, est cependant grand partisan des réductions : lorsqu'il n'était que député, il voulait qu'on réduisît le budget ; plus tard, il réduisit l'opinion publique avec de l'or ; puis il entreprit de réduire les rentes de deux cinquièmes, et les rentiers à l'hôpital. En sa qualité de ministre des finances, son excellence a bec et ongles : elle possède un art merveilleux pour répondre toujours à côté de la question, et faire des phrases quand on lui demande des raisons. M. de Villèle est président du conseil des ministres, c'est-à-dire que les autres excellences ne sont que des excellences en sous ordre, qui ne font rien sans l'autorisation de leur chef de file. — Voici un quatrain qui courut tout Paris, lors de la représentation de *Léonidas*, tragédie :

Entre Léonidas et Monsieur de Villèle,

Il est pourtant un parallèle :

L'un conduit ses trois cents à l'immortalité,

L'autre ses trois cents pour cent à la mendicité.

M. de Villèle est membre de la congrégation des Pénitens de Toulouse ; mais comme ministre, il n'en paraît pas moins disposé à mourir dans l'impénitence finale.

WANGEN DE GERDSECK (le Baron de). Ce nom si dur appartient cependant à un homme si doux, que les ministres en font ce qu'ils veulent.

YVER. Après avoir parlé de 429 personnages plus ou moins célèbres, plus ou moins ignorés, nous croyions avoir encore quelque chose à dire ; mais par malheur, et aussi par la faute de l'ordre alphabétique, M. Yver se trouve le dernier de la liste : ce qui nous oblige à finir comme nous avons commencé, c'est-à-dire par un homme dont le nom est tout étonné de figurer dans un livre, bien qu'il se trouve très souvent sur la liste d'invitation de plus d'une excellence.

AGRICULTURE.

NOTE sur les Engrais, par un membre du Comité de la Société d'Agriculture de Québec.

Toute substance animale ou végétale, lorsqu'elle a subi un certain degré de décomposition, fait un bon engrais. Ce sont

les substances dont étaient composés les corps des plantes et des animaux, qui décomposées et rendues à la terre, forment la principale nourriture d'autres plantes et d'autres animaux. Les laisser perdre, c'est laisser perdre ce qui forme la plus grande richesse de l'homme : c'est s'exposer à la misère par le manque des choses nécessaires. La décomposition rend souvent l'air environnant désagréable et mal-sain ; surtout près des maisons, où ces substances se trouvent souvent en plus grande abondance. Ramassées par tas et mêlées avec de la terre, retournées de tems en tems pour les exposer à l'air, la décomposition se fait mieux ; la terre imbibé ce qui autrement s'échappe et se perd et infecte l'air. Voilà le secret de la formation des engrais artificiels.

Les substances quelconques dont on veut former un tas d'engrais doivent être ramassées, si elles sont des solides, en un quarré-long haut de 4 pieds. Les substances qui sont longues et difficiles à mettre par morceaux pour les mêler avec la terre, doivent être mises à part, aussi dans un quarré-long haut de 4 pieds, pour subir un certain degré de fermentation ; lorsqu'elle a commencé, on doit jeter dessus une légère couche de terre pour imbibé ce qui autrement se mêlerait avec l'air et se perdrait ; le tas peut se mêler avec de la terre ensuite, lorsque la décomposition a commencé. Les substances qui peuvent se mêler avec la terre, surtout s'il y a des substances animales, peuvent être couvertes d'une légère couche de terre à mesure qu'elles sont ramassées ; tant que l'on sentira la moindre mauvaise odeur, il faut remettre sur le tas de la terre fraîche. Lorsque le tas est suffisamment grand et qu'il est resté assez de tems pour subir un certain degré de décomposition, on le retourne dans un tems où l'on a peu de chose à faire. Pour cela, on charie des voyages de terre, que l'on verse le long des côtés du tas à petite distance. Si l'on peut avoir quelques voies de chaux pour y mettre, on la met le long de l'autre côté. On commence alors à un des bouts des tas de substances végétales et animales. On en ôte des pelletées du haut en bas, jusqu'à terre, en les brisant avec la pelle, s'il y a besoin, et on les dépose un peu plus loin, de même largeur que le tas et aussi haut qu'elles peuvent se tenir ; alors on saupoudre de chaux depuis le haut jusqu'à la terre ce commencement de tas, du côté vis-à-vis le tas dont on l'ôte ; on y jette sur la chaux de la terre ; plus s'il y a de la mauvaise odeur. On continue de la même manière, tenant toujours un espace libre et net jusqu'à terre entre le tas d'où on ôte les pelletées et celui auquel on les met. Le tout fini, on saupoudre ce tas de chaux, et on y met une couche de terre, s'il y a mauvaise odeur. Ce tas peut rester sans être retourné jusqu'au printemps suivant : on le retourne alors, sans rien ajouter. Dans le tas pour former des engrais, il ne doit pas y avoir de morceaux de bois, de gros os, ni de pierres.

Les os brisés et mis en poudre, forment un engrais des plus riches. Lorsqu'on veut employer ce tas, on en charie et on le met dans les rangs en moindre quantité que le fumier ; il est excellent pour les navets, bettes, carottes, choux, tabac, fèves, pois, enfin pour tout ce que l'on peut cultiver en rangs. Il dure plus que le fumier ; il est aussi le meilleur engrais pour les prairies naturelles et les pacages.

Il doit toujours y avoir un tas de terre près des maisons, avec un trou dessus où l'on doit jeter toutes les eaux sales, lavures, urines, balayures, enfin tout ce qui se jette ordinairement près des maisons et se perd dans la terre, donne une apparence de mal-propreté, et souvent infecte l'air et le rend mal-sain. Du moment que le premier trou est plein, paraît mal-propre, ou donne mauvaise odeur, on le couvre de terre, et l'on en forme un autre à côté, et ainsi de suite. Ce tas de terre doit se former le printemps en enlevant jusqu'à un, deux ou trois pouces de profondeur au-devant et autour de la maison, fournil, &c. On remplace ces terres, au besoin, avec des terres maigres et inutiles.— Ce tas doit rester tout l'été et être couvert d'une bonne couche de terre l'automne, et on continue à y jeter les eaux, &c., tout l'hiver, dans des trous formés au-dessus, dans la neige. La neige partie, on y jette tout de suite de la terre et on retourne ce tas, comme il est mentionné ci-dessus, en y mêlant de la terre ou de la chaux au besoin. Un pareil tas vaut, tous les ans, le fumier de plusieurs bêtes à cornes, sans compter l'avantage de la propreté autour des maisons et l'absence des odeurs nuisibles à la santé. Il y a des maisons où il se trouve, à l'entour, en mauvaises herbes et mal propreté, ce qui aurait doublé et triplé la récolte de plusieurs arpens de terre.

Pour la décomposition des bestiaux morts, le mieux c'est de les couper par morceaux, s'ils sont gros, et de les enterrer dans un tas de fumier qui chauffe. La décomposition se fait dans très-peu de tems.

Lorsque les tas de fumier chauffent trop fort, ils doivent être aussi retournés. Il est bon aussi de jeter, de tems en tems, de la terre dessus, pour l'enrichir de ce qui s'échappe.

La mauvaise nourriture des animaux l'hiver, et le peu de litière qu'on leur donne, font que l'urine des animaux se perd et qu'on a peu de bon fumier. Il reste souvent mêlé avec la neige tard ; une partie a trop chauffé lorsqu'on s'en sert, et l'autre n'a peut-être pas chauffé du tout, et se trouve remplie de mauvaises graines ; un tas de fumier d'un an réduit en terroir, à déjà perdu plus de la moitié de la nourriture qu'il aurait fourni à la terre, s'il y avait été mis en bon état, c'est-à-dire, lorsqu'il a chauffé sans sécher, et a été couvert de terre à mesure qu'il était employé.

On peut dire que la richesse du sol du Canada et de ses habitants, est souvent emportée par les vents, et répandue sur les eaux et les pays déserts. Le cultivateur sage et industrieux sait profiter de ce qui se perd pour celui qui n'a pas ces qualités : il fait justice à la terre, qui le nourrit, en lui rendant soigneusement ce qui lui appartient, pour en profiter par la suite.

IVAN IV,

OU LE TYRAN BASILIDES.

Les cruautés d'IVAN IV, fameux sous le nom du *tyran BASILIDES*, offrent un terrible revers de médaille pour ses essais en industrie et en législation. Elles sont si affreuses, elles portent en même temps une telle empreinte de démence, qu'il reste difficile de comprendre comment elles ont pu sortir du cerveau d'un homme qui concevait des idées d'ordre, de justice, des plans vastes de civilisation et de perfectionnement.

Le nombre d'hommes, disons mieux, d'individus de tout sexe et de tout âge, qu'IVAN IV fit périr dans les supplices passe l'imagination. Ce qui doit étonner bien plus encore, c'est qu'au milieu de tant de meurtres et de victimes, la nation désolée n'ait pas enfanté un vengeur, ni laissé un seul monument, un seul vestige d'indignation pour de si grands attentats.

Retiré dans la retraite menaçante et inexpugnable qu'il s'était fait bâtir au-delà de Moscou, nommée *Alexandrova Sloboda*, entouré de nombreux satellites, qu'il avait choisis dans les rangs les plus obscurs, pour devenir les tiges d'une nouvelle classe de familles puissantes, IVAN dispersait par tout l'empire les ordres sanglants qu'il traçait dans les entr'actes de ses orgies. Ces hommes, nommés *opritchnikis*, lâches agens provocateurs, allaient dans toutes les provinces exécuter les ordres qu'ils avaient arrachés par des délations, et se venger des haines qu'ils avaient fait naître par l'oppression et la terreur. Les dépouilles des victimes étaient pour eux. Une partie de l'ancienne noblesse périt par les calculs odieux des *opritchnikis*, et ces débris engraisèrent cette nouvelle aristocratie de boue et de sang, dont une secrète réprobation poursuit encore la honteuse origine.

Les habitants de Novgorod, qui se souvenaient toujours de la liberté qu'ils avaient perdue, furent soupçonnés, pendant la première guerre d'IVAN contre les Tatars de Crimée, de vouloir profiter des circonstances pour se donner au roi de Pologne, et cette antique et opulente cité fut presque dépeuplée par la vengeance russe. Ayant formé le dessein de se rendre dans cette ville, il

commença par intercepter toute communication entre Novgorod et Moscou. Des soldats ambusqués massacraient tous les voyageurs ; ainsi nul avis salutaire ne pouvait parvenir aux infortunés dont la ruine était conjurée. Quand le tzar partit d'*Alexandrova Sloboda*, un corps de Tatars le précéda pour lui préparer par le fer et le feu, une route hérissée de ruines et humectée de sang.

Il arrive à Novgorod affamé de carnage, et commence par entendre la messe. Au sortir de l'église, il entre avec son fils dans une enceinte construite exprès pour servir de théâtre à sa vengeance, et où les magistrats avec les principaux habitans avaient été renfermés. Tous deux, montés sur des chevaux vigoureux, ils se précipitent sur ces infortunés, la lance au poing, et tuent jusqu'à l'épuisement de leurs forces. Quand le fer leur tombe de la main, le reste des victimes est livré aux *opritchnikis*, comme les restes d'un festin sont livrés aux chiens ou aux esclaves. Ensuite les glaces du Volkof sont rompues, et l'on y précipite les habitans par centaines. Il ne se passait pas de jour qu'il n'y en eût au moins cinq ou six cents de condamnés.

Le massacre ayant duré cinq semaines, le tzar déclara qu'il se trouvait assez vengé ; il fit rassembler ce qui restait d'habitans, leur ordonna de lui rester fidèles, et se recommanda à leurs prières.

Les villes de Pleskof et de Twer, également accusées d'être d'intelligence avec la Pologne, furent aussi châtiées avec rigueur. Sur le bruit de toutes ces fureurs et de tous ces meurtres, les malheureux habitans de Moscou attendaient le retour du tzar dans le silence de la consternation. Il arrive, il entre, et aussitôt quatrevingt fourches patibulaires s'élèvent dans la place publique de la capitale ; de nombreux instrumens de supplice y sont apportés ; de grands feux sont allumés, et l'eau bouillonne dans de vastes chaudières d'airain. A cet appareil, chacun frémit du fond de son asile ; mais bientôt trois cents citoyens, tous illustres par la naissance, et même des princes de la famille du tzar, sont tirés des cachots, et paraissent portant l'affreuse empreinte des tortures qu'ils ont déjà subies ; trainés, poussés par des soldats cruels, ils arrivent à demi immolés sur le lieu de ces exécutions sanglantes. Les courtisans, devenus bourreaux, tirent non pas leurs glaives, mais leurs couteaux, et pièce à pièce emportent la première victime : c'était un secrétaire d'état qui venait d'être suspendu par les pieds à une potence. Après lui, un ancien trésorier de la couronne périt de la manière la plus horrible, entre les mains du colonel de la garde et du général de la cavalerie, chargés conjointement de son exécution.

Des femmes, des enfans furent soumis à des tourmens divers. On nétoya la place de leurs cadavres ; on rangea devant le prince

deux cents accusés, et autant de courtisanes leur tranchèrent la tête, en poussant des cris d'applaudissement et de joie. Enfin fut amené un vieillard vénérable, que le tzar parça lui-même de sa lance. Il se promena ensuite avec une tranquillité féroce: il examina froidement ses victimes, reconnut la tête du trésorier, l'insulta encore, et la trancha en deux de son épée. Lui-même se transporta dans les maisons des malheureux qu'il venait de faire périr, et fit appliquer devant ses yeux leurs femmes à diverses tortures, jusqu'à ce qu'elles eussent déclaré les trésors de leurs époux. Trois jours après, il fit encore trancher la tête à plusieurs personnages des mêmes familles; et portant encore sa fureur sur les restes inanimés de sa haine, il les frappa de sa hache. Les corps abandonnés sur la place furent déchirés, et les os dispersés par les chiens. Huit cents femmes furent noyées. C'était un jeu pour IVAN de voir lentement couper par morceaux, ou plonger à différentes reprises dans des chaudières bouillantes ceux qui lui étaient suspects.

Dans la guerre de Livonie, ayant pris d'assaut la ville de Vitenstein, il en fit passer les habitans au fil de l'épée; mais le commandant, et tous ceux qui avaient pu se soustraire à la première fureur du soldat, furent par son ordre embrochés à de lances et rôtis impitoyablement. Quelques années après, et dans la même contrée, il traita avec la même férocité les habitans de Venden, dont l'héroïsme eût désarmé tout autre vainqueur. Ils avaient mis le feu aux poudres pour s'ensevelir sous les ruines de leur forteresse. IVAN fit pendre tous ceux qui n'avaient pu périr dans ce commun désastre. Il assiégea Volmar; la place fut prise d'assaut, et tous les habitans périrent dans les supplices.

Lorsque les Polonais, sous la conduite de leur brave prince Etienne BATHORI, reprirent Polotsk en Lithuanie, ils apprirent avec horreur les cruautés exercées par les soldats d'IVAN sur leurs prisonniers. Les uns avaient été déchirés en morceaux; aux autres on avait arrachés les entrailles: d'autres avaient été plongés dans des chaudières d'eau bouillante, les mains liées derrière le dos. C'est ainsi que suivant les mêmes auteurs, les Russes assiégés à Sokol remplirent de poudre et de poix le ventre des prisonniers, et qu'après y avoir mis le feu, ils les jetèrent dans le camp des ennemis.

Lorsque ce terrible prince parut ployé sous le fardeau des ans, les boyards et la nation entière jetèrent un regard d'espoir sur son héritier; ils osèrent même conjurer le tzar de remettre à son fils aîné le commandement des troupes qui allaient marcher contre la Pologne. Ce vœu, si imprudemment exprimé, devint l'arrêt de mort de l'infortuné tzarewitch; son père le tua d'un coup de bâton ferré. . . . Bourrelé par le remords, il voulut, dit-on, se faire moine; il fit distribuer de l'argent à tous les monas-

tères ; il envoya même des sommes considérables aux patriarches de la Grèce. C'est cette combinaison de tous les instincts de la férocité et de toutes les faiblesses de la bigoterie qui l'a justement fait comparer à Louis XI.

Ce prince si cruel était aussi très bouffon : autre rapport avec Louis XI ; et l'art facile autant que méprisable d'aiguiser la table par de grossières saillies, fut à sa cour un moyen de parvenir. Mais ces avantages étaient compensés par des risques fâcheux ; et plus d'un bouffon en titre ayant manqué de justesse ou de mesure, resta sous la table tué d'un coup de couteau ; d'autres en furent quittes pour la perte d'une oreille. L'un d'eux, à qui le tyran venait d'imposer ce châtiment, se prosterna sans laisser échapper de plainte, et remercia *son maître* de cette marque de sa faveur.

Quelquefois, lorsque le tzar voyait une foule de peuple rassemblée, il faisait lâcher les ours les plus vigoureux et les plus voraces de sa ménagerie. Il riait avec son fils de l'effroi des malheureux poursuivis par ces animaux féroces, de la douleur des époux dont ils enlevaient les femmes, des cris des faibles mères qui voyaient étouffer et déchirer leurs enfans sans pouvoir les secourir. Si les parens des victimes de ce jeu barbare venaient se plaindre, on croyait leur faire grâce en leur donnant quelque argent, et en les assurant que le prince et son fils s'étaient bien divertis.

Souvent, dans sa maison de plaisance, il faisait couvrir de peaux d'ours les malheureux qu'il voulait punir, lançait sur eux des chiens d'Angleterre dressés à cette chasse cruelle, et voyait avec joie déchirer ces objets de sa vengeance.

Si le tzar commettait de sang-froid de telles horreurs, quels devaient être les excès de sa cruauté quand elle était animée par la haine ou par le soupçon ?

Mikail VOROTINSKI, dont tout le crime était de posséder la principauté de Pronock, et de pouvoir sur ce domaine rassembler plusieurs milliers de soldats, périt dans les plus affreux supplices, et tous ses parens, toute sa race, furent exterminés avec lui. Lorsqu'il fut torturé, le tzar s'amusait à pousser lui-même des charbons ardents sous cet infortuné. Tel fut aussi le sort, et pour une cause pareille, d'un CHEREMETEF, seigneur de la ville de Kolomna. A défaut de griefs raisonnables et de motifs réels, on prétextait une conspiration contre la personne ou la puissance d'IVAN. C'éait tantôt une opération de sorcellerie, tantôt quelques vagues discours dont on les accusait. Les témoins et les bourreaux étaient toujours ce qui manquait le moins pour consommer la perte des victimes, attendu que c'est parmi les courtisans qu'on les prenait.

Dans l'affaire du malheureux Cheremetef, la rage tzar ne se bor-

na pas à lui. Apparemment il était aimé de ses vassaux, et les malheureux habitans de Kalomna furent enveloppés dans sa ruine. Après avoir massacré la multitude, on renferma les habitans les plus considérables dans une maison qu'on fit sauter avec de la poudre ; leurs femmes et leurs filles furent déshonorées avant que d'être livrées à la mort. Les satellites du tzar dépouillèrent les femmes du peuple, et les chassèrent absolument nues dans un bois ; là elles trouvèrent des hommes apostés, qui les poursuivirent et les déchirèrent à coup de fouet : la forêt retentissait des cris lamentables de ces infortunées. La veuve de Cheremetef fut renfermée dans un monastère, et toute sa famille fut détruite.

Arrêtons-nous : c'en est assez sans doute, mais ce n'est pas le quart de toutes les monstruositées que les historiens les plus impartiaux et les écrivains les plus tranquilles imputent à IVAN IV. La religion, la pudeur, la vieillesse, rien n'était sacré pour lui. Souvent les femmes de ses sujets qui avaient le malheur d'être belles, inopinément enlevées, après avoir servi à ses plaisirs, puis à ceux des commençaux du palais, étaient rendues à leurs maris, si pourtant elles n'avaient pas succombé aux excès les plus infâmes ; mais la plupart étaient tuées ou noyées : quelquefois les cadavres de ces infortunées étaient suspendus à la porte de leurs maris, ou placés à table devant eux pendant plusieurs jours. Excès de cruauté et de résignation également effrayants, également difficiles à croire.

Quand il rencontrait quelque femme dans les rues, il lui demandait quel était son mari, d'où elle venait, où elle allait ; et quand elle appartenait à un homme qui ne lui plaisait pas, il lui faisait attacher ses habits et jusqu'à sa chemise autour du cou, et l'obligeait à rester dans cette situation, jusqu'à ce que lui-même, sa cour, sa garde et tout le peuple fussent passés.

Si ces fureurs étaient toutes seules dans le règne d'IVAN IV, s'il n'eût été qu'un monstre, on dirait qu'il fut un fou furieux, un insensé sanguinaire, et la dignité humaine aurait moins à souffrir de cet aveu ; mais il faut reconnaître que toutes ces atrocités sortirent d'une tête qui n'était pas privée de logique, et assez vaste pour que toutes les idées pussent y entrer, même celles du bien. Ce sont les fruits du pouvoir absolu.—(*Résumé de l'Histoire de Russie.*)

MOIS DE FEVRIER.

On dérive le nom de ce mois, les uns de *febris*, fièvre, les autres de *februa*, sacrifices expiatoires qui se célébraient pour les

morts. Chez les Romains, ce mois était sous le protection de Neptune. Ils le représentaient sous l'image d'une femme vêtue de bleu, dont la tunique est relevée par une ceinture. Elle tient entre ses mains un oiseau aquatique, et porte sur la tête une urne d'où l'eau coule en abondance, pour désigner que c'est le mois des pluies; ce qu'expriment encore le héron et le poisson qui sont à ses pieds. CL. AUDRAN l'allégorise ainsi: le Dieu des eaux tenant en main son trident, est debout sous une grotte formée de cascades, surmontée de filets et autres instrumens de pêche, et des poissons, signe de ce mois. Au-dessous, sont représentés les chevaux de Neptune, et plus bas, un navire avec ses agrès. Les ornemens sont un mélange d'oiseaux marins, de poissons, de coraux, et toutes sortes de riches coquillages.

SUCRE D'ÉRABLE.

Il se fait ici (dans la seigneurie de Beauport) une grande quantité de sucre d'érable, aussi bien que dans toutes les seigneuries adjacentes: on peut décrire en peu de mots le procédé qu'on met en usage pour l'obtenir. Au printemps, quand la sève commence à monter dans les arbres, les habitans se rendent dans les bois, munis de chaudières, d'auges, et de tous les ustensiles nécessaires pour conduire la manufacture, et ils y forment un campement passager: la sève se recueille en faisant dans l'arbre une incision dans laquelle on insinue un morceau de bâton mince pour servir de conducteur, et par où, une heure ou deux après le lever du soleil, la sève commence à dégoutter dans une auge placée pour la recevoir. Quand on a retiré de plusieurs arbres une quantité suffisante de cette liqueur, on la met dans une chaudière de fer, et on la fait bouillir, jusqu'à ce qu'elle prenne la consistance d'un sirop épais; ensuite on la fait refroidir, puis après on la fait une autre fois bouillir et clarifier. Quand cette opération a été suffisamment répétée, à proportion du degré de pureté qu'on veut donner à la matière, on la met durcir dans des vaisseaux de différente grandeur, qui en contiennent depuis une demi-livre jusqu'à huit ou dix livres. Sa couleur offre toutes les nuances depuis un brun clair jusqu'à un brun foncé, suivant le soin qu'on a pris pour le clarifier. On pourrait même, en répétant le procédé, le rendre aussi blanc que le sucre raffiné commun. Comme ce sucre est extrêmement sain, l'usage en est général parmi les gens de campagne pour tous leurs besoins, et la consommation en est considérable dans les familles respectables pour les besoins ordinaires. Le prix en varie de trois sous et demi terling à six sous par livre.—(*Topographie du Canada.*)

RECHERCHES

SUR LES CAUSES QUI ONT RETARDE' L'EDUCATION EN CANADA.

Dans le dernier numéro de ce journal, on a discuté au long les causes qui ont privé la province d'une branche importante du système régulier d'enseignement dont elle jouissait autrefois. Dans le présent numéro, on se propose d'examiner une des principales causes qui tendent à retarder les progrès de l'enseignement public : ce sont la mésintelligence qui existe entre les membres des différentes croyances religieuses, et les efforts que fait chaque dénomination de chrétiens pour mettre sous sa direction exclusive les établissemens formés pour l'instruction de la jeunesse. Tandis que chaque parti s'évertue pour se conserver le pouvoir de prescrire le mode et la forme que doit prendre l'enseignement public, et de nommer les maîtres par qui il sera conduit, les institutions mêmes par lesquelles le bien devrait être opéré, sont nécessairement retardées dans leur commencement, et gênées par des restrictions nuisibles, dans leur progrès ultérieur.

Mais avant d'aller plus, il est nécessaire de combattre une opinion à laquelle plusieurs de nos frères protestants semblent tenir fortement, mais qui paraît erronée et fondée sur ce qu'ils n'envisagent pas le sujet sous son vrai jour, et ne le voient qu'imparfaitement.

L'opinion dont nous voulons parler est que le clergé catholique est opposé à l'établissement d'écoles. Cette idée est assez généralement disséminée, comme on vient de l'observer, parmi nos frères protestants. Nous la croyons erronée, et conséquemment injurieuse à nos amis catholiques ; et nous sommes persuadés que nous servirons les deux parties et la vérité, en prouvant qu'elle est sans fondement. Si nous ne réussissons pas à convaincre nos lecteurs, que c'est une erreur, nous espérons qu'ils voudront bien au moins accueillir notre exposé et notre opinion avec indulgence, et nous accorder cette liberté de jugement qu'ils réclament pour eux-mêmes, et que nous serons toujours disposés à leur accorder.

Pour prouver l'avancé que les catholiques sont opposés à la dissémination des connaissances, on nous dira peut-être que c'est une maxime de leur église, que *l'ignorance est la mère de la dévotion*.

Nous avouons volontiers qu'il est très probable que quelques catholiques aient pu poser une telle idée en principe, tant dans leurs discours que dans leurs écrits ; mais nous soutenons, et croy-

ons pouvoir prouver que ce n'est point la doctrine de cette église. L'assertion a été hasardée souvent par des individus de cette communion. Mais pour contrebalancer cette maxime, nous prenons la liberté d'en mentionner une qui n'est pas sortie moins souvent de la bouche de protestants ; c'est que *le meilleur moyen de gouverner les hommes est de les tenir dans l'ignorance.*

Ces deux maximes sont les mêmes quant au principe, ne différant un peu que par les circonstances, nommément par le caractère de ceux qui les avançaient, et de ceux à qui elles étaient appliquées. Ce sont des maximes qui, sous une forme ou sous une autre, ont été, dans tous les siècles, familières à certaine sorte d'individus, savoir à ceux qui désiraient conserver par des moyens illégitimes, une supériorité que le hasard, ou peut-être même l'injustice leur avait donnée.

“L'ignorance est la mère de la dévotion.” “Le meilleur moyen de gouverner les hommes est de les tenir dans l'ignorance.” Comme ces deux principes reviendront souvent dans le cours de nos recherches, nous prendrons la liberté de les distinguer par la dénomination de *maximes de ténèbres*. Nos lecteurs verront aisément qu'elles sont les mêmes dans le fond, avec cette différence que la première a été employée plus souvent par des catholiques, et la dernière par des protestans.

Il y a sans doute dans la nature humaine quelque chose pour recommander, dans tous les temps, ces maximes et autres également pernicieuses, à l'attention et à la prédilection de certains individus. Il n'est pas douteux que la simplicité des ignorans de toutes les classes ne les rende plus traitables et plus servilement soumis au pouvoir existant, de quelque manière qu'il ait été acquis, et qu'il soit exercé, et probablement moins capables de découvrir, ou d'employer, après les avoir découverts, les moyens de se libérer. Si savoir et pouvoir sont synonymes, ignorance et faiblesse le sont aussi nécessairement. Tel est dans notre constitution le fait qui a produit et entretenu les *maximes de ténèbres*. Les ignorans sont simples et faibles, aisément déçus et aisément opprimés. Il n'est donc pas étonnant que des dominateurs injustes désirent que ceux qui leur sont soumis soient ignorans ; comme, d'un autre côté, il est évidemment de l'intérêt de tous gouverneurs équitables que ceux qu'ils gouvernent soient éclairés, et capables d'apprécier la sagesse de leurs procédés.

Il paraît avoir échappé à l'observation des personnes en autorité qui ont adopté les susdites *maximes de ténèbres*, qu'en même temps que les ignorans sont simples, il sont aussi obstinés, et qu'ils sont violents, téméraires et têtus, à proportion qu'ils sont soumis et rampans. Plus ils sont humbles sous le tyran du jour, plus vite ils se précipiteront sur la trace du premier

usurpateur qui obliendra leur confiance. Quiconque donc fonde son pouvoir sur l'ignorance des gouvernés le fonde sur le sable.

Mais ce n'est pas seulement parce que le pouvoir fondé sur ces maximes n'est point assuré c'est parce qu'elles sont iniques, parce qu'elles sont incompatibles avec tout principe de justice, qu'elles doivent être en horreur à tout homme juste et honnête. Elles ne peuvent être adoptées que par ceux qui veulent gouverner pour leur intérêt particulier, sans égard à l'avantage des gouvernés.

Bien donc qu'il soit vrai qu'il y a dans notre constitution des faits qui peuvent porter les esprits inconsidérés à adopter ces principes détestables, il y a aussi d'autres faits qui doivent engager encore plus fortement les hommes prudents et réfléchis à les regarder comme la peste de la société, comme le fléau et la perte des états où on leur permet d'opérer.

Notre but, en appuyant sur ces faits, est de prouver que tous les hommes sont sujets à se laisser entraîner aux principes erronés dont nous venons de faire mention, aux *maximes de ténèbres*, et de démontrer que nul âge, nulle secte, nul parti, nulle dénomination de chrétiens ne sont exempts de son influence. Conséquemment, les connaissances ont toujours été vues d'un œil jaloux par tous ceux qui désiraient faire un mauvais usage de la puissance. L'arbre de la science a été pros crit par le grand et le petit tyran de tous les siècles.

De là se sont élevées si généralement d'abord dans la Grande-Bretagne les préventions contre les écoles de Lancaster et de Bell; de là est provenue l'opposition aux écoles du Dimanche, et à toutes les autres inventions pour communiquer l'instruction d'une manière efficace et peu coûteuse. Et toute cette opposition a été manifestée par des protestants.

Qui n'a pas entendu répéter mille fois que la basse classe n'a pas besoin d'instruction; que les gens de travail n'ont que faire d'éducation, et que les ouvriers n'en feraient pas mieux leur ouvrage, après toutes les connaissances qu'on pourrait leur donner? Mais surtout on a avancé, et nous osons dire que tous nos lecteurs ont entendu l'assertion, que plus on instruit ceux qui vivent de leur travail manuel, plus ils deviennent intraitables: l'on a même cité les paroles d'un grand poète, pour prouver qu'un petit savoir est une chose dangereuse, et qu'il faut conséquemment puiser profondément, ou ne point puiser du tout à la source piérienne. Tout cela a été dit par des protestans qui ne remarquaient pas que le poète (quand même ses paroles auraient eu l'autorité de l'inspiration,) ne parlait que de la poésie, au sujet de laquelle il veut nous apprendre que le poète ne doit pas connaître son art à demi; que si ce principe est appliqué à l'art de lire, il signi-

fié que l'enfant ne doit pas apprendre à connaître seulement les lettres, mais à les assembler de manière à en former des mots, et à faire avec ces mots des phrases ; et que si on s'applique de la même manière à l'art d'écrire, il signifie que l'écolier doit savoir non seulement former des lettres, mais encore les joindre ensemble en mots et phrases lisibles.

Toutes ces pernicieuses erreurs ont circulé dans un public protestant, ont été applaudies par des assemblées protestantes, et accueillies favorablement par des hommes d'état, et quelquefois par des législateurs protestants. Cessons donc d'imputer à nos frères catholiques le tort de s'opposer à la dissémination des connaissances ; reconnaissons notre propre faute, ou celle de plusieurs d'entre nous, et au lieu de jeter le blâme sur d'autres, revenons de notre égarement, et promouvons de toute notre influence la marche de la vérité, qui est la gloire de notre siècle, et qui, soit que nous l'avancions ou que nous la retardions, ne peut maintenant être arrêtée.

Il y a deux circonstances qui ont probablement contribué à confirmer parmi les protestans l'opinion que clergé catholique a été opposé à l'instruction générale du peuple. La première, c'est que la religion catholique a subsisté durant les siècles d'ignorance, où il est naturel de supposer que des opinions déraisonnables, et mal fondées, et particulièrement les *maximes de ténacité* déjà si souvent mentionnées, devaient prévaloir beaucoup plus que dans le siècle éclairé où nous vivons. L'opinion que le savoir était accompagné de danger pour l'état et pour la religion, n'a pas été l'erreur d'une église particulière ; elle été l'erreur de la masse des hommes, avant que leurs esprits aient été éclairés par la science, et leurs jugemens rectifiés par la communication mutuelle de leurs sentimens. Si l'église luthérienne, l'église calviniste, ou toute autre église quelconque eût existé dans ces siècles barbares et ténébreux, elle aurait emprunté, comme l'église romaine (ou quelques membres de cette église,) cette opinion à la grossièreté des temps, et aux méprises générales du genre humain.

L'autre circonstance qui a fait naître l'opinion erronée que nous combattons, c'est le fait incontestable, que ni la charité ni la délicatesse ne nous permet de dissimuler, que le protestantisme s'est élevé et s'est avancé avec le progrès des sciences et la dissémination des lumières. Comme ce fait était évident, nous ne doutons point que quelques catholiques d'un esprit moins étendu que d'autres, n'aient envisagé le sujet avec un certain degré d'anxiété, et n'aient regardé d'un oeil jaloux et soupçonneux, une opération de l'intellect, qui leur paraissait liée à des conséquences si désastreuses. C'est ainsi que dans les différentes églises, des personnes pieuses ont regardé comme suspecte et dangereuse l'é-

tude de la philosophie, parce qu'elle leur a paru conduire quelquefois à l'incrédulité; tandis qu'aux yeux de ceux qui envisagent le sujet sous un point de vue plus étendu, il ne paraît pas y avoir de meilleur remède à ce mal que cette même étude de la philosophie dans tout ce qu'elle peut comprendre.

En même temps donc que nous prions instamment nos frères protestants de se défaire d'une opinion qui paraît être non seulement contraire à la charité, mais encore injuste envers les membres d'une autre église, nous conjurons de même nos frères catholiques de nous pardonner d'avoir laissé cette opinion se répandre si généralement parmi nous. Les deux circonstances mentionnées ci-dessus suffisent pour rendre raison de l'existence de cette opinion parmi un grand nombre d'entre nous, et quand nous renouons à notre erreur, nous pouvons raisonnablement espérer qu'on nous pardonnera d'en avoir été imbus. Et si quelques uns d'entre les protestans ne sont pas encore convaincus, que les circonstances qui expliquent leur erreur soient regardées charitablement comme leur excuse.

Mais la meilleure preuve de la disposition favorable du clergé catholique à promouvoir l'éducation se trouve dans les nombreuses institutions qu'il a formées pour cet effet, dans le cours d'un petit nombre d'années. Le collège de Québec ne fut originellement fondé que pour l'instruction de la jeunesse dans la théologie; mais par la libéralité de ses directeurs, il a été accommodé aux besoins du public, de manière à pouvoir procurer sans distinction aux jeunes gens, une éducation libérale et classique. Les bâtimens en ont été tellement aggrandis, depuis peu, qu'on y peut recevoir maintenant un très grand nombre d'étudiants. Le dernier évêque de Québec a fondé, presque par sa seule influence, à Nicolet, un collège qui est présentement dans un état très florissant. Il a été établi un séminaire d'éducation à Yamaska, et un autre à Chambly. Par tout le pays, il a été établi un grand nombre d'écoles, par l'influence du dernier et du présent évêque, ainsi que par les curés des différentes paroisses.

Ces faits prouvent, mieux que ne feraient des volumes, que le clergé catholique n'est point opposé à l'éducation.—(*Québec Star.*)

MERVEILLES DE LA NATURE ET DE L'ART.

FONT DE ROCHER DANS LA VIRGINIE.

Ce pont, ouvrage de la nature, est une de ses merveilles. Situé dans le comté de *Rockbridge*, sur le sommet d'une colline

qui paraît avoir été séparée en deux, dans toute sa longueur, par quelque tremblement de terre, son élévation est de deux cent treize pieds, sa largeur de cinquante dans la partie inférieure, et de quatrevingt-dix dans la supérieure ; son épaisseur, au sommet de l'arche, est de quarante pieds, et la longueur du pont est d'environ soixante. De grands arbres l'ombragent. L'arche a la forme demi-elliptique. Le parapet, qui est coupé dans le roc même, est assez large pour que cinq ou six personnes puissent s'y promener de front. Lorsqu'on regarde du haut en bas, pendant quelques secondes, la vue est si effrayante, qu'il est peu de monde à qui la tête ne tourne. Mais si, placé au bas de la colline, on porte ses regards sur son sommet, on ne peut se défendre d'éprouver une espèce de ravissement, à l'aspect d'une arche si belle, si élevée, et aussi régulière que si elle était l'ouvrage des hommes.

Ce pont sert de passage sur la vallée, qu'on ne pourrait traverser ailleurs qu'à une distance considérable.

LE VENT DU PAS.

A quelques centaines de pas du village de *Blaud*, dans le département de l'Arriège, s'élève une montagne appelée *Puy de Till*. Cette montagne est percée de plusieurs cavités extrêmement profondes, desquelles il sort continuellement un vent connu à *Blaud* sous le nom de *Vent du pas*. Sa force est plus ou moins grande, selon le saison. En été, et particulièrement quand le temps est serein, il souffle avec une telle violence qu'il déracine les plus gros arbres. En hiver, au contraire, et surtout lors qu'il pleut, il se fait à peine sentir. Une particularité qui le distingue encore c'est que tant qu'il fait jour, il reste comme enchaîné dans les cavités qui le renferment. Mais aussi, dès que la nuit vient, il s'élance avec furie, et demeure en cet état jusqu'au lever du soleil. Malgré ses fréquentes boutades, les habitants du petit valon sur lequel il domine ne s'en plaignent pas ; il y entretient une température presque uniforme, qui exerce la plus heureuse influence, tant sur le règne végétal que sur le règne animal. La terre y est on ne peut pas plus fertile, et les hommes, exempts des infirmités si communes dans d'autres contrées, y arrivent à une grande vieillesse. Il n'est pas rare d'en voir qui parviennent jusqu'à l'âge de cent ans, et qui même assez souvent le dépassent.

ARC-EN-CIEL LUNAIRE.

La seule différence qui existe entre l'arc-en-ciel lunaire et l'arc-en-ciel solaire, c'est qu'il s'aperçoit rarement à cause de la faiblesse des rayons de la lune.

Le 25 Décembre 1710, à huit heures du soir, on en vit un à Glapwell, dans le Derbyshire, qui avait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel solaire, et dont la grandeur n'était pas moindre que celle qu'il laisse voir ordinairement. La lune était dans son plein, et la soirée avait été pluvieuse; mais au moment où l'arc-en-ciel lunaire fut visible, tous les nuages étaient dispersés.

Le 24 Octobre 1801, à sept heures du soir, on en aperçut un autre à Edinbourg dont la beauté charma les regards des habitants, et excita l'admiration des astronomes. Les couleurs en étaient bien distinctes. Sa durée fut d'une demi-heure.

LA GRANDE MURAILLE DE LA CHINE.

- Cette muraille doit être considérée comme une merveille de l'Art. Son étendue, en y comprenant les divers détours qu'on lui a fait prendre, n'a pas moins de cinq cents lieues. Elle passe sur le sommet des plus hautes montagnes de la Chine, à travers de profondes vallées, et sur de larges rivières. De distance en distance, il y a une tour ou un ouvrage fortifié. Lorsque le passage est mal défendu par la nature, elle est doublée et même triplée; mais dans les endroits qui se protègent d'eux-mêmes, elle ne consiste qu'en un rempart de terre. A Koupekon, son élévation est de trente-cinq pieds, et sa largeur, sur son sommet, de quinze. Parmi les tours dont elle est flanquée, il y en a quelques unes qui sont carrées, et dont la hauteur est de quarante-huit pieds, et la largeur de quarante. Les fondations et les angles sont de gros granit. Quant aux matériaux qui composent le reste, ce sont des briques cuites unies ensemble avec un mortier remarquable par sa blancheur et sa dureté.

Quelques auteurs ont prétendu que cette fameuse muraille, qui borde la Chine au nord, avait été bâtie par l'empereur TSIN-CHI-WANG-SI, deux cent vingt-trois ans avant la naissance de J. C., afin de protéger les provinces de Pecheli, de Chan-Si et de Chensi contre les irruptions des Tartares. Mais il en est d'autres, et notamment M. BELL, qui a résidé pendant quelque temps en Chine, et dont les voyages sont généralement estimés, qui assurent que ce n'est que vers l'an 1160 que cet étonnant ouvrage a été élevé par un des empereurs chinois, dans la vue de prévenir les fréquentes incursions des Tartares, dont la nombreuse cavalerie ravageait les provinces, et avait le temps de s'enfuir avant qu'une armée pût leur être opposée. RENAUDOT observe judicieusement qu'aucun géographe oriental dont les écrits remontent à trois cents ans, n'en fait mention. Mais quand de telles autorités ne suffiraient pas pour démentir l'origine reculée qu'on veut, à toute force, donner à cette muraille, il serait difficile de comprendre comment il se serait fait que MARC-PAUL, qui a rési-

dé pendant très longtemps dans le nord de la Chine, eût gardé le plus absolu silence sur un monument si vieux et si digne d'admiration?

LE PANTHEON A ROME.

Ce monument existe encore dans toute sa majesté: des barbares ont pu le dépouiller de tous ses ornemens, et des mains avides enlever l'or, l'argent et le bronze qui y étaient employés avec une profusion extraordinaire; mais il n'a rien perdu de sa dignité. Bravant toutes les vicissitudes qu'ont amenées les siècles, il s'est conservé jusqu'à nos jours pour exciter notre étonnement et notre admiration. La Rotonde, dont les murs sont incrustés de marbre, est dans son entier. Son diamètre est de vingt-deux toises, sans y comprendre les murs, qui ont dix-huit pieds d'épaisseur. Sa hauteur est en parfaite harmonie avec sa largeur. Aucune fenêtre ne l'éclaire, et la seule lumière qu'elle reçoit lui vient d'une ouverture pratiquée au-dessus de la coupole. L'intérieur est décoré par quarante-huit colonnes de marbre, tandis que seize autres, d'une seule pièce de granit, forment, à l'extérieur, un portique majestueux. Ce fut AGRIPPA qui dédia le Panthéon aux dieux. On l'a consacré depuis à la mémoire des hommes qui se sont illustrés dans la carrière des arts.

CRITIQUE

SUR LE JOURNAL DE PARIS.

Air : *De tous les capucins du monde.*

A ce journal je m'intéresse,
Disait une vieille comtesse,
Mais c'est un abus sans pareil,
Et dont tous les matins j'endève,
D'y marquer l'heure où le soleil
Pour ces petits bourgeois se lève.

Pourquoi, du coucher de la lune,
Disait un filou, sur la brune,
Ces messieurs font-ils mention?
D'une police trop perverse
C'est seconder l'intention,
Pour écraser notre commerce.

Morbleu ! disait le chantre Arsène,
 A quoi bon mesurer le Seine ?
 Quand les flots en seraient haussés,
 Je suis bien sûr que la rivière
 Ne montera jamais assez
 Pour pouvoir entrer dans mon verre.

Ils devraient bien, ces journalistes,
 Disaient les quinze-vingts tout tristes,
 Oter, pour nous faire leur cour,
 Deux articles peu nécessaires ;
 Celui des époques du jour,
 Avec celui des réverbères.

Il ne faudrait jamais permettre,
 Disait un grave géomètre,
 Tous les im-promptu nouveaux-nés,
 Qu'en tête du journal on trouve ;
 Car fussent-ils des mieux tournés,
 Qu'est-ce au fond que tout cela prouve ?

Mais, dit un libraire, on nous berne,
 Quand de quelque écrivain moderne
 On nous y vante les travaux :
 N'est-ce donc pas une sornette
 D'annoncer les livres nouveaux ?
 Ce sont les vieux seuls qu'on achète.

Article, traits de bienfaisance,
 Dit Harpagon, quelle imprudence
 De m'oublier directement !
 Moi qui, dans mainte circonstance,
 Recommande sincèrement
 Les pauvres à la providence !

Tout en vacillant sur son siège,
 Un cocher disait, tromperai-je
 Maintenant mon maître au besoin ?
 Hélas ! après l'extrait des livres,
 En indiquant le prix du foin,
 Le journal nous coupe les vivres.

A tant d'annonces de spectacle
 Un sourd dit, je veux mettre obstacle ;
 Je n'entends rien à tout cela ;
 Mais simplement je leur accorde,
 Pour remplir cette page-là,
 De parler des danseurs de corde.

De tous les payeurs de la ville
 Je soutiens la liste inutile,
 Disait un jeune Cadédis,
 Et la preuve en est évidente,
 Car mes amis et moi, sandis !
 Nous n'avons pas un sou de rente.

Quant aux nouvelles funéraires,
 S'écriaient certains légataires,
 Nous les trouvons trop empressés ;
 Nous hériterions seuls peut-être,
 S'ils accordaient aux trépassés
 Quelques jours pour se reconnaître.

Du journal, par antipathie,
 Chacun critique une partie :
 En est-ce ainsi du rimailleur
 Dont on y condamne les pièces ?
 Non, son Apollon férailleur
 Mettra toute la feuille en pièces.

M. DE PIIS.

LE CASTOR,

D'APRÈS M. J. C. BELTRAMI.

Il est difficile qu'un voyageur publie ses voyages sans parler du castor, quand même il n'aurait voyagé qu'en Afrique, où il n'y en a pas. Je voudrais éviter des répétitions ; mais je ne me rappelle aucunement ce que ces messieurs en ont dit, chacun en particulier, pas même BUFFON, de son cabinet. Je vous communiquerai, comtesse, ce que j'ai vu moi-même sur les lieux, et ce que j'ai appris touchant cet animal étonnant. Si j'en dis les mêmes choses que les autres, cela servira à vous confirmer davantage dans ce que vous en saviez déjà : s'il y a du nouveau, vous me saurez gré d'avoir ajouté à vos connaissances.

Du côté de l'ouest, on voit descendre dans le lac (auquel l'auteur donne le nom de *Torrigiani*, et qui se trouve assez près des sources du Mississippi,) une petite rivière. Les castors en ont barricadé l'embouchure, au moyen d'une chaussée, qu'un régiment d'ingénieurs n'auraient pu mieux faire. L'eau reflue et forme un étang où ils ont bâti leur quartier. Il faut observer qu'ils savent que cette rivière ne tarit jamais ; car autrement, ils ne l'auraient pas choisie.

Les pieux plantés dans la terre, et les troncs d'arbres, qui les traversent, sont d'une grosseur et d'une longueur considérables. Il est incroyable comment de si petits animaux peuvent transporter des pièces si énormes; mais ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'ils ne se servent jamais des arbres abattus par le vent, ou par les hommes; mais ils choisissent eux-mêmes et coupent ceux qui leur semblent plus utiles pour leur bâtisse.

Ils les coupent toujours sur les bords des lacs ou des grandes rivières, pour les transporter plus aisément au moyen du flot-tage.

Tandis que cinq ou six d'entr'eux coupent, ou rongent de leurs dents, le pied de l'arbre, un autre se tient au milieu de la rivière, et les avertit, ou d'un sifflement, ou en frappant de sa queue sur l'eau, quand il en voit pencher la cime, pour que tout en continuant à travailler, ils y mettent de la précaution et se tiennent sur leurs gardes. Notez, comtesse, qu'ils ne rongent jamais l'arbre du côté de la terre, mais toujours du côté de l'eau, pour qu'il ait absolument à tomber de ce même côté.

Toute la tribu alors réunit ses efforts, et le flotte à l'endroit désigné. Là, de leurs dents, ils aiguïsent les pieux; de leurs griffes, ils font des trous profonds dans la terre, et de leurs pattes, les plantent et les enfoncent. Ils mettent des branches d'arbres à travers contre ces pieux; ils en bouchent ensuite les interstices avec du mortier, que les uns préparent, pendant que les autres coupent les arbres, ou sont occupés à d'autres travaux; car la tâche est distribuée de manière qu'aucun d'eux ne demeure oisif. Ce mortier devient plus dur et plus solide que le meilleur ciment connu chez les Romains.

Quand la chaussée est achevée, et qu'ils l'ont éprouvée, pour savoir si elle répond à leurs fins, ils pratiquent au bas une ouverture, en guise d'écluse, qu'ils ouvrent et qu'ils ferment au besoin, pour laisser encore couler la rivière, et ils commencent à bâtir leur maison au milieu du terrain destiné à former l'étang. Jamais ils ne bâtissent la maison avant la chaussée, de crainte que celle-ci ne réussisse pas à leur gré, et qu'ils ne perdent ainsi leur temps et leurs peines.

Leur maison, bâtie également en bois et mortier, est de deux étages, et double. Elle est longue en proportion du nombre de la tribu qui doit l'habiter.

Le premier étage leur sert en commun de magasin à vivres, et demeure sous l'eau; le second leur sert de chambres à coucher, où chaque famille a son appartement, et il est hors de l'eau.

Sous les fondemens de la maison, ils pratiquent une quantité d'issues, au moyen desquelles ils entrent et ils sortent, sous terre, sans être apperçus, pas même du sauvage le plus vigilant: elles

aboutissent toutes loin de la maison et à la partie du terrain qui forme l'étang, ou aux lacs, aux rivières, près desquels ordinairement ils s'établissent, pour avoir le choix de cette direction qui leur est plus commode, ou moins dangereuse, dans les différents incidents de leur vie.

Les castors sont distribués en tribus, et parfois, en petites bandes seulement, dont chacune a son chef; et l'ordre et la discipline y règnent, beaucoup mieux peut-être que parmi les sauvages, et même que parmi les nations civilisées.

Leurs magasins sont toujours, sans faute, approvisionnés en été, et aucun n'y touche avant que la disette de l'hiver ne se fasse sentir; à moins que des circonstances extraordinaires n'en fassent sentir une nécessité absolue; mais jamais, dans aucun cas, aucun n'y entre sans l'autorisation et sans la présence du chef. Leurs vivres consistent en général, en écorces d'arbres, et principalement de saules, et de tous les arbres qui appartiennent à la famille du peuplier. Quelquefois, lorsque l'écorce ne se trouve pas en quantité suffisante, ils en ramassent aussi le bois, et dans ce cas, ils le coupent en morceaux avec leurs dents.

Chaque tribu a son territoire. Si quelque étranger est surpris en maraude, il est traduit devant le chef, qui, à la première fois, le châtie *ad correctionem*, et à la seconde, le prive de sa queue; ce qui est la plus grande disgrâce qui puisse arriver à un castor; car la queue est la charrette sur laquelle ils transportent les pierres où il en faut, le mortier, les vivres, &c. et elle est aussi la truëlle, dont elle représente précisément la forme, dont ils se servent pour bâtir. Cet attentat à leur droit des gens est considéré parmi eux comme un si grand outrage, que toute la tribu du mutilé prend fait et cause pour lui, et part immédiatement pour en aller tirer vengeance.

Dans cette lutte, le parti vainqueur, usant du droit de la guerre, chasse le vaincu de son quartier, s'en empare, y place une garnison provisoire, et finalement y établit une colonie de jeunes castors. A ce propos, une autre particularité de ces animaux admirables ne vous paraîtra pas moins étonnante.

La femelle du castor met bas ordinairement dans le mois d'Avril, et elle fait jusqu'à quatre petits. Elle les nourrit et les instruit soigneusement, pendant une année, c'est à dire jusqu'à ce que la famille soit à la veille de prôuder un nouvel établissement, et alors ces jeunes castors, obligés de céder la place, bâtissent une nouvelle loge à côté de la maison paternelle, s'ils ne sont pas en grand nombre; autrement ils sont obligés d'aller, avec d'autres, former ailleurs une autre tribu, un autre établissement. Si donc, dans ce temps, l'ennemi est chassé de son quartier, les vainqueurs y installent leurs petits de l'année, s'ils sont déjà en état d'être émancipés, c'est-à-dire, de se gouverner d'eux-mêmes.

Les sauvages m'ont raconté, d'une manière positive, un autre trait de ces animaux ; mais il est si extraordinaire, que je vous laisse libre d'y croire, ou de le rejeter.

Ils prétendent, et il y en a qui soutiennent en avoir été témoins oculaires, que les deux chefs de deux tribus belligérantes vident quelquefois la querelle par un combat singulier, en présence des deux armées ennemies, comme les peuples du Moyen-Âge, ou trois contre trois, comme les Horaces et les Curiaces de l'antiquité.

Les castors se marient, et la mort seule les sépare. Ils punissent sérieusement les infidélités de leurs femelles, jusqu'à les tuer.

Quand ils sont malades, ils sont soignés entre eux attentivement. Les malades ont aussi leurs cris plaintifs, comme les hommes. Les sauvages les chassent de la même manière que vous les avez vus chasser le rat musqué dans notre sixième promenade. Le rat musqué est un castor de second ordre. Il en a la figure en petit, et plusieurs de ses qualités, quoique son poil soit beaucoup inférieur en beauté et en finesse. De plus, en hiver, les sauvages font des trous dans la glace qui couvrent les étangs qui environnent la maison des castors : ils les guettent au moment qu'ils sortent leur tête pour prendre l'air, et les tirent.

Le Grand-Lièvre (chef sauvage,) au Lac Rouge, voulut me faire croire qu'étant survenu à une bataille, que deux tribus de castors venaient de se livrer, il en avait trouvé, sur le terrain, une quinzaine ou morts ou expirants ; et d'autres sauvages, et Scioux et Cyparwais, m'ont également assuré en avoir fait quelquefois une très bonne prise dans la même circonstance. Il est vrai que quelquefois ils en prennent sans queue : j'en ai vu moi-même. Enfin ces animaux sont si extraordinaires, aux yeux mêmes des sauvages, qu'ils les supposent des hommes devenus castors par la transfiguration ; et en les tuant, ils croient leur rendre un très grand service ; car ils disent qu'ils les rendent à leur premier état.

MONNAIE.

C'est une pièce de métal qui a une valeur numérique quelconque, et qui est ordinairement marquée au coin et aux armes d'un prince ou d'un état.

Dans les commencemens, le commerce se faisait par le moyen des échanges : l'un donnait à l'autre ce que celui-ci ne possédait pas, pour en recevoir lui-même des choses que la nature lui avait refusées. On ne sait pas quel est celui qui inventa le premier la monnaie : la plus ancienne preuve que nous ayons du trafic fait avec des pièces de métal, se trouve dans la Genèse, ch.

13, où il est dit qu'ABRAHAM acquit le lieu de la sépulture de SARA pour quatre cents circles d'argent. Le même livre nous parle de mille pièces d'argent, dont ABIMELECH, roi de Gerara, fit présent à Abraham. Quand JACOB envoya ses fils en Egypte pour acheter du bled, il leur donna de l'argent. Tout cela prouve qu'alors on commerçait avec de l'or et l'argent; mais il ne paraît pas que ces deux métaux fussent convertis en pièces de monnaie frappées au coin : il est probable qu'on les donnait au poids; car le sicle, le talent, le géra, le beka, sont des noms de poids.

Si nous en croyons HERODOTE, ce sont les Syriens qui ont, les premiers, fait battre de la monnaie d'or et d'argent. STRABON s'appuie du témoignage d'ELIEN, pour dire que ce fut dans l'île d'Egine que l'on frappa la première monnaie, par l'ordre de PHÆDON, et que de là ces pièces furent appelées *Eginettes*. Les Grecs comptaient par drachme, par mine et par talent.

La première monnaie des Romains fut frappée sous la règne de SERVIUS TULLIUS; elle était de cuivre, et on la marqua d'un bœuf ou d'une brebis, d'où est venu le mot *pecunia*, parce que ces sortes d'animaux étaient du nombre de ceux que l'on appelait *pecus*. La monnaie de cuivre des Romains consistait en différentes pièces appelées *as*, *semis*, ou *semissis*, *triens*, *quadrans*, *sextans*.

L'*as* était une grosse pièce qui, dans le commencement, pesait une livre; la valeur du *semis* ou *semissis* était la moitié de celle de l'*as*; le *triens* en représentait le tiers, le *quadrans* la quatrième partie, et le *sextans* la sixième.—L'argent ne commença à être monnayé chez les Romains que l'an de la république 485, cinq ans avant la première guerre punique, et l'or, soixante-deux ans après que l'on eut commencé à frapper l'argent.

La plus ancienne monnaie d'or connue en France est celle que fit frapper THEODEBERT, roi de Metz, fils de THIERRI, petit-fils de CLOVIS. En 1262 sous Saint LOUIS, il y avait plus de quatre-vingt seigneurs particuliers qui pouvaient faire battre monnaie en France; mais il n'y avait que le roi qui eût droit d'en fabriquer d'or et d'argent.

CHARLEMAGNE ordonna, en 758, que l'on fît vingt-deux sous d'une livre pesant d'argent. A ce compte, un sou vaudrait aujourd'hui environ trois francs trente centimes de notre monnaie. Le denier était la douzième partie du sou, et l'obole la moitié du denier.

La livre d'or se taillait en soixante-douze sous d'or, dont chacun vaudrait quinze francs de notre monnaie. Un sou d'or valait quarante deniers d'argent.

La valeur réelle de ces monnaies s'altéra presque de règne en règne, en partant de celui de PHILIPPE I^{er}, et de l'époque de la première croisade.

De toutes les anciennes dénominations de nos monnaies, il ne nous reste plus que le franc, monnaie de la valeur de vingt sous, frappée, pour la première fois, sous le roi JEAN.—(*Petit Dictionnaire des Incentions, &c.*)

LES SYMPTOMES DE L'AMOUR,

CHANSON PASTORALE.

Sur l'air : *Tous qui toujours suivez mes traces.*

Lorsque d'un cœur l'amour est maître.
Malgré soi l'on est indiscret ;
On veut n'en rien faire connaître,
Et chacun lit notre secret.

Des soupirs, une langueur tendre,
L'air pensif qu'on ne peut cacher ;
C'en est trop pour faire comprendre
Que l'amour a su nous toucher.

Dans le hameau je vis Tytire,
Et crus l'aimer sans qu'il le sût ;
Mais du goût qui vers lui m'attire
Bientôt le berger s'aperçut.

Je dansais un jour au village ;
J'y vois arriver mon vainqueur :
A son aspect, sur mon visage,
Je sens le feu de la pudeur.

Il m'aborde, mon cœur palpite ;
Son hommage que je reçois,
Me fend encor plus interdite ;
Tout lui parle, excepté ma voix.

Sous le voile épais du mystère,
Belles, cachez vos feux naissans ;
Au dieu qu'on adore à Cythère
Offrez en secret votre encens,

A l'amant qui vous examine,
Déguisez ce qu'il aperçoit ;
Un amour qu'à peine il devine,
Lui plaît plus que celui qu'il voit.

SENTENCES DE JUSTICE.

Extrait du Voyage de VALENTIN POLSINI au pays des Talapoins.

Un boulanger avait donné un soufflet à sa femme, parce qu'elle s'était disputée chez sa voisine, et qu'elle avait scandalisé tout le quartier. La boulangère cita son mari en justice, prétendant qu'il avait outrepassé les droits conjugaux, et qu'il devait lui demander publiquement pardon. Malheureusement cette femme ne connaissait que les lois qui la favorisaient ; le juge la condamna, contre son attente, à recevoir un second soufflet, en vertu d'un certain article du code, qui prescrit aux hommes de souffleter leurs femmes sur les deux joues, quand elles se disputent hors de chez elles, et qui donne le même pouvoir aux femmes, si les époux sont dans le même cas. Nous trouvâmes cette loi singulière.

Un jeune homme s'étant enivré, avait fait tapage dans la chambre de sa sœur, et s'était amusé à lui déchirer quelques robes. Quand il eut repris son bon sens, sa sœur le pria de réparer ses sottises ; mais il s'excusa sur son état d'ivresse, et dit que tout le mal survenu ne le regardait point ; que sa sœur le voyant ivre, devait serrer ses robes ; que, d'ailleurs, cette petite leçon lui apprendrait à ne point laisser les choses en désordre dans sa chambre ; et qu'enfin, il n'était pas responsable du mal qu'il faisait sans mauvaise intention. La sœur se plaignit en justice. Le juge prononça qu'il y avait mauvaise intention quand on s'ennivrait ; qu'on ne pouvait pas s'excuser sur un état de folie volontaire ; que sa sœur était libre de mettre de l'ordre ou du désordre dans sa chambre. Il condamna donc le frère, qui était un célibataire aisé, à payer tout le dégât qu'il avait fait ; à compter, en outre, une somme de cent pièces d'argent à sa sœur, pour les désagrémens et le mauvais exemple qu'il avait donnés ; et enfin à payer une amende assez considérable, pour avoir osé défendre une cause injuste et scandaleuse. Ce jugement nous parut assez sage.

Un paysan n'ayant rien à manger avec sa pâte de maïs, avait dérobé une botte de raves. Le jardinier à qui on avait fait tort assigna le paysan en justice. Le juge condamna celui-ci à payer la botte de raves : et comme les frais de justice montaient à quatre pièces d'argent, qui valaient quarante fois l'objet du vol, il condamna les parties à les payer par moitié. . . . Nous applaudîmes à ce jugement, qui nous rappelait la loi si sage d'un petit état d'Italie, où l'on condamne à la huée publique les plaideurs sans cause.

PARABOLA

Ex antiquâ Sermorum collectione extracta.

*Homo quidam erat diversarum villarum advocatus, immiseri-
cors, atrox, faciens graves exactiones in sibi subditos. Die
quâdam quùm propter exactionem faciendam ad villam unam pro-
peraret, diabolus in specie hominis se illi in itinere sociavit; quem
tâm ex horrore, quàm ex mutâ colloquutione diabolum esse intel-
lexit. Ire cum eo satis timuit; nullo tamen modo, neque orando,
neque se cruce signando, ab eo separari potuit. Quùmque simul
pergerent, occurrit eis homo quidam pauper porcum in laqueo
ducens. Quùmque porcus huc illucque diceretur, iratus homo
clamavit: Diabolus te habeat. Quo verbo audito, advocatus spe-
rans se tali occasione à diabolo liberari, ait illi: Audi, amice, por-
cus ille est tibi datus: vade, tolle illum. Respondit diabolus:
Nequaquam mihi illum ex corde donavit; et ideo illum tollere
non possum. Deindè transeuntes per aliam villam, quùm infans
fletet, mater in foribus domus stans turbidâ voce dicebat: Diabo-
lus te habeat; quid me fletibus tuis inquietas? Tunc advocatus
dixit: Ecce benè lucratus es animam unam; tolle infantem, quia
tuus est. Cui diabolus, ut priùs: non mihi illum dedit ex corde;
sic talis est consuetudo hominibus loquendi quùm irascuntur.—
Incipientibus autem appropinquare loco ad quem tendebant, ho-
mines à villâ longè videntes, et causam ejus adventus non ignoran-
tes, omnes undè voce clamabant, dicentes: Diabolus te habeat, ac
diabolo venias. Quo audito, diabolus caput movens, cachinnans
ait advocato: Ecce isti dederunt te mihi ex intimo corde, et ideo
meus es. Ac rapuit cum in ipsâ horâ diabolus, et quid de eo jecerit
ignoratur.*

CRANOLOGIE.

Rien de nouveau sous le soleil, pas même les extravagances
des gens à systèmes. Celui du docteur GALL, qui fit tant de
bruit en 1807 et 1808, et dont on ne parlait plus en 1809, n'est
pas aussi neuf et aussi moderne que bien des gens l'ont cru, et ce
médecin allemand n'est probablement pas le premier qui se soit
imaginé que l'on pouvait juger des vertus, des vices et des ta-
lens d'un individu quelconque, parla conformation de son crâne.
Lisez le passage suivant, tiré du journal historique de l'ÉTOILE,
année 1591.

“ Le 29 (Avril) notre M. Cœvilly, curé de St. Germain

" l'Auxerrois, alla trouver M. de GRAMMOND, pour s'excuser à
 " luy du rapport qu'on luy avoit fait, que pendant le siège de
 " Chartres, où le dit seigneur étoit enfermé, il l'avoit presché en
 " pleine chaire comme traître et politique, dont le dit Grammond
 " s'étoit fort offensé, et avoit demandé à luy parler : mais aussi-
 " tôt qu'il l'eut vu, et considéré *la forme de sa teste*, il luy de-
 " manda seulement ; est-ce vous qui estes le curé de St. Germain ?
 " Je sais tout ce que vous me voulés dire ; je vous pardonne tout ;
 " car je vois bien à vostre teste que vous n'estes guère sage, et
 " que tout ce qu'on m'a dit de vous est vray." (*La Récolte de*
 " *l'Hermite.*)

INVENTIONS.

Typographie Microscopique.—La typographie française a
 produit des chefs-d'œuvre dans les grands formats. Pour con-
 traster avec les plus belles éditions de luxe, ces magnifiques in-
 folio qui garnissent le bas des bibliothèques, et qu'on n'ouvre ja-
 mais, voici une édition microscopique, qu'on n'ouvrira peut-être
 pas davantage, mais que se procureront les bibliophiles qui ap-
 précient les difficultés vaincues. Mr. Henri DIDOT qui s'est
 déjà fait honneur par ses procédés de fonderie polyamatype, vient
 d'imprimer les *Maximes de Laroche-foucauld* en caractères, d'une
 finesse extraordinaire : dans la gravure de ces caractères, il a
 dépassé le terme de réduction que les typographes anglais n'ont
 point osé franchir ; et cependant il n'a altéré ni la pureté, ni
 l'élégance des formes. Pour peu que M. Henri Didot continue
 ses travaux en ce genre, les amateurs pourront se procurer une
 bibliothèque qui tiendra toute entière dans la poche.

Canne-fusil.—Mr. Henry PRATT, de Dedham, a confection-
 né une canne très curieuse dont la douille est comprimée par un
 ressort. Il suffit d'ôter la douille, et la canne se convertit sou-
 dain en un joli fusil de chasse, qu'on fait partir en pressant une
 petite vis près du pommeau de la canne. Un choquet à percus-
 sion, placé dans l'intérieur au-dessus de la lumière, met le feu à
 la pièce. Il n'y a rien dans l'apparence de cette canne qui
 puisse en faire soupçonner l'usage, et ce qui en augmente encore
 le prix, c'est que sa construction particulière rend toute explo-
 sion accidentelle impossible. Mr. Pratt ne réclame point l'hon-
 neur de l'invention, ayant vu une canne du même genre dont on
 demandait cent piastres. Mais il ne lui fut pas permis de l'ex-
 aminer : il existe d'ailleurs une différence essentielle entre les
 deux pièces, la batterie de celle de Mr. Pratt n'étant pas exté-
 rieurement visible. Mr. Pratt croit pouvoir fabriquer ces cannes-
 fusils pour vingt-cinq ou trente piastres.—*Gazette de Batou*
Rouge.

Bateau Plongeur.—Nous avons déjà entretenu nos lecteurs d'un bateau plongeur de l'invention de Mr. BEAUDOUIN fils aîné, des Andelys. Le succès que nous ne faisons qu'augurer alors vient de se réaliser. M. Beaudouin a fait, le 9 de Mai l'essai de son bateau, dans le lit de la Seine, devant le Petit Andely, en présence du président du Tribunal, du Procureur du Roi, du Maire, de l'Adjoint et de plus de huit cents personnes attirées sur les bords du fleuve, par une expérience aussi curieuse qu'importante pour ces résultats à venir. A sept heures précises du soir, descendu dans son bateau en forme de tonneau oblong, il a cessé de recevoir l'air extérieur ; treize minutes après, il a opéré sa descente au fond de la Seine, où il a navigué à dix-huit-pieds de profondeur, pendant quarante-sept minutes, et où il n'a vécu que par de l'air dont il avait fait provision. Une salve applaudissemens, aidée d'une détonation de fusils, a appris aux habitans des deux villes, la réapparition de leur intrépide et habile compatriote. Il regrettait de n'être pas encore resté plus longtems dans le liquide séjour : il n'en avait été arraché que par la terreur publique, qui avait exigé que l'on usât des cordages attachés à cette barque d'un nouveau genre, pour la ramener au point de départ. Soixante minutes de privation d'air extérieur donnaient les plus violentes inquiétudes à la foule attentive qui ne voyait rien revenir. M. Beaudouin, à la sortie de sa nacelle, assurait qu'il aurait pu rester encore une heure sans compromettre son existence.

Le succès d'une telle épreuve a fait une grande sensation dans les Andelys. On se rappelle avoir vu BLANCHARD y faire ses premiers essais, y préluder à des ascensions qui ont étonné le monde. Cette nouvelle découverte, non moins étonnante et qui promet de bien autres résultats, mérite toute l'attention de notre gouvernement. On dit que déjà avant ce succès elle avait fixé celle d'une puissance voisine. Espérons que toute notre industrie ne s'exportera pas à l'étranger. Les Anglais n'ont pas dédaigné de couvrir la Manche de leur flotte pour la traversée aérienne de Douvres à Calais de Blanchard des Andelys. Les Anglais nous ont ravi l'immortel BRUNEL, qui s'est signalé par tant d'inventions heureuses, qui creuse le passage sous le Tamise, et que les Andelys réclament comme un de leurs enfans. Celui-ci sans doute (Beaudouin,) ne sera point délaissé par sa patrie ; et n'ira point porter sur des bords étrangers le fruit de ses méditations.—*Journal du Hâvre.*

ANECDOTES.

Un chirurgien hollandais, qui s'était fixé à Moscou, jouait du

luth dans les momens que sa profession lui laissait libres. Des strélitz, en passant dans la rue, s'arrêtèrent à la porte du chirurgien pour le mieux entendre ; l'un d'eux, plus curieux que les autres, regarda pas le trou de la serrure ; et s'étant aperçu qu'un squelette suspendu derrière le chirurgien était agité par le vent qui venait de la fenêtre, il fut si effrayé qu'il prit la fuite aussitôt, en criant que cette maison était habitée par un sorcier. Les autres strélitz, qui avaient partagé la frayeur de leur camarade, répandirent partout que ce sorcier faisait danser les morts au son du luth. La cour et le patriarche nommèrent trois personnes pour vérifier le fait : on assembla ensuite le conseil, et le pauvre chirurgien fut condamné à être brûlé vif avec son squelette.

Heureusement, un seigneur, plus instruit que le conseil, représenta au czar que dans les pays où la chirurgie avait fait des progrès, on avait des squelettes qui servaient à l'étude, et fit sentir combien il était ridicule de condamner un chirurgien au feu parce qu'il gardait un squelette chez lui. Cette explication ne fut pas admise sans peine : la seule grâce que le seigneur russe put obtenir, ce fut de faire commuer la peine du feu en un bannissement perpétuel.

Quant au squelette, on continua de le regarder comme complice des crimes du chirurgien ; il fut condamné à subir la peine qui avait été prononcée ; on le traîna dans les rues de Moscou, et on le brula ensuite.

Aux conclaves de 1740 et de 1758, le cardinal PASSIONEI traitait très familièrement, et quelquefois avec hauteur et dureté le cardinal REZZONICO, qui le précédait immédiatement dans le Sacré Collège. Ce dernier ayant été élu Pape en 1758, sans le concours de la faction à la tête de laquelle se trouvait le cardinal Passionei, celui-ci refusa longtemps de souscrire à son élection, que cependant il lui fallut enfin reconnaître. Après l'adoration, le cardinal Passionei présenta au Pape les bulles qui le nommaient aux places qu'il occupait, et lui dit : Très Saint-Père, je remets à votre Sainteté les titres des places dont ses deux prédécesseurs m'ont honoré. Votre Sainteté, qui ne me doit rien, peut en gratifier quelqu'un qui en soit plus digne que moi." Le Pape reçut les bulles, et après y avoir jeté les yeux, il les remit au cardinal, en lui disant d'un ton plein de bonté : "Cardinal Passionei, peut-être vous dois-je plus que vous ne pensez ; mais quand je ne vous aurais aucune obligation, l'Eglise vous doit beaucoup. Agréez donc de sa main, si vous avez quelque scrupule de la recevoir de la mienne, la confirmation des grâces de mes prédécesseurs ; et, ajouta-t-il en souriant, continuez-moi vos avis avec cette franchise et cette candeur dont j'ai souvent fait l'expérience."

L'abbé RAYNAL, comme l'on sait, promena sa gloire dans les

différentes cours d'Allemagne. Le grand FREDERIC, qui ne jouait pas un beau rôle dans la première édition de l'*Histoire Philosophique*, le fit venir à Postdam ; et l'entretint assez longtemps. L'*Histoire du Stathoudérat* se trouve sur la table ; "Voilà, dit le monarque, un excellent ouvrage, et qui fait vraiment honneur. . . . L'auteur ne répondit rien. Le monarque recommença ses éloges ; alors l'abbé lui répondit avec une modestie littéraire : "Sire, c'est l'ouvrage de ma jeunesse, j'ai fait moins mal, et mon *Histoire Philosophique* a eu quelque succès : Je ne vous en dirai rien, répliqua le roi, je n'en ai jamais entendu parler." Voilà comme se venge un grand homme, ou plutôt comme il châtie un écrivain inconsidéré.

Du temps du fameux système de LAW, un nommé PECOIL, qui avait fait fortune en commençant par les plus bas emplois de la gabelle, ne songeant qu'à accumuler de nouvelles richesses, fit construire, dans l'endroit le plus retiré de sa maison, un caveau qui fermait à trois portes, dont la dernière était de fer.

Il y allait de temps en temps pour de la vue de son trésor ; et quoique ce fût le plus secrètement qu'il pût, sa femme et son fils en eurent enfin connaissance.

Un jour qu'il y était allé de grand matin, et qu'on le croyait sorti, sa famille ne l'ayant pas vu rentrer le soir, fit enfoncer, le lendemain, les portes du caveau, et ouvrir celle de fer, dont la clef était restée en dehors : elle y trouva le malheureux vieillard étendu entre ses coffres, les deux bras rongés, et une lanterne à côté de lui, dont la chandelle était éteinte.

Le baron des COURTURES ayant appris que ses créanciers avaient obtenu une sentence contre lui, et qu'ils avaient dessein de faire exécuter ses meubles, les fit enlever une nuit, sans que personne s'en aperçût. Un huissier vint le lendemain, et ne trouvant personne, fit ouvrir la porte par un serrurier, en présence du commissaire ; mais ils furent très étonnés de ne voir que les murailles, sur une desquelles était écrit ce quatrain, en gros caractères :

Créanciers, maudite canaille,
Commissaires, hussiers, recors,
Vous aurez bien le diable au corps,
Si vous emportez la muraille.

Le baron de GUERN, dont la fortune était délabrée, fut nommé ministre de Frédéric ; il eut entre les mains une caisse considérable, dont il se servit pour rétablir sa fortune, et avec laquelle il prétendait acheter la couronne de Pologne. Il fut épié, dénoncé, jugé, et condamné à avoir la tête tranchée. On apporta la sentence au roi, qui sauva le coupable par ce calembourg, qu'il écrivit au bas : "Comment voulez-vous faire couper la tête à un homme qui n'en a jamais eu." Néanmoins il fut condamné à être enfermé pour toute sa vie à Spandaw.

“ Vous êtes si habile dans l'anatomie,” disait quelqu'un à M. PETIT, “ que vous devriez guérir toutes les maladies.” Cela est vrai, répondit le célèbre docteur ; mais malheureusement, nous sommes comme les portefaix de Paris, qui connaissent bien toutes les rues, mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les maisons.”

Au moment où le *Mariage de Figaro* ou la *folle Journée*, était à la soixante et onzième représentation, qui n'avait pas l'air d'être la dernière, un plaisant fit la boutade suivante :

Pourquoi crier tant haro
Sur l'éternel Figaro ?
Chez nous, la folle journée
Doit être au moins d'une année.

PUBLICATIONS FRANCAISES.

LE COURIER DES ETATS-UNIS, *journal Français, Politique et Littéraire* ; LE JOURNAL DES SCIENCES NATURELLES ; tels sont les titres de deux journaux en langue française qui doivent se publier prochainement à New-York.

On pourra juger de ce que sera le *Courier des Etats-Unis* par le résumé suivant du Prospectus : Les Editeurs n'exclueront de leur feuille aucun des objets qui, dans l'un et l'autre hémisphère, seront dignes d'attirer l'attention et d'exciter l'intérêt du public. Ils mettront sous les yeux de leurs lecteurs tous les faits remarquables qui auront lieu dans le domaine de la politique, des sciences, des arts, de la littérature. Les événements politiques viendront en première ligne. L'article consacré à la France occupera une place importante dans leur feuille : ils y mentionneront les actes de son gouvernement, les discussions de ses chambres, les décisions de ses tribunaux, &c.

Les Editeurs du *Courier des Etats-Unis*, hautement et invariablement attachés à la cause de la liberté civile et religieuse sur toute l'étendue du globe, écarteront cependant avec soin toute espèce d'exagération ; les effervescences de parti, les animosités personnelles seront également bannies de leurs colonnes : en avouant avec franchise, en exposant avec fermeté, leurs propres opinions, ils traiteront avec égard celles d'autrui.

Le *Courier des Etats-Unis* contiendra encore, un aperçu des travaux des sociétés savantes, littéraires et philanthropiques ; des extraits analytiques des écrits périodiques et autres, sur les sciences, les arts, l'histoire, la morale, la politique, la statistique, l'industrie, &c ; enfin un recueil des jugemens portés dans les revues et les journaux français ou autres, sur les ouvrages publiés en Europe et en Amérique.

Nous n'avons pas vu le Prospectus du *Journal des Sciences Naturelles*, mais nous apprenons que cet ouvrage doit être rédigé et publié par notre compatriote, le Dr. Xavier TESSIER, déjà avantageusement connu dans ce pays, comme Editeur du ci-devant *Journal de Médecine de Québec* et Secrétaire-général de la Société de Québec pour l'encouragement des Sciences et des Arts en Canada.

MARIAGES ET DECES.

MARIÉ'S :

Le 5 du courant, à Kamouraska, Mr. R. A. PIUZE, à Dlle. M. SOPHIE CLAIRE VARIN, tous deux de l'endroit ;

Le 11, JOSEPH LOZEAU, écuyer, de la Baie du Febvre, à dame veuve BELLEAU, née MENARD, de Québec ;

Le 12, à Terrebonne, Mr. GERMAIN RABY, à Dlle. ZOE' MAJOR, tous deux de l'endroit ;

Le 18, Mr. TOUSSAINT DECARY, à Dlle. M. JOSEPHTE POIRRIER, tous de la paroisse de Montréal ;

Le 19 à St. Roch, Mr. FRANÇOIS RENAUD, Notaire, à Dlle. THERESE CHATILLON.

DE'CÉ'DÉ'S :

A Québec, le 8 du courant, Mr. Louis Henri CHAUSSEGROS DE LERY, âgé de 15 ans ;

A Chateauguay, le 16, J. B. Bruguier, écuyer, Capitaine de milice, âgé de 45 ans. Le Capitaine Bruguier commandait une compagnie de chasseurs au combat de Chateauguay, où il se distingua, et où il fut blessé.

Le 27, Mr. PATRICE ADHEMAR, âgé de 46 ans et 11 mois, ci-devant Lieutenant au 5e bataillon de la milice incorporée ;

Le même jour, à St. Eustache, J. B. FÈRE', écuyer, ex-capitaine de milice, âgé de 60 ans.

Les Gazettes du mois ont aussi annoncé, en particulier, la mort du Dr. POYNTER, Evêque *in partibus*, depuis plusieurs années Vicaire apostolique du District de Londres ; de Mgr. AMBROISE MARESCHAL, Archevêque de Baltimore, depuis 1817 ; et de l'honorable DE WITT CLINTON, Gouverneur de l'Etat de New-York ; homme éminemment recommandable par son patriotisme, ses talens et ses connaissances en littérature et en politique.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME VI.

MARS, 1828.

NUMERO IV.

HISTOIRE DU CANADA.

POUR revenir au comte de Frontenac, dès que ce général eut reçu le second courier de M. Provôt, il envoya le sieur de RAMSAY, gouverneur des Trois-Rivières, au chevalier de Callières, pour lui ordonner de descendre à Québec, le plus promptement qu'il lui serait possible, avec toutes ses troupes, à la réserve de quelques compagnies, qui devaient être laissées pour garder Montréal, et de se faire suivre de tous les habitans qu'il pourrait rassembler dans sa route. Il marcha ensuite, sans s'arrêter, jusqu'à Québec, où il arriva le 14 Octobre, à dix heures du soir, et où il apprit que la flotte anglaise était au pied de la traverse de l'île d'Orléans.

Il fut très satisfait de l'état où M. Provôt avait mis cette place : cet officier y avait fait entrer un grand nombre d'habitans, qui montraient beaucoup de résolution et de confiance, et quoiqu'il n'eût eu que cinq jours pour faire travailler aux fortifications, il n'y avait aucun endroit faible dans la ville où il n'eût pourvu de manière à ne pas craindre un coup de main. Le gouverneur y fit ajouter quelques retranchemens, qu'il jugea nécessaires, et confirma l'ordre judicieusement donné par le major aux capitaines des compagnies de milices de Beauport, de la côte de Beupré, de l'île d'Orléans et de la côte de Lauzon, qui couvraient Québec du côté de la rade, de ne point quitter leur poste qu'ils ne vissent l'ennemi faire sa descente et attaquer le corps de la place ; auquel cas, ils devaient se tenir prêts à marcher où on les appellerait.

M. de LONGUEIL, fils aîné du sieur Lemoyne, était parti avec une troupe de sauvages, Hurons et Abénaquis, pour examiner les mouvemens de la flotte anglaise : toutes les côtes avancées du bas du fleuve étaient garnies d'habitans pleins de zèle et de bravoure, qui obligeaient les chaloupes envoyées par l'ennemi à regagner le large : enfin, il arrivait continuellement à la ville des milices de Montréal et des Trois-Rivières aussi remplies de bonne volonté que celles des environs de Québec.

Le 15, le chevalier de Vaudreuil, commandant des troupes, partit de grand matin, avec cent hommes, pour aller à la décou-

verte et pour charger les ennemis, s'ils entreprenaient de faire une descente. Il lui avait été expressément recommandé de ne les point perdre de vue, et de donner avis de tous les mouvemens qu'ils feraient ; commission dont il s'acquitta à l'entière satisfaction de M. de Frontenac.

A cette précaution, ce général en ajouta une autre : comme il était à craindre que les vaisseaux qu'on attendait de France ne vinssent se jeter inopinément entre les mains des Anglais, il dépêcha deux canots bien équipés par le petit canal de l'île d'Orléans, avec ordre à ceux qu'il y fit embarquer d'aller aussi loin qu'ils pourraient au-devant de ces vaisseaux, et de les avertir de ce qui se passait.

Il fit commencer, le même jour, une batterie de huit pièces de canon, sur la hauteur qui était à côté du fort, et elle fut achevée le lendemain. Ainsi, dit Charlevoix, les fortifications commençaient au palais, sur le bord de la petite rivière St. Charles, remontaient vers la haute ville, qu'elles environnaient, et venaient finir à la montagne, vers le Cap aux Diamans. On avait aussi continué, depuis le palais, tout le long la grève, une palissade jusqu'à la clôture du séminaire, où elle était terminée par des rochers inaccessibles, qu'on appelle le *Sault au Matelot* ; et là il y avait une batterie de trois pièces. Une seconde palissade, qu'on avait tirée au-dessus de la première, aboutissait au même endroit, et devait couvrir les fusilliers. La basse ville avait deux batteries, chacune de trois pièces de dix-huit livres de balles, et elles occupaient les intervalles de celles qui étaient à la haute ville. Les issues de la ville où il n'y avait pas de portes étaient barricadées avec de bonnes poutres et des barriques pleines de terre, en guise de gabions, et les dessus étaient garnis de pierriers. Le chemin tournant de la basse ville à la haute était coupé par trois différens retranchemens de barriques et de sacs pleins de terre, avec des espèces de chevaux de frise. Dans la suite du siège, on fit une seconde batterie au Sault au Matelot, et une troisième à la porte qui conduisait à la rivière St. Charles. Enfin, on avait disposé quelques petites pièces de canon autour de la haute ville, et particulièrement sur la butte d'un moulin qui servait de cavalier.

Le 16, à trois heures du matin, M. de Vaudreuil revint à Québec, et rapporta qu'il avait laissé la flotte anglaise à trois lieues de la ville, mouillée en un endroit appelé *l'Arbre sec*. En effet, dès qu'il fit jour, on l'aperçut des hauteurs. Elle était composée de trente voiles de différentes grandeurs, et le bruit se répandit qu'elle portait trois mille hommes de débarquement. A mesure qu'elle avançait, les plus petits bâtimens se rangeaient le long de la côte de Beauport, entre l'île d'Orléans et la petite rivière ; les autres tenaient le large. Tous jettèrent les ancres

vers dix heures, et aussitôt une chaloupe portant un pavillon blanc se détacha de la flotte, et s'avança vers la ville.

On ne douta point qu'elle ne portât un trompette, et M. de Frontenac envoya à sa rencontre un officier qui la joignit à moitié chemin, fit bander les yeux au trompette, et le conduisit au fort. On eut soin, avant de le présenter au général, de le promener tout autour de la place où il fut fort étourdi des grands mouvemens qu'il entendit dans tous les quartiers, chacun se faisant un plaisir d'augmenter son embarras, et de lui donner lieu de croire que toute la ville était semée de chausse-trappes et de chevaux-de-frise, et que les Anglais ne pourraient faire un pas sans être obligés de franchir un retranchement. Mais la vue du gouverneur général, accompagné de l'évêque, de l'intendant, et d'un grand nombre d'officiers, dont la contenance n'annonçait rien moins que la crainte ou la défiance, acheva de le déconcerter. L'amiral Phibs, informé, quelques jours auparavant, par M. de Grandville, qui était tombé dans ses mains, que Québec était sans fortifications, sans troupes et sans général, ce qui était vrai alors, avait cru qu'il lui suffirait de se présenter devant la ville pour l'emporter, et avait communiqué cette confiance à toute son armée. Son envoyé présenta en tremblant sa sommation, qui était écrite en anglais, et qui fut interprétée sur le camp. La voici telle que donnée par Charlevoix d'après l'original.

“ WILLIAM PHIBS, Général de l'Armée anglaise, à M. de FRONTENAC :—

“ La guerre déclarée entre les couronnes d'Angleterre et de France n'est pas le seul motif de l'entreprise que j'ai eu ordre de former contre votre colonie. Les ravages et les cruautés exercées par les Français et les sauvages, sans aucun sujet, contre les peuples soumis à leurs majestés britanniques ont obligé leurs dites majestés d'armer pour se rendre maîtres du Canada, afin de pourvoir à la sureté des provinces de leur obéissance. Mais comme je serais bien aise d'épargner le sang chrétien, et de vous faire éviter les malheurs de la guerre, moi, William Phibs, chevalier, par ses présentes, et au nom de leurs très excellentes majestés Guillaume et Marie, roi et reine d'Angleterre, &c. vous demande que vous ayez à remettre entre mes mains vos forts et châteaux, dans l'état où ils sont, avec toutes les munitions et autres provisions quelconques. Je vous demande aussi que vous me rendiez tous les prisonniers que vous avez et que vous livriez vos biens et vos personnes à ma disposition ; ce que faisant, vous pouvez espérer que, comme bon chrétien, je vous pardonnerai le passé, autant qu'il sera jugé à propos pour le service de leurs majestés et la sureté de leurs sujets. Mais si vous entreprenez de vous défendre, sachez que je suis en état de vous forcer, bien

résolu, avec l'aide de Dieu, en qui je mets toute ma confiance, à venger par les armes les torts que vous nous avez faits et de vous assujétir à la couronne d'Angleterre. Votre réponse positive dans une heure, par votre trompette, avec le retour du mien."

Cet écrit excita l'indignation de tout l'assistance. Dès qu'on en eut achevé la lecture, le trompette tira de sa poche une montre, la présenta au gouverneur général, et lui dit qu'il était dix heures, et qu'il ne pouvait attendre sa réponse que jusqu'à onze. Alors il y eut un cri général d'indignation, et M. de Valrénes dit qu'il fallait traiter cet insolent comme l'envoyé d'un corsaire, d'autant plus que Phibs était armé contre son souverain légitime, (a) et s'était comporté au Port-Royal en vrai pirate, ayant violé le capitulation, et retenu prisonnier M. de Mauneval, contre sa parole et le droit des gens.

M. de Frontenac, quoique piqué au vif, sut pourtant se contenir; il ne fit pas même semblant d'avoir entendu le discours de Valrénes, et adressant la parole au trompette, il lui dit: (b) "Je ne vous ferai pas attendre si longtemps ma réponse; la voici:—Je ne connais point le roi Guillaume; mais j'étais que le prince d'Orange est un usurpateur, qui a violé les droits les plus sacrés du sang et de la religion, en détrônant le roi son beau-père. Je ne connais point d'autre souverain légitime de l'Angleterre que le roi Jacques II. Le chevalier Phibs n'a pas dû être surpris des hostilités faites par les Français et leurs alliés, puisqu'il a dû s'attendre que le roi, mon maître, ayant reçu le roi d'Angleterre sous sa protection, m'ordonnerait de porter la guerre chez les peuples qui sont révoltés contre leur prince légitime. A-t-il pu croire que, quand il m'offrirait des conditions plus tolérables, et que je serais d'humeur à les accepter, tant de braves gens y voulassent consentir, et me conseillassent de me fier à la parole d'un homme qui a violé la capitulation qu'il avait faite avec le gouverneur de l'Acadie; qui a manqué à la fidélité qu'il devait à son prince; qui a oublié tous les bienfaits dont il en a été comblé, pour suivre le parti d'un étranger, lequel voulant persuader qu'il n'est en vue que d'être le libérateur de l'Angleterre, et le défenseur de la foi, a détruit les lois et les privilèges du royaume et renversé l'église anglicane. C'est ce que la justice divine, que Phibs réclame, punira un jour sévèrement."

Le trompette demanda cette réponse par écrit; mais le comte refusa de la donner, et ajouta, "Je vais répondre à votre maître par la bouche de mon canon; qu'il apprenne que ce n'est pas de la sorte qu'on fait sommer un général français."

(a) Louis XIV n'avait pas encore reconnu Guillaume et Marie comme roi et reine d'Angleterre.

(b) Cette réponse, suivant Charlevoix, est transcrite mot à mot d'une lettre du comte de Frontenac à M. de Seignelay.

Le trompette fut reconduit, les yeux bandés, jusqu'à l'endroit où on l'avait été prendre, et à peine fut-il arrivé à bord, que l'on se mit à tirer d'une des batteries de la basse ville. Le premier coup de canon abattit le pavillon de l'amiral ; et la marée l'ayant fait dériver, quelques Canadiens allèrent le prendre à la nage et l'emportèrent à la vue de toute la flotte, et malgré le feu qu'elle faisait sur eux. Il fut porté sur le champ à la Cathédrale. Le même jour, vers quatre heures de l'après midi, M. de Longueuil, accompagné de son frère Maricourt, nouvellement arrivé de la Baie d'Hudson, passa en canot, le long de la flotte anglaise, qu'il voulait observer. Quelques chaloupes se détachèrent pour l'enlever ; mais il gagna la terre, et obligea, par un très grand feu de mousquetterie, ceux qui le poursuivaient à regagner le large.

Le lendemain, une barque remplie de soldats s'approcha de la rivière St. Charles, pour examiner si l'on pourrait faire une descente entre Beauport et cette rivière ; mais elle échoua assez loin de terre. Elle fit un grand feu de mousquetterie, et l'on y répondit de même. Quelques Canadiens voulaient aller l'attaquer ; mais comme il fallait, pour y arriver, avoir de l'eau jusqu'à la ceinture, on leur persuada de renoncer à l'entreprise.

Le 18, à midi, on aperçut presque toutes les chaloupes, chargées de soldats, tourner du même côté ; mais comme on ne pouvait pas deviner en quel endroit précisément elles tenteraient la descente, elles ne trouvèrent personne pour la leur disputer.— Dès que les troupes anglaises furent déparquées, M. de Frontenac envoya un détachement des milices de Montréal et des Trois-Rivières, pour les harceler. Quelques habitants de Beauport s'y joignirent ; mais tout cela ensemble ne faisait qu'environ trois cents hommes, contre à peu près quinze cents de troupes fraîches et disciplinées. On ne put combattre, ce jour-là, que par pelotons et à la manière des sauvages. Un terrain marécageux embarrassé de brossailles, et coupé de rochers, empêchait tout combat régulier : les Anglais ne pouvaient pas profiter de la supériorité de leur nombre, et comme la marée était basse, on n'aurait pu aller à eux qu'en marchant avec peine dans la vase. Cette manière de combattre déconcerta les ennemis et les empêcha de connaître le petit nombre de ceux qui leur étaient opposés : les Canadiens voltigeaient de rocher en rocher autour des Anglais, qui n'osaient pas se séparer : le feu continu que faisaient ces derniers n'incommodait pas beaucoup des gens qui ne faisaient que paraître et disparaître, et dont tous les coups portaient sur des bataillons serrés : aussi le désordre ne tarda-t-il pas à se mettre parmi les Anglais, et ils se retirèrent en disant qu'il y avait des Indiens derrière tous les arbres ; car ils prenaient les Canadiens pour des sauvages.

M. de Frontenac ne voulant pas leur donner le temps

de s'apercevoir qu'ils n'avaient en tête qu'une poignée de monde, fit sonner la retraite, dès que le jour commença à manquer. Le combat n'avait pas duré beaucoup plus d'une heure : les Français y perdirent le chevalier de Clermont, et le fils du sieur de LA TOUCHE seigneur de Champlain, qui avaient suivi les milices comme volontaires, et y eurent une douzaine de blessés, dont le plus considérable fut le sieur JUCHEREAU DE ST. DENYS, seigneur de Beauport. Quoiqu'agé de plus de soixante ans, il s'était mis à la tête de ses censitaires, et il combattit avec beaucoup de valeur, jusqu'à ce qu'il eut eu un bras de cassé d'un coup de feu. Louis XIV récompensa, peu de temps après, son zèle et son courage, en lui accordant des lettres de noblesse : il en usa de même à l'égard du sieur Hertel, qui se distinguait dans toutes les occasions, à la tête des milices des Trois-Rivières. La perte des Anglais fut d'environ cent cinquante hommes tués ou blessés.

Le même soir, les quatre plus gros vaisseaux anglais vinrent mouiller devant la ville. Le contre-amiral se porta un peu sur la gauche, vis-à-vis du Sault au Matelot : l'amiral était à sa droite et le vice-amiral un peu au-dessous, tous deux vis-à-vis de la basse ville. Le quatrième vaisseau s'avança vers le Cap aux Diamans. La ville les salua la première : ensuite ils firent grand feu, et on leur répondit de même. M. de Ste. Hélène pointa tous les canons de la basse ville, et aucun de ses coups ne porta à faux. Les Anglais ne tirèrent, ce jour-là, que contre la haute ville, où ils tuèrent un homme et en blessèrent deux, sans faire aucun autre dommage.

Suivant Charlevoix, ils en voulaient particulièrement aux jésuites, auxquels ils attribuaient les ravages que faisaient les Abénaquis dans la Nouvelle Angleterre ; et ils s'étaient promis de leur faire un mauvais parti, quand ils auraient pris la ville. Leurs menaces étant venues aux oreilles de Ste. Hélène, de ses frères et des Canadiens les plus considérables, ces braves protestèrent qu'ils se feraient plutôt tous tuer à la porte de ces religieux, que de souffrir qu'on leur fit la moindre insulte.

Vers les huit heures, on cessa de tirer de part et d'autre. Le lendemain, la ville recommença encore la première. Au bout de quelque temps, le contre-amiral se trouva si fort incommodé par les batteries du Sault au Matelot, et par celle qui était au bas sur la gauche, qu'il fut contraint de s'éloigner. L'amiral le suivit bientôt après avec précipitation. Il y avait plus de vingt boulets dans le corps du bâtiment : il était percé à eau en plusieurs endroits ; toutes ses manœuvres étaient coupées, et un grand nombre de ses matelots avaient été tués ou blessés. Les deux autres vaisseaux tinrent encore quelque temps ; mais à midi, ils cessèrent de tirer, et vers cinq heures, ils allèrent se mettre à l'abri du canon de la ville, dans l'Anse des Mères, derrière le Cap

aux Diamans. Ils y furent accueillis par un grand feu de mousquetterie, qui leur tua beaucoup de monde, et les obligea à s'éloigner encore davantage.

Tout ce jour-là, les troupes qui étaient débarquées près de Beauport, restèrent tranquilles dans leur camp, et on se contenta de les observer. Le 20, de grand matin, ils battirent la générale, et se rangèrent en bataille. Ils demeurèrent dans cette posture jusqu'à deux heures de l'après-midi; criant sans cesse, *Vive le roi Guillaume!* Alors ils s'ébranlèrent, et il parut à leur mouvement, qu'ils voulaient marcher vers la ville, ayant des pelotons sur les ailes, et des sauvages à l'avant-garde. Ils cotoyèrent quelque temps la petite rivière en très bon ordre; mais MM. de Longueil et de Ste. Hélène, à la tête de deux cents volontaires, leur coupèrent chemin, et escarmouchant de la même manière qu'on avait fait le 18, firent sur eux des décharges si continuelles et si à propos, qu'ils les contraignirent de gagner un petit bois, d'où ils firent un très grand feu. Les Canadiens les y laissèrent, et firent leur retraite en bon ordre. Ils eurent dans ce second combat deux hommes de tués, et quatre de blessés, du nombre desquels furent les deux commandans, qui combattirent toujours les premiers, avec leur bravoure ordinaire. Longueil en fut quitte pour une forte contusion; mais Ste. Hélène voulant faire un prisonnier, reçut à la jambe un coup de feu qui ne parut pas dangereux d'abord, mais dont il mourut, au bout de quelques jours, au grand regret de toute la colonie, qui perdait en lui, dit joliment Charlevoix, un des plus aimables cavaliers et des plus braves hommes qu'elle ait jamais eus.

Pendant cette action, M. de Frontenac s'était avancé en personne, à la tête de trois bataillons de ses troupes, et les avait rangés en bataille sur le bord de la petite rivière, résolu de la passer, si les volontaires se trouvaient trop pressés; mais les Anglais ne lui donnèrent pas lieu de faire autre chose que d'être spectateur du combat. Leur perte, ce jour-là, fut pour le moins aussi grande que la première fois.

La nuit suivante, l'amiral leur fit porter cinq pièces de canon de six; ce qui ne fut connu des assiégés que quand elles commencèrent à tirer. Les Anglais s'étaient mis en marche avec cette artillerie, dans le dessein de battre la ville en brèche; mais on ne leur permit pas d'aller bien loin. M. de VILLIEU, lieutenant réformé, qui avait obtenu du général un petit détachement de soldats, était parti avant qu'ils fussent sortis de leur camp, comme s'il eût voulu en enlever quelque quartier; et il avait été suivi de près par quelques autres petites troupes, qui avaient à leur tête MM. DUCLOS, de CABANAS et de BEAUMANOIR. Villieu, qui rencontra le premier les Anglais, leur dressa une ambuscade, et les y attira, en escarmouchant: il y

soutint assez longtemps tous leurs efforts, et comme ils virent qu'ils ne pouvaient le faire reculer, ils se mirent en devoir de l'envelopper; mais un des détachemens qu'ils avaient faits pour cela tomba dans une seconde ambuscade, où les attendaient les miliciens de Beauport, de Beaupré et de l'île d'Orléans, commandés par le sieur CARRE: un autre fut rencontré par les trois officiers dont nous venons de parler, et tous deux furent mis dans un grand désordre.

La partie était néanmoins trop inégale pour que les Français pussent entretenir plus longtemps le combat: ils se retirèrent, comme de concert, au petit pas, en combattant toujours, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent tous réunis auprès d'une maison palissadée, et située sur une éminence. Ils y firent ferme, et se couvrant des palissades, ils firent un si grand feu, qu'ils arrêtrèrent toute l'armée. Ce fut alors que les Anglais commencèrent à faire usage de leur canon; mais on leur répondit, avec effet, de la batterie qui était à la porte de la petite rivière.

Ce feu dura jusqu'à la nuit: alors les Anglais se retirèrent, en jurant contre les Français, qui combattaient, disaient-ils, derrière des haies et des buissons, à la manière des Indiens. Ils firent d'abord leur retraite en bon ordre; mais ils la changèrent bientôt en une véritable fuite. Ayant entendu sonner le tocsin à la cathédrale, ils s'imaginèrent qu'ils allaient avoir sur les bras le gouverneur général et toutes ses troupes, et ne songèrent plus qu'à regagner leur camp au plus vite. Le tocsin n'était pourtant qu'un stratagème du sieur DUPUIS, lieutenant particulier de Québec, qui avait été officier avant de se faire magistrat, et qui avait bien voulu se charger de faire, pendant le siège, les fonctions d'aide-major, dont il s'acquitta fort bien. Les Anglais eurent, dans ce troisième combat, un grand nombre de morts et de blessés; ce qui ne contribua pas peu à hâter leur retraite.

Tandis que ceci se passait près de la petite rivière, les deux vaisseaux qui étaient au-dessus de Québec descendirent avec la marée pour se remettre en ligne; en passant devant la ville, ils essayèrent et renvoyèrent quelques volées de canon, qui ne firent aucun effet. La nuit du 21 au 22 fut très obscure, et il plut beaucoup: les Anglais débarqués auprès de Beauport en profitèrent pour décamper, et regagner leurs chaloupes, quelques détachemens, que M. de Frontenac avait fait filer par leurs derrières, ayant renouvelé leur crainte d'être attaqués par toutes les troupes de la colonie.

On apprit cette nouvelle au point du jour, par des sauvages qui battaient l'estrade, et l'on trouva dans leur camp les canons montés sur leurs affûts, quarante à cinquante boulets et cent livres de poudre. Quelques temps après, trois chaloupes armées revinrent pour retirer ces effets; mais ceux qui s'en étaient em-

parés firent un si grand feu sur les chaloupes qu'elles n'osèrent aborder. L'amiral, qui s'aperçut de la chose, en envoya trente nouvelles ; mais ceux qui les commandaient, après avoir tenu conseil hors de la portée du mousquet, ne jugèrent pas à propos de tenter la descente, et s'en retournèrent.

Le général français donna de grandes louanges à tous ceux qui avaient eu part au dernier combat. Il permit au sieur Carré et à sa troupe d'emporter chez eux deux pièces de canon, pour être un monument durable de leur belle conduite. On convenait que les officiers les plus expérimentés n'auraient pu mieux manœuvrer que n'avait fait cet habitant ; et les Anglais mêmes, au dire de l'historien que nous suivons, lui rendirent toute la justice qu'il méritait. Mais rien ne déconcerta davantage l'amiral Phibs que de voir presque toutes les troupes et les milices de la colonie rassemblées à Québec. Il avait compté sur une diversion du côté de Montréal qui devait en occuper une bonne partie, et voici sur quoi il avait fondé son espérance.

(A Continuer.)

MASANIELLO,

OU NAPLES EN 1647.

Les annales d'aucun peuple n'offrent un personnage aussi extraordinaire que MASANIELLO. Les historiens espagnols, allemands et français (parmi ces derniers il faut citer surtout Mlle. de Lussan, auteur des *Révolutions de Naples*) ont dit par quelle suite d'événemens bizarres un homme qui exerçait à Naples l'obscur et pénible métier de pêcheur, parvint en deux jours au faîte de la puissance, dont il fut précipité tout à coup par ceux mêmes qui l'y avaient élevé. Personne n'ignore les principales circonstances de la révolte dirigée par MASANIELLO, en 1647, époque où Naples était encore sous la domination espagnole ; mais les circonstances accessoires ne sont ni moins curieuses ni moins intéressantes. Les Anglais, grands explorateurs de vieilles chroniques, ont publié, il y a peu de tems, une notice sur MASANIELLO, où sont rapportées avec une scrupuleuse exactitude les moindres particularités de sa vie. La plupart des faits contenus dans cette notice étaient connus, mais quelques autres étaient enfouis dans les mémoires du tems, dont la patience britannique pouvait seule faire son profit. Nos lecteurs liront sans doute avec plaisir quelques passages de cet écrit, dont on nous

annonce qu'un homme de lettre va donner une traduction française. Tout ce qui se rattache à l'histoire est recherché maintenant avec avidité ; la conspiration de MASANIELLO a d'ailleurs tout l'attrait d'un roman.

Thomas ANIELLO (dont on fit par contraction MASANIELLO) naquit en 1623, dans la petite ville d'Amalfi, qui fait partie du royaume de Naples. Il se maria à l'âge de dix-neuf ans. Sa femme, qu'on appelait LEONA, et qui vendait des fruits au marché, était d'une beauté remarquable. Le pauvre ménage gagnait à peine pour sa subsistance. Le duc d'ARCOS, qui commandait alors à Naples, pour le roi d'Espagne, était un homme de plaisirs, d'un caractère faible et dissimulé. Oubliant, ou ne voulant pas se rappeler que CHARLES-QUINT, dont la mémoire était chère aux Napolitains, leur avait accordé des privilèges précieux, entre autres celui de pouvoir se refuser au paiement tout nouvel impôt établi arbitrairement, le duc laissa percevoir sur tous les fruits qu'on apportait au marché une taxe qui devait produire par an cinquante ou soixante millions. La classe indigente murmura. La femme de MASANIELLO ayant cherché à frauder les droits, fut condamnée par les maltotiers, auxquels le gouvernement avait cédé la ferme des gabelles, à une amende de cent ducats, somme énorme, hors de toute proportion avec le délit, et que MASANIELLO ne put acquitter qu'en vendant ses meubles. On conduisit sa femme en prison ; les femmes du marché, armées de poignards, la délivrèrent. MASANIELLO conçut contre les maltotiers une rancune dont les effets ne tardèrent pas à se faire sentir. Sa physionomie était douce ; il était d'une petite taille :

Mais dans un faible corps s'allume un grand courage. Il avait plusieurs fois essayé ses forces dans les combats simulés qui se donnaient à Naples, tous les ans, en l'honneur de Notre-Dame du Mont-Carmel : il rassemble les lazzaroni, qu'il avait conduits dans une de ces fêtes guerrières, et, profitant d'une querelle qui s'était élevée sur la place du marché, entre des jardiniers de Pouzzol, qui venaient y vendre leurs fruits, et les percepteurs de la taxe, il opère un soulèvement. Cet homme, qui n'avait reçu aucune espèce d'éducation, animé du seul désir de venger l'affront fait à sa femme, se fait remarquer alors par la chaleur de son éloquence. Il se compare à MOÏSE conduisant le peuple hébreu : et, ce qui n'est pas moins extraordinaire, la multitude, qui obéit à ses moindres volontés, se borne à demander d'abord le titre original des grâces et des immunités accordées par Charles-Quint. Le duc, qui, avec plus de présence d'esprit, aurait facilement apaisé les troubles, eut l'air de les mépriser, et répondit que le titre que les Napolitains réclamaient, et dont on avait cessé depuis longtemps d'observer les

clauses, était perdu, et qu'on l'avait cherché vainement. MASANIELLO, refusant de croire à cette assertion, on fit la faute de fabriquer de faux titres, espérant qu'il ne les reconnaîtrait pas : mais un nommé GENUINO, homme instruit, qui était devenu le conseil de MASANIELLO, lui fit remarquer que l'écriture était trop fraîche pour des titres si anciens, que les lettres n'étaient pas en or, et que le parchemin était neuf. Ce fut alors que les lazzaroni prirent une attitude hostile. Les femmes du peuple jouèrent en grand rôle dans ces événemens. MASANIELLO pendant quatre jours, fut réellement maître de Naples. Ses ordres, quels qu'ils fussent, étaient exécutés à l'instant même par les lazzaroni. On peut dire que la destinée de son pays était soumise à un mouvement de sa main. Ses harangues, rapportées dans la notice à laquelle nous empruntons ces détails, sont très remarquables, et dans les premiers momens de la puissance qu'il avait usurpée, on ne peut nier que sa conduite n'ait été plusieurs fois digne d'éloge. Il était alors plein de modération, sans ambition, sans désirs, uniquement occupé du grand dessein de faire abolir les impôts, et manifestant toujours un profond respect pour le roi d'Espagne, qu'il n'accusait point des torts des agens de la gabelle. Mais tout à coup cette raison, qui parassait si forte, s'évanouit. Il perd la tête. Sa folie n'était pas continue, mais, immédiatement après avoir dit les choses les plus sensées, il se livrait à mille extravagances. Son premier acte de démence fut de se plonger dans la mer, vêtu de magnifiques habits, qu'on l'avait forcé de prendre pour se montrer dans les rues de Naples, à côté du duc, chacun d'eux étant à cheval, et suivi d'un immense cortège. On conçoit tout le mal que put faire un homme aux volentés duquel nul n'osait résister. Dans ses accès de folie, il se croyait toujours entourré d'assassins, et, s'armant d'une épée, il parcourut comme un furieux les rues de Naples, où il blessa plusieurs personnes. Le peuple indigné des excès auxquels se portait MASANIELLO, conçut pour lui autant de haine qu'il avait eu d'abord d'admiration. On le poursuivit jusque dans l'église des Carmes, où il s'était réfugié, et là il fut tué à coups de fusil par ceux mêmes qui avait établi son pouvoir. Il avait 24 ans. Le peuple, toujours extrême, traîna son corps dans les rues, et plus tard honora sa mémoire.

“ Il semble, dit un de ses historiens, que MASANIELLO n'ait paru que pour manifester son génie, sa suprême intelligence, et que pour opérer les plus grands événemens. En moins de huit jours, cet homme, simple pêcheur, assujétit un grand royaume, termine le grand ouvrage de l'abolition des impôts arbitraires ; puis, immédiatement après le traité confirmé, il perd l'esprit, devient fou.”

Les différents auteurs varient sur les causes qui ont fait perdre la raison à MASANIELLO. Quelques-uns attribuent cet accident au passage subit d'une vie calme aux agitations, aux mouvements tumultueux de son nouvel état; mais le plus grand nombre affirme que ce fut l'effet d'un breuvage qu'il prit dans une sè'e qu'on lui donna sur le plateau du Pausilippe. Quoi qu'il en soit, jamais destinée ne fut plus singulière que celle du pêcheur MASANIELLO.—(*Le Courrier des Etats-Unis.*)

DES ANGRAIS.

Extrait d'une lettre datée de St. Luc, le 20 Février.

On se méprend souvent dans la manière d'engraisser la terre; nous savons tous que le fumier et la chaux sont de bons engrais; mais si on ne les emploie pas à propos, ils deviennent à peu près inutiles. On m'a rapporté dernièrement un exemple des erreurs où l'on tombe, en donnant peu judicieusement à un sol ce qui devrait être donné à un autre. Un Monsieur voulant améliorer une petite terre, qu'il faisait cultiver sous ses yeux, pour son amusement, y fit répandre une quantité de chaux. C'aurait été très à propos sur certains sols; mais dans le cas présent, la chose ayant été faite à Sorel, où la terre est partout sablonneuse, cet engrais, au lieu d'améliorer le sol, le détériora. Si ce monsieur, au lieu de chaux, avait fait mettre sur sa terre quelques voies de glaise prise dans le lit de la rivière, et l'y avait fait labourer, l'effet aurait été tout différent. Je sais que ceux qui ne connaissent la culture de la terre que par les livres qui en traitent peuvent être induits à faire ce mauvais emploi de la chaux: j'ai lu moi-même quelque part que la chaux et un bon engrais pour les sols sablonneux; mais il n'est pas besoin d'être sorcier pour savoir que la chaux et le sable font du mortier, et que le mortier est plus propre à bâtir une maison qu'à faire croître des gerbes de bled.

La glaise ou l'argille est le meilleur des engrais pour les terres légères et sablonneuses: en effet, les cultivateurs pratiques savent bien que ces terres sont improductives, à moins qu'elles n'aient été d'abord mêlées d'argille; après quoi, on y peut mettre avec avantage quelque engrais que ce soit. Le sable est chaud et la glaise est froide: conséquemment en mettant de la glaise sur des terres sablonneuses, on les engraisse de la meilleure manière possible, puisque par là on change pour le mieux la nature même du sol, au lieu que le fumier mis sur les unes ou les autres n'aurait que peu d'effet, ou n'aurait d'effet que pour très peu de

temps, et laisserait le sol, ensuite, dans un aussi mauvais qu'au-paravant.

Le fumier aura toujours un très bon effet, lorsque les sols seront mêlés, soit naturellement ou artificiellement, et ce mélange peut quelquefois s'opérer par un léger changement dans la manière de labourer. Un sol sablonneux est ordinairement peu profond, et la couche inférieure est très fréquemment de glaise: de sorte qu'en labourant un peu profondément, on atteindrait, en plusieurs cas, ce but désirable; mais généralement parlant, les Canadiens n'aiment pas à enfoncer beaucoup dans la terre le soc de la charrue.

Les sources intarissables de fertilité que pourraient obtenir dans ce pays les fermiers actifs et industriels, en laissant en friche et cultivant alternativement leurs terres, ne pourraient manquer de les rendre de plus en plus productives, particulièrement s'ils s'instruisaient de la nature et des effets des différents engrais, et de la manière la plus avantageuse d'en faire usage.

RELATION

de l'Expédition contre le Fort Shelby, sur le Mississippi, (une lieue au-dessus de l'embouchure de l'Ouisconsin,) sous le commandement du Lieutenant-colonel M'KAY, alors Major des Fencibles de Michigan; d'après le journal d'un officier témoin oculaire. Traduit des Nos. XXII et XXIII du Canadian Magazine.

Après avoir donné (dans notre tome V, No. 1,) la relation de l'expédition de M. de LIGNERY contre les sauvages appelés *Rénards*, dont le résultat fut à peu près nul, nous croirions manquer à ce que nous devons à nos lecteurs, d'après la promesse que nous leur avons faite de nous occuper principalement de tout ce qui doit être d'un intérêt immédiat pour les Canadiens, et peut tourner à la gloire de leur pays; ils auraient peut-être le droit de nous accuser de négligence ou de partialité, si nous ne publions pas aussi la relation de l'expédition contre le fort *Shelby*; expédition dont le résultat aurait été beaucoup plus important et plus durable encore, qu'il ne le fut, si la guerre avait continué, et qui a fait infiniment d'honneur à plusieurs de nos compatriotes, et principalement à celui qui en a eu la direction: le zèle, la prudence, le courage, et, ce qui n'est pas moins digne d'éloge, l'humanité, déployés par le Lieutenant-colonel M'KAY, dans cette expédition, ne doivent pas demeurer ignorés de ceux qui n'ont pas eu, ou qui ne peuvent pas avoir occasion de lire la relation originale dans le *Canadian Magazine*. Nous regrettons

nous même que ce morceau ne nous soit pas tombé plutôt sous la main ; mais, selon un proverbe vulgaire, *il vaut mieux tard que jamais* ; et nous osons espérer que si cette traduction tombait sous les yeux de quelques uns de ceux qui ont figuré sur ce théâtre d'honneur, ils nous feraient la justice d'en attribuer la tardiveté à toute autre chose qu'à l'indifférence, ou à une négligence vnde notre part.

En Juin 1814, le colonel DIXON, du département des sauvages, arriva au fort Michillimakinac, où commandait alors le colonel M'DOUALE, avec la mauvaise nouvelle que le général CLARK, de l'armée des Etats-Unis, avait remonté le Mississippi avec une force considérable, et pris le village de la Prairie du Chien et le fort Shelby, dans ses environs. Cette nouvelle arrivait dans des conjonctures qui devaient la rendre encore plus désagréable : le colonel M'Douale n'avait que très peu de troupes avec lui, et il s'attendait journellement à être attaqué par l'ennemi, dans son fort de Michillimakinac ; mais il comprenait très bien de quelle importance il serait de reprendre le fort Shelby : attendu que sa prise par les Américains n'était que le prélude d'une suite d'opérations qui avaient pour objet final d'envelopper sa garnison, et de lui couper toute communication avec l'extérieur. La possession du fort Shelby n'était pas seulement à désirer, parce qu'elle frustrait les desseins de l'ennemi, mais encore parce qu'elle favorisait nos opérations contre lui. C'était le poste principal entre le territoire des Etats-Unis et les tribus sauvages qui habitent les pays de l'ouest, et conséquemment toutes ces tribus devaient se porter en faveur de celui des deux partis qui en était le maître. Mû par ces considérations, le colonel M'Douale, quoiqu'éprouvé alors par les circonstances, comme nous venons de le remarquer, se détermina à envoyer une expédition pour recouvrer le fort Shelby, s'il était possible.

C'était une entreprise accompagnée de beaucoup de difficultés, et qui exigeait une combinaison d'habileté militaire, de persévérance et de prévoyance qui se rencontre rarement dans le même homme. La force qui pouvait être détachée de la garnison était trop peu considérable pour une telle entreprise ; et cette garnison se composait d'un aggrégat d'individus qu'il était difficile de plier à la discipline militaire : il fallait traverser un espace de 700 miles à travers un désert, avec une très petite quantité de provisions, et le colonel Dixon, qui avait abandonné le fort, ne voulut pas se charger de l'aller reprendre. Mais malgré toutes ces difficultés, l'entreprise une fois résolue fut commencée avec le moindre délai possible. Le Major M-KAY,* des

* Ce militaire était peut-être la personne la plus propre à diriger l'expédition : il avait commercé pendant plusieurs années dans le Nord-Ouest, et avait beaucoup voy-

Fencibles de Michigan, fit généreusement l'offre de ses services, et le commandement de l'expédition lui fut confié. Le colonel M'Douale assembla 200 Canadiens et 150 sauvages, pour prendre parmi eux ceux qui s'offriraient comme volontaires, et LA SARCELLE (chef sauvage en apparence,) fut envoyé en avant comme exprès, pour assembler des renforts partout où il en pourrait trouver sur la route.

Le 28 Juin, tout étant prêt, nous nous embarquâmes, vers midi, du fort de Michillimakinac, dans huit berges, y compris une chaloupe canonnière. Notre force consistait en 20 hommes des *Fencibles* de Michigan, avec un canon de 3 livres de balles sur un affût, 60 volontaires canadiens, avec les capitaines ANDERSON et ROLETTE, les lieutenans GRAHAM et BRISBOIS, du département des sauvages, 5 interprètes et 82 sauvages, Sioux et Saulteurs, avec 10 de leurs femmes et un enfant, et Mr. Louis HONORE, faisant les fonctions de commissaire. Nous fîmes 15 milles de chemin, ce jour-là, et campâmes en un lieu nommé la *Pointe au Chêne*.

Le lendemain, nous partîmes à soleil levant, et bientôt après, nous rencontrâmes trois canots sauvages, de qui nous apprîmes que l'exprès avait passé par *Coucheward*, le 27, en route pour aller faire prendre les armes aux *Puans*. Dès lors, la prudence et la vigilance de notre officier commandant commencèrent à se déployer. Ayant observé que la berge commandée par le capitaine Rolette était la meilleure voilière, il lui fut ordonné de pousser en avant jusqu'à la Baie Verte, pour y acheter des provisions, et y réunir tous les sauvages qu'il pourrait rencontrer, afin que le corps principal de notre petite armée ne fût point arrêté dans la route. Nous ne fîmes que 13 lieues ce jour-là, et campâmes de bonne heure, en un endroit appelé *Pointe Paterson*.

Le 30, nous laissâmes notre campement à soleil levant, comme la veille, fûmes portés par un bon vent jusqu'à la rivière au *Galet*, déjeunâmes à *Coucheward*, et allâmes camper à la *Pointe aux Écorces*, à 15 lieues environ de notre dernier campement. Les volontaires, tant Canadiens que sauvages, furent passés en revue, et régalaés chacun d'un coup d'eau-de-vie.

Il ne se passa rien de remarquable le 1er Juillet : après avoir déjeuné à l'*Île de la Tour*, nous allâmes coucher à l'endroit nommé l'*Île de Poré*.

agés dans les pays sauvages. Ces circonstances lui avaient donné, non seulement la connaissance parfaite du pays par lequel il devait passer, mais encore celle du caractère et des dispositions des différentes tribus sauvages ; connaissance indispensablement nécessaire à quiconque entreprend de les conduire dans des expéditions guerrières. Il s'était en outre distingué en plusieurs occasions, pendant la guerre, et avait fait preuve de ce sang-froid et de cette intrépidité nécessaires dans toute entreprise hasardeuse. Par un ordre général du 21 Juin, il fut promu au rang de lieutenant-colonel pour ce service.

Le lendemain, nous allâmes déjeuner au *Petit Détroit*. Nous y trouvâmes plusieurs loges de sauvages de la tribu des *Courtes-Oreilles*, et 13 d'entr'eux nous promirent de se joindre à nous, le lendemain au matin, comme volontaires; en conséquence de quoi, notre officier commandant leur fit donner un baril de poudre &c. en présent. De là, nous nous rendîmes à deux lieues du bout de l'*Ile au Kacro*,* où nous rencontrâmes d'autres sauvages, qui nous promirent aussi de se joindre à nous. Quoique le temps eût été favorable, le retard occasioné par nos entrevues avec les sauvages ne nous permit pas de faire, ce jour-là, plus de 12 lieues.

Le lendemain, 3 Juillet, nous décampâmes à l'heure accoutumée; mais le grand vent qu'il faisait ne nous permit pas de faire plus de deux lieues avant de mettre à terre. A 10 heures, les Sioux qui étaient avec nous invitèrent les Saulteurs à un conseil dans la tente de notre commandant, où ils exprimèrent réciproquement leurs vœux pour le salut des uns et des autres, et jurèrent de rendre perpétuelle la paix qui subsistait heureusement entr'eux et leur père anglais, prenant pour témoins de la pureté de leurs intentions le Grand Esprit, le ciel et la terre.

Le lendemain, le temps devint favorable et nous nous rendîmes gaiement jusqu'à la *Pointe au Sable*, distance de 15 lieues. Nous fûmes joints, ce jour-là, par les 13 *Courtes-Oreilles* qui avaient promis de nous accompagner, lorsque nous passâmes au *Petit Détroit*.

Le 5, nous eûmes un vent favorable. Le temps, qui avait été beau jusqu'alors, devint sombre, et il tonna. Ici eut lieu un phénomène qui mérite d'être mentionné, non seulement par sa singularité, mais encore par l'effet qu'il eut sur les sauvages. A peu de distance tout autour de nous, nous vîmes tomber la pluie par torrens, tandis que sur le point que occupions il n'en tomba pas une seule goutte. Les sauvages, par l'effet naturel de leur ignorance, attribuèrent ce phénomène à la puissance de notre commandant. Depuis que nous eûmes laissé notre campement jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la *Baie Verte*, ils ne cessèrent de montrer leur joie, en poussant des cris et chantant leurs chansons de guerre, et en remerciant le Grand Esprit de leur avoir accordé un grand chef de guerre qui avait un pouvoir absolu sur le ciel et les élémens. "Que ne pouvons-nous pas attendre, disaient-ils, d'un chef comme celui-ci? depuis que nous avons laissé *Makinac*, il nous a procuré un temps favorable, et maintenant même il ne permet pas que la pluie tombe sur nous. Nous espérons, jeunes gens, que lorsque vous rencontrerez les ennemis, vous vous précipiterez au milieu d'eux sans rien crain-

* Ce nom est probablement mal écrit ici, l'article au indiquant que le mot suivant doit être un nom commun.

dré; car notre chef les livra entre vos mains sans qu'il vous arrive le moindre mal. Tels furent les discours des principaux guerriers, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la Baie Verte, à trois lieues de distance, où le temps s'éclaircit et redevint favorable, mais excessivement chaud. En arrivant en cet endroit, les sauvages et les miliciens nous reçurent par une salve, que nous rendîmes par quelques coups de notre petite pièce. Le capitaine Rolette, qui avait été envoyé à ce lieu devant nous, y avait acheté, avec l'aide du capitaine GRIGNON, 14 pièces de bétail, dont il avait fait une salaison de six quarts de bœuf. Ceci joint à 350 livres de farine, vint fort à propos augmenter notre approvisionnement de vivres. Notre parti fut renforcé ici du capitaine Grignon et de 35 autres, la plupart habitants du lieu, qui se joignirent à nous comme volontaires. Plusieurs des Folles-Avoines nous joignirent aussi, mais je ne saurais dire exactement en quel nombre. Le capitaine DEAN, de la milice de la Prairie du Chien, et Mr ROCK nous joignirent pareillement. Tandis que nous étions campés à la Baie, Mr. DUCHARME, nous y apporta, de Michillimakinac, la nouvelle agréable que l'Angleterre était en paix avec tout le monde, excepté l'Amérique.

Le 6, nous nous mîmes en route à 7 heures, et nous rendîmes au portage de Kakalin, ayant laissé derrière nous les capitaines Rolette et Grignon pour régler quelques comptes. Le premier de ces messieurs nous rejoignit le soir.

Le 7, une partie de la brigade se mit en route à 6 heures du matin; et les capitaines Rolette et Grignon ayant été laissés derrière pour amener le reste, nous ne fîmes que quatre lieues, et campâmes en un lieu nommé *les Grosses Roches*. Les capitaines Rolette et Grignon n'ayant pu rejoindre l'avant-garde, campèrent un peu plus bas.

Le lendemain matin, nous eûmes une tâche difficile à remplir, celle de remonter les chûtes du *Grand Catumet*. Ces chûtes ont 4 pieds de hauteur à eau basse, et sont tellement entrecoupées de rochers, que ce n'est qu'avec la plus grande difficulté qu'on peut y faire passer des berges, ou radeaux, soit en montant ou en descendant. L'arrière-garde de la brigade nous ayant rejoints, tous travaillèrent avec ardeur pour décharger nos berges, et leur faire remonter les chûtes. Elles arrivèrent toutes au haut sans accident, à l'exception d'une seule, qui fut endommagée et qu'il nous fallut laisser derrière, avec son équipage et le lieutenant Graham, qui eut aussi ordre d'aider le capitaine Grignon à remonter les chûtes. A 10 heures, nous déjeunâmes au *Grand Campement*: à une heure de l'après-midi, nous passâmes par le village des *Péuns*, et nous arrivâmes de bonne heure à l'*Île à l'Ail*, où nous nous arrêtâmes, pour donner au capitaine Grignon

et au lieutenant Graham le temps de nous rejoindre ; ce qu'ils firent le soir.

En arrivant au lieu de notre campement, nous y trouvâmes un parti de la tribu des *Puans*, qui hissèrent un pavillon et tirèrent une salve. Le reste de l'après-midi fut employé à prendre un état et à faire l'inspection de nos provisions ; et un des quarts de bœuf s'étant trouvé gâté, notre commandant le fit donner aux sauvages. Les retards que nous avions éprouvés pendant la journée ne nous permirent pas de faire plus de sept lieues.

Le 9, le vent était si fort du côté du lac, que nous ne pûmes quitter notre campement avant 10 heures ; mais aussitôt qu'il se fut ralenti, nous fîmes bonne route, et arrivâmes, à une heure, à la *Bute de Mort*, sur la rivière au *Renard*. Nous y fûmes bien accueillis par un parti de Puans et de Folles-Avoines, qui chantaient avec force leurs chansons, et dansèrent leurs danses de guerre, pendant que nous débarquions. Nous eûmes aussi le plaisir d'y trouver une paire de bœufs, qui nous y avait été envoyée de Kakalin: ils furent tués, et par l'ordre de notre officier commandant, il en fut réservé un quartier pour notre usage, et le reste fut distribué aux sauvages. Environ 30 de ces derniers voulurent être de l'expédition, et il leur fut donné une petite quantité de munitions. Six d'entre les Folles-Avoines désertèrent, après avoir reçu leur portion, et s'en retournèrent chez eux. De la Bute de Mort, nous fîmes 10 lieues jusqu'au village de *Wackham*, où nous campâmes pour la nuit.

Le dimanche 10 Juillet, nous partîmes à l'heure accoutumée, et dans la route nous rencontrâmes plusieurs sauvages, qui se joignirent à nous. Un violent coup de vent et de pluie, qui dura 20 minutes, mais qui menaçait de continuer le reste de la journée, nous contraignit de camper pour la nuit, à 15 lieues de notre dernier campement. Tous les sauvages, excepté ceux qui étaient partis avec nous de Michillimakinac, furent envoyés devant, pour se procurer leur nourriture par la chasse, avec ordre de se réunir et d'attendre notre arrivée au Portage entre la rivière des Renards et l'Ouisconsin. Cette dernière rivière se jette dans le Mississipi à environ trois milles au-dessous du fort Shelby et du village de la Prairie du Chien, dont la prise était l'objet de notre voyage, et le portage fut fixé comme le point où nous devons réunir nos forces avant de descendre l'Ouisconsin, pour attaquer le fort. Nous apprîmes d'un chasseur, que nous rencontrâmes ici, que Mr. Augustin GRIGNON n'était qu'à environ deux lieues en avant de nous. Il avait été dépêché de la Baie Verte, avant notre arrivée à ce poste, avec ordre de rassembler les Folles-Avoines et de nous attendre au Portage, notre rendez-vous général.—(La fin au No. prochain.)

INOCULATION ET VACCINE.

INOCULATION.—L'inoculation, ou l'action de donner la petite vérole (ou picote) à une personne qui n'en était point atteinte, pour lui épargner le danger et les ravages de cette maladie contractée naturellement, a été de temps immémorial pratiquée en Asie. Elle fut apportée ou renouvelée à Constantinople, sur la fin du XVII^e siècle, par une femme de Thessalonique. Cette femme inocula plusieurs milliers de personnes, sous les yeux de deux docteurs de l'université de Padoue, Emmanuel TIMONI et Jacques PILARINI, qui coururent ensuite répandre l'usage de cette opération dans le reste de l'Europe. En Angleterre, on commença par en faire l'expérience sur six criminels condamnés à mort : elle n'eut pour eux aucune suite fâcheuse. De ces malheureux l'inoculation passa dans la famille des souverains, où l'on n'eut encore qu'à s'en féliciter ; et elle se généralisa ainsi, tous ceux qui avaient des enfans dont la vie leur était chère, s'empressant d'y recourir. Depuis, on a trouvé un moyen de se garantir entièrement de la petite vérole.

VACCINE.—L'inoculation de la petite vérole était déjà un grand bienfait pour l'humanité ; grace à elle, on commençait à craindre moins les effets de cette cruelle et hideuse maladie ; mais la bannir tout à fait du milieu de nous, était une espèce de prodige que devait opérer la vaccine. La vaccine, ou le *cowpox* des Anglais, est aussi une maladie éruptive, mais si resserrée, qu'on ne peut, même pour les inquiétudes qu'elle occasionnerait, la comparer à l'indisposition la moins considérable. Elle a son siège au pis de la vache, où elle se manifeste par des pustules. Le docteur JENNER, domicilié à Bertheley, dans le comté de Gloucester en Angleterre, remarqua que les personnes chargées de traire les vaches atteintes de ce mal, le gagnaient, si elles avaient aux mains, soit une coupure, soit une érosion, ou toute autre blessure ; il se convainquit également, par une suite d'observations, que celles de ces personnes qui n'avaient pas eu la petite vérole, s'en trouvaient tellement préservées par l'effet du *cowpox*, que l'inoculation même était sans puissance sur elles. Pour s'assurer de ses observations, qui pouvaient produire un si grand bien, il inocula le *cowpox* à différents sujets, sur lesquels l'inoculation de la petite vérole ne produisit ensuite aucun effet. Un vacciné, qu'il fit coucher entre deux enfans couverts de boutons de petite vérole en pleine suppuration, demeura inaccessible à la contagion. Le docteur publia le résultat de ses expériences en 1798. Malgré les nombreuses contradictions que son invention essuya d'abord de la part des personnes défiantes, ou tenant par système aux anciennes coutumes, elle ne tarda point à triompher, chacun

des canis qu'on en faisait lui devenant évidemment favorable.— On appella *vacciner* l'action d'inoculer la vaccine. Cette opération est de la plus grande simplicité : on fait sur chaque bras (ou sur un seul) trois ou quatre piqûres inclinées et légères, avec une lancette chargée de vaccin, c'est-à-dire de virus extrait des pustules du *cowpox*, ou bien de celles que la vaccination a fait naître sur des individus de l'un ou de l'autre sexe, quelque soit leur âge. Tout appareil est inutile, toute précaution extraordinaire devient superflue ; il s'agit seulement de laisser bien sécher sur la piqûre la petite goutte de sang qui en est sortie, et d'éloigner du vacciné les causes d'indisposition ou de maladie. La vaccination est également applicable aux femmes enceintes, aux enfans à l'époque de la dentition ou atteints de quelques virus, et aux individus d'une complexion faible ou malade.— La maladie ne fait son éruption que par les piqûres qui ont servi à introduire le vaccin. Non seulement les gouvernemens européens ont encouragé cette précieuse découverte ; ils ont encore eu soin de former de toutes parts des établissemens dont l'objet est de propager la vaccine, et d'en faire un préservatif général contre la petite vérole. La France, sous ce rapport, a apporté un zèle qui lui fait autant d'honneur que si cette invention fût sortie de son sein.

Le docteur Jenner, dans l'opinion des véritables appréciateurs des actions, est déjà compté parmi les plus grands bienfaiteurs de l'humanité, et son nom doit être rappelé, dans tous les temps, à la reconnaissance et au respect du genre humain. Qui sait combien d'hommes lui doivent d'avoir joui de l'existence entière et qui, peut se glorifier d'avoir fait une découverte plus utile ?— (*Petit Dictionnaire des Inventions, &c.*)

BOTANIQUE CANADIENNE.

(Traduit du Voyage de J. LAMBERT en Canada.)

Le *amrac* est un arbrisseau très commun dans le Bas-Canada, aussi bien que dans les autres parties de l'Amérique. Je n'en ai vu qu'une espèce, (le *rhys glabrum*, à ce que je crois,) bien qu'il y en ait une ou deux autres. Il s'élève à environ cinq pieds de hauteur, dans des haies, ou parmi d'autres arbustes, et porte de grosses grappes de baies d'un rouge cramoisi foncé. Les rameaux et les baies bouillies ensemble, ou séparément, procurent une belle teinture ; mais les Canadiens ne se servent guère du fruit que pour faire du vinaigre. Les baies demeurent sur la plante l'hiver, mais les feuilles tombent en automne.

Il y a une espèce du sumac, (le *rhus vernix*.) remarquable par ses qualités délétaires; mais elle est peu connue dans la province inférieure. Cet arbrisseau croît dans les terrains marécageux, et il est connu aux États-Unis, sous le nom d'arbre au poison. — On rapporte des particularités extraordinaires au sujet de cet arbuste: ses effusions pernicieuses affectent tellement certaines personnes, qu'elles ne peuvent s'approcher du lieu où il croît, ou même s'exposer au vent qui porte au loin ses exhalaisons empoisonnées, sans que leurs mains, leur visage, et autres parties de leur corps ne s'enflent et ne se couvrent de pustules, ou même que leurs yeux ne se ferment pour plusieurs jours, en conséquence des violentes tumeurs qui s'y forment: d'autres, au contraire, peuvent s'approcher de la plante, même la manier, sans le moindre inconvénient. Ces derniers en ont pourtant été affectés, lorsqu'ils étaient dans un état de perspiration; mais non sans qu'ils eussent pressé et roulé fortement la plante entre leurs mains.

Il y a une plante, ou herbe sauvage, très commune dans le Bas Canada, appelée par les Canadiens *herbe à la puce*, (herbe aux puces, *plantago psyllium*, Linn.) qui possède à peu-près les mêmes qualités délétaires que le *rhus vernix*, ou sumac vénéneux, étant d'une nature pernicieuse pour quelques uns, et sans danger ni inconvénient pour d'autres. J'ai vu plusieurs personnes retenues à la maison pour avoir été empoisonnées, dans les bois, par cette mauvaise herbe: il suffit même quelquefois de marcher dessus pour qu'il en résulte des boursoufflures et des inflammations. Cependant j'ai vu d'autres personnes la manier sans le moindre danger: je l'ai moi-même souvent arrachée par la racine, j'en ai rompu la tige, et je me suis couvert les mains du suc laiteux qu'elle contient, sans en éprouver le moindre effet désagréable. Quelle propriété y a-t-il dans la constitution des personnes pour imbibber ou repousser ainsi les qualités vénéneuses de cette plante? — C'est ce que je n'ai jamais pu apprendre, et ce dont mes observations ne me mettent pas en état de rendre raison.

Il y a des jardins qui en sont pleins; ce qui fait qu'elle y est regardée comme une mauvaise herbe. Elle paraît que les racines s'en étendent au loin, sous terre; car si l'on coupe la plante, l'automne, elle reparait, au printemps, sur un autre point. Elle commence à croître vers la fin de Mai, court comme fait la tige écarlate, et se prend à l'arbre, la plante; ou le piquet qu'elle rencontre; et s'il n'y a rien sur quoi les jeunes tiges puissent s'appuyer, elles adhèrent les unes aux autres. Les feuilles et les tiges en sont d'un gris clair, et la floraison a lieu au mois de Juillet.

Partout où croît l'herbe à la puce, il y a toujours un grand nombre de jolies mouches jaunes (*lady-flies* ou *eucinetella*.) —

Elles sont couvertes d'un or brillant, tant qu'elles sont sur la feuille, ou retiennent la moindre particule de son jus. J'en pris quelques unes, que je mis dans une phiole; mais n'ayant pas pensé à leur donner quelques feuilles d'herbe à la puce, elles avaient perdu leur brillant habit, le lendemain au matin, et ressemblaient aux mouches de la même espèce, mais d'un rouge pâle, que nous voyons en Angleterre. J'en pris alors quelques autres, et les ayant abondamment pourvues des feuilles de la plante, elles conservèrent leur couleur d'or, aussi bien que si elles eussent été en plein air. Au bout de quelques jours, elles avaient réduit les feuilles à de purs squelettes; mais tant qu'il leur resta la moindre parcelle de la tige ou des fibres, pour s'en nourrir, elles retinrent leur belle apparence. Je les gardai un mois de cette manière, leur donnant, de temps à autre, des feuilles fraîches de la plante, et leur procurant de l'air par des trous que j'avais pratiqués dans le papier qui bouchait la phiole. Elles ne voulaient se nourrir d'aucune autre plante que de l'herbe à la puce, de laquelle seule elles empruntaient leur beauté. Je leur donnai ensuite la liberté, et elle s'envolèrent, en apparence, sans avoir souffert de leur réclusion.

Une autre plante remarquable, mais d'une nature bien différente, c'est celle que les Français appellent *cotonnier*, et qui croît abondamment dans le Bas-Canada. Comme cette plante se plaît dans un sol fertile, elle offre presque une aussi bonne pierre de touche, pour juger de la qualité de la terre, que l'érable même; car comme cet arbre, le cotonnier possède des qualités saccharines. Il sort de terre dans le mois de Mai, à peu près comme l'asperge, et lorsqu'il a atteint neuf au dix pouces de hauteur, il est coupé, vendu au marché, apprêté et mangé presque de la même manière. Si on le laisse croître, il devient une plante d'environ trois pieds de hauteur, et porte une fleur semblable à celle du lilac, mais d'une senteur plus exquise, quoique plus faible. Dans le mois d'Août, il y a sur les feuilles et les fleurs une rosée abondante, qui continue pendant quinze jours ou trois semaines. Si l'on secoue la plante au-dessus d'un bassin, avant, ou aussitôt après le lever du soleil, on en recueille une quantité de liqueur douce, ou de sirop, qui étant bouillie jusqu'à la consistance convenable, donne un très bon sucre ressemblant au miel, tant par la couleur que par la saveur. Quelques cultivateurs canadiens se procurent une certaine quantité de ce sucre pour l'usage de leurs familles; mais il est très rare qu'il s'en vende.

Le cotonnier est d'un vert très pâle, et sa tige contient une liqueur laiteuse, semblable à celle de l'herbe à la puce; et c'est probablement ce qui a porté quelques Canadiens à croire qu'il possédait des propriétés délétaires; ce qui ne les empêche pas de manger les jeunes plantes, et de faire du sucre avec le sirop,

on la rosée qu'ils recueillent de ses feuilles et de ses fleurs ; et il n'y a point d'exemple qu'il en soit jamais résulté des effets fâcheux. Pourtant les bestiaux ne s'en nourrissent point.

Les gousses du cotonnier, lorsqu'il est plus mûr, sont à peu près de forme ovale, si ce n'est qu'elles sont un peu plus pointues aux extrémités, et ont de trois à quatre pouces de longueur. Elles contiennent une belle substance blanche et soyeuse, extrêmement douce au toucher, et ressemblant au coton, d'où elle tire son nom. Les Canadiens ne s'en servent pas autrement qu'en guise de plume, pour remplir des matelas et des oreillers, bien qu'il paraisse susceptible d'être employé à des usages beaucoup plus importants. Je suis persuadé qu'on en pourrait facilement fabriquer du papier, et même de la toile. Le cotonnier n'exige aucun soin dans la culture, et croît naturellement partout où il trouve un sol qui lui convient. Mais la qualité du coton s'améliorerait peut-être beaucoup, si la plante était cultivée convenablement dans des plantations ; indépendamment de quoi, on en pourrait obtenir, sans beaucoup de peine, une quantité d'excellent sucre, supérieur, en apparence, à celui de l'érable. Si je devais demeurer en Canada, il n'y aurait rien à quoi je prendrais plus de plaisir qu'à former une grande plantation de cotonniers, et à tâcher de convertir le produit de cette plante, déjà précieuse, à quelque usage important ; ce qui se pourrait faire, suivant moi, avec très peu de soins et de dépenses. Je suis surpris que personne n'ait encore donné au cotonnier l'attention qu'il paraît mériter. Comme plantation à sucre seulement, il serait de grande valeur, et épargnerait le travail pénible et la perte de temps qu'occasionne la manufacture du sucre d'érable, à une époque où la terre requiert les travaux du cultivateur. Faire bouillir le sirop, pour le réduire en sucre, est un procédé simple, qui pourrait sans inconvénient être laissé aux femmes.

Les Canadiens et les sauvages emploient pour teindre, l'ellébore à trois feuilles et le *galium tinctorium* : la première de ces plantes donne un beau jaune, et la dernière un rouge brillant.

Les forêts du Canada sont remplies de plantes, d'herbes et de racines précieuses, dont les propriétés sont généralement bien connues des sauvages, et d'un grand nombre de Canadiens.

Une mousse, que les Français appellent *tripe du roches* et que je crois être la mousse du renne, sert souvent de nourriture aux sauvages et aux voyageurs canadiens, lorsqu'ils n'ont que peu de vivres, ou, ce qui arrive quelquefois, lorsqu'ils en manquent totalement. Ils la font bouillir, et elle passe pour être très nutritive.

Une herbe appelée thé sauvage ou du Canada, est souvent employée comme substitut à celui de la Chine, et regardée comme beaucoup plus salubre. Ce thé a une odeur aromatique fort agréable.

Les sauvages recueillent dans les bois, et viennent vendre dans les villes, une herbe aromatique appelée foïn sauvage.— Elle a une odeur très agréable, qu'elle conserve pendant plusieurs années : on s'en sert, comme nous nous servons de la lavande, pour parfumer les habits, &c.

LE CANADA.

(Du Glasgow Chronicle du 9 Janvier, 1818.)

Un Monsieur revenu depuis peu du Canada donne l'aperçu suivant de l'état politique de cette colonie.

Le Canada se rendit aux armes anglaises, aux termes de la capitulation du 9 Septembre 1760. Il fut gouverné par les lois civiles et criminelles d'Angleterre jusqu'à la passation de l'acte de Québec dans le parlement britannique, en 1774, lequel rendit à la colonie les lois civiles de France, en même temps qu'il lui laissait le code criminel d'Angleterre. Il est nécessaire d'énumérer brièvement les différents actes du parlement britannique relatifs au Canada, attendu que c'est des différentes interprétations qu'on leur a données que sont venues les présentes difficultés entre le métropole et la colonie.

Le premier dans l'ordre chronologique, l'acte de la 14^e Geo. III. chap. 88, impose des droits sur le rhum, l'eau-de-vie et la melasse importés en Canada, à la place des impôts perçus par le roi de France, antérieurement à la capitulation, aussi bien que par le gouvernement anglais, postérieurement à cet événement. L'acte porte que ces droits seront appropriés au soutien du gouvernement civil et de l'administration de la justice dans la province de Québec, maintenant divisée en provinces du Haut et du Bas Canada.

Par l'acte de la 18^e Geo. III chap. 12, le parlement de la Grande Bretagne s'engage à n'imposer aucune taxe ou cotisation sur aucune des colonies, payable dans l'Amérique britannique, à moins que ce ne soit pour le règlement du commerce.

L'acte de la 31^e Geo. III chap. 31 accorde au Canada une constitution représentative, mais laisse en force tous les actes antérieurs, jusqu'à ce qu'ils aient été spécialement rapportés, ou rappelés. L'acte constitutionnel divise la province de Québec en Haut et Bas-Canada, et donne à chacune des deux nouvelles provinces une législature séparée. Le revenu provenant de l'acte de 1774 n'excédait pas, dernièrement, £34000 : les dépenses du gouvernement civil excédaient £74,00.

Le parlement provincial fut requis de remplir le déficit : ce

qu'il fit. Le gouvernement de la province supérieure réclama, aux termes de l'acte constitutionnel, une portion du revenu provenant des droits d'entrée. Il s'éleva, comme on aurait pu le prévoir, des différens entre les deux provinces, relativement à la distribution des droits perçus. Ces différens ne furent point ajustés, et la législature laissa expirer l'acte provincial en vertu duquel une partie de ces droits étaient prélevés.

Le parlement impérial, par l'acte de 3e Geo. IV, chap. 119, statua que ces droits seraient renouvelés pour le maintien du gouvernement civil. Cet acte est encore en force, et n'a rapport qu'à une partie des impôts, la plus grande partie en provenant encore d'un acte provincial non rappelé.

Tels sont les actes parlementaires. La teneur des différentes interprétations que leur donnent la métropole et la colonie, et des présentes relations entre la Grande-Bretagne et le Bas-Canada est comme suit :

1. Le gouvernement britannique et le parti anglais soutiennent que l'acte constitutionnel de 1791 a laissé en pleine force et vigueur tous les statuts antérieurs, à moins qu'ils n'aient été spécialement rapportés, et que conséquemment l'acte de la 14e Geo. III. chap. 88, est demeuré en pleine opération.

2. Que la législature canadienne n'a aucun contrôle sur les deniers provenant de l'acte de la 14e Geo. III. chap. 88, puisque non seulement cet acte impose des droits, mais en applique encore le montant au soutien du gouvernement civil.

3. Que comme le parlement de la Grande-Bretagne accorde la liste civile pour durant la vie du roi, le parlement provincial devrait être requis de faire la même chose.

4. Que puisque le parlement provincial a laissé expirer l'acte en vertu duquel se percevaient les droits destinés au maintien du gouvernement civil, il est devenu nécessaire que le parlement impérial reprît le droit de taxer la colonie, pour suppléer au déficit.

5. Que les grandes dépenses que fait le gouvernement anglais en faveur du Canada, et la protection qu'il accorde à son commerce, en haussant le prix des propriétés, et donnant une valeur échangeable à des produits qui, autrement, seraient inutiles, devraient induire les Canadiens à apprécier davantage les immunités civiles et les avantages pécuniaires que leur procure leur liaison avec la Grande-Bretagne, plutôt qu'à chicaner sur les dispositions des lois que le gouvernement peut avoir jugé expédient de promulguer, à différentes époques, et à semer des dissensions et faire naître et entretenir des passions violentes ; tout en négligeant totalement la considération et l'adoption des mesures qui seraient les plus propres à avancer la prospérité de la province.

6. Que la chambre d'assemblée, durant le règne du feu roi, offrit de pourvoir à la totalité des dépenses du gouvernement civil; que cette offre fut nécessairement rejetée, attendu que l'octroi devait être limité à une année, et que si elle avait été acceptée, elle aurait impliqué le droit de disposer du revenu approprié provenant de l'acte de la 14e Geo. III, chap 88.

8. Que la chambre d'assemblée s'est arrogé les fonctions du gouvernement exécutif, en tant de fixer annuellement le montant des salaires des juges et autres officiers du gouvernement civil.

8. Que la chambre d'assemblée, sous l'influence de son orateur, Mr. PAPINEAU, (l'orateur élu, que le gouverneur a refusé de recevoir à l'ouverture du nouveau parlement), et autres, a refusé d'accorder la liste civile telle qu'elle avait été demandée; que le gouverneur n'a pas pu l'accepter avec la condition institutionnelle attachée au vote, et a été forcé de dissoudre le parlement sans recevoir les subsides, pour recourir au sentiment du peuple sur la conduite de ses représentans, et d'autoriser, sur sa propre responsabilité, tels déboursemens des deniers publics qu'exigeaient les besoins de l'administration.

Les Canadiens, de l'autre côté, maintiennent:—

1. Qu'en accordant une constitution représentative au Canada, on lui a nécessairement conféré tous les privilèges et fonctions propres à un tel système de gouvernement; que c'est le droit inhérent des communes d'*originer* tous les octrois d'argent faits à la couronne, et que la possession exclusive de ce privilège est la principale garantie d'une constitution libre.

2. Qu'à tout évènement, c'est le devoir et le privilège de la législature, et particulièrement des communes, de contrôler et de régler la dépense des deniers public provenant d'elles; qu'elles ne sont point privées de l'exercice de ce droit par l'acte de la 14e Geo. III, chap. 88, qui fait généralement l'application des taxes qu'il impose au soutien de l'administration civile, et que conséquemment elles ont droit d'exercer leur discrétion dans la distribution, ou l'*appropriation* de ce fond, ou de tout autre fond levé par leur autorité, entre les différents officiers du gouvernement.

3. Qu'elles ne peuvent être équitablement requises d'accorder la liste civile pour la vie du roi, comme en Angleterre, parce que par l'acte précité, le parlement britannique a imposé une partie des taxes destinées au maintien de l'administration, et parce que l'acte en question peut être modifié, ou rapporté, à la volonté du parlement impérial; que comme l'acte constitutionnel réserve à la métropole le droit de régler la navigation et le commerce de la colonie, le montant des droits imposés par la législature provinciale pour le soutien du gouvernement civil est sujet

à la variation que tout changement dans les réglemens à cet effet peut occasionner, et que conséquemment la chambre d'assemblée ne peut être, en droit et raison, requise d'octroyer perpétuellement des subsides qu'elle pourrait n'avoir pas toujours les moyens de se procurer.

4. Que l'analogie de la liste civile accordée au roi par le parlement d'Angleterre, n'est pas applicable au cas, puisque cette liste a été accordée pour la première fois, à l'avènement de George III, au lieu des revenus héréditaires et spécifiques qui appartenaient à la couronne, et dont le contrôle est dévolu aux communes ; qu'en Canada, la couronne, outre qu'elle retient son revenu héréditaire, perçoit près de la moitié des taxes payées par le peuple, en vertu d'un acte du parlement britannique ; qu'en conséquence, l'analogie en question ne peut avoir lieu, tant que les droits et les privilèges inhérents à la constitution canadienne continueront à être exercés par la métropole.

5. Que la liste civile de la Grande Bretagne n'excède pas la soixantième partie des subsides annuels ; qu'à part de quelque argent pour des objets locaux, les communes du Canada n'ont d'autres subsides à accorder que ceux qu'exigent les déboursés faits au compte de la liste civile ; et que si tous les subsides étaient accordés perpétuellement, le principal privilège des communes serait anéanti, et la balance de la constitution renversée.

6. Qu'il suit nécessairement de la proposition, que les octrois d'argent doivent prendre origine dans les communes, qu'elles en doivent fixer le montant ; et que dans les circonstances où se trouve le Canada, ces octrois doivent être annuels ; que les communes doivent déterminer annuellement le montant des *items* spécifiques qu'embrace la totalité de la liste civile ; ou, en d'autres termes, voter annuellement le montant des salaires des juges et autres officiers de la couronne.

7. Qu'en Angleterre, les juges tiennent leur office à vie ou durant bonne conduite, et ne peuvent être démis qu'en vertu d'une accusation publique, ou d'une adresse des deux chambres du parlement, tandis qu'en Canada, ils sont amovibles au bon plaisir de la couronne ; qu'en conséquence il est nécessaire qu'ils dépendent des communes pour la jouissance de leurs appointemens.

8. Que les législatures du Haut et du Bas Canada ne s'étant pas trouvées d'accord sur l'*appropriation* des fonds provenant des droits imposés par elles, et dus à chacune des provinces, ont laissé expirer l'acte qui ordonnait le paiement d'une partie de ces droits ; que le parlement britannique, par l'acte de le 3e du présent roi, a renouvelé l'imposition de cette taxe, en convention directe à l'acte de la 18e de Geo. III. chap 12, et de l'acte constitutionnel, par lequel il renonçait au droit de mettre des impôts ou cotisations payables dans aucune des colonies de

l'Amérique britannique, à l'exception de ceux qui seraient nécessaires pour le règlement de la navigation et du commerce; et que l'acte de 3e Geo IV. étant une violation directe de la foi nationale, il devrait être rapporté.

9. Que la grande masse de la population étant composée de Canadiens, n'y ayant guère d'habitans anglais que dans les grandes villes, la distribution des emplois à la disposition de la couronne, dans le Bas Canada, se fait d'une manière très inégale entre les Anglais et les Canadiens; que le ministère britannique retient la plus grande partie de ces nominations entre ses mains, n'en laissant qu'un petit nombre à la disposition du gouverneur; qu'en même temps qu'ils ne se plaignent point que les places militaires et ecclésiastiques soient exclusivement réservées aux Anglais, ils ne peuvent trouver juste et impartiale la répartition suivante :—

	Anglais,	Canadiens:
Gouverneurs.....	2	0
Secrétaires.....	1	1
Conseillers législatifs.....	21	8
Officiers du conseil.....	4	5
Conseillers exécutifs.....	9	2
Officiers du conseil.....	4	0
Officiers de différents départemens.....	52	13
Juges, Conseils du roi, Greffiers des cours, &c.....	36	9
Officiers des douanes.....	34	2
Clergé de l'église établie.....	33	0
Nominations militaires, non compris les régimens en Canada.	118	0
	314	46

Tels paraissent être les sujets, on du moins les principaux sujets de différent entre le Bas-Canada et la Grande-Bretagne.

L'acte de 31e Geo, III, chap. 31, ayant accordé une constitution libre au Canada, on en peut inférer que tant que la Grande-Bretagne continuera à imposer des taxes dans les colonies, bien que par l'interprétation technique des actes du parlement, elle puisse paraître en avoir l'autorité, l'exercice odieux de cette autorité enfantera des jalousies et perpétuera la division entre la législature canadienne et le gouvernement britannique. Il n'est pas compatible avec la nature morale de l'homme de supposer que quand on lui a accordé certaines facultés d'une nature politique, il se soumettra sans résistance à la limitation de l'exercice de ces facultés. Le pouvoir extérieur pourra le forcer à l'obéissance, mais n'obtiendra jamais de lui une soumission volontaire.

L'acte constitutionnel posait en principe que des institutions libres étaient adaptées à la société canadienne. C'était de la part de la métropole un solécisme en politique d'accorder aux Canadiens le droit de se gouverner eux-mêmes, tout en retenant le privilège odieux de les taxer sans leur consentement. C'était leur jeter de plein gré une pomme de discorde, en dépit de l'expérience chèrement achetée de la révolution des colonies voisines.

La masse de la population canadienne n'est rien moins qu'éclairée mais ceux parmi lesquels elle choisit ses représentants sont, en général, des hommes intelligents, des messieurs résidant sur les lieux, les descendants des premiers colons français, qui connaissent leurs droits et savent en apprécier dûment l'exercice.— Leurs chefs, MM. PAPINEAU, VIGER et VALLIERES, sont des hommes très instruits et de grands talens.

Il y a cinquante ans, les autres colonies américaines ont résisté avec succès à la tentative de la métropole de leur imposer des taxes; elles possédaient des droits constitutionnels; elles avaient assez de bon sens et d'intelligence pour en comprendre la nature et l'étendue, et d'énergie morale pour résister à leur violation. Sans doute, le gouvernement anglais déclara qu'elles avaient tort: les gens de loi de la couronne décidèrent qu'elles étaient taxées légalement. Cependant en 1778, quelques années après, la Grande-Bretagne renonça au droit de taxer les colonies; mais, comme personne ne l'ignore, trop tard pour les ramener à l'obéissance.

La Grande-Bretagne, il paraît, continue à taxer légalement le Canada, par l'acte de la 14^e Geo. III, chap. 88, et à lui imposer une taxe additionnelle, en contravention à un acte antérieur non rappelé. Si la constitution de l'esprit humain est la même dans tous les pays; s'il y a quelque vérité dans l'histoire, et s'il existe des différens entre la Grande-Bretagne et le Canada, les Canadiens ne se soumettront au paiement des taxes que jusqu'à ce qu'ils puissent y résister efficacement.

Les Canadiens ayant présentement une constitution, et la troisième branche de la législature s'étant déclarée opposée à la politique du gouvernement anglais, l'expérience démontre que le seul moyen de changer ou de modifier ses vues, est de répartir parmi les membres de ce corps, ou parmi ceux qui seront recommandés par eux, les différens emplois à la disposition de la couronne.

Cette politique a été, dans d'autres pays, un moyen admirable de concilier et de prévenir les différens entre le gouvernement et la législature. Si l'on porte un regard comparatif sur la répartition des différentes places à la disposition de la couronne, on pourra inférer que le gouvernement d'influence, ou en langage populaire, de corruption, n'a pas encore été essayé. Dans l'état

actuel de la constitution canadienne, et de la répartition des charges à la disposition du gouvernement, aucun système de politique ne réussira probablement, s'il contrarie l'opinion du peuple ou de ses représentants.

Tel étant le cas, il se peut faire qu'il y ait des démagogues parmi le peuple, comme il y a des fonctionnaires amis de l'arbitraire parmi les employés du gouvernement. Les premiers peuvent égarer ; les derniers voudraient opprimer : c'est ce qui, dans la nature des choses, est assez ordinaire à un état imparfait d'éducation. Un gouvernement juste et libéral appaisera le mécontentement, en faisant disparaître les causes qui le produisent : s'il le fait, il agira dans l'intérêt de l'empire ; s'il ne le fait pas, le Canada sera agité, et la Grande-Bretagne taxée pour soutenir un système qui pourra être prolongé pour un temps, mais qui ne pourra durer permanently.

Les mécontentemens qui règnent en Canada sont presque aussi anciens que les actes d'où ils tirent leur origine. Il est donc injuste de blâmer, ainsi que font les Canadiens, le gouvernement local comme en étant la cause. Ils ne sont que les conséquences naturelles de la politique de la métropole. Il est surtout injuste et cruel d'inculper le présent gouverneur général, Lord DALHOUSIE, qui depuis sept ans, travaille sans espoir de récompense, à améliorer l'état intérieur du Canada, relativement à la politique générale de la Grande-Bretagne. Sa Seigneurie n'a autre chose à faire que d'obéir à ses instructions, de la teneur desquelles Elle ne peut être tenue pour responsable. Dans son gouvernement local, lord Dalhousie a recommandé et *originé* plusieurs mesures qui, si ce n'eût été du malheureux esprit de dissension, auraient pu être adoptées successivement. Ses efforts pour promouvoir l'éducation du peuple et pour obtenir une loi pour l'enregistrement de tous actes relatifs à la vente et au transport des biens-fonds, loi également essentielle à la sûreté de la propriété, et aux intérêts du commerce ; son zèle et ses soins pour la formation et l'amélioration de chemins publics, l'excavation de canaux, l'érection d'hospitaux, de prisons et d'hospices pour les aliénés, lui donnent des titres à l'approbation de son pays, et à la reconnaissance des Canadiens. Ces derniers ont frustré plusieurs de ses sages et judicieuses mesures ; et il est à craindre que le premier n'apprécie pas ses services à leur juste valeur, vu l'éloignement de la sphère où ils ont été rendus. Telles sont les conséquences naturelles de la rivalité des droits nationaux et coloniaux. Tant que le sujet du différent existera, la méfiance et la jalousie empêcheront qu'il y ait entre l'administration locale et la législature, cette co-opération cordiale, sans laquelle aucune mesure publique ne peut être discutée sans passions, ni aucun avantage réel obtenu pour longtemps.

DE LA CULTURE DES ABEILLES DANS LES FORÊTS.

Par le Pasteur BUTTNER.

En Livonie, on a, depuis un temps immémorial, l'habitude de creuser les arbres dans les bois, pour y recevoir et cultiver des essaims d'abeilles. Il y a des propriétaires qui ont des centaines et même des milliers d'arbres à abeilles. On choisit pour cette culture de gros chênes, pins, sapins, aunes, &c. Aussi a-t-on objecté contre cette culture, qu'elle détruit les forêts et diminue la quantité de beau bois de construction. M. BUTTNER réplique à cette objection, qu'il n'est pas nécessaire que l'on choisisse pour cette culture les plus belles tiges, et que des arbres rabougris peuvent rendre le même service, pourvu qu'ils aient la grosseur nécessaire. Il fait observer qu'un arbre à abeilles rapporte plus que si on en vendait le bois; que les vieux arbres creusés, qui servent pendant un siècle et plus, répandent d'ailleurs de la semence autour d'eux, et font naître des rejettons qu'on obtiendrait facilement en détruisant les vieux troncs; il ajoute que l'air pur de la haute région convient mieux aux abeilles que l'air enfermé des ruchers, qui reçoivent les exhalaisons de la terre, et dans lesquels la contagion fait quelquefois de grands ravages. La preuve c'est que les essaims des abeilles des jardins se dirigent par instinct vers les bois, tandis que les abeilles des bois n'essaient jamais dans les jardins.

Dans un supplément à cet article, le pasteur WATSON, en résumant les avantages et les inconvéniens de l'apiculture dans les jardins et dans les bois, énonce son opinion, qu'il est avantageux de cultiver des abeilles dans les arbres partout où il y a de grandes forêts, et que là où il n'y en a pas, on fait bien de poser des ruches sur des arbres isolés, à deux ou trois toises d'élévation au-dessus de la terre, ou de placer le rucher sous un hangard muni de croisées, et de faire usage des ruches de la construction inventée par CHRIST.—(*Bulletin des Sciences*, &c.

DECOUVERTES.

L'infatigable M. MAI, préfet du Vatican, vient de retrouver des pages inédites et authentiques de DIONORE de Sicile, DENYS d'Halicarnasse, DION CASSIUS et POLYBE, de nouveaux faits de l'histoire ancienne, des renseignemens inappréciables sur la géographie, la chronologie et l'art militaire. Il a exhumé

ces textes grecs de la poussière des *Palinosertes*, manuscrits autrefois lavés pour recevoir une nouvelle écriture.

Déjà célèbre par une longue suite de publications de ce genre, qui ont enrichi les œuvres de CICÉRON, de PLAUTE, de SYMMAQUE, de FONTIN, de MARC-AURÈLE, M. Mai a commencé, en 1825, à faire paraître une collection in-4° d'ouvrages grecs inédits extraits des manuscrits qui lui sont confiés. On trouvait dans ce volume plusieurs écrits d'EUSEBE, de PHOTIUS, et une réponse du rhéteur ARISTIDE à un plaidoyer de DEMOSTHÈNES.

Le nouveau volume est composé de morceaux tirés pour la plupart de l'immense recueil de CONSTANTIN PORPHYROGÈNETE, empereur grec, qui au 10^e siècle, fit rédiger par des compilateurs des extraits méthodiques des historiens, que l'on rangea sous divers titres, et qui forment 53 sections, dont quelques unes ont été conservées. Déjà l'on en connaissait deux, celle des Ambassades, et celle de Vertus et de Vices. M. Mai en publie une 3^e, celle des Sentences, qui ne sera pas moins utile que les deux autres.

On y trouve cent pages de Diodore de Sicile, des extraits de Denys d'Halicarnasse, de Dion Cassius, de DEXIPPE, de MÉNANDRE l'Analiste, une page d'APPIEN, un ouvrage anonyme sur la politique, un discours de NICEPHORE BLEMMIDAS sur les devoirs d'un roi, et trois pages du roman de JAMBLIQUE, qui ne nous était connu que par l'analyse de Photius. Mais ce qui paraîtra peut-être plus précieux que ces restes du Bas-Empire, ce sont de nombreuses citations des anciens poètes d'Athènes, de SOLON, d'EURIPIDE, de PHILEMON, plusieurs oracles en vers, et d'autres monumens authentiques des plus beaux temps de la Grèce.

L'auteur qui gagne le plus à cette découverte est sans contredit Polybe. On n'avait de lui que les 5 premiers livres de l'Histoire universelle de son temps, des fragmens assez longs jusqu'au 17^e, et les anciens extraits de Constantin pour ces livres et les 23 autres. Les nouveaux extraits, qui remplissent ici près de cent pages, s'étendent du 6^e livre au 13^e. Les plus suivis appartiennent au 12^e.

PHÉNOMÈNE.

Voici un jeu singulier de la nature. Le fait nous paraîtrait incroyable, s'il ne nous était attesté par plusieurs correspondans dignes de foi. Il existe, nous écrit-on, à Piemont, village situé à une demi-lieue de Longwi, une petite fille âgée de 32 mois, dans les yeux de laquelle on lit ces mots, marqués circulairement en

petites capitales, NAPOLEON EMPEREUR. Les lettres ont à peu-près de la même grandeur que celles de la légende d'une pièce d'un franc; elles se détachent en traits blancs sur la prunelle, qui est bleue. Elles deviennent plus distinctes à mesure que l'enfant avance en âge. Dans l'œil droit, le mot NAPOLEON se lit à la partie supérieure de la prunelle, et le mot EMPEREUR à la partie inférieure; dans l'œil gauche, les deux mots sont disposés dans l'ordre inverse. Telle est du moins, à ce qu'on nous écrit, la description que donne le médecin de l'hôpital de Longwi, qui a observé ce phénomène à l'aide d'une loupe.

Le père de l'enfant est un employé des douanes. La mère raconte qu'elle avait reçu autrefois en présent de son frère, qui partait pour l'armée, une pièce toute neuve d'un franc, à l'effigie de Napoléon, qu'elle conserva pendant sa grossesse; ayant été obligée de s'en défaire pour payer une dette, elle en éprouva un violent chagrin, et pleura plusieurs jours. Elle ajoute que sans doute sa chère pièce de vingt sous est dans les yeux de sa petite fille.

Trois ou quatre individus de Longwi, voulant faire de cette singularité un objet de spéculation, ont traité à cet effet avec la mère et la fille par acte passé devant le notaire du lieu. Il nous semble que ce phénomène serait digne de l'attention de l'académie de médecine.—(*Journal du Commerce.*)

Le *Journal de Luxembourg* contient ce qui suit; "Décidément la petite fille qui porte dans ses yeux l'empereur Napoléon est exposée à l'observation des curieux pour la modique rétribution de vingt-cinq centimes. Une affiche pompeuse a publiquement annoncé le prodige. On assure qu'un Anglais a offert une forte somme pour déterminer les parens à lui confier leur enfant pendant quelques mois, afin de le montrer à Londres. Sur le refus du père, le gentleman a demandé qu'on lui accordât seulement un œil pour l'offrir à l'admiration de ses compatriotes."

LE SCULPTEUR NOLLEKENS.

NOLLEKENS, célèbre sculpteur, est mort laissant une fortune de six millions. Son testament instituait comme légataires plusieurs personnes à qui il laissait des sommes très considérables. On pense bien que leur joie fut grande à la lecture d'un acte qui leur promettait de belles fortunes; mais, hélas! le testateur n'avait pas signé! Était-ce oubli, était-ce malice, était-ce un dernier effet de ce sentiment qui pousse tant d'hommes à s'amuser aux dépens de leurs semblables, et Nollekens, accoutumé à faire peu de cas de l'espèce humaine, a-t-il voulu lui en donner des

prenez jusque par-delà le tombeau ? Quoi qu'il en soit, la couronne, dit-on, fut appelée à recueillir cette vaste succession. honnêtement inattendu offert à la majesté royale par un homme habitué à peu sacrifier à la grandeur, et qui, durant sa vie, paraissait n'avoir jamais saisi bien distinctement le principe abstrait de la distinction des rangs ou même des personnes.

On le voyait aller à son heure chez le duc d'York ou chez le prince de Galles, sans respect pour l'étiquette, et là, malgré les avertissemens des personnes qui l'entouraient, prendre familièrement leurs atlasses par les boutons de l'habit ou du gilet, leur demander comment se portait leur père, et leur exprimer en ces termes le plaisir qu'il trouvait à en recevoir de bonnes nouvelles : " Tant mieux, tant mieux ; j'en suis bien aise, quand il sera parti, nous n'en aurons jamais un aussi bon que lui."

Un jour que le vieux GEORGES III posait pour son buste, Nollekens voulut s'assurer de la mesure du front à la lèvre supérieure de son modèle, et appuya tout bonnement à ces deux extrémités les deux pointes d'un compas, ni plus ni moins que s'il eût copié une tête de marbre. Sa majesté en rit de bon cœur, et était toute réjouie de voir qu'il y eût à Londres une personne aussi peu instruite de l'immense intervalle qui sépare un roi des autres hommes. Nollekens, armé de son compas, ignorait sans doute le principe constitutionnel de l'inviolabilité du souverain.

Cet artiste n'attachait pas la moindre importance à la qualité d'homme, non plus qu'à la dignité de roi, et n'avait pas d'autre pensée que de modeler son argile et de faire le meilleur buste qu'il pourrait, le tout pour sa propre satisfaction, se souciant peu de celle des autres.

Il y avait dans cette simplicité, dans cette brusquerie de conduite, quelque chose qui rappelait la sécheresse et la fermeté de son art, aussi bien que la sévérité remarquable de ses mœurs. Le style de Nollekens était dur. Ses ouvrages avaient autant de vérité, autant de caractère que ceux de CHANTREY, mais ils n'avaient ni le fini gracieux, ni la douce transparence qui prêtent tant de charme aux productions de cet artiste. Nollekens mettait dans ses statues toute la rudesse, toute la simplicité, si j'ose le dire, toute l'honnêteté de son cœur.

M. NORTHCOTE lui faisait un jour compliment sur la supériorité d'un talent si universellement estimé. " Ma foi, disait-il, vous faites les bustes mieux que personne.—Je n'en sais rien, répondit l'artiste, souriant comme malgré lui ; mais tout ce que je sais, c'est que je les ai toujours faits le plus ressemblant que j'ai pu."

SINGULARITE'S ANGLAISES.

On sait que les journaux anglais contiennent toutes sortes d'a-

vertissemens singuliers, bizarres ; que tout individu peut s'y donner en spectacle, y parler de ses affaires particulières et domestiques, de ses enfans, de sa femme, de ses querelles de ménage, &c. Un matin, on lut dans un de ces papiers la lettre suivante :—"Je désire que personne ne fasse crédit à Marie Williams, ma femme, parce que je ne paierai point ses dettes. Signé, Thomas Williams." Mais Marie Williams ne demeura point en reste, et dès le lendemain matin, on lut dans ce même journal la réponse piquante à cet impertinent mari. "Thomas Williams aurait pu s'épargner l'avertissement qu'il a fait imprimer hier ; il ne doit pas craindre qu'on me fasse crédit à cause de lui : comme il ne paie pas ses propres dettes, personne ne comptera sur lui pour payer les miennes." La correspondance se termine là, et c'est vraiment dommage. Thomas Williams n'a point répliqué ; c'est la femme qui a eu le dernier mot : ce n'est pas en cela du moins que consiste la *singularité anglaise*.

On connaît le goût des Anglais pour les paris : tout leur sert de prétexte. L'un d'eux, dinant dans une taverne, trouva dans une noisette un ver tellement gros, qu'il excita l'admiration de tous ceux qui se trouvaient présents. Un des convives aussitôt lui en offrit cinq guinées ; le marché fut accepté et conclu, et l'acquéreur de ce ver prodigieux gagna deux cents guinées, en pariant qu'on n'en trouverait pas un pareil dans un nombre déterminé de noisettes. Je ne connais de plus miraculeux que ce ver que l'énorme crapaud de M. ARSCOT, qu'il élevait depuis trente-six ans, qui venait manger à table avec lui, et qui, dans un combat contre un corbeau, ayant été éborgné, mourut de tristesse et de chagrin.

Le capitaine PRIMERLEY avait rapporté de son voyage en Afrique un énorme crocodile et ses trois petits. Il était extrêmement inquiet sur le sort de ces aimables bêtes, dont une fluxion de poitrine avait menacé les jours ; mais grâce à Dieu, le voila entièrement rassuré ; la mère et les enfans se portent bien ; le *Morning Chronicle* a l'honneur de vous en faire part.

Sir FOLLOW, mordu par le chien de M. WORTHY, traduit ce dernier devant le juge de Bow-Street. Worthy soutient mordicus qu'il n'a pas de chien : tous les assistans s'étonnent d'une pareille audace ; le juge lui-même demeure stupéfait. L'accusé sans se déconcerter, prend de nouveau la parole et s'exprime en ces termes : "Non, je n'ai pas de chien, je le soutiendrai à la face du ciel.—Vous avez donc une chienne ?" La réponse du prévenu fut affirmative.

Encore un original. Sir MAC-DOBERY, propriétaire à Du-

blin, et par son travail, était descendu du grenier au rez-de-chaussée, vient de vendre son hotel et ses meubles, pour se mettre dans un grenier, et y recommencer sa carrière.—(*Extrait du Courrier des Etats-Unis.*)

VERS.

STANCES ECRITES PAR DUCIS, PEU DE JOURS AVANT SA MORT.

Heureuse solitude,
Seule béatitude,
Que votre charme est doux !
De tous les biens du monde,
Dans ma grotte profonde,
Je ne veux plus que vous.

Qu'un vaste empire tombe,
Qu'est-ce, au loin pour ma
tombe,

Qu'un vain bruit qui se perd ;
Et les rois qui s'assemblent,
Et leurs sceptres qui tremblent,
Que les joncs du désert ?

Mon Dieu, ta croix que j'aime,
En mourant à moi-même,
Me fait vivre pour toi.
Ta force est ma puissance ;
Ta grâce, ma défense ;
Ta volonté, ma loi.

Déchu de l'innocence,
Mais par la pénitence,
Encor cher à tes yeux,

Triomphant par ses armes,
Baptisé dans mes larmes,
J'ai reconquis les cieux.

Souffrant octogénaire,
Le jour pour ma paupière
N'est qu'un brouillard confus.
Dans l'ombre de mon être,
Je cherche à reconnaître
Ce qu'autrefois je fus.

O mon père ! ô mon guide !
Dans cette Thébaïde,
Toi qui fixas mes pas,
Voici ma dernière heure :
Fais, mon Dieu, que je meure
Couvert de ton trépas.

Paul, ton premier hermite,
Dans ton sein qu'il habite
Exhale ses cent ans.
Je suis prêt ; frappé, immole,
Et qu'enfin je m'envole
Au séjour des vivans.

MORALITE'.

*Ut tibi mors felix contingat, vivere disce ;
Ut felix possis vivere, disce mori.*

IMITATION.

Que ce précepte d'un vieux livre
Soit gravé dans ton souvenir :

Pour bien mourir, apprends à vivre :
Pour bien vivre, apprends à mourir.

ÉPITAPHE DE MOLIERE.

Sous ce tombeau gissent PLAUTE et TERENCE,
Et cependant le seul MOLIERE y git :
Leurs trois talens ne forment qu'un esprit,
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence et Plaute et Molière sont morts.

L'URGENCE DU POETE.

Ah ! mon cher Lycidas, je vous en félicite ;
Vos poëmes enfin commencent à percer.
Hélas ! mon pauvre ami, qu'ils percent donc bien vite,
Car dans peu mon habit pourrait les devancer.

LA DEBACLE DU ST. LAURENT.

*Mense truci sacro, lætantur ut omnia, Marti,
Sole recens facto majori lumine et igne,
Dùm suprà liquitur glacies, corroditur infra
Undarum effusio tumidarum, atque inde putrescit.
Illicet hinc solidæ moles franguntur et illinc,
Trudanturque aliis alio ; ruptique in flumine passim
Tolluntur montes. Hei tùm licioribus arvis !
Grandia cum magnis terræ volvantur acervis
Sara simul. Vœ tùm claustris, nimmumque propinquis
Ædibus ! Indignans flumen, jam ponte refracto,
Omnia perfringit, ripisque effunditur altè.*

CUIRS.

Un tannier de Berneastel, sur la Moselle, nommé Jean Rapedius, vient de trouver une nouvelle espèce de tan propre à la confection des cuirs. La matière dont il se sert est la plante connue sous le nom de Myrtille, *Vaccinium Myrtillus* (Linnée.) On la recueille au printemps, de préférence, parce que dans cette saison elle se dessèche plus facilement et se prête mieux à la mouture. Trois livres et demie de ce tan suffisent pour fabriquer une livre de cuir, tandis qu'il faut six livres de tan de chêne.

pour produire la même quantité de cuir. Par ce nouveau procédé, les tanneurs peuvent gagner quatre mois sur le tems nécessaire pour la fabrication des cuirs forts.

La commission nommée à Trèves pour examiner le cuir qui en est résulté, a constaté que jamais on n'en avait vu d'aussi bon; que chaque paire de souliers pourrait durer deux mois de plus qu'avec du cuir ordinaire; que la peau du col, qui se prête difficilement à la main-d'œuvre, devient forte et élastique comme celle des autres parties.

La myrtille ne doit pas être arrachée, mais coupée avec une serpe, afin d'obtenir la production de la plante les années suivantes. Quand elle est coupée, l'humidité ne peut plus la détériorer, tandis que l'écorce de chêne, une fois mouillée, perd dix pour cent de sa valeur. On laisse sécher la myrtille sur place et on la conduit de là au moulin. Un gros chariot chargé de cette matière sèche, ne revient pas à plus de 11. 50c. pour la main-d'œuvre.

SOCIÉTÉ POUR L'ENCOURAGEMENT DES SCIENCES ET DES ARTS EN CANADA.

Hôtel de Malhiot, 6 Mars, 1828.

L'assemblée annuelle de la Société a eu lieu, ce jour, à 7 heures du soir. Le Président ayant pris le fauteuil; la classe du Commerce a fait un rapport sur deux Essais sur l'Agriculture de la province, constatant qu'ils possédaient un mérite à peu près égal, expliquant chacun des pratiques, et entrant dans des détails qui ne sont que partiellement traités par l'autre. En conséquence, la médaille, 1er prix, a été décernée à Valler GUILLET, Notaire public à Yamachiche, pour son Essai, intitulé : *Un petit système d'Agriculture* : et une médaille semblable a été octroyée au Revd. Joseph ABBOTT, A. M. de la montagne d'Yamaska, pour son Essai, intitulé : *A brief view of the advantages and defects of the present system of agriculture in Canada, and the means of improving it in all its departments.*

La médaille, 1er prix, a été décernée à Mr. Joseph SMILLIE, fils, de Québec, pour une gravure de la carte du Vallon de la Rivière St. Jean, rédigée par Wm. HENDERSON, écuyer, soumise à la Société comme le résultat de ses efforts dans l'art; et les remerciemens de la Société lui ont été votés pour le don qu'il en a fait à l'institution.

La Société a décerné une médaille honoraire à J. Fr. BOUCHETTE, écuyer, pour un échantillon d'écriture moulée, à plume de corbeau, qui forme le titre en chef d'un acte provincial.

Une médaille semblable a été décernée à Mr. A. J. LEGARE', de Québec, pour le dessin original d'un tableau à l'huile, représentant le caractère barbare des combats sauvages entre les Hurons et les Iroquois.

Les remerciemens de la Société ont été votés au Président, pour le don précieux qu'il a fait à l'institution de sa carte topographique du Canada, et de l'ouvrage explicatif qui l'accompagne.

Extrait des minutes de la Société. Par ordre, R. S. M. BOUCHETTE, Ast. Sc.

JOURNAL DES SCIENCES NATURELLES.

Extrait du Prospectus.

“ Les écrits en langue anglaise sont devenus si nombreux sur notre continent, qu'on serait tenté de croire que cette langue doit être bientôt la langue scientifique du nouveau monde, surtout quand on envisage l'influence que les Etats-Unis exercent déjà sur l'Amérique entière ; et quoique le nombre de ces écrits l'emporte peut-être sur leur utilité, on ne peut nier que la langue anglaise ne possède aujourd'hui des richesses impenses, qui sont presque perdues pour la nôtre. La distance qui sépare la France du nouveau continent est une barrière peut-être moins insurmontable que la différence du langage ; aussi ignore-t-elle presque entièrement les progrès que les sciences ont faits, depuis quelques années, et qu'elles font encore aujourd'hui, avec tant de rapidité, parmi nous.

“ D'un autre côté, l'immense population française disséminée sur tous les points de l'Amérique ne connaît des travaux précieux de la France moderne, que ce qui lui en est transmis par une langue étrangère ; ses propres recherches même ne peuvent être d'aucun fruit pour elle, parce qu'elle ne possède encore aucun moyen connu de communication avec le reste des savans.

“ C'est dans la vue d'applanir ces difficultés, et pour rétablir et resserrer ce lien si désirable entre tous les descendants d'une même famille, que nous offrons notre travail ; dans l'espérance que l'accueil qu'il recevra nous mettra bientôt en état de lui donner toute l'étendue et tout l'intérêt si impérieusement réclamés, et par les circonstances et par nos besoins.

“ En nous efforçant de restituer à la langue française une partie des trésors dont elle reste privée, et en la rendant ainsi l'organe plus populaire des découvertes dans le nouveau monde,

nous nous attacherons surtout à rendre un compte fidèle des recherches scientifiques des savans de l'ancien continent. Cette partie de notre travail ne manquera pas d'intéresser tous ceux pour qui la langue française n'est qu'une langue de cabinet, mais qui, comme tous leurs compatriotes, ne connaissent à peine de sa littérature que ce que l'on a rendu susceptible de passer dans un autre idiome. De plus, comme cette langue est la seule parmi les modernes qui ait été appropriée à toutes les sciences, il est évident qu'aucune d'elles, surtout la langue anglaise, n'est propre à devenir son interprète."

NECROLOGIE.

DE'CE'DE'S :

A Carlisle, le 1er Février dernier, le général Paulus Emilius **IRVING**. Il fut autrefois président de cette province; fit lever le siège de Québec, dans le printemps de 1776, et se trouva au combat des Trois-Rivières, au mois de Juin de la même année;

A l'Islet, le 27, Mr. Charles François **FORTIN**, âgé de 91 ans;

Aux Trois-Rivières, le 7 du courant, **ÉLEODOR**, enfant de **P. VEZINA**, écr. âgé de 6 ans et 3 mois;

A Nicolet, le 19, Joseph **ROLETTE**, écr. âgé de 90 ans. Mr. Rolette se trouva au siège de Québec, en 1775 et 16: il était père du lieutenant Frédéric **ROLETTE**, de la marine provinciale, qui s'est distingué en plusieurs occasions, dans la dernière guerre avec les États-Unis;

A St. Denis, le 21, Dame Louise Catherine **SOUPIRANT**, épouse de Louis **BOURDAGES**, écuyer, M. P.

A Nicolet, le 22, Dame Agathe **WOLFF**, épouse de Mr. **J. M. C. DUVERNAY**, N. P.

A Québec, le même jour, à l'âge 75 ans, l'honorable **LOUIS DE SALABERRY** (père de l'honorable C. M. DE SALABERRY, C. B.) membre du Conseil Législatif de cette province, et Surintendant au département des Sauvages;

Aux Ecureuils, le 25, Messire O. R. **VIAU**, Prêtre, Vicaire de Québec, âgé de 27 ans;

A Montréal, le 26, Dame Catherine **GIAFFSON**, épouse de Mr. Edouard **CHERRIER**;

Aux Trois Rivières, le 29, Mr Joseph **CREVIER BELLERIVE**, âgé de 74 ans.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME VI.

AVRIL, 1828.

NUMERO V.

HISTOIRE DU CANADA.

Un corps d'environ trois mille hommes, Anglais, Mahingans et Iroquois, dont l'Iroquois domicilié La Plaque avait vu la garde avancée sur les bords du lac du St. Sacrement, devait attaquer le gouvernement de Montréal, tandis que la flotte anglaise ferait le siège de Québec. Dépouvu comme il l'était de troupes et de milices, le gouvernement de Montréal n'aurait probablement pas été en état de résister à un effort comparativement si puissant, s'il eût pu se réaliser. Mais en allant joindre les Iroquois, les Anglais et les Mahingans furent attaqués de la petite vérole, et plusieurs en portaient encore les marques lorsqu'ils arrivèrent au rendez-vous. Les Iroquois, que le retardement causé par cette maladie avait déjà mis d'assez mauvaise humeur, furent saisis, à cette vue, de la crainte que le mal ne les gagnât, et reprochèrent à leurs alliés qu'ils étaient venus pour les empoisonner. En effet, plusieurs d'entr'eux furent bientôt attaqués de la même maladie, et il y en eut plus de trois cent qui en moururent. Il n'en fallut pas davantage pour engager tous les autres à s'éloigner d'un lieu si funeste, et à se séparer de ceux qu'ils accusaient d'y avoir apporté la contagion. Ainsi toute l'armée se dissipa.

Il y a bien de l'apparence que Phibs ignorait encore ce fait, à son arrivée devant Québec, et qu'il ne s'en douta que quand il apprit que tout était tranquille à Montréal. Ce soupçon joint au mauvais succès des différentes tentatives qu'il avait faites pour pénétrer dans la capitale du Canada, le détermina enfin à lever le siège de cette ville. Il avait perdu près de six cents hommes dans les trois combats dont nous avons parlé, et ses munitions et ses vivres étaient presque entièrement épuisés.

Le 23, sur le bruit qui se répandit du départ prochain de la flotte, MM. d'Orvilliers et de SUBERCASE, capitaines, partirent avec cent hommes pour se jeter dans l'île d'Orléans, et le lieutenant de Villieu eut ordre de descendre par le petit canal jusqu'au Cap Tourmente, afin de s'opposer aux descentes des Anglais. Sur le soir, la flotte leva les ancras, et se laissa dériver à la ma-

rée. Le 24, elle mouilla à l'Arbre sec. Elle emmenait un assez grand nombre de Français, qui avaient été faits prisonniers en différentes rencontres, et entr'autres M. Trouvé, prêtre, que Phibs avait amené du Port Royal, M. de Grandville et les demoiselles Joliet et de la Lande. Cette dernière voyant qu'on ne parlait ni de rançon ni d'échange, demanda au chevalier Phibs s'il n'aimerait pas mieux retirer les Anglais prisonniers en Canada que d'emmener à Boston des Français dont il serait embarrassé, et s'offrit d'aller proposer de sa part au comte de Frontenac un échange où les deux nations trouveraient également leur avantage. Son offre fut acceptée ; elle fut conduite à Québec, et n'eut aucune peine à résoudre le gouverneur général à entrer en négociation sur cet article avec l'amiral anglais. Il lui envoya son capitaine des gardes chargé d'un plein pouvoir, et comme le nombre des prisonniers était à peu près égal de part et d'autre, le traité fut conclu sans difficulté et exécuté de bonne foi.

L'amiral continua ensuite sa route, fort chagrin d'avoir perdu la meilleure partie de son bien dans une expédition dont il avait fait presque tous les frais, et très inquiet sur ce qu'il deviendrait, dans une saison si avancée, sans pilotes côtiers sur un fleuve qu'il ne connaissait pas bien, et avec des vaisseaux en très mauvais état et presque entièrement dépourvus de provisions. Le sien pensa périr en faisant la traverse de l'île d'Orléans, et il en perdit, ou fut obligé d'en abandonner jusqu'à neuf autres avant d'être sorti du fleuve.

Cependant il restait encore un peu d'inquiétude à M. de Frontenac au sujet des vaisseaux qu'il atteindait de France; mais ils avaient été avertis à temps de l'arrivée de la flotte anglaise devant Québec, et s'étaient mis en sûreté dans le Saguenay, où ils demeurèrent jusqu'à ce que cette flotte fût repassée. Ces vaisseaux mouillèrent devant la capitale le 12 Novembre, mais ils ne remédièrent pas à la famine, qui devint bientôt extrême, parce que les courses des Iroquois avaient empêché, en plusieurs endroits, les habitans de semer ou de faire la récolte. On fut donc obligé d'envoyer les soldats vivre chez les habitans les plus aisés, qui loin d'en murmurer, les reçurent avec joie.

Le siège de Québec, sous le comte de Frontenac, est un des événemens les plus importants de l'histoire du Canada ; et Louis XIV le jugea assez considérable pour vouloir qu'une médaille en perpétuât le souvenir. D'un côté, on voit la tête de ce roi : de l'autre, la France conquérante est assise sur des trophées, au pied de deux arbres du pays, sur des rochers d'où s'échappent des torrens : un castor va se réfugier sous un bouclier, et le dieu sauvage d'un fleuve, qui épanche son urne aux pieds de la déesse, la contemple avec admiration. Pour devise : *KEBECA LIBERATA, M.DC.XC* ; et pour exergue, *FRANCIA IN*

NOVO ORBE VICTRIX: Québec délivrée, 1690. La France victorieuse dans le nouveau monde.

Au mois de Mars de l'année suivante 1691, on vit arriver à la capitale des députés de presque toutes les tribus abénaquises, par lesquels on apprit, qu'il n'était encore rentré à Boston, au mois de Février, que quatre vaisseaux de la flotte qui avait assiégé Québec; que M. de Manneval avait été envoyé en Angleterre; et que pendant l'hiver les Cannibas et autres Abénaquis avaient ravagé cinquante lieues de pays dans la Nouvelle Angleterre. C'était ainsi que depuis longtems, les Anglais et les Français, les premiers au moyen des Iroquois, les derniers au moyen des Abénaquis, se faisaient plus de mal en Amérique, dans l'espace de quelques mois, quelquefois même de quelques semaines, qu'ils n'auraient pu s'en faire pendant des années entières, sans ces barbares et cruels auxiliaires.

Quelque temps après, trois députés agniers arrivèrent sans armes au Sault St Louis, avec une douzaine de prisonniers faits depuis peu, dans les environs de Chambly, par un parti de cent quarante guerriers de leur canton, et déclarèrent qu'ils venaient demander la paix à leur père Ononthio, mais qu'auparavant ils voulaient savoir s'il serait disposé à leur donner un terrain dans le voisinage du Sault, pour s'établir avec leurs familles. Ils ajoutèrent qu'ils avaient fait une très grande diligence pour avertir les Français d'être sur leurs gardes, parce que huit cents Iroquois des autres cantons se disposaient à entrer dans la colonie entre Montréal et les Trois-Rivières. M. de Frontenac, sans rejeter absolument les propositions des Agniers, jugea à propos de paraître y faire peu d'attention, et recommanda au chevalier de Callières de faire traîner la négociation en longueur par les sauvages du Sault St. Louis.

Le grand parti dont les trois députés avaient donné avis parut en effet, au mois de Mai, du côté de Montréal. Il était composé de mille hommes. Ayant établi leur camp à l'entrée de la rivière des Outaouais, ils firent deux détachemens, l'un de cent vingt hommes, qui prit sa route au nord, et l'autre de deux cents, qui tourna au sud-est. Le premier se jeta d'abord sur le quartier de l'île de Montréal appelé la *Pointe aux Trembles*, où il brula une trentaine de maisons ou granges, et prit quelques habitans sur lesquels il exerça des cruautés inouïes. Le second, dans lequel il y avait des Anglais et des Mahingans, se glissa entre Chambly et La Prairie, où il surprit douze sauvages du Sault St. Louis, hommes et femmes; mais le lendemain, des Agniers, qui étaient de ce parti, les ramenèrent chez eux, et déclarèrent qu'ils venaient traiter de la paix.

Un troisième détachement, composé d'environ quatre-vingts hommes, attaqua, presque dans le même temps, les sauvages de

a Montagne, et leur enleva une trentaine de femmes et d'enfans. Plusieurs autres bandes moins considérables se répandirent depuis Repentigny jusqu'aux îles de Richelieu, et firent partout de grands dégâts. LEMOYNE DE BIENVILLE, à la tête de deux cents hommes choisis, partie Français, et partie Iroquois domiciliés, en surprit une, composée de soixante Goyogois et Agniers, et comptait bien que pas un seul de ces barbares ne lui échapperait; mais les Agniers ayant demandé à parler aux Iroquois du Sault St. Louis, ceux-ci voulurent absolument les écouter, de peur, disaient-ils, de rompre tout accommodement entr'eux et ce canton. Les Agniers leur protestèrent qu'ils ne souhaitaient rien tant que la paix, et s'offrirent de s'en retourner chez eux, avec promesse d'envoyer incessamment des députés à Montréal, pour traiter avec M. de Callières. On les crut sur leur parole, et ils échappèrent par ce moyen, qui n'était qu'une ruse de guerre, à la mort ou à la captivité.

A peu près dans le même temps, le sieur de LA MINE, capitaine, découvrit un parti de trente Onneyouths à St. Sulpice, dans une maison abandonnée. Le chevalier de Vaudreuil, à qui il en donna avis, s'avança de ce côté, à la tête de cent ou cent-vingt volontaires, parmi lesquels on distinguait entr'autres le même de Bienville, le chevalier de CRISATI, réfugié sicilien, et Oureouharé. En s'approchant de la maison, ils aperçurent quinze Onneyouths couchés en dehors sur l'herbe, ne soupçonnant pas qu'il pût y avoir des Français en campagne. On donna dessus, et ils furent tous tués avant d'avoir pu se reconnaître.—Trois autres sortirent de la maison, au cri que firent les mourans; l'un d'eux fut aussi tué à l'instant même, et les deux autres s'en fuirent blessés dans les bois. Alors ceux qui étaient restés dans la maison se mirent en défense, et Bienville s'étant trop approché d'une fenêtre, fut renversé mort d'un coup de fusil. La perte de cet officier releva le courage des Onneyouths; mais le chevalier de Vaudreuil ayant fait mettre le feu à la maison, ils furent tous tués ou pris, en voulant s'ouvrir un passage, le cassèrent à la main. Les habitans firent impitoyablement brûler les prisonniers, persuadés que le seul moyen de corriger les Iroquois de leurs cruautés était de les traiter eux-mêmes comme ils traitaient les autres.

Cependant ceux des Iroquois qui étaient restés à l'entrée de la rivière des Outaouais allèrent se poster à l'endroit nommé le *Long Sault*, dans le dessein de faire main-basse sur tous ceux qui passeraient par là pour aller à Michillimakinac, ou pour en revenir, puis de se répandre dans les habitations françaises, afin d'empêcher qu'on n'y fit la récolte. Sur l'avis qu'en donna M. de Callières au gouverneur général, le chevalier de Vaudreuil eut ordre d'assembler, dans le gouvernement de Québec, autant qu'il pourrait de soldats et de volontaires, pour aller donner le

chasse aux ennemis: mais en arrivant aux Trois-Rivières, cet officier apprit qu'ils avaient décampé, probablement pour aller défendre leur pays menacé d'une incursion de la part des sauvages alliés des Français.

Le 1er Juillet, un petit navire de France mouilla devant Québec, et remplit la ville de joie, non pas tant à cause du secours qu'il lui apportait, que par l'assurance que donna le commandant, qu'elle en recevrait bientôt qui remettraient l'abondance dans le pays. En effet, douze jours après, M. DUTAST, capitaine de vaisseaux, arriva avec un convoi de douze bâtimens de différentes grandeurs. Il est vrai que la compagnie du Nord avait fait les frais de la meilleure partie de cet armement, et qu'il était principalement destiné à reprendre le Port Nelson sur les Anglais; mais comme l'entreprise ne se fit pas alors, la colonie en profita, pour se ravitailler, au moins jusqu'à un certain point.— M. Dutast au lieu de se rendre de suite à la Baie d'Hudson, avec d'Iberville, qui devait partager les honneurs et les dangers de l'expédition, alla croiser dans le golfe et le bas du fleuve St. Laurent, alors infestés d'armateurs anglais.

M. de Frontenac fut d'autant moins fâché de cet arrangement, qu'il avait en partie ménagé, que le bruit commençait à se répandre que les Anglais songeaient sérieusement à prendre leur revanche de l'affront qu'ils avaient essayé, l'année précédente, devant Québec. On assurait que Phibs était allé en Angleterre, et en devait revenir avec une flotte beaucoup plus considérable que la première, pour une nouvelle tentative; et l'on était averti qu'il se faisait des préparatifs du côté d'Orange pour attaquer l'île de Montréal.

Le voyage de Phibs était réel; mais il paraît qu'on n'eut pas assez de confiance en son habileté pour lui confier un second armement, d'autant plus qu'il n'était pas en état d'en faire encore les frais; et celui qui se faisait dans la Nouvelle York n'était pas assez considérable pour agir seul avec succès. Il n'était composé que d'environ cinq cents hommes, Anglais, Agniers et Mahingans. Il se mit néanmoins en campagne, sans doute dans l'espoir de se grossir avant d'entrer en action.

Dès que le chevalier de Callières eut appris que l'ennemi approchait, il rassembla sans peine sept à huit cents hommes et les fit camper à La Prairie de la Magdeleine. Il envoya ensuite plusieurs partis à la découverte; et peu de jours après, un des fils du sieur Hertel, lui rapporta qu'il avait aperçu un canot sauvage dans la rivière de Sorel, un peu au-dessus du rapide de Chambly. Sur ce rapport, le gouverneur de Montreal comprit que Chambly était en danger, et y envoya le sieur de Valrènes avec deux cents hommes. Il y avait dans cette troupe deux autres capitaines, MM. d'Orvilliers et de Muys, le lieu-

tenant DUPUY et plusieurs autres subalternes ; et elle fut suivie d'un gros de sauvages et d'habitans, lesquels devaient faire un corps à part sous la conduite du sieur LEBERT DU CHESNE, qui s'était déjà posté vers Chambly.

Il y avait déjà trois jours que ceux qui étaient restés à La Prairie, couchaient au bivouac, lorsque dans la nuit du 10 au 11 d'Août, qui fut extrêmement pluvieuse et obscure, ils se retirèrent dans le fort. Ce fort était à trente pas du fleuve, sur une hauteur située entre deux prairies, dont une, qui regardait l'endroit appelé La Fourche, était coupée par une petite rivière à la portée du canon du fort, et un peu plus près par une ravine. Entre les deux, il y avait un conrant sur lequel on avait bâti un moulin : c'était de ce côté-là, à la gauche du fort, qu'étaient campées les milices, accompagnées de quelques sauvages outaouais. Les troupes réglées campaient sur la droite, et les officiers avaient fait dresser leurs tentes vis-à-vis, sur une hauteur.

Une heure avant le jour, la sentinelle qui était postée au moulin, apperçut des gens qui se glissaient le long de la hauteur sur laquelle était le fort : elle tira un coup de fusil, cria aux armes, et se jeta dans le moulin. C'étaient des ennemis qui, se coulant le long de la petite rivière de la Fourche et la ravine, gagnèrent le bord du fleuve et s'y cantonnèrent ; et qui, trouvant le quartier des milices dégarni, en chassèrent le peu de monde qui y restait, et s'y logèrent. Quelques Canadiens et six Outaouais furent tués dans cette surprise.

Au bruit de la sentinelle, M. de ST. CYRQUE, ancien capitaine, qui commandait en l'absence de M. de Callières, retenu au lit par une grosse fièvre, marcha à la tête des troupes, dont une partie prit le long de la grève, et l'autre par la prairie, en faisant le tour du fort. Le bataillon que St. Cyrque commandait en personne arriva le premier à la vue du quartier des milices ; quoique cet officier ne sût pas encore que les ennemis en fussent les maîtres, comme il en eut quelque soupçon, il s'arrêta pour s'en éclaircir. Dans le moment, on fit sur lui une décharge de mousqueterie dont il fut blessé à mort. Un sieur d'ESCAIRAC fut aussi blessé mortellement, et M. d'Hosta fut tué roide.

Le second bataillon arriva presque au même instant, conduit par M. de la Chassaigne, et l'on donna tête baissée sur l'ennemi, qui, après une assez vigoureuse résistance, commença à se retirer en bon ordre. M. de St. Cyrque, qui avait eu la veine cave coupée, perdait tout son sang ; mais il ne fut pas possible de l'obliger à rentrer dans le fort, qu'il n'eût vu les ennemis tourner le dos ; et il répara ainsi par son intrépidité la faute qu'il avait faite de se laisser surprendre. Il tomba mort, quelques momens après, à la porte même du fort.

Cependant les ennemis retraits dans une contenance qui sentait moins les vaincus que les vainqueurs, emportant plusieurs

chevelures, et poussant des cris, comme pour insulter aux troupes françaises. En arrivant près du bois, ils s'aperçurent qu'ils étaient suivis par un petit détachement, que conduisait le sieur DOMERGUE. Ils lui dressèrent une ambuscade, dans laquelle il tomba, et tous ceux qui le composaient y périrent. Les confédérés, enhardis par ce succès, reprirent le chemin par où ils étaient venus. Après qu'ils eurent fait environ deux lieues, leurs coureurs découvrirent les troupes que commandait M. de Valrènes, qui, au premier bruit du combat, était accouru, avec le sieur Lebert. Les ennemis croyant ce corps moins considérable qu'il ne l'était, ne balancèrent pas un moment à l'attaquer, et le firent avec une résolution qui aurait pu déconcerter un commandant moins ferme et moins habile que Valrènes.— Par bonheur pour cet officier, il se trouva en cet endroit deux grands arbres renversés; ils'en fit un retranchement, plaça sa troupe derrière, et lui fit mettre ventre à terre, pour essayer le premier feu des ennemis. Il lui ordonna ensuite de se relever, la partagea en trois bandes, dont chacune fit sa décharge: puis avec une présence d'esprit et une promptitude incroyables, il les rangea en bataille, et chargea l'ennemi avec tant d'ordre et de vigueur, qu'il le fit plier partout. Les alliés se réunirent néanmoins jusqu'à deux fois: mais après une heure et demie de combat, ils furent contraints de se débander, et la déroute fut entière. On en compta cent vingt sur la place, et l'on sut ensuite que le nombre des blessés surpassait de beaucoup celui des morts.

Cette action fut très vive, et conduite avec toute l'intelligence possible. Valrènes était partout, faisant en même temps les devoirs de capitaine et de soldat, combattant et donnant ses ordres avec autant de sang-froid que s'il eût commandé un exercice. Le jeune et brave Lebert du Chesne s'y distingua extrêmement, à la tête des Canadiens et fut blessé à mort, ainsi qu'un autre officier nommé VARLET. Les chefs sauvages s'y surpassèrent, et l'un d'eux fut tué en exhortant les siens de la voix et par son exemple à combattre en gens de cœur. Les Anglais et leurs Alliés y montrèrent un courage qui fit d'abord balancer la victoire. On s'y battit presque comme les anciens, homme à homme et corps à corps. C'était le courage, c'était l'adresse, c'était la présence d'esprit qui l'emportaient; on en venait réellement aux mains; on lutait, on se terrassait; et quand les armes ou les munitions manquaient, on se brait le visage avec la bourre du fusil. Les drapeaux et les bagages restèrent aux vainqueurs; mais ils ne purent poursuivre les fuyards, parce qu'ils étaient si excédés de fatigues qu'ils ne pouvaient plus se tenir de bout, et que les armes leur tombaient des mains. Ils avaient en effet, marché trois jours par des chemins affreux, sans pouvoir prendre un moment de repos, manquant de vivres, et ne trouvant que des eaux bourbeuses

pour étancher leur soif. La perte des Français, ce jour-là, fut de soixante hommes tués et autant de blessés, dont quelques uns moururent de leurs blessures, entr'autres MM. Lebert et Varlet.

A la nouvelle de l'approche des ennemis, M. de Frontenac était parti de Québec pour se rendre à Montréal ; mais ayant appris, en y arrivant, leur défaite et leur fuite, il retourna aussitôt sur ses pas. Il reçut, peu de temps après, une lettre du gouverneur général de la Nouvelle Angleterre, qui le priait de lui faire rendre les prisonniers que les Abénaquis avaient faits sur ses terres, et lui proposait la neutralité en Amérique, malgré la guerre qui continuait en Europe entre l'Angleterre et la France.

M. de Frontenac écrivit en réponse au général anglais, que quand il lui aurait renvoyé le chevalier d'Eau et M. de Manneval, qu'il retenait prisonniers, l'un par la trahison des Iroquois, l'autre par la mauvaise foi de l'amiral Phibs, il pourrait entrer avec lui en pourparler ; mais que sans cela il n'écouterait rien. Si les sauvages devaient entrer dans la neutralité, l'avantage eût été réciproque, et peut-être la Nouvelle France y eût-elle gagné plus que la Nouvelle Angleterre et la Nouvelle York : le comte de Frontenac devait le sentir ; mais Charlevoix prétend que ce général avait des preuves certaines que le gouverneur de la Nouvelle Angleterre ne parlait pas sincèrement.

Quoique les deux grands partis qui avaient menacé le gouvernement de Montréal fussent dissipés, la petite guerre d'incursions y continuait toujours, et il se passait peu de semaines qu'on n'y éprouvât quelque alarme. Dans une de ces incursions, trois Français ayant été enlevés, à la rivière des Prairies, Oureouharé, à peine de retour du combat de la Magdeleine, se mit aux trousses des ravisseurs, les atteignit au *Rapide Plat*, sur le chemin de Cataracouy, leur tua deux hommes, leur en prit quatre, et ramena les Français à Montréal. Ce chef descendit ensuite à Québec, pour y voir le gouverneur général, qui le combla d'amitiés et de présents.

(A Continuer.)

GROTTE DU MAMMOTH.

Cette grotte, qui n'a pas moins de dix milles de longueur, se trouve dans l'état de Kentucky ; elle fut, il n'y a pas très longtemps, visitée par deux voyageurs ; mais un seul revint pour conter leur triste aventure, dont le récit, qu'on va lire, rappelle l'épisode si connu des catacombes, de DELILLE.

Connaissant la longueur du chemin qu'ils auraient à parcourir, ils avaient eu soin de se munir d'une lanterne et de prendre avec eux pour deux jours de provisions ; ainsi préparés, ils s'engagèrent avec confiance dans l'immense cavité. Ils traversèrent d'abord une suite de vastes salles dont ils admirèrent les voûtes hardies et la bizarre architecture ; mais souvent de larges et profondes crevasses leur barraient le chemin et les forçaient à suivre en rampant une route circuitante. Ils avaient ainsi avec beaucoup de difficulté, passé plusieurs de ces précipices, lorsqu'un accident funeste les priva de leur lanterne. Ils en étaient au second jour de cette périlleuse excursion. On peut juger de leur état ! L'un d'eux en fut affecté au point de paraître en perdre la raison ; la tête lui tourna, il s'évanouit probablement, et roula en tombant dans le gouffre au bord duquel il se trouvait encore : il est à croire que cette secousse le fit revenir un instant à lui-même, car son ami l'entendit s'écrier : " Dieu ! ayez pitié de moi ! . . . " Aussitôt après, le bruit lointain de sa chute et un gémissement sourd apprirent à son malheureux compagnon qu'il allait se trouver seul dans cet horrible labyrinthe ; il essaya de se pencher vers l'abîme et d'appeler de toutes les forces de sa voix ; mais ses cris, répétés par les échos de la voûte, furent toujours suivis du plus désespérant silence.

" Seul alors, au milieu d'une effroyable nuit, je pensai, dit-il, qu'il eût été heureux pour moi de périr dans le même moment ; car comment oser espérer de sortir de cette affreuse prison, à travers le nombre d'abîmes qu'il me fallait de nouveau éviter sans les voir ? cela me parut d'une impossibilité telle que je résolus de rester où j'étais et d'y attendre patiemment la fin de mon existence."

Mais le désir de la vie ne s'éteint pas si facilement au cœur de l'homme ; bientôt il raisonna différemment : " Que risqué-je (pensa-t-il) à tenter l'aventure ? la mort ne peut m'atteindre qu'une fois ; et périr pour périr, autant vaut succomber en travaillant pour ma délivrance."

Il essaya donc aussitôt de revenir en arrière, et se trainant sur ses pieds et ses mains, il parvint à cheminer pendant un jour entier sans accident, jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue et perdant de nouveau courage, il se prit à pleurer amèrement ; mais ces larmes mêmes soulagèrent sa douleur : il se sentit ranimé, et continua à avancer, toujours au milieu d'épaisses et désolantes ténèbres.

Il avait remarqué en entrant dans la grotte, qu'on y pénétrait par plusieurs embranchemens ; il se persuada qu'il s'était engagé dans une fausse route, et qu'il se trouvait peut-être alors plus éloigné que jamais du but vers lequel il ne cessait de tendre ; cette idée anéantit un instant toutes ses facultés ; une sueur

froide inonda son visage ; jamais la mort ne lui avait paru si proche. Mais à cette crise de faiblesse succéda le dernier élan du désespoir ; il recommença à se trainer en avant avec une sorte de fureur, lorsque tournant brusquement la saillie du mur qu'il longeait depuis plusieurs heures, l'étoile brillante du matin s'offrit tout-à-coup à ses regards : il était arrivé à l'entrée de la grotte !

Ce qu'il éprouva alors peut se sentir, mais aucun langage ne saurait l'exprimer.—(*Phare du Havre.*)

RELATION, &c.

(*Suite et fin.*)

Le 11, nous continuâmes notre route, et vers 10 heures, nous rejoignîmes Mr. A Grignon avec environ 20 Folles-Avoines, et un *Soki*, nommé THOMASSON, qui avait été à la Prairie du Chien une vingtaine de jours auparavant. Il fut ici donné ordre au capitaine Rolette d'aller en avant jusqu'au Portage, où il devait trouver La Sarcelle, et le prier d'envoyer 60 ou 80 jeunes guerriers sauvages au confluent de l'Ouisconsin avec le Mississippi, pour couper la retraite à l'ennemi, s'il tentait de descendre par cette dernière rivière. Cet ordre devint pourtant inutile ; car le capitaine Rolette ayant rencontré La Sarcelle à deux lieues en avant de nous, il avait appris de lui que les ennemis ayant débarqué tous leurs effets, demeuraient dans les maisons du village et du fort, sans le moindre soupçon qu'on dût les attaquer. Cette nouvelle ayant été communiquée à notre commandant, il contremanda prudemment l'ordre donné au capitaine Rolette, de peur que si l'ennemi voyait roder un si grand nombre de sauvages autour du village, il n'en fût alarmé, et ne prit le parti de se retirer : ce qu'il désirait empêcher. Dans le cours de la journée, six autres Sokis se joignirent à nous. Ils avaient fait deux chevelures. Nous fîmes, ce jour-là, 13 lieues.

Le 12, nous fîmes 14 lieues, et allâmes camper à quatre lieues du Portage. Nous rencontrâmes, ce jour-là, plusieurs petits partis de sauvages dégucnillés et à demi morts de faim. Ils nous demandèrent à cor et à cri des hardes, des marchandises, &c. mais notre commandant réussit à les apaiser, en leur disant que des hommes qui allaient en guerre ne devaient pas s'occuper de marchandises ; qu'il ne convenait qu'à de vieilles femmes de demander des hardes ; que s'il y en avait parmi eux qui eussent honte d'être nus, ils pouvaient s'en retourner à leurs champs de maïs, et qu'il ne les mènerait point à la guerre.

Le 13, nous nous mîmes en marche, à l'heure accoutumée, et arrivâmes à 10 heures au portage de l'Ouisconsin. Nous y trouvâmes un nombre de sauvages, la plupart Puans et Pouteoutamis, qui nous y attendaient, suivant qu'il avait été convenu, et qui tous se montrèrent très actifs à transporter notre bagage, nos effets et nos berges au-delà du portage; de sorte qu'à 8 heures du soir, tout était de l'autre côté. Nous y fûmes joints par un parti de sauvages de la *Rivière Noire*; mais après qu'on leur eut donné des munitions, et confié un présent pour Le Hibou-NOIR, leur chef, on les lui renvoya pour le prier d'intercepter un parti d'Américains, qui, avait-il appris, remontait la Mississipi, sous le major CAMPBELL, pour renforcer la garnison du fort Shelby. Nous fûmes encore joints, en cet endroit, par 350 sauvages de la tribu d'*Ouinabégo*; mais comme ils avaient avec eux leurs familles, il ne nous fut pas possible de constater le montant de notre force effective.

Le 14 au matin, toute la brigade fut à flot de nouveau, sur l'Ouisconsin. On donna aux sauvages un peu de munitions, afin de les mettre en état de chasser pour leur subsistance; et tout fut préparé pour notre marche en avant. Notre officier commandant ayant tenu conseil avec les chefs sauvages, leur demanda ce qu'ils appellent un *parti de guerriers*, qui se compose d'un nombre de jeunes gens alertes, choisis dans chaque tribu, et dont le devoir est d'agir comme avant-garde. Ils devaient se tenir à quelque distance en avant de nous, dans un ou deux canots, et dans le cas où ils feraient quelque découverte, en avertir le reste de la brigade par le *cri de guerre*.

La Sarcelle, en envoyant ses ordres aux différentes tribus dans sa route de Michillimakinac, leur avait mandé de s'assembler au Portage, le 15; et comme plusieurs d'entr'eux n'étaient pas encore arrivés, notre force se trouva beaucoup moindre qu'il ne s'y était attendu. Après beaucoup d'instances, il persuada notre commandant d'attendre pendant un jour l'arrivée de ce renfort. Le colonel M'Kay fut induit à en agir de la sorte, moins par le prix qu'il mettait au renfort attendu, que par la promesse qu'il avait faite en partant de Michillimakinac, de ne rien refuser à La Sarcelle de ce qu'il pourrait lui accorder sans danger ou inconvénient. En conséquence, nous ne fîmes qu'environ une lieue et demie, et campâmes à la rivière *Burrabo*. Ici les chefs s'assemblèrent autour de notre commandant, qui était assis à l'ombre d'un chêne, et se mirent à lui débiter, suivant leur coutume, de longues harangues, dont la teneur était qu'ils étaient très pauvres, qu'ils avaient un grand besoin de hardes et de vivres, et que leurs chefs avaient enfin résolu d'être toujours fidèles à leur père, le roi d'Angleterre. Notre colonel leur répondit qu'il n'avait pas présentement le temps de tenir de longs conseils ni de faire

de longs discours ; que la résolution qu'ils prenaient maintenant ils auraient dû la prendre depuis longtemps, pour leur propre avantage ; qu'il avait été surpris de voir les enfans du roi d'Angleterre laisser passer impunément ses ennemis par leurs villages, qu'aussitôt qu'il se serait rendu maître de la Prairie du Chien, il espérait voir leurs chefs ; qu'il leur donnerait alors des munitions, et qu'ils pourraient lui parler librement.

Le 15, nous fîmes 22½ lieues, et campâmes au *Détour des Pins*. Il ne se passa rien de remarquable, ce jour-là, si ce n'est que La Sarcelle s'y montra plus importun que jamais par ses demandes de provisions, et que les autres s'amuserent à chanter leurs chansons de guerre, et à supplier le Grand Esprit de leur donner du courage, de les aider à détruire leurs ennemis, et à s'en retourner ensuite sains et saufs dans leurs villages.

Le 16, après que nous eûmes fait 26 lieues, un orage accompagné de tonnerre nous contraignit de nous arrêter au *Petit Village* pour la nuit. Dans le cours de la journée, une outarde ayant passé au-dessus de la brigade, les sauvages tirèrent plusieurs coups de fusil, nonobstant la défense qui leur avait été faite de tirer, et le cri de guerre se fit entendre de chaque canot. Un parti de soldats stationné pour faire obéir aux ordres, eut à se jeter au milieu de la brigade, et à briser les fusils et les avirons de ceux qui se trouvèrent coupables de désobéissance. Dans la matinée, le lieutenant Brisbois, et Mr. A. Grignon, avec un détachement de sauvages, furent envoyés en avant pour reconnaître et constater, autant que possible, la situation de l'ennemi.

Le lendemain, à une heure du matin, nous nous remîmes en route et avançâmes jusqu'au *Petit Gris*, à environ trois lieues du village de la Prairie du Chien, où nos reconnaisseurs nous attendaient. Ils avaient pris un Mr. Antoine BRISBOIS, de qui nous apprîmes que le fort, qui est situé sur une éminence, derrière le village, était monté de six pièces de canon, et garni par une soixantaine de soldats, non compris les officiers. Il y avait aussi dans la rivière devant le fort, une forte chaloupe canonnière, d'environ 60 pieds de quille, portant 14 pièces de canon, et 60 ou 70 hommes d'équipage, et placée hors de la portée des petites armes à feu. Après avoir reçu cette information, notre commandant forma son plan d'attaque. Nous devions débarquer au vieux fort, à environ deux milles audessous du village. Le capitaine Grignon, avec sa compagnie, et le lieutenant Brisbois, du département des sauvages, avec les Puans, les Folles-Avoines et les Courtes-Oreilles, tous sous le commandement du lieutenant colonel M'Kay, devaient former la division de centre. Le capitaine Rolette avec sa compagnie, les Sioux, les Saulteurs et les Sokis, sous le lieutenant Graham, formaient l'aile droite, et le capitaine Anderson avec sa compagnie, l'aile gauche de notre petite armée.

Ce dernier était encore chargé d'avoir soin des berges, de garder le camp et de couper la retraite à l'ennemi, s'il tentait de retraiter. Les arrangeimens ayant été ainsi faits, et le poste et le devoir de chacun lui ayant été assignés, la brigade s'avança jusqu'au lieu du débarquement ; notre commandant ayant intention d'attaquer le lendemain matin, à la pointe du jour.

Comme nous approchions du lieu où nous devions débarquer, la difficulté de conduire des troupes aussi mal disciplinées que le sont les sauvages, commença à se manifester. Deux fermiers s'en venant à cheval au-devant de nous, aussitôt qu'ils furent aperçus, les sauvages firent leur terrible cri de guerre, poussèrent leurs canots vers le rivage, les uns nageant, les autres marchant dans l'eau, et se jetèrent sur eux en une masse confuse. Heureusement, le premier qui atteignit ces malheureux les connaissait, et cette circonstance leur sauva la vie. Ils les jetèrent néanmoins à bas de leurs chevaux, et dans leur rage, les trainèrent à la berge de notre commandant.

Comme tout délai aurait donné à l'ennemi plus de temps pour se préparer, et n'aurait pas été prudent, vu l'humeur dont étaient les sauvages, le débarquement se fit aussi promptement que possible, et le capitaine Rolette défila avec son détachement jusqu'à une position élevée, à environ un quart de mille en avant de notre camp. Il est de la justice de remarquer ici que le parti de jeunes guerriers sauvages, qui avait été envoyé devant comme reconnaissance, s'était bien acquitté de son devoir ; car il avait détenu tous ceux qu'il avait rencontrés ; de sorte que jusqu'alors les ennemis n'avaient eu aucun avis de notre approche. Il est plus facile d'imaginer que de décrire la consternation où ils durent se trouver, en voyant plus de 1200 Canadiens et sauvages avec autant de pavillons déployés qu'ils en avaient pu trouver, à une demi-lieue de leur fort.

Environ une heure après que nous fûmes débarqués, notre officier commandant envoya le capitaine Anderson avec un pavillon de trêve au fort, pour le sommer de se rendre. Au bout de 20 minutes, cet officier revint avec la réponse négative du commandant. Lorsque cette réponse fut connue des sauvages, il devint impossible de les tenir sous aucune restriction ; ils entourèrent le fort, et s'emparèrent des maisons abandonnées qu'il y avait à l'entour ; de sorte que, mû par un sentiment d'humanité, notre colonel crut devoir envoyer deux compagnies pour entourer le village, et mettre les habitans à l'abri de leur vengeance. Ces barbares se mirent à tirer irrégulièrement sur le fort, et sur la chaloupe canonnière, sans aucun effet. La chaloupe canonnière ayant commencé à tirer de son côté, notre pièce de campagne fut placée à la portée du fusil de ce vaisseau, et si bien servie, que ceux qui étaient à bord commencèrent à se trouver dans

une position très penagréable. Ils essayèrent d'abord à remonter, mais trouvant la chose impossible, ils profitèrent du courant pour descendre et accélérer leur fuite. Nous les suivîmes, autant que nous pûmes, sur le rivage; mais trouvant que le vaisseau était beaucoup plus fort que nous ne nous y étions attendus, nous ne pûmes tenter de l'aborder avec nos berges, et en le poursuivant avec notre canon, nous aurions laissé notre camp exposé à une sortie du fort. Nous cessâmes donc de le poursuivre, et dépêchâmes un parti de Sokis, pour l'attaquer dans les rapides, où il était probable qu'il échouerait et que l'équipage serait obligé de débarquer.

Ce petit combat dura environ trois heures: nos volontaires s'y conduisirent avec beaucoup d'ordre et de bravoure; et bien que l'ennemi fit un feu très vif, tant du fort que de la chaloupe canonnière, jusqu'à ce que ce vaisseau eût été délogé, et qu'un grand nombre de leurs boulets fussent tombés au milieu de nous, nous n'eûmes que deux hommes de tués, et huit de blessés, outre trois sauvages, qui, rodant follement autour du fort, y furent blessés. Généralement parlant, les sauvages, à l'exception des Puans, se conduisirent aussi bien qu'on pouvait s'y attendre. Ces derniers, bien qu'il leur eût été expressément défendu de faire aucun mal aux habitans, coururent au village, aussitôt qu'ils eurent débarqué, y tuèrent les animaux, et y pillèrent tout ce qui leur tomba sous la main. Après le combat, nous retournâmes à notre camp, pour nous y préparer à l'attaque du fort,

Le 18 au matin, nous fîmes l'inspection de nos munitions, et il se trouva qu'il n'y avait plus que trois charges de boulets pour notre pièce de canon. Nous employâmes donc la journée à faire des boulets de plomb, et en même temps, le capitaine Grignon fut envoyé, avec deux berges, à la poursuite de la chaloupe canonnière, avec ordre de la détruire, s'il était possible.— Le soir, il arriva 10 sauvages de *Milliwucki*, avec parole qu'il en viendrait 20 autres, le lendemain matin; et qui eut lieu.

Le 19 au matin, ayant élevé deux parapets, l'un à 700, et l'autre à 450 verges du fort, et tous les préparatifs ayant été faits, nous nous avançâmes en corps pour donner l'assaut à la place; mais au moment où le premier boulet rouge allait être mis dans le canon, un parlementaire s'avança du fort. C'était un officier chargé de proposer de rendre le fort, sans autre condition que l'assurance, de la part de notre commandant, que les officiers et soldats américains seraient mis à couvert de tout mauvais traitement de la part des sauvages. Les Sioux se conduisirent extrêmement bien en cette occasion: car en voyant le pavillon blanc, non seulement ils cessèrent de tirer, mais entourant l'officier, ils le garantirent de toute insulte de la part des autres sauvages, et le conduirent sain et sauf à notre commandant.

Nous avions encore une tâche difficile à remplir : les sauvages dont le nombre surpassait de beaucoup celui des Canadiens, ne voulaient donner aucun quartier à l'ennemi; et comme il était tard, nous ne pouvions prendre une pleine possession du fort que lendemain matin, pour pouvoir remplir la condition à laquelle il se rendait. On y fit pourtant entrer une forte garde; on prit possession de la poudrière, et l'on convint qu'on ne ferait sortir les prisonniers que le lendemain au matin.

Le 20, les sauvages paraissant encore résolus de massacrer les prisonniers, nous n'osâmes pas les faire sortir du fort. Notre commandant y fit entrer le capitaine Anderson avec deux compagnies, avec ordre de fermer les portes sur lui, tandis qu'il resterait lui-même dehors, pour tâcher d'apaiser les sauvages.—Après avoir raisonné avec eux pendant trois heures, et leur avoir représenté que les ennemis étant présentement nos esclaves, il y aurait de la lâcheté à les tuer, il réussit enfin à persuader à la plupart des tribus de leur donner quartier.—Les Ouinabégos furent les plus difficiles à persuader : ils disaient qu'ils n'avaient joint l'expédition que pour tuer ces mauvais esprits, qui s'étaient emparés de leurs terres, et qu'ils étaient déterminés à le faire. Dans le cours de la soirée pourtant, ils consentirent aussi à épargner les prisonniers, et revinrent avec les autres à notre campement, ou plutôt donnèrent à entendre qu'ils l'allaient faire; car on apprit ensuite qu'ils avaient tenu entre eux un conseil privé, et avaient résolu d'assembler toute leur tribu au Portage, pour y guetter et massacrer les prisonniers, dans leur route à Michillimakinac. Ils furent pourtant frustrés dans leur dessein et leur attente : car au lieu d'emmener les prisonniers à Michillimakinac, le colonel M'Kay s'étant procuré des bateaux, leur fit descendre le Mississippi, jusqu'à St. Louis, sous la protection d'une chaloupe canonnière, escortée par le lieutenant Brisbois, du département des sauvages, après leur avoir fait donner parole qu'ils ne serviraient pas durant la guerre.—Pour qu'ils courussent moins de danger, il fit partir avec eux six chefs des tribus par lesquelles ils avaient à passer, entre la Prairie du Chien et St. Louis. Ils arrivèrent tous sains et saufs, et notre officier, ainsi que nos hommes furent très bien reçus par le général Clark, commandant de la place.

Le 21 fut employé à faire partir des présens pour les sauvages de Millivacki, à sortir du fort ce qui en pouvait être emporté, à monter les canons sur des affûts, et à faire les autres arrangemens nécessaires. En même temps, on fit partir un canot pour le bas du fleuve, afin d'obtenir des renseignemens, et savoir si l'ennemi faisait monter des renforts.

Le 22 au matin, toutes nos forces furent passées en revue, devant le fort, et il fut tiré une salve royale; après quoi le capitaine

Anderson se rendit à la porte principale, avec une bouteille de vin, dont il s'était pourvu pour l'occasion, et changea, avec toute la solennité convenable, le nom du fort, en lui donnant celui de notre brave et habile conducteur, à la conduite duquel était dñe l'heureuse issue de notre expédition. L lançant la bouteille de vin contre la porte, il s'écria : "Le fort Shelby ayant été pris, le pavillon britannique est maintenant déployé sur le fort *M'Kay*." Toute notre petite armée répondit par trois acclamations.

Ainsi s'est terminée une expédition qui avait été entreprise dans des conjonctures de nature à ralentir l'ardeur de toutes autres troupes que des troupes anglaises sous un commandant sur le courage et la prudence consommée duquel elles comptaient avec la plus entière confiance, et qui, par la manière dont il conduisit cette entreprise difficile, justifia pleinement la confiance qu'on avait mise en lui.

Les Américains qui se rendirent dans le fort étaient J. PERKINS, lieutenant au 24^e régiment d'infanterie et capitaine de milice, G. H. KENNERLY, capitaine de milice; J. KENNERLY, 2^d lieutenant de milice; 3 sergens, 3 caporaux, un commissaire; un interprète, 66 soldats et 82 miliciens, comme il paraît par le retour de l'officier qui commandait dans le fort lorsqu'il se rendit.

Le nombre de ceux qui furent tués dans la chaloupe canonnière doit avoir été considérable; car aucun des coups de notre pièce ne fut perdu, dès qu'elle eut commencé à tirer dessus, et ceux de nos gens qui furent envoyés à sa poursuite, en virent jeter à l'eau un grand nombre de corps morts.

A l'Éditeur du Canadian Magazine.

Monsieur—Relativement à la relation qui a paru dans vos deux derniers numéros de l'expédition sous mon commandement au fort de Shelby, j'ai à remarquer que les noms du bombardier KEATING, de l'artillerie royale, présentement adjudant de fort, à l'île Drummond, et du capitaine DEASE, de la milice de la Prairie du Chien, ont été par mégarde entièrement omis; et il est de la justice de dire qu'ils n'ont pas moins de titres aux éloges et aux remerciemens de leur pays, que les messieurs nommés dans la relation. Vous m'obligerez en insérant cette lettre dans votre prochain numéro. J'ai l'honneur d'être votre très obéissant serviteur,

WM. M'KAY.

ELECTRICITE'.

Le mot électricité vient du mot grec *electron*, ambre, parce que l'ambre étant frotté, attire des corps fort légers, tels que la paille, les fenilles, &c. Les anciens connaissaient cette propriété de l'ambre ; et les physiciens modernes ont remarqué que cette propriété était aussi celle du soufre, du jayet, de la cire, des résines, du verre, des pierres précieuses, de la soie, de la laine et de presque tous les poils des animaux. Un grand nombre d'expériences ont prouvé que tous les corps de la nature, les métaux exceptés, pouvaient devenir électriques.

Les premières observations sur l'électricité sont d'un physicien anglais appelé GILBERT. Quelque temps après, OTHON DE GUERICK, bourguemestre de Magdebourg, s'avisa de faire avec un globe de soufre des expériences qui donnèrent des connaissances plus exactes sur cette propriété des corps : ce fut la première machine de rotation qui parut. Cet habile physicien découvrit le premier les attractions et répulsions électriques, et la possibilité de transmettre l'électricité par le moyen d'un fil. Robert BOYLE, et après lui, les physiciens de l'académie de Florence, firent plusieurs autres observations. Enfin HAUKEBEE imagina le tuyau et le globe de verre, qu'il fit tourner sur son axe.

Il était réservé au siècle dernier de produire par la machine électrique les phénomènes les plus étonnants. M. DU FAY, à l'occasion de la douleur qu'il ressentit, en tirant une étincelle de la jambe d'une personne suspendue sur des cordons de soie, pensa que la matière électrique était un véritable feu, capable de brûler aussi bien que le feu ordinaire, et que la piqûre qu'il avait sentie était une véritable brûlure. En partant de cette réflexion, M. LUDOLF, savant allemand, vint à bout d'enflammer l'esprit de vin par une étincelle électrique, qu'il tira du pommeau d'une épée.

Aujourd'hui, il ne paraît plus douteux que le fluide électrique, qui semble répandu par toute la nature, est la même matière que celle du tonnerre : les nombreuses observations de l'illustre FRANKLIN nous en ont donné des preuves irrévocables. Il imagina de faire descendre réellement la foudre des cieux par le moyen d'un cerf-volant électrique. En conséquence, il mit en croix deux petites lattes, assez longues pour atteindre aux quatre coins d'un grand mouchoir de soie étendu. Il fixa les coins de ce mouchoir aux extrémités de la croix, en ajoutant une corde très longue, avec laquelle il avait fait filer un fil de métal très délié. Au sommet du montant de la croix, il avait fixé un fil

d'archal très pointu, qui s'élevait environ un pied au-dessus du bois. Avec cet appareil, il profita de la première occasion où il vit un orage qui menaçait de tonnerre, pour aller se promener dans une campagne, où il enleva son cerf-volant. Mais il se passa un temps considérable avant d'obtenir aucun signe d'électricité. Enfin il remarqua quelques fils de la ficelle de chanvre, qui se dressaient et se repoussaient, les uns les autres, précisément comme s'ils eussent été suspendus à un conducteur ordinaire.— En effet, le fluide électrique descendait par cette corde de chanvre, et était reçu par une clef attachée à son extrémité. La partie de la corde qu'on tenait à la main était de soie, afin que la vertu électrique pût s'arrêter quand on arriverait à cette clef. Franklin chargea des bouteilles à cette clef, et avec le feu électrique qu'il obtint, il alluma de l'esprit de vin, et fit toutes les autres expériences que l'on a coutume de faire avec un globe ou un tube frotté. Cette expérience ingénieuse le conduisit à l'invention du paratonnerre.*

Mais si cette expérience est facile et amusante, elle est en même temps fort dangereuse. En 1795, M. Brown fit monter un cerf-volant près d'un nuage électrisé : peut-être avait-il négligé quelque précaution pour s'isoler de son appareil ; mais un coup violent de tonnerre se fit entendre ; la foudre parcourut la corde du cerf-volant, et tua sur la place le physicien et le cheval qu'il montait.—(*Petit Dictionnaire des Inventions.*)

BATEAUX A VAPEUR.

Plusieurs personnes se disputent l'honneur d'une des plus grandes inventions qui aient signalé les temps modernes, je veux dire l'application de la vapeur comme puissance motrice à la marche des bateaux. C'est une destinée qui est commune à cette découverte et à plusieurs autres de la même importance, telles que celles de la poudre à canon, de la boussole, de l'imprimerie, &c. Il est difficile dans des procès de cette nature de prononcer entre des titres qui peuvent être également valables ; car il est possible que ces découvertes aient eu lieu en même temps sur plusieurs points du globe, sans que la gloire des

* Un physicien partant de cette invention, dont l'utilité est évidemment démontrée, a voulu faire un paratonnerre du parasol dont nous nous servons ordinairement. Il ne s'agissait que de quelques petits accessoires, qui s'adaptaient au parasol et s'en détachaient avec une égale facilité ; mais personne ne s'est soucié de mettre à l'épreuve ce préservatif, que l'on pouvait bien appeler un remède plus dangereux que le mal.

hommes de génie qui l'on trouvée, chacun de son côté, en doive ressentir quelque atteinte.

L'honneur de l'invention des bateaux à vapeur est généralement attribué à l'Américain FULTON. L'un de nos compatriotes a revendiqué avec chaleur la même gloire. M. le Marquis de JOUFFROY fit, en 1783, naviguer à l'aide de la vapeur, sur la Soane, un bateau de 150 tonneaux.

On a déjà cité plusieurs faits qui établiraient des essais plus anciens encore, de se diriger à volonté sur le liquide élément, comme on a essayé à plusieurs reprises même de s'élever dans les airs. En voici un que nous supposons plus anciens qu'aucun autre, puisqu'il remonte à près de trois siècles, et dont la lecture confirmera ce que nous venons de dire, qu'il est possible que des hommes de génie, à de longs intervalles de temps, ou à de grandes distances de lieux, inventent également une même chose dont le besoin est généralement senti, on dont l'utilité est d'un usage général.

Les lignes suivantes sont extraites d'une collection des voyages des Espagnols, publiée à Madrid par Fernandez NAVARETE.

“ En 1543, le capitaine de vaisseau BLASCO DE GARAY demanda à l'empereur CHARLES-QUINT de faire en sa présence, dans un port d'Espagne, l'expérience d'une machine qui pouvait faire marcher de grands navires sans le secours des avirons ou des voiles. L'expérience se fit à Barcelone, le 17 Juin de cette année 1543. Blasco de Garay fit marcher un bâtiment de 210 tonneaux nommé la *Trinidad*; il fit usage d'une grande chaudière remplie d'eau, et de deux roues placées à l'extérieur du navire. Le trésorier de l'empereur fit un rapport défavorable; il se fondait sur ce que la chaudière pourrait éclater, et que la vitesse acquise par ce moyen n'était que de 4 milles à l'heure. L'inventeur découragé détruisit cette machine ingénieuse qui, 300 ans plus tard, est devenue le moteur le plus puissant des arts et de la navigation. Charles-Quint fit ce pendant défrayer Blasco de Garay, et il lui accorda en sus 40,000 maravédís.”—(*Journal Français*.)

MYOLOGIE CANADIENNE.

(Extrait du Voyage de J. LAMBERT en Canada.)

Les mouches communes ou domestiques sont en beaucoup plus grand nombre en Canada qu'en Angleterre; il n'est pas décidé si elles sont natives du pays, ou si elles y ont été importées; mais il est certain qu'elles sont plus hardies et plus importunes que leurs sœurs européennes. Le tourment que

causent ces insectes dans les mois de Juin, Juillet et Août, ne saurait se concevoir. Il faut que votre chambre soit absolument obscure ; ou il vous est impossible d'y demeurer en repos : plus elle sera éclairée et échauffée, plus les mouches seront nombreuses et actives, et plus votre tourment sera grand.— Il m'est arrivé de m'asseoir pour écrire, et d'être forcé de jeter la plume de côté, en conséquence de leurs irritantes morsures, qui m'obligeaient de porter incessamment la main à mes yeux, à mon nez, à ma bouche ou à mes oreilles. Quand je ne pouvais plus écrire, je me mettais à lire, et j'étais obligé d'avoir tous jours une main en mouvement du côté de ma tête.

Enfin lorsque ma patience était épuisée, je prenais mon chapeau, et sortais, dans l'espoir d'être recréé par le délicieux zéphyre, qui se joue souvent dans l'atmosphère dans cette saison ; mais en moins de cinq minutes, je me trouvais accablé par les rayons brûlants du soleil du midi. Pour éviter un coup de soleil, je gagnais un bocage touffu, qui semblait m'inviter à m'aller mettre à l'abri sous son épais feuillage ; mais comme si c'eût été pour mettre le comble à mes souffrances, je me trouvais aussitôt entourré par des myriades de maringouins, de brûlots, et d'autres insectes venimeux, dont les attaques répétées sur mon visage, sur mes mains et sur mes jambes, me forçaient à retourner malgré moi vers mes premiers tyrans, qui, quoiqu'égalemeut importuns, ne sont certainement pas aussi dangereux que leurs frères à longues pattes.

Les maringouins abondent dans les bois pendant plus de trois mois. Leurs morsures sont venimeuses, et se sont trouvées quelquefois dangereuses. Il est arrivé que des déserteurs, qui avaient fui dans les bois, y ont péri en conséquence des grandes inflammations que leur avaient causées les morsures d'essaims innombrables de ces insectes. Le jus de citron, le vinaigre ou tout autre acide, apaise la douleur et fait disparaître l'enflure presque incontinent. Il est curieux de voir ce petit insecte se jeter sur votre main, insérer sa trompe dans un des pores, et sucer le sang. En très peu d'instans, son corps, qui était auparavant d'un gris léger et presque transparent, devient rouge et gonflé de sang ; et il ne quitte jamais prise avant que son appétit ne soit complètement rassasié. On pense qu'il est moins dangereux de le laisser s'en aller de son propre mouvement, lorsqu'il est rassasié, que de le tuer sur la main ; car on présume qu'il emporte alors son venin avec le sang.

Les brûlots sont si petits qu'ils sont à peine perceptibles dans leurs attaques ; et l'on aura souvent le front rouge de sang avant de s'être aperçu que l'on est au milieu d'eux.

Les abeilles sont abondantes, et volent en petits essaims dans les bois et les jardins. On dit qu'elles étaient inconnues en

Amérique avant l'arrivée des Européens, et les sauvages n'ayant point de mot dans leur langue pour les décrire, les appellent mouches anglaises. Il n'y a que quelques Canadiens qui aient des ruches. Les abeilles que j'ai vues dans les jardins m'ont paru plus grosses que celles d'Angleterre.

Les mouches à dragon, les guêpes et les mouches à cheval ne sont pas plus communes dans les parties cultivées du pays qu'elles ne le sont en Angleterre. Mais il y a une espèce de mouche que quelques uns appellent en anglais *shadfly*, mouche à l'aise, parce qu'elles ont coutume de paraître lorsque ce poisson commence à donner, et disparaissent de même au bout de quinze jours ou trois semaines. C'est vers le commencement de Juin qu'elles arrivent et voltigent en grands essaims, particulièrement dans les villes. Elles sont d'une innocuité parfaite, quoique rangées dans la classe des insectes qui ont des aiguillons.

Comme je me rendais de Québec aux Trois Rivières, par eau, dans le mois d'Août, je rencontrai une espèce curieuse de mouches, qui s'élevant en masses épaisses de la surface de l'eau, venaient se loger sur le vaisseau. J'ai trouvé depuis qu'elles appartiennent à la classe des éphémères ; mais elles diffèrent considérablement de celles d'Europe, et je les crois de la même famille que l'*ephoron leukon*, ou mouche blanche, qui se trouve sur la rivière de Passaic, dans l'Amérique du Nord, et qui a été découverte et décrite dernièrement par le Dr. WILLIAMSON.—Celles que je rencontrai, se montraient vers soleil couchant, et étaient parfaitement blanches. La longueur de leur corps était d'environ trois quarts de pouce, et elles avaient deux ailes nerveuses et transparentes, d'à-peu-près la même longueur, et étendues presque verticalement. Leur queue était munie de deux soies de même longueur à peu-près que leur corps. Elles volaient avec une vitesse étonnante, planaient au dessus de l'eau pendant quelques secondes, puis venaient se reposer sur le vaisseau, où, en très peu de temps, elles changeaient de vêtements, et s'envolaient, laissant derrière elles leur peau entière, depuis la tête jusqu'à la queue. C'était exactement la forme complète du corps, mais sans les ailes. J'en examinai des centaines, qui toutes firent la même chose, et qui firent sortir leur corps et leurs ailes de leur peau extérieure, après quoi elles s'envolèrent. Il me parut qu'elles n'auraient pu se défaire de leur peau, si elles n'eussent été posées sur quelque substance qui leur facilitât ce dépouillement, et je n'en ai vu aucune se placer sur l'eau pour cette fin. La surface de l'eau autour du vaisseau se trouva couverte des dépouilles de ces petits insectes. Plusieurs s'envolaient dès que leurs ailes étaient libres, et tandis que leur peau adhérait encore à leur queue : elles s'en débarrassaient pourtant bien vite par le mouvement qu'elles se donnaient en volant, et elle tom-

bait conséquemment dans l'eau. Je ne pus obtenir aucune information des habitans concernant ces mouches; car ils ne sont rien moins qu'admirateurs des beautés de la nature.

La mouche à feu (*lampyris*) est un autre insecte curieux, commun en Canada, ainsi que dans les autres parties du continent américain. Cette mouche est remarquable par la brillante étincelle de lumière qu'elle émet, en volant en l'air, dans une soirée d'été. Elle est de la classe des escarbots, de couleur brune claire, et d'un demi pouce à trois quarts de pouce de longueur. La lumière, autant que j'ai pu m'en apercevoir, jaillit de l'abdomen, qui, jusqu'à la queue, est d'un jaune de paille clair, et composé de jointures. D'autres pourtant ont affirmé que la lumière provenait de deux points glanduleux situés entre la tête et les épaules, et qui ne sont visibles que quand l'insecte vole: mais j'en ai pris quelques unes, que j'ai mises dans des phioles avec de l'herbe, et elles ont donné exactement la même lumière que lorsqu'elles volaient dans l'air. Il paraît donc que la lumière est émise à la volonté de l'insecte, ou quand il respire. Le soir, en plein air, ces mouches sont extrêmement jolies, leur lumière phosphorique paraissant comme des étoiles éloignées, ou de vives étincelles. Elles sont très délicates, et ne vivraient pas longtemps renfermées.

BIOGRAPHIE.

GEORGE CANNING naquit à Londres, le 11 avril 1770. Son père, qui fut d'abord avocat, et qui ensuite se livra, mais sans succès, au commerce des vins, mourut une année après la naissance de ce fils unique. Madame Canning, que la mort de son mari laissa sans fortune, chercha sur le théâtre des moyens d'existence; et le jeune Canning fut élevé par les soins d'un oncle paternel, qui l'envoya au collège d'Eton. A seize ans, le jeune étudiant, remarquable déjà par un esprit supérieur, mais enclin à la raillerie, publia un journal intitulé *le Microcosme*.

Ce fut en 1792 que Canning fut présenté au célèbre SHERIDAN et par celui-ci à FOX et à BURKE. Il parut d'abord adopter le parti des whigs; mais s'apercevant bientôt que c'était seulement en marchant sous la bannière du gouvernement, et en s'attachant au parti tory, qu'il verrait s'ouvrir pour lui la carrière des honneurs et de la fortune, il délaissa bientôt les amis whigs qui l'avaient accueilli; et s'étant fait présenter à PITT, il s'arrangea avec ce ministre, et entra bientôt au parlement. Il commença donc sa carrière politique au moment de l'ouverture de la guerre contre la France, lorsque les torys, soutenus par le puissant génie de Pitt, recueillaient les malédictions des patriotes anglais. "Le mur-

mure et le mécontentement, dit l'auteur, se manifestaient partout; ce n'était plus une simple désapprobation de la guerre; c'était un fervent désir qu'elle pût se terminer au désavantage même du pays. Tout le monde voulait la paix: le commerce et les manufactures, les pauvres et les riches. L'aristocratie seule s'y opposa, et sa résistance opiniâtre triompha de la volonté générale et de l'intérêt de tous."

En 1795, Canning fut nommé sous-secrétaire d'état. Il avait pris, dit-on, avec Pitt, son protecteur, l'engagement de ne parler dans la chambre que lorsqu'il en serait requis. Cette docilité, condition *sine quâ non* de son avancement futur, l'empêcha de se faire remarquer comme orateur au début de sa carrière. Ce ne fut qu'en 1797, et dans une discussion sur la *traite des noirs*, qu'il prononça son premier discours vraiment remarquable.

En 1798, il établit, avec MM. FRÈRE et ELLIS le fameux journal intitulé *Revue antijacobine*, qui obtint un grand succès et qui eut pour but principal d'attaquer par le ridicule plutôt que par le raisonnement les opinions populaires du jour.

En 1801, une administration qui avait subsisté plus de dix-sept ans; qui s'était établie et maintenue en dépit de la chambre des communes et de la nation; qui avait fini par triompher d'une opposition formidable par le talent et par le nombre, fut dissoute tout à coup; et Pitt ayant donné sa démission, lord GRENVILLE, le comte SPENCER, le lord chancelier DUNDAS, WYNDHAM et Canning, quittèrent le ministère.

Par suite de transactions particulières, Canning avait promis de soutenir de tous ses efforts la nouvelle administration dirigée par ADDINGTON; mais il ne le fit pas ou le fit mal. Et bientôt, jettant le masque, il attaqua dans la chambre des communes, avec violence et sans relâche, un ministère qui avait compté sur son appui.

En 1804, Pitt ayant repris les rênes de l'administration, appella de nouveau Canning auprès de lui comme trésorier de la marine.

En 1806, après la mort du premier ministre, Canning fit partie d'une nouvelle administration, formée par lord Grenville, Fox &c., et se mit à la tête du parti Pitt. Ce ministère ayant présenté aux chambres, malgré la volonté du roi, un bill tendant à autoriser l'admission des catholiques dans l'armée et dans la marine, fut dissous aussitôt. Le duc de PORTLAND ayant été nommé premier ministre, Canning obtint le portefeuille des affaires étrangères, et CASTLEREAGH celui des colonies. Quelques tems après l'infructueuse expédition contre Walcheren, un duel eut lieu entre ces derniers. Canning, qui avait eu à se plaindre d'un procédé peu délicat de la part de son collègue, fut blessé à la cuisse, et se retira des affaires.

Il occupa pen l'attention de la chambre pendant les années 1810 et 1811. Mais en 1812, la question de l'émancipation ayant été agitée de nouveau, Canning prit une part brillante et active aux discussions qui eurent lieu à ce sujet. Pendant cette année, il se fit surtout remarquer au parlement par son opposition à presque toutes les mesures proposées par Castlereagh. Il resta sans emploi pendant toute l'année 1814, et accepta enfin le poste d'ambassadeur à Lisbonne. En 1816, il fut nommé président du bureau du contrôle. En 1820 eut lieu le procès de la reine ; Canning, que des liens d'amitié unissaient à cette princesse, refusa de prendre part à cette odieuse affaire et donna sa démission. En 1822, il fut nommé gouverneur général de l'Inde britannique ; mais la mort de Castlereagh, qui survint en Septembre de la même année, le retint en Angleterre, où il accepta le ministère des affaires étrangères ; et, où, en 1827, après la maladie qui a éloigné lord LIVERPOOL du ministère, il fut nommé premier ministre. Canning n'occupa ce poste que peu d'instans : il fut enlevé à sa brillante carrière le 8 Août 1827.

POTASSE ET CENDRES GRAVELLES.

La potasse, ou sous-carbonate de potasse, est un sel acro caustique, très soluble dans l'eau, qui existe dans la plupart des plantes, combiné avec les acides qui se forment pendant l'acte de la végétation : on l'extrait de ces plantes par l'incinération et par la lixiviation, mêlé avec différents sels, tels que le sulfate de potasse et le muriate de potasse, qui comme lui, est très soluble. Ces trois sels, mêlés en diverses proportions, colorés assez souvent par un peu d'oxide de fer ou de manganèse, constituent *la potasse du commerce*.

C'est dans les pays où les bois sont communs, et particulièrement en Russie et en Amérique, qu'on prépare la potasse. On brûle le bois sur le sol, dans un lieu à l'abri du vent ; on obtient pour résidu des cendres, qui sont formées de sous-carbonate de potasse, tous solubles dans l'eau et dans l'alumine, de silice d'oxide de fer, d'oxide de manganèse, de sous-carbonate de chaux, de quelques atomes de charbons échappés à l'incinération, matières sur lesquelles l'eau est sans action. On lessive les cendres à chaud ; on fait évaporer la liqueur jusqu'à satiété ; on calcine le résidu jusqu'au rouge, dans un four à réverbère, afin de sécher et de brûler complètement les matières charbonneuses qui auraient pu être entraînées : on retire ce résidu ; on le laisse refroidir, et on l'expédie pour le commerce, dans des tonneaux bien fermés,

sous le nom de potasse du pays dans lequel l'opération a été faite.

On reconnaît dans le commerce six espèces de potasse; savoir, la potasse de Russie, celle d'Amérique, la potasse perlasse, celle de Trèves, celle de Dantzick et celle des Vosges.

Comme dans l'art du blanchiment et de la teinture, les parties alcalines seules sont utiles, les prix des potasses sont entre eux comme la quantité d'acide nécessaire à leur saturation; par conséquent, on connaît celle dont l'emploi est le plus avantageux, en comparant le prix de chaque espèce à la quantité de l'alcali qu'elle contient.

Le teinturier n'emploie jamais le sous-carbonate de potasse pur dans ses opérations; c'est toujours à l'état de potasse de commerce qu'il en fait usage dans les cas d'essais ou d'opérations délicates.

Le procédé pour l'obtenir consiste à faire un mélange de deux parties de crème de tartre, et une de nitre: on enveloppe ce mélange dans des cornets de papier: on les plaçant au milieu des charbons, on les fait brûler; ensuite, on retire la masse saline que l'on lessive avec de l'eau très pure, et on la fait évaporer jusqu'à siccité: c'est ce qu'on connaît sous le nom de nitre fixé par des charbons, ou *sel de tartre*.

Lorsqu'on veut employer la potasse pure, il faut la priver de son acide carbonique, avec lequel elle se trouve toujours combinée en plus ou moins grande proportion, et qui lui donne la propriété de faire effervescence avec les acides; pour cela, après l'avoir dissoute, on la traite avec la chaux, qui la sépare de son acide carbonique et se précipite en formant un sel insoluble. On a alors ce que l'on appelle *potasse pure* ou caustique; cependant elle retient encore une portion d'acide carbonique, et pour l'en priver, il faut la traiter avec l'alcool. Alors il se forme deux combinaisons: l'une, qui est un alcool de potasse, et l'autre, qui reste en solution, dont une partie d'eau, et qui se sépare en cristallisant, est du carbonate de potasse pure; mais on ne peut avoir besoin de cette préparation, en teinture, que pour des expériences de recherches. Les *cendres gravelées*, qui sont le produit de l'incinération de la lie du vin et de la cendre, sont riches en alcali, quoique la potasse y soit moins pure que celle qui provient du tartre.

Les végétaux dont on retire la potasse, diffèrent beaucoup entr'eux, et par la quantité de cendres qu'ils donnent dans leur combustion, et par les proportions de potasse qui se trouvent dans ces cendres.

Son usage nous est déjà connu; on s'en sert beaucoup dans l'art du blanchiment; on s'en sert aussi dans la fabrication du

bleu de Prusse, dans l'art de la verrerie ; mais elle sert surtout, en teinture, à dissoudre certaines parties colorantes de nature comme résineuse, tels que l'indigo, le rouge de Carthagène, &c. Cette combinaison est facilement détruite par un acide qui s'empare de l'alcali, et précipite ainsi la partie colorante dans toute sa pureté.—(*Phare du Havre*)

UN THEATRE A ALEXANDRIE.

L'Egypte a déjà un journal ; elle va s'enrichir d'un théâtre.— Nous publions la lettre qui nous en donne avis :

“ Une société des principx négocians israélites d'Alexandrie, dans la vue de récréer leurs loisirs, eurent l'idée de former dans une salle de l'hôtel Valenem, un théâtre bourgeois, sur lequel des amateurs représentaient tant bien que mal des petits drames italiens. Plusieurs négocians turcs et levantins, qui connaissaient un peu la langue italienne, ont brigué et obtenu le faveur d'assister à ce divertissement ; ils y ont pris beaucoup de plaisir, et en ont parlé à leurs amis. Il en a même été question au divan du gouverneur, qui a exprimé le regret de ne pas entendre l'italien. La société israélite en a été informée, et elle s'est empressée de faire traduire en turc un drame italien, *les Prisonniers de Montenero*. On attend un bon effet de la morale de la pièce, qui montre le danger d'une justice trop expéditive. Les acteurs conserveront les costumes européens, et un prologue indiquera leurs emplois respectifs. On a cru devoir adoucir certains passages et retrancher un rôle d'usurier.

“ Il sera piquant d'observer l'effet de cette représentation sur un auditoire turc, et sur l'âga qui doit y assister. Il ne serait pas impossible qu'un personnage de la plus haute importance, qui recherche avec un extrême empressement tout ce qui vient d'Europe, voulût bien aussi prendre une idée de ce genre d'amusement. Dans cette espérance, et pour ne pas être pris au dépourvu, on travaille à ajuster quelques scènes sur des sujets empruntés à l'histoire des califes. Afin de ne pas fatiguer l'attention de l'illustre auditeur à suivre les fils d'une longue intrigue, chaque scène représentera une action séparée, qui aura un but moral facile à saisir. Ce sera un jeune calife qui voyage incognito avec un vieux gouverneur : celui-ci fera sortir de chaque rencontre le sujet d'une leçon de morale et même de politique. Pendant la représentation, des yeux seront chargés d'observer l'impression que ces moralités produiront sur les spectateurs ; et si l'effet est favorable, on se hazardera à présenter, sous la forme dramatique, des vérités directement applicables.

INSCRIPTION

POUR LE MONUMENT DE WOLFE ET MONTCALM,

Érigé à Québec en 1828.

*MONSCALMUS cecidit, sed non inglorious; à quo
 Confisas arces nil nisi mors rapuit.
 WOLFUS occubuit victor: sic sanguine ducis
 Albion obtinuit mœnia tincta sua.
 Pro patria, pro rege mori, quàm dulce, decorumq. ?
 His sint digna viris præmia, sera licet.
 Quos simul una dies vidit cecidisse sub armis
 Una columna ferat nomina juncta simul.*

AUTRE :

*Wolfio et Monti-calmo,
 Viris heroico funere claris,
 De patriâ suâ æquè meritis,
 Quorum unum infaustum flevit Gallia,
 Flevit et alterum victorem Albion,
 Hunc lapidem
 Provincia Canadensis grata
 Dicabat,
 Anno : _____*

AUTRE :

*Miror inaccessis suspensas rupibus arces ;
 Miror eas potuisse capi sive arte, vel armis,
 Dùm duce impavido tactas et milite forti.
 Tela struunt cædem dùm mille tonantia circum,
 Quis tantas moles, præruptaque scandere saxa
 Audeat ? Wolfus adest, qui mœnia, classe relictâ,
 Expugnare ardens, ea iam tenet alta triumphans.
 Prælia miscentur ; fatali vulnere tactus
 Mons-calmus cecidit: lugentes cedite, Galli,
 Cedite, sed tanto debetur victima duci :
 Wolfus et occubuit victor ; sic gaudia luctu
 Turbantur ; parlam caro sic sanguine portam
 Obtinuère sui. Nunc ætas postera laudes
 Heroum dignas, præclaraque funera dicat.
 Gloria quos eadem junxit, nunc nomina grati
 Amborum aspiciant simul uno marmore cives.
 Nicolet, 21 Avril, 1828.*

LE LAQUIS PICARD.

CONTE.

Certain seigneur ayant pris pour laquais
 Un grand picard, des plus neufs, des plus niais
 Qui fût sorti des plaines de Sautère ;
 Le lendemain, (Dieu sait pour quelle affaire)
 L'ayant en vain fait sonner, on lui dit,
 Que le picard était encore au lit,
 Le maître y court. . . Eh bien, lourde pécore,
 Que fais-tu là, dit-il ?—Je vous attends.
 —Qui ? moi, faquin ? . . . parle, reprends tes sens ?
 Tu m'attendais ! eh ! pourquoi donc encore ?
 —Seigneur, outre l'argent que vous me donneriez,
 Ne m'avez-vous pas dit que vous m'habilleriez ?

JOURNAL SAUVAGE.

Nous avons reçu le premier numéro du *Phœnix Chéroquis*, le premier journal, à ce que nous croyons, qui ait jamais été publié par une nation sauvage. La vue seule de cette production suffirait pour détruire mille fois toutes les déclarations mal fondées, toutes les vaines déclamations de ces Blancs intéressés qui ont osé affirmer que les Sauvages n'étaient pas faits pour la vie civilisée.

Cette feuille, quand on envisage toutes les circonstances, est une des plus remarquables qui soient jamais sorties de dessous la presse. D'abord, elle a été établie par des Sauvages ; en second lieu, elle est le résultat d'une résolution ferme et déterminée de leur part d'adopter les avantages de la civilisation, dans laquelle ils ont déjà fait, sans contredit, des progrès considérables, malgré l'opposition de ceux qui les environnent,

Quant au contenu de cette feuille, on y trouve, entr'autres choses, la première partie de leur constitution libre, la première, à ce que nous croyons, dont il soit fait mention chez un peuple sorti depuis si peu de temps de la vie purement sauvage. Enfin, une grande partie des matières qui y sont contenues sont des extraits d'autres journaux, &c. traduits en langue chéroquise, en caractères inventés par M. GUESS (ou GURST) l'un de la nation.

(*) L'auteur, comme on nous l'a assuré, quoiqu' ignorant l'art

(*) Voyez *Bibliothèque Canadienne*, Tome V, No. I.

de lire et d'écrire, a formé cet alphabet de syllabes, sur des principes qui n'appartiennent qu'à lui, et avec un entier succès.—
(*Journal Américain.*)

FARD.

Les ruines d'un maison
Se peuvent réparer ; que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage ?

LA FONTAINE.

Le plus spirituel de nos moralistes, LABRUYERE, a dit : " Si les femmes étaient telles naturellement, qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé qu'elles se le font par le rouge et par la peinture dont elles se fardent, elles seraient inconsolables."

Cette vérité me paraît incontestable ; et cependant, du nord au midi, de l'orient à l'occident, chez les peuples sauvages, chez les nations policées, le goût de se farder est universel. L'Arabe vagabonde, le Turque sédentaire, la belle Persane, la Chinoise au petit pied, la Russe au teint frais, la flegmatique Anglaise, l'indolente Créole, et la Française vive et légère, toutes les femmes du monde veulent plaire, et presque toutes aiment à se farder.— Ce goût bizarre règne au désert comme au sérail. DUPERRON raconte qu'une jeune sauvage voulant attirer ses regards, prit furtivement un morceau de charbon, fut le piler dans un coin, s'en frotta les joues, et revint avec un air triomphant, comme si cet ornement l'avait rendue plus sûre de l'effet de ses charmes. M. CASTELLAN, dans ses lettres sur la Grèce, et sur l'Hellas, trace, à peu près ainsi, le portrait d'une princesse grecque, qu'il peignit à Constantinople. Ce n'était point, dit-il, la beauté idéale que j'avais rêvée. Ses yeux noirs, bien fendus et à fleur de tête, avaient l'éclat du diamant ; mais ses paupières noircies en gâtaient l'expression. Ses sourcils, joints par une teinture, donnaient une sorte de dureté à son regard. Sa bouche, très petite et fortement colorée, pouvait être embellie par la sourire, mais je n'eus jamais la satisfaction de l'y voir naître. Ses joues étaient couvertes d'un rouge très foncé, et des mouches, taillées en croissant, défiguraient son visage. Qu'on imagine enfin l'immobilité de son maintien, le sérieux glacial de sa physionomie, et on croira que j'ai voulu représenter une madone italienne. Ainsi le désir de plaire égare également la fille du désert et la belle odalisque. Le plus haut point de la civilisation est celui qui

nous ramène à la nature et au bon goût, qui jamais ne s'en écarte. C'est lui qui inspira LA FONTAINE, lorsqu'il traça le portrait de la mère des amours.

Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grâce plus belle encor que beauté.

On a fait de la buglosse (fleur printanière) l'emblème du mensonge, parce que sa racine sert à la composition de plusieurs sortes de fards. Celui dont elle est la base est peut-être le plus ancien et le moins dangereux de tous. Il réunit même plusieurs avantages ; il dure quelques jours sans s'effacer ; l'eau le ranime comme les couleurs naturelles, et il ne fane point la peau qu'il embellit.

Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une couleur divine,

rien ne saurait l'imiter, et l'art la détruit sans retour. Voulons-nous plaire longtemps, voulons-nous plaire toujours, écartons le mensonge de nos cœurs, de nos lèvres et de notre visage, et répétons sans cesse avec le poète :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Madame DE LATOUR.

SONNET EN BOUTS RIMÉS,

SUR L'OR.

Ce métal précieux, cette fatale	<i>pluie</i>
Qui vainquit Danaé, peut vaincre	<i>l'univers :</i>
Par lui les grands secrets sont souvent	<i>découverts ;</i>
Et l'on ne répand point de larmes qu'il	<i>n'essuie.</i>

Il semble que sans lui tout le bonheur nous	<i>fuie ;</i>
Les plus grandes cités deviennent des	<i>déserts ;</i>
Les lieux les plus charmants sont pour nous des enfers	<i>des enfers</i>
Enfin tout nous déplaît, nous choque et nous	<i>ennuie.</i>

Il faut, pour en avoir, ramper comme un	<i>lézard :</i>
Pour les plus grands défauts c'est un excellent	<i>fard ;</i>
Il peut, en un moment, illustrer la	<i>canaille.</i>

Il donne de l'esprit au plus lourd *animal* ;
Il peut forcer un mur, gagner une *bataille* ;
Mais il ne fit jamais tant de bien que de *mal*.

Madame DESHOULIERES.

AIR.

Pourquoi revenez-vous, printemps ? qui vous rappelle ?
Le chant des rossignols et leurs tendres amours
Redoublent ma douleur mortelle.
Que le cruel hiver ne durait-il toujours !
Tircis, hélas ! Tircis est infidèle ;
Hé ! qu'ai-je à faire de beaux jours ?

Mademoiselle DESHOULIERES.

LE SOMNAMBULE.

DON DUHAGET, autrefois prieur de la chartreuse de Pierre-Châtel, était d'une très bonne famille de Gascogne, et avait servi avec distinction : il avait été vingt ans capitaine d'infanterie ; il était chevalier de St. Louis. Je n'ai connu personne d'une piété plus douce et d'une conversation plus aimable.

Il racontait ainsi un fait assez singulier arrivé à lui-même :

“ Nous avions, disait-il, à . . . où j'ai été prieur avant que de venir à Pierre-Châtel, un religieux d'une humeur mélancolique, d'un caractère sombre, et qui était connu pour être somnambule.

“ Quelquefois, dans ses accès, il sortait de sa cellule et y rentrait seul ; d'autres fois il s'égarait ; on était obligé de l'y reconduire. On avait consulté et fait quelques remèdes ; ensuite les rechutes étant devenues plus rares, on avait cessé de s'en occuper.

“ Un soir que je ne m'étais pas couché à l'heure ordinaire, j'étais à mon bureau, occupé à examiner quelques papiers, lorsque j'entendis ouvrir la porte de mon appartement, dont je ne retirais presque jamais la clef ; et bientôt je vis entrer ce religieux dans un état absolu de somnambulisme.

“ Il avait les yeux ouverts, mais fixes ; n'était vêtu que de la tunique avec laquelle il avait dû se coucher, et tenait un grand couteau à la main.

“ Il alla droit à mon lit, dont il connaissait la position, eut l'air de vérifier, en tâtant avec la main, si je m'y trouvais effectivement ; après quoi, il frappa trois grands coups, tellement fournis qu'après avoir percé les couvertures, la lame entra profondément dans le matelas, ou plutôt dans la natte qui m'en tenait lieu.

“ Lorsqu'il avait passé devant moi, il avait la figure contractée et les sourcils froncés. Quand il eut frappé, il se retourna ; et j'observai que son visage était détendu, et qu'il y régnait quelque air de satisfaction.

“ L'éclat de deux lampes qui étaient sur mon bureau ne fit aucune impression sur ses yeux, et il s'en retourna comme il était venu, ouvrant et fermant avec discrétion deux portes qui conduisaient à ma cellule ; et bientôt je m'assurai qu'il se retirait directement et paisiblement dans la sienne.

“ Vous pouvez juger, continuait le prieur, de l'état où je me trouvai pendant cette terrible apparition. Je frémis d'horreur à la vue du danger auquel je venais d'échapper, et je remerciai la Providence : mais mon émotion était telle qu'il me fut impossible de fermer les yeux le reste de la nuit.

“ Le lendemain, je fis appeler le somnambule, et lui demandai sans affectation, à quoi il avait rêvé la nuit précédente.

“ A cette question il se troubla. Mon père, me répondit-il, j'ai fait un rêve si étrange, que j'ai véritablement quelque peine à vous le découvrir : c'est peut-être l'œuvre du démon ; et. . . — Je vous l'ordonne, lui répliquai-je : un rêve est toujours involontaire ; ce n'est qu'une illusion. Parlez avec sincérité. — Mon père, dit-il alors, à peine étais-je couché que j'ai rêvé que vous aviez tué ma mère ; que son ombre sanglante m'était apparue pour demander vengeance et qu'à cette vue, j'avais été transporté d'une telle fureur, que j'ai couru à votre appartement ; et que vous ayant trouvé dans votre lit, je vous y ai poignardé. Peu après, je me suis réveillé tout en sueur, en détestant mon attentat : et bientôt j'ai béni Dieu qu'un si grand crime n'ait pas été commis. . . — Il a été plus commis que vous ne pensez, lui dis-je, avec un air sérieux et tranquille.

“ Alors je lui racontai ce qui s'était passé, et lui montrai la trace des coups qu'il avait cru m'adresser.

“ A cette vue, il se jeta à mes pieds, tout en larmes, gémissant du malheur involontaire qui avait pensé arriver, et implorant telle pénitence que je croyais devoir lui infliger.

“ Non, non, m'écriai-je, je ne vous punirai point d'un fait involontaire ; mais désormais je vous dispense d'assister aux offices de la nuit, et vous préviens que votre cellule sera fermée en dehors, après le repas du soir, et ne s'ouvrira que pour vous donner la facilité de venir à la messe de famille qui se dit à la pointe du jour.”

Si, dans cette circonstance, à laquelle il n'échappa que par miracle, le prieur eût été tué, le moine somnambule n'eût pas été puni, parce que c'eût été de sa part un meurtre involontaire.

LE NOMBRE 7.

(Pour la Bibliothèque Canadienne.)

Ce n'est point des vertus, des propriétés particulières du nombre 7 que je veux parler : je laisse aux philosophes de l'antiquité, et particulièrement aux Pythagoriciens, leur système, ou plutôt leurs rêveries sur les propriétés morales des nombres. Mais le nombre 7 est applicable à tant de choses différentes, qu'il me paraît y avoir assez de singularité pour le remarquer particulièrement. Par exemple :

L'Astronomie physique offre les 7 Planètes principales : Mercure, Vénus, Tellus ou la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus ; le Septentrion, ou les 7 Etoiles de la Grande Ourse ; &c.

Le Calendrier, les 7 Jours de la semaine ;

La Physique, les 7 Couleurs primitives : le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo et le violet ; &c.

La Minéralogie, les 7 Métaux parfaits : l'or, l'argent, la platine, le cuivre, le fer, l'étain et le plomb ; &c.

La Musique, les 7 Notes de la Gamme ;

La Topographie, les 7 Collines de Rome ;

La Géographie politique, l'Heptarchie, ou les 7 Royaumes d'Angleterre, sous les Saxons ; les 7 Provinces-unies des Pays-Bas ; la République des 7 Iles ; &c.

L'Art, les 7 Merveilles du monde, savoir : les Pyramides d'Égypte, les Murs de Babylone, le Labyrinthe de Crète, le Tombeau de Mausole, le Temple de Diane d'Ephèse, la Statue de Jupiter Olympien, le Colosse de Rhodes ;

La Mythologie, les 7 Pléiades, filles d'Atlas et de Pléione, savoir : Maia, Electre, Taygète, Astérope, Mérope, Alcyone et Céléno ; le *Septematus*, ou les 7 jours de fête consacrés à Minerve et aux autres déesses ;

La Fable, les 7 Héros Argiens ; Adraste, Polynice, Tydée, Amphiaraus, Capanée, Hippomédon et Parthénopée, et les 7 Héros Thébains : Mélanippe, Actor, Polyphontès, Mégaree, Hyperbius, Lathénès et Etéocles ;

L'Histoire, les 7 Sages de la Grèce : Thales, Pittacus, Bias, Périandre, Cléobule, Philon et Solon ; les 7 Rois de Rome : Romulus, Numa Pompilius, Tullus Hostilius, Ancus Martius, Tarquin l'Ancien, Servius Tullius et Tarquin le Superbe ;

La Bible, les 7 Anges ou Esprits qui, selon le livre de Tobie et l'Apocalypse, se tiennent perpétuellement devant le trône de Dieu; les 7 Sceaux du livre, les 7 Phioles et les 7 Trompettes du jugement; &c.

L'Eglise primitive, les 7 Villes épiscopales de l'Asie Mineure : Ephèse, Smyrne; Pergame, Tyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée;

La Théologie, les 7 Péchés capitaux; la Religion Catholique, les 7 Sacremens, les 7 Commandemens de l'Eglise; &c.

La Lithurgie, les 7 Psaumes Pénitentiaux, les 7 Chapelles, les 7 Autels, les 7 Stations, &c. &c.

M.

LA BOTTE D'ASPERGES.

Passant au Palais-Royal, par un beau jour du mois de Février, je m'arrêtai devant le magasin de madame CHEVER, la plus fameuse marchande de comestibles de Paris, qui m'a toujours fait l'honneur de me vouloir du bien; et y remarquant une botte d'asperges dont la moindre était plus grosse que mon doigt indicateur, je lui en demandai le prix. "Quarante francs, monsieur, répondit elle. Elles sont vraiment belles; mais à ce prix, il n'y a guère que le roi ou quelque prince qui pourront en manger.—Vous êtes dans l'erreur; de pareils choix n'abordent jamais les palais; on y veut du beau, et non du magnifique. Ma botte d'asperges n'en partira pas moins, et voici comment.

"Au moment où nous parlons, il y a dans cette ville au moins trois cents richards, financiers, capitalistes fournisseurs et autres, qui sont retenus chez eux par la goutte, la peur des catarrhes, et autres causes qui n'empêchent pas de manger; ils sont auprès de leur feu, à se creuser le cerveau pour savoir ce qui pourrait les ragouter; et quand ils se sont bien fatigués sans réussir, ils envoient leur valet de chambre à la découverte; celui-ci viendra chez moi, remarquera ces asperges, fera son rapport, et elles seront enlevées à tout prix. Ou bien ce sera une jolie petite femme qui passera avec son amant, et qui lui dira: Ah! mon ami, les belles asperges! *achetons les*; vous savez que ma bonne en fait si bien la sauce. Or en pareil cas, un amant comme il faut ne refuse ni ne marchandé. Ou bien c'est une gageure, un bap-tême, une hausse subite de la rente.... Que sais-je, moi!.... En un mot, les objets très chers s'écoulent plus vite que les autres, parce qu'à Paris, le cours de la vie amène tant de circonstances extraordinaires, qu'il y a toujours des motifs suffisants pour les placer."

Comme elle parlait ainsi, deux gros Anglais qui passaient en se

tenant sous le bras, s'arrêtèrent auprès de nous, et leur visage prit à l'instant une teinte admirative. L'un d'eux fit envelopper la botte, même sans en demander le prix, la paya, la mit sous son bras, et l'emporta en sifflant l'air: *God save the King*.

“Voilà, monsieur, me dit en riant madame Chevet, une chance tout aussi commune que les autres, dont je ne vous avais pas encore parlé.—(*Journal Français*.)

LE SUMAC ou VINAIGRIER.

L'extrait du Voyage de J. LAMBERT, publié dans le dernier numéro de la *Bibli thèque Canadienne*, me rappelle ce passage d'un petit ouvrage intitulé: *Tableau d'Histoire Naturelle*:

“Le *sumac de Virginie*, qu'on nomme en Canada *Vinaigrier*, porte des fruits en grappes dont on fait par infusion, un très bon *vinaigre*, qu'on peut employer dans les assaisonnemens. Il y a en Europe une espèce de sumac qui fournit du *tan*.”

Lambert parle du *vinaigre*, mais ne dit rien du *tan*: pourtant, d'après ce qui m'a été dit dernièrement, notre sumac est encore utile sous ce rapport. Un Anglais, qui a établi une tannerie à la Côte des Neiges, se trouvant, ces jours derniers, près de la montagne avec un monsieur de cette ville, lui dit, en lui montrant une touffe de vinaigriers, que c'était un arbre précieux pour les tanneurs; que son écorce donnait au cuir à peu-près la consistance et l'apparence qu'a celui d'Angleterre. Je n'ai pu savoir s'il se servait de l'écorce du sumac au lieu de celle du chêne, ou du tan ordinaire, ou si c'est seulement après que le cuir a été tanné à la manière ordinaire, qu'il le met dans une infusion d'écorce de vinaigrier; le monsieur de qui je tiens la chose, n'ayant pas pensé à s'en informer. Je suppose pourtant que c'est lorsque le cuir en est à peu-près au point où le portent nos tanneurs canadiens, que celui dont je parle se sert de l'écorce du sumac (qu'il fait bouillir, a-t-il dit) pour l'améliorer. Quoiqu'il en soit, puisque c'est une amélioration, et une amélioration aussi importante que facile et peu coûteuse, dès que j'aurai pu me mettre parfaitement au fait du procédé, je me ferai un devoir d'en faire part au public.

J'observerai encore que M. Lambert se trompe, quand il ne donne au sumac que cinq pieds de hauteur: on voit de ces arbres qui ont, du moins dans le district de Montréal, jusqu'à douze ou quinze pieds de hauteur, sinon davantage.

Le *colonnier*, dont il est parlé dans le même article, n'est pas une plante exclusivement particulière au Canada: son nom scien-

tifique d'*asclapias syriaca* indique qu'elle est commune, ou du moins qu'elle se trouve en Syrie.

M. D.

PETITE CHRONIQUE CANADIENNE.

Le Bazar des Dames a été ouvert lundi (7 Avril) depuis deux heures jusqu'à cinq. Lorsqu'il a été fermé, il était littéralement encombré de visiteurs. Les différentes tables auxquelles présidaient quelques unes des Dames les plus distinguées de Québec offraient une grande variété d'articles de goût faits en grande partie pour l'occasion, par des Dames désireuses de secourir l'indigence, et faisaient autant d'honneur au bon goût et à l'industrie des belles contributrices, qu'aux sentimens qui les ont portées à travailler à une si bonne cause, et pour laquelle on ne s'adresse jamais en vain aux cœurs des Dames. Il y avait aussi quelques contributions de la part de Messieurs, surtout un livre de dessin, par un officier élevé dans l'artillerie royale, et qui tient un rang distingué parmi les artistes dans le dessin à l'eau, et quelques dessins de vues superbes prises des environs de Québec, du costume des Canadiens, sauvages, &c. par un officier du 79e, et dont l'exécution est parfaite et tout-à-fait conforme à la nature. Nous avons souvent pensé que les vues et les sujets du pays formeraient dans les mains du graveur, matière à un volume très amusant, qui ne manquerait pas de devenir populaire, et qui récompenserait ceux qui l'auraient entrepris, vu qu'on l'achèterait pour les souvenirs qu'il rappellerait à ceux qui auraient visité ces provinces; ou, s'il était exécuté avec la fidélité et l'exactitude qui caractérisent si éminemment les ouvrages de l'officier dont les dessins sont l'objet de ces remarques, un pareil volume deviendrait une acquisition précieuse dans le portefeuille de l'amateur ou du protecteur des beaux-arts. Nous sommes assurés que si le Monsieur dont nous parlons voulait consacrer ses loisirs à un tel ouvrage, il ajouterait grandement à sa réputation comme artiste, et rendrait service au public. Ce sera donc un vrai plaisir pour nous, si cette suggestion de notre part a quelque effet sur lui.

Le Bazar des Dames a rencontré un plein succès, dans son objet, qui était de lever un fonds pour le soulagement des indigens. Les billets d'admission seuls ont rapporté lundi £25, et le produit de la vente £225.—*Pap. de Québec.*

Nous apprenons que le capitaine BAYFIELD, partit de Québec avec le lieutenant COLLINS et M. BOWEN, le 26 Février

dernier, et qu'ayant engagé un parti de Canadiens aux Trois Rivières, ils commencèrent l'arpentage à la Pointe du Lac, le premier Mars. Ils ont visité Nicolet, la Baie St. Antoine, les deux villages de St. François, William Henry, Berthier, Rivière du Loup et Machiche. Les clochers couverts de fer-blanc en tous ces endroits étaient d'excellents objets pour les opérations trigonométriques, et nous apprenons que leurs positions et distances relatives ont été exactement déterminées.

La variation du compas a été obtenue en neuf endroits différents du lac, sur la glace, loin du rivage, et hors par conséquent d'aucune attraction magnétique du sol ou des rochers qui, en quelques parties du Canada, peuvent beaucoup influencer sur l'aiguille.

Outre les grands triangles qui, comme nous l'avons dit plus haut, ont été étendus entre les clochers, et divers autres objets apparents, on a aussi étendu d'autres moindres triangles à quelques objets sur le rivage, qui avec la mesure linéaire, ont complété la délinéation des rives du lac, au sud, de Nicolet à William Henry, de là en traversant et en faisant le tour de l'isle à Berthier, au S. O. et de là à la pointe du lac, le point du départ: l'épaisseur de la glace, qui était de $1\frac{1}{2}$ jusqu'à 3 pieds, a empêché de sonder ou de fouiller le fond. Ainsi la partie de l'arpentage qui regarde la navigation, et la délinéation des marais et bas-fonds, à présent couverts de neige, reste encore à être faite par le capitaine Bayfield, dans une saison plus avantageuse, vers la fin d'août ou au commencement de septembre, temps auquel les eaux sont ordinairement basses.—*Gaz. de Québec.*

Trois partis, dans chacun desquels il y a un arpenteur, ont remonté les rivières, Etchemin et Chaudière, pour se rencontrer sur le terrain disputé, près de la ligne frontière entre cette province et les Etats-Unis, proche *Mars Hill*, dans la vue de faire un nouvel arpentage de l'espace fertile de terre qui se trouve à la source de la rivière St Jean.—*Mercury.*

Le *Nova-Scotian* d'Halifax, du 2d courant renferme un extrait des retours du recensement, qui viennent d'être achevés, et mis devant la législature. Il paraît que la population a augmenté de moitié depuis 1807, date du dernier recensement: à ce compte, elle doublerait en 20 ans.

En voici les résultats généraux :—

Population.—Mâles, non compris les serviteurs, 57,986 ; femmes, non comprises les servantes, 56,509 ; serviteurs mâles 5,783 ; servantes 3,913 ; (total, y compris le Cap-Breton estimé à 20,000,) 143,848 âmes.

Religion.—Eglise d'Ecosse, 37,225 ; do. d'Angleterre, 28,659,

do. de Rome, 20,401 ; Méthodistes, 19,408 ; Baptistes, 19,790 ; autres Dissidens 8,777.—Total des dissidens, 47,978.—Total des trois églises, 86,285.

Agriculture :—Acres en culture, 292,000 ; produit du froment 152,861 boisseaux ; autres grains, 440,625 ; patates, 3,299,220 ; foin, 163,218 tonneaux ; chevaux, 12,951 ; bêtes à cornes, 110,818 ; moutons, 173,731 ; cochons, 71,482.—*Gaz. de Québec.*

Il a été donné deux décisions importantes pendant le terme supérieur de la cour du banc du roi, qui s'est clos samedi le 19 du courant.

La première a rapport à M. SEWELL, schériff de ce district. Pendant l'absence récente de ce dernier en Angleterre, M. YOUNG fut nommé pour agir en sa place, conjointement et séparément. Dernièrement des sommes considérables tombées entre les mains de M. Young en cette capacité, n'ayant pu être recouvrées, on a poursuivi M. Sewell, avec qui M. Young agissait conjointement. La cour a déclaré M. Sewell responsable des réclamations qu'on avait contre M. Young. La cour était composée de MM. les juges BOWEN, KERR et TASCHEREAU ; le schérif étant le fils du juge en chef, la cour a été privée des lumières de son honneur.

La seconde décision a été, *qu'une marchande publique s'obligeait, pour le fait de son commerce, elle et son mari, à la contrainte par corps.*—*Ib.*

Monument de Wolfe et Montcalm.—Les ouvriers sont sur le point de commencer leurs opérations. Nous apprenons que pour plusieurs bonnes raisons exposées au Comité, il a été résolu que le site du Monument serait changé. Le point choisi pour le placer est dans le jardin d'en haut, et l'on dit que le public retirera du changement cet avantage, que l'espace occupé par ce jardin sera ouvert pour être une promenade publique.—S'il en est ainsi, le voisinage du Cap sera beaucoup amélioré, et s'il est permis aux musiciens des régimens d'y jouer, durant l'été, ce sera un amusement et une récréation de plus pour nos citoyens.—(*Gazette Officielle de Québec.*)

Nous avons le plaisir d'observer que la Société d'Agriculture a donné une belle coupe d'argent à cet agriculteur judicieux et entreprenant, Mr. Anthony ANDERSON. Les motifs qui ont porté la Société à donner à Mr. Anderson ce témoignage de son approbation s'expliqueront mieux par l'inscription que porte la coupe, et qui est comme suit, (en anglais) :—

“ Cette coupe a été présentée par la Société d'Agriculture de Québec, le 2 Avril 1826, à ANTHONY ANDERSON, écuyer, de

Hedly Lodge, comme un faible témoignage de l'estime que ses confrères font du zèle qu'il a mis en tout temps à promouvoir les vues de la Société, et pour l'exemple qu'il a donné en adoptant et en continuant à pratiquer le système approuvé d'agriculture européenne."—*Ib.*

Les amateurs Canadiens ont donné (pour le bénéfice des pauvres) hier, soir (16 Avril) la comédie intitulée, *Le Grondeur*, suivie de *L'Avocat Patelin*. L'auditoire était respectable et nombreux, et nous apprenons que la manière dont les différents rôles ont été remplis a fait beaucoup d'honneur aux acteurs, et a obtenu les applaudissemens répétés des spectateurs.—*Ib.*

Il a été mis entre nos mains un petit traité ayant pour titre : "GENERAL RULES for the GAMUT, and special RULES FOR FINGERING, briefly exemplified." Ne connaissant rien à la musique, nous ne pouvons juger par nous-même du mérite de ce petit ouvrage ; mais nous avons entendu dire à nos amis musiciens, qu'il sera aussi utile à l'élève, qu'il fait honneur à l'auteur, jeune monsieur de cette ville, qui, par modestie, n'a pas voulu mettre son nom à la publication.—*Mercury.*

A un diner qui a eu lieu au *Mansion-House*, le 23 de ce mois, en honneur de l'anniversaire de la naissance du Roi, il a été bu :—"A la dissémination des Connaissances, des Arts et des Lettres en Canada ;" toast, ou souhait, qui ne peut être que très agréable à ceux d'entre nous qui cultivent, ou qui aiment les sciences et la littérature ; surtout s'ils peuvent y joindre l'espoir que ce souhait se réalisera.

MARIAGES ET DECES.

MARIÉS :

A Québec, le 15, du présent mois d'Avril, J. Bte. BONNEVILLE, Notaire, de Ste. de la Nouvelle Beauce, à Dlle. Louise Julie FORTIER, de Québec ;

A Montréal, le même jour, Mr. François ALLARD, à Dlle. Françoise DEMERS dite MONTFORT ;

A Boucherville, le 21, Mr. Remy Claude WEILBRENNER, Chirurgien, à Dlle. Marie Anne St. DIZIER, fille de feu E. Nivard St. Dizier, écuyer ;

A Montréal, le 23, Mr. R. G. DE LAPOTHERIE, Etudiant en droit, à Dlle. Mathilde DUPERRÉ :

DE'CE'DE's :

A Daillebout, comté de Warwick, le 5 du courant, Dame **Marianne CERNE'**, veuve de feu l'honorable **P. L. PANET**, en son vivant un des Juges de la Cour du Banc du Roi pour le District de Montréal ;

A Varennes, le 10, généralement regrettée, Dame **Marie HUET DULUDE**, veuve de feu **Gaspard MASSUE**, écuyer, âgée de 77 ans ;

Au même lieu, le même jour, **Paul LUSSIER**, fils, écuyer, Avocat, âgé d'environ 36 ans ;

A la Malbaie, le même jour, à l'âge de 85 ans, généralement regrettée, **Me NAIRNE**, veuve de feu le colonel **Nairne**, concessionnaire primitif de la seigneurie de Malbaie ;

A Montréal, le 16, **George Henry MONK**, écuyer, de la Mascouche ;

A la Rivière Ouelle, le 18, **François LETELLIER**, écuyer, N. P. ;

A Lanoraye, le même jour, Dame **Geneviève POITRAS**, veuve de feu **Mr. Jean BEZEAU**, et mère de **Messire BEZEAU**, Curé de la paroisse ;

A Québec, le 23, à l'âge de 65 ans, **Pierre Edouard DESBARATS**, écuyer, Imprimeur des lois pour Sa Majesté, Assistant greffier de la Chambre d'Assemblée, Lieutenant Colonel de milice et Juge de paix pour le district de Québec ;

A Montréal, le 24, Dame **Josephine CUBOT**, épouse de **Louis GUY**, écuyer, âgée de 50 ans :

“ Le Ciel nous l'a ravie !—un souvenir nous reste,

“ Celui de ses vertus :

“ C'est le parfum du soir, l'odeur pure et céleste

“ De la fleur qui n'est plus.”

 ERRATA.

Dans le dernier numéro, article **RELATION**, &c., page 134, ligne 6e, lisez, “ négligence volontaire ;” et page 138, ligne 20e, pour “ environ 30,” lisez, “ environ 300.”

La Bibliothèque Canadienne.

TOME VI.

MAI, 1828.

NUMERO VI.

HISTOIRE DU CANADA.

Le comte de Frontenac, peu content d'avoir vu échouer tous les projets des Anglais et des Iroquois contre le Canada, voulut à son tour porter la guerre chez ces derniers. Cinq ou six cents hommes eurent ordre d'entrer dans le canton d'Agnier, et en prirent la route ; mais le mauvais état des chemins joint, peut-être, à d'autres inconvénients, les contraignit de s'en revenir sans avoir rien fait.

On se consola de ce contretemps par l'arrivée de M. d'Iberville de la Baie d'Hudson, avec deux vaisseaux chargés de pelleteries, et par la nouvelle que les Abénaquis avaient remporté de nouveaux avantages sur les Anglais, et que le chevalier de Villebon était arrivé au Port Royal, et y avait mené une prise anglaise, sur laquelle étaient le chevalier NELSON et le sieur TYNE, nommé gouverneur de l'Acadie. Ces deux prisonniers furent envoyés, quelque temps après, à Québec, où M. de Frontenac les reçut et les traita bien.

Le chevalier de Villebon était passé de Québec en France, où il avait obtenu la commission de gouverneur, ou commandant en Acadie. Il était revenu par Québec, pour y recevoir les ordres du gouverneur général, et y prendre, si on le trouvait convenable, quelques officiers canadiens. Il arriva au Port Royal le 26 Novembre 1691. Dès qu'il eut jetté l'ancre, il fit armer sa chaloupe, et s'y embarqua avec cinquante soldats et deux pierriers. Il alla jusqu'aux habitations, où il aperçut le pavillon d'Angleterre, mais où il ne trouva aucun Anglais pour le garder. Il le fit abattre et mit à sa place celui de France. Le lendemain, il assembla les habitants, et fit en leur présence, au nom du roi, une nouvelle prise de possession du Port Royal et de toute l'Acadie. Il passa ensuite à l'ancien fort de la rivière St. Jean, où il se cantonna, en attendant que des secours de France le missent en état de s'établir au Port Royal.

Les Iroquois continuaient toujours leurs hostilités : deux femmes sauvages, qui étaient prisonnières parmi eux, s'étant échappées, au commencement de Novembre, avertirent le gouverneur

TOME VI.—No. VI.

Z

de Montréal que deux partis, de trois cent cinquante hommes chacun, étaient en marche pour surprendre le Sault St. Louis. Sur cet avis, M. de Callières envoya dans cette bourgade une partie des troupes qu'il avait à Montréal, distribua l'autre dans les forts des environs, et confia la garde de la ville à ses habitants.

Peu de jours après, un des deux partis, composé d'Onnonagués, de Goyogouins et de Tsonnonthouans, qui était descendu par le lac Ontario, parut à la vue du Sault, mais sans s'éloigner des bois : on marcha contre ces barbares, et pendant deux jours, il y eut des escarmouches assez vives, où la perte fut à peu près égale de part et d'autre, après quoi, les ennemis, qui avaient compté sur la surprise, se retirèrent.

Le second parti, composé d'Agniers, d'Onneyonths et de Mahingans, avait pris sa route par le lac Champlain ; mais quelques uns ayant déserté, et les chefs ayant été informés de la retraite du premier parti, ils ne jugèrent pas à propos d'aller plus loin. Il s'en détacha néanmoins une cinquantaine d'hommes, qui parcoururent en petites troupes les habitations françaises, et y enlevèrent quelques habitants, qui s'étaient écartés malgré les défenses.

Vers la fin du même mois, trente-quatre Agniers surprirent, près de la montagne de Chambly, des sauvages du Sault, qui chassaient sans la moindre méfiance, en tuèrent quatre et en prirent huit, dont quelques uns se sauvèrent et allèrent avertir le village de ce qui venait d'arriver. Il en partit aussitôt cinquante hommes, qui se mirent à la poursuite des ennemis, et les joignirent près du lac Champlain. Ceux-ci les voyant venir se jetèrent derrière des rochers, et s'y retranchèrent ; mais les chrétiens tombèrent sur eux avec tant de furie, la hache à la main, que le retranchement fut forcé en très peu de temps. Presque tous les Agniers furent tués ou pris, et les prisonniers qu'ils avaient faits furent délivrés.

Au commencement de Février de l'année suivante 1692, M. de Callières reçut ordre du comte de Frontenac de lever un parti, et de l'envoyer dans la presqu'île formée par la rencontre du fleuve St. Laurent et de la rivière des Outaouais, où les Iroquois avaient coutume de venir chasser pendant l'hiver, et où le gouverneur était informé qu'ils étaient alors en grand nombre. M. de Callières assembla trois cents hommes, partie Français et partie sauvages, et les mit sous la conduite de M. d'Orvilliers, qui s'étant estropié, après quelques jours de marche, fut obligé de retourner à Montréal, et laissa son parti sous les ordres du sieur de BEAUCOURT, capitaine réformé.

En arrivant à l'île de *Toniatha*, qui est à une journée de marche en deça de Catarocouy, M. de Beaucourt y rencontra cinquante Tsonnonthouans, qui s'étaient avancés jusque là en chas-

sant, dans le dessein de se jeter ensuite sur les habitations Françaises, pour empêcher les habitants de faire leurs semailles. Il les attaqua dans leurs cabannes, leur tua vingt-quatre hommes, leur en prit seize, et délivra un officier français, nommé LA PLANTE, qui était prisonnier parmi eux depuis trois ans.

Beaucourt s'en revint après cet exploit. On apprit des prisonniers qu'une autre troupe de cent guerriers du même canton faisait la chasse près de l'endroit de la rivière des Outaouais appelé le *Sault de la Chaudière*; que leur dessein était de s'y cantonner, dès que la neige serait fondue, et que deux cents Onnontagués commandés par LA-CHAUDIERE-NOIRE, un de leurs plus braves chefs, devaient les y joindre, pour y passer toute la belle saison, afin d'arrêter tous les Français qui voudraient aller à Michillimakinac, ou en revenir. Comme on attendait incessamment un grand convoi de pelleteries des contrées du nord et de l'ouest, on comprit qu'il était absolument nécessaire d'envoyer au-devant une bonne escorte; mais M. de Callières, qui avait besoin de toutes ses troupes pour soutenir ceux qui étaient occupés aux travaux de la campagne, ne voulut rien faire sans l'ordre du comte de Frontenac. Ce général persuadé que l'affaire de Toniatha avait déconcerté les mesures des Iroquois, manda au gouverneur de Montréal de faire partir au plutôt le sieur de St. MICHEL, avec quarante voyageurs canadiens, pour porter ses ordres à Michillimakinac, et de le faire escorter par trois canots bien armés jusqu'au-dessus du Sault de la Chaudière.

M. de Callières obéit : l'escorte conduisit les Canadiens jusqu'à l'endroit marqué, sans avoir rencontré un seul Iroquois; mais peu de jours après, St. Michel ayant aperçu des pistes et deux Iroquois, il ne douta point que La-Chaudière-Noire ne fût proche avec toute sa troupe, et il s'en retourna à Montréal. Il ne faisait que d'y débarquer, lorsque M. de Frontenac y éton arriva de Québec, le fit repartir sur le champ, avec trente Français et trente sauvages. Le général le fit suivre par TILLY DE ST. PIERRE, lieutenant, qui eut ordre de prendre sa route par la *Rivière du Lièvre*, qui se décharge dans la Grande Rivière environ cinq lieues au-dessous de Sault de la Chaudière, et à qui il donna un *dupliquata* de l'ordre dont St. Michel était porteur pour M. de Louvigny.

Il fut heureux d'avoir pris cette précaution : St. Michel arrivé au même endroit d'où il avait relâché à son premier voyage, y vit encore deux découvreurs, et aperçut en même temps un grand nombre de canots que l'on mettait à l'eau. Il crut qu'il n'était pas de la prudence de s'exposer à un combat trop inégal, et reprit une seconde fois la route de Montréal. Trois jours après qu'il y fut revenu, on y vit arriver soixante sauvages chargés de pelleteries, qui avaient descendu par la rivière du Lièvre,

et qui dirent qu'ils avaient rencontré M. de St. Pierre au-de-là de tous les dangers. Après qu'ils eurent fait leur traite, ils demandèrent une escorte, pour passer jusqu'à l'endroit où ils devaient prendre les chemins détournés.

St. Michel s'offrit à les accompagner, et son offre fut acceptée. On lui donna une escorte de trente hommes, commandés par le lieutenant de La Gemberaye, qui avait sous lui deux des fils du sieur Hertel. Cette troupe étant arrivé au Long Sault, où il fallait faire un portage, tandis qu'une partie des hommes étaient occupés à monter les canots à vide, et que les autres marchaient le long du rivage, pour les couvrir, une décharge de fusils, faite par des gens qu'on ne voyait point, écarta tous les sauvages, qui étaient de la seconde bande, et fit tomber plusieurs Français morts ou blessés.

Les Iroquois sortant aussitôt de leur ambuscade, se jetèrent avec fureur sur ce qui restait du parti français, et dans la confusion qu'une attaque si brusque et si imprévue avait causée, ceux qui voulurent gagner leurs canots les firent tourner ; de sorte que les barbares eurent bon marché de gens qui avaient en même temps à se défendre contre eux et contre la rapidité du courant, qui les entraînait. La Gemberaye, les deux Hertels et St. Michel se défendirent pourtant avec une bravoure qui aurait pu les sauver, si les sauvages qu'il avait escortés ne les eussent point abandonnés ; car on apprit ensuite que La-Chaudière-Noire n'avait avec lui que cent quarante hommes, et environ soixante femmes ou enfans. Mais ayant eu bientôt perdu l'élite de leur soldats, ces messieurs n'eurent plus d'autre parti à prendre que de s'embarquer au plus vite, pour faire retraite. La Gemberaye et quelques soldats furent assez heureux pour s'échapper, et regagnèrent Montréal : mais le canot où les deux Hertel et St. Michel s'étaient jetés ayant tourné, ils furent tous trois faits prisonniers.

On fut ensuite quelque temps sans entendre parler des Iroquois ; et le comte de Frontenac partit de Montréal, où tout était tranquille, pour se trouver à Québec à l'arrivée des vaisseaux de France. Mais le 15 Juillet, au moment où l'on y pensait le moins, La-Chaudière-Noire fit descente à l'endroit nommé *La Chenaye*, sur la rivière *Jésus*, et y enleva quatorze habitans et trois enfans sauvages.

Dès que le chevalier de Callières en eut été averti, il envoya contre lui cent soldats, commandés par M. DUPLESSYS-FABER, capitaine, et les fit suivre par le chevalier de Vaudreuil, à la tête de deux cents hommes. L'ennemi se voyant sur le point d'avoir sur les bras des forces si supérieures aux siennes, et s'étant aperçu que le sieur de VILLEDONNE, officier français, qui avait été pris en même temps que le sieur La Plante, s'était échappé, se jeta dans les bois, et s'enfuit avec précipitation, abandonnant

ses canots et quelque bagage. On ne le poursuivit point ; et il eut le temps de faire d'autres canots et de regagner la Grande Rivière.

En arrivant à Montréal, Villedonné dit au gouverneur que les Iroquois avaient caché beaucoup de pelleteries sur les bords du Long Sault ; sur quoi on rapella tous les détachemens qui étaient en campagne, et l'on en fit un seul corps, auquel on joignit cent-vingt sauvages de la Montagne et du Sault St. Louis, et le chevalier de Vaudreuil eut ordre de courir après les Iroquois, avec cette petite armée. Il fit une si grande diligence qu'il atteignit la queue de l'ennemi, deux lieues au-dessus du Long Sault, lui tua dix hommes, lui en prit cinq et treize femmes, et délivra les trois enfans sauvages et six des habitans pris à la Chenaye. Le reste lui échappa.

Quelques jours après, le sieur de LUSIGNAN, capitaine réformé, tomba dans une ambuscade, en passant par les îles de Richelieu, et fut tué à la première décharge. LA MONCLERIE, son lieutenant, soutint presque seul, pendant deux heures, un feu continuel, et fit une belle retraite. Ces nouvelles obligèrent le comte de Frontenac de remonter à Montréal, au commencement d'Août ; il y conduisit trois cents hommes de milice, qu'il distribua dans les habitations les plus exposées, pour y faciliter la récolte.

Il trouva dans la ville deux cents Outaouais, qui avaient franchi heureusement tous les passages, mais qui n'avaient osé se charger de leurs pelleteries, parce que M. de St. Pierre les avait avertis que La-Chaudière-Noire était sur la Grande Rivière. Cet officier les avait même exhortés, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, de ne point partir qu'ils n'eussent eu des nouvelles sûres de la retraite des Iroquois ; mais la disette où ils étaient de munitions et de vivres ne leur avait pas permis de différer leur voyage. Il leur fit beaucoup d'amitié, et leur proposa une expédition contre l'ennemi commun ; mais ils s'y refusèrent, prétextant qu'ils ne pouvaient prendre aucun engagement sans la participation de leurs anciens. Le gouverneur s'en consola, lorsque, peu de jours après, il reçut une lettre qui lui apprenait que les vaisseaux de France étaient arrivés, mais ne lui avaient point apporté de recrues ; car, remarque Charlevoix, comme il avait besoin de toutes ses forces pour la conservation de ses postes, la plupart seraient demeurés dégarnis, si, comptant sur les secours de France, il eût envoyé une partie de ses troupes avec les sauvages, ainsi qu'il se l'était proposé.

Tandis que les Iroquois tenaient le Canada dans de continuelles alarmes, l'Acadie n'était guère moins embarrassée à se défendre contre les Anglais. Le chevalier Phibs, devenu gouverneur général de la Nouvelle Angleterre, ne pouvant, à cause

des dissertations qui agitaient alors la Nouvelle York, tenter une seconde fois la conquête de toute la Nouvelle France, voulut au moins se délivrer de toute inquiétude du côté de l'Acadie, et résolut de faire enlever le chevalier de Villebon dans son fort de la rivière St Jean. Il envoya un vaisseau de 48 pièces de canon, avec deux brigantins, et fit embarquer quatre cents hommes sur ces trois bâtimens.

Il s'en fallait bien que Villebon fût en état de résister à tant de forces ; il ne voulut pourtant pas perdre son poste avant d'avoir au moins fait mine de se défendre ; et il ne lui en conta presque rien pour le faire avec succès. Il avait envoyé un petit détachement de Français et de sauvages au bas de la rivière, afin de pouvoir être averti à temps de la descente des ennemis, qu'il ne pouvait empêcher. Ceux-ci ayant aperçu ce détachement, et le croyant plus considérable qu'il n'était, craignirent de se trouver contraints de livrer un combat douteux, et se retirèrent.

Ce coup manqué chagrina le chevalier Phibs ; mais il eut bientôt de quoi s'en consoler. Les Anglais étaient retournés depuis peu à Pemkuit, et y avaient relevé leur fort, d'où ils incommodaient beaucoup les sauvages des environs. M. de Villebon avait représenté au comte de Frontenac la nécessité de les chasser pour toujours d'un poste qui exposait les Français au danger de perdre leurs meilleurs alliés, ou qui du moins traversait toutes leurs entreprises contre la Nouvelle Angleterre. Le général comprit l'importance de ce projet, et crut avoir trouvé une occasion favorable de l'exécuter. M. d'Iberville était parti de France, sur l'*Envieux*, vaisseau du roi commandé par M. de Bonaventure, avec l'ordre exprès d'aller attaquer le Port Nelson. Il devait trouver à Québec le *Poli*, autre vaisseau du roi, qu'il devait monter lui-même. Mais comme il ne mouilla devant la capitale du Canada que le 18 Octobre, c'était trop tard pour une entreprise dans la Baie d'Hudson. On songea donc à employer ailleurs un armement qu'il eût été dommage de laisser inutile. Le siège de Pemkuit fut proposé à MM. d'Iberville et de Bonaventure, et ils l'acceptèrent avec joie. Ils firent voile aussitôt pour l'Acadie, et s'étant abouchés avec le chevalier de Villebon, il fut résolu que les deux vaisseaux feraient le siège par mer, tandis que le chevalier attaquerait par terre, à la tête des sauvages.

Cet arrangement pris, l'*Envieux* et le *Poli* appareillèrent pour Pemkuit ; mais les deux commandans y ayant trouvé un vaisseau anglais mouillé sous le canon du fort ; et n'ayant pas eu la précaution d'embarquer un pilote côtier, ou n'en ayant point trouvé, ils ne jugèrent pas qu'il fût de la prudence de s'engager dans un combat sur une côte qu'ils ne connaissaient point, et s'en retournèrent sans avoir rien fait ; ce qui mécontenta fort les sau-

vages, qui étaient accourus en grand nombre. dans l'espérance d'être bientôt délivrés d'un voisinage qui les incommodait extrêmement. Il est à croire que d'Iberville, qui ne fut jamais soupçonné de manquer de zèle ni de courage, ayant compté de surprendre la place, n'avait pas pris les mesures nécessaires pour l'enlever de force.

Quoiqu'il en soit, ce manque de succès chagrina fort le comte de Frontenac ; et pour comble de disgrâce, il eut avis qu'on avait vu, à trois journées d'Orange, un corps de huit cents Iroquois, qui étaient en marche pour venir attaquer la colonie. On sut ensuite que ces barbares s'étaient séparés en deux bandes à peu près égales ; que l'une devait descendre par le lac Champlain, et l'autre par le lac St. François ; que leur dessein était de se réunir près du Sault St. Louis, de s'y retrancher, d'y attirer par de feintes négociations le plus qu'ils pourraient des habitants de cette bourgade, et de massacrer tous ceux qui tomberaient entre leurs mains.

Après avoir pensé à aller au-devant de ces deux troupes, on jugea qu'il était plus expédient de se tenir partout sur ses gardes. De leur côté, les sauvages du Sault promirent d'opposer une contre-ruse au piège qu'on se disposait à leur tendre, et pour les mettre en état de soutenir un coup de main, s'il en était besoin, ou envoya un renfort de soldats, et de munitions, au marquis de CRISANI, (frère du chevalier de même nom,) qui commandait dans leur bourgade. On mit aussi hors d'insulte les forts de Sorel et de Chambly ; on renouvela aux habitants la défense de s'éloigner trop de leurs habitations, et tous les officiers eurent ordre de se tenir à leurs postes respectifs. Ces précautions, dûes principalement à la sagesse et à la vigilance du gouverneur de Montréal, eurent tout le succès qu'on en pouvait espérer.

Le parti qui venait par le lac St. François parut à la vue du Sault St. Louis ; mais apprenant qu'on l'y attendait, et qu'on était assez fort pour ne le pas craindre, il se contenta de faire quelques décharges de fusils, qui sentaient plus la bravade qu'une véritable attaque. On lui répondit, sur le même ton, et dès le soir même, il fit retraite. L'autre parti vint après, et fit à peu près la même manœuvre ; mais il en resta trois cents hommes dans une des îles du lac Champlain, pour voir si on ne se laisserait point au Sault St. Louis d'être sous les armes, et s'ils ne pourraient pas profiter de quelque heureuse conjoncture. Enfin, apprenant qu'on y faisait toujours bonne garde, ils se lassèrent eux-mêmes d'attendre, et reprisent la route de leur pays.

Alors le comte de Frontenac songea à faire aux Agniers tout le mal qu'ils avaient voulu faire aux Français ; car c'était surtout ce canton qui avait formé le dernier parti. Il envoya donc au chevalier de Callières deux cents Canadiens, quelques Hurons

de Lorette, des Abénaquis du Sault de la rivière *Chaudière*, des Algonquins et des Sokokis des environs des *Trois-Rivières*, avec ordre d'y joindre cent autres Canadiens de son gouvernement, cent soldats, et des Iroquois du Sault et de la Montagne; de former du tout un corps d'armée, et de le faire marcher incessamment contre les Agniers.

Ces ordres furent exécutés avec une extrême diligence : le parti fut composé de six cents hommes, et M. de Callières en confia le commandement à MM. de Mantet, de Courtemanche et de la Noue, tous trois lieutenans. On partit de Montréal le 25 Janvier, et l'on arriva dans le canton d'Agnier, le 16 Février, sans avoir été découvert. Il paraît que ce canton n'était alors composé que de trois bourgades, qui avaient chacune un fort. La Noue attaqua le premier, et s'en rendit maître sans beaucoup de résistance : il brula les palissades, les cabannes et toutes les provisions. Mantet eut aussi bon marché du second, qui n'était éloigné que d'un quart de lieue du premier. Le troisième, beaucoup plus grand, coûta aussi beaucoup davantage. La Noue et Mantet y arrivèrent dans la nuit du 18, et trouvèrent qu'on y chantait la guerre. C'étaient quarante guerriers, qui ne sachant rien de ce qui se passait dans leur voisinage, se préparaient à aller joindre un parti de cinquante Onneyouths, lequel devait renforcer une troupe de deux cents Anglais, qui s'étaient proposés de faire une irruption dans la colonie. Quoique surpris, les Agniers se défendirent avec beaucoup de valeur : l'on en tua vingt, et quelques femmes, dans le premier choc, et l'on fit deux cent cinquante prisonniers. On en avait fait plusieurs dans les deux premiers forts, et l'on avait chargé Courtemanche de les garder.

Le gouverneur de Montréal avait recommandé aux chefs de l'expédition de ne faire quartier à aucun homme capable de porter les armes, de les passer tous au fil de l'épée, sans en retenir aucun prisonnier, et d'emmener les femmes et les enfans, pour peupler les deux bourgades chrétiennes de leur nation : les sauvages le lui avaient promis, mais ils ne tinrent pas parole. En effet, les Iroquois du Sault St. Louis et de la Montagne étant presque tous sortis du canton d'Agnier, il semble qu'on aurait dû, ou ne pas les employer dans une expédition contre leurs frères, ou ne pas exiger d'eux qu'ils massacrasent de sang froid des gens qui les touchaient de si près. Mais à cet acte de compassion, qui n'était que naturel chez eux, ils ajoutèrent la faute d'obliger les Français à se retrancher après deux jours de marche, pour attendre l'ennemi, qui s'était mis à leurs trousses. Il parut au bout de deux jours, et se retrancha aussi de son côté. Les Français et leurs alliés le chargèrent jusqu'à trois fois avec beaucoup de résolution ; il se défendit courageusement, et son

retranchement ne fut forcé qu'à la troisième attaque. La perte des Français fut de seize hommes tués, et douze blessés, du nombre desquels fut M. de la Noue. La perte des Iroquois ne fut guère plus considérable : après s'être débandés, ils se rallièrent, et continuèrent, pendant trois jours, à suivre l'armée française, sans pourtant oser s'en trop approcher, tant qu'elle marcha en corps ; mais les mauvais chemins et la disette des vivres l'ayant forcée de se débander, une grande partie des prisonniers se sauvèrent, et il n'en fut amené que soixante-quatre à Montréal. On y fut informé par quelques uns de ces prisonniers que les Anglais devaient venir prochainement, au nombre de trois mille, fondre sur ce gouvernement, tandis qu'une flotte de la même nation, sur laquelle il y avait aussi trois mille hommes de débarquement, ferait le siège de Québec. M. d'Iberville avait mandé la même chose de l'Acadie ; il ajoutait que deux soldats, qui avaient déserté de Québec, l'année précédente, et que le gouverneur de la Nouvelle Angleterre avait envoyés vers le baron de St. Castin pour l'enlever, venaient d'être arrêtés, et qu'on avait appris par leurs dépositions que le chevalier Nelson avait envoyé au général Phibs un mémoire sur l'état où se trouvait la capitale.

Sur ces avis, M. de Frontenac crut ne devoir pas différer d'un moment à fortifier cette place, et à réparer les forts de Sorel et de Chambly. Il envoya même ordre à Montréal pour y faire quelques retranchemens. M. de Callières, de son côté, mit plusieurs partis en campagne, pour tâcher d'avoir des prisonniers, afin d'être mieux instruit du dessein des Anglais. La Plaque, qui commandait un de ces partis, lui amena un Français, pris sur mer, il y avait quatre ans, qui lui confirma tout ce que les Agniers et M. d'Iberville avaient dit. Il ajouta que les gouverneurs particuliers des places anglaises situées entre Boston et la Virginie s'étaient assemblés, au commencement de Mars, pour régler ce que chacun d'eux devait fournir d'hommes, et qu'on levait actuellement des soldats à Orange ; que le rendez-vous général était indiqué à Boston pour le 20 Avril ; et que l'armement devait être de dix mille hommes, dont six mille pour le débarquement.

Quoique ces rapports dussent paraître exagérés au comte de Frontenac, ils ne laissèrent pas que de lui donner beaucoup d'inquiétude. Une autre chose lui causait de l'embarras : il y avait à Michillimakinac de grands amas de pelleteries, et les sauvages n'osaient se hasarder à les apporter à Montréal, sans une escorte, qu'on n'était pas en état de leur envoyer. Il était néanmoins d'une grande conséquence d'avoir ces pelleteries, et d'une plus grande encore de faire savoir à M. de Louvigny les nou-

velles qu'on venait d'apprendre, et de lui marquer la manière dont il devait se comporter dans une conjoncture si délicate.

Enfin le général proposa au sieur d'ARGENTEUIL, lieutenant réformé et frère de Mantet, de monter à Michillimakinac, et cet officier accepta avec joie une commission si dangereuse ; mais ce ne fut qu'au moyen de grandes promesses que M. de Frontenac put engager dix-huit Canadiens à l'accompagner. Le sieur de LA VALTRIE eut ordre de les escorter au-delà de tous les passages dangereux, avec vingt Français et quelques sauvages, à qui il fallut encore donner une grosse paie par jour.

Les instructions envoyées à M. de Louvigny lui marquaient de ne retenir de Français que ce qu'il en fallait pour garder les postes, et de faire descendre tous les autres avec le convoi. M. d'Argenteuil fit heureusement son voyage ; mais M. de la Valtrie fut attaqué, à son retour, près de l'île de Montréal, par un parti d'Iroquois, et fut tué avec trois de ses gens.

(A Continuer.)

SIR WILLIAM JOHNSON.

La Notice suivante contenant plusieurs traits remarquables de l'histoire du Canada, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en la leur mettant sous les yeux. C'est la traduction d'un article communiqué à l'éditeur du *Canadian Magazine*.

Tout le monde a entendu parler de Sir WILLIAM JOHNSON : le rang distingué auquel son mérite l'éleva ; les services qu'il rendit à la cause de son roi, durant la lutte entre les Anglais et les Français dans ce pays, et le rang que tiennent aujourd'hui ses descendants ; tout concourt à conserver le souvenir d'un homme qui a joué un rôle si important dans l'histoire de l'Amérique britannique. Mais quoique le nom de Sir WILLIAM soit connu de tous, plusieurs ignorent les services qui lui ont mérité son rang et sa célébrité, ou les causes qui l'ont amené d'abord sur les rivages américains.

Vers l'an 1734, l'admiral Sir Peter WARREN (le même qui, en 1747, se distingua si éminemment au siège de Louisbourg,) était à la tête du département de la marine dans la province de New-York. Ayant épousé une demoiselle de New-York, Sir Peter acheta une grande étendue de terres sur la rivière *Mohawk* (ou des Agniers) dans le dessein de les établir. Mais comme les devoirs de son état ne lui permettaient pas de s'occuper personnellement de ce soin, il lui devint nécessaire d'employer quelque personne de confiance pour diriger l'entreprise. Son choix étant

ombé sur un jeune neveu, de grande espérance, il le fit venir d'Irlande, cette même année 1734 ; et ce jeune homme fut dans la suite Sir William JOHNSON, le sujet de la présente notice.

A son arrivée à New-York, le jeune Johnson fut chargé du soin des terres nouvellement acquises et de quelques autres affaires de son oncle, et alla, pour cet effet, s'établir sur la rivière Mohawk. Là, ses fréquentes relations avec les tribus sauvages des environs le mirent bientôt au fait de leurs langues et de leurs mœurs. Ces avantages joints à un jugement solide et à des manières conciliantes lui acquirent en peu de temps l'estime et la confiance de ces sauvages, et lui donnèrent sur eux une influence et un ascendant que nul autre Européen n'avait possédé avant ni ne posséda depuis.

Lorsqu'ensuite la guerre de 1753 éclata entre la France et l'Angleterre, et que les Français du Canada commencèrent à inquiéter et à harrasser les provinces britanniques qui les avoisinaient, le gouvernement anglais vit la nécessité d'augmenter ses forces sur la frontière canadienne, en formant une étroite alliance avec les sauvages. Il fallut chercher une personne dont l'influence sur ces hommes agrestes pût faire parvenir au but qu'on se proposait, et le choix tomba naturellement sur Johnson : en 1755, il fut nommé commandant des forces provinciales de New-York.

La première de ses opérations militaires fut dirigée contre la garnison française de la Grande Pointe, (*Crown Point*), sur le lac Champlain, tandis que le général SHIRLEY marchait avec un autre corps de troupes vers le lac Ontario. Après la défaite d'un parti que Johnson avait envoyé pour créer une diversion en sa faveur, sous le commandement du colonel WILLIAMS, il fut lui-même attaqué, au lac George, par un grand parti, composé de Canadiens, et de sauvages alliés des Français, sous le commandement du baron DIESKAU. Johnson remporta une victoire complète, et fit le baron prisonnier. L'envie, qui ne manque jamais de poursuivre les actions méritoires, commença ici à montrer contre lui sa dent envenimée. Johnson fut blâmé par ses ennemis de n'avoir pas été attaquer le fort de la Grande Pointe, aussitôt après ce combat. On essaya même de lui ôter la mérite de cette brillante victoire, en faveur du brave général LYMAN, qui avait combattu sous lui. Mais le gouvernement britannique envisagea la chose sous son vrai jour, et les services de Johnson furent appréciés comme ils méritaient de l'être. Les remerciemens du parlement impérial et un don de cinq mille livres *sterling*, lui furent votés, comme récompense de sa belle conduite. En même temps, son souverain lui conféra le rang de baronet, et le nomma surintendant des affaires des sauvages pour la province de New-York.

Ainsi un officier de milice remporta par sa bravoure et son habileté une victoire complète sur des forces supérieures en nombre, tandis que le général BRADDOCK, officier de troupes expérimenté, renommé par ses connaissances dans la tactique militaire, et par la stricte discipline de ses soldats, eut le malheur de tomber dans une ambuscade, que lui avaient dressée les Français, et leurs alliés sauvages, près du fort Duquesne, et fut tué lui-même et ses troupes de ligne taillées en pièces.

Dans le combat dont je viens de parler, Sir William Johnson fut blessé sévèrement aux genoux, et en demeura boiteux la reste de sa vie.

En 1759, nous retrouvons Sir William engagé avec ses troupes provinciales, et les sauvages sous le commandement du général PRIDEAUX, dans l'expédition contre le fort de Niagara. Durant le siège de cette forteresse, Prideaux fut tué, et la conduite de l'affaire échet à Sir William, comme commandant en second. Là, il eut le bonheur d'intercepter et de prendre un fort détachement de troupes françaises, qui venait renforcer la garnison de Niagara ; après quoi, cette importante forteresse fut forcée de céder à sa bravoure et à son habileté consommée, et la garnison, forte de six cents hommes, se rendit prisonnière de guerre. Cet événement fut pour l'ennemi un revers sérieux ; car la perte du fort de Niagara coupa aux Français la communication qu'ils désiraient se conserver avec la Louisiane.

L'année suivante (1760) nous trouvons ce brave officier avec le général AMHERST, dans l'expédition contre le Canada, par la route d'Oswego (ou Chouaguen) avec 1000 guerriers des six nations, le plus grand nombre de ces sauvages qui se soient jamais joints en un seul corps aux Anglais ; ce qui démontre évidemment la grande influence que Sir William exerçait sur ces peuples par l'éminence de ses talens et la force de son éloquence.

En 1764, Sir William Johnson se trouvait à Niagara, dans le temps que le général BRADSTREET envoya une force de 300 hommes, pour faire lever le siège du Détroit, que pressait alors le chef sauvage PONTIAC, et quand il fut envoyé un détachement pour reprendre le fort de Michillimakinac, où la garnison anglaise avait été massacrée, l'année précédente. Ce fut de ce fort, après que la paix eut été faite, que Sir William envoya inviter tous les sauvages, jusqu'au Sault de Ste. Marie, à s'assembler, et que par son adresse il leur persuada de faire la paix avec les Anglais.

Sir William Johnson mourut d'apoplexie, en 1775 ; événement qui fut sincèrement regretté par tous ceux qui avaient eu le plaisir de le connaître, et surtout par les sauvages, qui pleurèrent sa mort comme celle de leur bienfaiteur et de leur père commun ; particulièrement les Agniers, qui, hommes, femmes et enfans, témoignèrent leur affliction en se peignant le corps de

noir, et en répétant d'un ton lugubre, ces exclamations : " Notre grand ami et frère n'est plus ! Sir William est mort ! Sir William est mort ! "

Il eut pour héritier de son titre et de ses biens son fils Sir John Johnson, qui est aussi surintendant des affaires des sauvages en Canada.

Le correspondant du *Canadian Magazine* et l'auteur des *Beautés de l'Histoire du Canada* rapportent l'anecdote des songes, mais un peu différemment. Voici comment la donne le dernier :—

" Le général anglais sur William Johnson, dont le nom est en vénération chez les sauvages, était en conseil avec un parti d'Agniers ou Mohawks ; le principal chef lui dit qu'il avait rêvé, la nuit précédente, que Sir William lui avait donné un bel habit galonné, et qu'il croyait que c'était le même qu'il lui voyait : Le général anglais lui demanda en souriant s'il avait bien réellement fait ce rêve ; et le sauvage lui répondant aussitôt qu'il n'y avait rien de plus vrai : " Eh bien ! reprit Sir William, l'habit est à toi. " Il s'empressa de le quitter et d'en revêtir lui-même le chef, qui partit enchanté, en faisant retentir l'air de ce *Wohah*, qui est le plus grand signe de la joie, comme de la politesse sauvage.

" Sir William ne manqua pas de se trouver au prochain conseil. " Je ne rêve pas ordinairement, dit-il au chef qui avait son habit ; cependant depuis que je ne t'ai vu, j'ai eu un songe vraiment singulier.—Quel est ton songe, lui demanda le chef.—J'ai rêvé, reprit Sir William, que tu me donnais une chaîne de terrains sur la rivière Mohawk, pour y bâtir une maison, et y faire un établissement. " Le terrain dont parlait le général avait environ neuf milles de long.

" Le chef lança un regard pénétrant sur Sir William, et lui dit sans se fâcher : " Si dans la vérité de ton âme, tu as rêvé cela, tu l'auras. Quant à moi, je ne rêverai plus : je n'y ai gagné qu'un beau vêtement, et toi tu viens me demander un grand lit sur lequel ont souvent dormi mes ancêtres. "

" Sir William prit possession du grand lit, et donna aux chefs quelques bouteilles de rhum pour terminer l'affaire. "

L'auteur de la notice qu'on vient de lire remarque que, comme chez les sauvages les terres sont la propriété commune de la nation ou tribu, aucune partie n'en peut être aliénée sans le consentement de tous, ou des chefs assemblés en conseil ; et que si celle dont il est parlé ici a réellement eu lieu, il est très probable que ce n'a été qu'en considération d'une compensation à peu près équivalente, du moins aux yeux des sauvages. Cette interpré-

tention, qui nous paraît fondée en raison, excuse Sir William Johnson de l'espèce de duperie, ou comme s'exprimerait MONTAIGNE, de *piperie*, dont autrement on aurait pu le croire coupable à l'égard des sauvages.

LES SEPT SAGES DE LA GRECE.

On voit, par les anciens monumens, que les sept Sages de la Grèce avaient chacun leurs figures hiéroglyphiques, qui servaient à les distinguer.

Ces figures nous rappellent la principale maxime de leur morale.

SOLON a une tête de mort pour attribut, parce que, suivant la pensée de ce philosophe, il faut attendre qu'une personne soit morte pour décider si elle a été heureuse. Plusieurs médailles le représentent encore avec un terme, parce que sa morale tendait à nous faire entendre combien nous devons considérer la fin de toutes choses.

CHILON tient un miroir, emblème d'une leçon bien utile. Qu'y a-t-il en effet de plus important pour nous que d'apprendre à nous connaître ?

CLEOBULE porte des balances, symbole qui nous avertit que nous devons toujours peser et mesurer toutes nos actions, afin de ne tomber dans aucun excès.

On a donné à PERIANDRE une plante appelée *pouliot*, avec ces paroles : *Modère-toi*, parce que, suivant les naturalistes, cette plante a beaucoup d'efficacité pour apaiser la colère.

BIAS est représenté avec un réseau à côté de lui, et un oiseau renfermé dans une cage ; emblème qui nous fait entendre qu'il ne faut répondre de personne. Suivant la morale de ce sage, nous pouvons à peine répondre de nous-mêmes.

PITTACUS a un doigt sur la bouche ; la maxime de ce philosophe était que, pour ne point se trahir, il fallait apprendre l'art de se taire. On le voit aussi tenant une branche de nielle, dont la graine est petite et noire, avec ces mots : *Rien de trop* ; parce que cette graine, prise modérément, conserve la santé ; au lieu que, prise avec excès, elle empoisonne.

THALES a un attribut singulier ; c'est un homme de l'île de Sardaigne monté sur un mulet. On a prétendu marquer par cet hiéroglyphe, qui est maintenant trop obscur, l'abondance des choses mauvaises, parce que les habitans de Sardaigne passaient pour méchants, et que les mulets, qu'on y voyait en grand nombre, étaient fort mauvais.

CLIMAT DE L'AMERIQUE DU NORD.

Du Voyage de LAMBERT.

A mon retour des Etats-Unis au Canada, en Mai 1808, je fus informé que l'hiver précédent avait été extrêmement doux, le temps couvert et sujet à de fréquentes chûtes de neige et de pluie; tellement que les habitans avaient été, à plusieurs reprises, privés du plaisir de se promener en carioles. Cette exception remarquable à la température générale des hivers du Canada est une circonstance singulière; mais ce n'est pas une preuve que la sévérité du climat ait diminué; j'offrirai quelques observations sur ce sujet.

C'est l'opinion générale des habitans que les hivers sont plus doux, et qu'il y tombe moins de neige qu'autrefois; et que les étés sont aussi plus chauds. Cela se pourrait conclure aisément d'après l'état amélioré du pays. Les bois abattus, les terres cultivées, et une population plus dense doivent naturellement avoir un effet considérable sur le climat. Les immenses forêts qui, auparavant, interposaient leur épais feuillage entre le soleil et la terre, et empêchaient cette dernière de recevoir la chaleur salutaire propre à tempérer une atmosphère rigoureuse, sont maintenant ou considérablement éclaircies, ou entièrement détruites, en différentes parties du pays. Les rayons puissants du soleil rencontrent présentement peu d'obstacles: le sol cultivé en imbibé la chaleur, et la renvoie à son tour, en vapeurs chaudes et humides, dans l'air environnant. Ajoutez à cela que les exhalaisons de tant de milliers d'hommes et d'animaux, et la combustion de tant de matières combustibles, doivent contribuer grandement à diminuer la sévérité du climat. Cependant, malgré toutes ces vérités, qui équivalent presque à une démonstration de fait, encore corroborée, en apparence, par l'opinion des habitans, je ne trouve pas, en recourant à un ancien journal météorologique, qu'il se soit fait, du moins depuis soixante ans, un changement aussi considérable que les circonstances que je viens de mentionner sembleraient le permettre.

Dans cet ancien journal pour l'année 1745, on observe, que le 29 Janvier de cette année, le fleuve St. Laurent, près de Québec, était couvert de glaces; mais que, dans les années précédentes, il en avait fréquemment été couvert au commencement de ce mois, ou vers la fin de Décembre. Or durant mon séjour à Québec en 1806, le fleuve fut couvert de glaces dès la première semaine de Décembre, et un vaisseau qui restait ne put partir pour l'Europe.

En Mars 1745, le journal mentionne que l'hiver avait été très

doux ; qu'il n'y avait que deux pieds de neige, et que la glace sur le fleuve n'était pas plus épaisse. En 1806, la neige, dans les environs de Québec, avait au moins quatre pieds de hauteur moyenne, et la glace du fleuve était plus ou moins épaisse, suivant qu'elle avait été plus ou moins accumulée, en flottant avec la marée. Il y avait des glaçons de douze à seize pieds d'épaisseur, ou même davantage.

Le 20 Avril 1745, la glace se brisa, devant Québec et descendit. On observe néanmoins, dans le journal, que la débacle avait rarement lieu d'aussi bonne heure, et que quelquefois le fleuve, devant Québec, était encore couvert de glace le 10 Mai. Le 7 Avril de cette année, les jardiniers commencèrent à faire des couches chaudes, et le 25, plusieurs des fermiers commencèrent à semer leur bled.

En Avril 1807, la glace ne partit de devant Québec que vers la troisième semaine. Le 28, la glace du lac St. Pierre, au-dessus des Trois-Rivières, descendit, et encombra de grandes masses le fleuve et les rivages, dans les environs de Québec. Au milieu de ces glaçons, il arriva à Québec, avec la marée montante, un vaisseau de Liverpool, le premier qui soit arrivé cette année. C'était une expérience très dangereuse, et qui excita la surprise des habitants, qui disaient qu'un arrivage aussi hâtif était très peu ordinaire. Le 3 de Mai, il n'y avait plus de glace sur le fleuve.

Il y avait des fraises de mûres à Québec le 22 Juin 1745 ; mais en 1807, nous ne pûmes nous en procurer que vers le 15 ou le 20 de Juillet ; et tandis que je séjournais aux Trois-Rivières, dans l'été de 1808, les fraises ne furent pas mûres, dans le voisinage, avant la seconde semaine de Juillet.

Le 22 Août 1745, la récolte commença dans les environs de Québec. En 1807 et 1808, ce ne fut qu'une semaine ou dix jours plus tard, quoique l'été de la dernière année ait été remarquablement chaud. On observe dans l'ancien journal, que dans les années qui avaient précédé 1745, le bled n'était jamais mûr avant le 15 Septembre ; et que ce grain parvenait rarement à une maturité convenable, en Canada, si ce n'était dans des étés très chauds.

En 1745, les habitants continuèrent à labourer jusqu'au 10 Novembre : les animaux allèrent aux champs jusqu'au 18, et le 24, il n'y avait pas encore de glace sur le St. Laurent.

Le 1er. Décembre de la même année, le journal mentionne, comme une chose remarquable, qu'un vaisseau aurait pu faire voile pour France, tant le fleuve était libre de glace ; que le 16, le fleuve était couvert de glace des deux côtés, mais ouvert au milieu, et que le 26, toute la glace fut emportée par une forte pluie : mais le 28, une partie du fleuve s'en couvrit de nouveau.

Or dans la première semaine de Décembre, en 1806 et 1807, les vaisseaux furent obligés de laisser Québec, à cause des vastes masses de glace flottante dont le fleuve se couvrait, et dont il fut couvert tout le reste de ces hivers.

Il paraît évident, d'après ces faits, qu'une amélioration dans le climat du Canada est une chose extrêmement problématique. Il a aussi été observé par quelques uns des ordres religieux, qui avaient l'habitude de tenir des journaux météorologiques, qu'il y a un demi siècle, les hivers étaient aussi rigoureux que plus anciennement, quoiqu'un peu plus courts, et que les étés étaient un peu plus longs, mais non pas plus chauds que précédemment.

Du Nova Scotian d'Halifax.

Il y a peu de sujets sur lesquels les habitans de l'Amérique du Nord aient moins différé que sur celui de l'amélioration progressive de leur climat. Jeter un coup d'œil sur la carte autrefois nue de ce continent, et ensuite sur un tableau où se présentent des villes, des villages, et toutes les marques du domaine de l'agriculture, c'est, conformément aux idées populaires, tout ce qu'il faut pour donner à cette opinion du poids, de la vogue et de la stabilité. Ils ne serait peut-être pas possible d'imaginer une théorie plus aisée à renverser que cette opinion générale, pour ceux qui ne veulent être guidés que par les faits; bien qu'il puisse être difficile d'en citer une qui ait été soutenue par plus de talens et plus de préjugés.

HAKLUIT, dans son histoire des pêches de Terre-neuve, rapporte qu'un nommé SVALET, natif de Gascogne en France, fit quarante deux voyages à l'Acadie. Il commencèrent en 1566 et finirent en 1607. Une circonstance de l'histoire est importante pour les présentes recherches: le vaisseau de Svalet se trouva entouré de glaces dans la rivière d'Annapolis; mais le dégel du printemps étant survenu, il remit en mer, dans le mois de Mars, au grand contentement des gens de l'équipage. Ceci arriva en 1583. Vol. 1 p. 112.

L'auteur qui je citerai ensuite est le sieur ABBEVILLE. Quelques années après le traité de St. Germain (1633), cet individu entra dans la compagnie de la Nouvelle France, et visita le Canada et l'Acadie. Il décrit le pays situé entre le 45^e et le 48^e degré de latitude comme ayant un sol chaud, propre à une forte végétation. Les sauvages mettaient ordinairement leurs canots d'écorce à l'eau, dans les rivières, vers la fin de Mars. Depuis le 1^{er} d'Avril, presque tout le monde portait un habit léger, un juste-au-corps, ou pourpoint, et dans le même mois, ceux qui allaient à la chasse, étaient obligés, vers midi, de se mettre à

l'abri du soleil. Dans sa description de quelques uns des animaux de l'Amérique du Nord, le même auteur fait allusion aux époques où la belette et le lièvre commencent à se dépouiller de leur blanche livrée, et s'il a été un observateur exact, il paraîtrait que ces animaux portaient leur habit d'été un mois de plus qu'ils ne font à présent.

Le P. DE RON, un des missionnaires de Sylleri, qui fonda le collège des jésuites à Québec, en 1636, décrit ainsi une partie d'une excursion qu'il avait faite, dans le mois d'Avril, avec quelques uns de ses amis, dans une campagne voisine de la capitale du Canada.

“ Nous nous assîmes sous un large hêtre, et les oiseaux qui étaient autour de nous semblaient se féliciter mutuellement de jouir des plaisirs de cette scène. Il y avait quelques fleurs champêtres, pour nous montrer combien la terre était productive, tandis que des agneaux, bondissant près des chaumières des habitants, cherchaient un frais abri contre un soleil ardent, et le délassement après s'être rassasiés du lait abondant de leurs mères.”

Peut-être que le plus satisfaisant et le plus important compte rendu de l'ancien état de notre climat est celui de monsieur LESCARBOT, qui, sous le règne de HENRI IV. de France, vint dans les domaines transatlantiques de ce monarque, et y fit quelques recherches. Il se trouve dans l'histoire de la Nouvelle France, éd. de Paris, 1609, p. 623. L'auteur séjourna principalement à Annapolis, alors le Port Royal.

Les particularités explicatives de notre climat qu'on y trouve sont :—

1°. Qu'il y a plus de deux siècles, les gelées du matin, dans la Nouvelle Ecosse, n'étaient considérables qu'à la fin de Janvier et dans le cours de Février ;

2°. Qu'avant cette époque, notre auteur et autres avaient coutume d'être vêtus légèrement dans le mois de Janvier ;

3°. Que la rivière Annapolis (la rivière de l'Equille) se trouva, le 14 Mars, parfaitement navigable, tellement que M. Lescarbot et ses amis s'y promenèrent en chaloupe, un dimanche après midi, en chantant et jouant de la musique ;

4°. Que dans le même mois, ils firent une excursion dans la campagne voisine de la Citadelle, où le bled poussait, et dinèrent agréablement au soleil.

Dans un autre endroit, p. 625. l'auteur dit que les Acadiens commençaient à bêcher et à ensemen ser leurs jardins à la fin de Mars.

BIOGRAPHIE,

BARTRAM (John,) savant botaniste, naquit près le village de Darby, dans le comté de Chester, état de Pensylvanie, en 1701. Son grand-père, du même nom, accompagna Guillaume PENN dans ce pays, en 1682. Ce génie, qui n'eut de maître que lui-même, montra de bonne heure un ardent désir d'acquérir des connaissances, et particulièrement en botanique; mais l'état naissant de la colonie opposa de grands obstacles à ses premières études. Cependant il les surmonta par une ferme application, et par les seules ressources de son propre génie. A l'aide des personnes les plus respectables, il apprit avec un succès extraordinaire les langues savantes. Il acquit des connaissances si profondes dans la médecine et dans la chirurgie, qu'il administrait les plus grands secours aux indigens et aux malades, dans son voisinage. Il cultivait la terre, comme un moyen de nourrir une famille nombreuse; mais tandis qu'il labourait, ou qu'il semait ses champs, ou qu'il retournait ses prairies, il était constamment occupé à examiner les opérations de la nature. Il fut le premier Américain qui conçut et effectua le projet d'établir un jardin botanique, pour y cultiver les plantes de l'Amérique, ainsi que les plantes exotiques. Il fit l'acquisition d'un grand terrain, dans une exposition magnifique, sur les hauteurs du Schuylkill, environ à cinq milles de Philadelphie, dans lequel il forma avec soin le plan d'un grand jardin. Il le planta, et l'enrichit d'une variété de végétaux les plus curieux et les plus beaux qu'il avait pu se procurer dans ses excursions dans le Canada et dans la Floride. Ces voyages avaient lieu principalement en automne, quand sa présence à la maison était devenue moins nécessaire pour diriger ses travaux d'agriculture. Son ardeur dans ses recherches était telle, qu'à l'âge de 70 ans, il fit un voyage dans la Floride Orientale, afin d'en rapporter les productions naturelles. Ses voyages parmi les Indiens étaient souvent accompagnés de dangers et de difficultés. Par son moyen, les jardins de l'Europe furent enrichis d'arbrisseaux en fleurs, ainsi que d'arbres et de plantes qui avaient été recueillis en différentes parties des États-Unis, depuis les bords du lac Ontario jusqu'aux sources de la rivière St. Jean. Il fit de si grands progrès dans ses études favorites, et il y devint si habile, que LINNÉE, parlant de lui, le proclama le plus grand botaniste de l'univers. Sa supériorité dans l'histoire naturelle lui attira l'estime des hommes les plus distingués en Amérique et en Europe. Par le moyen de l'amitié de Sir Henry SLOANE, de M. CATESBY, du docteur HILL, de Linnée, et d'autres savans, il reçut les livres et les instrumens dont il avait un si grand besoin; ce qui diminua de beaucoup les difficultés

de sa situation. A son tour, il leur envoya tout ce qu'il put trouver de nouveau, de rare et de curieux dans les productions de l'Amérique. Il fut membre de plusieurs sociétés savantes et des académies les plus justement honorées au dehors de l'Amérique. Il fut nommé botaniste américain de S. M. B. GEORGES III, de laquelle place il a continué de jouir jusqu'à sa mort, arrivée en Septembre 1777, dans la 76^e année de son âge. Il était bon mécanicien. La maison en pierre dans laquelle il vivait fut bâtie par lui, ainsi que plusieurs monumens qui sont conservés. Il était souvent son propre maçon, son charpentier, son serrurier, &c. &c. et les outils propres à l'agriculture dont il se servait, étaient sortis de ses mains.—*Dictionnaire Historique, &c.*

VENTS DE NORD-EST ET DE NORD-OUEST,

AU CANADA ET AUX ETATS UNIS.

Ainsi que la plupart des vents, le vent du *nord-est*, en changeant de pays, change de caractère, ou du moins de qualités. En Egypte, sous le nom de *gregale*, je l'avais trouvé froid, nuageux, pesant à la tête : sur la Méditerranée, je l'éprouvai pluvieux, bourru, sujet aux rafales : en France, surtout au nord des Cévennes, nous nous en plaignons comme du plus sec de tous les vents : aux Etats-Unis, au contraire, j'ai vu qu'avec autant de raison l'on s'en plaint comme du plus humide et de l'un des plus froids. Le problème de ces diversités, ou de ces contrastes, se résout avec assez de facilité par l'inspection des cartes géographiques. En effet, en Egypte, le vent de nord-est arrive du nord de la Syrie et de la chaîne du mont *Taurus*, qui par l'Arménie va se joindre au *Caucase*, et qui pendant plusieurs mois de l'année, est couverte de neiges. En France, au midi des Cévennes, le nord-est venant des *Alpes*, ne peut être que sec et froid.

Aux Etats-Unis (et en Canada) le vent de nord-est vient d'une étendue de mers dont la surface, prolongée jusqu'au pôle, le sature, sans interruption, d'humidité et de froid : aussi déploie-t-il éminemment ces deux qualités sur toute la côte atlantique ; il n'est pas besoin de regarder le ciel pour savoir s'il souffle : dès avant qu'il se déclare, on peut le pronostiquer au sein des maisons, à l'état déliquescent que prennent le sel, savon, le sucre, &c. Bientôt l'air se trouble, et les nuages, s'il en existait, n'en forment plus qu'un seul, sombre et universel. Dans les saisons froides, ou seulement fraîches, ce vaste nuage tombe en neige ; et si l'air est chaud, il se résout en pluie opiniâtre. . . . Depuis le cap *Cod* jusqu'au banc de *Terre-Neuve*, le vent de

nord-est pousse sur la côte les brouillards les plus froids et les plus transissants que j'aie jamais éprouvés. Il appartient aux physiologistes d'expliquer pourquoi à Philadelphie comme au Kaire, ce vent affecte la tête d'un sentiment douloureux de pesanteur et de compression : ce qu'il y a de certain, c'est que dans ces deux villes, j'ai senti également bien, à mon réveil, avant de voir le ciel, si le nord-est régnait.

Les qualités du vent de nord-est diminuent naturellement d'intensité, sur la côte atlantique, à mesure que l'on avance plus au sud ; mais elles demeurent reconnaissables jusqu'en Géorgie, et nommer ce vent, depuis Québec jusqu'à Savannah, c'est désigner un vent humide, froid et désagréable.

Ce langage change, lorsqu'on passe à l'ouest des *Alleghanys* : là, au grand étonnement des émigrans de Connecticut et de Massachusetts, le nord-est et l'est sont des vents plutôt secs qu'humides, plutôt légers et agréables que pesants et fâcheux. La raison en est que ces courrans d'air n'y arrivent qu'après avoir franchi un rimpant de montagnes, où ils se dépouillent, dans une région élevée, des vapeurs dont ils étaient gorgés. Aussi n'est-ce que par des cas accidentels et rares, surtout en été, qu'ils transportent sur l'*Ohio* et le *Kentucky* les pluies que l'on y désire ; et alors elles y durent au moins vingt-quatre heures, et quelquefois trois jours consécutifs, parce qu'il a fallu un vide considérable dans l'atmosphère du bassin du Mississippi, pour déterminer l'irruption de l'atmosphère atlantique, et qu'il faut un ou plusieurs retours du soleil sur l'horizon pour que la chaleur de ses rayons rétablisse le niveau entre ces deux grands lacs aériens : ces ruptures d'équilibre sont plus fréquentes pendant l'hiver, à raison de l'état tempétueux de l'atmosphère sur la mer et le continent ; alors il n'est pas rare que le nord-est et l'est traversent les *Alleghanys*, et jettent sur le pays d'ouest des ondes de neige ou de pluie ; mais bientôt leur antagoniste perpétuel, le sud-ouest, qui règne dans cette contrée dix mois sur douze, les chasse de son domaine, et les force de se replier sur les monts. — Là, s'établit entr'eux une lutte habituelle, dont les efforts inégaux et variés sont une des causes de l'agitation de l'atmosphère pendant cette saison. C'est surtout aux équinoxes que le choc est violent et l'irruption impétueuse ; aussi est-ce de préférence à cette époque, et dans les mois d'Avril et d'Octobre que se montrent les ouragans dont le vent de nord-est est l'agent le plus habituel, aux Etats-Unis. Ces ouragans ont cela de particulier, que leur furie se déploie ordinairement sur une courte ligne d'un quart de lieue, quelquefois de trois cents toises de largeur, et seulement d'une ou deux lieues de longueur. Dans cet espace, ils arrachent et renversent les arbres des forêts, et ils y font des clairières, comme si la faux d'un moissonneur avait passé sur les sillons d'un champ de bled.

La fréquence des vents de nord-est, sur la côte atlantique, peut s'attribuer, en partie à la direction du rivage et des montagnes de cette contrée, laquelle favorise le cours du fluide aérien. Des observations faites à Monticello, à Fredericktown, à Bethlehem, prouvent que souvent tout autre rumb souffle dans l'intérieur des terres, quand à New-Port, à New-York, à Philadelphie, à Norfolk, des observations du même jour attestent le nord-est.— Quelquefois, ce vent lui-même en porte des preuves sur sa trace, en versant sur le littoral des ondées de neige qui ne pénètrent pas dix milles dans l'intérieur. Ce cas arriva à Norfolk, le 13 Février 1798, lorsque, dans une seule nuit, il tomba sur cette ville, et ses environs plus de quarante pouces de neige, par un vent de nord-est, tandis qu'à dix lieues, au sein des terres, il n'avait pas même plu, et qu'il régnait plutôt un vent de nord-ouest, ainsi que l'observèrent plusieurs papiers publics.

Le vent de *nord-ouest*, aux Etats-Unis, est essentiellement froid, sec, élastique, impétueux, et même tempétueux ; il est plus fréquent l'hiver que l'été, et plus habituel sur la côte atlantique qu'à l'ouest des *Alleghany*s, c'est à dire dans les bassins du St. Laurent, de l'Ohio et du Mississipi. J'aurai occasion de montrer que dans plusieurs cas, il dérive de la couche supérieure de l'atmosphère ; mais à l'ordinaire et dans ses longues tenues, il vient jusque des mers glacées du pôle, et des déserts également glacés qui sont au nord-ouest du lac Supérieur. Dans les premiers temps, l'on a cru que ce lac et les quatre autres qui lui sont contigus étaient la cause principale et même première du froid que le vent de nord-ouest apporte sur la côte atlantique.— Aujourd'hui que tout le continent est mieux connu, cette opinion ne conserve de partisans que dans le vulgaire ; de bons observateurs avaient déjà remarqué que dans les cantons du Vermont et du New-York, qui ne sont point sous le vent des lacs, le froid n'était pas moins violent qu'ailleurs ; les récits des Canadiens qui vont à la traite des fourrures bien au-delà de ces lacs, ont achevé de dissiper tout doute : ces traitans attestent unanimement que plus ils s'avancent dans le Grand Nord,* plus le vent de nord-ouest est violent et glacial, et qu'il est leur principal tourment dans les plaines déboisées et marécageuses de cette Sibérie, et même en remontant le *Missouri* jusqu'aux monts *Chipewans*. Il faut donc reconnaître que primitivement le nord-ouest américain tire sa source, et de ces déserts qui, depuis les 48 et 50° sont glacés pendant neuf et dix mois de l'année, et de la mer Glaciale, qui commence vers le 72e degré, et enfin de la partie nord des monts *Stony* (montagnes de roches) ou *Chipewans*, qui paraît

* C'est l'expression canadienne pour désigner tout le pays.

être couverte de neige pendant toute l'année. Il est à remarquer que par delà ces monts, sur la côte de *Vancouver*, le nord-ouest, qui vient de *Baring*, est déjà plus humide et moins froid.

Sur la côte atlantique, le vent de nord-ouest, qui a parcouru le continent, amène aussi quelquefois des ondées de neige ou de pluie, ou même de grêle : mais ces nuages appartiennent plutôt à d'autres courans d'air, tels que le nord-est et le sud-ouest, qu'il force de se replier et qu'il dépouille en les chassant ; d'autres fois, ils sont le produit des surfaces humides qu'il trouve sur sa route, tels que les cinq grands lacs du St. Laurent, les marécages, et même les fleuves pris dans les longues lignes de leur cours : c'est pour cette raison que sous le vent de ces lacs et des longues lignes du Mississippi et de l'Ohio, le vent de nord-ouest prend un caractère humide en hiver, et orageux en été, qu'on ne lui trouve point en d'autres cantons. Car depuis *Charleston* jusqu'à *Halifax*, parler du nord-ouest, c'est désigner un vent violent, froid, incommode, mais sain, élastique et ranimant les forces abattues. Seulement, il a cela de perfide en hiver, que tandis qu'un ciel pur et un soleil éclatant réjouissent la vue, et invitent à respirer l'air, si en effet, on sort des appartemens, l'on est saisi d'une bise glaciale, dont les pointes taillent la figure et arrachent des larmes, et dont les rafales impétueuses, massives, font chanceler sur un verglas glissant. Moins rude en été, on le désire pour calmer la violence des chaleurs ; et en effet, il lui arrive alors assez souvent de se montrer après une ondée de pluie d'orage ; et comme il est impossible que le laps d'une demi-heure lui ait suffi à venir de loin, il est évident qu'il tombe de la région supérieure, qui, à ces latitudes, n'est pas distante de plus de 2,800 à 3,000 mètres : le vide étant formé près de terre par la condensation des nuages en pluie, la couche supérieure s'y abaisse pour le remplir.

Très souvent le nord ouest n'est point senti à Québec, tandis qu'il l'est dans le Maine et l'Acadie : il est évident qu'alors il a glissé par-dessus le lit concave du fleuve St. Laurent, sans déplacer l'air qui y est stagnant.

Enfin, un dernier fait curieux à citer sur le vent de nord-ouest c'est qu'aux Etats-Unis le ciment et le mortier des murs exposés à son action directe, sont toujours plus durs, plus difficiles à démolir qu'à aucune des autres expositions ; sans doute à raison du hâle extrême qui l'accompagne : pareillement dans les forêts, l'écorce des arbres est plus épaisse et plus dure de son côté que de tout autre ; et cette remarque est l'une de celles qui guident les sauvages dans leurs courses à travers les bois, par le ciel le plus brumeux. — (VOLNEY, *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis.*)

MORT DE COOK.

Il y avait peu de jours que le capitaine Cook était parti des îles *Sandwich*, lorsqu'il se vit forcé, par la tempête, de relâcher dans l'île de *Karakakoua*,* une des îles du même archipel qu'il venait d'abandonner. Il s'aperçut avec chagrin que les insulaires n'étaient plus les mêmes à l'égard des Anglais. Il n'entendait plus de cris de joie ; la foule ne se rassemblait plus autour de lui, la baie était déserte et tranquille ; il y avait ça et là quelques pirogues qui semblaient fuir le vaisseau. Cependant le roi *TERROROU* vint à bord, et les échanges avec les habitans recommencèrent.

Le soir, on vint dire à Cook que plusieurs chefs s'étaient rassemblés près d'un puits voisin du rivage, et qu'ils chassaient les insulaires qui aidaient les matelots à remplir leurs futailles ; on ajouta que leur conduite paraissait suspecte, et annonçait qu'on ne laisserait point les Anglais tranquilles. Peu après, on apprit que les insulaires s'étaient armés de pierres. Le lieutenant *KING* s'avança vers eux, et ils parurent se calmer ; ils quittèrent leurs pierres, et ceux qui aidaient les matelots se mirent à l'ouvrage. Le capitaine ordonna à *KING* de faire charger les fusils à balle, si les Indiens recommençaient à s'armer. Peu de temps après, Cook entendit, de l'observatoire qu'il avait fait dresser sur le rivage, un bruit de mousqueterie, et vit une pirogue qui ramait précipitamment vers la côte, poursuivie par un des canots anglais ; il pensa qu'un vol avait causé ces coups de fusil. Il ordonna au lieutenant de poursuivre les insulaires de la pirogue ; mais celui-ci revint sans avoir pu les atteindre.

Cependant la pirogue abandonnée était tombée entre les mains des Anglais. *PARÉA*, un des chefs, vint la réclamer ; on refusa de la lui rendre ; il persista, il y eut des coups de donnés, et *Paréa* fut renversé d'un violent coup de rame à la tête. A ce spectacle, les insulaires d'abord spectateurs paisibles, firent pleuvoir une grêle de pierres sur les Anglais, qui se virent forcés de se retirer, et de gagner à la nage un rocher, à quelque distance de la côte. Les insulaires s'emparèrent de la pinasse, la pillèrent, et l'auraient détruite, si *Paréa* ne les en eût empêchés. Il fit signe à nos gens qu'ils pouvaient la venir reprendre, et qu'il s'efforcerait de retrouver les choses qu'on y avait volées. Les Anglais revinrent, et ramenèrent la pinasse au vaisseau. *Paréa* les y suivit, parut affligé de ce qui s'était passé, demanda si le

* *Karakakoua* n'est pas une île particulière, mais une baie et un port de l'île d'*Ouâhy*, la principale des îles *Sandwich*. Voyez *Voyage de Franchère*, pp. 38 et 40.

capitaine était irrité contre lui, et on l'assura qu'il serait toujours bien reçu sur les vaisseaux.

“ Je crains bien, dit Cook, au récit de ces détails, que les insulaires ne me forcent à des mesures violentes ; il ne faut pas les laisser croire qu'ils ont eu de l'avantage sur nous.”

Il fit sortir du vaisseau les insulaires qui s'y trouvaient. Le lendemain, on apprit qu'ils avaient volé la chaloupe de la *Découverte*. Cook donna des ordres pour qu'on se saisît de toutes les pirogues qui paraîtraient ; et il descendit sur le rivage, dans le dessein de persuader au roi de venir sur le vaisseau, et de le garder en otage, jusqu'à ce qu'on lui eût rendu la chaloupe. Le lieutenant King alla, de son côté, visiter les prêtres de l'île, qui avaient toujours témoigné aux Anglais la plus grande bienveillance ; et comme il les trouva alarmés des préparatifs qui se faisaient, il leur dit que les Anglais étaient résolus de se faire rendre justice ; mais qu'ils n'avaient pas l'intention de faire aucun mal au peuple. Il les pria d'exposer ses raisons à leurs compatriotes, et de les rassurer : ce qu'ils firent, charmés sans doute de l'assurance qu'on leur avait donnée qu'il ne serait fait aucune violence au roi Tierrobou, quelque chose d'ailleurs qui pût arriver.

Pendant le capitaine avait débarqué ; il s'était rendu, avec son lieutenant et ses neuf soldats, au village de *Kohrowa*, où il fut reçu avec respect : les habitans se prosternèrent, et lui offrirent de petits cochons. Les deux fils du roi s'y trouvaient, et le conduisirent dans la maison où leur père était couché ; ils le trouvèrent encore à moitié endormi. Le capitaine l'invita à venir passer la journée sur le vaisseau ; et il accepta, sans balancer, la proposition.

Tout annonçait un succès heureux : déjà les deux fils du roi étaient dans la pinasse, déjà le roi était sur le rivage, lorsqu'une vieille femme appella, à haute voix, la mère de ces jeunes princes, épouse de Tierrobou. Elle s'approcha de ce chef, et le conjura, en versant des larmes, de ne pas aller aux vaisseaux. Deux autres chefs arrivèrent, le retinrent et le firent asseoir. Les insulaires se rassemblaient en foule, effrayés de quelques coups de canon qu'ils avaient entendus, et des préparatifs qu'ils voyaient faire. Le lieutenant des soldats de marine, les voyant pressés, et qu'ils ne pourraient se servir de leurs armes, s'il fallait y avoir recours, proposa de les mettre en ligne vers les rochers, au bord de la mer, et le capitaine y consentit.

Durant cet intervalle, le roi effrayé, assis par terre, paraissait disposé à se rendre aux instances du capitaine ; mais les chefs employèrent même la violence pour le retenir. Alors Cook s'aperçut bien que l'alarme était trop générale pour espérer de

réussir dans son projet ; il dit au lieutenant que, s'il s'obstinait à vouloir conduire le roi à bord, il s'exposait à la nécessité de tuer beaucoup de monde, et qu'il fallait l'éviter.

Il n'était point en danger lui-même encore ; mais un accident qu'il ne pouvait prévoir fut cause de son malheur. Les canots anglais, placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui cherchaient à s'échapper, tuèrent malheureusement un chef du premier rang. Cette nouvelle arriva au village, où se trouvait le capitaine, au moment où il venait de quitter le roi, et où il marchait tranquillement vers le rivage. La rumour, la fermentation que cette mort excita, furent violentes ; les hommes renvoyèrent les femmes et les enfans, se revêtirent de leurs nattes de combat, et s'armèrent de piques et de pierres. L'un d'eux, qui tenait une pierre et un long poignard de fer, nommé *pe-houah*, s'approcha de Cook, le défia en brandissant son arme, et le menaça de lui jeter sa pierre. Le capitaine lui conseilla de cesser ses menaces ; son ennemi en devint plus insolent encore, et alors Cook lui tira son coup de petit plomb. L'insulaire ne fut point blessé ; sa natte fit tomber le plomb mort à ses pieds, et il en devint plus insolent et plus audacieux. Cependant on jetait des pierres aux soldats de marine, et l'un des *éris*, ou chefs, essaya de poignarder celui qui les commandait. Il n'y réussit pas, et reçut un coup de crosse de fusil. Le capitaine se vit dans la nécessité de se défendre ; il fit feu sur l'insulaire, qui s'approchait, et l'étendit mort sur le carreau. Alors les Indiens formèrent une attaque générale, et les soldats de marine, ainsi que les matelots, leur répondirent par une décharge de mousqueterie. Les insulaires n'en furent point ébranlés ; ils soutinrent le feu, et se précipitèrent sur le détachement, en poussant des cris et des hurlemens épouvantables, et avant que les soldats eussent le temps de recharger. Quatre soldats de marine, environnés de toutes parts, périrent sous les coups de leurs adversaires ; trois furent dangereusement blessés. Le lieutenant, déjà blessé entre les deux épaules, allait être achevé d'un second coup de poignard, lorsqu'il se retourna et tua son ennemi. Cook se trouvait alors au bord de la mer ; il criait aux canots de cesser leur feu, et de s'approcher du rivage, afin d'embarquer sa petite troupe. Aussi longtemps qu'il regarda les insulaires en face, aucun d'eux ne se permit de violence contre lui, tant le respect qu'il leur avait inspiré agissait encore sur eux, même dans ces momens terribles, où l'on ne prend de loi que de sa fureur ; mais au moment qu'il se tourna pour donner ses ordres aux canots, il reçut un coup de pique qui le fit chanceler et tomber. Comme il se relevait, il reçut un coup de poignard sur le cou, et il tomba dans un creux de rocher rempli d'eau ; il se débattit encore avec vigueur, éleva la tête, et semblait, des yeux, appeler du se-

cours. Les Indiens le replongèrent dans l'eau ; il éleva cependant encore la tête, et se rapprochait du rocher, quand un second coup de pique lui donna la mort. Les Indiens traînèrent son corps sur le rivage, en s'enlevant les poignards les uns aux autres, chacun d'eux, avec une brutalité féroce, voulant lui donner des coups, lors même qu'il ne respirait plus. Ce funeste événement arriva le 14 Février 1779.—(*Beautés de l'Histoire d'Amérique.*)

LE TILLEUL.

BAUCIS fut changée en tilleul. Le tilleul est l'emblème de l'amour conjugal. En jettant un coup d'œil sur les plantes consacrées par la mythologie des anciens, on ne peut se lasser d'admirer avec quelle justesse ils ont su rapprocher les qualités de la plante de celles du personnage qu'elle devait représenter. La beauté, la grâce, la simplicité, une douceur extrême, un luxe innocent, tels seront, dans tous les siècles, les attributs et les perfections d'une tendre épouse. Toutes ces qualités on les trouve réunies dans le tilleul, qui se couvre, chaque printemps, d'une si douce verdure, qui répand de si douces odeurs, qui prodigue aux jeunes abeilles le miel de ses fleurs et aux mères de familles ses flexibles rameaux, dont elles savent faire tant de jolis ouvrages. Tout est utile dans ce bel arbre ; on boit l'infusion de ses fleurs ; on file son écorce, on en fait des toiles, des cordes et des chapeaux. Les Grecs en faisaient du papier rejoint par lames comme celui du papyrus. J'ai vu du papier de cette écorce fabriqué à notre manière qu'on aurait pris pour du satin blanc.*

Mais essaierai-je de peindre les effets ravissants de son beau feuillage, lorsque tout frais encore on le voit doucement tourmenté par les vents, qui y creusent des voutes, des cavernes de verdure ? On dirait que ces jeunes feuilles ont été coupées dans une étoffe plus douce, plus brillante et plus souple que la soie, dont elles ont les heureux reflets. Jamais on ne se lasse de contempler ce vaste ombrage ; toujours on voudrait se reposer à son abri, écouter ses murmures, respirer ses parfums. Le superbe marronnier, l'acacia si léger ont disputé un moment au tilleul sa place dans les avenues et les promenades publiques.—Mais rien ne saurait l'en bannir. Qu'il soit à jamais l'ornement des jardins du riche, et le bienfaiteur du pauvre, auquel il donne des étoffes, des meubles, des chaussures.†

* Nous avons remarqué, Tome V. p. 195, que l'écorce de notre tilleul, ou *bois-blanc*, serait très probablement un bon substitut aux guenilles de toile de lin et de coton, dont se servent actuellement nos fabricans de papier.

† C'est de bois-blanc que sont faits les sabots, les pèles, &c. qui s'apportent, tous les hivers, sur nos places de marché. C'est encore avec des troncs de bois-blanc que nos campagnards riviains fabriquent leurs petits canots.

L'ombre, l'été, l'hiver, les plaisirs du foyer.
 Qu'il soit l'exemple des épouses, en leur rappelant sans cesse
 que Baucis en fut le modèle.

MAD. DE LATOUR, *Le Langage des Fleurs.*

Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne ;
 On les va voir encore, afin de mériter
 Les douceurs qu'en hymen amour leur fit goûter :
 Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
 Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
 Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.

LA FONTAINE, *Philémon et Baucis.*

LE TOMBEAU DE FRANKLIN.

(*Du Courier des Etats-Unis.*)

Eh quoi ! sous cette pierre obscure, inhonorée,
 Du vertueux FRANKLIN gît la cendre sacrée !
 C'est là qu'un citoyen digne organe des lois,
 Qui sut de son pays revendiquer les droits,
 Simple comme en ses jours, modestement repose !
 Lui dont la Grèce antique eût d'une apothéose,
 Honoré les vertus et les dons immortels,
 Parmi des morts sans nom voit ses restes mortels !
 L'herbe croît à l'entour, et sa tige fleurie
 Semble en ornant sa tombe accuser sa patrie.

Bientôt du voyageur les pas religieux
 Chercheront vainement ce grand homme en ces lieux ;
 En vain ses souvenirs rendront son âme émue—
 La pierre a disparu, rien ne s'offre à sa vue ;
 Il demande Franklin, ce sage d'autrefois,
 Et le silence, hélas ! répond seul à sa voix !
 Mais non, d'un saint transport que l'Amérique entière,
 De ce grand citoyen recueillant la poussière,
 S'empresse de montrer à l'Univers surpris,
 L'hommage qu'elle rend à ses illustres fils :
 Grande comme son nom qu'une tombe éternelle
 De ses rares vertus soit l'histoire fidelle ;
 Qu'elle dise comment ce génie immortel,
 Ce nouveau Prométhée ravit le feu du ciel :
 Surtout qu'elle raconte à notre âme attendrie
 Les services nombreux rendus à sa patrie,

Comment, de WASHINGTON émule glorieux,
Il sut unir son nom à ce nom si fameux ;
Et que le voyageur, vénérant sa mémoire,
Admire son pays, sa grandeur et sa gloire.

Vous, de l'antique Egypte immortels monumens,
Dont les sommets noircis bravent la faux du tems,
En vain du Nil encor vous ombragez les plaines :
L'étranger n'aperçoit dans vos structures vaines,
Que le faste imposant de rois qui ne sont plus,
Qui périrent sans gloire en vivant sans vertus !
Il ne voit qu'une tombe, une cendre inutile,
Pour l'Egypte et le monde également stérile ;
Tandis qu'en visitant ces modestes tombeaux
Où la Grèce guerrière enferma ses Héros,
L'esprit plein des hauts faits de ces hommes sublimes,
Il croit entendre encor leurs ombres magnanimes,
Il croit les voir errant dans ces augustes lieux,
Et des pleurs, à leur nom, s'échappent de ses yeux.

Dors et repose en paix, ombre patriotique !
Si chère à ton pays, à l'homme, à l'Amérique :
Cet étroit monument n'ornera plus ces lieux,
Mais ton nom vénéré, plus grand, plus glorieux,
Sur les ailes du tems traversera les âges,
Verra de l'Union s'accomplir les présages,
Et, sans cesse brillant d'un éclat plus nouveau,
Il sera de ses fils le guide et le flambeau ;
La vertu d'un grand homme est la source féconde
D'où jaillissent l'exemple et leçon du monde. A. G.

HEROÏSME D'UNE MÈRE GRECQUE.

Lors de la chute de Missolonghi, *Sophia Condulimo*, veuve d'un brave officier grec, tué pendant le siège, essaya de se faire jour avec ses deux enfans à travers la foule de femmes et d'enfans qui s'efforçaient aussi d'échapper à la férocité des vainqueurs. — Suivie de son fils et de sa fille âgée de seize ans, et belle comme une vierge antique, elle venait à peine de quitter la ville héroïque, quand elle s'aperçut qu'un parti turc les poursuivait. A l'idée du sort infâme qui attendait sa fille, cette mère désespérée se tourne vers son fils et lui ordonne de soustraire, par la mort, sa malheureuse enfant à la brutalité sauvage des Musulmans. — Cette prière fut exaucée ; et le jeune homme, saisissant aussitôt

dans sa ceinture un pistolet chargé de quatre balles, le tira sur sa malheureuse sœur, qui tomba baignée de sang à ses pieds.— Cette mère, déchirée de douleurs, s'empressa de quitter ce lieu funeste, et essaya de se réfugier avec son fils dans une caverne ; mais, au moment où ils entraient, un éclat de mitraille vint frapper le fils à la jambe. Il tombe, et sa mère avait à peine réussi à l'entraîner avec elle, qu'un piquet de cavalerie turque les entoure ; et l'un des soldats, appliquant le bout d'un pistolet à la tête de la malheureuse Sophia, allait lui donner la mort, quand le sentiment des devoirs maternels qui lui restaient encore à remplir envers son unique enfant couché tout sanglant à ses pieds, ranima de nouveau l'âme héroïque de la Grecque, qui, se relevant tout-à-coup, et fixant sur le soldat un œil de feu, s'écrie : “ Barbare, ne vois-tu pas que je suis une femme ? ” Cet appel à l'humanité fut entendu, les jours de la mère et du fils furent épargnés, et tous les deux furent conduits en esclavage. Grâce à l'activité des directeurs des comités grecs de Paris et de Genève, les deux infortunés ne tardèrent pas à être rachetés avec deux cents autres de leurs compatriotes, et conduits à Corfou, où se trouvaient alors un grand nombre de familles grecques rachetées aussi de l'esclavage. Quels furent l'étonnement et la joie délirante de la pauvre mère, lorsqu'elle reconnut parmi les captifs rachetés sa *Cressula*, sa fille adorée, qu'elle avait vue tomber morte à ses pieds ! Après les premiers transports, qu'il n'est donné à aucune plume de représenter, *Cressula* apprit à sa mère que les soldats turcs qui les poursuivaient, s'étant aperçus qu'elle était une femme et qu'elle respirait encore, la conduisirent à Missolonghi. Là, les soins de l'art lui ayant été donnés, elle recouvra promptement la santé, et fut quelque tems après rachetée par les soins du même comité qui avaient aussi rendu sa mère et son frère à la liberté.—(*Journal Français.*)

MANQUE D'USAGE.

Le 13 Avril 1786, l'abbé DELILLE était à dîner chez MARMONTEL, son confrère : on parlait de la multitude de petites choses qu'un honnête homme était obligé de savoir dans le monde, pour ne pas courir le risque d'y être bafoué. “ Elles sont innombrables, dit Delille, et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tout l'esprit du monde ne suffirait pas pour faire deviner toutes ces vétillies. Dernièrement, l'abbé COSSON, professeur de belles lettres au Collège Mazarin, me parlait d'un dîner où il s'était trouvé, quelques jours auparavant, avec des gens de la

cour, des cordons bleus, des maréchaux de France, chez l'abbé de RADONVILLIERS, à Versailles. Je parie, lui dis-je, que vous y avez fait cent incongruités?—Comment donc! répartit vivement l'abbé Cosson fort inquiet; il me semble que j'ai fait la même chose que tout le monde.—Quelle présomption! Je gage que vous n'avez rien fait comme personne. Mais voyons, je me bornerai au dîner; et d'abord que fîtes-vous de votre serviette, en vous mettant à table?—De ma serviette? Je fis comme tout le monde, je la déployai, je l'étendis sur moi, et l'attachai par un bout à ma boutonnière.—Eh bien! mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela; cela ne se fait point. On n'étale point sa serviette; on la laisse sur ses genoux. Et comment fîtes-vous pour manger votre soupe?—Comme tout le monde, je pense. Je pris ma cuillère d'une main et ma fourchette de l'autre. —Votre fourchette. .! Bon Dieu! personne ne prend de fourchette pour manger sa soupe. Après votre soupe, que mangeâtes vous?—Un œuf frais.—Bon. Et que fîtes-vous de la coquille?—Comme tout le monde, je la donnai au laquais qui me servait.—Sans la casser?—Sans la casser.—Eh bien! mon cher, on ne mange jamais un œuf frais sans casser la coquille. Et après votre œuf?—Je demandai du bouilli.—Du bouilli! personne ne demande du bouilli; on demande du bœuf et point de bouilli. Et après votre bouilli?—Je priai l'abbé de Radonvilliers de m'envoyer d'une fort belle volaille.—Malheureux! de la volaille. On demande du poulet, du chapon, de la poularde: on ne parle de la volaille qu'à la basse-cour. Mais vous ne dites rien de votre manière de demander à boire?—J'ai, comme tout le monde, demandé du Champagne, du Bordeaux, aux personnes qui en avaient devant elles.—Comme tout le monde, du Champagne, du Bordeaux! Sachez donc que tout le monde demande du vin de Champagne, du vin de Bordeaux. Mais dites-moi quelque chose sur la manière dont vous mangeâtes votre pain?—Certainement à la manière de tout le monde: je le coupai proprement avec mon couteau.—Eh! on rompt son pain, et on ne le coupe pas. Et le café, comment le prîtes-vous?—Oh! pour le coup, comme tout le monde: il était brûlant; je le versai par petites parties de ma tasse dans ma soucoupe.—Eh bien! vous fîtes comme ne fit personne; tout le monde boit son café dans sa tasse, et jamais dans sa soucoupe. Vous voyez donc, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement qui ne fût contre l'usage.”—(*Journal Français.*)

INSTITUT DE FRANCE.—ACADEMIE DES SCIENCES.

SUR L'EFFICACITE' DE L'IODE DANS LE TRAITEMENT DE LA GOUTTE.

M. le docteur GENDRIN, écrit à l'Académie pour y faire connaître les succès qu'il a obtenus contre la goutte, de l'administration interne et externe de l'iode, dont l'emploi rationnel est, suivant lui, sans aucun inconvénient, quand il est convenablement dirigé.

L'auteur considérant que l'iode était employé avec succès contre les tumeurs articulaires chroniques, a été conduit à en tenter l'administration à l'extérieur contre les tumeurs goutteuses anciennes. L'action résolutive de ce médicament dans ce dernier cas a été si rapide, que M. Gendrin, présumant qu'il pouvait agir sur la cause primitive de la maladie, s'est décidé à en faire l'usage à l'extérieur et à l'intérieur contre les paroxysmes aigus de la goutte.

Un premier succès dans un violent accès de goutte survenu chez un homme très fort l'a encouragé à multiplier ses observations. Sept malades atteints de goutte aiguë et violente ont été depuis guéris complètement par ce médicament. "Chez deux seulement, la guérison a été difficile : il a fallu revenir plusieurs fois à l'administration de l'iode, pour prévenir les accès et arrêter leur développement, lorsque leurs prodromes se faisaient sentir. Chez tous les malades, l'usage continu de l'iode pendant deux à trois mois, après la guérison absolue d'un accès, a prévenu complètement le retour des accidens : un malade a passé huit époques d'accès, trois malades en ont passé cinq, un en a passé quatre, deux en ont passé trois, sans rechute."

De quatre sujets atteints de goutte avec engorgement chronique des articulations, deux sont complètement guéris depuis plus de quatre ans, et n'ont employé l'iode qu'à l'extérieur, mais pendant un tems assez considérable ; un est guéri depuis un an, et un est encore en traitement. Chez tous les malades, l'action de l'iode a été secondée par un régime convenable ; analeptique et légèrement tonique pour la goutte chronique, adoucissant pour l'arthritisme aiguë.

"Je ne sais, poursuit M. Gendrin, si l'expérience continuera à donner d'aussi heureux résultats ; je n'ose même m'en flatter. Je soumettrai tous les faits que j'ai recueillis et les observations que je serai à même de rassembler, au jugement de l'Académie des sciences ; mais je désire que mon expérience se fortifie par celle des autres. Je me propose moins de prendre date sur l'em-

ploi de ce médicament anti-arthritique, quoique je pense qu'il n'a encore été administré par personne, que d'engager les praticiens à en faire usage et à en constater l'efficacité."

SOURCES ARTESIENNES.—FONTAINE JAILLISSANTE D'EPINAY.

M. HERICART DE THURY lit une note sur la fontaine jaillissante du puits foré d'Epinaÿ.

Les puits forés à l'aide de la sonde pour obtenir des fontaines jaillissantes artésiennes sont encore peu répandus à Paris. Cependant cette ville et ses environs éprouvent le plus grand besoin d'eaux douces salubres et abondantes, les eaux de puits y étant généralement mauvaises, altérées et corrompues par le voisinage des puisarts et des fosses d'aisance, ou, lorsqu'elles ne sont pas viciées par ces deux causes, étant naturellement dures, indigestes, et chargées de différents sels qu'elles dissolvent dans les terrains de démolition à travers lesquels elles s'infiltrant.

Les programmes de la Société d'encouragement et les prix et médailles qu'elle a décernés depuis quelques années, ont rendu sous ce rapport un service essentiel à la salubrité comme à l'économie domestique, à l'agriculture et à l'industrie, en appelant et en fixant l'attention publique sur les fontaines jaillissantes, creusées à l'aide de la sonde. Ces fontaines ont cet immense avantage, qu'une fois établies, elles ne demandent aucun entretien, n'exigent aucun frais, enfin donnent invariablement la même quantité d'eau sans jamais éprouver la moindre altération. Elles sont très nombreuses en Angleterre, particulièrement aux environs de Londres, où on en voit plusieurs s'élever à 7 ou 8 mètres de hauteur au-dessus du sol, de 450 à 500 mètres de profondeur. Elles ne le sont pas moins en Amérique, où elles se multiplient de jour en jour avec le plus grand succès. Pour nous, nous n'en comptons encore qu'un très petit nombre dans Paris et dans ses environs. Ce n'est pas que de nombreuses tentatives n'aient été faites à cet égard ; mais la grande épaisseur de la masse de craie dans le bassin de la Seine, l'ennuyerse monotonie de son percement, les difficultés qu'opposent au sondage, les silex nombreux qu'elle contient à toute hauteur, enfin les frais excessifs de ces opérations ont successivement fait abandonner la plupart des sondages, et prouvent que, pour arriver au but tant désiré, celui des fontaines jaillissantes, il faut, outre la dépense, une opiniâtre et courageuse persévérance de la part de ceux qui se décident à entreprendre les sondages des puits forés.

THE AMERICAN JOURNAL OF SCIENCE AND
ARTS,

*Dirigé par B. SILLIMAN, Professeur de Minéralogie et de
Chimie, au Collège d'Yale, Newhaven.*

Heureusement pour les sciences, la publication de ce journal n'avait été que suspendue; il reparait maintenant tel qu'on l'a vu, aussi digne de l'attention des savans dans les deux continens. Le cahier publié en Janvier contient une notice sur les mines d'or de la Caroline du nord, par un bon juge de ces sortes d'exploitations, M. ROTHE, mineur saxon, très instruit en minéralogie.— L'étude géognostique des districts aurifères lui a donné lieu de penser que ces mines deviendront plus productives qu'elles ne le sont maintenant. Elles lui ont paru plus riches que celles du Brésil.

M. VAN RENSSELAER donne des détails intéressants sur l'entomologie du comté d'Orange, dans l'état de New-York : il les a extraits des manuscrits d'un observateur de ce pays, et il exprime le vœu que des observations aussi attentives soient faites et continuées dans le plus grand nombre de lieux qu'il sera possible. Une remarque très singulière, c'est qu'une espèce de cigale apparaît dans le comté d'Orange, à des intervalles égaux, comme on en peut juger par les dates de l'apparition de ce fléau : 1775, 1792, 1809, 1826. D'où peut venir cette période de dix-sept ans? On a remarqué aussi que le nombre de ces insectes allait en décroissant, et que, selon toutes les probabilités, cette cause de destruction des récoltes ne causerait bientôt plus de dommages sensibles.

La géologie occupe beaucoup de place dans ce cahier, parce que M. SILLIMAN y a placé l'analyse de l'ouvrage de M. DAUBENY sur les volcans. On y trouve aussi une Notice sur la partie inférieure de la Caroline du nord, et sur l'époque et le mode de ses formations successives : c'est à M. le professeur MITCHELL que l'on doit ces observations. M. J. E. DEKAY combat l'hypothèse du transport de certaines roches, par des raïsonnemens qui ne seront ni rejetés, ni admis, parce qu'ils auraient besoin de plus de développemens.

Plusieurs autres mémoires enrichissent aussi l'histoire naturelle et seront bien reçus en Europe, parce qu'ils augmentent la collection des faits relatifs à l'Amérique. Espérons que cet important recueil sera désormais à l'abri des causes qui pourraient interrompre la régularité de ses publications.

F.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE MONTRÉAL.

A l'assemblée annuelle de cette Société tenue le 19 de ce mois, les messieurs suivants ont été élus Officiers, pour la présente année, savoir :

L'honorable Juge en Chef REID, Président ; le Dr. ROBERTSON, le Rev. H. ESSON et Mr. A. SKAKEL, A. M. Vice-présidents ; le Dr. A. F. HOLMES, Secrétaire correspondant : J. S. M'CORD, écriv. Secrétaire greffier ; Mr. H. CORSE, Trésorier ; Mr. H. H. CUNNINGHAM, Libraire et Gardien du Cabinet ; le Dr. J. STEPHENSON, le Dr. J. CAMPBELL, le Lieut. Col. NAPIER, du département des sauvages, Mr. J. M. CAIRNS, et Mr. R. ARMOUR, fils, Comité de Conseil.

A une assemblée tenue le 26, le précédent Comité directeur a fait son rapport annuel. Nous traduisons la partie qui nous a paru la plus intéressante.

“Le Musée contient quatre divisions; celles de la Zoologie, de la Botanique, de la Minéralogie et des divers objets de curiosité ou de l'art, qui ne peuvent être classés dans l'une des trois divisions précédentes.

“Dans le premier département, celui de la Zoologie, les acquisitions faites par la Société sont nombreuses et importantes : elles sont ainsi classées :

“Vingt échantillons de Quadrupèdes; 120 d'Oiseaux ; 40 de Poissons, la plupart conservés dans de l'esprit de rhum ; 144 espèces de Coquillages ; 172 Insectes, séchés ou conservés dans de l'esprit de rhum ; 11 Coraux ou substances corallines.

“De tous ces échantillons les quadrupèdes et les oiseaux sont les plus frappants par leur nombre et la manière dont ils ont été arrangés. La Société a engagé pour ce département un artiste habile, qui est constamment employé. Les insectes et les coquillages sont aussi des objets intéressants par leur beauté et leur variété ; et quoique les échantillons préservés dans de l'esprit soient d'une apparence moins frappante, ils n'en sont pas moins précieux ; le but de la Société n'étant pas tant de plaire aux yeux, que de fournir à l'esprit une instruction solide.

“Dans le second département, celui de la Botanique, la collection est encore peu considérable : elle consiste en plantes recueillies dans les environs de Montréal et de Québec, ou importées des Îles Britanniques. La Société s'attend à une augmentation considérable dans ce département. Le nombre des échantillons de plantes indigènes est de 121 ; celui des plantes d'Europe, de 321 ; en tout de 442. Comme les plantes, lorsqu'on les préserve, occupent

très peu de place, la collection ne paraît pas avec avantage dans le Musée, et l'on ne peut les faire voir en tout temps, de peur qu'elles ne soient endommagées. Elles ne laissent pourtant pas de former une portion précieuse du Cabinet, et d'être dignes d'attention.

“ Dans le troisième département, le Musée a fait des progrès rapides. Mais comme la collection ne peut être complète encore ; qu'elle s'augmente tous les jours par les dons qui sont faits à la Société, on s'est contenté de la subdiviser en minéraux simples, échantillons géologiques, et restes organiques. Ces trois subdivisions comprennent en tout 585 échantillons. La plus grande partie sont du Canada ; plusieurs viennent des Etats-Unis, et quelques uns d'Europe. C'est dans ce département que la Société s'attend à recevoir plus fréquemment des dons.

“ Dans le quatrième département, il été recueilli une quantité d'articles qu'il ne serait pas facile de classer, ou même d'énumérer avec exactitude. Ce sont, entr'autres choses, des curiosités sauvages, tels qu'habillemens, armes, instrumens, &c. des échantillons des costumes de différents pays ; des objets devenus intéressants par leur antiquité, ou leurs rapports avec de grands hommes ou de grands événemens, et finalement des jeux de la nature. Le peu d'étendue de la salle n'a pas permis dans ce département d'autre arrangement que celui de la commodité ; conséquemment ces objets, quoique nombreux, ne paraissent pas avec avantage. Le nombre total des articles de cette quatrième classe est de 40.”

Le nombre actuel des membres ordinaires et contribuables de la Société est de 90 ; celui des membres honoraires, de 18, et celui des membres correspondants, de 32. Parmi ces derniers sont plusieurs savans distingués des Iles Britanniques et des Etats-Unis.

VARIÉTÉS.

JOHN THORLAKSON.

Ce poète islandais, qui a traduit le *Paradis perdu* de Milton, et qui s'occupe de la traduction de la *Messie*, habite une misérable cabanne, à Buégisa. Sa chambre, dont la porte est de quatre pieds de haut, n'a que huit pieds de long sur six de large. La table sur laquelle il écrit est en face d'une petite croisée ; ce modeste asile d'un ami des muses est placé sur le site le plus pittoresque, entre trois montagnes, au milieu de ruisseaux et de cascades. La vue, de tous les côtés, s'arrête sur des hauteurs de 4,000 pieds. Les revenus du poète sont aussi modiques que sa demeure est simple ; ils s'élèvent à 160 fr. (40 rix.)

MODES.

A L. . . . , ville riche, brillante et affamée de modes nouvelles, il s'est élevé tout-à-coup une espèce de guerre intestine au sujet du plus ou moins de hauteur des coiffures. Les deux partis se sont désignés entre eux par les noms burlesques de *girafes* et de *ouistitis*. M. C. a lancé le premier dans le public un petit poème bouffon intitulé : *la pyramidomanie, ou les Têtes à changer* ; et M. P. n'a pas tardé à y répondre par un pot-pourri fort malin ayant pour titre : *les Têtes à perruque*. Les jeunes gens ont commencé par rire de ces débats, qui ne tenaient guères qu'à un cheveu ; mais bientôt il a fallu prendre parti pour des sœurs, des cousines et des femmes indignées, et sans les *seniores* de l'endroit, les galans défenseurs des girafes et des ouistitis auraient peut-être fini par se donner un coup de peigne.—*Journal Français*.

ANTIQUITE' GE'OLOGIQUE.

A deux milles au nord de Lochmaben, dans le comté de Dumfries, en Ecosse, les ouvriers qui exploitaient une carrière de grès rouge, qui fournit la pierre de taille pour les constructions du pays, aperçurent des suites d'impression dont la forme et la distribution régulières ne pouvaient être un effet du hasard, un jeu de la nature. Quelques échantillons bien caractérisés furent envoyés au professeur BUCKLAND, qui jugea sur le champ combien ce fait observé avec soin pouvait répandre de lumière sur la géologie du pays et contribuer au progrès de la science. Ses recherches sur cet objet intéressant sont la matière d'un mémoire que M. GRIESON a lu, le 22 novembre 1827, à la Société littéraire de Perth. Le banc de grès dans lequel on a trouvé les impressions dont il s'agit, est à plus de cinquante pieds au-dessous de sa surface, et cependant il est incontestable qu'à une époque très reculée, ce qui forme aujourd'hui la base de la carrière était à découvert ; que cette roche, si dure aujourd'hui, fut d'abord assez molle pour céder à une pression médiocre.

COMMERCE AVEC LA NOUVELLE-ZELANDE.

Il se fait actuellement un commerce très avantageux entre Sydney et Sokianga, port sur la côte de la Nouvelle-Zélande, situé exactement vis-à-vis de cette ville, d'où la traversée pour y aller n'est que de huit jours. Une cinquantaine d'Anglais y sont occupés à scier des planches, et enseignent aux naturels la construction des navires ; c'est la meilleure manière de civiliser ces sauvages. On pense, à Sydney, que si l'on y amenait de la Nouvelle-Zélande un certain nombre de jeunes gens des deux sexes, cette mesure serait très-avantageuse à la colonie, où le nombre des prisonniers est insuffisant pour les travaux.

Australian (journal de Sydney,) 1er juin 1827.

SINGE BLANC.

Un lettre écrite de Ramri le 15 avril 1827, apprend qu'on y a pris un singe entièrement blanc. Le poil du corps de l'animal était blanc, frisé, et aussi doux que la soie. Ce singe a été regardé comme très rare, et a excité l'admiration des Hindous. Ils disent que l'on n'en a jamais vu qu'un semblable, et que le roi d'Ava envoya une cage d'or pour le loger ; on la fit accompagner d'une troupe d'hommes pour escorter le singe jusqu'à la capitale ; le roi dépensa plus de 20,000 roupies à offrir des sacrifices et à faire des réjouissances publiques, espérant que l'arrivée de cet étranger extraordinaire serait pour lui le présage infallible de la fortune.

Le singe de Ramri était malheureusement trop jeune quand il a été pris. Une femme birmane, qui nourrissait son enfant, demanda la permission de donner le sein au singe, et partagea également ses soins entre ses deux nourrissons ; mais au bout de sept jours, le singe mourut. — (*India Gazette.*)

SERPENT MARIN.

Nouvelle Orléans, 1 Avril, 1828.

Serpent de Mer — Ce poisson extraordinaire, dont l'existence était inconnue jusqu'à nos jours, et au sujet duquel il a été fait tant de rapports dans tous les journaux du Nord, vient d'être pris, près de l'Île-aux-voisins, par l'équipage de la goëlette Pomone, arrivée au Bassin hier soir à 7 heures. On nous a promis de nous donner tous les détails de la manière dont on s'est rendu maître de ce monstre marin. Nous nous bornerons à en donner la description à nos lecteurs, autant que les nombreux replis qu'on lui a fait faire sur le pont, nous a permis d'en juger. Il paraît avoir environ 50 ou 60 pieds de long ; son corps est environ la grosseur d'un petit baril, et sa peau de la couleur de celle du serpent congo. Nous n'avons pas pu voir sa tête, attendu qu'on l'avait couverte, et que nous n'avons pas voulu d'ailleurs abuser de la complaisance du capitaine, qui nous l'a fait voir. Il a l'intention de le faire empailler pour l'envoyer au Muséum de Philadelphie, où il en aura probablement un bon prix. — On doit en conséquence l'ouvrir aujourd'hui.

PETITE CHRONIQUE CANADIENNE.

Jeudi matin, (1er Mai) George SYMPSON écuyer, Gouverneur des territoires de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, est parti de La Chine pour l'intérieur. Nous apprenons qu'a-

vant son retour ici, il visitera les rivières Columbia et McKenzie (l'Oregon et l'Unjigah). Il a pris avec lui une série nombreuse de questions adressées par la Société d'Histoire Naturelle de cette ville, à tous les facteurs et traitans maintenant au service de la Compagnie dans l'intérieur, relativement à l'histoire naturelle et à la géographie physique du pays, ainsi qu'aux mœurs, usages, coutumes, langues, et institutions des aborigènes. Les réponses à ces questions seront reçues dans le cours de cet automne et de l'automne prochain; et lorsqu'elles auront été convenablement rédigées, elles seront publiées.—*Montreal Gazette*.

Une cause de quelque importance pour les commerçans, a été décidée Mardi (21) par les Juges du Banc du Roi en vacations. Peter McNIE de Sorel avait fait sortir un *capias* contre John Dickson, Sergent du 7^{me}. Regt. pour une dette de £16, en vertu duquel Dickson fut confiné dans la prison commune de cette ville. Une application de la part du Capitaine Charles STUART, officier supérieur de Dickson, fut présentée par le Solliciteur Général, demandant, en vertu de l'Acte de Mutinerie, l'élargissement de Dickson. L'Acte de Mutinerie mentionne qu'aucun soldat ne pourra être arrêté pour une dette au-dessous de £20 sterling. Mr. ROSSITER pour McNIE, s'opposa à l'application, sur les motifs que les Juges en vacations n'étaient pas compétents à prendre connaissance de l'application, et que Dickson n'était pas un "soldat" suivant l'intention de l'Acte. Le Solliciteur Général en réplique, prouva par l'Acte de Mutinerie, afin que le public ne fût pas privé sans nécessité des services d'aucun soldat, que tout Juge était compétent à décider sur l'application d'un officier, réclamant un de ces hommes sous la garde des autorités civiles; et que tout Sergent étant un officier non commissionné, ayant un petit grade, n'en était pas moins un soldat. La cour accorda la demande de la pétition, et en conséquence Dickson fut élargi.—*Ib*.

Mercredi dernier, il a été fait une étrange découverte dans la rue St. Jacques. La branche du tuyau qui conduit l'eau dans la maison du Docteur ROBERTSON, parut entièrement bouchée, et l'obstacle fut levé par le moyen d'une pompe à ressort. On découvrit ensuite un semblable obstacle dans le tuyau qui conduit dans la maison de Mr. BREWSTER dans la même rue, et le même moyen ayant été employé inutilement, le tuyau fut coupé, et il se trouva qu'il renfermait une petite lamproye d'environ huit pouces de long, qui doit avoir été pompée de la rivière à travers le réservoir. Nous ne croyons pas qu'on ait jamais trouvé de lamproyes dans le St. Laurent, et cette découverte a quelque chose de curieux. L'animal est conservé dans de l'esprit de rhum, et fait maintenant partie de la collection de la Société d'Histoire Naturelle de cette ville.—*Ib*.

En Octobre dernier, nous avons informé nos lecteurs que Mr. GRAY, ci-devant Arpenteur du Roi à Sierra Leoné, avait été occupé à prendre une suite de Vues du Haut et du Bas-Canada, dans le dessein de les publier à Londres. Nous avons maintenant le plaisir d'ajouter que l'ouvrage est très avancé, entre les mains de Mr. ALLEN, célèbre graveur. On pense que ces Vues pourront être livrées aux souscripteurs de ce pays, dans le mois d'Août prochain. On continue à s'abonner au bureau de ce journal.—*Herald.*

MARIAGES ET DECES.

MARIE'S :

Le 20 du présent mois de Mai, à Verchères, par Messire BRUNEAU, Curé, L. J. Fleury DESCHAMBAULT, Ecr., de Longueuil, à Dlle. Marie Anne de FLORIMONT, de Verchères ;

Le 26, à Montréal, Mr. Charles RAINVILLE, Marchand, de By-town, à Dlle. Adélaïde BERNARD, de cette ville.

DE'CE'DE'S :

A La Noraye, le 3 du courant, HENRY, enfant unique de James CUTHBERT, Ecuyer, âgé de 4 à 5 ans ;

A Montréal, le 5, Dame ELISABETH, veuve de feu Barthelemy GUGY, Chevalier de l'ordre militaire du Mérite, Colonel commandant le régiment Suisse de Sonnenberg au service de Sa M. T. C. LOUIS XVI. Cette Dame était mère de l'honorable Louis GUGY, membre du Conseil Législatif de cette province, et Schérif du District de Montréal.

A St. Ours, le 15, dans la 18e année de son âge, Mr. Joseph ARPIN, Etudiant au Collège d'Yamaska ;

A Montréal, le 16, Dame Jane PORTEOUS, épouse de Frederick GRIFFIN, Ecuyer, âgée de 23 ans ;

Au même lieu, le 18, Dame Emilie Sophie LUSIGNAN, épouse de Joseph ROY, Ecr., âgée de 37 ans ;

A St. Laurent, Ile d'Orléans, le même jour, Messire F. G. LECOURTOIS, prêtre, natif de France, âgé de 65 ans ;

A Montréal, le 24, Mr. J. Bte. CASTAGNET, âgé de 85 ans ;

A Champlain, le même jour, J. Martin CHINIC, Ecuyer, ci-devant de Québec.

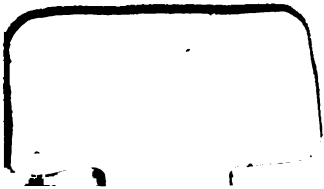
A Montréal, le 27, le Dr. B. TRASK, âgé de 38 ans.



This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine is incurred by retaining it
beyond the specified time.

Please return promptly.





3 2044 100 136 431